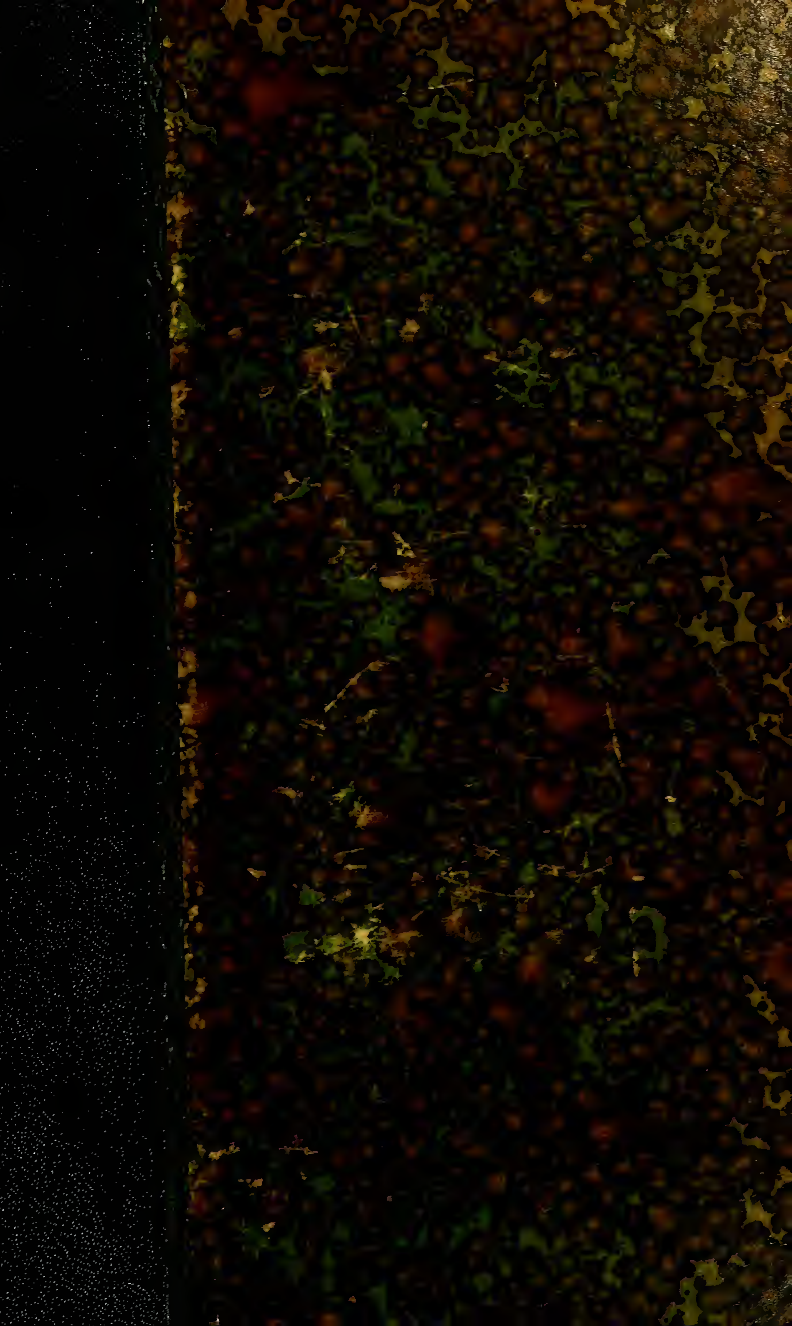
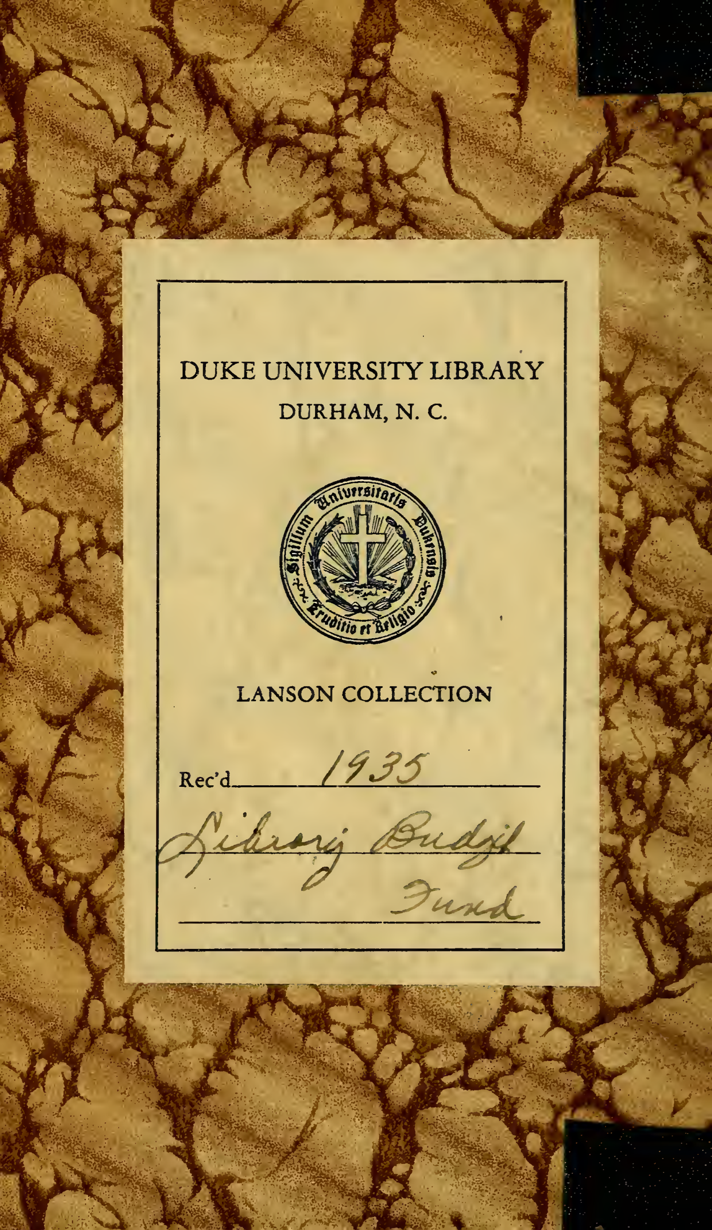
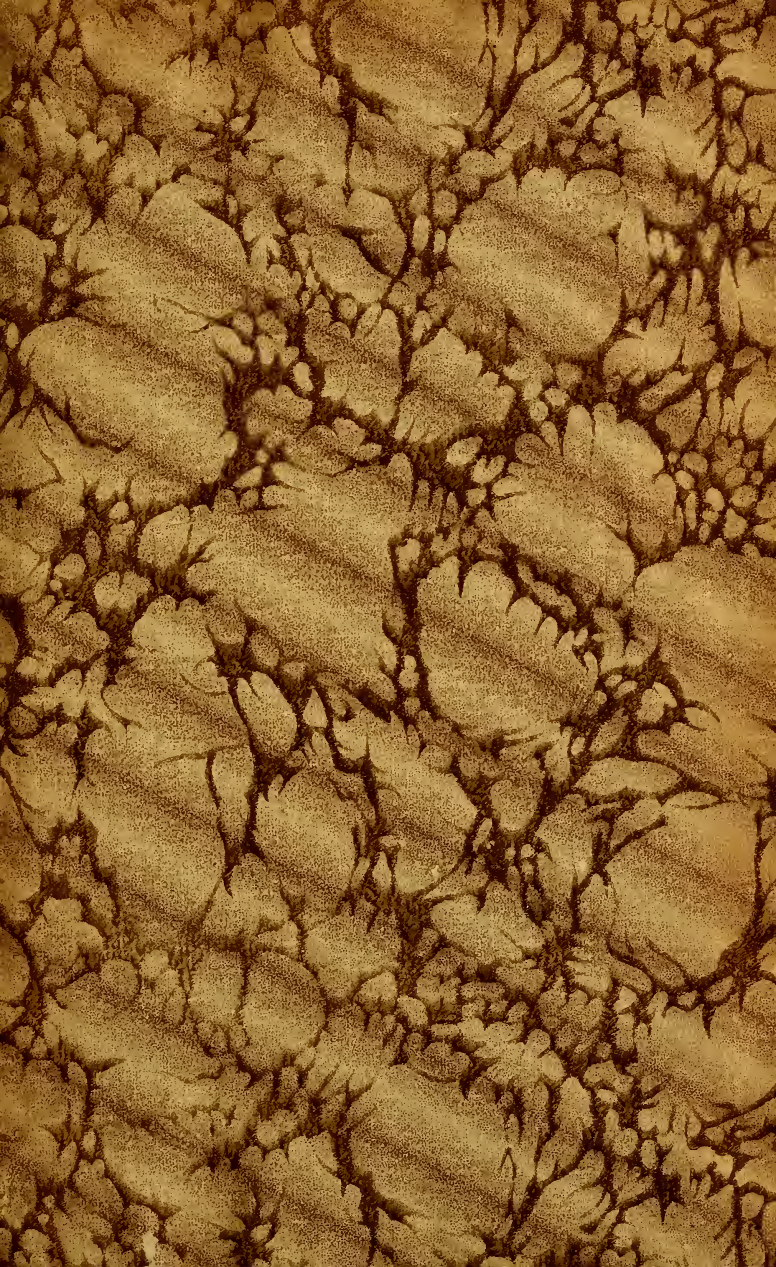








LA
RÉSURRECTION DES DIEUX

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE

VAN GELDER



Léonard de Vinci

(Florence, musée des Offices).

DMITRI MEREJKOWSKY

Merezhkovskii

La Résurrection des Dieux

(LÉONARD DE VINCI)

ROMAN

Traduction et Préface de S. M. PERSKY

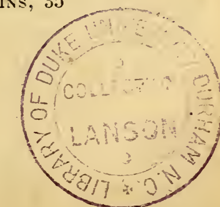
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1902



AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR

Il y a dans la littérature russe actuelle deux auteurs qui, de plus en plus, éveillent l'attention et l'espoir du public lettré : Maxime Gorki et Dmitri Merejkowsky. Cependant leur jeunesse et l'originalité de leur talent sont les seuls points de contact qu'on puisse établir entre eux : car les circonstances de leur vie et le caractère de leurs livres les opposent diamétralement l'un à l'autre.

Maxime Gorki, jeté dès ses premières années au plus fort de la lutte pour l'existence, est le type achevé de l'autodidacte : son œuvre tout entière respire une protestation passionnée contre l'hypocrisie formaliste de la civilisation contemporaine, une sympathie ardente pour ceux auxquels la destinée n'a pas fait place au festin de la vie.

Dmitri Merejkowsky a été élevé dans un milieu tout différent ; il a reçu une éducation correcte et soignée ; la destinée s'est montrée envers lui d'une sollicitude telle qu'il a pu laisser se développer librement, en lui, cet esprit d'observation objective et de calme méditation qui lui permet de contempler de haut le spectacle des choses humaines.

M. Merejkowsky a maintenant environ trente-trois ans ; fils d'un fonctionnaire de la Cour impériale, il est né à Pétersbourg, et c'est là qu'il a fait ses études. Il a débuté dans la carrière des lettres par des vers qui lui ont fait, de suite, une certaine réputation. Puis, comme c'est un helléniste excellent, et qu'il possède aussi un esprit d'analyse très subtil, on remarqua très vite ses traductions de Sophocle et d'Eschyle ainsi que ses critiques littéraires. Enfin, en 1896, il entreprit un cycle de trois romans : *la Mort des dieux*, *la Résurrection des dieux*, et *l'Antechrist*. Il existe déjà une version française du premier ; le second, dont nous offrons aujourd'hui une traduction au public français, n'a été publié en volume que tout récemment ; quant au troisième, il ne sera terminé, nous dit l'auteur, que dans quelques années.

Ces trois romans forment une trilogie, c'est-à-dire trois œuvres complètement distinctes l'une de l'autre, mais reliées entre elles par une intention commune, celle de chercher à donner, en quelque manière, une réponse à une grande question philosophique qui a toujours préoccupé l'auteur, et qui est l'âme même de tous ses écrits.

Cette question touche au problème le plus complexe qui puisse agiter l'âme humaine, et que l'on pourrait formuler ainsi : faut-il placer le but de la vie dans la seule recherche de la joie et de la beauté, ou bien devons-nous admettre la nécessité de la souffrance et de la mort ? La première de ces conceptions a trouvé sa formule suprême dans l'antique paganisme grec ; l'épanouissement ultime de la seconde nous conduit, d'une part, — dans le domaine de la foi — à la religion du sacrifice, et, de l'autre, — dans le domaine de la philosophie — à l'anéantisse-

ment de la volonté de vivre, tel que l'a conçu Schopenhauer. Cette lutte entre deux principes opposés se partageant l'esprit et le cœur de tout homme qui pense, M. Merejkowsky s'est efforcé de nous la montrer dans ses premières manifestations : la philosophie hellénique et la foi chrétienne, en fixant dans ses romans le moment historique où elle s'est affirmée avec la plus grande puissance, et en faisant intervenir les personnages qui, d'après lui, en sont les représentants les plus typiques. C'est ainsi qu'il nous a mis, tour à tour, en présence de deux époques décisives : d'abord les dernières tentatives faites pour rétablir le culte des dieux, peu de temps après la consommation de leur ruine définitive par l'empereur Constantin ; puis la Renaissance qui, malgré le christianisme triomphant, a inauguré une rénovation glorieuse des arts et des sciences de l'antiquité.

Dans son roman *la Mort des dieux,* M. Merejkowsky s'est attaché à peindre la première de ces époques, dont les diverses phases se groupent autour du héros principal, l'empereur Julien l'Apostat. Dans *la Résurrection des dieux*, il déroule devant nous, en fresques somptueuses, l'âge de la Renaissance, personnifié pour ainsi dire par Léonard de Vinci, en qui, selon l'auteur, se sont manifestés le plus vivement le caractère et les tendances de cette époque.

Julien l'Apostat a été l'un des derniers adorateurs du paganisme expirant. Mais il ne pouvait rien contre les multitudes qui embrassaient la religion nouvelle. En vain il employait tantôt la douceur et tantôt la violence pour persuader les chrétiens ; le règne des faux dieux était condamné, irrévocablement. Et son âme se remplissait de rage quand il voyait son impuissance à changer le cours des choses. Il

finit par entreprendre une folle expédition en Perse, croyant que c'était, peut-être, le seul moyen de vaincre le Christ, de triompher de la religion « maudite », et de relever les autels des dieux morts. Mais les Olympiens sur lesquels il comptait ne lui furent d'aucun secours, et le trahirent. C'est alors que, selon la légende chrétienne, tombé sur le champ de bataille, il jeta, au moment d'expirer, ce cri de désespoir : « Galiléen, tu as vaincu ! ». Mais une autre tradition veut qu'il ait ajouté : « Le Galiléen triomphe, mais la victoire sera à nous... plus tard. Les dieux reviendront... nous serons tous des dieux ! »

Et voici que, après des siècles, la prophétie de l'empereur mourant s'accomplit : éternellement jeune, l'antiquité héroïque se lève des tombeaux ; de toutes parts les dieux ressuscitent. Leurs effigies de marbre, si longtemps ensevelies, reparaissent. Les puissants du monde, comme les plus humbles, les accueillent avec des marques d'enthousiasme, et se réjouissent de les voir renaître. C'est un élan irrésistible, qui soulève toutes les classes de la société italienne. Comme une flamme généreuse, le génie grec prodigue au monde une vie nouvelle. Mais tandis qu'une moralité plus douce, plus humaine s'efforce, selon l'expression de Michelet, « d'ouvrir les bras de l'Eglise indignement resserrés, de délier les formules byzantines et obscures de Nicée », la voix sombre de Savonarole, enhardie par l'effroyable corruption des mœurs, monte, toujours plus menaçante.

Et c'est ainsi que s'affirme, plus angoissant que jamais, l'antagonisme entre le Dieu-homme et l'homme-Dieu.

Comme on le voit, ces deux livres de M. Merejkowsky se rattachent à ce genre du roman histo-

rique et philosophique qui exige de l'auteur, outre la puissance d'évocation des âges disparus, une érudition solide et le don de voir juste. Le jeune romancier répond admirablement à ces conditions. Il possède son sujet à fond ; il a étudié avec beaucoup de soin, et en remontant aux sources mêmes, tous les documents nécessaires ; enfin, avant de prendre la plume, il a visité les villes et les pays où se déroulent les scènes qu'il décrit.

Ainsi, afin de mieux comprendre Léonard de Vinci, de vivre de sa vie, de tâcher de pénétrer aussi avant que possible dans son âme, l'auteur de *la Résurrection des dieux* a parcouru l'Italie et la France, d'un bout à l'autre, de même qu'il avait parcouru toute la Grèce pour nous donner un Julien l'Apostolat conforme à la vérité. Maintenant il voyage en Russie, afin de pouvoir reconstituer le plus exactement possible l'état des mœurs sous le règne de Pierre le Grand, que les vieux croyants russes appelaient « l'Antechrist », et qui sera le héros de son troisième roman.

Il en résulte pour nous une suite de tableaux historiques dont l'exactitude est bien près d'être parfaite. Et si même M. Merejkowsky n'avait pas d'autre mérite que cette représentation fidèle du lointain passé disparu, ses romans pourraient encore être lus avec un grand intérêt et un profit véritable par tout homme sérieux.

*
* *

Quant aux opinions personnelles de l'écrivain, qui se reflètent toujours dans ses écrits, les critiques russes ont voulu y voir certaines tendances essentiellement paradoxales. D'après eux, M. Merejkowsky

est porté à se laisser entraîner, par sa passion pour la philosophie de Nietzsche, à une sorte de déformation dans sa manière de voir. Cette philosophie, remarquons-le en passant, a été introduite depuis peu dans la littérature russe, en même temps que d'autres idées occidentales qui y ont cours actuellement, et a rencontré des adeptes parmi un groupe d'écrivains avec lesquels M. Merejkowsky est en relations très intimes.

Il est difficile de prétendre que ces reproches ne soient pas fondés, surtout si l'on analyse la façon dont le jeune romancier parle de la philosophie des anciens Grecs en l'opposant à la foi chrétienne.

On aperçoit alors nettement chez lui l'influence de Nietzsche, qui, on le sait, voyait dans la morale chrétienne une morale de servitude, bonne tout au plus pour les petits et les humbles, basée sur un sentiment de compassion enchaînant la libre expansion de la personnalité. Il considérait la grande majorité de notre espèce comme un troupeau d'esclaves que la nature aurait désignés pour servir de matériaux, afin d'élaborer ces individualités particulièrement fortes qu'il désigne sous le nom de « sur-hommes » (*Uebermenschen*). Ce sont ces « sur-hommes » qui, dans leurs efforts vers un but dont souvent eux-mêmes ne comprennent pas toute la portée, se placent toujours au-dessus de toutes les obligations de la morale courante, se tiennent « par delà le bien et le mal », sans reconnaître quoi que ce soit de supérieur au besoin de réaliser sans entraves les instincts de leur nature dominatrice.

Les héros des romans de M. Merejkowsky, s'ils ne sont pas entièrement conçus selon la formule nietzschéenne, sont cependant retouchés de façon à s'y conformer. Ainsi son Julien l'Apostat s'efforce, mais

en vain, pendant toute sa vie, de faire revenir l'histoire sur ses pas, voulant obliger les antiques traditions païennes à reprendre racine dans un sol devenu désormais inapte à les recevoir ; et il meurt en conservant une foi inébranlable en son idéal, plein de l'obstination d'un homme incapable de rien oublier comme de rien apprendre. N'est-il pas un échantillon de cette recherche implacable de la personnalité intégrale, tant vantée par Nietzsche ?

Ou bien c'est Léonard de Vinci, ce grand esprit universel et raffiné qui ne se contentait pas d'être un penseur et un artiste merveilleux, mais qui devançait de beaucoup son époque par ses inventions et sa culture encyclopédique. Nous le voyons se livrer à toutes les impulsions de son génie créateur, sans se préoccuper de savoir si elles serviront l'humanité en bien ou en mal, si elles seront un honneur ou une honte. N'est-il pas encore un exemple lumineux de cet état d'âme « par delà le bien et le mal », indispensable aux « sur-hommes » du nietzscheisme ?

Cependant les héros de M. Merejkowski ne satisfont pas complètement aux exigences de Nietzsche : ce besoin impérieux d'individualité intégrale n'existe pas en eux d'une façon absolue. C'est ainsi que Julien, malgré toute sa haine pour la philosophie chrétienne, est déjà touché dans le secret de son cœur : la personne de Jésus, sous la forme élégante et attrayante du « Bon Berger », a pénétré dans son âme et y demeure, bien qu'il ne veuille pas en convenir. D'autre part, parmi les visions innombrables qui se succèdent dans l'imagination de Léonard, nous voyons se dégager l'image des représentants les plus purs de l'épopée chrétienne, qui forment même ce qu'il y a de vraiment puissant et de meilleur dans son œuvre. Entre

toutes les manifestations diverses de la beauté dans la vie et dans l'art, Vinci nous apparaît tout particulièrement sensible à la magnificence de l'idéal chrétien.

Cela nous donne donc le droit de penser que M. Merejkowsky, bien qu'il soit séduit par la beauté païenne, reconnaît, en même temps, le vide immense que présentaient ces ingénieuses personnifications des forces de la nature et des facultés humaines, parce qu'il leur manquait l'incarnation des plus hautes d'entre nos aspirations : l'amour et la charité. Et c'est pourquoi l'auteur de *la Mort des dieux* cherche la solution du problème présenté par la lutte éternelle entre ces deux conceptions de la vie, non pas en écartant complètement l'une d'elles, comme l'a fait Nietzsche ; mais au contraire, dans la synthèse la plus parfaite qui puisse résulter de l'union de ces deux principes.

Au reste, d'une manière générale, c'est une tâche très ingrate et risquée de prétendre deviner les opinions personnelles d'un écrivain, sur le sens qu'il donne à ses œuvres. Mais puisque, dans toute manifestation d'art véritable, ce que l'auteur a voulu exprimer est moins important que ce que l'œuvre elle-même nous dit, nous pouvons laisser de côté les vues, parfois encore vagues, de M. Merejkowsky, et ses partis-pris réels ou apparents, pour ne considérer que l'esthétique de ses romans, et l'impression qu'ils produisent sur le lecteur impartial.

Quelques critiques de M. Merejkowsky ont remarqué que le défaut le plus visible de ses livres se trouve dans leur construction. Ces livres s'éloignent souvent des lois propres à ce genre de littérature, et qui consistent dans le groupement habile des personnes et des événements autour d'un héros principal. En

effet, dans les ouvrages de M. Merejkowsky, les détails prédominent au détriment des grands faits historiques, les personnages secondaires sont parfois dessinés d'une façon plus vive et plus nette que le héros principal. Au lieu de voir un seul grand sujet historique, on aperçoit toute une série d'esquisses, exécutées avec un art raffiné, mais trop peu reliées à l'action centrale du drame.

Toutes ces observations, cependant, se rapportent surtout au premier essai du jeune écrivain, *la Mort des dieux*, et infiniment moins au second, *la Résurrection des dieux*. En comparant ces deux ouvrages, il est impossible de ne pas convenir de la supériorité considérable que présente le dernier. Il marque une tendance vers plus d'unité : on y sent un pinceau beaucoup plus ferme et plus exercé, les couleurs sont plus vives et plus riches, et ne souffrent pas de cette monotonie d'effets et de nuances si frappante dans la *Mort des dieux*, où l'auteur se sert trop souvent des mêmes procédés. Quant au caractère de Léonard de Vinci, il est très fouillé, et les péripéties de l'existence du maître italien sont exposées avec une grande suite dans l'analyse psychologique, ce qui permet au lecteur de sympathiser pleinement avec le héros.

Il est impossible, par exemple, de lire sans une profonde émotion le récit que M. Merejkowsky nous fait des derniers jours de Vinci, les pages où il nous décrit le contraste tragique entre les signes extérieurs de la gloire dont le grand artiste est comblé, et cette solitude morale dont il souffre jusqu'au bout, parmi des gens parfaitement étrangers à son âme. Et les pages où le romancier évoque les souvenirs d'enfance de Vinci, ne sont-elles pas d'un charme pénétrant ? N'y a-t-il pas une véritable maîtrise dans les pages où

l'auteur fait passer devant nos yeux, la séduisante et énigmatique personnalité de Monna Lisa ?

* * *

Cette *Résurrection des dieux*, qui peut compter parmi les meilleurs romans publiés en Russie depuis nombre d'années, affirme d'une façon si éclatante le développement pris par le talent de M. Merejkowsky, qu'on peut espérer que son prochain livre, *Pierre le Grand* ou *l'Antechrist*, achèvera de faire de lui le plus éminent successeur des grands romanciers russes de la génération précédente. Ce sera d'autant plus naturel que le sujet y prête de lui-même : car la lutte dans laquelle Pierre finit par triompher des antiques traditons perpétuées en Russie, ne pourra pas manquer de transporter l'auteur dans un milieu qui lui est plus familier et d'une étude plus aisée.

Mais dès à présent on peut dire que nous devons déjà beaucoup à ses beaux romans : ils évoquent devant nous deux époques significatives dans l'histoire de l'humanité, nous procurent des jouissances d'art d'un ordre très élevé, et offrent à nos méditations des matériaux d'une richesse merveilleuse. Tout cela ne forme-t-il pas un ensemble de qualités qui ne se rencontre que bien rarement dans l'œuvre d'un seul et même écrivain?

LA RÉSURRECTION DES DIEUX

CHAPITRE PREMIER

LA DIABLESSE BLANCHE

(1494)

A la grande joie des citoyens de la ville de Sienne, on avait retrouvé une statue de la déesse Vénus et on l'avait installée au milieu de la grand'place, au-dessus de la *Fonte Gaia* — « la joyeuse source ». Les gens accouraient en foule pour la contempler. Mais, à l'époque de la guerre avec Florence, dans une assemblée des gouverneurs, l'un d'eux se leva et dit : « Citoyens ! Comme l'église chrétienne défend le culte des faux dieux, je conclus que notre armée essuie des défaites parce que nous avons dressé la statue de Vénus sur la place. Dieu est irrité contre nous ! Et c'est pour cela que je vous conseille de mettre cette statue en pièces, et d'aller enfouir ses débris dans la terre des Florentins, afin d'attirer sur eux le courroux divin. » Et c'est ainsi que firent les citoyens de Sienne.

(Extrait du journal de Lorenzo Ghiberti.)

I

A côté de l'église canoniale d'Or-San-Michele, à Florence, se trouvaient les dépôts de marchandises de la corporation des teinturiers.

C'étaient de lourdes constructions, des hangars aux saillies irrégulières dont les soubassements s'appuyaient aux maisons voisines et dont les toits, recouverts de tuiles, étaient si rapprochés les uns des autres qu'à peine si une étroite bande de ciel apparaissait dans les interstices, et que, même le jour, il

faisait sombre dans la rue. A l'entrée des boutiques pendaient, sur des traverses, des échantillons de tissus de laine apportés des pays étrangers, et teints à Florence en lilas ou en bleu clair. Dans le canal, qui passait au milieu de la rue pavée de pierres plates, s'épanchaient en filets polychromes les liquides déversés par les cuves des teintureries. Au-dessus de la porte des principaux dépôts, ou « fondachi », on voyait des écussons portant sur champ de vermeil un ballot de laine blanche surmonté d'un aigle : armoiries de la corporation des teinturiers qui faisaient partie de la grande compagnie de la Gallimala [1].

Dans un de ces « fondachi » trônait le riche marchand florentin messer Cypriano Bonaccorsi, un des consuls d'art noble de la Gallimala, devant un bureau chargé de livres de comptes et d'épaisses liasses d'actes juridiques se rapportant à son commerce.

Par une froide journée de mars, dans l'odeur humide qu'exhalaient les souterrains encombrés de marchandises, le vieillard grelottait et se pelotonnait frileusement dans une pelisse de petit-gris râpée, et trouée aux coudes. Derrière son oreille était passée une plume d'oie, et, d'un air négligent en apparence, mais très attentif au fond, de ses faibles yeux de myope auxquels rien n'échappait, il parcourait les feuillets de parchemin d'un énorme livre de comptes dont les pages étaient divisées en colonnes verticales et horizontales ; à droite le « doit », à gauche « l'avoir ». Les marchandises étaient enregistrées d'une écriture ronde et régulière. Sur la première page s'étalait en grandes lettres l'inscription suivante : « Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge Marie, ce livre de comptes est com-

[1] Le commerce des draps étrangers, dans la République Florentine, était entre les mains de vingt négociants (consuls), réunis sous le nom de « Compagnie de la Gallimala. »

mencé en l'an du Seigneur mil quatre cent quatre-vingt-quatorze. »

Ayant récapitulé les dernières entrées, messer Cypriano se renversa d'un air fatigué sur le dossier de sa chaise, ferma les yeux et commença à méditer une lettre d'affaires qu'il devait envoyer au commis principal de la foire aux draps, à Montpellier.

Quelqu'un entra dans le magasin. Le vieillard ouvrit les yeux et aperçut son métayer, le villageois Grillo, auquel il louait la terre labourable et les vignes de sa villa de San-Gervasio dans la vallée de Mugnone.

Grillo salua ; il tenait un panier rempli d'œufs jaune foncé, bien arrangés dans de la paille, et, à sa ceinture, étaient attachés, pattes en l'air, deux petits coqs vivants.

— Voilà, dit-il après un silence; j'ai apporté à votre Seigneurie, pour la fête de Pâques, des œufs et deux coqs.

Grillo clignait ses petits yeux verts avec une affabilité malicieuse qui dessinait, autour des orbites, des cercles de ces menues rides hâlées qu'on remarque, en général, chez les gens accoutumés à vivre au soleil et en plein air.

Bonaccorsi, après avoir remercié le vieux paysan et s'être informé de sa santé, l'interrogea sur l'état de ses affaires :

— Eh bien, les ouvriers de la métairie sont-ils prêts ? Crois-tu qu'on puisse finir avant le jour fixé ?

Grillo soupira profondément et se mit à réfléchir, appuyé sur le bâton qu'il tenait dans la main.

— Tout est prêt, il y a aussi suffisamment d'ouvriers. Seulement, voici ce que j'ai à vous dire, messer : ne ferait-on pas mieux d'attendre ?

— Mais voyons, mon ami, c'est toi-même qui l'as dit, il n'y a plus de temps à perdre, — la même idée pourrait venir à un autre.

— Ça, c'est vrai, mais, tout de même, c'est effrayant.

C'est un grand péché : voici la semaine sainte, le Carême ; et notre affaire est mauvaise.

— Le péché, je le prends sur ma conscience. Ne crains rien, je ne te trahirai pas. Mais trouverons-nous quelque chose ?

— Comment donc ! Il y a des indices sûrs. Nos grands-pères la connaissaient déjà, cette colline, derrière le moulin de la « Caverne-Noire ». Il n'y a pas longtemps — dit-on, — qu'on a sorti de l'argile, en creusant un puits, un diable tout entier.

— Qu'est-ce que tu me dis là ? Quel diable ?

— Un vrai diable de cuivre, avec des cornes, des pieds de bouc, — des sabots ferrés : quoi ! Un drôle de museau, — on eût dit qu'il riait, qu'il sautait sur un pied, en faisant claquer ses doigts. Il était tout couvert de vert-de-gris, tant il était vieux.

— Qu'en a-t-on fait ?

— On a fondu une cloche avec, pour la nouvelle chapelle du saint archange Michel.

Messer Cypriano se fâcha :

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu, Grillo ?

— Vous étiez à Sienne pour vos affaires.

— Tu aurais pu m'écrire ! J'aurais envoyé quelqu'un, je serais venu moi-même, j'aurais donné ce qu'on m'aurait demandé, je leur aurais coulé dix cloches. Imbéciles ! Fabriquer une cloche avec un faune dansant, qui est peut-être l'œuvre de l'ancien sculpteur hellénique Scopas !

— Mais, bien sûr qu'ils sont bêtes ! Seulement ne vous fâchez pas, messer Cypriano ! Ils sont déjà assez punis : depuis que la nouvelle cloche est placée, voilà deux ans, les vers mangent les pommes et les cerises, dans les jardins, et la récolte d'olives est mauvaise. D'ailleurs, elle n'a pas une belle voix, cette cloche.

— Pourquoi cela ?

— Comment vous dire ?... Elle n'a pas le vrai son qui réjouit le cœur du chrétien. C'est quelque chose qui se balance en l'air sans aucun sens. C'est bien

simple ! Quelle cloche peut-on faire avec un diable ? Et cette main en marbre qu'on a trouvée, l'année passée, près de la colline du Meunier ? Nous a-t-elle assez porté malheur ? Que Dieu nous en préserve à l'avenir ! On a peur rien que d'y penser.

— Dis-moi, Grillo, comment tu l'as découverte ?

— C'était en automne, la veille de la Saint-Martin, à l'heure du souper. La ménagère avait à peine eu le temps de mettre un plat sur la table, que l'ouvrier Zaccheo se précipite dans la chambre.

« — Maître, maître ! balbutie Zaccheo, pâle et défait, et ses dents claquaient.

« — Que Dieu te protège, mon ami, qu'as-tu ?

« — Quelque chose d'extraordinaire se passe dans le champ : un cadavre sort de dessous un pot de terre. Si vous ne le croyez pas, allez voir vous-même ! »

« Nous prîmes des lanternes et allâmes au champ.

« Il faisait sombre déjà. La lune apparaissait derrière le bois. Nous vîmes le pot de terre. Tout à côté, les mottes avaient été remuées, et on voyait là quelque chose de blanc. Je me baisse ; j'aperçois une main qui sort de la terre, toute blanche, avec de jolis doigts effilés, comme ceux des jeunes filles de la ville. Je plonge la lanterne dans le trou pour mieux voir ; la main bouge et m'appelle du doigt. Alors je n'y tiens plus, je crie, les jambes me manquent. Et monna Bonda, notre mère-grand, qui est magicienne et sage-femme (et encore verte pour son âge), nous dit : « De quoi avez-vous peur, imbéciles, est-ce que vous ne voyez pas que cette main n'est ni morte, ni vivante, mais qu'elle est en pierre ? » Elle la saisit, la tira, l'arracha de terre comme une carotte. Un peu au-dessus de la main, le bras était cassé. — « Mère-grand, m'écriai-je, mère-grand, oh ! ne la touche pas ! Enterrons-la vite, car qui sait, elle pourrait nous amener du malheur... » — « Non, dit-elle, ce n'est pas ça, il faut d'abord la porter à l'église, au prêtre, pour qu'il récite un exorcisme. » La vieille m'a trompé.

Elle n'a pas porté la main au prêtre, mais elle l'a cachée dans un coin derrière le poêle, là où elle tient des tas de vieilleries, telles que des chiffons, des pommades, des herbes et toute sorte d'affaires. Je la grondai, afin qu'elle me rendît la main, mais monna Bonda s'entêta. Et, depuis lors, la grand'mère guérit miraculeusement les maladies. Quelqu'un avait-il mal aux dents ? elle lui touchait la joue avec cette main d'idole, et l'enflure disparaissait. Elle vous ôtait la fièvre, les maux d'estomac, et l'épilepsie. Si une vache se tourmentait et avait de la peine à vêler, mère-grand lui frottait le ventre avec cette main, et voilà la vache qui mugissait! On regardait et l'on voyait le veau qui se roulait dans la paille!

« Le bruit de ces merveilles se répandit dans les environs. La vieille amassa beaucoup d'argent, tout ce temps. Mais l'affaire finit mal. Le prêtre, le père Faustin, ne me laissait pas de repos; si j'allais à l'église, il me faisait des reproches publics dans son sermon. Il m'appelait : « fils de perdition, valet du diable, » il me menaçait de se plaindre à l'évêque, de me priver de la Sainte-Cène. Et les gamins me couraient après, en me montrant du doigt et criant : « Voilà Grillo, Grillo, le sorcier, sa grand' mère est une sorcière, ils ont tous les deux vendu leur âme au diable ! » Vraiment, je ne dormais pas tranquille la nuit ; je rêvais tout le temps de la main de marbre, tantôt elle me caressait, tantôt elle m'étouffait ou me tourmentait de mille manières.

« Eh! pensai-je, la plaisanterie est mauvaise. » Je me levai un jour avant l'aurore, et pendant que mère-grand était aux champs (il faut cueillir les herbes pendant qu'elles sont encore couvertes de rosée), je brisai la serrure de son coffre, pris la main et vous l'apportai. Le marchand de vieilleries Lotto m'en avait offert dix sols et je n'en ai reçu que huit de vous ; il est vrai que, pour votre Seigneurie, ce n'est pas seulement deux sols que nous donnerions; nous lui sacri-

fierions notre vie. Que Dieu vous envoie toute sorte de prospérités, à vous et à Madonna Angélica, à vos enfants et petits-enfants !

— Oui, à en juger par ce que tu me racontes, Grillo, il y aurait moyen de trouver quelque chose dans la Colline du Meunier, dit messer Cypriano, pensif.

— Nous trouverons sûrement quelque chose, reprit Grillo, mais voilà ! si le père Faustin l'apprend, il me fera des misères et empêchera les fouilles. Il soulèvera le peuple et nous ne pourrons terminer l'ouvrage. Mais Dieu est miséricordieux ; seulement, ne m'abandonnez pas, mon bienfaiteur, dites un mot pour moi au juge de paix !

— Ah ! au sujet de ce morceau de terre que le meunier veut t'enlever ?

— C'est ça, messer, le meunier aime à s'approprier le bien d'autrui. J'ai fait présent d'un veau au juge, mais le meunier lui a amené une génisse. Pendant l'affaire, elle a mis bas. Il est plus rusé que moi, la canaille ! Aussi ai-je peur que le juge ne lui donne raison, puisque la génisse a fait un veau. Protégez-moi, mon père ! C'est uniquement afin de plaire à votre Seigneurie que je ferai tout mon possible pour trouver quelque chose dans la Colline du Meunier ; pour personne d'autre je n'aurais consenti à me mettre ce péché sur la conscience.

— Sois tranquille, Grillo ! le juge est mon ami, et je ferai des démarches en ta faveur. Et maintenant va-t-en ! On te fera manger et boire à la cuisine. Et cette nuit même, nous partirons ensemble pour Saint-Gervais.

Le paysan se retira avec force saluts ; et messer Cypriano s'enferma dans son petit cabinet de travail, à côté de la boutique, où personne que lui n'avait accès...

Comme dans un musée, les murs étaient garnis de statuettes de marbre et de bronze. Sur des planches recouvertes de drap, les vieilles monnaies et les médailles faisaient un effet superbe. Il y avait là des

caisses pleines de fragments de statues. Par ses nombreux comptoirs de commerce, le marchand faisait venir des antiquités de partout où il était possible d'en trouver : d'Athènes, de Smyrne, d'Halicarnasse, de Chypre, de Leucosie, de Rhodes, du fond de l'Egypte et de l'Asie-Mineure.

Après avoir examiné ses trésors, le consul de la Gallimala se plongea de nouveau dans de graves réflexions touchant les droits d'entrée établis sur la laine, et, après avoir bien médité cette question, se mit à écrire une lettre à son fondé de pouvoirs à Montpellier.

II

Au fond du dépôt, où les marchandises s'entassaient jusqu'au plafond, et qui était éclairé par une lampe brûlant devant l'image de la Madone, trois jeunes gens s'entretenaient : Doffo, Antonio, et Giovanni. Doffo, le commis de messer Bonaccorsi, avait les cheveux roux, le nez camard, le caractère gai et débonnaire ; il inscrivait dans un livre la quantité de drap mesurée. Antonio de Vinci, un jeune homme à l'air déjà vieux, aux yeux ternes comme ceux d'un poisson, avec des mèches de cheveux noirs, hérissés et rares, aunait adroitement l'étoffe avec une « canna », mesure de longueur florentine. Giovanni Beltraffio, étudiant en peinture, qui venait de Milan, avait environ dix-neuf ans. Très timide, avec de grands yeux gris innocents et tristes et un visage exprimant l'indécision, il était assis sur un ballot, les jambes croisées.

— Voilà où nous en sommes, disait Antonio à voix basse, d'un ton menaçant : on déterre les dieux païens !

— Laine brune écossaise : trente-deux aunes, six empans, huit pouces, — ajouta-t-il en s'adressant à Doffo, qui inscrivait dans le livre de comptes. Puis, la pièce mesurée et pliée, Antonio la jeta avec colère,

mais adroitement, juste à sa place, et, levant l'index d'un air prophétique, pour imiter le frère Girolamo Savonarole, s'écria :

— *Gladius Dei super terram cito et velociter!* Saint Jean eut une vision à Pathmos : un ange saisit le dragon, l'antique serpent, qui est le diable, le chargea de fers pour mille ans et le précipita dans un abîme. Puis il ferma et scella l'abîme, afin que le démon ne pût séduire les peuples avant que les mille ans ne fussent révolus. Aujourd'hui, Satan est délivré de sa prison. Les mille ans sont écoulés, les dieux, les précurseurs et les serviteurs de l'Antechrist sortent de terre, rompant le sceau de l'Ange, pour séduire les peuples. Malheur aux êtres vivants sur terre et dans la mer!... Laine jaune unie de Brabant : dix-sept aunes, quatre empans, neuf pouces.

— Vous croyez donc, Antonio, que tous ces indices présagent?... prononça Giovanni, craintivement, mais avec une vive curiosité.

— Oui, oui, pas autre chose. Veillez! Le moment est proche! Et maintenant on ne déterre pas seulement les anciens dieux, on en fait aussi de nouveaux sur le modèle des anciens. Les sculpteurs et les peintres servent Moloch, c'est-à-dire le diable. De l'église de Dieu on a fait le temple de Satan. Sous forme de saints et de martyrs, les tableaux représentent les faux dieux auxquels on rend un culte; à la place de Jean-Baptiste : Bacchus; au lieu de la Sainte Vierge : Vénus, la fornicatrice. On devrait brûler de pareils tableaux et jeter leurs cendres au vent!

Les yeux ternes du commis fanatique s'animèrent d'un feu sombre. Giovanni, n'osant pas le contredire, se taisait, fronçant, dans un stérile effort, ses fins sourcils d'enfant.

— Antonio, — reprit-il enfin, — j'ai entendu dire que votre cousin Léonard de Vinci recevait des élèves dans son atelier. Depuis longtemps, j'ai le désir...

— Si tu veux, — interrompit Antonio d'un air

sombre, — si tu veux perdre ton âme, Giovanni, va trouver Léonard !

— Comment ? Pourquoi ?

— Bien qu'il soit mon cousin et qu'il ait vingt ans de plus que moi, je t'avertis, car l'Ecriture Sainte dit : « Après la première et la deuxième admonestation, détourne-toi de l'hérétique ! » Ce Léonard est un hérétique et un athée. Son esprit est troublé par un orgueil satanique. Il s'imagine pénétrer les mystères de la nature à l'aide des mathématiques et de la magie noire.

Et, levant, les yeux vers le ciel, il cita les paroles prononcées par Savonarole dans son dernier sermon :

— « La sagesse de notre siècle, est une folie pour le Seigneur. On connaît ces savants : tous iront dans la demeure de Satan ! *Tutti vanno a casa del diavolo.* »

— Avez-vous entendu dire, Antonio, — continua Giovanni encore plus timidement — que messer Léonard se trouvait maintenant à Florence ? Il arrive de Milan.

— Pourquoi faire ?

— Le duc l'a envoyé s'informer si l'on peut acheter les tableaux ayant autrefois appartenu à feu Laurent le Magnifique.

— Eh bien, qu'il soit ici ! cela m'est bien indifférent ! — interrompit Antonio, lui tournant le dos et recommençant avec un nouveau zèle, à mesurer une pièce de drap vert.

L'heure des vêpres sonna aux églises. Doffo s'étira joyeusement et ferma le livre ; la journée de travail était finie. On fermait les magasins.

Giovanni sortit. Entre les toits mouillés apparaissait le ciel gris, avec une nuance rosée à peine perceptible. Une fine pluie tombait dans l'air calme.

Soudain, d'une fenêtre ouverte sur la ruelle voisine, arrivèrent les notes d'une chanson :

O vaghe montanine pastorelle !...

La voix était jeune et sonore. Giovanni comprit, au bruit régulier qui accompagnait la voix, que c'était une tisseuse qui chantait, assise à son métier.

Il ne se lassait pas d'écouter : il se rappela alors que le printemps était venu, et sentit son cœur battre, sans raison, de tendresse et de mélancolie.

Longtemps Giovanni demeura immobile, les yeux levés vers la fenêtre vide ; dans ses oreilles résonnait le refrain printanier, pareil aux sons lointains d'un chalumeau :

O vaghe montanine pastorelle.

Puis il soupira doucement, entra dans la maison du consul de la Gallimala, et, par le roide escalier à la rampe vermoulue et branlante, arriva dans une grande chambre qui servait de bibliothèque, et où se tenait Giorgio Merula, le chroniqueur de la cour du duc de Milan, penché sur sa table à écrire.

III

Merula était venu à Florence, sur l'ordre de son maître, pour acheter les œuvres précieuses de la bibliothèque de Laurent de Médicis. Selon son habitude, il était descendu dans la maison de son ami, messer Cypriano Bonaccorsi, comme lui, grand amateur d'antiquités. L'historien érudit avait fait, par hasard, la connaissance de Giovanni Beltraffio, dans une auberge, sur le chemin de Milan ; et, sous prétexte que lui, Merula, avait besoin d'un bon copiste et que Giovanni possédait une belle écriture très lisible, il l'avait amené avec lui dans la maison de Cypriano.

Au moment où Giovanni entrait dans la chambre, Merula examinait attentivement un manuscrit aux

pages froissées, qui ressemblait à un psautier ou à un missel.

— Bonsoir, petit moine ! — plaisanta le vieillard ; il appelait Giovanni « petit moine » à cause de sa modestie. — Je m'ennuyais de toi. Je pensais : où reste-t-il si longtemps ? T'es-tu amouraché de quelque jeune fille ? elles sont gentilles à Florence. Aimer n'est pas un péché ! Et moi non plus, je ne perds pas mon temps ; je suis sûr que tu n'as jamais vu de toute ta vie une chose aussi amusante que celle-ci. Veux-tu que je te la montre ? Ou plutôt non, tu serais capable d'aller bavarder. Je l'ai achetée chez un Juif, un marchand de vieilleries, presque pour rien ; je l'ai trouvée parmi un tas d'objets sans valeur, allons ! je te la ferai voir quand même, à toi seul !

Il lui fit signe du doigt, mystérieusement :

— Viens ici, plus près de la lumière !

Et il lui montra une feuille couverte des caractères anguleux et étroits, particuliers aux manuscrits ecclésiastiques. C'étaient des acathistes, des prières, des psaumes, avec d'immenses notes pour le chant, maladroitement dessinées.

Puis il reprit le livre, l'ouvrit à un autre endroit. l'approcha de la lumière, presque au niveau des yeux, et Giovanni remarqua que, là où Merula avait gratté les caractères, d'autres lettres apparaissaient, formant des lignes presque invisibles, vestiges décolorés d'une écriture ancienne. C'étaient comme des dépressions dans le parchemin, non point des lettres, mais des fantômes de lettres depuis longtemps disparues, pâles et délicates.

— Eh bien ! Tu vois, tu vois ! répéta solennellement Merula. Elles sont bien là, mon cher enfant. Je te l'ai dit, petit moine, c'est une plaisante affaire !

— Qu'est-ce que cela ? D'où cela vient-il ? demanda Giovanni.

— Je ne le sais pas encore moi-même. Il me semble que ce sont les fragments d'une anthologie ancienne.

Peut-être y a-t-il là de nouveaux trésors de la muse hellénique, encore inconnus au monde ! Et dire que, sans moi, ils n'auraient jamais vu le jour !

Et Merula lui expliqua qu'un moine, un copiste, au moyen âge, désireux d'utiliser ce précieux parchemin, avait gratté les antiques lettres païennes pour en écrire d'autres à la place.

Les rayons du soleil, traversant le voile de pluie, sans parvenir à le déchirer, remplissaient la chambre d'un reflet rosé et mourant, et dans ce reflet, les empreintes profondes, les ombres des anciennes lettres ressortaient plus distinctement.

— Vois-tu, vois-tu, les morts se lèvent du tombeau ! répéta Merula ravi de joie. Je crois que c'est un hymne aux Olympiens. Vois donc, on peut lire les premières lignes ! — Et il lui traduisit du grec :

Gloire au Bacchus aimable, somptueusement couronné de [pampre.
Gloire à toi, Phébus, l'archer divin et terrible,
Dieu puissant, meurtrier des fils de Niobé.

— Et voici un hymne à Vénus, à celle qui te fait si peur, petit moine ! Seulement il est plus difficile à déchiffrer :

Gloire à toi, mère Aphrodite, aux pieds d'or,
Joie des dieux et des hommes...

Le vers s'arrêtait là, recouvert par le texte ecclésiastique.

Le reflet doré s'était éteint, et il commençait à faire sombre dans la chambre. Merula, prenant un flacon de cristal, se versa du vin, en but et en offrit à son interlocuteur.

— Eh bien ! petit moine, bois à ma santé !

Giovanni refusa.

— Allons ! je boirai donc pour toi. Pourquoi es-tu si triste, aujourd'hui, petit moine ? On dirait qu'on a

voulu te jeter à l'eau. Ou bien est-ce encore ce papelard d'Antonio qui t'a effrayé avec ses prophéties ? Ne t'en inquiète pas, Giovanni ; voyons ! Avoue que tu as eu une conversation avec Antonio !

— Oui ; nous avons discuté ensemble.

— De quoi ?

— De l'Antechrist et de messer Léonard de Vinci.

— Ah ! voilà ! Tu ne fais que rêver de Léonard. Il t'a donc ensorcelé ? Écoute, enfant, rejette toutes ces bêtises loin de toi ! Reste avec moi comme secrétaire ; je ferai de toi quelqu'un ; je t'apprendrai le latin, tu deviendras jurisconsulte, orateur ou poète de la cour. Tu auras des richesses, de la gloire. Qu'est-ce donc que la peinture ? Le philosophe Sénèque l'appelait déjà : « un métier indigne d'un homme libre ». Regarde les peintres — ce sont tous des gens ignorants, grossiers...

— J'ai entendu dire, répliqua Giovanni, que messer Léonard est un grand érudit.

— Érudit ? Si seulement c'était vrai ! Il ne sait même pas lire le latin ! Quant au grec, inutile d'en parler ! En voilà un érudit ! Les poules mêmes lui en remontreraient !

— On dit, continua Beltraffio sans se laisser abattre, qu'il a inventé des machines merveilleuses, et que ses observations sur la nature...

— Des machines, des observations ! mais on ne va pas loin avec cela, mon ami ! Appliquer de petites roues ingénieuses à telle ou telle machine, regarder les oiseaux voler dans le ciel et les plantes pousser dans les champs, ce n'est pas de la science, c'est une amusette, un jeu d'enfant !

Le vieillard se tut. Sa figure devint plus sévère. Prenant son interlocuteur par le bras, il lui dit, avec une gravité calme :

— Écoute, Giovanni, et souviens-toi de mes paroles ! Nos maîtres, ce sont les anciens, les Grecs et les Romains. Ils ont fait tout ce qu'il est possible aux

hommes d'accomplir sur terre. Il ne nous reste qu'à les suivre et à les imiter. Car il est dit : « L'élève ne peut pas être supérieur à son maître. »

Il but le vin, regarda Giovanni dans les yeux avec un air de ruse joyeuse, et, tout à coup, ses petites rides se détendirent en un large sourire.

— Ah ! jeunesse, jeunesse ! Je te regarde, petit moine, et je t'envie. Tu ne bois pas de vin, tu crains les femmes. Tu es un silencieux, un humble. Mais, au dedans de toi, tu es un démon !

— La nuit tombe, messer Giorgio. Ne faut-il pas allumer le feu ?

— Attends encore un peu ! J'aime à bavarder au crépuscule, à me rappeler ma jeunesse.

Sa langue s'épaississait, il prononçait des paroles sans suite.

Il se faisait sombre dans la chambre. Giovanni distinguait à peine le visage de Merula.

La pluie devenait plus forte, et l'on entendait les gouttelettes drues tomber lourdement du toit dans une flaque.

— Écoute, dit Merula : c'étaient des géants, les anciens. Les souverains du monde !... Oui, des géants ! Mais maintenant on a honte de le dire ! Prenons notre duc de Milan, par exemple, Ludovic le More ! Évidemment, je suis à ses gages, j'écris son histoire à la manière de Tite-Live ; je compare à Pompée et à César ce lièvre poltron, ce parvenu. Mais dans mon âme, Giovanni, dans mon âme...

Selon son habitude de vieux courtisan, il jeta un coup d'œil méfiant vers la porte, pour voir si personne n'écoutait, et, se penchant vers le jeune homme, lui murmura à l'oreille :

— L'amour de la liberté ne s'est jamais éteint et ne s'éteindra jamais dans le cœur du vieux Merula. Seulement, ne répète cela à personne ! Les temps actuels sont mauvais. Il n'y en a jamais eu de pires. Et cela vous donne des nausées de voir les petites gens d'au-

jourd'hui. Ils osent lever le nez en l'air et se comparer aux anciens ! Écoute plutôt ce qu'un de mes amis m'écrit de Grèce. Il y a quelque temps des lavandières, appartenant à un couvent de l'île de Chio, blanchissaient leur linge à l'aurore, au bord de la mer ; elles découvrirent sur la grève un dieu authentique, un triton avec une queue de poisson et des nageoires, tout couvert d'écailles. Et les stupides femmes eurent peur. Elles crurent que c'était le diable et prirent la fuite. Puis elles s'aperçurent qu'il était vieux, faible, malade probablement, puisqu'il gisait face contre terre sur le sable. Il avait froid sans doute et chauffait son dos vert au soleil. Sa tête était grise, et ses yeux vagues comme ceux des nourrissons. Alors les lavandières reprirent courage, elles l'entourèrent, les lâches, en récitant des prières chrétiennes, puis elles le frappèrent de leurs battoirs au nom de la Sainte Trinité. Et elles le tuèrent comme un chien, à coups de battoirs, le dieu antique, le dernier des puissants dieux de l'Océan, le petit-fils de Poséïdon, peut-être !

Le vieillard se tut, baissa tristement la tête, et, sur ses joues, roulèrent deux larmes d'ivrogne, tant il éprouvait de pitié pour le prodige marin tué par les lavandières chrétiennes.

Un domestique apporta de la lumière et ferma les volets. Les visions païennes s'enfuirent.

On appela Merula et Giovanni pour le souper. Mais Merula était si alourdi par le vin qu'on dut le porter au lit.

Beltraffio ne put s'endormir de longtemps, cette nuit-là. Tout en prêtant l'oreille au ronflement paisible de messer Giorgio, il songeait à celui dont la pensée le préoccupait si vivement depuis quelque temps, à Léonard de Vinci.

IV

Giovanni était venu de Milan à Florence, sur l'ordre de son oncle Oswald Ingrim, le verrier, afin d'acheter des couleurs.

Oswald Ingrim, originaire de Gratz, était maître-verrier — *magister a vitriatis.* — Il travaillait aux fenêtres de la sacristie septentrionale de la cathédrale de Milan.

Giovanni était orphelin. Fils illégitime du frère d'Oswald, le marbrier Reinhold Ingrim, il avait reçu le nom de Beltraffio de sa mère, native de Lombardie. Selon les paroles de l'oncle, c'était une femme débauchée, qui avait entraîné le père de Giovanni à la ruine.

Il grandit, solitaire et toujours craintif, dans la maison de cet oncle maussade. Son âme était obscurcie par les discours perpétuels d'Oswald Ingrim, qui parlait sans cesse des forces impures, des démons, des sorcières et des enchanteurs. L'enfant éprouvait une terreur toute particulière quand on lui racontait la légende que les gens du Nord, établis dans l'Italie païenne, avaient imaginée ; celle du démon à la tête de femme, de la Mère aux cils et aux sourcils blancs, de la Diablesse Blanche.

Giovanni était encore tout petit que, lorsqu'il pleurait la nuit dans son lit, l'oncle Ingrim le menaçait déjà de la Diablesse Blanche ; l'enfant se calmait immédiatement et cachait sa tête sous l'oreiller ; mais, malgré son effroi, il éprouvait une sorte de curiosité, le désir de voir une fois de tout près cette Diablesse Blanche.

Oswald avait mis son neveu en apprentissage chez fra Benedetto, un moine enlumineur.

C'était un vieillard simple et débonnaire. Il enseignait à ses élèves qu'avant de se mettre à peindre,

il fallait d'abord invoquer l'aide du Dieu Tout-Puissant, de Celle qui intercède pour les pécheurs, de la Vierge Marie, de saint Luc l'Évangéliste, le premier peintre chrétien, et de tous les saints du paradis. Il leur donnait des leçons détaillées, interminables.

Malgré toutes ses finesses, fra Benedetto restait un artiste aussi naïf qu'un enfant. Il se préparait au travail par des jeûnes et des veilles. Puis, avant de commencer, il tombait à genoux pour demander à Dieu les forces et l'entendement nécessaires. Chaque fois qu'il peignait la mise en croix, son visage se couvrait de larmes.

Giovanni aimait le moine et l'avait considéré, jadis, comme le plus grand des maîtres. Mais l'élève se troublait depuis quelque temps, surtout lorsque fra Benedetto, après avoir expliqué la seule règle d'anatomie qu'il connût, — à savoir : que la longueur du corps de l'homme était égale à huit longueurs et deux tiers du visage, — ajoutait d'un ton dédaigneux : « Quant à ce qui se rapporte au corps de la femme, laissons-le de côté, car il n'y a pas de proportions en lui ! » Il était aussi fermement convaincu de cette vérité que de celle qui lui faisait affirmer que les poissons, et, en général, tous les animaux privés d'intelligence, sont de couleur foncée dans le haut et claire dans le bas ; ou encore, que l'homme a une côte de moins que la femme, puisque Dieu a pris une des côtes d'Adam pour créer Ève.

Depuis longtemps, des doutes avaient pénétré dans le cœur de Giovanni; c'était un nouvel esprit batailleur qui s'emparait de lui, le « démon de la sagesse mondaine », selon l'expression du moine. Lorsque l'élève de fra Benedetto avait eu l'occasion de voir quelques dessins de Léonard de Vinci, peu de temps avant son départ pour Florence, ces doutes avaient envahi son âme avec une telle violence qu'il lui était devenu impossible d'y résister plus longtemps.

Cette même nuit, couché à côté de messer Giorgio,

qui ronflait tranquillement, il retournait ces pensées pour la millième fois en son esprit : mais, plus il les approfondissait, plus elles s'embrouillaient.

Alors il résolut de recourir au secours céleste, et fixant son regard plein d'espoir sur un point vague, dans l'obscurité impénétrable de la nuit, il se mit à prier ainsi :

« Mon Dieu, aide-moi, ne m'abandonne pas ! Si messer Léonard est vraiment un athée, et s'il y a, dans sa science, du péché et de la séduction, fais que je ne pense plus à lui et que j'oublie ses dessins ! Préserve-moi de la tentation, car je ne veux pas pécher devant Toi ! Mais, s'il est possible de Te plaire et de glorifier Ton nom par cet art si noble de la peinture, s'il est possible de savoir tout ce que fra Benedetto ne sait pas et ce que j'ai tant envie d'apprendre : l'anatomie, la perspective et les magnifiques lois de la lumière et des ombres, alors, ô mon Dieu ! donne-moi une volonté ferme, éclaire mon âme afin que je ne doute plus ; fais que messer Léonard me prenne dans son atelier et que fra Benedetto — il est si bon ! — me pardonne, et qu'il comprenne que je ne suis coupable en rien devant Toi ! »

Après cette prière, Giovanni éprouva une joie véritable et s'endormit. Le lendemain matin, messer Giorgio l'éveilla et lui proposa de venir à San-Gervasio assister aux fouilles qu'on allait entreprendre sur la colline du Moulin. Giovanni accepta, car il apprit que Léonard de Vinci serait aussi de la partie.

V

Il ne pleuvait plus. Le vent du Nord avait dispersé les nuages. Dans le ciel sans lune, les étoiles scintillaient comme des lampes brillant devant les saintes images et que le vent aurait agitées.

Les torches de résine fumaient et pétillaient, avec des jets d'étincelles.

Ils traversèrent la rue di Sapienza, en passant devant Saint-Marc à la tour dentelée. A la porte San-Gallo, les gardes les injurièrent et les querellèrent longtemps, ne comprenant pas de quoi il était question, car ils étaient à moitié endormis, et ce ne fut que grâce à un fort pourboire qu'ils consentirent à laisser sortir de la ville les voyageurs.

Le chemin suivait la vallée resserrée et profonde du torrent de Mugnone. Après avoir traversé plusieurs misérables villages aux rues étroites, comme celles de Florence, aux maisons élevées, bâties en pierre grossièrement taillée et pareilles à des forteresses, les voyageurs pénétrèrent dans le bois d'oliviers qui appartenait aux paysans de San-Gervasio ; ils arrivèrent bientôt au croisement de deux routes, et s'approchèrent de la colline du Moulin en longeant la vigne de messer Cypriano.

Des ouvriers munis de pelles et de pioches, les attendaient là. Grillo indiqua l'endroit où, selon lui, on devait creuser, et messer Cypriano ordonna de commencer le travail.

Le heurt des pelles retentit sur le sol. On sentait l'odeur de la terre remuée.

Une chauve-souris frôla de son aile la joue de Giovanni. Il frissonna.

— N'aie pas peur, petit moine, n'aie pas peur lui dit Merula d'un ton encourageant, en lui frappant sur l'épaule. Nous ne trouverons aucun diable. Grâce à Dieu, nous avons assisté à d'autres fouilles que celles-ci ! Par exemple, à Rome, sous le pape Innocent VIII, les terrassiers lombards, en creusant la Via Appia, près du tombeau de Cecilia Metella, ont trouvé, dans un antique sarcophage romain qui portait l'inscription : « Julia, fille de Claudie », le corps, enduit de cire, d'une jeune fille de quinze ans, qui paraissait dormir. Le rouge de la vie n'avait pas

quitté ses joues. On aurait dit qu'elle respirait. Une foule immense entourait le tombeau. On venait des pays étrangers pour la contempler, car Julia était si belle que, même si on avait pu décrire sa beauté, ceux qui ne l'avaient pas vue n'auraient pas pu croire ce qu'on en racontait. Le pape fut effrayé en apprenant que le peuple adorait une païenne morte, et ordonna de l'enterrer de nuit, secrètement, aux portes du Pincio. Voilà, mon enfant, voilà des fouilles !

Merula regarda avec mépris le trou qui, rapidement, devenait plus profond.

Tout à coup, la bêche d'un des ouvriers tinta. Tous se penchèrent.

— Des os, dit le jardinier Strocco. Le cimetière arrivait jusqu'ici autrefois.

Un aboiement triste et prolongé se faisait entendre à San-Gervasio.

— Ils ont souillé des tombeaux ! pensa Giovanni ! Il faut que je les quitte. Je ne veux pas prendre part à leur péché.

Tout à coup, un gémissement désespéré monta du fond du trou où se trouvait Grillo :

— Oh ! oh ! retenez-moi, je tombe, j'enfonce !

On ne put d'abord rien distinguer dans l'obscurité, car la lanterne de Grillo s'était éteinte. On l'entendait seulement se débattre, respirer difficilement, et gémir.

On apporta d'autres lanternes et l'on aperçut une voûte à demi cachée par la terre, semblable à celles qui recouvrent les caveaux souterrains, et qui s'était effondrée sous le poids du corps de Grillo.

Deux ouvriers, jeunes et robustes, se glissèrent avec précaution dans le trou, afin de secourir le métayer.

Enfin, on entendit ce dernier pousser un cri joyeux :

— Une idole ! une idole ! Messer Cypriano, une idole merveilleuse !

— Eh bien ! eh bien ! à quoi bon crier ainsi ! marmotta d'un ton soupçonneux Strocco ; c'est peut-être un squelette d'âne !

— Non, non ; seulement la main est brisée. Mais les pieds, le tronc, la poitrine, tout est intact ! dit Grillo, suffoquant de joie.

Giovanni, à demi couché sur le sol, regardait, entre les dos courbés des ouvriers, dans la profondeur de la cavité d'où sortait une odeur d'humidité froide et sépulcrale.

Lorsque la voûte fut presque démolie, messer Cypriano dit :

— Écartez-vous ! Laissez-nous voir !

Et Giovanni aperçut au fond du trou, entre les murs de brique, un corps blanc et nu : il gisait comme un cadavre dans un tombeau. Il ne semblait pas mort, mais rose, vivant et chaud, sous la lumière tremblante des torches.

— Vénus ! murmura pieusement messer Giorgio. La Vénus de Praxitèle ! Eh bien ! je vous félicite, messer Cypriano. Si on vous avait donné le duché de Milan et Gênes, par-dessus le marché, vous ne pourriez pas vous considérer comme plus heureux !

La déesse montait lentement, portée dans les bras des ouvriers.

Avec le même sourire calme qu'elle avait sur les lèvres, jadis, alors qu'elle surgissait de l'écume des flots, elle sortait aujourd'hui des ténèbres souterraines du tombeau plusieurs fois séculaire.

Merula l'accueillit par ces vers :

Gloire à toi, Mère Aphrodite, aux pieds d'or,
Joie des dieux et des hommes.

Les étoiles s'étaient toutes éteintes, sauf celle de Vénus, qui brillait comme un diamant dans la lueur de l'aurore. Et la déesse semblait soulever sa tête et se hausser hors du tombeau pour aller à sa rencontre.

Giovanni regarda son visage, éclairé par le jour naissant, et, pâle de terreur, murmura :

— La Diablesse Blanche !

Il s'élança et voulut fuir. Mais la curiosité vainquit la crainte. Et, même si on lui eût dit alors qu'il commettait un péché mortel, pour lequel il serait condamné à la perdition éternelle, il se serait senti incapable de détacher ses regards du beau corps, nu et harmonieux, de la déesse.

Même à l'époque où Aphrodite était la souveraine du monde, personne ne l'avait jamais contemplée avec une ardeur de piété aussi frémissante.

VI

La cloche sonnait à la petite église du village de San-Gervasio. Tous se regardèrent involontairement et restèrent étonnés. La voix de cette cloche qui retentissait dans la paix du matin était semblable à un cri furieux et plaintif.

— Jésus ! aie pitié de nous ! s'écria Grillo en se prenant la tête dans ses mains ; c'est notre prêtre, le père Faustin ! Voyez la foule qui vocifère là-bas sur le chemin ! Ils nous ont aperçus, ils gesticulent ! Ils vont accourir ici ! Et moi, je suis perdu, misérable que je suis !

Des hommes, à cheval, gravissaient en effet la colline du Moulin. Mais c'étaient des gens invités à venir assister aux fouilles, et qui arrivaient en retard, car ils s'étaient égarés et n'avaient pu, longtemps, retrouver leur chemin.

Beltraffio regarda les nouveaux venus, et, bien qu'il fut perdu dans la contemplation de la déesse, il remarqua le visage de l'un des arrivants. Il fut frappé par l'expression d'attention froide et calme et de curiosité pénétrante avec laquelle l'inconnu se mit à examiner la Vénus. Elle contrastait avec le

trouble et l'émotion de Giovanni lui-même. Tandis que ses yeux demeuraient rivés à la statue, il sentait, derrière lui, la présence de cet homme dont le visage était marqué d'un caractère tout particulier.

— Voici à quoi je pense, dit messer Cypriano après quelques minutes de réflexion : la villa est à deux pas, les portes sont solides ; elles résisteront à n'importe quelle attaque ! et la Vénus y sera en sûreté !

— C'est vrai! s'exclama joyeusement Grillo. Eh bien ! frères, soulevez-la vivement !

Il s'occupait de la sécurité de l'idole avec une tendresse de père.

On transporta heureusement la statue à travers la Caverne-Noire.

Les ouvriers avaient à peine franchi le seuil de la maison qu'apparut, au sommet de la colline du Moulin, la silhouette menaçante du père Faustin, qui levait les bras au ciel.

Le rez-de-chaussée de la maison était inhabité. Une vaste salle, aux voûtes et aux murs blanchis à la chaux, servait d'entrepôt pour les instruments aratoires. Dans un coin se dressait une meule de paille.

On posa avec précaution la déesse sur cette paille, qui lui constitua une couche humble et rustique.

A peine la petite troupe avait-elle eu le temps d'entrer, qu'on entendit de grands coups frappés à la porte, avec accompagnement de cris et d'invectives.

— Ouvrez, ouvrez ! criait le père Faustin. Je vous en conjure, au nom du Dieu vivant, ouvrez et rendez-nous l'idole que vous avez déterrée dans l'ancien cimetière !

Le consul de la Gallimala résolut de recourir à une ruse de guerre et déclara, d'une voix ferme et calme :

— Prenez garde ! J'ai envoyé un exprès à Florence, chez le commandant de la garde. Dans deux heures d'ici, vous verrez arriver un détachement de cavalerie. Personne ne pénétrera impunément dans ma maison par la violence.

— Enfoncez les portes! clama le prêtre. Ne craignez rien, Dieu est avec nous ! Brisez les battants !

Et, arrachant la hache des mains d'un vieillard myope, au visage triste et doux, qui se trouvait près de lui, il commença à démolir la porte, à grands coups.

Mais la foule ne suivit pas son exemple. Beaucoup de gens pensaient déjà à s'enfuir sans qu'on s'en aperçut, car ils craignaient, plus que tout au monde, les gardes de la ville, dont on les avait menacés.

— C'est vrai que chacun est maître de sa propre terre ! disaient les uns.

— La garde va venir ! murmuraient les autres.

Pendant ce temps, Giovanni ne se lassait pas de contempler la Vénus sauvée.

Un rayon de soleil matinal pénétrait par la fenêtre. Le corps de marbre, qui n'avait pas encore été complètement nettoyé, brillait comme s'il avait éprouvé une volupté à s'imprégner de lumière et de chaleur, après ce long séjour dans la froide obscurité de la terre.

De nouveau, Giovanni regarda l'étranger.

Celui-ci s'était agenouillé devant la Vénus ; il avait sorti de sa poche un compas, un goniomètre, un arc de cuivre, et, avec une expression de curiosité calme et obstinée, dans ses yeux clairs et froids et sur ses lèvres fines, s'était mis à mesurer les différentes parties de ce corps magnifique, inclinant la tête de telle sorte que sa longue barbe blonde frôlait le marbre.

— Que fait-il ? Qui est-ce ? se demandait Giovanni, dont l'étonnement allait croissant et devenait presque de l'effroi, tandis qu'il suivait du regard les doigts qui glissaient avec une vivacité impudente sur les membres de la déesse, sondant tous les secrets de sa beauté, tâtant et examinant des convexités du marbre invisibles à l'œil.

Aux portes de la maison, la foule des villageois diminuait de plus en plus.

— Restez ! restez ! coquins qui trahissez le Christ ! Vous avez peur des gardes de la ville et vous ne crai-

gnez pas la puissance de l'Antechrist! criait le prêtre en gesticulant. Toute sa colère se tournait maintenant contre ses paroissiens.

— Ah! c'est ainsi! Vous avez abandonné votre pasteur! Mais savez-vous, fils de Satan, que, si je ne priais pour vous nuit et jour, si je ne me frappais la poitrine, si je ne prodiguais les sanglots et les jeûnes, depuis longtemps votre village maudit aurait disparu de la surface du monde! Tout est fini! Je m'en irai en secouant la poussière de mes souliers. Que cette terre soit maudite! Anathème soit sur le pain, l'eau, les troupeaux, sur vos enfants et vos petits-enfants! Je ne suis plus votre père ni votre pasteur! Je vous renie! Malédiction!

Dans le calme profond de la villa où la déesse gisait sur sa couche de paille dorée, Merula s'approcha de l'inconnu qui mesurait la statue :

— Vous cherchez les divines proportions? demanda l'érudit avec un sourire plein de condescendance. Pour vous, sans doute, la beauté découle des seules mathématiques?

L'autre le regarda sans mot dire, comme s'il n'eût pas entendu la question, et s'absorba de nouveau dans son travail.

Les pointes du compas se repliaient et s'étendaient en dessinant des figures géométriques. D'un mouvement calme et ferme, l'inconnu appliqua le goniomètre sur les lèvres adorables d'Aphrodite, dont le sourire remplissait d'effroi le cœur de Giovanni. Il compta les degrés, et les inscrivit dans son carnet.

— Messer, murmura Giovanni à l'oreille du vieillard, écoutez, messer Giorgio, comment s'appelle cet homme?

— Ah! tu es là, petit moine — dit Merula, en se retournant, je t'avais oublié! Mais, c'est ton favori! Comment! tu ne l'as pas encore reconnu? C'est messer Léonard de Vinci!

Et Merula présenta Giovanni au peintre.

VII

Ils retournèrent à Florence.

Léonard avait mis son cheval au pas. Beltraffio allait à pied, à ses côtés. Ils étaient seuls.

Entre les souches noires et humides des oliviers, l'herbe, d'un vert d'émeraude, brillait, parsemée d'iris bleus, immobiles sur leurs tiges sveltes.

Dans la campagne régnait ce calme qu'on ne rencontre qu'à l'aube du jour, quand le printemps commence.

— Est-il possible que ce soit lui? pensait Giovanni en examinant Léonard. Il trouvait de l'intérêt à chaque détail de sa personne.

Le maître avait alors quarante ans environ. Lorsqu'il se taisait pour se plonger dans ses réflexions, ses petits yeux vifs, d'un bleu pâle, devenaient froids et pénétrants, sous les sourcils froncés, d'un roux doré. Mais, pendant qu'il parlait, ils prenaient une expression de bonté profonde. Sa longue barbe blonde et ses cheveux blonds aussi, épais et bouclés, lui donnaient un air majestueux. Le visage était d'une beauté fine, presque féminine, et la voix, malgré la haute stature et la constitution puissante de l'homme, était même singulièrement élevée et très agréable, mais elle n'avait rien de mâle. Il avait la main belle et délicate, et Giovanni pensa qu'elle devait renfermer une grande force, d'après la manière dont Léonard dirigeait son cheval. Les doigts étaient longs et effilés comme ceux d'une femme.

Ils arrivèrent aux murailles de la ville. Les coupoles de la cathédrale et les tours du Palazzo Vecchio apparaissaient à travers un voile de brume légère.

— Maintenant ou jamais, pensa Beltraffio, il faut me décider et lui dire que je veux entrer dans son atelier!

A ce moment, Léonard, arrêtant son cheval, suivait des yeux, sans perdre un seul détail de ses mouvements, le vol d'un jeune gerfaut, qui planait en battant des ailes. L'artiste ouvrit le carnet de notes qu'il portait fixé à sa ceinture, et se mit à y inscrire des observations, sur le vol de l'oiseau, probablement.

Beltraffio remarqua qu'il tenait son crayon de la main gauche et non de la droite ; il pensa : « Il est gaucher », et se souvint des bruits étranges qui couraient sur son compte ; on disait que Léonard écrivait d'une écriture bizarre, retournée, lisible dans un miroir seulement, et qui allait non pas de gauche à droite, comme l'écriture ordinaire, mais de droite à gauche comme celle des Orientaux. On en concluait que c'était pour mieux cacher à tout le monde les pensées criminelles et hérétiques qu'il exprimait dans ses œuvres, au sujet de Dieu et de la nature.

— Maintenant ou jamais, se dit de nouveau Giovanni, et il se souvint tout à coup des paroles sévères d'Antonio de Vinci :

« Va chez lui, si tu veux perdre ton âme : c'es un hérétique et un athée ! »

Il sentit son cœur se serrer. Une angoisse l'étreignait.

Ils avaient passé les portes et entraient dans la ville de Florence.

VIII

Beltraffio se rendit à la cathédrale où, ce matin-là, le sermon devait être prononcé par le frère Savonarole.

Les derniers accords de l'orgue mouraient sous les voûtes sonores de Maria Del Fiore. De la foule émanaient un bourdonnement tranquille et une chaleur étouffante, qui remplissaient l'église.

Les hommes, les femmes, et les enfants étaient séparés les uns des autres par des rideaux. Sous l'élancement des arcs gothiques régnait une obscurité mystérieuse, comme celle d'une épaisse forêt. Et en bas, les rayons du soleil, qui s'égrenaient au travers des vitraux étincelants et sombres, tombaient çà et là en reflets irisés sur les ondes vivantes de la foule et sur la masse grise des piliers de pierre. Dans ces demi-teintes jaillissaient les feux des chandeliers à trois branches, allumés sur l'autel.

La messe était terminée. Le peuple attendait le prédicateur. Tous les regards étaient fixés sur la haute chaire de bois avec son escalier en colimaçon, fixé à l'une des colonnes de la nef au milieu de la cathédrale.

Giovanni, debout dans la foule, écoutait la conversation à voix basse de ses voisins, qui attendaient l'orateur avec impatience.

Tout à coup l'océan des têtes s'agita avec un bruissement prolongé ; un murmure courut dans l'église.

— Il vient, il vient, il vient !

Giovanni vit alors s'élever lentement, par l'escalier de la chaire, un homme portant la robe noire et blanche des dominicains. Une corde lui tenait lieu de ceinture ; son visage était émacié et jaune comme de la cire, avec des lèvres charnues, un nez crochu, un front bas. D'un geste las, il laissa tomber sur le rebord de la chaire sa main gauche, tandis qu'il élevait la droite tenant un crucifix.

Sans rien dire, il parcourut l'auditoire d'un lent regard de ses yeux ardents.

Il se fit un silence tel que chacun pouvait entendre les battements de son propre cœur.

Les yeux immobiles du moine prenaient une expression de plus en plus véhémente. Ils brillaient comme des charbons enflammés. Le prédicateur se taisait toujours, et l'attente devenait insupportable.

Il semblait qu'un instant encore et la foule, incapable de résister davantage, jetterait une clameur d'effroi. Mais le calme ne devenait que plus absolu, plus terrible.

Tout à coup, dans ce silence de mort, montèrent des accents déchirants et surhumains : c'était la voix de Savonarole.

— *Ecce ego adduco aquas super terram!* — Voici que je fais couler l'eau sur la terre!

Un souffle d'horreur, qui faisait se hérisser les cheveux sur les têtes, parcourut la foule.

Giovanni pâlit ; il lui sembla que le sol tremblait sous lui, que les voûtes de la cathédrale allaient chanceler sur leur base et s'effondrer. Un gros maître-chaudronnier, qui se tenait debout près de lui, tremblait comme une feuille et claquait des dents ; un peu en arrière, un homme élancé, à la figure pâle, se fit tout petit, rentra la tête entre ses épaules, comme s'il eût reçu un coup ; son visage se rida et il ferma les yeux.

Une sorte de délire avait tout à coup saisi ces milliers de gens et les emportait, comme l'ouragan entraîne les feuilles sèches dans son tourbillon.

Giovanni écoutait, comprenant à peine. Des paroles détachées volaient jusqu'à lui.

— « Regardez, regardez, les cieux sont déjà noirs. Le soleil est écarlate, comme du sang figé! Fuyez! Il y aura une pluie de feu et de soufre, il y aura une grêle de pierres et de roches incandescentes. *Fuge, o Sion, quœ habitas apud filiam Babylonis!...*

« O! Italie, les châtiments vont venir après les châtiments! Le châtiment de la guerre après la famine! le châtiment de la peste après la guerre! Le châtiment ici et là, partout le châtiment!

« Vous n'aurez pas assez de vivants pour enterrer vos morts! Il y en aura tant dans les maisons que les fossoyeurs iront par les rues, en criant : « Où y a-t-il des morts? » et on les empilera dans des charrettes

débordantes, et on en fera des montagnes entières que l'on brûlera !...

« O Florence ! O Rome ! O Italie ! Le temps des chants et des fêtes est passé ! Vous êtes malades, l'heure de la mort approche ! Mon Dieu, tu m'es témoin que j'ai voulu soutenir ces ruines, de ma parole ! Mais je ne puis continuer plus longtemps, je n'ai plus de forces ! Je ne veux plus parler de ces choses, je ne sais plus que dire ! Il ne me reste plus qu'à pleurer, à fondre en larmes ! Pitié, pitié, Seigneur ! O, mon pauvre peuple, ô Florence ! »

Il avait ouvert les bras tout grands, et laissé tomber ses dernières paroles en un chuchotement à peine perceptible. Elles flottèrent au-dessus de la multitude et s'éteignirent comme le bruissement du vent dans les feuilles, comme un soupir trahissant la pitié infinie que le prophète éprouvait pour son peuple.

Et, pressant ses lèvres blêmies sur le crucifix, Savonarole, épuisé, tomba à genoux et éclata en sanglots.

Le sermon était fini. Avec une lenteur grave, les sons de l'orgue s'élevaient, larges et profonds, solennels et menaçants, comme le grondement nocturne de l'Océan.

Dans la foule des femmes, une plainte aiguë et poignante se fit entendre :

— Misericordia !

Et, en réponse, monta le gémissement des hommes : c'étaient des milliers de voix qui jetaient vers Dieu un cri de détresse et de repentance.

— Misericordia ! Misericordia !

Autour de Giovanni, tout le monde pleurait et se lamentait. Il commença, lui aussi, à sangloter. Il se souvint de sa présomption, de son désir de quitter fra Benedetto et de se vouer à la science dangereuse, impie, peut-être, de Léonard ; il se rappela cette nuit terrible qu'il avait passée sur la colline du Moulin, la Vénus ressuscitée, son ravissement coupable devant la beauté de la Diablesse Blanche. Il tendit les bras

vers le ciel et sa voix implorait, désespérée, comme celle des gens qui l'entouraient :

— Pardonne-moi Seigneur ! J'ai péché devant Toi ! Pardon ! Fais-moi grâce !

Au même instant, relevant sa figure inondée de larmes, il vit, non loin de lui, la silhouette élancée et harmonieuse de Léonard de Vinci. Le peintre était debout, l'épaule appuyée contre une colonne ; dans sa main droite il tenait son inséparable carnet de notes ; de la gauche, il dessinait, jetant parfois les yeux sur la chaire, probablement dans l'espoir de voir encore une fois la tête du prédicateur.

Etranger à tous, seul au milieu de la foule secouée d'épouvante, Léonard conservait un calme parfait. Sur sa bouche fine, dans ses yeux clairs et froids, il n'y avait rien d'autre qu'une expression de curiosité. Les larmes séchèrent dans les yeux de Giovanni, la prière se glaça sur ses lèvres.

En sortant de l'église, il s'approcha de Léonard et lui demanda la permission de regarder le croquis que l'artiste venait de prendre. Ce n'était pas le visage de Savonarole, mais une tête horrible de vieux démon en habit de moine, qui ressemblait à Savonarole et portait comme lui, sur ses traits, la marque des pénitences qu'il s'infligeait à lui-même, sans réussir à vaincre son orgueil et sa concupiscence. La mâchoire inférieure était proéminente, des rides sillonnaient les joues et le cou décharné, noir comme celui d'une momie ; les sourcils retroussés se hérissaient, et le regard, qui n'avait rien d'humain, plein d'une prière obstinée, presque méchante, était dirigé vers le ciel. Tout ce qu'il y avait de sombre, d'épouvantable, et d'insensé dans le visage de Savonarole était reproduit dans ce dessin, sans colère, sans pitié, avec une lucidité d'observation impassible.

Et Giovanni se souvint des paroles qu'il avait entendu prononcer par Léonard, alors qu'ils revenaient ensemble à Florence :

« *L'ingegno del pittore vuol essere a similitudine dello specchio.* — L'âme du peintre doit être semblable à un miroir, qui reflète tous les objets, tous les mouvements et toutes les couleurs, en gardant lui-même sa clarté et son immobilité. »

L'élève de Fra Benedetto leva les yeux sur Léonard et sentit que, même si son salut éternel à lui, Giovanni, en dépendait, même s'il avait la conviction que Léonard fût vraiment le suppôt de l'Antechrist, il lui était impossible, désormais, de quitter le Vinci ; une force irrésistible le poussait vers cet homme : il fallait qu'il le suivît jusqu'au bout.

IX

Deux jours après, Grillo arriva à Florence et accourut, porteur d'une mauvaise nouvelle, à la maison de messer Cypriano Bonaccorsi, qui était justement occupé par un surcroît imprévu d'affaires commerciales, et qui, pour cette raison, n'avait pas eu le temps de faire transporter la Vénus en ville. Grillo raconta comment le curé de la paroisse, le père Faustin, quittant San-Gervasio, s'était rendu au village voisin de San Maurizio ; là, il avait terrifié la population en la menaçant des peines éternelles, et il avait réuni, pendant la nuit, une bande de paysans. Ils avaient assiégé la villa de Bonaccorsi, enfoncé les portes, roué de coups le jardinier Strocco, et garrotté les hommes préposés à la garde de Vénus. Puis, Faustin avait lu, devant la déesse, une ancienne prière : *Oratio super effigies vasaque in loco antiquo reperta*, dans laquelle le prêtre officiant demandait à Dieu de purifier des traces du paganisme les objets retirés de la terre, et de les transformer, pour le plus grand bien des âmes chrétiennes et la gloire de la Trinité consubstantielle : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Ensuite, on avait mis en pièces la statue de marbre, et, avec les débris

jetés au feu et calcinés, on avait fait de la chaux dont on s'était servi pour blanchir le mur, nouvellement construit, du cimetière.

En écoutant le récit du vieux Grillo, qui pleurait presque, tant le sort de l'idole lui inspirait de pitié, Giovanni se sentit l'âme pleine d'audace. Le même jour, il alla chez Léonard et demanda au peintre de le recevoir dans son atelier en qualité d'élève.

Léonard y consentit.

Peu de temps après, la nouvelle arriva à Florence que Charles VIII, le roi très chrétien de France, s'était mis à la tête d'une nombreuse armée pour venir conquérir Naples et la Sicile, et peut-être Rome et Florence.

Les citoyens étaient dans l'épouvante, car ils voyaient les prophéties du frère Girolamo Savonarole s'accomplir. L'heure du châtiment s'approchait, et le glaive de Dieu allait s'abaisser sur l'Italie.

CHAPITRE II

ECCE DEUS. — ECCE HOMO

(1494)

Ecce homo !
Saint Jean, XIX, v. 5.

Ecce Deus !
Inscription sur le monument de François Sforza.

I

« Si, grâce à ses ailes, le corps de l'aigle peut planer dans les airs, si les lourds bateaux à voiles peuvent se maintenir sur les eaux, pourquoi l'homme ne pourrait-il triompher du vent et s'élever en vainqueur dans l'espace, en fendant l'air avec un appareil à voler ? ?... »

Léonard relut ces mots pleins d'espoir écrits cinq ans auparavant dans un de ses vieux cahiers. En marge, un dessin représentait un timon, auquel était fixée une petite traverse cylindrique de métal supportant des ailes mises en mouvement par des cordes.

Cette machine lui semblait maintenant hideuse et informe, comparée à celle qu'il venait de construire.

Le nouvel appareil rappelait une chauve-souris. Le squelette de l'aile, pareil à celui d'une main, était formé de cinq doigts, munis d'un grand nombre d'articulations, et susceptibles d'être pliés aux jointures. Une membrane composée de courroies et de lacets de soie brute, avec un levier et un soutien en forme de muscles, unissait les doigts. L'aile s'élevait

au moyen d'une traverse mobile et d'une bielle. Du taffetas amidonné et imperméable, pareil à la palmure d'une patte d'oie, se contractait et se déployait. Les quatre ailes étaient placées en croix, comme les jambes d'un cheval. Leur longueur était de quarante coudées, leur hauteur de huit. Elles se rejetaient en arrière pour porter la machine en avant, s'abaissaient pour la soulever dans les airs. L'homme qui devait la faire fonctionner était debout, les pieds passés dans des étriers qui mettaient les ailes en mouvement au moyen de cordes, de poulies et de leviers. Un grand gouvernail couvert de plumes, comme une queue d'oiseau, permettait de diriger l'appareil.

Quand l'oiseau veut prendre son vol, il doit d'abord se hausser sur ses pattes afin de pouvoir exécuter le premier battement d'ailes ; si l'on pose sur le sol un martinet à pattes courtes, il se débat, mais ne peut s'envoler.

Deux petits escaliers de jonc remplissaient le rôle des pattes de l'oiseau, dans la machine à voler.

Léonard savait par expérience que l'exécution parfaite d'une machine exige absolument l'élégance et les proportions harmonieuses de toutes ses parties ; et l'aspect disgracieux des escaliers, indispensables pourtant, troublait l'inventeur.

Il se plongea dans des calculs mathématiques ; il cherchait les erreurs et ne pouvait les trouver. Fiévreusement il couvrit une page de colonnes de chiffres, fines et serrées, écrivit en marge : *non è vero !* « c'est faux », et, bouillonnant de colère, ajouta à côté, en grosses lettres : *Satanasso*, — « Au diable ! »

Ses calculs devenaient de plus en plus confus ; l'erreur insaisissable s'aggravait.

A Milan, où il s'était fixé après avoir quitté Florence, Léonard passa un mois tout entier sans sortir, travaillant sans cesse à sa fameuse machine.

Sa chambre de travail était encombrée d'appareils et d'instruments d'astronomie, de physique, de chi-

mie, de mécanique et d'anatomie, avec des roues, des leviers, des vis, des ressorts, des tuyaux, des arcs, des pistons. D'autres pièces de machines, en cuivre, en acier, en fer, en verre, semblables à des membres de monstres inconnus ou d'insectes énormes, traînaient dans tous les coins, s'enchevêtrant et se confondant. On remarquait une cloche à plongeur, le cristal scintillant d'un instrument d'optique, qui représentait un œil de grandes dimensions, un squelette de cheval, un crocodile empaillé, un bocal d'esprit-de-vin contenant un fœtus humain qui ressemblait à une énorme larve blanchâtre, des raquettes pointues en forme de canot, utilisées pour la navigation, et, à côté, une tête d'argile représentant un ange ou une jeune fille au sourire triste et séducteur, fragment d'un groupe, pris sans doute dans l'atelier, et posé là accidentellement.

Au fond de la chambre, dans l'orifice sombre du fourneau à creuset, muni de soufflets de forge, les charbons rougissaient sous la cendre.

Et, par-dessus tout cela, du plancher au plafond, se déployaient les ailes de la machine, l'une encore nue, l'autre recouverte de son armature. Entre elles, gisait sur le plancher un homme étendu, la tête rejetée en arrière, qui avait dû s'endormir en travaillant. Il tenait dans sa main droite le manche d'un tube de cuivre, duquel coulait à terre de l'étain en fusion. L'une des ailes touchait la poitrine du dormeur par l'extrémité inférieure du léger squelette d'osier, et la respiration de l'homme imprimait de petites oscillations à l'extrémité supérieure, terminée en pointe, de sorte que l'aile entière vibrait comme si elle eût été vivante, et frôlait le plafond avec un bruit assourdi.

Dans la lueur indécise de la lune et des chandelles, la machine, avec l'homme entre ses deux ailes étendues, ressemblait à quelque gigantesque chauve-souris prête à prendre son essor.

II

Le jour pointait. Une odeur de légumes et d'herbes, de mélisse, de menthe et de fenouil arrivait des jardins qui entouraient la maison de Léonard, dans le faubourg de Milan qui va de la forteresse au monastère Sainte-Marie des Grâces. Sous la fenêtre, les hirondelles gazouillaient au bord du nid en se préparant à s'envoler. Dans la mare de la basse-cour voisine, des oies s'éclaboussaient avec de joyeux cris.

Dans l'atelier, on entendait les voix des élèves.

Ils étaient deux : Giovanni Beltraffio et Andrea Salaino. Giovanni copiait un modèle anatomique, assis devant un instrument qui servait à étudier la perspective : un cadre de bois carré, avec un réseau de ficelles auquel correspondait, sur le papier du dessinateur, un réseau semblable de lignes entrecroisées.

Salaino étalait du plâtre sur une planche de tilleul, qu'il préparait pour quelque peinture. C'était un bel adolescent aux yeux innocents et aux boucles blondes, l'enfant gâté du maître à qui il servait de modèle pour ses anges.

— Qu'en pensez-vous, Andrea ? demanda Beltraffio, messer Léonard finira-t-il bientôt sa machine ?

— Dieu seul le sait, répondit Salaino, en sifflant une petite chanson. L'année dernière, il y a travaillé pendant deux mois, et ce qui en est résulté a été des plus ridicules ! Cet ours mal léché de Zoroastro a voulu à toutes forces faire une expérience. Le maître l'en dissuadait, mais l'autre s'est entêté. Le croirais-tu ? Il est monté sur le toit, cet original ; il s'est entouré le corps de vessies de bœuf et de porc, pour ne se rien casser en cas d'accident. Puis, après avoir dressé les ailes, il a commencé par prendre son élan ; le vent le poussait, probablement, mais bientôt l'imprudent lâcha la machine et tomba la tête la première

sur un tas de fumier. Il ne s'est point fait de mal, seulement les vessies ont crevé. Il fallait voir ce nouvel Icare agiter ses jambes en l'air sans pouvoir se dépêtrer du fumier !

Le troisième élève, Cesare de Sesto, entra dans l'atelier. C'était un homme d'un certain âge déjà, au teint maladif et bilieux, aux yeux intelligents, mais mauvais. D'une main, il tenait un morceau de pain et une tranche de jambon, de l'autre, un verre de vin.

— Pouah ! que c'est aigre ! dit-il en crachant, d'un air renfrogné. Et le jambon est dur comme une semelle. C'est honteux : il reçoit deux mille ducats par an, et c'est avec de pareilles saletés qu'il nourrit les gens ! Quel ménage ici ! une vraie honte ! Quelle vie de chien ! Voilà le second mois qu'on ne peut acheter de jambon frais ! Marco jure que le maître n'a plus un sou, tout a passé à ces maudites ailes, et c'est nous qui en souffrons !

— Cesare, dit Giovanni, afin de changer d'entretien, vous m'avez promis il y a quelques jours de m'expliquer une règle de perspective, vous rappelez-vous ? Nous n'avons pas besoin que le maître soit là. Il est si occupé de sa machine...

— Oui, mes frères, attendez... nous serons bientôt tous ruinés avec cette machine... que le diable l'emporte !

Une expression de haine contracta le visage de Cesare et un mauvais sourire plissa ses lèvres minces.

— Pourquoi, murmura-t-il rageusement, pourquoi Dieu donne-t-il du talent à des gens pareils ?

III

Léonard était toujours assis, penché sur sa table de travail.

Une hirondelle entra par la fenêtre ouverte. Elle se mit à tournoyer dans la chambre, frôlant les murs et

le plafond, puis elle se laissa prendre à l'aile de la machine à voler, comme dans un piège, et ne put dégager ses petites ailes vivantes du réseau des tendons de corde.

Léonard s'approcha, délivra la prisonnière avec précaution, la prit dans sa main, baisa sa petite tête noire et soyeuse et lui rendit la liberté.

L'hirondelle battit des ailes et s'élança dans le ciel avec un cri joyeux.

— Comme c'est facile, comme c'est simple! pensa-t-il en l'accompagnant d'un regard d'envie. Puis, avec un sentiment de tristesse et de dédain, il considéra sa machine, ce disgracieux squelette de chauve-souris gigantesque.

L'homme qui dormait sur le plancher s'éveilla.

C'était à la fois l'élève et l'assistant de Léonard, l'habile mécanicien et maître forgeron florentin, Zoroastro ou Astro Peretola.

Il se leva en frottant son œil unique : l'autre avait été crevé par une étincelle, un jour qu'Astro travaillait devant un ardent feu de forge. Le géant maladroit, avec son visage débonnaire et enfantin, perpétuellement couvert de suie et de sueur, ressemblait à un cyclope.

— J'ai dormi! s'écria le forgeron, saisissant avec désespoir sa tête velue. Que le diable m'emporte! Ah! maître, pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé? Je me suis hâté, je voulais finir l'aile gauche ce soir, afin de pouvoir voler demain matin...

— Tu as bien fait de dormir, dit Léonard; les ailes ne valent rien!

— Comment? De nouveau? Eh bien, non, messer, ce sera comme vous voudrez, mais moi, je ne veux pas me remettre à transformer cette machine. Que d'argent! Que de peine! Et tout cela en vain! Et quoi encore? Vous dites que des ailes comme celles-ci ne peuvent élever et soutenir un homme dans les airs! Non seulement elles porteraient un homme, mais un

éléphant. Vous verrez, maître ! Laissez-moi faire un nouvel essai, sur l'eau si vous voulez, en sorte que, si je tombe, je me borne à prendre un bain ; je nage comme un poisson, je ne me noierai pas.

Il joignait les mains d'un air suppliant.

Léonard secoua la tête.

— Prends patience, mon ami ! Tout viendra à point. Plus tard...

— Plus tard ! gémit le forgeron prêt à pleurer, et il eut un clignement mélancolique de son œil. Pourquoi pas maintenant ? C'est vrai, messer, aussi vrai que Dieu est saint, je volerai...

— Tu ne voleras pas, Astro ! Les mathématiques...

— Ah ! je le savais bien ! Qu'elles aillent à tous les diables, vos mathématiques ! Elles ne font que nous embarrasser ! Depuis combien d'années avons-nous travaillé à cette machine ! Notre âme s'est épuisée. N'importe quel stupide moucheron, n'importe quelle sale mouche — que Dieu me pardonne — est capable de voler, et les hommes rampent comme des vers ! N'est-ce pas révoltant ? Que faut-il donc attendre ? Elles sont là, ces ailes ! Tout est prêt, il me semble que je n'aurais qu'à les prendre, en me recommandant à Dieu, à les agiter et à m'envoler... alors, adieu, à vous tous, en bas !

Léonard, sans répondre, baissait tristement la tête.

Plus tard dans la matinée, Léonard appela Beltraffio et lui dit :

— Tu n'as pas encore vu ma *Sainte Cène*. Je vais au couvent, veux-tu venir avec moi ?

L'élève accepta avec joie. Depuis quelques jours, il se sentait mal à l'aise vis-à-vis de son maître. Son oncle, brouillé avec lui, ne lui envoyait plus rien et il ne savait où trouver les six florins qu'il devait par mois à Léonard pour sa pension.

Giovanni avait bien reçu de fra Benedetto de quoi payer pendant deux mois, mais le moine était à bout de ressources ; il lui avait donné son dernier sol.

Giovanni voulut s'excuser.

— Maître, commença-t-il timidement, en bégayant et en rougissant, nous sommes aujourd'hui le quatorze et j'aurais dû vous payer le dix, d'après nos conditions. Je sais très bien... Mais j'ai seulement trois florins. Peut-être consentirez-vous à attendre... Je trouverai bientôt de l'argent... Merula a promis de me procurer des copies...

Léonard le regarda avec étonnement.

— Qu'as-tu, Giovanni ? Allons donc ! N'as-tu pas honte de parler ainsi ?

Mais, en considérant de plus près le visage confus de son élève, et en constatant l'état pitoyable de ses vieux souliers rapiécés et recousus en maints endroits avec de la ficelle, après un coup d'œil sur ses vêtements usés, il comprit que Giovanni avait à peine le nécessaire.

Léonard fronça les sourcils et se mit à parler d'autre chose. Puis, quelques instants après, fouillant d'un air négligent, distrait même, dans sa poche, il en sortit une pièce d'or et dit :

— Giovanni, je t'en prie, entre dans une boutique et achète-moi du papier bleu à dessiner, une vingtaine de feuilles, un paquet de craie rouge et des pinceaux ! Tiens, prends !

— Mais c'est un ducat ! J'emploierai dix sols pour ces achats, je vous rapporterai le reste...

— Tu ne me rapporteras rien du tout. Est-ce la peine de parler d'une semblable bagatelle ? Tu as bien le temps de me la rendre ! Je te défends de te faire des soucis d'argent dorénavant, entends-tu ?

Il se détourna et passa à un autre sujet. Il fit quelques observations sur la différence qu'il y a entre les ombres projetées par les nuages sur les montagnes,

en été, lorsque celles-ci sont couvertes de verdure, et en hiver quand elles sont dénudées.

Puis subitement il se tourna vers l'élève et lui dit :

— Je sais pourquoi tu as pensé que j'étais avare. Je parierais que j'ai deviné juste. Lorsque nous avons parlé ensemble du paiement mensuel, tu as probablement remarqué que j'inscrivais à mesure sur mon carnet tous les détails de notre conversation : ton nom, ton origine, combien tu me paierais, et à quelle date. Seulement, vois-tu, mon ami, c'est une habitude qui me vient sans doute de mon père, le notaire Pierre de Vinci, le plus raisonnable et le plus exact des hommes. Elle ne m'a jamais servi à rien, je n'en ai retiré aucun profit dans les affaires. Le croirais-tu, je m'amuse parfois moi-même en relisant les futilités que j'inscris... Je puis dire avec exactitude combien de donari ont coûté la plume et le velours du nouveau chapeau d'Andrea Salaino, mais je ne sais pas où ont passé des milliers de ducats. Tu vois donc, Giovanni, que cette stupide habitude ne signifie rien. Si tu as besoin d'argent, prends-en, et sois sûr que je te le donne comme un père à son fils...

Léonard le regarda avec un sourire si doux que l'élève sentit son cœur se remplir d'allégresse.

Tout en devisant, ils étaient arrivés au couvent et entrèrent dans le réfectoire.

IV

C'était une longue salle, toute simple, aux murs blancs et nus, avec des poutres de bois foncées au plafond. L'odeur chaude et humide de la nourriture se mêlait au parfum de l'encens.

Au trumeau qui se trouvait près de la porte, était adossée une petite table pour le frère supérieur. Des deux côtés, s'allongeaient les tables étroites qui servaient aux repas des moines.

Le silence était tel qu'on entendait les mouches bourdonner, en se heurtant aux vitres poussièreuses, taillées en facettes profondes comme les alvéoles d'un rayon de miel. De la cuisine du monastère, arrivaient un bruit de voix et le cliquetis des lèchefrites et des casseroles.

Au fond du réfectoire, contre la muraille opposée à celle où se trouvait la chaise du prieur, s'élevait un échafaudage de planches près d'un panneau couvert d'une épaisse toile grise.

Giovanni devina que cette toile dissimulait l'œuvre à laquelle le maître travaillait depuis plus de vingt ans déjà : *la Sainte Cène.*

Léonard monta sur l'échafaudage, ouvrit une boîte de bois où étaient rangés des esquisses, des cartons, des pinceaux et des couleurs, prit un petit livre latin chiffonné et dont les marges étaient couvertes d'annotations, le donna à son élève et dit :

— Lis le chapitre XIII de l'Évangile selon saint Jean.

Et il tira le rideau.

Lorsque Giovanni leva les yeux, il lui sembla, au premier moment, qu'il avait devant lui non pas une fresque, mais un espace nouveau, plein d'air, et qui trouait le mur du réfectoire ; les poutres transversales et longitudinales du plafond s'y continuaient en perspective fuyante. La lumière du jour se fondait avec la tranquille lueur du crépuscule dont s'éclairaient les hauteurs bleues de Sion, qu'on entrevoyait par les trois fenêtres de ce nouveau réfectoire, presque aussi simple que celui des moines, mais orné de tapis, qui lui donnaient une apparence plus mystérieuse et plus hospitalière.

La longue table représentée sur le tableau était pareille à celles du monastère : même nappe aux raies dentelées et fines, aux coins noués, aux plis inégaux, mêmes verres, mêmes assiettes, mêmes couverts, mêmes carafes pour le vin.

Et Giovanni lut dans l'Évangile :

« Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue d'aller de ce monde chez le Père et ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, manifesta jusqu'à la fin son amour pour eux.

« Pendant le souper, le diable avait déjà inspiré au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer. Jésus fut troublé en son esprit et dit expressément : « En vérité, en vérité je vous le dis, l'un de vous me livrera ! »

« Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de quoi il parlait.

« Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus. Simon-Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont Jésus parlait.

« Et ce disciple, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? » Jésus répondit : « C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé ! »

« Et ayant trempé le morceau, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.

« Dès que le morceau fut donné, Satan entra dans Judas. »

Ayant terminé sa lecture, Giovanni leva les yeux sur le tableau.

Les visages des apôtres étaient si pleins de vie qu'il lui semblait entendre leurs voix et pénétrer au plus profond de leurs âmes ; il voyait leurs cœurs troublés par cette chose terrible et incompréhensible : l'origine du mal et l'expiation par un seul, par un Dieu.

Judas, Jean et Pierre frappaient tout particulièrement Giovanni. La tête de Judas n'était pas encore peinte, mais son corps était esquissé d'une façon sommaire : rejeté en arrière, serrant dans ses doigts convulsés la bourse pleine d'argent, il renversait d'un geste désespéré la salière, et le sel se répandait sur la table.

Pierre, dans un élan de colère, s'était brusquement levé et avait saisi un couteau d'une main ; l'autre se posait sur l'épaule de Jean, comme pour demander au

disciple favori de Jésus : « Quel est le traître ? » La tête grise se redressait ; dans les yeux brillaient ce zèle ardent, cette soif d'héroïsme qui devaient lui faire dire plus tard, quand il eut compris que les souffrances et la mort du Maître étaient inévitables : « Seigneur ! pourquoi ne puis-je Te suivre maintenant ? Je donnerais ma vie pour Toi ! »

Jean était aux côtés de Jésus ; ses cheveux, doux comme la soie, lisses au sommet de la tête, retombaient en boucles ; ses paupières baissées, appesanties par un léger sommeil, ses mains jointes avec soumission, le pur ovale de son visage, tout en lui respirait le calme et la sérénité célestes. Seul de tous les disciples, il ne souffrait plus, n'avait plus peur, ne s'irritait plus. En lui s'accomplissait la volonté du Maître : « Que tous soient un, ainsi que Toi, Père, es en moi, et moi en Toi ! »

Giovanni regardait et pensait :

« Voilà donc l'artiste qu'est Léonard ! Et j'ai douté de lui, et j'étais près de croire aux médisances ! Celui qui a créé cela serait un incrédule ? Mais où est l'homme qui soit plus épris du Christ ?

Ayant terminé la tête de Jean par quelques fines touches du pinceau, le peintre prit dans la boîte un morceau de charbon et essaya de dessiner le visage de Jésus.

Mais il n'y réussit pas.

Après avoir pensé à cette tête pendant dix ans, il ne pouvait même pas en reproduire le moindre trait.

Et maintenant, comme toujours, devant la place blanche et unie où aurait dû resplendir la figure du Christ, le maître sentait son impuissance et se prenait à douter de lui-même.

Jetant loin de soi le charbon, il effaça avec une éponge les traits à peine indiqués, et s'enfonça devant son tableau dans une de ces méditations qui pouvaient durer des heures entières.

Giovanni grimpa sur l'échafaudage, s'approcha

doucement de lui, et vit que les traits maussades, sombres et comme vieillis de Léonard, exprimaient une tension d'esprit qui touchait au désespoir. Mais, rencontrant le regard de l'élève, il lui dit avec bonté :

— Qu'en penses-tu, mon ami?

— Que puis-je dire, maître! C'est beau ; plus beau que tout ce qui est au monde! Et personne n'a compris cela comme vous. Mais il vaut mieux se taire... Je ne sais pas...

Des larmes tremblèrent dans sa voix.

A ce moment, Cesare de Sesto entra, accompagné d'un homme vêtu de l'habit que portaient les poêliers attachés à la cour. On l'avait envoyé chercher Léonard, afin que celui-ci arrangeât les tuyaux de la salle de bains et ceux de la cuisine, qui ne fonctionnaient plus.

Léonard abandonna son tableau et le suivit, après avoir prié Giovanni de l'attendre à l'entrée du château.

Une heure plus tard, Giovanni se trouvait à l'endroit indiqué. Le maître n'était pas encore là.

Le jeune homme s'approcha de la statue gigantesque, haute de douze coudées, et qui dominait les maisons et les arbres environnants. On l'appelait « le Colosse » : c'était l'œuvre de Léonard de Vinci et on l'avait placée devant l'entrée du château des Sforza.

Le cheval, énorme, moulé en argile vert sombre, dessinait sa haute silhouette dressée sur les pieds de derrière, écrasant de tout son poids un guerrier tombé. L'homme qui montait le cheval, d'un geste de la main, tendait en avant le sceptre ducal. C'était le grand condottière, François Sforza, l'aventurier moitié soldat, moitié bandit, qui vendait son sang pour de l'or.

Fils d'un pauvre cultivateur de la Romagne, courageux comme un lion, rusé comme un renard, il avait conquis sa puissance par le meurtre et par de brillants exploits, mais aussi par la perfidie. Et il était mort duc de Milan.

Un rayon de soleil tomba sur la tête du Colosse.

Et, dans les plis de graisse formés par le double menton, dans le regard terrible des yeux perçants, on lisait la tranquillité de la bête fauve repue.

Sur le socle d'argile unie, Giovanni aperçut le distique gravé de la main même de Léonard :

Expectant animi molemque futuram
Suspiciunt ; fluat oes; vox erit : Ecce deus !

Ces deux derniers mots le frappèrent : *Ecce deus!* voici le Dieu!

« Dieu! répéta Giovanni contemplant le Colosse d'argile et la victime que foulait sous ses sabots le cheval triomphant de l'oppresseur Sforza! Et le jeune homme évoqua l'image du réfectoire silencieux, dans le monastère de Sainte-Marie des Grâces, les collines bleues de Sion, la beauté divine du visage de Jean et la solennité de cette dernière cène du Dieu, de celui dont on a dit : *Ecce homo!* voici l'homme!

« Comment est-ce possible, songea encore Giovanni, que ce soit le même homme qui a peint la Sainte Cène et modelé le Colosse? Cette chose sainte, majestueuse, poignante, et ce bandit, qui a versé tant de sang!... Lequel des deux reconnaît-il dans son cœur comme Dieu? Duquel, selon lui, faut-il dire : *Ecce deus?* Ou peut-être Césare a-t-il raison, et n'y a-t-il pas de Dieu dans le cœur de notre maître? ».

A cet instant Léonard parut.

— J'ai fini, dit-il, la réparation est terminée, retournons à la maison !

V

Pendant la nuit, alors que tous dormaient dans la maison, Giovanni, en proie à l'insomnie, sortit dans la cour et s'assit sur un banc, au haut du perron, abrité par un auvent formé de ceps de vigne.

La cour était carrée, avec un puits au milieu. Le perron était adossé à la maison; en face, s'élevaient les écuries; à gauche, un mur de pierre, dont le portail ouvrait sur la grand'route de la Porte de Verceil; à droite, la clôture d'un petit jardin au fond duquel il y avait un bâtiment isolé; l'étroite porte basse qui donnait accès dans le jardin était toujours fermée à clef, car le maître, à l'exception d'Astro, n'y laissait pénétrer personne, et y travaillait souvent dans une solitude absolue.

La nuit était calme, chaude, et humide, avec un brouillard épais tout imprégné de la lumière trouble de la lune.

On frappa à la petite porte du mur qui bordait la grand'route.

Les volets d'une des fenêtres du rez-de-chaussée s'entr'ouvrirent, un homme apparut dans l'encadrement et demanda :

— Monna Cassandra?

— C'est moi. Ouvre !

Astro sortit de la maison et ouvrit.

Une femme, vêtue d'une robe blanche que la clarté de la lune faisait paraître vaporeuse et baignait d'un reflet glauque, entra dans la cour.

D'abord elle dit quelques mots à Astro, près de la porte; puis ils passèrent devant Giovanni, sans l'apercevoir, car il était caché par l'ombre noire que projetaient la saillie du perron et les ceps de vigne. La jeune fille s'assit sur la margelle peu élevée du puits.

Elle avait un visage étrange, inexpressif et immobile comme celui d'une statue antique, un front bas, des sourcils droits, un menton trop petit et des yeux d'une transparence dorée comme l'ambre. Mais ce qui frappa le plus Giovanni, ce furent ses cheveux; ils était secs, duveteux, très fins, et semblaient avoir une vie à eux, comme les serpents de la Méduse; ils entouraient sa tête d'une noire auréole qui faisait paraître

le teint encore plus pâle, les lèvres plus rouges, les yeux plus dorés et plus transparents.

— Toi aussi, tu as donc entendu parler du frère Angelo? demanda la jeune fille.

— Oui, monna Cassandra. On dit que le pape l'a envoyé pour détruire la magie noire et toutes les hérésies. Cela donne la chair de poule, d'entendre les bonnes gens parler des Pères Inquisiteurs. Que Dieu nous préserve de tomber entre leurs griffes! Soyez plus prudente! Avertissez votre tante Sidonia...

— Mais elle n'est pas ma tante!...

— C'est égal, avertissez monna Sidonia, chez laquelle vous vivez!

— Et tu penses que nous sommes des sorcières, forgeron?

— Je ne pense rien du tout. Messer Léonard m'a expliqué les choses en détail et m'a prouvé qu'il n'y a pas, et qu'il ne peut y avoir de sorcellerie, d'après les lois de la nature. Messer Léonard sait tout et ne croit à rien...

— Il ne croit à rien, répéta monna Cassandra, il ne croit pas au diable. Et à Dieu?

— Ne riez pas, c'est un juste!

— En vérité? Et comment se porte votre machine à voler? dit tout à coup la jeune fille. Sera-t-elle bientôt prête?

Le forgeron fit un geste d'hésitation.

— Ah bien, oui, prête! Nous allons tout recommencer à nouveau.

— Ah! Astro, Astro! Comment peux-tu croire à de telles bêtises! Ne comprends-tu pas que toutes ces machines ne servent qu'à détourner l'attention? Messer Léonard vole depuis longtemps déjà, je suppose ..

— Il vole et comment donc?

— Mais, comme moi, je vole...

Il la regarda avec étonnement, Puis il joignit les mains comme pour prier, et s'écria :

— Monna Cassandra, vous savez que je suis un

homme digne de confiance. Dites-moi donc, je vous en prie, dites-moi tout exactement...

— Te dire quoi?

— Comment vous volez?

— Ah! tu voudrais savoir cela? Eh bien, non, je ne te le dirai pas. Celui qui sait trop de choses devient vieux avant le temps.

Elle se tut. Puis, après lui avoir jeté un long regard, elle ajouta à voix basse :

— Cela ne sert à rien de parler! Il faut agir!

— Et que faut-il faire? demanda-t-il d'une voix tremblante, en pâlissant un peu.

— Il faut savoir le mot, et il faut s'enduire le corps d'un certain poison.

— En avez-vous?

— J'en ai.

— Et savez-vous le mot?

La jeune fille secoua affirmativement la tête.

— Et je volerai?

— Essaie. Tu verras que c'est plus sûr que la mécanique!

L'œil unique du forgeron se mit à briller du feu d'un désir insensé.

— Monna Cassandra, donnez-moi votre poison! Je veux essayer. Peu m'importe que ce soit grâce à un miracle ou grâce à la mécanique, pourvu que je puisse voler! Je ne puis attendre plus longtemps...

La jeune fille posa sa main sur l'épaule d'Astro.

— Eh bien! que Dieu soit avec toi! Tu me fais pitié! Je crois que tu finiras par devenir fou, si tu n'arrives pas à voler. Qu'il en soit donc ainsi, je te donnerai le poison et te dirai le mot. Seulement, toi, Astro, fais aussi ce que je te demanderai!

— Je le ferai, monna Cassandra, je ferai tout ce que vous voudrez. Parlez!

La jeune fille désigna les tuiles mouillées du toit qui luisait au delà du mur du jardin, sous le brouillard lunaire.

— Laisse-moi entrer là-bas !

Astro fronça les sourcils et hocha la tête.

— Non, non, tout ce que vous voudrez, mais pas cela !

— Pourquoi ?

— J'ai donné ma parole au maître de ne laisser entrer personne.

— Et tu y as été, toi-même ?

— J'y ai été.

— Qu'y a-t-il donc, là-bas ?

— Aucun secret. Réellement, monna Cassandra, il n'y a rien là de curieux : des machines, des instruments, des livres, des manuscrits. Il y a aussi des fleurs rares, des animaux, des plantes... Et il y a un arbre... vénéneux.

— Comment, un arbre vénéneux ?

— Oui, pour les expériences. Il l'a empoisonné, pour étudier l'effet du poison sur les plantes.

— Je t'en prie, Astro, raconte-moi tout ce que tu sais au sujet de cet arbre !

— Mais il n'y a rien à raconter. Au commencement du printemps, alors que la sève montait, le maître a percé le tronc jusqu'à la moelle et, avec une longue aiguille, il y a injecté un certain liquide.

— Drôles d'expériences ! Quelle espèce d'arbre est-ce ?

— Un pêcher.

— Et alors, quoi ? Les fruits sont pleins de poison ?

— Ils le seront au moment de leur maturité.

— Et on voit qu'ils sont empoisonnés ?

— Non, on ne peut s'en apercevoir. C'est pourquoi il ne laisse entrer personne là-bas : on pourrait être séduit par la beauté du fruit, en manger, et mourir.

— As-tu la clef ?

— Oui.

— Donne-la-moi, Astro !

— Que dites-vous, monna Cassandra, que dites-vous ? Je lui ai juré...

— Donne-moi la clef, répéta Cassandra. Je te ferai voler cette nuit, entends-tu, cette nuit même ! Regarde, voici le poison.

Elle sortit de son sein une petite fiole de verre remplie d'un liquide foncé qui brillait faiblement à la lueur de la lune, et, l'approchant du visage d'Astro, lui dit, d'un ton insinuant :

— De quoi as-tu peur, nigaud ? Tu dis toi-même qu'il n'y a là aucun secret. Nous entrerons seulement et nous regarderons... Eh bien, donne la clef !

— Laissez-moi, dit-il, je ne manquerai pas à ma parole, et je ne veux pas de votre poison ! Allez-vous-en !

— Poltron ! dit la jeune fille, avec mépris. Tu pourrais connaître le secret ; et tu n'oses pas !

Il se tut, maussade, et se détourna.

La jeune fille s'approcha de nouveau de lui.

— Eh bien, Astro, tu as raison... Je n'entrerai pas. Entr'ouvre seulement la porte et laisse-moi regarder...

— Vous n'entrerez pas ?

— Non, ouvre seulement, que je puisse voir !

Il sortit la clef de sa poche et ouvrit.

Giovanni se souleva légèrement, et vit, dans la profondeur du petit jardin entouré de murs, un pêcher ordinaire. Mais, dans le brouillard pâle que répandait la lumière verdâtre et trouble de la lune, il prenait un aspect fantastique et de mauvais augure.

Debout sur le seuil, la jeune fille regardait, les yeux grands ouverts, avec une curiosité avide ; puis elle fit un pas en avant, pour entrer. Le forgeron la retint.

Elle lutta, lui glissant entre les mains, comme une anguille.

Il la repoussa si fort qu'elle faillit tomber. Mais elle se redressa aussitôt et le regarda dans les yeux. Son visage, blême comme celui d'une morte, avait pris une expression méchante et terrible : à cet instant, elle était vraiment pareille à une sorcière.

Le forgeron ferma la porte du jardin et rentra dans

la maison, sans prendre congé de monna Cassandra.

Elle le suivit des yeux. Puis elle passa rapidement devant Giovanni, et s'élança hors de la cour.

Le silence se fit. Le brouillard s'épaissit encore, s'étendit, et finit par fondre tous les alentours en une masse unique et impénétrable.



Béatrice d'Este

Par Ambrogio de Predis (Bibliothèque Ambrosienne à Milan).

CHAPITRE III

LES FRUITS VÉNÉNEUX

(1494)

> « Alors le serpent dit à la femme : « Vous ne mourrez nullement ; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. »
>
> *Genèse*, III, v. 4, 5.

> « Après avoir percé un trou dans le tronc d'un jeune arbre, injectes-y de l'arsenic, du sublimé corrosif, de l'acide sulfurique délayés dans de l'alcool, afin de rendre les fruits vénéneux. »
>
> LÉONARD DE VINCI.

I

La duchesse Béatrice se faisait laver la tête et dorer les cheveux chaque vendredi : une fois les cheveux teints, il fallait les laisser sécher au soleil, et dans ce but (beaucoup de dames italiennes ayant adopté cette mode), on construisait des « altana », sortes de terrasses entourées de balustrades, sur les toits des maisons.

La duchesse était assise sur l' « altana » de l'immense palais que les Sforza possédaient hors les murs de Milan, sur la rive droite du Tessin, au milieu des magnifiques pâturages et des prairies irriguées et toujours vertes de la province de Lomellina ; elle supportait patiemment l'ardeur brûlante du soleil, à l'heure où les laboureurs et leurs couples de bœufs vont se reposer à l'ombre.

Elle était enveloppée d'un ample peignoir, sorte de pèlerine de soie blanche, sans manches, le « schiavinetto », et portait sur la tête un chapeau de paille, pour se préserver du hâle. Ses cheveux dorés sortaient par l'ouverture ronde ménagée au milieu du chapeau, sur les larges bords duquel ils s'étalaient.

Une esclave tcherkesse au teint jaune humectait, avec une éponge fixée au bout d'un manche, les cheveux que peignait avec un peigne d'ivoire une Tartare, dont les yeux étroits étaient fendus en amande.

Les deux servantes étaient trempées de sueur. Même le petit chien de la duchesse ne savait où se coucher sur la terrasse brûlante : il lançait des regards pleins de reproches à sa maîtresse, respirait difficilement, laissait pendre sa langue et ne grognait pas. Le singe était heureux de la chaleur, de même que le petit nègre, qui tenait un miroir dont le cadre de nacre était semé de perles fines.

Bien que Béatrice fût possédée du désir de donner à son visage la sévérité et à sa démarche la majesté qui convenaient à son rang, elle ne portait guère ses dix-neuf ans révolus et personne ne l'eût crue mère de deux enfants et mariée depuis trois ans déjà. La petite écolière, gâtée, autoritaire, d'une vivacité sans retenue, se trahissait dans la forme enfantine de ses joues basanées, dans la finesse du cou surmonté d'un menton trop rond et trop gonflé, dans ses lèvres charnues, serrées avec une dureté un peu capricieuse, dans ses épaules étroites et dans sa poitrine plate, et enfin dans ses gestes anguleux, impétueux, rappelant ceux d'un garçon. Et cependant un esprit calculateur faisait briller ses yeux bruns, pleins de fermeté et transparents comme la glace. Le plus clairvoyant des hommes d'État de l'époque, Marino Sanuto, consul de Venise, assurait, dans ses lettres confidentielles à son gouvernement, que cette petite fille était un vrai diamant en politique, qu'on trouvait en elle l'esprit d'un rusé compère plus encore que chez Ludovic lui-

même, son mari, et que celui-ci faisait bien d'écouter sa femme en toutes choses.

Le petit chien se mit à japper avec humeur.

Une vieille femme, vêtue d'une robe sombre de veuve, apparut au haut de l'escalier qui réunissait l'altana aux chambres de toilette. Elle tenait d'une main un chapelet, de l'autre une béquille, et s'avançait avec force soupirs et gémissements.

— Oh ! ce n'est pas gai, la vieillesse !... Je puis à peine monter l'escalier ! Que Dieu entretienne votre Grâce en bonne santé ! dit la vieille; et, soulevant servilement le pan du schiavinetto qui traînait à terre, elle y appuya ses lèvres.

— Ah ! monna Sidonia ! Eh bien, est-ce prêt ?

La vieille prit dans son sac une fiole soigneusement cachetée et enveloppée, qui contenait un liquide trouble et blanchâtre — du lait d'ânesse et de chèvre rouge mêlé d'une infusion de badiane sauvage, de pattes d'asperges et de bulbes de lis blancs.

— Il faudrait le laisser encore un jour ou deux dans du fumier de cheval bien chaud. Mais, c'est égal, je crois qu'il est déjà à point. Seulement, faites-le passer au travers d'un filtre de feutre avant de vous en servir ! Puis, trempez-y un peu de mie de pain au beurre et daignez frotter votre illustre visage le temps qu'il faut pour réciter trois *Credo*. Cinq semaines après, tout le hâle aura disparu. C'est aussi un excellent remède contre les petits boutons.

Puis, se penchant à l'oreille de la duchesse, elle se mit à lui raconter les dernières nouvelles de la ville : comment la jeune femme du consul général de la gabelle, la belle madonna Filiberta, trompait son mari et s'amusait avec un chevalier espagnol; pourquoi Madonna Angelica, qui perdait tous ses cheveux, avait dû adopter une certaine coiffure ; et elle lui débita encore beaucoup d'autres propos. En venant chez la duchesse, elle avait, dit-elle, traversé la place du palais de Pavie où une grande foule était rassemblée.

Lorsque madonna Isabelle était sortie sur le balcon avec le petit Francesco, tous avaient agité les mains et les chapeaux, beaucoup avaient pleuré. On avait crié : Vive Isabelle d'Aragon, vive Jean Galéas, le souverain légitime de Milan, et son héritier Francesco !

— Et c'est tout ?...

— Non... Mais... je n'ose pas dire...

— Allons, qu'y a-t-il encore ?...

La vieille baissait les yeux et se taisait.

— Qu'y a-t-il encore ?... Explique-toi ! Parle !

— Ils ont crié... signora... ils ont crié : « A bas les usurpateurs du trône ! »

Béatrice fronça les sourcils.

— Ils ont crié cela ?

— Oui, et pis encore...

— Quoi donc ? Dis tout, n'aie pas peur !

— Ils ont crié... ma langue, signora, s'arrête dans ma bouche... ils ont crié : « Mort aux voleurs ! »

La vieille baisa de nouveau, pieusement, le bord du vêtement de Béatrice.

— Votre Magnificence ! Pardonnez-moi de vous dire cela, mon beau petit astre ! Je vous aime trop, c'est mon seul péché ! Croyez-moi, je prie le Seigneur pour vous, en pleurant, chaque fois qu'on chante le Magnificat aux complies de Saint-François. Les gens disent que je suis sorcière, mais, si même j'avais vendu mon âme au diable, Dieu sait que je l'aurais fait dans le seul but de pouvoir mieux servir Votre Altesse.

La duchesse la regardait en silence, avec curiosité.

— En traversant le jardin du palais pour venir ici, — continua monna Sidonia d'une voix insouciante — j'ai vu le jardinier recueillir dans un panier de superbes pêches mûres. C'est probablement un cadeau pour messer Jean Galeas ?

Et, après une pause, elle ajouta :

— Et on dit qu'il y a aussi dans le jardin du maître florentin Léonard de Vinci des pêches d'une beauté surprenante, — seulement elles sont vénéneuses...

— Comment, vénéneuses ?

— Oui, oui. Monna Cassandra, ma nièce, les a vues...

La vieille se mit de nouveau à chuchoter à l'oreille de Béatrice.

La duchesse ne répondit rien ; l'expression de ses yeux restait impénétrable. Ses cheveux étaient secs. Elle se leva, jeta de ses épaules le « schiavinetto » et descendit dans ses chambres de toilette. Là, elle se vêtit d'une robe dont elle aimait particulièrement le dessin, parce qu'il cachait sa petite taille : l'étoffe était à raies verticales où le brocart d'or alternait avec le velours vert. Les manches, liées par des rubans de soie grise, étaient collantes et garnies de « crevés » à la mode française, qui laissaient passer la toile blanche de la chemise, toute en petits plis fins et élégants. Un réseau d'or, léger comme une vapeur, ornait ses cheveux tressés en nattes. Sa tête était cerclée du fil étroit d'une ferronnière, sur laquelle était fixé un petit scorpion de rubis.

Elle avait l'habitude de rester si longtemps à sa toilette que, selon l'expression de son mari, « on aurait pu, pendant ce temps, équiper tout un navire marchand partant pour les Indes. »

II

Dans le lointain retentirent le son des cors et l'aboiement des chiens. Béatrice se souvint alors qu'elle avait commandé une chasse pour ce jour-là, et se hâta. Lorsqu'elle fut prête, elle s'arrêta, en passant, dans l'appartement de ses nains, que, par plaisanterie, on désignait sous le nom de « demeure des géants », et qui avait été construit sur le modèle des chambres de jeux du palais d'Isabelle d'Este, sa sœur.

Les chaises, les lits, les ustensiles, les petits escaliers aux marches larges et basses, une chapelle même, avec un autel microscopique devant lequel le nain

savant Janacci disait la messe, vêtu d'une chasuble et d'une mitre spécialement faites pour lui, — tout était proportionné à la taille des pygmées.

Dans cette « demeure des géants », il y avait toujours du bruit, des rires, des pleurs, des cris parfois terribles, comme dans une ménagerie ou dans une maison de fous ; car là s'agitaient, naissaient, vivaient et mouraient, dans une promiscuité malpropre et étouffante, des singes, des bossus, des perroquets, des arabes, des folles, des bouffonnes, des nains, des lapins et autres créatures divertissantes, parmi lesquelles la jeune duchesse venait souvent passer la journée à s'amuser comme une petite fille.

Son petit nègre Nanino, aussi noir que du goudron, et qu'on lui avait envoyé de Venise, était malade depuis quelques jours. Il avait passé une mauvaise nuit et on craignait qu'il ne se rétablît pas. La duchesse ordonna qu'on le baptisât au plus vite, afin qu'il ne mourût pas en païen.

Au bas de l'escalier, elle vit sa favorite, la petite Morgantine, une jolie naine, sotte, et si gaie qu'elle aurait fait rire même un mort, comme disait Béatrice.

Mais parfois cette naine si espiègle, à l'esprit faible, devenait triste et sombre, et alors elle sanglotait des journées entières, criant qu'on lui avait enlevé un petit enfant qu'elle n'avait jamais eu.

Les mains autour de ses genoux, la petite pleurait maintenant à chaudes larmes. La duchesse lui caressa la tête :

— Cesse de pleurer, mignonne, sois sage !

La naine leva ses yeux bleus enfantins sur la duchesse, et éclata en sanglots :

— Oh ! oh !... malheureuse que je suis, on m'a volé mon enfant chéri !... Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?... Il ne faisait de mal à personne... c'était ma joie !...

La duchesse la quitta et se rendit dans la cour, où les chasseurs l'attendaient.

Entourée de piqueurs, de fauconniers, de palefre-
iers, de dames d'honneur et de pages, elle se tenait
ıardie et droite sur son étalon berbère bai foncé, aux
ormes sveltes; elle montait, non comme une femme,
nais comme un habile écuyer. « C'est une vraie reine
les Amazones », pensa le duc Ludovic avec fierté,
lebout sur le perron du palais, d'où il assistait au dé-
oart de sa femme.

La duchesse était d'humeur joyeuse, elle avait envie
le jouer, de rire, de galoper, même au risque d'être
lésarçonnée. Avec un sourire à l'adresse de son mari,
qui eut à peine le temps de crier : « Prenez garde, le
cheval est ardent ! » elle fit un signe à ses compagnons
et se mit à galoper en s'efforçant de les dépasser,
l'abord sur la route, puis à travers champs, par-dessus
es haies et les fossés.

Les piqueurs restèrent en arrière. Béatrice tenait
a tête, avec son énorme boule-dogue préféré, et à
côté d'elle, sur une jument espagnole noire, la plus
vive et la plus audacieuse de ses demoiselles d'honneur,
Lucrèce Crivelli.

Dans le fond de son cœur, le duc n'était pas indiffé-
rent aux charmes de cette Lucrèce. Et tout à l'heure,
comme il la voyait admirée en même temps que Béa-
trice, il n'avait pu décider laquelle des deux lui plai-
sait le plus. Mais il était inquiet, avait peur pour sa
femme. Lorsque les chevaux sautaient un fossé, il fer-
mait les yeux pour ne pas voir, et son cœur se serrait.

Ludovic grondait la duchesse pour ses extrava-
gances, mais il était incapable de se fâcher vraiment
contre elle; il sentait que lui-même manquait de cette
audace physique, et, secrètement, il était fier de la
bravoure de sa femme.

Les chasseurs disparurent dans l'oseraie qui cou-
vrait les grèves basses du Tessin, et où l'on trouvait
des oies, des bécasses et des hérons.

Le duc retourna dans son petit cabinet de travail,
studiolo.

Son secrétaire général, un dignitaire qui s'occupait des ambassades étrangères, messer Bartolomeo Calco, l'attendait là pour reprendre les travaux interrompus.

III

Assis dans un fauteuil à dossier élevé, le More caressait doucement, de sa main, blanche et bien soignée, ses joues rasées et son menton lisse.

Son beau visage portait cette empreinte de franchise sincère que possèdent seules les personnes parfaitement versées dans l'art des ruses politiques. Son grand nez en bec d'aigle avec une petite bosse proéminente, ses lèvres sinueuses et fines, comme aiguisées, rappelaient les traits de son père, le grand condottiere François Sforza. Mais, si François était en même temps renard et lion, selon l'expression des poètes, il n'avait légué à son fils que la ruse du renard, sans le courage du lion.

Le More portait un vêtement simple et élégant de soie bleu pâle à ramages, et la coiffure plate à la mode, la « zazzera » qui couvrait les oreilles et le front presque jusqu'aux sourcils, et ressemblait à une perruque très fournie. Une chaîne d'or pendait sur sa poitrine. Il était d'une politesse raffinée, et égale envers tous.

— Avez-vous des renseignements exacts, messer Bartolomeo, sur la sortie des troupes françaises de Lyon ?

— Aucun, Votre Altesse. Chaque soir ils annoncent leur départ pour le lendemain et, le matin venu, ils le renvoient de nouveau. Le roi est occupé par des divertissements qui n'ont rien de guerrier.

— Quel est le nom de la favorite ?

— Il y en a beaucoup. Les goûts de Sa Majesté sont voluptueux et changeants.

— Écrivez au comte Belgiojoso, dit le duc, que je lui fais tenir trente mille..., non, c'est trop peu...

quarante... cinquante mille ducats pour de nouveaux cadeaux. Qu'il n'épargne rien ! Nous sortirons le roi de Lyon avec des chaînes d'or. Et, sais-tu ? Bartolomeo, — bien entendu, cela reste entre nous, — il faudrait envoyer à Sa Majesté les portraits de quelques beautés de Milan. Cela agirait sur le roi autant que l'argent sur sa suite.

Ludovic frotta l'une contre l'autre, avec satisfaction, ses mains blanches et délicates.

Chaque fois qu'il examinait l'énorme toile d'araignée de sa politique, il ressentait un battement de cœur, familier et doux, comme s'il se fût trouvé en présence d'une partie compliquée et dangereuse. En conscience, il ne se sentait pas coupable d'appeler en Italie les étrangers, ces barbares du Nord, car il était réduit à cette extrémité par ses ennemis, parmi lesquels le pire était Isabelle d'Aragon, la femme de Jean Galeas, qui accusait publiquement Ludovic d'avoir usurpé le trône de son neveu. Ce ne fut que lorsque le père d'Isabelle, le roi de Naples, Alphonse, eut menacé le More de la guerre et de la perte du pouvoir, pour venger son gendre et sa fille, que le duc, abandonné de tous, s'adressa au roi de France, Charles VIII, pour lui demander du secours.

— Tes voies sont incompréhensibles, Seigneur ! pensait le duc, pendant que son secrétaire écrivait la lettre. Le salut de mon duché, de l'Italie, de toute l'Europe, peut-être, est dans les mains de ce piteux meurt-de-faim, de cet enfant autoritaire et faible d'esprit, du très chrétien roi de France, devant lequel nous, les descendants des grands Sforza, nous devons ramper, et dont nous devons presque nous faire les entremetteurs ! Mais c'est la politique ! Il faut hurler avec les loups quand on vit parmi eux.

Un petit vieillard chauve et bossu, avec un long nez rouge, apparut sur le seuil du *studiolo*. Le duc lui sourit avec affabilité, et, d'un geste, lui fit signe d'attendre.

La porte se ferma doucement et la tête disparut.

Le secrétaire se mit à parler d'une autre affaire d'Etat, mais le More l'écoutait distraitement en jetant des coups d'œil vers la porte. Messer Bartolomeo comprit que le duc était occupé d'autre chose ; il termina son rapport et s'en alla.

Regardant alors de tous côtés avec précaution, le duc s'approcha de la porte sur la pointe des pieds.

— Bernardo, eh ! Bernardo ! C'est toi ?

— Oui, Votre Altesse !

Et le poète de la cour, Bernardo Bellincioni, se précipita dans la chambre ; il avait sur le visage une expression de mystère et de servilité ; il voulut se mettre à genoux pour baiser la main du duc, mais celui-ci l'en empêcha.

— Eh bien ! a-t-elle accouché ?

— Elle a daigné être délivrée cette nuit.

— Est-elle en bonne santé ?

— Grâce à Dieu !

Le duc fit un signe de croix.

— As-tu vu l'enfant ? Est-ce un garçon ou une fille ?

— Un garçon. Et violent, et criard ! Il a de petits cheveux blonds qui rappellent ceux de sa mère, et des yeux qui brillent, noirs et intelligents, tout à fait comme ceux de Votre Grâce. On voit tout de suite qu'il est de sang royal. C'est un petit Hercule au berceau. Madonna Cécile ne peut se rassasier de l'admirer. Elle m'a ordonné de demander quel nom il vous serait agréable de donner à l'enfant.

— J'y ai déjà pensé, prononça le duc. Sais-tu, Bernardo... nous allons l'appeler César. Cela te plaît-il ?

— César ? Mais c'est un nom superbe, antique, et qui sonne bien ! Oui, oui, César Sforza, c'est un nom de héros !

— Et le mari, que fait-il ?

— Le sérénissime comte Bergamini est aimable et bon comme toujours.

— C'est un homme excellent ! observa le duc avec conviction.

La comtesse Cécile Bergamini était depuis longtemps la maîtresse du More. Béatrice avait appris cette liaison quelques jours après son mariage et, dans un accès de jalousie, avait menacé Ludovic de retourner chez son père, le duc de Ferrare, Ercole d'Este. Le More avait dû jurer solennellement, en présence des envoyés d'Ercole, qu'il respecterait toujours scrupuleusement la fidélité conjugale ; et, pour confirmer son serment, il avait marié Cécile au vieux comte Bergamini, un homme ruiné et prêt à tous les services.

Bellincioni sortit de sa poche un papier qu'il remit au duc.

C'était un sonnet en l'honneur du nouveau-né, un petit dialogue dans lequel le poète demandait au dieu soleil pourquoi il se couvrait de nuages. Le soleil répondait, avec une bassesse de courtisan, qu'il se cachait parce qu'il se sentait honteux devant ce nouvel astre : le fils du More et de Cécile.

Le duc accueillit favorablement le sonnet ; il sortit de sa poche un ducat et le donna au poète.

— A propos, Bernardo, tu n'as pas oublié, j'espère, que samedi sera le jour anniversaire de la naissance de la duchesse ?

Bellincioni fouilla vivement dans le trou qui lui servait de poche ; il était vêtu à la fois comme un courtisan et comme un pauvre. Il sortit du dit trou toute une liasse de papiers sales et se mit à chercher les vers demandés parmi des odes ampoulées déplorant la mort du faucon de madonna Angélique, et la maladie de la jument hongroise gris pommelé de la signora Pallavicini.

— Il y en a trois, au choix de votre Altesse ! Je le jure par Pégase, vous serez content !

Dans ce temps-là, les souverains se servaient des poètes de la cour comme d'instruments de musique

pour chanter des sérénades non seulement à leurs maîtresses, mais encore à leurs femmes; la mode exigeait, en outre, que, dans ces vers, l'amour conjugal passât pour être aussi idéal que celui de Pétrarque et de Laure.

Le More regarda avec curiosité : il se considérait comme un fin connaisseur, « poète dans l'âme », bien qu'il ne réussît pas à rimer lui-même. Deux vers lui plurent spécialement, dans un des sonnets. Le mari y disait à sa femme :

Sputando in terra quivi nascon fiori,
Come di primavera le viole.

Et lorsque tu craches à terre
Les fleurs naissent tout à coup
Comme au printemps les violettes.

Dans un autre sonnet, le poète, comparant madonna Béatrice à la déesse Diane, assurait que les sangliers et les cerfs éprouvaient de la béatitude en recevant la mort des mains d'une si belle chasseresse.

Le duc frappa le poète sur l'épaule avec bienveillance, et lui promit du drap rouge de Florence, afin qu'il pût se commander une pelisse pour l'hiver suivant ; Bernardo réussit encore à se faire donner de la fourrure de renard pour le col, assurant que son vieux manteau était devenu transparent et criblé de trous.

— L'hiver passé, continua-t-il d'un ton plaintif, je manquais de bois et j'ai été sur le point de brûler mon propre escalier.

Le duc se mit à rire et lui promit du bois.

— Es-tu en veine aujourd'hui, Bernardo ? Écoute, j'ai encore besoin d'une pièce de vers.

— Une pièce amoureuse ?

— Oui. Et passionnée !...

— Pour la duchesse ?

— Non. Seulement prends garde, sois muet comme un poisson !

Bernardo cligna de l'œil d'un air de mystère respectueux.

— Passionnée ? et dans quel sens ? une prière ou des remerciements ?

— Une prière.

Le poète fronça les sourcils avec une expression profondément pensive.

— Pour une femme mariée ?

— Pour une jeune fille.

— Bon ! Mais son nom ?

— Allons donc ! Pourquoi en as-tu besoin ?

— Si les vers doivent implorer, il m'est impossible de les faire sans y mettre le nom de l'objet.

— Madonna Lucrèce. Tu n'as rien de prêt, dans ce genre ?

— Si, mais il vaut mieux faire quelque chose de tout frais. Laissez-moi me recueillir un instant dans la chambre voisine ! Je sens déjà que cela ne sera pas mal venu : les rimes me poussent toutes seules dans l'esprit.

Un page entra et annonça :

— Messer Léonard de Vinci !

Saisissant une plume et du papier, Bellincioni s'enfuit par une porte, tandis que Léonard entrait par l'autre.

IV

Après les premières salutations, le duc s'entretint avec le peintre du grand canal nouveau, le *Naviglio Sforzesco,* qui devait réunir la Césia avec le Tessin, se ramifier en un réseau de canaux plus petits, et féconder les prairies, les champs et les pâturages de la Lomellina.

Léonard conduisait ces travaux, bien qu'il n'eût

pas le titre de constructeur ducal, ni même celui de peintre de la cour, mais celui de musicien, *sonatore, di lira*, qui lui avait été conféré autrefois à cause d'un instrument de musique qu'il avait inventé. Ce titre lui donnait un rang quelque peu supérieur à celui des poètes de la cour, de Bellincioni par exemple.

Après avoir expliqué en détail au duc les plans et les mémoires, le peintre lui demanda de bien vouloir intimer l'ordre de préparer l'argent pour les travaux ultérieurs.

— Combien ? demanda le duc.

— Cinq cent soixante-six ducats par lieue, en tout quinze mille cent quatre-vingt-sept ducats ! répondit Léonard.

Ludovic se rembrunit au souvenir des cinquante mille ducats qu'il venait d'allouer pour corrompre les gentilshommes français.

— C'est cher, messer Léonard ! Tu me ruines, réellement ! Tu ne veux que des choses impossibles et qu'on n'a jamais vues. En vérité, voilà des projets bien majestueux ! Vois donc Bramante, qui est aussi un constructeur habile ; il ne demande jamais de pareilles sommes !

Léonard haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, monseigneur ! Chargez Bramante de ce travail !

— Allons, allons, ne te fâche pas ! Tu sais que je n'ai pas l'intention de t'offenser...

Et le duc commença à marchander.

— Très bien ! Nous verrons demain ! conclut-il, en s'efforçant, selon son habitude, de traîner la décision en longueur ; et il se mit à feuilleter les cahiers de Léonard, couverts d'esquisses non achevées, de dessins et de projets d'architecture.

Le peintre dut fournir des explications, ce qui l'ennuyait toujours beaucoup.

Cependant Bellincioni, ayant terminé son sonnet, entr'ouvrit la porte et jeta un regard dans la chambre.

Léonard prit congé du duc, qui l'invita à souper.

Lorsque le peintre fut parti, le More appela le poète et lui ordonna de lire ses vers.

La Salamandre — disait le sonnet — vit dans le feu, mais n'est-il pas plus merveilleux encore que, dans mon cœur ardent,

Une beauté habite, froide comme la glace,
Et que cette glace virginale
Ne fonde pas au feu de l'amour ?

Le duc trouva tout particulièrement tendres les quatre derniers vers :

Je chante comme le cygne, je chante et je meurs,
J'implore l'amour : « Prends pitié, je brûle ! »
Mais le dieu souffle sur le feu de mon âme,
Et dit en riant : « Eteins-le avec tes pleurs ! »

V

Le duc fit le tour de la maison avant le souper, en attendant la duchesse qui devait bientôt revenir de la chasse. Il alla visiter les étables, pareilles à un temple grec, avec des colonnades, des portiques, des enclos où l'on enfermait le bétail pendant le jour ; il pénétra aussi dans une magnifique fromagerie nouvellement installée, où il goûta un *giuncata*, fromage caillé tout frais. Il passa devant une série de greniers et de caves et se rendit à la métairie. Là, chaque détail réjouissait le cœur du maître : et le bruit du lait qui jaillissait du pis de sa vache préférée, une bête du Languedoc, blanche et rouge, et le grognement maternel d'une énorme truie, semblable à une montagne de graisse, qui venait de mettre bas, et l'écume épaisse et dorée flottant dans les cuveaux de frêne, près du pressoir à huile, et le parfum de miel qu'exhalaient les granges débordant de blé.

Un sourire de doux contentement apparut sur le visage du More; sa maison était réellement comme une tasse pleine. Il retourna au palais et s'assit sur la terrasse.

Le soir tombait. Mais le soleil était encore loin de se coucher. On sentait la fraîcheur épicée qui montait des prairies basses, arrosées par le Tessin.

Le duc parcourut son domaine des yeux : des pâturages, des champs, dont l'irrigation se faisait au moyen d'un réseau de canaux et de fossés, — avec des plantations régulières de pommiers, de poiriers, de mûriers, réunis par des festons de vignes.

De Mortaria jusqu'à Abbiategrasso, et plus loin encore, jusqu'à l'horizon même; là, où brillent, dans le brouillard, les neiges du Mont Rose, la grande plaine de Lombardie florissait, prospère, comme un coin du paradis.

— Mon Dieu ! soupira-t-il avec attendrissement en levant les yeux au ciel, je Te rends grâces pour tout ! Que faut-il encore de plus ? Il y avait jadis ici un désert sans vie. J'ai construit ces canaux, avec l'aide de Léonard ; j'ai fertilisé cette terre; et maintenant chaque épi, chaque herbe me remercie, et moi aussi, à mon tour, je Te remercie, Seigneur !

On entendit les appels des chasseurs, les aboiements des chiens, et une sorte d'épouvantail rouge avec des ailes de perdrix, qui servait à attirer les faucons, apparut au-dessus des buissons de l'oseraie.

Le duc et le majordome principal firent le tour de la table, déjà dressée, afin de voir si tout était en ordre. La duchesse entra dans la salle, ainsi que les hôtes invités au souper, et parmi lesquels se trouvait Léonard, qui devait passer la nuit à la villa.

On lut une prière et l'on se mit à table.

On servit des artichauts frais, apportés directement de Gênes, dans une corbeille, par un courrier spécial, des anguilles grasses, et des carpes qui venaient des viviers de Mantoue, un cadeau d'Isabelle

d'Este ; puis un chaud-froid de poitrines de chapons.

On mangeait avec trois doigts et des couteaux, car les fourchettes étaient considérées comme un luxe extravagant ; on en donnait aux dames seulement, pour les fruits et les confitures, et elles étaient en or avec des manches de cristal de roche.

Le maître de la maison faisait avec empressement les honneurs du souper. On mangeait et on buvait beaucoup, même trop. Les dames et les demoiselles les plus élégantes ne craignaient pas de montrer leur appétit.

Béatrice était assise à côté de Lucrèce.

Le duc, de nouveau, se plut à les admirer toutes les deux. Il lui était agréable qu'elles fussent ensemble et de voir sa femme s'occuper de sa bien-aimée, lui mettre les meilleurs morceaux sur son assiette, lui murmurer des mots à l'oreille, lui prendre la main avec un élan de cette tendresse inattendue et espiègle qui ressemble un peu à de l'amour.

On parlait de chasse. Béatrice raconta comment un cerf avait failli, d'un coup de ses bois porté à son cheval, la désarçonner au sortir de la forêt.

Les fous et les bouffons divertissaient la compagnie. Les rires devenaient de plus en plus bruyants. Les visages s'animaient et rougissaient sous l'influence d'abondantes libations. Après le quatrième service, les jeunes femmes relâchèrent, à la dérobée, leurs lacets trop tendus. Les cavaliers serraient sous la table les mains de leurs dames.

Les échansons offraient un léger vin blanc et du vin de Chypre rouge, épais, tiédi, et parfumé avec des pistaches, de la cannelle et des clous de girofle.

Lorsque Son Altesse demandait à boire, les échansons s'interpellaient solennellement comme s'il se fût agi de célébrer le service divin. On remplissait un gobelet sur le buffet, et le grand sénéchal y plongeait par trois fois le talisman en forme de corne attaché à une chaîne d'or. Si le vin était empoisonné, la corne

devait noircir et se couvrir de sang. Des talismans préservateurs du même genre, une langue de serpent, et la pierre qu'on trouve dans la tête des crapauds, étaient enchassés dans la salière.

Le comte Bergamini, le mari podagre de Cécile, installé par le duc à la place d'honneur, était particulièrement gai, ce soir-là, et même sémillant malgré son grand âge. Désignant la corne, il s'écria :

— Je suppose, Altesse, que le roi de France lui-même n'a pas une corne pareille. Elle est d'une taille étonnante !

Vers la fin du souper, arriva un gros moine, nommé Tappone. Après s'être signé et avoir retroussé ses manches, il s'était mis à absorber une quantité inouïe d'aliments. Sa gloutonnerie excita l'hilarité générale.

Tous les convives assis à la table ducale avaient un rire bruyant qui, à chaque plaisanterie, dégénérait en éclats assourdissants.

Seul, Léonard, toujours silencieux et comme étranger à ce qui l'entourait, gardait sur son visage une expression d'ennui respectueux ; il était d'ailleurs accoutumé aux ébats de ses protecteurs, et ne s'étonnait plus de rien.

Après le souper, les maîtres et leurs hôtes passèrent dans le magnifique jardin qu'on appelait *le paradis* et où l'on donna, ce soir-là, une représentation en vers, après laquelle il y eut des danses et des chants qui ne cessèrent que fort avant dans la nuit.

VI

Le More vit une lumière qui brillait dans une des quatre tours du palais.

C'était l'astrologue général de la cour du duc de Milan, messer Ambrogio de Rosate, sénateur et membre du conseil secret, qui venait d'allumer sa lampe, afin de choisir ses instruments d'astronomie pour

observer une conjonction de Mars, de Jupiter et de Saturne qui allait se produire sur le signe du Verseau, et qui devait avoir une grande importance pour la maison des Sforza.

Le duc se souvint tout à coup de quelque chose et prit congé de madonna Lucrèce, avec laquelle il avait un entretien fort tendre dans un bosquet hospitalier. Il rentra au château, regarda l'heure et attendit la minute et la seconde fixées par l'astrologue pour prendre des pilules de rhubarbe et avaler une médecine; alors il jeta un coup d'œil sur son calendrier de poche dans lequel il lut la note suivante : « Le 5 août, à 10 heures 8 minutes du soir, faire une prière très sincère, à genoux, les mains jointes et les regards fixés au ciel. »

Ludovic se hâta d'aller à la chapelle afin de ne pas laisser passer l'instant propice ; sinon, la prière astrologique aurait perdu toute son efficacité.

Dans la chapelle à demi obscure, une lampe brillait devant une image. Le duc aimait cette peinture : Léonard de Vinci, y ayant représenté Cécile Bergamini, sous la forme de la Vierge, bénissant une rose à cent feuilles.

Il compta huit minutes au petit sablier, se mit à genoux, joignit les mains et lut le *Confiteor*.

Il pria longtemps et avec plaisir.

— « O ! Vierge ! murmurait-il, en levant des regards attendris vers le ciel, défends-moi, protège-moi et bénis-moi ainsi que mon fils Maximilien et le nouveau-né César, ma femme Béatrice et madonna Cécile et aussi mon neveu Jean Galeas : car tu vois mon cœur, Vierge Sainte, je ne souhaite aucun mal à mon neveu ! Je prie pour lui, bien que sa mort eût peut-être épargné, non seulement à mon duché, mais à toute l'Italie, des malheurs terribles et irréparables. »

A ce moment, le More se souvint de la preuve de son droit au trône de Milan, inventée par les jurisconsultes : son frère aîné, le père de Jean Galeas

n'était pas le fils du *duc*, mais seulement celui du *commandant* François Sforza, puisqu'il était né avant que François fût monté sur le trône alors que lui, Ludovic, était venu au monde après l'avènement de son père, et était, par conséquent, le seul héritier légitime.

Mais, maintenant, sous le regard de la Madone, cette preuve lui sembla douteuse ; et il termina sa prière ainsi :

— « Si j'ai péché, ou si je pèche envers qui que ce soit, Tu sais, Reine des Cieux, que je ne le fais pas pour moi, mais pour le bien de mon peuple, pour le bien de toute l'Italie. Intercède donc pour moi devant Dieu, et je glorifierai Ton nom en faisant achever pour Toi une magnifique cathédrale à Milan, ainsi que la Chartreuse de Pavie ; et je Te ferai encore beaucoup d'autres donations. »

Après avoir terminé sa prière, il prit un flambeau et se dirigea vers sa chambre à coucher, traversant les salles obscures du palais endormi. Dans l'une d'elles, il rencontra Lucrèce :

— Le dieu de l'amour lui-même m'est favorable ! pensa le duc.

— Monseigneur !... dit la jeune fille en s'approchant de lui ; mais sa voix se brisa. Elle voulut se jeter à ses pieds ; il réussit à la retenir.

— Grâce, monseigneur !

Lucrèce lui raconta qu'elle était au désespoir ; elle venait d'apprendre que son frère, Mattéo Crivelli, le camérier principal de la Cour de la Monnaie, homme débauché, mais qu'elle aimait tendrement, avait perdu aux cartes une forte somme qui appartenait à l'Etat.

— Tranquillisez-vous, madonna, je tirerai votre frère d'embarras !

Après un instant de silence, le duc ajouta avec un profond soupir :

— Mais, consentirez-vous aussi à ne pas m'être cruelle ?

Elle leva sur lui ses yeux innocents et timides comme ceux d'un enfant :

— Je ne comprends pas, monseigneur. Que voulez-vous dire ?

Cette chaste surprise la faisait encore plus belle.

— Cela veut dire, chérie, commença-t-il passionnément en lui prenant tout à coup la taille d'un mouvement impétueux et presque brutal... cela veut dire... Mais, ne vois-tu donc pas que je t'aime, Lucrèce ?

— Laissez-moi, laissez-moi ! Oh ! monseigneur, que faites-vous ? Madonna Béatrice...

— N'aie pas peur, elle ne saura rien, je puis garder un secret !

— Non, non, monseigneur, elle est si généreuse, si bonne pour moi !... Au nom de Dieu, laissez-moi, laissez-moi !

— Je sauverai ton frère, je ferai tout ce que tu voudras, je serai ton esclave, mais prends pitié de moi !

Et des larmes à demi sincères tremblèrent dans la voix du More, tandis qu'il murmurait les vers de Bellincioni :

> Je chante comme le cygne, je chante et je meurs...
> J'implore l'Amour ! « ô prends pitié, je brûle ! »
> Mais le dieu souffle sur le feu de mon âme
> Et me dit en riant : « Eteins-le avec des pleurs ! »

— Laissez-moi, laissez-moi ! répétait la jeune fille avec désespoir.

Il se pencha, sentit la fraîcheur de son haleine, le parfum de violette et de musc qui se dégageait de sa personne, et, baisant avidement ses lèvres, il l'entraîna dans une chambre voisine.

Lucrèce se sentit faiblir et s'abandonna à ses caresses...

VI

En entrant dans sa chambre à coucher, le More vit que Béatrice avait éteint la lumière et qu'elle était déjà au lit ; c'était une immense couche placée au milieu de la pièce, semblable à un mausolée, et à laquelle on accédait par quelques marches ; le baldaquin était de soie bleue et les rideaux brodés d'argent.

Il se déshabilla, et, soulevant le coin de la courtepointe, somptueuse comme une chasuble, tissée d'or et de perles fines, — le présent nuptial du duc de Ferrare, — il se coucha à côté de sa femme.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa ; il ne pouvait distinguer son visage dans l'obscurité, et son imagination évoquait des yeux timides, innocents et clairs comme ceux d'un enfant, un parfum de violette et de musc ; il se figurait caresser une autre femme et il les aimait toutes deux : il se sentait coupable et cela l'enivrait.

— Vraiment, tu me sembles bien amoureux, ce soir ! murmura-t-elle avec une secrète fierté.

— Oui, oui, chérie. Le croirais-tu ? je suis plus amoureux de toi maintenant qu'aux premiers jours !

— Quelle plaisanterie ! dit-elle avec un rire moqueur. Tu aimes plusieurs femmes à la fois. Comment n'as-tu pas honte d'ailleurs ? Il vaudrait mieux penser aux affaires. « Il » se rétablit...

— Luigi Marliani m'a dit, il y a peu de jours encore, « qu'il » mourrait, prononça le duc. Il est mieux maintenant, mais cela ne durera pas : il mourra sûrement... Et le pouvoir est entre nos mains.

— Qui sait ? répliqua Béatrice. On le soigne si bien ! Ne vaudrait-il pas mieux renoncer au pouvoir, que de trembler nuit et jour, comme des voleurs ; de ramper devant le roi de France, et dépendre de la

magnanimité d'Alphonse, cet impudent. Il est dur de rechercher les bonnes grâces de cette méchante sorcière d'Aragon ! On dit qu'elle est de nouveau enceinte. Encore un serpent de plus dans le nid maudit. Et ce sera ainsi toute la vie. Ludovic, penses-y, toute la vie ! Et tu dis que le pouvoir est entre nos mains !

— Mais les médecins sont d'accord pour déclarer la maladie incurable, dit le duc ; tôt ou tard...

— Je n'y crois plus ! Voilà dix ans déjà qu'il est mourant !

Ils se turent.

Tout à coup elle l'enlaça, pressa son corps contre le sien et lui murmura quelque chose à l'oreille. Il frémit.

— Bice ! Que la Vierge et le Christ t'en préservent ! Jamais, tu entends, ne me parle plus jamais de cela...

— Si tu as peur, je m'en chargerai moi-même, veux-tu ?

Il ne répondit pas et, après un instant de silence, demanda : — A quoi penses-tu ?

— Aux pêches...

— Oui. J'ai ordonné au jardinier de lui porter les plus mûres de ma part.

— Non, ce ne sont pas celles-là que je veux dire, mais celles de messer Léonard de Vinci. Tu n'en as donc pas entendu parler ?

— Non, pourquoi ?

— Elles sont vénéneuses...

— Comment ? vénéneuses ?

— Voici : il les empoisonne pour je ne sais quelle expérience. C'est de la sorcellerie, peut-être. C'est monna Sidonia qui me l'a dit. Ces pêches, bien qu'empoisonnées, sont d'une beauté rare...

Et, de nouveau, ils se turent tous deux et restèrent longtemps ainsi, enlacés, dans le silence et le calme de la nuit, hantés par la même pensée ; et chacun entendait le cœur de l'autre battre de plus en plus violemment.

Enfin, le More baisa sa femme au front avec une tendresse paternelle et lui dit, après avoir fait le signe de la croix sur elle :

— Dors, chérie, dors sous la garde de Dieu !

Cette nuit-là, la duchesse vit en rêve des pêches merveilleuses sur un plat d'or. Elle fut séduite par leur beauté, en prit une et la goûta : elle était juteuse et parfumée. Tout à coup, une voix lui murmura : « C'est du poison, du poison, du poison ! » Elle eut peur, mais il lui fut impossible de s'arrêter ; elle continua à manger les fruits l'un après l'autre, et il lui sembla qu'elle mourait, mais que son cœur devenait de plus en plus joyeux et léger.

Le duc eut aussi une vision étrange : il se promenait dans la prairie verte, devant la fontaine de son jardin et il vit dans le lointain trois femmes assises et enlacées, vêtues, comme des sœurs, de robes blanches pareilles. En s'approchant, il reconnut en l'une d'elles, madonna Béatrice, dans l'autre, madonna Lucrèce, dans la troisième, madonna Cécile ; et il pensait, avec une tranquillité parfaite : « Dieu merci, Dieu merci ; elles ont fini par s'entendre, ces trois femmes chéries ; quel dommage que cela n'ait pas été toujours ainsi ! »

VII

L'horloge de la tour sonna minuit. Tout le monde dormait dans le palais. Seule, sur le toit de la « demeure des géants » était assise la naine Morgantine qui s'était sauvée de la mansarde où on l'avait enfermée pour la nuit. Elle pleurait sur son enfant imaginaire :

« Oh ! oh ! malheureuse que je suis ! On m'a volé mon enfant chéri ! Pourquoi ? mon Dieu ! Pourquoi ? Il ne faisait de mal à personne ! C'était ma joie ! »

La nuit était si claire et l'air si transparent qu'on

pouvait distinguer, au bord du ciel, les sommets glacés du Mont Rose, pareils à d'énormes cristaux.

Et longtemps encore résonna, sur la maison endormie, la lamentation aiguë et pitoyable de la naine, pareille aux cris d'un oiseau de mauvais augure.

Subitement, elle soupira, regarda le ciel, et se tut.

Un silence de mort suivit.

La naine souriait et les étoiles bleues scintillaient, candides et incompréhensibles comme ses yeux.

CHAPITRE IV

LE SABBAT DES SORCIÈRES

(1494)

Le ciel en haut, — le ciel en bas ;
Les étoiles en haut, — les étoiles en bas.
Tout ce qui est en haut est en bas;
Si tu comprends, tu seras heureux.
Volons, volons !...

TABELA SMARAGDINA.

I

Dans l'un des faubourgs déserts de Milan, près de la Porte de Verceil, s'élevait une petite maison isolée, toute délabrée, avec une grande cheminée noircie, d'où la fumée sortait nuit et jour. A côté, au pied d'une digue et du bâtiment affecté au service de la douane, passait le canal.

Cette maison appartenait à la vieille sage-femme, monna Sidonia, qui louait l'étage supérieur à un alchimiste, messer Galéotto Sacrobosco. Elle-même habitait le rez-de-chaussée avec Cassandra, la fille du frère de Galéotto, le marchand Luigi, voyageur célèbre, qui parcourait sans cesse la Grèce, les îles de l'Archipel, la Syrie, l'Asie Mineure, l'Egypte, où il recherchait des antiquités.

Messer Luigi prenait tout ce qui lui tombait sous la main : que ce fût une belle statue grecque ou un morceau d'ambre dans lequel une mouche s'était engluée, une fausse épitaphe du tombeau d'Homère, une nouvelle tragédie d'Euripide ou la clavicule de Démosthène.

Les uns le considéraient comme un fou, d'autres comme un charlatan et un vantard, d'autres encore comme un grand homme. Ayant perdu, dans un naufrage, une précieuse collection de manuscrits antiques, son chagrin fut tel que ses cheveux grisonnèrent tout à coup, et il tomba si malade qu'il s'en fallut de peu qu'il ne mourût. Quand on lui demandait pourquoi il dépensait tant d'argent et passait sa vie à faire de si grands travaux, tout en s'exposant à de nombreux dangers, Luigi répondait toujours par les mêmes paroles :

— Je veux ressusciter les morts.

Un jour qu'il se trouvait en Péloponèse, près des ruines désertes de Lacédémone, dans les environs de la ville de Mistra, il rencontra une jeune fille d'une beauté extraordinaire et qui ressemblait à une statue de l'antique déesse Artémis. C'était la fille d'un pauvre diacre de village adonné à la boisson. Luigi l'épousa et l'emmena en Italie en même temps qu'une nouvelle copie de l'Iliade, les débris d'une Hécate de marbre et des fragments d'amphores d'argile. Luigi donna à la fille qui naquit de son mariage le nom de Cassandra, en l'honneur de l'héroïne d'Eschyle, la captive d'Agamemnon, qui l'intéressait alors.

Sa femme mourut bientôt. En partant pour un de ses innombrables voyages, il laissa sa petite fille aux soins de son vieil ami, un érudit grec de Constantinople, le philosophe Chalcondylas, appelé à Milan par les ducs Sforza.

Ce vieillard de soixante-dix ans, dissimulé, fourbe et sournois, feignait d'être un défenseur ardent de l'Église chrétienne, alors qu'il était, en réalité, comme beaucoup de savants grecs de l'époque, le cardinal Bessarion en tête, un adhérent du dernier des maîtres de la sagesse antique, du néo-platonicien Plotin; celui-ci était mort quarante ans auparavant en plein Péloponèse, dans cette même ville de Mistra, bâtie sur les ruines de Lacédémone, et d'où la mère de

Cassandra était originaire. Les disciples de Plotin croyaient que l'âme du grand Platon était descendue de l'Olympe et s'était réincarnée en Plotin lui-même, pour enseigner la philosophie. Les érudits chrétiens assuraient que ce philosophe désirait restaurer l'hérésie de l'Antechrist, fondée par l'empereur Julien l'Apostat, le culte des anciens dieux de l'Olympe, et qu'il ne fallait pas le combattre au moyen d'arguments sérieux et de discussions savantes, mais simplement avec les instruments de torture de la Sainte Inquisition et les flammes des bûchers. On citait les propres paroles de Plotin, lequel avait dit que, peu de temps après sa mort, les gens se convertiraient à une nouvelle foi qui, dans ses grands traits, serait pareille aux croyances païennes.

La petite Cassandra était élevée selon les principes d'une piété sévère, bien qu'hypocrite, dans la maison de Chalcondylas. Mais l'enfant, ne comprenant pas les subtilités philosophiques de la doctrine platonicienne et des conversations qu'elle entendait autour d'elle, imaginait des contes merveilleux dont la résurrection des dieux morts de l'Olympe faisait tous les frais.

La fillette portait sur sa poitrine un talisman contre la fièvre. C'était un cadeau de son père, un cachet gravé représentant le dieu Dionysos. Parfois, lorsqu'elle était seule, elle sortait furtivement l'antique pierre précieuse, au travers de laquelle elle regardait le soleil. Et, dans l'éclat violet foncé de l'améthyste transparente surgissait devant elle comme une vision, le jeune Bacchus, nu, avec un thyrse dans une main et une grappe de raisin dans l'autre. Une panthère bondissante s'apprêtait à lécher cette grappe. Et le cœur de l'enfant était plein d'amour pour le beau dieu.

Messer Luigi, que sa passion pour les antiquités avait conduit à la gêne et même à la misère, mourut d'une fièvre putride, dans une cabane de berger, parmi les ruines d'un temple phénicien qu'il venait de découvrir. A cette époque, l'alchimiste Galeotto Sacro-

bosco revint à Milan, après avoir voyagé pendant des années pour trouver le secret de la pierre philosophale; et, s'étant fixé dans la maisonnette, près de la Porte de Verceil, il prit sa nièce chez lui.

Messer Galeotto avait passé toute sa vie à tenter de découvrir la pierre philosophale.

Après avoir suivi les cours de la faculté de médecine de l'Académie de Bologne, il était entré comme élève chez un célèbre adepte des sciences occultes, le comte Bernardo Trevisano. Puis, pendant quinze ans, il avait cherché le mercure transmutateur dans toutes sortes de substances : dans le sel de cuisine et dans l'ammoniaque; dans différents métaux, dans le bismuth, l'arsenic et le sang humain; dans la bile et les cheveux; dans les animaux et les plantes. Les six mille ducats que lui avait laissés son père s'envolèrent en fumée par la cheminée de son fourneau à creusets. Après avoir dépensé son propre argent, il dépensa celui des autres. Ses créanciers le mirent en prison. Il s'évada, et, pendant les huit années qui suivirent, fit des expériences sur des œufs, et n'en employa pas moins de vingt mille. Puis il s'occupa, avec le protonotaire du pape, maëstro Enrico, à étudier les propriétés du vitriol, tomba malade par suite d'émanations vénéneuses, fut alité pendant quatorze mois, abandonné de tous, et faillit mourir. En proie à la misère, aux humiliations, aux poursuites judiciaires, il visita, en qualité de manipulateur ambulant, l'Espagne, la France, l'Autriche, la Hollande, l'Afrique du Nord, la Palestine, la Grèce et la Perse. A la cour du roi de Hongrie, il fut soumis à la torture; on espérait lui arracher ainsi le secret de la transmutation. Enfin, il revint en Italie, vieilli, fatigué, mais non découragé, et reçut de Ludovic le More le titre d'alchimiste de la cour.

Giovanni Beltraffio n'avait pas oublié le dialogue qu'il avait surpris entre le mécanicien Zoroastro et monna Cassandra, au sujet des fruits vénéneux. Il revit la jeune fille chez Chalcondylas qui, sur la recommandation de Merula, lui donnait des copies à faire. Giovanni avait entendu dire par beaucoup de personnes que la jeune fille était une sorcière, mais sa beauté énigmatique l'attirait.

Presque chaque soir, après avoir terminé son travail à l'atelier de Léonard, Giovanni se rendait, pour voir Cassandra, à la petite maison solitaire située près de la Porte de Verceil. Ils s'asseyaient au sommet d'une colline dominant l'eau sombre et tranquille du canal, non loin de la digue, près des murs à demi effondrés du monastère de Sainte-Radegonde, et conversaient longuement. Un chemin à peine visible, disparaissant sous un enchevêtrement d'orties, de bardanes et de sureaux, menait à la colline ; personne ne venait jamais là.

II

La soirée était étouffante. Un tourbillon de vent passait de temps à autre, soulevait la poussière encore blanche de la route, soufflait dans les arbres, puis tombait brusquement ; et l'air devenait encore plus lourd. On entendait seulement le roulement sourd, comme souterrain, d'un tonnerre lointain. Ce bruit étouffé, menaçant et majestueux, se mêlait aux notes aiguës d'un luth sonore et aux chansons des douaniers qui s'enivraient dans le cabaret voisin ; c'était un dimanche.

Parfois un éclair blanc brillait au ciel. Alors surgissait, pour un instant, de l'obscurité, la petite maison délabrée de l'alchimiste dont la cheminée exhalait des volutes de fumée noire ; puis on apercevait un diacre, long et maigre personnage, qui, debout sur la digue moussue, pêchait à la ligne ; enfin, apparaissait

le canal rigide que remontaient, entre deux rangées de saules et de mélèzes, les barques à fond plat du lac Majeur, chargées de blocs de marbre destinés à la cathédrale.

Soudain, tout ce décor retombait dans les ténèbres ; c'était comme une vision qui s'évanouissait, pour reparaître bientôt. Seule, une lueur rouge brillait sur la rive opposée, à la fenêtre de ser Galeotto, et se reflétait dans les eaux sombres de la Catarane. Un parfum d'eau tiède, de fougère flétrie, de goudron et de bois pourri montait de la digue.

Giovanni et Cassandra étaient assis à leur place habituelle, près du canal.

— Je m'ennuie ! disait la jeune fille en s'étirant, et elle joignit au-dessus de sa tête ses doigts blancs et délicats. C'est tous les jours la même chose. Aujourd'hui est pareil à hier, demain sera comme aujourd'hui : le même diacre stupide et long pêchera du poisson sur la digue et ne prendra rien ; et la fumée sortira aussi du laboratoire où messer Galeotto cherche de l'or sans arriver à trouver ce qu'il désire ; demain encore les barques seront traînées par de maigres haridelles et le luth résonnera aussi tristement qu'à présent dans le cabaret. Si seulement il y avait quelque chose de nouveau ! Si les Français venaient à Milan et pillaient la ville ! ou bien si le diacre prenait enfin un poisson, ou bien encore, si l'oncle découvrait le moyen de faire de l'or !... Mon Dieu ! comme tout est monotone ! et comme la vie est dure ! Et monna Sidonia qui répète continuellement qu'elle est une pauvre femme, que l'oncle et moi nous lui sommes à charge, qu'elle ne nous nourrit que par bonté d'âme !

— Oui, je sais, répondit Giovanni, j'ai aussi des moments où la vie me paraît si morne et si insupportable que j'aurais envie de mourir. Fra Benedetto m'a

appris une très belle prière pour chasser le démon. Voulez-vous que je vous la dise ?

La jeune fille hocha la tête :

— Non, Giovanni. Parfois je désire, mais depuis longtemps je ne sais plus prier votre Dieu !

— Notre Dieu ? Mais y a-t-il un Dieu, à part le nôtre ? n'est-il pas le seul ? demanda Giovanni.

La vive lueur d'un éclair illumina le visage de Cassandra : il n'avait jamais paru à Giovanni plus énigmatique, plus triste, ni plus beau.

Elle se tut, et passa la main sur ses cheveux fins et noirs.

— Écoute, mon ami ! Il y a longtemps de cela, c'était dans ma patrie. J'étais enfant. Une fois, mon père m'emmena avec lui en voyage. Nous visitâmes les ruines d'un ancien temple. Elles s'élevaient sur un promontoire. Nous étions entourés par la mer. Les mouettes gémissaient. Les flots se brisaient avec fracas sur les roches noires, rongées par une humidité salée, aiguisées comme des lames. L'écume s'élevait et retombait en s'éparpillant, avec une sorte de sifflement, sur les pointes des pierres. Mon père lisait une inscription à demi effacée sur un débris de marbre. Je restai longtemps seule, assise sur les degrés du temple, j'écoutais la mer et respirais sa fraîcheur, mêlée à l'odeur aromatique et âpre de l'absinthe. Puis j'entrai dans le temple abandonné. Entre les colonnes de marbre jaune que le temps avait touchées, le ciel bleu paraissait plus sombre. Sur la hauteur, dans les fentes des murs, croissaient des pavots. L'air était calme. Seul, le bruit assourdissant des brisants remplissait le lieu saint comme un chant de prière. Je prêtai l'oreille et, tout à coup, mon cœur frémit. Je tombai à genoux et me mis à implorer le dieu inconnu qui avait jadis habité là, et que les hommes avaient offensé. J'embrassai les dalles de marbre, je pleurais et j'aimais ce dieu, parce que nul sur la terre ne l'aimait plus, et ne le priait plus, et parce qu'il était

mort. Depuis ce temps, je n'ai plus jamais adressé de prières à aucun dieu... C'était le temple de Dionysos.

— Qu'avez-vous fait ? C'est un péché et une profanation des choses saintes ! Dionysos n'a jamais existé !

— Jamais ? répéta la jeune fille avec un sourire méprisant. Pourquoi, dans ce cas, les saints Pères, auxquels tu crois, enseignent-ils que, au temps où Jésus triompha, les dieux qu'on avait chassés se transformèrent en de puissants démons ? Pourquoi y a-t-il, dans un livre du célèbre astrologue Giorgio de Novare, une prophétie, basée sur des observations exactes des planètes du ciel, et qui dit ceci : la conjonction de la planète Jupiter a engendré, avec Saturne, la croyance de Moïse ; avec Mars, la foi chaldéenne ; avec le soleil, la religion égyptienne ; avec Vénus, l'enseignement de Mahomet ; avec Mercure, la foi chrétienne ? La conjonction prochaine de Jupiter et de la Lune aura comme conséquence la religion de l'Antechrist, et alors les dieux morts ressusciteront.

Le bruit du tonnerre retentit plus proche. Les éclairs devenaient plus éblouissants et illuminaient une nuée énorme et lourde qui glissait lentement dans le ciel. Les accords importuns du luth résonnaient toujours dans le silence suffocant et angoissant.

— O madonna ! s'écria Beltraffio, joignant les mains avec un geste de prière triste. Comment ne voyez-vous pas que c'est le diable qui vous tente pour vous entraîner à la perdition ? Qu'il soit maudit !

La jeune fille se détourna vivement, lui posa les deux mains sur les épaules et murmura :

— Et il ne te tente donc jamais, toi ? Si tu es si juste, Giovanni, pourquoi as-tu quitté ton maître fra Benedetto, pourquoi es-tu entré dans l'atelier de l'athée Léonard de Vinci ? Pourquoi viens-tu ici, chez moi ? Ou bien ne sais-tu pas que je suis une sorcière, et que les sorcières sont méchantes, plus méchantes que Satan lui-même ? Comment n'as-tu pas peur de perdre ton âme en ma compagnie ?

— La grâce de Dieu soit avec nous ! murmura-t-il tout tremblant.

Elle se rapprocha de lui sans rien dire, et le transperça jusqu'à l'âme d'un regard de ses yeux, dorés et clairs comme l'ambre. Un éclair déchira le nuage et fit resplendir sa face, aussi pâle que celle de la déesse de marbre qui, jadis, sur la colline du Moulin, en présence de Giovanni, s'était levée de son tombeau séculaire.

— Elle ! pensa-t-il avec effroi. Encore elle, la Diablesse Blanche !

Un coup de tonnerre fit trembler le ciel et la terre, et l'écho le répercuta en roulements majestueux, pleins d'une allégresse menaçante, semblables au rire lointain de géants invisibles. Puis il mourut lentement dans l'air calme. Aucune feuille ne s'agitait aux arbres.

Le luth ne se faisait plus entendre. Et, à ce moment précis, retentit la voix triste et cadencée de la cloche du monastère, l'Angélus du soir.

Giovanni se signa. La jeune fille se leva et dit :

— C'est l'heure de rentrer. Il est tard. Vois-tu ces torches? C'est le duc Ludovic qui vient chez messer Galeotto. J'ai oublié que mon oncle devait faire, aujourd'hui, devant lui, une expérience : la transmutation du plomb en or.

Un bruit de pas retentit. Une file de cavaliers longeait le canal, de la Porte de Verceil jusqu'à la maison de l'alchimiste qui, en attendant le duc, terminait dans son laboratoire les derniers préparatifs de l'expérience qui allait se faire.

III

Le milieu du laboratoire était occupé par un fourneau en terre réfractaire,muni d'une quantité de compartiments, de portes, de creusets et de soufflets. Dans

un coin, gisaient, sur une couche de poussière, des scories et du mâchefer enfumés, semblables à de la lave desséchée.

La table de travail était encombrée d'instruments compliqués : des cubes, des appareils à distiller, des récipients pour les réactions chimiques, des cornues, des entonnoirs, des mortiers, des vases, des fioles de verre aux cols allongés, des tubes s'enroulant comme des serpents, d'énormes bouteilles et des pots minuscules. Les sels, les alcalis et les acides vénéneux répandaient une odeur forte.

Il y avait là des choses aux noms barbares et inquiétants : la *lune de cinabre*, le *lait de loup*, l'*Achille de cuivre*, l'*astérite*, l'*androdame*, l'*anagallis*, le *raponticum*, l'*aristoloche*. Rouge comme un rubis, brillait une précieuse goutte de sang de lion, découverte après bien des années de recherches : elle guérissait toutes les maladies et donnait la jeunesse éternelle.

L'alchimiste était assis à sa table de travail. Décharné, petit, ridé comme un vieux champignon, mais encore allègre et d'une vivacité infatigable, messer Galeotto, la tête appuyée sur ses deux mains, observait attentivement le liquide qui commençait à bouillonner et à chanter doucement sur la flamme bleuâtre et grêle de l'esprit de vin. C'était « l'huile de Vénus », *Oleum Veneris*, d'un vert transparent comme l'émeraude. Au travers du récipient, la chandelle, qui brûlait à côté, jetait un reflet d'aigue-marine sur le parchemin d'un vieil in-folio ouvert, l'œuvre de l'alchimiste arabe Djabira Abdallah.

En entendant des bruits de voix et de pas dans l'escalier, Galeotto se leva, regarda autour de lui pour voir si tout était en ordre dans le laboratoire, fit un signe au famulus taciturne afin que celui-ci remît du charbon dans le fourneau, et se mit en devoir d'aller au-devant de ses hôtes.

La compagnie était d'humeur joyeuse, et sortait

d'un souper arrosé de malvoisie. Parmi la suite du duc se trouvaient Léonard de Vinci et le médecin de la cour, Marliani, savant renommé.

Les dames entrèrent, et la tranquille cellule du savant se remplit de parfums mêlés au frou-frou soyeux des robes, aux propos futiles, aux rires légers comme des gazouillements d'oiseaux.

Une femme effleura de sa manche une cornue de verre, et la fit tomber.

— Ce n'est rien, Madame, ne vous inquiétez pas ! — dit Galeotto avec empressement. — Je vais ramasser les débris, afin que vos petits pieds ne soient pas blessés !

Une autre dame, ayant voulu prendre un morceau de mâchefer, salit son gant clair, parfumé à la violette, et un cavalier galant s'efforça d'enlever la tache avec un mouchoir de dentelle, tout en serrant doucement la petite main.

Diane, une blonde et mutine enfant, prit avec un geste d'espièglerie craintive, un vase rempli de mercure et en versa quelques gouttes sur la table, puis, lorsqu'elle vit le métal rouler en perles brillantes, elle s'écria, ravie :

— Regardez, regardez, signori, quelle merveille ! De l'argent liquide, qui court tout seul, de l'argent vivant !

Et Diane battait des mains, prête à sauter de joie.

— Est-il vrai que nous verrons le diable dans le feu alchimique, lorsque le plomb se changera en or ? demanda la jolie et rusée Filiberte, la femme du vieux consul des bureaux du sel, à son amant, le chevalier espagnol, Maradès. — Qu'en pensez-vous, messer, n'est-ce pas un péché que d'assister à de telles expériences ?

Filiberte était très pieuse, et l'on disait d'elle qu'elle permettait tout à son amant, sauf de l'embrasser sur les lèvres ; car elle supposait que le commandement de chasteté n'est pas tout à fait transgressé, tant que

les lèvres, qui ont juré devant l'autel la fidélité conjugale, restent innocentes.

L'alchimiste s'approcha de Léonard, et lui murmura à l'oreille :

— Messer, croyez-le, je sais apprécier la visite d'un homme tel que vous...

Il lui serra la main avec force. Léonard voulut répondre, mais le vieillard l'interrompit en hochant la tête :

— Oh ! je comprends, je comprends tout. C'est un secret pour la foule ! Mais nous autres nous nous comprenons sans avoir besoin de paroles.

Puis, un sourire aimable sur les lèvres, il s'adressa à ses hôtes.

— Avec la permission de mon protecteur, le duc sérénissime, ainsi que celle de ces dames, nos belles souveraines, je vais commencer l'expérience de la divine métamorphose ! Attention, signori !

Afin qu'aucun doute ne pût s'élever sur l'authenticité de l'expérience, il montra le creuset : un vase à fondre, en terre réfractaire, aux parois épaisses ; et il demanda à chacun des assistants de l'examiner, de le tâter, de frapper du doigt contre le fond, et de se convaincre qu'il n'y avait aucune fraude. Il expliqua que, parfois, les alchimistes cachaient l'or dans des creusets à double fond ; la partie supérieure se fondait sous l'action de la chaleur et laissait l'or à découvert.

Les fragments d'étain, les charbons, les soufflets, les bâtons qui servaient à brasser l'écume du métal en fusion, tous les objets dans lesquels l'or pouvait être cachés, furent examinés.

Puis on divisa l'étain en petits morceaux que l'on déposa dans le creuset ; celui-ci fut placé dans la bouche du fourneau, sur les charbons ardents. Le famulus taciturne, au teint cadavérique, — si pâle et si maussade qu'une dame faillit s'évanouir, l'ayant pris dans l'obscurité pour le diable, — se mit à mouvoir les énormes soufflets. Les charbons se rallumèrent sous l'action du courant d'air bruyant.

Galeotto conversait avec ses hôtes ; il excita l'hilarité générale en appelant l'alchimie *castra meretrix*, la courtisane chaste, celle qui avait beaucoup d'adorateurs, les trompait tour à tour, semblait accessible à tous, mais qui, jusqu'alors, ne s'était livrée aux caresses de personne : *in nullos unquam pervenit amplexus.*

Le médecin de la cour, Marliani, corpulent et gauche, à la physionomie intelligente et pleine d'importance, au visage ridé, fronçait les sourcils devant ces discours ; il s'épongeait le front ; enfin, il n'y tint plus et dit :

— Messer, n'est-ce pas le moment d'agir ? L'étain bout déjà.

Galeotto prit un papier bleu qu'il déplia soigneusement et qui contenait une poudre jaune clair, couleur de citron, grasse, brillante comme du verre grossièrement pilé ; elle répandait une odeur de sel marin brûlé : c'était la substance sacrée, le trésor inestimable des alchimistes, la miraculeuse pierre philosophale, *lapis philosophorum.*

De la pointe d'un couteau, il en détacha un fragment à peine perceptible, gros comme une graine de navet, le mit dans de la cire d'abeille blanche, et en forma une boulette qu'il jeta dans l'étain bouillant.

— Quelle puissance attribuez-vous à cette mixture ? demanda Marliani.

— Une partie pour deux mille huit cent vingt parties de métal transformé ,répondit Galeotto. Evidemment, la solution n'est pas encore parfaite, mais je pense que j'atteindrai bientôt la force d'une unité pour un million. Il suffira de prendre un poids de cette poudre équivalant à celui d'un grain de millet, de la délayer dans un tonneau d'eau, de puiser avec une coquille de noix, et d'en arroser une vigne, afin de pouvoir cueillir des grappes mûres déjà au mois de mai ! *Mare tingerem si Mercurius esset !* J'aurais changé la mer en or, si j'avais suffisamment de mercure !

Marliani haussa les épaules et se détourna; les vantardises de Galeotto le mettaient en fureur. Il commença à démontrer l'impossibilité de la transmutation, par des déductions scolastiques et des syllogismes tirés d'Aristote. L'alchimiste sourit :

— Attendez, *domine magister* — fit-il à voix basse, — je vais vous proposer tout à l'heure un argument qu'il vous sera difficile de réfuter.

Il jeta sur les charbons ardents une pincée de poudre blanche. Des nuages de fumée remplirent le laboratoire. Des flammes, tantôt bleues ou vertes, tantôt rouges, jaillirent en crépitant.

La foule des spectateurs était bouleversée. Plus tard, madonna Filiberte raconta qu'elle avait vu une face de diable entourée de flammes vermeilles. Avec un long crochet de fonte, l'alchimiste souleva le couvercle du creuset chauffé à blanc : l'étain bruissait, écumait et bouillonnait. Galeotto couvrit de nouveau le vase. Le soufflet se remit à grincer, puis à ronfler ; et lorsque, dix minutes après, on plongea dans l'étain une tringle de fer, tous virent une goutte jaune trembler à l'extrémité de la tige.

— C'est fait ! dit l'alchimiste.

On sortit du poêle le creuset, qu'on laissa refroidir, on le brisa ; et un lingot d'or, trébuchant et brillant, apparut aux yeux de la foule muette d'étonnement.

L'alchimiste le désigna du doigt, et, s'adressant à Marliani, il prononça solennellement :

— *Solve mihi hunc syllogismum!* Résous-moi donc ce syllogisme !

— Inouï... incroyable... c'est contraire à toutes les lois de la nature et de la logique ! bégaya Marliani, confus, avec un geste de stupéfaction.

Le visage de messer Galeotto était pâle. Il leva au ciel ses yeux brillants d'inspiration, et dit :

— *Laudetur Deus in æternum, qui partem suæ infinitæ potentiæ nobis, suis abjectissimis creaturis, communicavit. Amen !*

L'or, passé sur la pierre de touche humectée de nitrate, laissa une raie jaune et brillante ; c'était un or plus pur que le plus fin métal de Hongrie ou d'Arabie.

Tous entourèrent le vieillard en le félicitant et en lui serrant les mains.

Le More le prit à l'écart.

— Me serviras-tu de bonne foi, en toute équité ? lui dit-il.

— Ma vie entière est à la disposition de Votre Grâce! répondit l'alchimiste.

— Prends garde, Galeotto... qu'aucun autre souverain...

— Votre Altesse, ordonnez qu'on me pende comme un chien, si un seul d'entre eux a vent de la chose !

Et, après un instant de silence, il ajouta avec un salut servile :

— Je vous demanderai...

— Comment ! Encore ?...

— Oh ! c'est la dernière fois, j'en prends Dieu à témoin, la dernière !

— Combien ?

— Cinq mille ducats !

Le duc réfléchit, marchanda, fit diminuer la somme d'un millier de ducats, et consentit.

Il était tard ; madonna Béatrice pouvait s'inquiéter. On se prépara à partir. Le maître de la maison, en prenant congé de ses hôtes, offrit à chacun, comme souvenir, un petit fragment de l'or nouveau. Léonard était resté en arrière.

Lorsque les visiteurs eurent quitté le laboratoire, Galeotto s'approcha de l'artiste, et dit :

— Maître, que vous a semblé de mon expérience ?

— L'or était dans les bâtons, — répondit tranquillement Léonard.

— Dans quels bâtons ? Que voulez-vous dire, messer ?

— Dans les bâtons avec lesquels vous avez brassé l'étain : j'ai tout vu.

— Vous les avez vous-même examinés !

— Non, pas ceux-là.

— Comment, pas ceux-là ? Permettez...

— Je vous dis que j'ai tout vu — répéta Léonard avec un sourire. Ne niez pas, Galeotto. L'or était caché à l'intérieur des bâtons creux ; et lorsque les extrémités du bois ont été brûlées, le métal est tombé dans le creuset.

Le vieillard tremblait de tout son corps; son visage prit une expression pitoyable et soumise, comme celle d'un voleur attrapé sur le fait.

Léonard se rapprocha de lui, et lui mit la main sur l'épaule :

— Ne craignez rien ! Personne ne le saura. Je ne dirai rien !

Galeotto saisit la main de l'artiste et murmura :

— C'est vrai, vous ne répéterez rien ?

— Non. Je ne veux pas vous nuire ! Mais pourquoi faites-vous cela ?

— Oh ! messer Léonard ! s'écria Galeotto ; et dans ses yeux, tout à l'heure remplis d'un profond désespoir, brillait maintenant l'espérance. Je vous jure... il vous semble que je les trompe, mais ce n'est que pour quelque temps encore. Je fais tout cela pour le bien du duc, pour le triomphe de la science, parce que, en vérité, j'ai trouvé... je l'ai trouvée, cette pierre des sages. Ou plutôt... je ne l'ai pas encore, mais je sais le bon chemin pour y arriver... et c'est l'essentiel. Encore trois ou quatre essais, et c'est fini. Qu'auriez-vous fait, à ma place, maître ? Est-ce que la découverte d'une si grande vérité ne vaut pas un aussi infime mensonge ?

Léonard le regarda attentivement.

— Ainsi, vous croyez donc en réalité, prononça-t-il avec un sourire involontaire, vous croyez vraiment?...

— Si je crois ! s'écria Galeotto. Mais, savez-vous,

messer, que si Dieu lui-même descendait maintenant dans ma maison et me disait : « Galeotto, il n'y a pas de pierre philosophale, » je lui répondrais : « Seigneur, aussi vrai que tu m'as créé, il y en a une et je la trouverai ! »

Léonard ne répliqua plus, ne se révolta plus, et écouta avec curiosité.

Lorsque la conversation tomba sur le rôle que joue le diable dans les sciences occultes, l'alchimiste remarqua avec un sourire misérable, que Satan était la créature la plus méprisable de toute la nature, qu'aucun être au monde n'était plus faible que lui. Le vieillard croyait uniquement à la toute-puissance du savoir humain, et assurait que rien n'était impossible à la science.

Puis, tout à coup, sans aucune transition, comme s'il se fût souvenu de quelque chose d'amusant et d'agréable, il demanda à Léonard s'il voyait souvent les esprits des éléments ; lorsque son interlocuteur eut avoué qu'il n'en avait encore jamais vu, Galeotto, très étonné de cette réponse, lui expliqua en détail que la Salamandre avait un corps allongé, mince, rugueux, couvert de taches, long d'un doigt et demi ; que celui de la Sylphide était aérien et d'un bleu transparent comme le ciel. Il parla des nymphes, des ondines qui vivaient dans l'eau, des pygmées et des gnomes souterrains, des esprits des végétaux et des lutins, qui habitaient les mines de pierres précieuses.

— Je ne puis-vous dire combien ils sont bons et beaux ! ajouta-t-il, pour conclure son discours.

— Pourquoi donc les esprits des éléments n'apparaissent-ils pas à tous, mais seulement aux élus ? demanda Léonard.

— Comment pourraient-ils se faire voir à tous ? répondit Galeotto. Ils ont peur des gens grossiers, des débauchés, des savants, des ivrognes, des gloutons. Ils aiment la simplicité et l'innocence enfantines. On

les trouve là seulement où il n'y a ni méchanceté ni ruse. Sinon, ils deviennent craintifs, commes les bêtes des forêts, et se cachent dans leur élément natal, loin des yeux des hommes.

Le visage de l'alchimiste s'éclairait d'un sourire rêveur et tendre.

— Le pauvre homme, pensait Léonard, qui ne ressentait déjà plus aucune indignation contre les absurdités alchimiques.

Ils se quittèrent excellents amis.

Lorsque Léonard fut parti, l'alchimiste se plongea dans une nouvelle expérience sur l'*huile de Vénus*.

IV

Pendant que l'alchimiste, devant la brillante assemblée composée du duc, des dames et des cavaliers qui faisaient partie de sa suite, s'occupait à tansmuter le plomb en or, Cassandra rentrait dans la maison. Monna Sidonia était installée devant l'énorme foyer, dans la chambre du rez-de-chaussée, au-dessous du laboratoire. Cassandra sans prononcer un mot s'assit sur un escabeau.

Une brassée de sarments flambait sous la marmite de fonte, dans laquelle mijotait le souper : un potage à l'ail et aux raves. D'un mouvement monotone de ses doigts ridés, la vieille tordait le fil de sa quenouille, et le fuseau tantôt s'abaissait, tantôt se relevait. Cassandra regardait la fileuse et se disait : toujours la même vie! aujourd'hui sera comme hier, demain comme aujourd'hui; le grillon chante, la souris grignote, le fuseau tourne, les rameaux secs brûlent en pétillant, ça sent l'ail et la rave!

Et, comme toujours aussi, la vieille lui adressait les mêmes reproches, lui répétant les mêmes paroles que la veille; cela lui donnait l'impression du mouvement continu d'une scie qui grincerait : « Monna

Sidonia est une pauvre femme; on a beau dire qu'elle a enfoui dans sa vigne une cassette pleine d'argent : c'est absurde! L'oncle et la nièce sont tous deux à sa charge et la ruinent. Elle les garde dans sa maison et les nourrit, car elle a bon cœur! Mais monna Cassandra n'est plus une enfant, il faut penser à l'avenir. Une fois l'oncle mort, elle sera dans la misère. Pourquoi ne se marierait-elle pas avec le riche maquignon qui depuis longtemps la convoite, a des vues sur elle? C'est vrai qu'il n'est plus tout jeune, mais c'est un homme raisonnable, pieux, ni étourdi ni fainéant! Il est propriétaire d'un moulin et d'un verger d'oliviers. C'est Dieu lui-même qui envoie ce bonheur à Cassandra. Qu'est-ce qui l'empêche de le prendre? Que lui faut-il encore? »

Monna Cassandra écoutait; et une impression de dégoût intolérable l'envahissait, l'étouffait, la serrait aux tempes, lui donnant envie de pleurer, de crier d'angoisse et d'ennui, comme sous l'empire d'une douleur physique.

La vieille enleva de la marmite la rave fumante, la pela avec un couteau, l'arrosa avec du jus de raisin épais et rose, et se mit à manger, mâchant bruyamment de sa bouche édentée.

D'un mouvement qui lui était habituel, et avec une expression de désespoir résigné, la jeune fille s'étira et leva, en les joignant, ses mains fines et pâles.

Une fois le souper terminé, la fileuse somnola, semblable à une Parque mélancolique; sa tête dodelinait et ses yeux commencèrent à se fermer, sa voix rauque se faisait plus traînante, son bavardage à propos du maquignon devenait incohérent. Cassandra sortit tout doucement de sa poitrine le présent qu'elle tenait de son père et qu'elle portait toujours sur elle; elle l'éleva devant ses yeux, dans la lumière que répandait la flamme du foyer, et contempla l'image de Bacchus : dans la transparence violette de l'améthyste surgit devant elle, comme un spectre, le dieu jeune et nu,

tenant un thyrse dans une main et dans l'autre une grappe de raisin; une panthère s'apprêtait à bondir comme pour lécher le raisin.

Et le cœur de Cassandra était plein d'amour pour ce dieu si beau. Elle poussa un profond soupir, cacha le talisman, et dit d'une voix timide :

— Monna Sidonia, ce soir il y a fête à Barco de Ferrare, à Benevente! Tante! Ma chère, ma bonne tante! je ne veux pas même danser. Nous ne ferons que jeter un coup d'œil et nous reviendrons à la maison. Je ferai tout ce que vous voudrez, je tâcherai même d'obtenir que le maquignon m'offre un cadeau, seulement j'aimerais m'envoler là-bas, aujourd'hui, tout de suite!...

Un désir ardent, presque fou, brilla dans ses yeux. La vieille la regarda, et subitement ses lèvres ridées et bleuies s'ouvrirent largement, laissant voir son unique dent, une canine toute jaune. Une gaieté horrible se manifestait sur son visage.

— Tu en as envie, dit-elle, bien envie? Tu y prends goût? Oh! la folle, tu veux donc aller là-bas ? On a peine à te retenir à la maison quand vient la nuit! Eh bien, rappelle-toi, Cassandra, le péché en sera sur ton âme ! Aujourd'hui je n'y pensais même pas. C'est seulement pour toi, car je suis bonne!

Sans hâte, la vieille fit le tour de la chambre, et quand les volets furent bien clos, elle boucha toutes les fentes et ferma la porte à clef. Alors elle versa de l'eau sur les cendres du foyer, alluma un morceau de graisse noire magique, et tira d'une petite cassette en fer un pot d'argile contenant une pommade qui répandait une odeur violente. Elle ne voulait pas avoir l'air de se presser. Mais ses mains tremblaient comme celles d'un ivrogne, dans ses petits yeux passaient tantôt des éclairs troubles et folâtres, tantôt une flamme de désir qui s'allumait comme des charbons. Cassandra avait apporté au milieu de la chambre deux grandes auges qui servaient à préparer la pâte pour le pain.

Ayant terminé ses préparatifs, monna Sidonia se déshabilla complètement, posa le pot entre les deux auges, se mit à cheval sur un manche à balai et commença à se frotter tout le corps avec la pommade grasse et verdâtre. Une odeur pénétrante remplissait toute la chambre. L'onguent se préparait avec de la laitue vénéneuse, du céleri de marais, de l'aconit, de la vigne vierge, des racines de mandragore, des pavots, de la belladone, du sang de serpent, et de la graisse d'enfants non baptisés et tués par les sorcières. Cassandra se détourna pour ne pas voir la laideur de la vieille. Au dernier moment, quand la réalisation de son désir était proche et inévitable, elle sentait monter du fond de son âme un sentiment d'immense répulsion

— Eh bien, eh bien, pourquoi es-tu si lente? grommela la vieille sorcière, toujours penchée sur l'auge; c'est toi la première qui m'as pressée, et à présent tu perds ton temps! je ne veux pas m'envoler seule. Déshabille-toi !

— Tout de suite. Mais soufflez la bougie, monna Sidonia, la lumière me gêne !

— Oh, oh! quelle modestie, et pourtant là-haut, sur la montagne, tu n'as pas honte!...

Elle éteignit le bout de chandelle, tandis que, pour être agréable au diable, elle faisait le signe de croix sacrilège de la main gauche, geste adopté par les sorcières. La jeune fille ôta ses vêtements, et, gardant sa chemise, se mit à genoux dans l'auge et commença à se frictionner rapidement avec la pommade. On entendait, dans l'obscurité, la vieille qui marmottait des conjurations entrecoupées et sans suite :

— Emen Hétan, Emen Hétan, Palande, Baal Bérith, Astaroth, secourez-nous! Agora, Agora, Patrica, aidez-nous!

Cassandra respirait avidement l'odeur forte de l'onguent magique. Sa peau brûlait. La tête lui tournait. Un frisson doux et agréable l'agitait. Des cercles

rouges et verts lui passaient devant les yeux, et, tout à coup, la voix perçante et triomphante de monna Sidonia lui arriva comme de très loin.

— Hop ! Hop ! Volons, volons !

V

Par la cheminée du foyer Cassandra sortit. Elle chevauchait un bouc noir dont la toison était douce à ses jambes nues. Une extase remplissait son âme et, suffoquant de bonheur, elle jetait des cris comme une hirondelle qui se noie au plus profond des cieux.

— Hop ! Hop ! Volons, volons !

Monstrueuse dans sa nudité, les cheveux flottants, monna Sidonia allait à ses côtés sur un manche à balai. Elles traversaient l'espace d'un vol si furieux que l'air sifflait à leurs oreilles comme un ouragan.

— Vers le nord, vers le nord ! cria la vieille, dirigeant son balai, comme un cheval docile.

Des sensations merveilleuses enivraient Cassandra.

« Et notre mécanicien, le pauvre Léonard de Vinci, avec ses machines à voler ! » songea-t-elle soudain, et cette pensée la rendit encore plus joyeuse. Elle montait droit en haut. D'abord elle dépassa les nuages noirs, sillonnés d'éclairs bleus. Au-dessus d'elle s'étendait le ciel clair avec une lune pleine, énorme, éblouissante, ronde comme une meule, et si proche qu'il semblait qu'on pouvait la toucher du doigt. Puis, prenant le bouc par ses cornes recourbées, elle le fit se diriger en bas et descendit comme une pierre lancée dans un précipice.

— Où vas-tu, où vas-tu ? Tu te casseras la tête ! Es-tu enragée, fille du diable ? hurlait la tante Sidonia, qui la suivait à grand'peine. Et elles étaient redescendues déjà si près de la terre que les herbes endormies se mettaient à onduler dans les marais, les feux follets éclairaient leur chemin, des morceaux de bois

pourri phosphorescents scintillaient; les chouettes, les hiboux, les engoulevents s'appelaient mutuellement avec des cris lamentables, dans la forêt touffue.

Les deux femmes dépassèrent les sommets des Alpes dont les masses de glace transparentes étincelaient dans le rayonnement de la lune, et elles descendirent vers la mer. Cassandra prit de l'eau dans sa main et s'amusa à l'éparpiller dans l'air pour admirer les gouttelettes de saphir.

A chaque instant le vol devenait plus rapide. On rencontrait, de plus en plus souvent, des compagnons de route : c'était un sorcier gris, tout velu, accroupi dans un énorme baquet, et un chanoine jovial et ventru, aux joues rubicondes comme Silène, à cheval sur un tisonnier ; puis une petite fille de dix ans, blondine aux yeux bleus, avec un air innocent, debout sur un manche à balai ; une jeune sorcière anthropophage, à la peau rouge et nue, conduisant un énorme sanglier qui grognait sourdement, — et bien d'autres encore.

— D'où venez-vous, mes sœurs ? criait la tante Sidonia.

— De la Hellade, de l'île de Candie !

D'autres voix répondaient :

— De Valence. Du Broquin. De Salaguzzi au-dessous de la Mirandole. De Benevente. De Nursie.

— Où allez-vous ?

— A Biterne ! A Biterne !

— Le grand Bouc de Biterne célèbre ses noces. Volez, volez ! Rassemblez-vous pour le festin !

Comme des volées de corbeaux, tous planaient maintenant au-dessus de la triste plaine.

VI

A travers la brume, la lune paraissait pourpre. Dans le lointain se dessinait la croix de l'église solitaire

d'un village. La grosse sorcière rousse, celle qui était sur un sanglier, s'approcha, avec un glapissement, de l'église, et arracha la grande cloche. Puis elle la jeta avec violence dans le marais, où la cloche tomba avec un son si plaintif que la sorcière éclata d'un rire semblable à un aboiement. La petite fille blonde, sur son balai, battait des mains avec une joie espiègle.

La lune était cachée derrière un nuage. A la lueur de flambeaux de cire verte, dont la flamme brûlait éblouissante et bleue comme des éclairs, sur une montagne blanche et crayeuse, rampaient, couraient, s'enchevêtraient et disparaissaient d'énormes ombres, noires comme du charbon. C'était la ronde des sorcières.

— Hop ! Hop ! Sabbat ! Sabbat ! De droite à gauche, de droite à gauche !

Autour du Bouc Nocturne, trônant au sommet d'un roc, elles défilaient par milliers et milliers comme les feuilles pourries et sombres de l'automne, en un tourbillon sans fin et sans commencement.

— Hop ! Hop ! Glorifiez le Hircus Nocturnus ! Le Bouc de Biterne, Le Bouc de Biterne ! Toutes nos misères sont finies ! Réjouissez-vous !

Les cornemuses, fabriquées avec des os de squelettes, répandaient des notes fines et rauques ; et, sur les peaux de pendus qui avaient servi à confectionner les tambours, un loup battait avec sa queue des roulements sourds qui marquaient la mesure.

Dans des marmites gigantesques on préparait l'affreuse mangeaille, d'un goût indescriptiblement exquis, quoique sans sel, car le Maître de céans détestait le sel.

Dans les recoins solitaires, des amours étranges s'ébauchaient : c'étaient des filles avec leurs pères, des sœurs avec leurs frères, le grand loup-garou aux yeux verts avec la petite fille docile, l'incube acéphale et rugueux, gris comme une araignée, avec une nonne ricanante.

Partout on voyait des accouplements ignobles.

Une énorme sorcière au sourire maternel et à l'expression bête et bonne, nourrissait deux diablotins nouveau-nés; les deux gloutons, se pressant contre ses seins volumineux, se gorgeaient avidement et bruyamment de lait. Des enfants de trois ans, qui ne prenaient pas encore part au sabbat, paissaient modestement dans les champs un troupeau de crapauds à clochettes, qui portaient des caparaçons magnifiques taillés dans la pourpre d'une robe de cardinal ; et on leur donnait à manger les saintes hosties.

— Viens, Cassandra, viens vite danser! appelait impatiemment la tante Sidonia.

— Le maquignon nous verra, dit la jeune fille en riant.

— Que le diable l'emporte, le maquignon! répondit la vieille.

Et elles entrèrent dans la ronde qui les emportait comme dans une tempête, mêlée de rugissements, de mugissements, de rires diaboliques.

— Hop! Hop! De droite à gauche! De droite à gauche!

Des moustaches — Cassandra ne savait à qui elles appartenaient — longues, mouillées comme celles d'un morse, piquèrent la jeune fille à la nuque; quelqu'un la pinça sans honte et lui fit mal, on la mordit en lui soufflant à l'oreille des propositions monstrueuses. Mais elle ne résistait pas : plus c'était horrible, plus elle était heureuse. Soudain tous s'arrêtèrent comme pétrifiés. Du trône noir où se tenait l'Inconnu, entouré de terreur, partait une voix sourde et enrouée, semblable à un éboulement souterrain.

— Recevez mes dons : les débiles, ma force; les humbles, ma fierté; les faibles d'esprit, ma science; les malheureux, ma gaieté! Recevez!

Un vénérable vieillard à barbe grise, un des membres de la Sainte Inquisition, le patriarche des sorciers, qui

servait la messe noire, prononça triomphalement :

Sanctificetur nomen tuum per universum mundum et libera nos ab omni malo.

— Saluez, saluez, Fidèles !

Tous tombèrent à terre en imitant les chants de l'Église, et entonnèrent le chœur sacrilège :

Credo in Deum patrem Luciferum, qui creavit cœlum et terram, Et in filium ejus Belzebuth.

Quand les dernières paroles furent prononcées, le silence se fit ; et on entendit de nouveau la même voix, pareille au grondement lointain d'un tremblement de terre :

— Amenez-moi ma fiancée bien-aimée, ma colombe chaste et pure !

L'archiprêtre demanda :

— Quel est le nom de ta fiancée bien-aimée, de ta colombe chaste et pure ?

— Madonna Cassandra ! Madonna Cassandra ! telle fut la réponse.

Ayant entendu son nom, la sorcière sentit son sang se glacer dans ses veines, ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Madonna Cassandra ! Madonna Cassandra ! répétait-on dans la foule. Où est-elle ? où est notre souveraine ? *Ave, archisponsa Cassandra !*

Elle se cacha le visage dans ses mains et voulut fuir ; mais déjà, de toutes parts, des doigts osseux, des griffes, des antennes, des trompes, des pattes velues d'araignées s'étendaient vers elle, la saisissaient, lui arrachaient sa chemise, et l'entraînaient, nue et tremblante, vers le trône.

Un souffle glacé s'exhalait avec une odeur de bouc.

Cassandra baissa les yeux pour ne pas voir.

Alors celui qui était sur le trône dit :

— Viens !

Elle baissa la tête encore davantage, et aperçut à ses pieds une croix ardente qui brillait dans l'obscurité. Elle fit un dernier effort, surmonta son aversion,

avança d'un pas, et leva les yeux sur celui qui se tenait debout devant elle.

Et le miracle s'accomplit.

La peau de bouc tomba comme les écailles d'un serpent qui mue, et Dionysos, l'antique dieu de l'Olympe, apparut devant monna Cassandra, le sourire de l'éternelle joie aux lèvres, tenant haut le thyrse dans une main, et la grappe de raisin dans l'autre, tandis qu'une panthère bondissante essayait de lécher cette grappe.

Et, au même instant, le sabbat se transforma en l'orgie divine de Bacchus : les vieilles sorcières devinrent de jeunes ménades ; les monstrueux démons, des satyres aux pieds de chèvres ; et là où se dressaient les blocs morts des roches crayeuses, surgirent des colonnes de marbre blanc, éclatantes de soleil, entre lesquelles on apercevait, dans le lointain, le bleu de la mer.

Alors Cassandra vit, dans les nues, toute l'assemblée resplendissante des dieux de l'Hellade. Les satyres, les bacchantes, frappant sur leurs tympanons, se déchiraient la poitrine, et faisaient couler le jus du raisin dans les cratères d'or en le mélangeant à leur propre sang ; elles dansaient en tournant sur elles-mêmes et chantaient :

— Gloire ! Gloire à Dionysos ! Les dieux puissants sont ressuscités ! Gloire aux dieux puissants !

Le jeune Bacchus tendit les bras vers Cassandra ; et sa voix était pareille au tonnerre, ébranlant le ciel et la terre.

— Viens ! Viens, ma fiancée bien-aimée ! ma colombe chaste et pure !

Cassandra se laissa tomber dans les bras du dieu.

VII

Le cri matinal du coq se fit entendre ; il y avait une odeur âcre de brouillard et d'humidité enfumée. De

très loin arriva le son triomphal d'une cloche appelant les fidèles à la messe.

Ce fut une grande perturbation sur la montagne; les bacchantes se transformèrent de nouveau en hideuses sorcières, les faunes aux pieds de chèvres en démons abominables; et le dieu Dionysos redevint le Bouc Nocturne, le répugnant Hircus Nocturnus.

— A la maison ! à la maison ! Courez, sauvez-vous !

— On m'a volé mon tisonnier ! hurlait avec désespoir le gros chanoine, qui se démenait comme un fou.

— Sanglier ! Sanglier ! A moi ! criait en toussant la sorcière rousse et nue, que faisait frissonner la fraîcheur de l'aube.

La lune se couchait derrière les nuages, et, dans sa lueur pourpre, passaient rapidement, les unes après les autres, les sorcières apeurées, semblables à des oiseaux noirs, s'envolant de la montagne de craie.

— Hop ! Hop ! Sauvez-vous ! Courez !

Le Hircus Nocturnus bêla plaintivement et s'abîma dans la terre en répandant une odeur de soufre, infecte et suffocante.

La cloche sonnait toujours plus triomphalement.

VIII

Quand Cassandra revint à elle, elle était étendue sur le plancher, dans la chambre de la maisonnette qui se trouvait vers la Porte de Verceil. Elle éprouvait un malaise comme quelqu'un qui a trop bu. Elle se sentait la tête d'une lourdeur de plomb, le corps brisé de fatigue.

La cloche du monastère de Sainte-Radegonde résonnait, triste et monotone. En même temps, des coups obstinés se faisaient entendre, depuis longtemps pro-

bablement, à la porte extérieure. Cassandra écouta et reconnut la voix de son fiancé, le maquignon d'Abiategrasso.

— Ouvrez! Ouvrez! Monna Sidonia! Monna Cassandra! Etes-vous tous devenus sourds? Eh quoi! Je suis trempé comme un chien! Faut-il que je m'en retourne par cette pluie du diable?

La jeune fille fit un effort et se leva; elle s'approcha de la fenêtre dont les volets étaient complètement clos, enleva l'étoupe à l'aide de laquelle la tante Sidonia avait soigneusement bouché les fentes. Un jour morne pénétra avec un rayon bleuâtre, éclairant la vieille sorcière, toute nue, qui dormait d'un sommeil de mort, étendue sur le sol, à côté de l'auge renversée.

Cassandra regarda à travers une fente.

Le matin était pluvieux. Une forte averse tombait. Devant la porte de la maison, sous l'ondée, on pouvait voir le maquignon amoureux. A côté de lui se tenait un petit âne à la tête baissée, aux longues oreilles; il était attelé à une charrette d'où sortait, avec un faible beuglement, le mufle d'un veau. Le maquignon frappait toujours plus fort, sans se lasser.

Cassandra se demandait comment tout cela allait finir. Soudain, à l'étage supérieur, le volet d'une des fenêtres du laboratoire s'ouvrit. Le vieil alchimiste, mal éveillé, se pencha au dehors; il avait les cheveux défaits, le visage méchant et maussade, comme lorsque, brusquement arraché à ses rêves, il commençait à comprendre que le plomb ne voulait pas se transformer en or.

— Qui fait du tapage ici? maugréa-t-il; que veux-tu? As-tu perdu la tête, vieux barbare? Que Dieu t'envoie tous les malheurs possibles! Ne vois-tu pas que tout le monde dort? Va-t-en!

— Messer Galeotto! Mais pourquoi grondez-vous? J'ai une affaire importante à propos de votre nièce! Voilà aussi un petit veau que je vous apporte comme cadeau!

— Au diable! cria Galeotto avec fureur. Va-t-en, vaurien, avec ton veau, au diable!

Et le volet se referma. Le maquignon, ébahi, resta un moment immobile. Mais bientôt il recommença, avec une force redoublée, à donner des coups de poing dans la porte, comme s'il voulait l'enfoncer. Le petit âne baissa la tête encore plus bas. Les gouttes de pluie coulaient lentement le long de ses oreilles, qui pendaient tristement, toutes mouillées.

— Mon Dieu! quel ennui! murmura monna Cassandra en fermant les yeux.

Elle se rappela la joie folle du Sabbat, le Bouc Nocturne transformé en la personne de Dionysos, la résurrection des Dieux puissants, et elle pensa :

— Etait-ce un songe ou une réalité?... Sans doute ce n'était qu'un rêve!... Après le soleil vient l'ombre, après le bonheur, le regret!...

— Ouvrez! Ouvrez! braillait le maquignon, d'une voix pleine de désespoir, et qui commençait à s'enrouer.

De lourds ruisseaux de pluie tombaient de la gouttière en formant une flaque sale. Le veau beuglait plaintivement. Les cloches du monastère résonnaient toujours, solennelles et monotones.

CHAPITRE V

QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE

(1495)

> O mirabile giustizia di te, Primo Motore : tu non ai voluto mancare a nessuna potenzia l'ordine et qualità dei suoi necessari effeti ! O stupenda necessita.
>
> O que ta justice est admirable, Premier Moteur ! Tu n'as pas voulu qu'aucune force fût dépourvue de ses effets inéluctables. O nécessité merveilleuse !
>
> LÉONARD DE VINCI.
>
> Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !
>
> *Pater noster.*

I

Etant rentré chez lui légèrement gris, au milieu de la nuit, le citoyen milanais Corbolo, cordonnier de son état, avait reçu de sa femme « plus de coups qu'il n'en faudrait pour mener un âne paresseux de Milan à Rome » : c'est ainsi qu'il s'exprimait.

Le lendemain matin, après qu'elle s'en fut allée chez sa voisine la fripière manger du *migliacci*, c'est-à-dire de la gelée de sang de porc, Corbolo prit dans sa bourse quelques pièces de monnaie qu'il avait mises de côté pour son propre usage, laissa la boutique aux soins de son apprenti, et alla se promener.

Les mains enfoncées dans les poches de ses pantalons usés, il s'engagea d'un pas nonchalant dans une

ruelle tortueuse et sombre, si étroite que si un cavalier y croisait un piéton, il frôlait ce dernier de la botte ou des éperons.

On respirait dans cette rue une odeur d'huile d'olive chaude, d'œufs pourris, de vin aigre et de moisissure.

Tout en sifflant, Corbolo contemplait la mince bande de ciel bleu foncé, visible entre les hautes maisons, mais masqué à demi par les guenilles et les chiffons qui séchaient au soleil du matin sur des ficelles que les ménagères avaient tendues en travers de la rue. Corbolo se consolait en pensant au sage proverbe, qu'il ne mettait d'ailleurs jamais en pratique : *Mala femina, buona femina, vuol bastone.* « Chaque femme, bonne ou mauvaise, a besoin du bâton. »

Pour abréger sa route, il décida de passer par la cathédrale.

Là régnait une agitation perpétuelle, c'était comme un marché. Malgré l'amende de cinq sols fixée par les architectes, une foule de gens circulaient ; les uns portant des tonnelets de vin, des corbeilles, des boîtes, des éventaires, des planches, des poutres ou des paquets; les autres même conduisant jusqu'à des mules et des chevaux, auxquels ils faisaient traverser l'église d'une porte à l'autre.

Des prêtres chantaient le Te Deum d'une voix nasillarde. On chuchotait dans les confessionnaux ; les lampes brillaient au-dessus des autels, et, tout à côté, les gamins de la rue jouaient au cheval fondu ; tandis que des chiens se poursuivaient, et que les mendiants déguenillés se coudoyaient.

Corbolo se mêla un moment aux badauds et, avec un malin plaisir, prêta l'oreille à leurs discours et à leurs disputes.

Au sortir de l'ombre de la cathédrale, la lumière, sur la place tout ensoleillée d'Arrengo, était si aveuglante, qu'il fut obligé de fermer les yeux. Cette place, la plus fréquentée de Milan, était encombrée

d'échopes de petits commerçants, de marchands de poisson ou de légumes, et de fripiers; et l'énorme quantité de caisses et de boutiques en plein vent qui s'y trouvait, laissait à peine l'espace nécessaire à la circulation.

Tous ces petits commerçants avaient élu domicile sur cette place depuis un temps immémorial, et les lois, pas plus que les amendes, n'avaient pu les en chasser.

— De la salade de la Valteline, des citrons, des oranges, des artichauts, des asperges, de belles asperges! criaient les revendeurs de légumes aux acheteurs. Les fripières marchandaient et gloussaient entre elles comme des poules couveuses.

Un petit âne têtu, qui disparaissait sous une montagne de raisins blancs et rouges, d'oranges, d'aubergines, de bettes, de choux-fleurs et d'oignons, se mit à braire d'une voix discordante : hi-o! hi-o! hi-o! Derrière lui, son conducteur le stimulait par des coups de bâton sonores appliqués sur ses flancs pelés, et par un cri guttural et impétueux : arri! arri!

Un groupe d'aveugles appuyés sur leurs bâtons chantaient leur plaintif « Intemerata ».

Un charlatan coiffé d'un bonnet de loutre orné de dents, insignes de sa profession, extirpait, d'un geste adroit et vif de prestidigateur, la molaire d'un homme dont il serrait la tête entre ses genoux.

Des gamins montraient une oreille de porc à un Juif et lançaient des toupies dans les jambes des passants. Le plus audacieux de ces polissons, un gamin au teint basané et au nez camus, nommé Farfanichio, avait apporté une souricière; il lâcha la souris et se mit à sa poursuite un balai à la main, en sifflant et en criant d'une voix perçante : *eccola, eccola* — la voilà, la voilà!

Les chiens aboyaient. Des visages curieux se montraient aux fenêtres.

C'était, sur la place, un immense brouhaha de rires,

de piaillements, de disputes, de sifflets, de vociférations humaines et de braiements.

En regardant ce joyeux spectacle, un sourire parut sur les lèvres du cordonnier ; et il pensa :

— Comme il ferait bon vivre sur cette terre si les femmes ne rongeaient pas leurs maris, comme la rouille ronge le fer !

Se faisant un abri de la main contre le soleil, il leva la tête pour regarder la partie supérieure de l'énorme édifice inachevé, et entouré d'une charpente de bois.

C'était la cathédrale élevée par le peuple à la gloire de la naissance de la Vierge, *Maria Nascente.*

Petits et grands avaient pris part à l'érection du temple. La reine de Chypre avait envoyé de merveilleuses patènes incrustées d'or. Une pauvre vieille fripière, Catherine, avait déposé sur le maître-autel, en offrande à la Vierge, sans se préoccuper des rigueurs de l'hiver qui approchait, son unique manteau, tout usé, dont la valeur ne dépassait peut-être pas vingt sols.

Corbolo qui, depuis son enfance, était habitué à voir cette construction, remarqua ce matin-là une nouvelle tour et s'en réjouit.

Les ouvriers étaient au travail. D'énormes blocs de marbre blanc étincelant, tirés des carrières du Lac Majeur, arrivaient du débarcadère du Laghetto, non loin du Grand Hôpital, où les barques venaient s'amarrer.

Les cabestans grinçaient et les chaînes s'entrechoquaient. Les scies mordaient le marbre. Les ouvriers grimpaient le long des charpentes comme des fourmis.

Et l'immense édifice s'élevait peu à peu, s'ornant d'une quantité innombrable d'aiguilles ogivales, pareilles à des stalagmites, de clochers et de tours de pur marbre blanc. C'était comme une louange éternelle du peuple à la sainte Vierge naissante.

II

Corbolo descendit par quelques marches assez raides dans la cave fraîche, voûtée, et pleine de tonneaux, qui appartenait à l'aubergiste allemand Tibaldo.

Le cordonnier salua poliment les hôtes, s'assit près d'un étameur de sa connaissance, Scarabullo, se commanda un gobelet de vin et des petits pâtés milanais au cumin ; puis, sans se presser de boire, il commença à manger et dit :

— Si tu veux être sage, Scarabullo, ne te marie jamais !

— Pourquoi ?

— Vois-tu, mon ami, continua gravement le cordonnier, se marier, c'est prendre un billet à la loterie. Il vaut mieux avoir la goutte qu'une femme, Scarabullo !

A la table voisine, un brodeur d'or, beau parleur et farceur, Mascarello, racontait à un déguenillé affamé les merveilles de la terre fantastique de Berlinzona, véritable pays de Cocagne où les ceps de vigne portent des saucisses, où l'on donne une oie pour un sol, avec un oison par-dessus le marché, où le « vernaccio », vin supérieur à tous les autres et qui ne contient pas une goutte d'eau, coule à torrents.

Un petit homme scrofuleux et myope s'élança dans la cave ; c'était Gorgolio, un souffleur de verre, grand bavard et amateur de nouvelles.

— Signori, annonça-t-il solennellement en soulevant son chapeau poussiéreux et troué, et en essuyant la sueur de son visage, signori, je viens de chez les Français !

— Que dis-tu, Gorgolio ? Sont-ils donc ici ?

— Mais oui, à Pavie... Laissez-moi reprendre mon souffle, je suis hors d'haleine, j'ai couru à toutes

jambes. Je pensais : pourvu que personne n'arrive avant moi pour vous dire la chose !

— Tiens, vide ce gobelet et raconte ; comment sont-ils, ces Français ?

— C'est un peuple querelleur, mes frères, il ne faut pas leur chercher chicane. Ce sont des gens violents, sauvages, impies, vraiment singuliers et semblables à des bêtes ; des barbares, en un mot. Ils ont des arquebuses et des couleuvrines de huit coudées, des bombes tout en bronze ; des boulets de pierre ; des chevaux pareils à des monstres marins, indomptés, avec les oreilles et la queue coupées.

— Et ils sont nombreux ? demanda le tailleur Maso, un petit homme roux, au visage gai, aux yeux de souris.

— Une multitude ! Ils ont couvert toute la plaine, comme une nuée de sauterelles, on ne voit plus le sol. Le Seigneur nous a envoyé les démons du Nord, en châtiment de nos péchés !

— Pourquoi les injurier, Gorgolio, remarqua Mascarello, puisqu'ils sont nos amis et nos alliés ?

— Nos alliés ! gare à nos poches ! de pareils amis sont pires que les ennemis !

— Mais en quoi les Français sont-ils nos ennemis ? questionna Maso.

— Ils sont nos ennemis parce qu'ils foulent aux pieds nos champs, qu'ils abattent nos arbres, emmènent le bétail, pillent les paysans, et violent les filles. Le roi de France est un débauché. Il court sans cesse après les femmes bien qu'il soit à demi-mort, et il possède les portraits des beautés italiennes, toutes nues. Ses soldats disent : « Si Dieu nous aide, nous ne laisserons pas une seule fille vierge, de Milan à Naples ! »

— Les misérables ! s'exclama Scarabullo en frappant la table du poing, si fort que les verres et les bouteilles s'entre-choquèrent.

— Notre duc, continua Gorgolio, agit selon le bon plaisir du roi de France Ils ne nous considèrent

pas comme leurs semblables, ces barbares. « Vous êtes des voleurs et des assassins, disent-ils, vous avez fait périr votre propre souverain légitime par le poison, et vous avez laissé mourir de faim un enfant innocent. C'est pourquoi Dieu vous punit et fait passer votre territoire entre nos mains. » Nous les accueillons de bon cœur, frères, et ils font goûter des plats que nous leur offrons à leurs chevaux, en disant : « Qui sait si cette nourriture ne renferme pas du poison comme celle avec laquelle vous avez fait mourir votre duc ? »

— Tu mens, Gorgolio !

— Qu'on me crève les yeux et que ma langue se dessèche, si je mens ! Et écoutez encore, messeri, de quoi ils se vantent : « Nous allons conquérir d'abord tous les peuples de l'Italie. Ensuite nous assujettirons toutes les mers et les terres ; nous ferons prisonnier le Grand Turc et nous prendrons Constantinople ; nous élèverons de nouveau la croix sur la Montagne des Oliviers à Jérusalem, et nous reviendrons chez vous. Alors le jugement de Dieu se fera sur vous. Et si vous ne vous soumettez pas à notre domination, nous effacerons votre nom même de la face de la terre. »

— Les temps sont mauvais, frères, dit le brodeur d'or Mascarello, bien mauvais ! Il n'y en a jamais eu de pareils.

Tous se turent.

Un moine, le frère Timothée, s'écria solennellement en levant les bras au ciel :

— Voici les paroles du grand prophète de Dieu, Girolamo Savonarole : « L'homme qui soumettra l'Italie sans sortir le glaive de son fourreau viendra bientôt. O Florence ! ô Rome ! ô Milan ! le temps des chants et des fêtes est passé. Repentez-vous ! Repentez-vous ! Le sang du duc Jean Galéas, le sang d'Abel tué par Caïn, crie vengeance au Seigneur ! »

III

Dominant la cathédrale inachevée, un jeune ouvrier grimpait par une étroite échelle de corde sur l'un des fins clochers, près de la coupole principale : il portait une petite statue de sainte Catherine martyre, qu'il devait fixer à l'extrémité de la tour ogivale.

Autour de lui s'élançaient, pareilles à des stalagmites, des tours aux flèches aiguës ; il ne voyait plus que des arcs, des dentelles de pierre formées de fleurs, de jeunes pousses, de feuilles fantastiques; des prophètes innombrables, des anges, des martyrs et des faces ricanantes de diables ; des oiseaux monstrueux, des sirènes et des harpies; les dragons, aux ailes pointues et aux gueules ouvertes, des gargouilles.

Et tout ce monde de marbre pur, d'une blancheur éblouissante, avec des ombres bleues comme une fumée, ressemblait à une immense forêt couverte de givre étincelant.

Seuls les cris des hirondelles, tournoyant au-dessus de la tête du maçon, troublaient le silence qui régnait là-haut. Le bruit de la foule qui fourmillait sur la place montait à lui comme un faible murmure. A l'extrémité de la verte Lombardie brillaient les cimes neigeuses des Alpes, effilées et blanches comme les flèches de la cathédrale. Parfois il lui semblait entendre les échos de l'orgue, soupirs pieux venus de l'intérieur du temple, du fond de son cœur de pierre; et il lui paraissait alors que tout l'immense vaisseau vivait, respirait, croissait et s'élançait dans le ciel comme un hommage à Marie Naissante, comme un hymne joyeux de tous les siècles et de tous les peuples à la Sainte Vierge.

Tout à coup le tumulte augmenta sur la place ; le tocsin retentit.

Le maçon s'arrêta, et abaissa ses regards; le vertige le saisit et tout s'assombrit devant ses yeux : il lui sembla que le gigantesque édifice tremblait sous ses pieds et que la tour légère, sur laquelle il grimpait, pliait comme un roseau.

— Je vais tomber, pensa-t-il avec effroi! Mon Dieu, reçois mon âme!

Dans un effort suprême, il s'accrocha à l'échelle de corde, ferma les yeux, et murmura :

— *Ave Maria, piena di grazia!...*

Son malaise se dissipa sous l'influence d'un souffle frais qui le ranimait.

Il reprit haleine, rassembla ses forces et continua son ascension, vers le ciel serein et pur, sans plus prêter attention aux voix d'en bas, et il répétait avec une grande joie :

— *Ave Maria, piena di grazia!...*

A ce moment, les membres du conseil qui s'occupait de la construction, *Consiglio della Fabbrica*, des architectes étrangers ou italiens, montaient sur le toit de marbre, large, et presque plat, de la cathédrale. Ils étaient invités par le duc à venir délibérer au sujet du « tiburio » — la tour principale qui devait être élevée sur la coupole du temple.

Parmi eux se trouvait Léonard de Vinci. Son projet avait été repoussé ; on le trouvait trop audacieux, trop hardi, et contraire aux traditions de l'architecture religieuse.

Ils discutaient sans parvenir à se mettre d'accord. Les uns prétendaient que les piliers extérieurs n'étaient pas suffisamment solides : au dire des autres, la cathédrale serait éternelle.

Léonard, selon sa coutume, ne prenait aucune part au débat, et se tenait à l'écart, silencieux et solitaire.

Un ouvrier s'approcha de lui et lui remit une lettre.

— Messer, un cavalier, venu de Pavie, attend votre Grâce en bas, sur la place.

Le peintre décacheta la lettre et lut :

« Léonard, hâte-toi de venir ; j'ai besoin de te voir. Duc Jean Galéas. 14 octobre. »

L'artiste s'excusa auprès des membres du conseil, redescendit rapidement, et partit à cheval pour le château de Pavie, à quelques heures de Milan.

IV

Les marronniers, les ormes et les érables de l'immense parc brillaient au soleil, revêtus de l'or et de la pourpre de l'automne. Les feuilles mortes tombaient en voltigeant comme des papillons. Les fontaines étaient taries et l'herbe croissait dans les vasques, où l'eau ne coulait plus. Dans les parterres abandonnés, les derniers asters se fanaient.

En approchant du château, Léonard aperçut un nain. C'était un vieux bouffon de Jean Galéas, qui était resté fidèle à son maître, alors que tous ses autres serviteurs l'avaient abandonné.

Il reconnut Léonard, s'élança à sa rencontre, boitant et sautillant.

— Comment se porte son Altesse ? demanda le peintre.

Le nain fit un geste désespéré.

Léonard allait s'engager dans l'allée principale.

— Non, non, pas par ici, on pourrait vous voir ! Son Altesse désire que votre visite reste secrète... Car si la duchesse apprend que vous êtes là, elle ne vous laissera peut-être pas entrer... Nous irons plutôt par un sentier détourné... On saigne le duc, en ce moment...

Ils gravirent un escalier, traversèrent plusieurs salles, puis le nain ouvrit une porte, et Léonard pénétra dans une chambre chauffée, dont l'air étouffant était saturé de l'odeur des médicaments.

On pratiquait la saignée, les volets fermés, à la lueur des chandelles, selon les règles de l'art de guérir.

L'aide du barbier tenait un bassin de cuivre dans lequel s'écoulait le sang. Le docteur « maître de physique » *dottor fisico*, le visage pensif, le nez chaussé de lunettes, portait la robe classique de velours violet foncé doublée de petit-gris ; il se contentait d'observer le travail du barbier sans y prendre part, car un médecin ne pouvait, sous peine de déroger, manier lui-même le scalpel.

Après avoir terminé l'opération, le docteur et le barbier s'éloignèrent. Le nain arrangea les oreillers et ramena la couverture sur les pieds du malade.

Léonard examinait la chambre. Au-dessus du lit était suspendue une cage avec un perroquet vert. Sur une table ronde traînaient des cartes, un jeu de dés, et un bocal de verre plein d'eau où nageaient des poissoins dorés. Un petit chien blanc dormait, pelotonné aux pieds du duc : c'étaient les derniers amusements que le serviteur fidèle avait imaginés pour distraire son maître.

— Votre Altesse, dit le nain, messer Léonard est ici !

— Il est ici ?

Un sourire joyeux sur les lèvres, le malade s'efforça de se soulever.

— Maître, tu es là, enfin ! Je craignais que tu ne vinsses pas.

Jean Galéas prit la main du peintre, et son beau et jeune visage — il avait vingt-quatre ans — se colora d'une légère rougeur.

Le nain sortit de la chambre pour monter la garde devant la porte.

— Mon ami, murmura le malade, tu as certainement entendu les bruits qui courent sur toi ? Non ? Je vais te les raconter, alors, et nous en rirons tous deux !

Il s'arrêta, le regarda dans les yeux, et lui dit, avec un faible sourire :

— On dit que tu es mon assassin !

Léonard pensa que le malade délirait.

— Oui, oui, n'est-ce pas, quelle folie? Toi, mon meurtrier! répéta le duc. Il y a trois semaines mon oncle Ludovic le More et Béatrice m'ont envoyé une corbeille de pêches. Madonna Isabelle assure que, depuis le jour où j'ai mangé ces fruits, mon mal a empiré, que je meurs d'un poison lent, et qu'il y a dans ton jardin un arbre...

— C'est vrai, dit Léonard, il y a un arbre empoisonné.

— O mon ami! Est-ce possible?

— Non, grâce à Dieu! même si vraiment les fruits que vous avez reçus venaient de mon jardin. Maintenant je comprends la cause de ces bruits; j'étudiais l'effet des poisons et j'ai voulu tenter des expériences sur un pêcher. J'avais dit à mon élève Zoroastro Peretola que ces pêches étaient vénéneuses. Mais mon essai n'a pas réussi. Les fruits ne peuvent faire aucun mal. Astro s'est sans doute trop hâté d'aller conter cela à quelqu'un de ses amis.

— Ah! je le savais bien! s'écria joyeusement le duc; personne n'est coupable de ma mort! Et pendant ce temps, ces malheureux se soupçonnent mutuellement, se haïssent et tremblent. Oh, s'il était possible de leur répéter ce que nous nous disons maintenant entre nous! Mon oncle se croit mon meurtrier, et moi je sais qu'il est bon, mais faible et timide seulement. Et pourquoi m'aurait-il tué? Je suis prêt à lui remettre le pouvoir. Je n'ai besoin de rien. Je les aurais tous quittés et j'aurais vécu librement, dans la solitude, avec des amis. Je serais devenu moine, ou ton élève, Léonard. Mais personne n'a voulu comprendre que je ne tenais pas au pouvoir. Autrefois, je souffrais à l'idée de mourir jeune. Mais maintenant, maître, j'ai tout compris. Je ne souhaite plus rien, je ne crains plus rien. Je suis calme et joyeux comme si j'avais jeté loin de moi, par une brûlante journée d'été, un vêtement poussiéreux, pour me plonger dans une

eau pure et fraîche. O mon ami, je ne sais pas bien m'exprimer, mais tu comprends ce que je veux dire? N'est-ce pas?...

Léonard, avec un paisible sourire, lui serra la main sans répondre.

— Je savais, continua le malade encore plus joyeusement, je savais que toi seul me comprendrais... Te rappelles-tu? tu m'as dit une fois que la contemplation des lois éternelles et inéluctables de la mécanique enseigne à l'homme l'humilité véritable et la paix parfaite! Je ne t'avais pas compris, alors. Mais maintenant, malade, seul, en proie au délire, que de fois me suis-je souvenu de toi, de ton visage, de ta voix, de chacune de tes paroles, maître! Sais-tu, il me semble, parfois, que nous sommes arrivés au même but par des chemins différents, toi par la vie et moi par l'agonie!

La porte s'ouvrit et le nain annonça d'une voix effrayée :

— Monna Druda!

Léonard voulut sortir, mais le duc le retint.

La vieille nourrice de Jean Galéas entra, tenant à la main une petite fiole remplie d'un liquide trouble et jaunâtre. C'était de l'onguent de scorpions dont on frictionnait la poitrine et le ventre du malade. Les sorcières assuraient qu'il n'y avait pas de meilleur médicament, non seulement contre les poisons, mais aussi contre les maléfices, charmes, ou suggestions de tous genres.

En voyant Léonard assis au bord du lit, la vieille femme s'arrêta, pâlit, et ses mains se mirent à trembler si fort qu'elle faillit laisser choir la fiole.

— Que Dieu soit avec nous! Sainte Vierge!

Elle se hâta de sortir de la chambre en se signant et en marmottant des prières. Puis elle courut, aussi vite que ses vieilles jambes le permettaient, chez sa maîtresse, madonna Isabelle, pour lui annoncer cette nouvelle terrible.

Monna Druda était persuadée que l'infâme Ludovic t son complice Léonard s'entendaient pour faire périr e duc, sinon par le poison, du moins grâce à quelque nvoûtement ou quelque conjuration satanique.

La duchesse priait dans la chapelle, agenouillée evant une sainte image.

Lorsque Monna Druda lui eut annoncé que Léonard tait chez le duc, elle se leva et s'écria courroucée :

— Est-ce possible ? Qui l'a laissé entrer ?

— Qui? murmura la vieille en hochant la tête. Votre ltesse ne me croira pas, mais je ne puis me figurer omment il est venu, le maudit! Qui sait s'il n'est pas orti de terre, ou descendu par la cheminée ! Ce n'est as clair ! J'ai déjà plusieurs fois raconté à votre ltesse...

Un page entra dans la chapelle et dit, en ployant respectueusement le genou :

— Sérénissime Madonna, vous serait-il agréable, insi qu'à votre époux, de recevoir Sa Majesté le très hrétien roi de France ?

V

Le roi Charles VIII s'était installé au rez-de-chaussée u château de Pavie, somptueusement aménagé pour ui par Ludovic le More.

Charles, que son père Louis XI intimidait fort, avait u une enfance triste, solitaire, et maladive, dans e château désert d'Amboise, où il s'était nourri de omans de chevalerie qui avaient eu une influence âcheuse sur son esprit déjà faible. Devenu roi, il se igurait être le héros d'aventures fabuleuses, comme elles des chevaliers errants de la Table Ronde.

Ce jeune homme de vingt ans, inexpérimenté et imide, bon et étourdi, voulut mettre en pratique ce u'il avait lu dans les livres. « Fils du dieu Mars, des-

cendant de Jules César » selon l'expression des chroniqueurs de la cour, il partit, à la tête d'une armée immense, pour conquérir Naples, la Sicile et Constantinople, détrôner le Grand Turc, déraciner complètement l'hérésie mahométane et délivrer le tombeau du Christ du joug des infidèles.

Ce jour-là, après un copieux dîner, il songeait à ses conquêtes futures et à la gloire qui l'attendait.

Ses pensées s'embrouillaient; il éprouvait une douleur au creux de l'estomac et une lourdeur dans la tête, conséquence du souper trop joyeux de la veille, en compagnie de dames milanaises; toute la nuit, il avait vu en rêve le visage de l'une d'elles, Lucrèce Crivelli.

Charles VIII était petit de taille et laid de visage. Il avait les jambes torses et maigres comme des aiguilles à tricoter; des épaules étroites, dont l'une était plus haute que l'autre; une poitrine enfoncée, un nez crochu d'une grandeur démesurée, de rares cheveux d'un roux clair, tandis qu'un étrange duvet jaunâtre lui tenait lieu de moustaches et de barbe. Un tic nerveux fort désagréable lui tordait le visage et les mains. Ses grosses lèvres perpétuellement ouvertes, comme celles des petits enfants, ses sourcils hérissés, ses énormes yeux à fleur de tête, myopes et blanchâtres, lui donnaient une expression triste, distraite, et en même temps embarrassée comme il arrive chez les gens faibles d'esprit. Ses paroles étaient sans suite et saccadées.

Il se prépara à aller faire une visite au duc Jean Galéas et à sa femme Isabelle.

Les hérauts partirent en avant.

Quatre pages tenaient suspendu au-dessus de la tête du roi un magnifique dais de soie bleue, tissé de lis d'argent; le sénéchal lui jeta sur les épaules un manteau fourré d'hermine; le velours écarlate était brodé d'abeilles d'or, avec cette chevaleresque devise : « le roi des abeilles n'a pas d'aiguillon ». Le

ortège traversa les salles désertes et sombres du châau de Pavie pour arriver à la chambre du mourant.

En passant devant la chapelle, Charles vit la uchesse Isabelle.

Il enleva respectueusement sa toque, et voulut s'approcher d'elle en l'appelant « chère sœur », et en la aisant sur les lèvres.

Mais la duchesse le prévint et se jeta à ses pieds.

— Monseigneur, commença-t-elle, en récitant un iscours préparé d'avance, prenez pitié de nous! Dieu ous récompensera. Défendez les innocents, chevalier agnanime! Ludovic le More nous a tout pris, il a surpé notre trône, empoisonné mon époux, le souerain légitime de Milan, Jean Galéas. Dans notre ropre maison, nous sommes entourés de meurtriers.

Charles comprenait mal et entendait à peine ce u'elle disait.

— Hein? hein? Qu'est-ce qu'il y a? — murmura-t-il omme quelqu'un qui s'éveille d'un songe. Et il reprit agitant convulsivement les épaules : — Non, non, il e faut pas... Je vous en prie, il ne faut pas, chère eur... Levez-vous, levez-vous!

Mais elle ne se releva pas, saisit les mains du roi, s baisa, voulut lui entourer les jambes de ses bras, , ne pouvant retenir ses larmes, elle s'écria avec un ésespoir sincère :

— Si vous m'abandonnez, Monseigneur, je porterai main sur moi!

Le roi se troubla tout à fait et sa figure se contracta aladivement, comme s'il eût été lui-même prêt à leurer.

— Voyons, voyons!... Mon Dieu... je ne peux pas... riçonnet... je t'en prie... je ne sais pas... dis-lui... ue...

Il avait envie de s'enfuir : Isabelle n'excitait aucune ompassion en lui. Même dans l'humiliation et le ésespoir, elle était si fière et si belle qu'elle ressemlait à une majestueuse héroïne de tragédie.

— Calmez-vous, sérénissime madonna. Sa Majesté fera tout ce qui sera possible pour vous et pour votre époux, messer Jean Galéas, dit le cardinal, poliment, mais froidement, avec une nuance de hauteur.

La duchesse jeta un coup d'œil sur Briçonnet, examina attentivement le roi, et se tut tout à coup, comme si elle venait seulement de comprendre avec qui elle parlait.

Le prince qu'elle avait devant elle était laid, ridicule, et insignifiant. Ses grosses lèvres entr'ouvertes avaient un sourire stupide, contraint et distrait; il roulait des yeux énormes, blanchâtres, dénués d'expression.

— Moi, aux pieds de cet enfant, de cet idiot, moi la petite-fille de Ferdinand d'Aragon!

Elle se leva, ses joues pâles se couvrirent de rougeur. Le roi sentit qu'il devait à tout prix faire cesser ce pénible silence. Il fit un effort, haussa les épaules à plusieurs reprises, regarda anxieusement autour de lui, et après avoir murmuré simplement son « Hein? hein? qu'est-ce? » habituel, il fit un geste découragé et se tut.

La duchesse le considérait avec un mépris non dissimulé. Charles baissa la tête, confus :

— Briçonnet, allons, allons... Hein?

Les pages ouvrirent les portes. Charles entra dans la chambre du duc.

Les volets n'étaient plus fermés : les derniers rayons d'un soleil d'automne, prêt à disparaître derrière les collines bordant le parc, entraient par les fenêtres.

Le roi s'approcha du lit du malade, l'appela « mon cousin », et lui demanda des nouvelles de sa santé.

Jean Galéas répondit avec un sourire si plein de sérénité et de bienveillance que Charles se sentit immédiatement à son aise. Son trouble se dissipa et il se calma peu à peu.

— Que Dieu envoie la victoire à Votre Majesté! lui dit le duc. Lorsque vous serez à Jérusalem, au Tom-

peau du Seigneur, priez pour ma pauvre âme, car à e moment-là, je...

— Ah ! non, non, mon cousin, comment... pourquoi lites-vous cela ? interrompit le roi. Dieu est miséri-ordieux. Vous guérirez ! Nous irons faire des expé-itions ensemble, nous battrons les Turcs infidèles !

Jean Galéas hocha la tête :

— Non, ces choses-là ne sont plus faites pour moi !

Et, jetant au roi un regard profond et scrutateur, il jouta :

— Quand je serai mort, seigneur, n'abandonnez pas non petit Francesco, ni Isabelle : elle est malheu-euse ; elle n'a personne au monde !

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Charles avec ne émotion vive et inattendue ; les coins de ses rosses lèvres qui tremblaient s'abaissèrent, et son isage prit une expression de bonté inaccoutumée; n eût dit le reflet soudain d'une lumière intérieure.

Il se pencha vivement sur le malade et, l'embrassant vec une tendresse impétueuse, il bégaya :

— Mon cher cousin... Mon cher petit cousin...

Ils se sourirent mutuellement, comme de pauvres nfants malades, et leurs lèvres s'unirent en un baiser raternel.

En sortant de la chambre du duc, le roi appela le ardinal :

— Briçonnet, hé, Briçonnet... tu sais... il faudra... ı sais... les défendre... Il ne faut pas l'abandonner, on... Je suis un chevalier... Il faut les défendre, en-ends-tu ?... je le veux...

— Sire, répondit le cardinal évasivement, il mourra, uoi que nous fassions ! Comment pourrions-nous onc lui être utiles ? Nous nous nuirons à nous-êmes : Ludovic le More est notre allié.

— Ludovic le More est un scélérat, un meurtrier, oilà ! s'écria le roi. Il parlait avec force, comme un omme raisonnable.

— Qu'y faire? demanda Briçonnet en haussant les

épaules avec un sourire condescendant. Ludovic le More n'est ni meilleur ni pire que les autres. C'est la politique, Sire! Nous sommes tous des hommes...

Un échanson apporta au roi un gobelet de vin. Charles le but avec avidité. La boisson l'excitait et chassait ses pensées tristes.

En même temps que l'échanson, était entré un gentilhomme envoyé à Charles par Ludovic pour l'inviter à souper. Le roi refusa. Le gentilhomme le pressa de revenir sur sa décision, mais, voyant que ses instances étaient vaines, il s'approcha du valet de chambre Thibauld et lui glissa quelques mots à l'oreille. Celui-ci hocha la tête en signe d'acquiescement, et à son tour, dit à demi-voix au roi :

— Votre Majesté, madonna Lucrèce...

— Hein? Quoi?... Qu'est-ce qu'il y a? Quelle Lucrèce?

— La dame avec laquelle vous avez daigné danser au bal la nuit dernière.

— Ah ! oui, en effet ! Je m'en souviens... Madonna Lucrèce... Elle est charmante! Tu dis qu'elle sera au souper?

— Elle y sera sûrement, et elle supplie Votre Majesté...

— Elle supplie... Ah ! c'est ainsi ! Que faire, Thibauld? Hein? Comment crois-tu?... Moi, je suppose... Demain, je pars en expédition... Pour la dernière fois... Remerciez le duc, messer, dit-il à l'envoyé, j'accepte l'invitation...

Le roi prit Thibauld à part :

— Écoute, qui est cette madonna Lucrèce?

— La maîtresse du More, Votre Majesté !

— La maîtresse du More, ah! c'est dommage!

— Sire, il vous suffit de dire un mot, et tout sera arrangé en un instant. Aujourd'hui, si vous le désirez. Le More en sera même flatté, ajouta Thibauld.

VI

Huit jours plus tard, le jeune duc rendit son âme à Dieu.

Avant de mourir, il pria sa femme de faire venir Léonard. Elle refusa. Monna Druda avait assuré à Isabelle que ceux qui avaient été ensorcelés éprouvaient toujours un désir invincible et funeste de revoir celui qui leur avait jeté un sort. La vieille femme continuait à frictionner le corps du malade avec de l'onguent de scorpions, et, jusqu'à la fin, les médecins le tourmentèrent de leurs saignées.

Il mourut doucement.

— Que ta volonté soit faite ! furent ses dernières paroles.

Le More ordonna de transporter le corps du défunt à Milan et de l'exposer dans la cathédrale.

Les gentilshommes se rassemblèrent au château de Milan. Ludovic, assurant que la mort prématurée de son neveu lui causait un vif chagrin, proposa de proclamer duc le petit Francesco, fils de Jean Galeas, l'héritier légitime. Mais tous s'y opposèrent en déclarant qu'il ne fallait pas confier un pouvoir aussi étendu à un enfant, et demandèrent à Ludovic, au nom du peuple, d'accepter le sceptre ducal.

Il refusa hypocritement d'abord, puis enfin il feignit de céder, contre son gré, à leurs prières.

On apporta un somptueux vêtement de brocart d'or. Le nouveau duc le jeta sur ses épaules, monta à cheval, et se rendit à l'église Saint-Ambroise. Ses partisans l'entouraient. Leurs cris : *viva il Moro, viva il duca !* se mêlaient au son des trompettes, du canon, des cloches. Le peuple, lui, restait silencieux.

En présence des syndics, des consuls, des citoyens de marque, les héraults lurent, sur la Place du Marché, du haut de la Loggia degli Osii, adossée à l'aile

méridionale de l'Hôtel de Ville, le « privilège » donné au duc Ludovic le More par Maximilien, le chef perpétuel du Saint-Empire romain.

« — *Maximilianus divina favente clementia Romanorum Rex semper Augustus.* Tous les domaines comprenant les terres, les villes, les villages, les châteaux, les forteresses, les montagnes, les pâturages et les plaines ; les bois, les prairies, les landes, les rivières et les lacs ; les chasses, les pêches et les mines ; toutes les propriétés des vassaux, celles des marquis, des comtes et des barons ; les monastères, les églises et les paroisses, nous t'en faisons don à toi, Ludovic Sforza, et à tes héritiers ; nous te confirmons tous tes droits ; nous te nommons duc de Milan ; nous t'élevons au pouvoir et nous te choisissons, toi, tes fils, tes petits-fils et tes arrière-petits-fils, comme souverains autocrates de la Lombardie, jusqu'à la fin des siècles. »

Quelques jours plus tard, on annonça la translation solennelle, dans la cathédrale, de la plus sainte relique de Milan, un des clous de la vraie croix.

Ludovic le More espérait plaire au peuple et affermir son pouvoir par cette cérémonie.

CHAPITRE VI

JOURNAL DE GIOVANNI BELTRAFFIO

(1494-1495.)

> L'amore di qualunque cosa è figliuolo d'essa cognitione. L'amore è tanto più fervente, quanto la cognitione è piu certa.
>
> L'amour est le fils de la connaissance. L'amour est d'autant plus ardent que la connaissance est plus sûre.
>
> LÉONARD DE VINCI.
>
> Ayez la sagesse du serpent et la simplicité de la colombe.
>
> MATHIEU, X, 16.

Je suis entré dans l'académie du maître florentin Léonard de Vinci, le 25 mars 1494.

Voici quel est le plan des études : perspective, dimensions et proportions du corps humain ; dessin d'après les modèles des bons maîtres ; dessin d'après nature.

* * *

Aujourd'hui, mon ami Marc d'Oggione m'a donné un livre renfermant des préceptes du maître au sujet de la perspective. Le livre commence comme suit :

« La lumière solaire procure la plus grande joie au corps, la clarté des vérités mathématiques procure la plus grande joie à l'esprit. »

* * *

Le maître s'occupe de moi comme si j'étais un

membre de sa famille : ayant appris que j'étais pauvre, il n'a pas voulu accepter de ma part le paiement convenu de 5 florins par mois.

*
* *

Le maître m'a dit :

« Lorsque tu connaîtras à fond les lois de la perspective et que tu sauras par cœur les dimensions du corps humain, observe avec zèle, durant tes promenades, les mouvements que font les gens : leur manière d'être, de marcher, de parler, de discuter ; comment ils rient et se battent ; les expressions différentes qu'ont revêtues leurs traits à ces moments-là, ainsi que celles des spectateurs qui avaient l'intention de les séparer et de ceux qui regardaient en silence ; note tout cela et prends une esquisse au crayon, le plus rapidement possible, dans un petit livre à pages de couleur que tu porteras constamment sur toi ; lorsque tu l'auras rempli, procure-t-en un autre; mets de côté et conserve soigneusement le premier. Souviens-toi qu'il ne faut ni détruire ni effacer ces croquis, mais les garder, car les mouvements du corps sont si variés qu'aucune mémoire humaine ne peut les retenir. C'est pour cette raison que tu dois considérer ces études comme tes meilleurs précepteurs et maîtres. »

J'ai acheté un de ces carnets et, chaque soir, j'y inscris les paroles dignes d'attention prononcées par le maître pendant la journée.

*
* *

Aujourd'hui, dans la ruelle des Chiffonniers, située près de la cathédrale, j'ai rencontré mon oncle, le maître verrier Oswald Ingrim. Il m'a dit qu'il me reniait et que j'avais perdu mon âme, cela parce que je m'étais installé dans la maison de l'athée et hérétique Léonard.

Je suis maintenant absolument seul : je n'ai personne, ni parents, ni amis, sauf le maître.

Je répète la superbe prière de Léonard : « Que le Seigneur, Lumière du monde, m'éclaire, et qu'il m'aide à étudier la perspective, science de Sa Lumière! » Se peut-il que ces paroles soient celles d'un athée?

*
* *

Quels que soient mes soucis, il me suffit de jeter un coup d'œil sur sa figure pour que mon âme devienne plus légère et plus gaie. Quels yeux il a! clairs, bleus, pâles et froids comme de la glace; quelle voix douce et agréable; quel sourire! Les gens les plus entêtés et les plus méchants ne peuvent résister à ses paroles bienveillantes lorsqu'il désire leur faire dire « oui » ou « non ».

Souvent je le regarde longuement quand il est assis à sa table de travail, plongé dans ses réflexions, et que, d'un mouvement lent qui lui est habituel, il lisse, avec ses fins doigts, sa longue barbe frisée et douce comme la soie des boucles d'une jeune fille. S'il parle avec quelqu'un, il ferme ordinairement à demi ses yeux, légèrement ironiques, moqueurs, mais pleins de bonté; il semble alors que son regard, filtrant à travers ses cils touffus, vous pénètre jusqu'au fond de l'âme.

*
* *

Il s'habille simplement; il ne peut supporter les couleurs vives pour les vêtements, ni la vanité des modes nouvelles. Il n'aime aucun parfum. Mais son linge, de fine toile normande, est toujours immaculé et blanc comme la neige. Il porte une toque de velours noir, sans ornements, médailles ou plumes. Par-dessus sa casaque noire, qui tombe presque aux genoux, il met un manteau rouge foncé à plis droits,

pitocco rosato, comme on les portait autrefois à Florence. Ses mouvements sont égaux et tranquilles. Malgré la simplicité de sa mise, il est impossible, où que ce soit qu'il se rende, — parmi les seigneurs ou la foule du peuple — qu'il n'attire pas l'attention ; en effet il ne ressemble à personne.

*
* *

Il n'y a rien qu'il ne sache faire, il connaît tout : il est très bon tireur d'arc et d'arbalète, nageur, maître à l'escrime, au sabre.

Une fois je l'ai vu lutter avec les gens les plus adroits du peuple : le jeu consistait à lancer dans l'église une petite piécette, de façon à atteindre juste le milieu de la coupole.

Maître Léonard les vainquit tous par sa vigueur et son agilité.

Il est gaucher. Mais avec sa main gauche, délicate et fine comme celle d'une jeune femme, il courbe des fers à cheval, tord la languette de cuivre d'une sonnette, et, avec cette même main, dessinant la figure d'une belle vierge, il jette sur le papier des ombres transparentes à l'aide du fusain ou du crayon, ombres légères comme le frémissement des ailes du papillon.

*
* *

Aujourd'hui, après dîner, il a terminé devant moi un dessin représentant la tête inclinée de la Vierge Marie écoutant avec attention la bonne nouvelle de l'Archange.

Sous les bandeaux ornés de perles ondulent des touffes de cheveux, nattés à la mode des jeunes florentines, et arrangés, semble-t-il, sans aucune recherche, mais à la vérité avec le plus grand art. La beauté de ces cheveux vous captive comme une étrange musique.

Et ces yeux mystérieux qui semblent briller à travers les paupières abaissées, dans l'ombre des cils, vous rappellent les fleurs sous-marines que l'on aperçoit sous les vagues transparentes, mais qu'on ne peut jamais atteindre.

Soudain le petit serviteur Jacopo s'est élancé dans l'atelier, sautant de joie et battant des mains.

— Les monstres! les monstres! criait-il. Maître Léonard, allez vite à la cuisine! Je vous ai amené de si superbes gaillards que vous vous en lécherez les doigts. Ce sont des mendiants du parvis de Saint-Ambroise. Je leur ai dit que vous leur donneriez à souper s'ils consentaient à se laisser dessiner. Ah! quel miracle!

Le maître, abandonnant le dessin non achevé, s'est rendu à la cuisine et je l'ai suivi.

Nous vîmes, assis gravement sur le banc, deux vieillards, des frères, au corps ballonné comme s'ils étaient gonflés de liquide, avec des goitres énormes et hideux. Cette maladie est commune aux habitants des monts de Bergame.

Le visage de Jacopo resplendissait d'orgueil.

— Et bien, vous voyez, murmura-t-il, je vous disais bien qu'ils vous plairaient! Je sais bien, moi, ce qu'il vous faut.

Leonard s'assit à côté des monstres, ordonna d'apporter du vin, se mit à les régaler, à les interroger amicalement et les fit rire en leur racontant des fables ridicules. Très vite, les deux personnages furent ivres et se livrèrent à la plus franche gaieté avec d'horribles grimaces; gêné, je baissais les yeux et me détournais pour ne plus les voir. Mais Léonard, lui, les observait avec une curiosité grave et profonde, comme un savant qui fait des expériences. Quand leur laideur atteignit son plus haut degré, il prit du papier et commença à dessiner ces ignobles brutes, avec le même crayon et le même amour qu'il aurait mis à rendre le divin sourire de la Vierge Marie.

Le soir, il me montra une quantité de caricatures de personnages et d'animaux grotesques, semblables à ceux que les malades entrevoient dans les heures de fièvre.

Les têtes d'animaux reproduisaient des traits humains et réciproquement; et l'on passe de l'une à l'autre espèce avec un tel naturel et une telle facilité que c'est à faire frémir.

Et le plus terrible, c'est que ces monstres vous semblent connus, comme si vous les aviez déjà vus; ils ont quelque chose de séduisant qui, tout à la fois, vous attire et vous repousse, comme un précipice. On regarde, on se sent mal à l'aise, et cependant on ne peut pas plus détourner les yeux que si l'on contemplait la plus adorable tête de jeune fille que Léonard ait jamais peinte. Dans l'un et l'autre cas, on demeure étonné, comme devant un miracle.

*
* *

Cesare de Sesto raconte que Léonard, rencontrant quelque part, dans la rue, un homme qui présente quelque monstruosité curieuse, peut, durant toute la journée le suivre pas à pas, afin de l'observer, et s'efforce de se rappeler son visage.

« Une monstruosité véritable chez les gens, dit le maître, est chose aussi rare qu'une merveille; le commun seul est ordinaire. »

*
* *

Marco d'Oggione est l'élève le plus appliqué et le plus consciencieux de Léonard. Il travaille comme un bœuf, suit avec exactitude toutes les règles du maître, mais, à mon avis, plus il se donne de peine et moins il réussit. Marco est entêté; ce qu'il s'est mis dans l'esprit, on ne pourrait le lui arracher même avec un clou. Il est persuadé que « la patience et le labeur

acharné vainquent tout ». C'est pourquoi il ne perd pas la confiance qu'il a d'arriver à être un illustre artiste; il se réjouit plus que nous des découvertes du maître, découvertes qui rapprochent l'art de la mécanique. Cesare de Sesto se moque de lui sans cesse :

— Ce bon Marco, dit-il, est un véritable martyr de la science. Son exemple prouve que les règles si renommées, et le procédé découvert par le maître pour reconnaître les âmes d'après les physionomies, ne valent absolument rien. Ce n'est pas assez de savoir comment naissent les enfants pour en avoir. Léonard se trompe et trompe aussi les autres : il dit une chose et fait le contraire. Il ne lui suffit pas d'être un grand artiste, il veut être aussi un grand savant; il veut allier l'art à la science, l'inspiration aux mathématiques. Je crains cependant que, voulant courir deux lièvres à la fois, il n'en attrape aucun!

Il est possible que dans les paroles de Cesare se trouve une parcelle de vérité; mais pourquoi déteste-t-il autant le maître?

Léonard lui pardonne tout, écoute volontiers ses ironiques et méchants discours, estime son esprit, et ne se fâche jamais contre lui.

* * *

J'observe sa manière de travailler au tableau de la *Sainte Cène*. Très tôt, à peine le soleil apparu, il sort de la maison, se dirige vers le réfectoire du couvent, et, durant toute la journée, jusqu'au crépuscule il peint, sans quitter un seul instant ses pinceaux, oubliant même de manger et de boire. Parfois aussi, une semaine ou deux se passent sans qu'il reprenne sa palette; mais quotidiennement il reste deux ou trois heures sur l'échafaudage devant la fresque, examinant et jugeant ce qui est fait. D'autres fois, pendant la méridienne, au moment le plus chaud de la journée, quittant le travail commencé, il court au

monastère, par les rues désertes, sans s'inquiéter du soleil brûlant, comme entraîné par une force invisible; il monte sur son échafaudage, donne quelques coups de pinceau, puis repart.

* * *

Tous ces jours-ci le maître a travaillé à la tête de saint Jean. Il devait la terminer aujourd'hui. Mais, à mon grand étonnement, il est resté à la maison et, dès le matin, avec le petit Jacopo, s'est mis à observer le vol des bourdons, des guêpes et des mouches. Il est si absorbé dans l'étude de la structure de leur corps et de leurs ailes qu'on pourrait supposer que le sort du monde en dépend. Il s'est réjoui, Dieu sait comment, lorsqu'il a découvert que les pattes postérieures des mouches leur servaient de gouvernail. D'après l'avis du maître, ceci est extrêmement utile et important pour la confection de la machine à voler. Mais c'est tout de même dommage que la tête de saint Jean soit délaissée pour l'étude des pattes de mouches. Et Jacopo l'aide, lui apporte des guêpes, des mouches, des araignées. Drôle de petit corps, ce Jacopo! Sauvage, n'aimant personne, il flâne dans la rue pendant la plus grande partie de la journée; il est cruel envers les animaux, mais il adore le maître, et est prêt à donner sa vie pour satisfaire le moindre de ses désirs.

* * *

Aujourd'hui, nouveau chagrin. Les mouches sont oubliées ainsi que la *Sainte Cène*. Le maître invente un très joli ornement, plein de finesse, pour l'écusson destiné à la nouvelle Académie milanaise des Beaux-Arts, qui n'existe pas encore, mais que le duc projette. Je ne résiste plus et me décide à lui rappeler la tête inachevée de saint Jean. Il hausse les épaules et,

ans même lever les yeux de dessus son dessin, murmure entre ses dents : « Elle ne s'envolera pas, nous vons bien le temps ! »

Parfois, je comprends la méchanceté de Cesare.

*
* *

Le duc Ludovic lui a confié l'organisation, dans le palais, de tubes acoustiques cachés dans l'épaisseur des murs et dénommés « Oreilles de Denys » ; ces tubes permettent au souverain d'écouter, d'une des chambres, ce qui se dit dans l'autre. Au début, Léonard s'est occupé avec beaucoup d'entrain de l'installation de ces tubes. Mais bientôt son ardeur est tombée, et il a ajourné ce travail sous différents prétextes.

Le duc le pressait en vain et se fâchait. Aujourd'hui, de bonne heure, on est venu du palais à plusieurs reprises pour chercher le maître. Mais une autre affaire non moins importante que l'installation des « Oreilles de Denys » l'occupe en ce moment ; il fait diverses expériences sur les plantes.

*
* *

Il aime tous les animaux. Parfois il passe des journées entières à observer et à dessiner des chats, il étudie leurs mœurs et leurs habitudes, comment ils jouent, se tiennent, dorment, se nettoient la figure avec leurs pattes, attrapent les souris, font le gros dos et se hérissent contre les chiens.

Ou bien, avec le même enthousiasme, il regarde à travers les parois d'un grand réservoir de verre, les poissons, les seiches, et beaucoup d'autres animaux aquatiques. Son visage exprime une joie profonde et silencieuse lorsqu'ils se battent et s'entre-dévorent.

*
* *

Il a mille affaires à la fois. L'une n'est pas terminée qu'il en commence une autre. Du reste, chacune de ces affaires ressemble à un jeu, et chaque jeu à une affaire.

Il est très capricieux et inconstant. Cesare dit qu'on verra plutôt les rivières remonter leur cours que Léonard s'attacher à un sujet quelconque et le mener à bonne fin.

Il l'appelle en riant, « le plus grand des étourdis », assurant que tous ces travaux ne servent à rien.

— Léonard, dit-il, a écrit plus de cent vingt gros cahiers intitulés « De la nature », *Delle Cose Naturale.* Mais pour le moment tout cela n'est qu'un amas de citations prises au hasard, de remarques isolées, de morceaux détachés, qui finissent par couvrir plus de cinq mille feuillets, dans un si affreux désordre, que souvent lui-même ne s'y retrouve pas; il se met à chercher un passage quelconque dont il a besoin, mais il n'arrive pas à le découvrir.

De nouveau, le maître a travaillé, pendant deux jours, à la tête de saint Jean, et de nouveau il l'a quittée pour d'autres travaux et des affaires imprévues. Il dit que l'odeur des couleurs, la vue des pinceaux et de la palette, lui répugnent, lorsqu'il est longtemps à l'ouvrage.

Telle est notre existence. Nous suivons les caprices du sort ; nous vivons au jour le jour, nous en remettant à la volonté de Dieu.

C'est encore heureux qu'il n'ait pas repris la construction de sa machine volante, autrement il serait si absorbé dans sa mécanique que nous ne l'apercevrions même plus.

*
* *

J'ai remarqué que, toutes les fois qu'il se remet au ravail après une longue période de doute et d'hésitaon, un sentiment de crainte semble l'envahir lorsu'il saisit son pinceau. Il est toujours mécontent de e qu'il a fait. Dans les créations qui paraissent, à 'autres, atteindre la limite de la perfection, il trouve es défauts. Il tend vers ce qu'il y a de plus grand, ers l'inaccessible, vers ce qui ne peut être accompli, uel que soit le talent infini d'une main humaine. 'est pourquoi il ne termine jamais ses œuvres.

*
* *

Aujourd'hui, un maquignon juif est venu offrir des hevaux. Le maître voulait acheter un étalon bai. Le uif se mit à le persuader d'acheter aussi une jument ; le supplia, insista et fit tant de discours, que Léoard, qui se connaît en chevaux et les aime, haussa s épaules, se mit à rire et se laissa convaincre afin e se débarrasser le plus vite possible du maquignon nportun.

Je regardais, j'écoutais et je doutais.

— De quoi t'étonnais-tu ? me demanda plus tard esare. C'est comme toujours : le premier venu peut ui monter sur la tête. On ne peut en rien se fier à ui. Il ne sait pas se décider. Tout est double chez lui : est à la fois pour nous et pour vous — il dit en ıême temps oui et non. Il va du côté où souffle le ent. Malgré sa grande force physique et morale, il 'a aucun courage réel, aucune solidité !

Cesare a continué longtemps encore à récriminer, mplifiant à plaisir et allant jusqu'aux médisances ıême. Mais je sentais que, dans ses paroles mensonères, il y avait une portion de vérité.

*
* *

Andréa Salaino est tombé malade. Le maître l soigne et passe la nuit à son chevet. Quant au remèdes et aux saignées, il ne veut pas en entendr parler. Marco d'Oggione a apporté des pilules en ca chette. Léonard les a trouvées, les a jetées par l fenêtre, et a déclaré que tous les docteurs et les bar biers étaient des charlatans et des filous.

*
* *

Léonard a écrit aujourd'hui plusieurs feuilles pou son livre, commencé depuis longtemps, sur la Peintur — *Trattato sulla Pittura,* — mais Dieu sait quand i le terminera !

Ces derniers temps, il travaille beaucoup avec mo la perspective linéaire et dans l'espace, les lois de l lumière et des ombres ; il me cite des passages de livre et des pensées détachées au sujet de l'art.

*
* *

Que le Seigneur récompense le maître pour l'amou et la sagesse avec lesquelles il me guide à travers le sentiers sublimes de cette si noble science !

*
* *

Le maître a dit : « Tout ce qu'il y a de beau dan l'homme meurt, mais dans l'art, il n'en est pas ainsi ; *Gosa bella mortal passa, e non d'arte.*

*
* *

Ce soir, je l'ai vu, sous la pluie, dans une ruell étroite, sale et puante, examiner avec attention un muraille de pierres, couverte de taches d'humidité, e

ui, à mon avis, n'offrait rien de remarquable. Cela ura longtemps. Les gamins le montraient du doigt et aient. Je lui demandai ce qu'il trouvait à ce mur.

— Regarde, Giovanni, me répondit-il, regarde quel onnant miracle, cette chimère avec la gueule ouverte, , à côté, cet ange à la figure délicate et aux boucles ivolées, qui tâche d'échapper à la poursuite du onstre. Un concours de circonstances a créé ici des odèles dignes de l'attention d'un grand artiste !

Il suivait de son doigt le contour des taches, et, à ion grand ébahissement, j'aperçus en effet ce qu'il enait de me décrire.

— Peut-être bien, continua le maître, que beaucoup e gens trouveraient cette occupation stupide ; mais sais, d'après ma propre expérience, combien elle st utile pour stimuler sans cesse l'esprit et le pouser à faire de nouvelles découvertes.

*
* *

Aujourd'hui, il a comparé entre elles les rides proites par les muscles de la face pendant le rire et endant les pleurs. Il n'y a aucune différence, à ces oments-là, dans l'aspect général des yeux, de la ouche, des joues. Seulement, chez celui qui pleure, s sourcils se relèvent et se rejoignent, des plis se eusent dans le front, et les coins de la bouche abaissent; tandis que, chez celui qui rit, les sourcils écartent largement l'un de l'autre et les coins de la ouche se relèvent. Il a dit pour conclure :

— Efforce-toi d'être un observateur désintéressé des ens qui rient ou qui pleurent, qui haïssent ou qui ment, de ceux qui pâlissent ou crient de douleur ; garde, étudie, analyse, examine pour bien connaître utes les expressions des sensations humaines !

Cesare m'a appris que le maître aimait assister aux écutions des condamnés à mort, afin de voir de ès, sur leur physionomie, tous les degrés de l'an-

goisse et de l'effroi qu'ils éprouvent, et qu'il provoquait même l'étonnement des bourreaux par la curiosité qu'il manifestait à suivre attentivement les dernières convulsions des pauvres mourants.

— Tu ne peux te représenter, Giovanni, ce qu'est cet homme, a ajouté Cesare avec un sourire triomphant. Il enlèvera de dessous tes pas une chenille et la mettra sur une feuille, afin qu'elle ne soit pas écrasée; mais, une fois qu'il est plongé dans ses lubies, je crois que, s'il voyait pleurer sa propre mère, il ne manquerait pas de noter le mouvement des sourcils et observerait comment la peau du front se fronce, et de quelle manière s'abaissent les coins de la bouche.

*
* *

Voici l'histoire de la peinture, racontée en quelques mots par le maître.

— Après les Romains, lorsque les peintres s'imitèrent les uns les autres, l'art tomba en décadence pendant de longs siècles. Alors parut le Florentin Giotto qui ne se contenta pas de suivre les traces de son maître Cimabue. Natif d'une contrée montagneuse et déserte, où l'on ne rencontre que de rares troupeaux, il se sentit attiré par l'art et commença à dessiner sur de simples pierres l'image des chèvres qu'il menait paître, ainsi que les silhouettes des autres animaux de l'endroit. Enfin, après de longues études, il arriva à surpasser, non seulement les artistes de son temps, mais aussi beaucoup de ceux des siècles précédents. Après Giotto, ce fut de nouveau une période médiocre pour l'art, parce que chacun reproduisait les modèles déjà exécutés. Cela dura ainsi tout un siècle, jusqu'à l'époque où Tommaso le Florentin, surnommé Masaccio, démontra, par ses créations parfaites, jusqu'à quel point ceux qni ne font que copier perdent leur temps, au lieu de s'inspirer de la nature, qui est le maître de tous les maîtres.

*
* *

La première œuvre d'art fut la ligne tracée sur un nur, pour marquer le contour de l'ombre d'un iomme éclairé par le soleil.

*
* *

Il semble que plus on vit avec lui et moins on le connaît. Aujourd'hui, encore, il s'amuse comme un nfant. Et quelles étranges plaisanteries que les iennes ! J'étais chez moi, en haut, lisant avant de n'endormir mon livre favori, les *Fioretti di San Francesco.* Soudain la maison retentit des cris de notre ieille, fidèle et bonne Mathurine.

— Au feu ! au feu ! Au secours ! Tout brûle !

Je me précipitai en bas et j'eus peur en voyant 'épaisse fumée blanche emplissant l'atelier de Léoiard.

Illuminé par l'éclat de flammes bleues semblables à les éclairs, le maître était debout au milieu des nuaes de fumée, pareil à un ancien mage, avec un souire joyeux et moqueur sur les lèvres ; il regardait la uisinière Mathurine, blême d'effroi, gesticulant, andis que Marc, qui était accouru aussitôt avec deux eaux d'eau, se préparait à les répandre sur la table, ans pitié pour les dessins et les copies, si le maître ie l'avait arrêté en s'écriant que tout ceci n'était u'une plaisanterie.

Alors nous vîmes que cette fumée et ces flammes taient produites par une poudre blanche composée e myrrhe et de colophane, jetée dans une poêle de uivre chauffée à blanc. Le maître avait fabriqué ce iélange pour simuler de petits incendies, ce qui égayait beaucoup.

Je ne sais qui était le plus joyeux de la farce : son iséparable compagnon de jeux, ce petit fripon de

Jacopo, ou Léonard lui-même. Comme il s'est moqué de la terreur de Mathurine et des bidons sauveurs de Marc !

Dieu sait que celui qui rit ainsi ne saurait être un personnage bien criminel.

Cesare altère la vérité en parlant de lui. Mais, au milieu de la joie et des rires, Léonard n'a pas manqué de noter les observations qu'il avait recueillies sur l'expression des traits de Mathurine, démontrant encore une fois, de quelle manière la peau du visage se plisse et se ride quand l'épouvante se manifeste sur une physionomie humaine.

*
* *

Il ne parle presque jamais de femmes. Une fois, cependant, il a dit que les hommes se conduisaient aussi injustement envers elles qu'envers les animaux. Cesare affirme que, durant toute sa vie, Léonard a été si occupé de mécanique et de géométrie qu'il n'a pas eu le temps d'aimer. Mais, du reste, il ne le croit pas absolument vierge, car il prétend qu'une fois au moins il a dû avoir des rapports sexuels, non pas pour le plaisir qu'ils procurent, comme chez le commun des mortels, mais par curiosité, au point de vue de la science et de l'anatomie, afin d'étudier les mystères de l'amour avec la même froideur, la même exactitude, qu'il apporte à l'examen des autres phénomènes de la nature.

*
* *

Il me semble, maintenant, que je ne devrais jamais m'entretenir de Léonard avec Cesare. Nous l'écoutons et nous l'observons à la manière des espions. Cesare éprouve une joie cruelle chaque fois qu'il est parvenu à jeter une ombre sur le maître. Mais que veut-il de moi, et pourquoi empoisonne-t-il ainsi mon âme ?

Nous allons souvent, ces jours-ci, dans un mauvais petit cabaret près de la douane de Cataragne, derrière la Porte de Verceil. Pendant des heures entières, devant des flacons de vin aigre mais bon marché, nous discutons, entourés de bateliers qui s'injurient en jouant avec des cartes poisseuses, et nous complotons comme des traîtres.

*
* *

Je comprends maintenant pourquoi Léonard tient les femmes à l'écart : pour ses vastes conceptions, il a besoin d'une tranquillité parfaite et d'une grande liberté.

*
* *

Andrea Salaino se plaint parfois amèrement de l'ennui de notre existence laborieuse, monotone, et solitaire, assurant que les élèves des autres maîtres mènent beaucoup plus joyeuse vie.

Comme une jeune fille, il aime les nouveaux atours, et se chagrine de n'avoir personne à qui les montrer. Il voudrait des fêtes, du bruit, de l'éclat, des regards amoureux.

Aujourd'hui, le maître ayant écouté les plaintes et les reproches de son favori, lui a répondu en se moquant de lui, et en caressant, de son geste habituel, ses boucles longues et soyeuses :

— Ne te désole plus, mon enfant, je te promets de te conduire à la prochaine fête de la cathédrale. Et maintenant, veux-tu que je te narre une petite fable ?

— Oui, oui, maître. Il y a si longtemps que vous n'avez rien raconté ! dit Andrea, se réjouissant comme un enfant. Et se préparant à écouter attentivement, il s'assit aux pieds de Léonard.

— « Dans un endroit élevé, dominant la route, commença Léonard, là où le jardin se termine par une palissade, se trouvait une grosse pierre entourée

d'arbres, de mousses, de fleurs et d'herbes. Une fois, ayant aperçu, au-dessous d'elle, une masse de cailloux sur le chemin, elle voulut aller les rejoindre et se dit : « Quel plaisir puis-je trouver parmi ces fleurs, parmi « ces herbes délicates et passagères ? J'aimerais bien « mieux vivre au milieu de mes frères et de mes « sœurs, avec ces pierres qui me ressemblent ! » Et la grosse pierre roula jusque sur la route, parmi ce qu'elle appelait ses frères et ses sœurs. Mais là, il lui fallut supporter le poids des roues des voitures lourdement chargées, les sabots des ânes et des mulets, les bottes ferrées qui foulaient les cailloux en passant. Quand, par hasard, il lui arrivait de se soulever un peu et de rêver qu'elle respirait plus librement, elle était souillée par la boue adhérente, ou la trace visqueuse de quelque animal. Elle regardait tristement l'endroit où elle se trouvait jadis, la retraite solitaire du jardin, et cela lui semblait le paradis. »

— C'est ce qui arrive, Andrea, conclut le maître, à ceux qui abandonnent leur existence paisible pour se plonger dans les plaisirs de la foule, plaisirs dont la perversité est sans bornes.

*
* *

Le maître défend que l'on cause du dommage aux créatures vivantes, même aux plantes. Le mécanicien Zoroastro de Peretola me raconte que Léonard, dès son jeune âge, ne mangeait pas de viande, et qu'il dit qu'un moment arrivera où toute l'humanité, suivant son exemple, se contentera de la nourriture végétale : car il considère le meurtre des animaux comme aussi sacrilège que celui des hommes.

*
* *

Aujourd'hui je me suis réveillé de bonne heure. Le soleil était levé. Tout le monde à la maison dormait

encore. Je suis allé dans la cour afin de me laver avec l'eau froide du puits. Tout était calme, paisible. Il y avait une sonnerie de cloches lointaines, semblable au bourdonnement des abeilles sur les fleurs...

Soudain, j'entendis, comme dans un rêve, le battement d'une multitude d'ailes. Je levai les yeux et vis maître Léonard sur l'échelle du colombier. Avec ses cheveux tout ensoleillés, et qui entouraient sa tête à la façon d'une auréole, il avait l'air d'être dans les cieux, solitaire et content. Une masse de blanches colombes se pressaient en roucoulant à ses pieds.

Elles voletaient autour de lui et se posaient sans crainte sur son épaule, sur ses mains, sur sa tête.

Il les caressait et leur donnait à manger, puis il leva les mains comme pour les bénir, et les colombes prirent leur essor, agitant leurs ailes blanches et veloutées, et montèrent, pareilles à des flocons de neige fondant peu à peu dans l'azur céleste. Il les accompagna d'un tendre sourire, et j'ai cru voir à ce moment une ressemblance entre Léonard et saint François, le grand ami de tous les êtres vivants, qui appelait le vent son frère, l'eau sa sœur, et la terre sa mère.

*
* *

Que Dieu me pardonne ! Encore une fois je n'ai pas su résister, et de nouveau nous avons été, avec Cesare, dans ce maudit cabaret. Je lui parlais de la bonté de cœur du maître.

— Est-ce parce que le maître ne mange pas de viande, me dit Cesare, et qu'il se nourrit des herbes du bon Dieu ?

— Et si c'était pour cela, Cesare ? Je sais...

— Tu ne sais rien ! interrompit-il. Le maître fait cela non par bonté, mais simplement par distraction, comme il ferait autre chose ; il se singularise, il commet des extravagances.

— Des extravagances ! Comment ? Que dis-tu ?

Il eut un rire forcé.

— Bien ! bien ! Je ne discuterai pas. Et attends un peu ; lorsque nous serons à la maison je te montrerai quelques curieux dessins de notre maître !

A notre retour, nous entrâmes doucement, à la manière des voleurs, dans l'atelier du maître. Il n'y était pas. Cesare fouilla sur la table, tira de dessous un paquet de livres, un cahier, et commença à me montrer les dessins en question. Je sentais que j'étais coupable, mais je n'avais pas la force de résister, et je regardais avec curiosité.

C'étaient des reproductions de gigantesques bombes, de boulets explosifs, de canons compliqués ; des machines de guerre monstrueuses, exécutées avec la même délicatesse aérienne et la même lucidité que les physionomies de ses plus belles madones. Je me rappelle une bombe énorme, dont Cesare m'expliqua la construction. A côté, sur les marges, et de la main même de Léonard, se lisaient ces mots : « Cette bombe est d'une construction et d'une utilité très grandes. Elle s'allume à la sortie du canon, après un laps de temps suffisant pour dire un *Ave Maria* ».

— *Ave Maria* — répéta Cesare. Comment cela te plaît-il, ami ? voilà un emploi inattendu de la prière chrétienne. Ah ! c'est un homme étonnant que maître Léonard ! L'*Ave Maria* en face d'une telle horreur ! Que n'invente-t-il pas ! Et, à propos, sais-tu comment il appelle la guerre ?

— Comment donc ?

— *Pazzia bestialissima* — « la plus cruelle des folies ». N'est-ce pas un véritable bon mot dans la bouche d'un inventeur de pareilles machines ?

Il tourna la page et me montra la reproduction d'un chariot de guerre, armé d'énormes faux de fer ; on n'a qu'à lui communiquer un élan violent et il se fraie un passage à travers les rangs ennemis. De formidables bras d'acier, tranchants comme des

rasoirs, et semblables aux pattes d'une immense araignée, battent l'air avec un sifflement aigu, un grincement strident, et mettent les gens en pièces, dispersant des lambeaux de chair et des flots de sang. Tout autour, jonchant le sol, on voit des pieds, des mains, des têtes, des troncs hachés.

Nous avons regardé aussi un autre dessin : dans la cour de l'arsenal, une bande d'ouvriers, semblables à des démons, soulèvent un énorme canon à la gueule menaçante et largement ouverte. La frayeur s'est emparée de moi, à la vue de tous ces corps, nus et haletants. Cela ressemblait à une troupe de démons à l'œuvre dans les forges infernales.

— Eh bien ? T'ai-je dit la vérité, Giovanni, sont-ils curieux, ces dessins ? Et voilà l'homme divin qui a pitié des herbes, qui ne mange pas de viande, qui ramasse une chenille, de peur que le pied d'un passant ne l'écrase ! Ceci et cela, ensemble ! Aujourd'hui pécheur endurci, demain un saint ; Janus à double visage, l'un tourné vers le Christ, l'autre vers l'Antechrist. Va distinguer quel est le faux, quel est le vrai ! Et c'est que, tout ceci, il le fait de gaieté de cœur, avec une joie secrète, comme si ce n'était qu'un jeu ou une plaisanterie !

J'écoutais en silence, un froid semblable à celui de la mort me pénétrait jusqu'au cœur.

— Qu'as-tu, Giovanni ? me demanda Cesare. Ton visage est décomposé, pauvre garçon ! Tu prends tout cela trop à cœur, mon ami. Sois tranquille, avec le temps tu t'y habitueras, tu ne t'étonneras plus de rien, comme moi ! Et maintenant retournons à la *Tortue dorée* et nous boirons encore un coup.

Dum vinum potamus...
Nous chanterons le dieu Bacchus :
Te Deum laudamus !

Sans répondre je me cachai le visage dans les mains, et je m'enfuis.

*
* *

Comment ! Ce serait un seul et même homme — celui qui bénit les colombes avec un sourire innocent, comme saint François, — et celui qui, dans une inspiration démoniaque, invente un monstre de métal aux hideuses pattes d'araignée ensanglantées ? Un seul et même homme ?

Non, c'est impossible. C'est une chose qu'on ne peut admettre. Mieux vaut être athée que le serviteur du Christ et du diable à la fois !

*
* *

Aujourd'hui Marco d'Oggione a dit :

— Maître, on t'accuse ainsi que nous, tes élèves, de n'aller que trop rarement à l'église et de travailler les jours fériés.

— Laissez dire les bigots ! répondit Léonard. Et que vos cœurs ne se troublent point, mes amis ! Etudier les phénomènes de la nature est une chose agréable au Seigneur. Cela équivaut à une prière. En apprenant à connaître les lois naturelles, nous honorons, par cela même, le premier Créateur, le grand artiste de l'Univers ; nous apprenons à l'aimer, car le grand amour pour Dieu est toujours la conséquence d'un savoir étendu. Celui qui sait peu, aime peu. Si tu aimes le Créateur seulement pour les bontés que tu attends de Lui, et non pas Sa toute-puissance, tu ressembles au chien, qui remue la queue et lèche la main du maître, dans l'espoir d'en recevoir quelque douceur. Réfléchis combien davantage le chien aimerait son maître, s'il comprenait son âme et sa raison ! Rappelez-vous donc, mes enfants, que l'amour est le fils de la science ; l'amour est d'autant plus ardent que la science est plus exacte. Ayez la sagesse du serpent et la simplicité des colombes !

— Peut-on unir, répliqua Cesare, la sagesse du ser-
ent à la simplicité des colombes? Il me semble qu'il
ut choisir entre les deux!

— Non! mettez-les ensemble! prononça Léonard.
nsemble! L'une sans l'autre est impossible : la science
arfaite et l'amour parfait sont une seule et même
hose!

*
* *

Aujourd'hui, en lisant l'apôtre Paul, je trouvai, au
hapitre huit de la première Épître aux Corinthiens,
s paroles suivantes :

« Le savoir rend orgueilleux, l'amour nous fortifie.

« Celui qui pense savoir quelque chose, ne sait
ncore rien comme il doit le savoir.

« Mais celui qui aime Dieu, celui-là sait, par la
olonté divine ».

L'apôtre affirme :

« De l'amour vient le savoir. »

Léonard dit :

« Du savoir vient l'amour. »

Qui a raison? Je ne puis résoudre ce problème, et
m'est impossible de vivre sans le résoudre.

*
* *

Il me semble que je me perds dans les méandres
'un effroyable labyrinthe. Je tourne sur moi-même,
appelle, et personne ne répond.

Plus je vais, cherchant une issue, et plus je m'é-
are. Où suis-je? Qu'adviendra-t-il de moi, si même
'oi, ô mon Dieu, Tu m'abandonnes?

*
* *

Oh! fra Benedetto, comme je voudrais retourner dans
a tranquille cellule, te raconter toute ma souffrance,

tomber dans tes bras, afin que tu me plaignes, que tu enlèves ce fardeau de mon âme ! Mon père aimé, humble brebis, toi qui as accompli la prophétie du Christ : « Heureux les pauvres d'esprit ! »

Un nouveau malheur est arrivé aujourd'hui.

Le chroniqueur de la cour, messer Giorgio Merula et son vieil ami, le poète Bernardo Bellincioni, s'entretenaient dans une salle déserte du palais. C'était après le souper. Merula était légèrement gris et s'exprima, d'une manière peu respectueuse, sur le compte du duc Ludovic, qu'il alla même jusqu'à appeler « meurtrier et empoisonneur du souverain légitime, Jean Galéas ». Grâce à l'art avec lequel ont été combinées les fameuses « Oreilles de Denys », le duc, qui était dans une chambre éloignée, a surpris cette conversation; il a donné l'ordre de saisir Merula et de le jeter en prison, dans le cachot souterrain près du grand fossé qui entoure le château.

Que doit penser de cela Léonard, qui a installé lui-même ces tubes acoustiques, sans se préoccuper de leurs conséquences, bonnes ou mauvaises, dans le seul but d'appliquer des lois curieuses, ou encore « par jeu et par plaisanterie », selon l'expression de Cesare? C'est d'ailleurs comme cela qu'il agit en toutes choses ; ainsi quand il invente de monstrueuses machines de guerre, des bombes foudroyantes, des araignées de fer, qui de leurs énormes pattes peuvent mutiler une cinquantaine d'hommes d'un seul coup.

*
* *

Le visage du maître porte parfois l'empreinte d'une telle sérénité, d'une telle innocence, il resplendit d'une pureté si virginale, que je suis prêt à tout pardonner, à tout croire, et à lui donner de nouveau mon âme. Mais tout à coup, dans les sinuosités mystérieuses de ses lèvres fines, passe une expression qui m'épouvante, comme si j'entrevoyais un abîme à tra-

ers une eau transparente, et, de nouveau, il me
emble qu'il y a un secret dans son âme, et je me
ouviens d'une parole énigmatique qu'il a dite un
our :

« C'est sous la terre que coulent les plus grands
euves. »

* * *

Le duc Jean Galéas est mort.

On dit, — ô mon Dieu ! Tu es témoin que ma main
crit ces mots avec peine et que je ne puis le croire
– on dit que Léonard est le meurtrier ; il aurait soi-
isant empoisonné le duc avec les fruits de l'arbre
énéneux.

Je me souviens que le mécanicien Zoroastro de
'eretola a montré une fois cet arbre maudit à monna
assandra. Pour moi, il aurait mieux valu que je ne le
isse jamais ! Et je me le rappelle maintenant, tel
u'il était cette nuit-là, dans la brume lunaire d'un
ert trouble, avec des gouttes de poison perlant sur
es feuilles mouillées, avec ses fruits mûrissants,
ui renfermaient la mort et l'épouvante. Et de nou-
eau résonnent à mes oreilles les paroles de l'Evan-
ile : « Quant à l'arbre de la connaissance du bien et
u mal, tu n'en mangeras pas, car dès le jour où tu
n mangeras, tu mourras de mort ! »

Oh ! malheur, malheur à moi, maudit que je suis !
adis, dans la calme cellule de fra Benedetto, je vivais
lans une simplicité innocente, comme le premier
omme dans le paradis. Mais j'ai péché, j'ai donné
mon âme en tentation au Serpent de la Science, j'ai
goûté à l'arbre de la connaissance, et mes yeux se
ont ouverts ; j'ai connu le bien et le mal, la lumière
et l'ombre, Dieu et le Diable ; et j'ai vu aussi que
'étais nu, seul et pauvre, et mon âme meurt de
mort !

*
* *

Du fond de l'abîme, je crie à Toi, Seigneur, — je T'adresse ma prière, écoute et fais-moi grâce! Comme le larron sur la Croix, je confesse Ton nom : « Souviens-Toi de moi, Seigneur, quand Tu seras dans Ton Royaume ! »

*
* *

Léonard s'est remis à travailler à la tête du Christ.

*
* *

Cette nuit, une troupe d'hommes, excités par des gens qui assuraient que le More avait empoisonné le duc Jean Galéas, avec l'aide de Léonard, son fidèle serviteur, ont entouré la maison en vociférant : « A mort! A mort! L'empoisonneur! l'Antechrist! » Léonard écoutait les injures de la foule, impassible. Lorsque Marc d'Oggione voulut prendre son arquebuse pour tirer sur les assaillants, il le lui défendit. Le visage du maître restait calme et impénétrable, comme toujours.

Je suis tombé à ses pieds en le suppliant de me dire si toutes ces accusations étaient vraies, de prononcer un seul mot afin de dissiper mes doutes. Je prends à témoin le Dieu vivant, je l'aurais cru, mais il n'a rien voulu, ou rien pu, me dire!

Le petit Jacopo, au risque de sa vie, s'est frayé un chemin à travers la foule exaspérée, et, après avoir parcouru quelques rues, il a rencontré une patrouille qu'il a ramenée à la maison. Au moment même où les portes brisées s'effondraient sous la poussée des assiégeants, les soldats, arrivant par derrière, se jetèrent sur les émeutiers, qui s'enfuirent. Jacopo a été blessé à la tête par une pierre et à moitié tué. Mais

e gamin est heureux, car il sait qu'il a sauvé la vie ı son maître.

* * *

Aujourd'hui, j'ai assisté, à la cathédrale, à la fête lu Très Saint Clou.

On l'a présenté aux fidèles au moment fixé par les ıstrologues. La machine que Léonard avait construite ɔour l'élévation du clou a marché on ne peut mieux. ['était un vrai triomphe et un miracle de mécanique.]e chœur chantait :

Confixa Clavis viscera,
Tendens manus vestigia,
Redemptionis gratia
Hic immolata est Hostia.

Et le reliquaire s'est arrêté sous la voûte sombre ıu-dessus du maître-autel de la cathédrale, entouré les cinq lampes qui brûlent nuit et jour.

L'archevêque a prononcé solennellement ces pa-oles :

— *O Crux benedicta, quæ sola fuisti digna portare Regem cælorum et Dominum. Alleluia!*

Le peuple est tombé à genoux, en répétant après ui : *Alleluia*!

Et l'usurpateur du trône, l'assassin, le More, tout n larmes, a étendu la main vers le Très Saint Clou.

Puis on a distribué au peuple du vin, des pièces de iande, cinq mille mesures de pois et deux mille uintaux de graisse. La foule, oubliant le duc assas-iné, se régalait gloutonnement et s'enivrait aux cris le : « Vive le More ! Vive le Clou ! »

Bellincioni a composé des hexamètres dans lesquels l est dit que, sous le doux règne d'Auguste, du More ımé des dieux, un nouveau siècle d'or sortira de 'antique clou de fer et illuminera le monde.

En quittant la cathédrale, le duc s'est approché de Léonard, l'a pris dans ses bras et l'a embrassé sur les lèvres en l'appelant son Archimède ; il l'a remercié pour la merveilleuse invention de la machine élévatoire, et a promis de lui donner une jument berbère pur sang, sortant de ses propres haras, avec deux mille ducats impériaux. Puis, lui frappant familièrement sur l'épaule, le duc lui a dit qu'il pouvait maintenant terminer en toute liberté la tête du Christ dans la *Sainte Cène*.

*
* *

Je ne puis supporter ces choses plus longtemps. Je dépéris, je deviens fou à force de ressasser les mêmes pensées, cet équivoque du visage de l'Antechrist transparaissant au travers de celui du Christ. Seigneur, pourquoi m'as-Tu abandonné ?

*
* *

Il faut fuir avant qu'il ne soit trop tard.

*
* *

Je me suis levé cette nuit, j'ai noué tous mes vêtements en un paquet, avec mon linge et mes livres, j'ai pris mon bâton de voyage, je suis descendu en tâtonnant dans l'obscurité jusqu'à l'atelier, j'ai posé sur la table les trente florins que je dois au maître pour les six derniers mois d'étude. C'était l'argent que j'avais reçu contre ma bague ornée d'une émeraude, que j'ai vendue, et qui était un cadeau de ma mère. Sans prendre congé de personne, car tous dormaient encore, j'ai quitté pour toujours la maison de Léonard.

*
* *

Fra Benedetto m'a dit que, dès le temps où j'étais parti, il avait prié chaque nuit pour moi et qu'il avait eu une vision dans laquelle il voyait Dieu me remettre sur la bonne voie.

Fra Benedetto va à Florence faire visite à son frère malade, un dominicain du monastère de Saint-Marc, où Girolamo Savonarole est prieur.

*
* *

Louange et merci à Toi, Seigneur ! Tu m'as retiré de l'ombre mortelle, de la gueule de l'enfer.

Aujourd'hui, je renie la sagesse de ce siècle, marquée du sceau du serpent à sept têtes, de la bête qui s'avance dans les ténèbres et qui s'appelle l'Antechrist.

Je renonce aux fruits empoisonnés de l'arbre de la connaissance, à la vanité de la science, à cette science impie qui a pour père le Diable.

Je renonce à toutes les séductions de la beauté païenne.

Je renonce à tout ce qui n'est pas Ta volonté, Ta gloire, Ta sagesse, ô Jésus, mon Dieu !

Éclaire mon âme de Ta lumière unique, délivre-moi des maudites pensées ambiguës qui m'obsèdent, raffermis mes pas dans Tes sentiers, et, afin que mes pieds ne tremblent pas, couvre-moi de l'ombre de Tes ailes !

Que mon âme loue le Seigneur ! Je célébrerai le Seigneur tant que je serai vivant, je chanterai la gloire de mon Dieu !

*
* *

Dans deux jours, je vais à Florence avec fra Benedetto. Fortifié par la bénédiction de mon père spiri-

tuel, je veux entrer comme novice au monastère de Saint-Marc, auprès du grand élu de l'Éternel, fra Girolamo Savonarole. Dieu m'a sauvé.

C'est par ces paroles que se terminait le journal de Giovanni Beltraffio.

CHAPITRE VII

L'AUTODAFÉ DES « VANITÉS »

(1496)

Plus les sentiments sont forts, plus forte est la douleur.

LÉONARD DE VINCI.

« L'homme double de cœur. »

(*Epitre de Jacques*, ch. I, v. 8.)

I

Plus d'une année s'était écoulée depuis que Beltraffio était entré comme novice dans le monastère de Saint-Marc.

Une après-midi, vers la fin du carnaval de l'an 1496, Girolamo Savonarole, assis à sa table de travail dans sa cellule, notait une vision qu'il avait eue peu de temps auparavant. Dieu lui avait montré deux Croix posées sur la ville de Rome, l'une noire, dans un tourbillon meurtrier, avec l'inscription : « La Croix du courroux de Dieu, » et l'autre brillant dans l'azur, et portant cette légende : « La Croix de la miséricorde de Dieu ».

Un pâle rayon du soleil de février filtrait à travers la fenêtre grillée, jusque dans l'étroite cellule. Contre le mur nu et blanc, il y avait un grand Crucifix, et, sur les tablettes, de gros livres aux anciennes reliures de peau. De temps à autre on entendait le cri des hirondelles, qui se poursuivaient dans le ciel bleu.

Savonarole ressentait une grande fatigue et des frissons de fièvre. Posant sa plume, il laissa tomber sa tête sur son bras, ferma les yeux, et songea à ce qu'il avait entendu raconter, le matin même, sur la vie du pape Alexandre VI Borgia, par l'humble frère Pagolo, un moine envoyé à Rome pour faire une enquête, et qui venait de rentrer à Florence.

Pareilles à des visions de l'Apocalypse, des images monstrueuses passaient devant les yeux de Savonarole. C'était d'abord l'écusson des Borgia, avec le bœuf écarlate, imitation de l'ancien Apis des Égyptiens ; le veau d'or au lieu du doux agneau de l'Écriture ; puis les divertissements obscènes représentés la nuit après le banquet, dans les salles du Vatican, devant le Très-Saint Père, sa fille bien aimée, et la foule des cardinaux; c'était encore la belle Julia Farnèse, la jeune concubine du pape, alors âgé de soixante ans; tous les peintres de Rome reproduisaient ses traits dans leurs têtes de vierges. Enfin les deux fils aînés d'Alexandre, César, le jeune duc de Valentinois, et Jean, duc de Gandie, le porte-étendard de l'Église romaine; la passion impure qu'ils éprouvaient pour leur sœur Lucrèce les avait divisés d'une haine si mortelle que l'un d'eux, comme Caïn, était allé jusqu'au fratricide.

Et Savonarole trembla en se souvenant des choses que fra Pagolo avait à peine osé lui chuchoter à l'oreille, l'amour incestueux du père pour sa propre fille, du vieux pape pour madonna Lucrèce.

— Non, non, Dieu voit que je n'y ajoute pas foi, ce doit être une odieuse calomnie ! Ce n'est pas possible, répétait-il, mais il sentait au dedans de lui-même qu'il n'y avait aucun forfait qui ne pût se commettre dans cette terrible maison des Borgia.

Une sueur froide coula sur le front du moine ; il se mit à genoux devant le Crucifix.

Un coup léger se fit entendre à la porte de la cellule.

— Qui est là ?

— Moi, père !

Savonarole reconnut la voix de son fidèle ami et assistant, le frère Dominique Buonviccini.

— Le très digne Ricciardo Becchi, le représentant du Saint-Père, demande la permission de te parler.

— Bien, qu'il attende ! Envoie-moi fra Silvestro !

Silvestro Marufi était un moine d'esprit faible, sujet à des crises d'épilepsie. Savonarole le considérait comme le réceptacle élu de toutes les grâces divines ; il l'aimait, le craignait, étudiait les songes de Silvestro selon les préceptes d'une scolastique raffinée, et trouvait un sens prophétique dans ce que les autres qualifiaient de bégaiements imbéciles. Marufi ne témoignait aucun respect à son supérieur : il le diffamait souvent, l'injuriait publiquement, allait même jusqu'à le frapper. Savonarole supportait ces offenses avec humilité, et lui obéissait en tout. Si le peuple de Florence était au pouvoir de Savonarole, celui-ci, en revanche, était entre les mains du stupide Marufi.

Entré dans la cellule, fra Silvestro s'assit par terre dans un coin, et, tout en grattant ses pieds nus dont la peau était rouge, il fredonnait une chanson monotone. Son visage, couvert de taches de rousseur, avait une expression triste et bête, son petit nez était pointu comme une alène, sa lèvre inférieure pendait, et ses yeux larmoyants avaient des reflets glauques.

— Frère, lui expliqua Savonarole, un envoyé secret du pape est venu de Rome. Dis-moi si je dois le recevoir et ce qu'il faut lui répondre ? N'as-tu pas eu de vision, n'as-tu pas entendu de voix ?

Marufi fit une grimace plaisante ; il se mit à aboyer comme un chien et à grogner comme un porc : il avait le don d'imiter à la perfection les cris des animaux.

— Mon cher frère, questionna Savonarole, sois bon, réponds-moi ! Mon âme est mortellement affligée.

Prie Dieu et il fera descendre sur toi l'esprit prophétique !

Le monstre lui tira la langue ; son visage s'altéra.

— Voyons, pourquoi m'ennuies-tu ? maudit criard, oiseau stupide, tête de mouton que tu es ! s'écria-t-il dans un accès de colère inattendu. Qui casse les verres les paie. Je ne suis ni ton prophète, ni ton conseiller !

Il regarda furtivement Savonarole, soupira, et continua d'une tout autre voix, douce et caressante :

— Tu me fais pitié, frère, tu me fais pitié, petit nigaud... Et comment sais-tu si mes visions viennent de Dieu ou du diable ?

Silvestro se tut, ses paupières s'abaissèrent, et sa figure devint immobile, comme morte. Savonarole, croyant qu'il avait une vision, attendait pieusement.

Mais Marufi ouvrit les yeux, tourna lentement la tête, comme s'il eût prêté l'oreille à quelque chose, regarda par la fenêtre, et dit, avec un sourire calme et bon, presque raisonnable :

— Les oiseaux, entends-tu les oiseaux ? Il y a sûrement de l'herbe dans les champs maintenant et de petites fleurs jaunes. Ah ! frère Girolamo, tu as assez causé de troubles par ici, assez réjoui ton orgueil et assez contenté le démon. Il faut cesser ! Il faut aussi penser à Dieu. Quittons ce monde de scandale pour le cher désert.

Et il se mit à chanter, d'une voix douce et agréable, en se baladant de droite à gauche :

Allons dans les bois verts,
Dans l'asile inconnu
Où jaillissent les sources fraîches
Et où chantent les loriots !

Tout à coup, il se leva brusquement, on entendit s'entrechoquer les chaînes de fer qu'il portait pour se mortifier, il courut vers Savonarole, lui saisit la main, et murmura, d'une voix étouffée par la colère :

— J'ai vu, j'ai vu, j'ai vu!... Ouh! fils du diable, tête d'âne..., j'ai vu... !

— Parle, frère, parle vite !

— Du feu ! du feu! dit Marufi.

— Et ensuite ?

— Le feu du bûcher, continua Silvestro, et un homme dans ce feu !

— Qui ? demanda Savonarole.

Marufi hocha la tête, mais ne répondit pas tout de suite : il fixa d'abord ses petits yeux verdâtres et perçants sur ceux de Savonarole, et se mit à rire doucement, comme un fou ; puis il se pencha et lui murmura à l'oreille :

— Toi !

Girolamo tressaillit, et pâlit d'épouvante.

Marufi se détourna, sortit de la cellule et s'éloigna, faisant sonner ses chaînes et fredonnant sa chanson :

Allons dans les bois verts,
Dans l'asile inconnu
Où jaillissent les sources fraîches
Et où chantent les loriots !

Revenu à lui, Girolamo ordonna de faire appeler le fondé de pouvoirs du pape, Ricciardo Becchi.

II

Le secrétaire de la très sainte Chancellerie Apostolique entra dans la cellule de Savonarole, vêtu d'un long vêtement de soie bruissante, pareil à une soutane, avec des manches vénitiennes à revers, bordées de renard bleu ; toute sa personne exhalait un parfum d'ambre musqué. Messer Ricciardo Becchi possédait cette onction particulière aux gentilshommes de la cour de Rome, et qui se trahissait dans tous ses mouvements, dans son sourire intelligent, plein d'une

majesté bienveillante, dans ses yeux clairs, presque débonnaires, dans les fossettes rieuses de ses joues roses et rasées de frais.

Il demanda sa bénédiction au frère, en s'inclinant avec une souplesse de quasi-courtisan, baisa la main décharnée du prieur de Saint-Marc, et se mit à parler latin, avec des tournures de phrases élégantes et cicéroniennes, de longues périodes savamment déroulées.

Il commença par ce qui s'appelle, dans les règles de l'art oratoire, « la recherche de la bienveillance » rappela la gloire du prophète florentin. Puis il arriva à l'affaire qui l'avait amené : le Saint-Père, justemen courroucé par l'obstination que mettait frère Girolamo à refuser de se présenter à Rome, mais brûlan de zèle pour la prospérité de l'Église, pour l'unio parfaite de tous les croyants en Christ, pour la pai du monde, et désirant non la mort, mais le salut de pécheurs, se montrait prêt à rendre sa grâce paternelle à Savonarole, si celui-ci se repentait de sa désobéissance.

Le moine leva les yeux et dit doucement :

— Messer, qu'en pensez-vous : notre Saint-Père l pape croit-il en Dieu ?

Ricciardo ne répondit pas, et fit comme s'il n'ava pas compris, ou comme s'il n'avait pas voulu relev cette question malsonnante ; il reprit son discour laissant entendre que le grade supérieur de la hiérachie spirituelle, le chapeau rouge de cardinal, atte dait Girolamo s'il voulait se soumettre ; et, se pe chant vivement vers le moine, il lui toucha la ma de ses doigts en ajoutant, avec un sourire insinuant

— Il vous suffit de dire un petit mot, frère Gir lamo, un seul mot ; et le chapeau rouge est à vous !

Savonarole fixa ses yeux impassibles sur son inte locuteur et dit lentement :

— Et qu'arrivera-t-il, messer, si je ne me soume pas, si je ne me tais pas ? Qu'arrivera-t-il si le moi

imprudent repousse l'honneur de la pourpre romaine, et, sans être séduit par votre chapeau rouge, continue, pour garder la maison de son Seigneur, à aboyer comme un chien fidèle qu'on ne peut réduire au silence par aucun moyen ?

Ricciardo le regarda avec curiosité, puis il fronça légèrement les sourcils, contempla d'un air pensif ses ongles, lisses et ovales comme des amandes, et arrangea ses bagues. Alors, sans se hâter, il sortit de sa poche un papier qu'il déplia et tendit au moine ; c'était l'excommunication du frère Girolamo Savonarole, à laquelle ne manquait plus que la signature du pape avec le sceau de plomb des pontifes.

Dans cette bulle, le pape appelait Savonarole « fils de la perdition », « le plus méprisable des insectes », *nequissimus omnipedum.*

— Vous attendez une réponse ? dit le moine, après avoir lu le papier.

Le secrétaire hocha la tête affirmativement, sans parler.

Savonarole se leva et jeta la bulle pontificale aux pieds de l'envoyé.

— Voici ma réponse ! allez à Rome et dites que j'accepte le défi du pape, de l'Antechrist. Nous verrons si c'est lui qui m'excommuniera ou moi qui resterai vainqueur !

La porte de la cellule s'entr'ouvrit sans bruit, et le frère Dominique apparut. En entendant la voix sonore du prieur, il était accouru, afin de savoir ce qui se passait. Les moines arrivaient aussi en foule.

Ricciardo avait, à plusieurs reprises déjà, glissé des coups d'œil vers la porte ; et il remarqua poliment :

— Je me permets de vous rappeler, frère Girolamo, que je ne suis autorisé à vous voir qu'en secret...

Savonarole se leva, s'approcha de la porte et l'ouvrit toute grande.

— Écoutez ! s'écria-t-il. Écoutez tous, car ce n'est pas à vous seuls, mes frères, mais à tout le peuple de

Florence que je dévoilerai ce marché infâme; ce choix qui m'est proposé entre l'excommunication et la pourpre cardinalice !

Ses yeux enfoncés brillaient comme des charbons sous son front bas, sa mâchoire inférieure, difforme, se portait encore en avant, une expression de haine et d'orgueil immenses la faisait trembler.

— Les temps sont arrivés ! Je me lèverai contre vous, cardinaux et prélats romains, comme contre des païens ! Je tournerai la clef dans la serrure, j'ouvrirai ce coffre abominable, votre Rome, et une telle puanteur s'en exhalera que les gens crèveront de cette infection. Je vous dirai des paroles dont vous pâlirez ; le monde sera ébranlé sur sa base, et l'Eglise de Dieu, que vous avez tuée, ressuscitera d'entre les morts. Je n'ai pas besoin de vos mitres, ni de vos chapeaux de cardinaux ! O Seigneur ! donne-moi le seul chapeau que je désire, le chapeau rouge de la mort, la couronne sanglante de tes martyrs !

Il tomba à genoux en sanglotant ; et il étendit ses mains exsangues vers le crucifix.

Ricciardo, profitant d'une minute de trouble général, se glissa adroitement hors de la cellule et s'éloigna en hâte.

III

Parmi la foule des moines qui écoutaient frère Girolamo, se trouvait le novice Giovanni Beltraffio.

Quand les frères se dispersèrent pour retourner à leurs occupations, il descendit aussi par l'escalier jusqu'à l'entrée principale du monastère, et resta à sa place favorite, dans la longue galerie couverte qui était toujours calme et déserte à cette heure du jour.

Entre les murs blancs du monastère croissaient des lauriers, des cyprès et des buissons de roses de Damas, à l'ombre desquels frère Girolamo aimait à

prêcher : la légende disait que les anges eux-mêmes venaient arroser ces buissons pendant la nuit.

Le novice ouvrit l'épître de saint Paul aux Corinthiens et lut :

« Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons, vous ne pouvez être participants de la table du Seigneur et de la table des démons. »

Il se leva et se mit à marcher de long en large dans la galerie, se remémorant toutes les pensées et les sentiments qui avaient occupé son âme pendant l'année qu'il venait de passer au monastère de Saint-Marc.

Les premiers temps, il savourait la grande douceur spirituelle de se sentir parmi les élèves de Savonarole. Parfois le père Girolamo les conduisait, le matin, hors des murs de la ville. Par un sentier abrupt, qui semblait mener droit au ciel, ils s'élevaient sur la hauteur de Fiesole, d'où l'on apercevait Florence entre les collines, dans la plaine de l'Arno. Le prieur s'asseyait dans une prairie verte, toute fleurie de violettes, de muguets et d'iris, avec de jeunes cyprès dont les troncs, chauffés par le soleil, laissaient couler de la résine. Les moines se couchaient aux pieds du prieur, dans l'herbe ; les uns tressaient des couronnes, conversaient, dansaient, s'ébattaient comme des enfants, d'autres jouaient du violon ou de la viole, tels les anges représentés par Fra Angelico dans ses fresques.

Savonarole ne leur donnait pas de leçons et ne leur faisait pas de sermons, il leur disait simplement des paroles caressantes, et lui-même jouait et riait avec eux comme un enfant. Giovanni regardait le sourire qui illuminait son visage, et il lui semblait que, près de ce bois désert plein de musique et de chants, sur cette hauteur de Fiesole enveloppée de ciel bleu, ses compagnons et lui étaient pareils aux élus de Dieu dans le paradis.

Du haut de la colline, Savonarole contemplait avec amour Florence que le matin revêtait d'une vapeur,

comme une mère couvre son enfant endormi. Des carillons de cloches lointaines retentissaient, aussi doux que le balbutiement d'une petite créature ensommeillée. Et pendant les nuits d'été, alors que les lucioles scintillaient comme des cierges portés par des anges invisibles, Savonarole, assis sous le bosquet parfumé des roses de Damas, dans la cour de Saint-Marc, parlait aux frères de cet amour immense et divin qui avait marqué des stigmates de sang, et ouvert des blessures semblables aux plaies du Sauveur, odorantes comme des roses, sur le corps de Catherine de Sienne.

Laisse-moi m'enivrer de la douleur des plaies,
Et me réjouir de la passion de la croix,
De la passion de Ton Fils !

chantaient les moines. Et Giovanni aurait voulu que le miracle dont parlait Savonarole se produisît sur lui, que les rayons de feu, tombant du calice qui contenait les Saintes Hosties, marquassent, comme un fer chaud, sur son corps, des plaies en forme de croix.

— Gesù, Gesù, mio amore ! soupirait-il, épuisé de tendresse extatique.

Un jour, Savonarole, ainsi qu'il le faisait pour les autres novices, l'envoya soigner un homme très gravement malade, à la villa Carreggi, à deux lieues de Florence, sur le penchant méridional des collines Uccellato. C'est là qu'avait habité longtemps et qu'était mort Laurent de Médicis. Dans l'une des chambres du château désert et silencieux, éclairée d'une faible lumière sépulcrale, Giovanni aperçut un tableau de Sandro Botticelli, la naissance de Vénus. Nue et toute blanche, pareille à un lis d'eau, la fraîcheur salée de la mer semblait émaner d'elle ; elle glissait sur les vagues, debout dans une conque de nacre. La lourde masse de ses cheveux blonds tombait en s'enroulant autour de sa taille, comme si les mèches bouclées eussent été des serpents. D'un geste pudique, elle les

ramenait sur ses hanches pour couvrir sa nudité. Le corps magnifique respirait la séduction du péché, tandis que les lèvres candides, les yeux enfantins étaient voilés par une étrange tristesse.

Il sembla à Giovanni que le visage de la déesse lui était familier. Il la regarda longtemps ; il se souvint alors que ces yeux d'enfant qui paraissaient avoir pleuré, ces lèvres virginales à l'expression de douleur surhumaine, il les avait vus dans un autre tableau de Botticelli, qui représentait la Vierge Marie. Un trouble indicible remplit son âme. Il baissa les yeux et sortit de la villa.

En rentrant à Florence par une étroite ruelle, il aperçut, dans un renfoncement du mur, un vieux crucifix et il se mit à genoux pour prier, afin d'éloigner la tentation. Du jardin qui s'étendait de l'autre côté du mur, probablement de l'endroit même où le buisson de roses qui abritait Giovanni formait un berceau ombragé, partaient les sons d'une mandoline ; quelqu'un poussa un cri, une voix murmura effrayée :

— Non, non, laisse-moi...

— Chérie, répondait une autre voix, mon amour ! Mio amore !

La mandoline tomba sans doute, les cordes vibrèrent ; et on entendit le bruit d'un baiser.

Giovanni se leva brusquement, en répétant : « Gesù, Gesù ! »

— Même ici, pensa-t-il, même ici... Sur le visage de la Madone, dans les paroles du saint cantique, dans le parfum des roses qui ombragent le crucifix... partout « l'amore », partout...

Il couvrit son visage de ses mains et s'éloigna, comme s'il eût voulu échapper à quelque obsession troublante.

Rentré au monastère, Giovanni alla raconter à Savonarole tout ce qui était arrivé. Le prieur lui conseilla, comme il le faisait toujours en pareil cas, de combattre Satan par le jeûne et la prière. Le novice

essaya de lui expliquer que ce n'était pas le diable de la concupiscence charnelle qui le tentait, mais celui de la beauté païenne et spirituelle. Le moine, étonné, ne comprit pas. D'une voix sévère il fit la remarque que, dans les faux dieux, il n'y a qu'orgueil et luxure, et que la beauté, qui consiste uniquement dans les vertus chrétiennes, ne saurait s'y rencontrer.

Giovanni le quitta, non apaisé. Ce jour-là, le démon de la tristesse et de l'inquiétude prit possession de lui.

Une fois, Savonarole se mit à parler peinture ; il la comprenait comme un moyen d'édification, et ne l'admettait qu'autant qu'elle faisait naître des pensées salutaires. Aussi considérait-il comme une œuvre agréable à Dieu la destruction, par la main du bourreau, de tous les tableaux profanes que possédaient les Florentins.

Le moine portait les mêmes jugements sur la science. « Celui qui se figure que la logique et la philosophie affermissent la vérité de la foi, est stupide, disait-il. La lumière éclatante a-t-elle donc besoin de la faible lueur ? La sagesse de Dieu se soucie-t-elle de celle de l'homme ? Les apôtres et les martyrs connaissaient-ils la logique et la grammaire ? Une vieille femme illettrée qui prie avec zèle devant une sainte image est plus près de la connaissance de Dieu, que tous les sages et les érudits. »

En entendant le moine maudire les séductions de l'art et de la science, Giovanni pensait à ces paroles du maître : « Celui qui sait peu, aime peu. Le grand amour est fils de la grande science, » et il en comprenait maintenant toute la profondeur. Il se rappelait la conversation élevée de Léonard, son visage calme, ses yeux froids, son sourire empreint d'une sagesse attachante.

Il n'avait pas oublié les fruits terribles de l'arbre empoisonné, ni l'araignée de fer, ni la machine qui avait servi à soulever le Très Saint Clou, ni « les Oreilles de Denys », ni le visage de l'Antechrist se

ubstituant à celui du Christ. Mais il songea alors que, peut-être, il n'avait pas trouvé le nœud initial lans lequel se réunissaient tous les fils et se résolvaient outes les contradictions.

C'est ainsi que Giovanni pensait à l'année qu'il vait passée à Saint-Marc. Et pendant qu'il allait et enait sous les arceaux du cloître, la nuit était tombée t tout s'obscurcissait; le faible appel de l'Ave Maria vertit les moines, qui se rendirent à l'église en une ongue file sombre.

Lorsqu'il fut de retour dans sa cellule, Giovanni se oucha.

Vers le matin, il eut un rêve; il se vit assis avec nonna Cassandra sur un bouc noir, qui traversait les irs. « Nous allons au sabbat des sorcières », murmuait-elle en tournant vers lui son visage blanc comme u marbre, aux lèvres vermeilles comme du sang, et ux yeux transparents comme l'ambre. Et il reconnut n elle la Diablesse Blanche. La pleine lune éclairait on corps nu, qui exhalait une odeur si douce et si errible que les dents de Giovanni en claquaient; il renait Cassandra dans ses bras, l'approchait de son œur. « Amore ! Amore ! » murmurait-elle en riant ; et i toison noire du bouc s'allongeait sous eux comme ne couche ardente et tendre. Et il lui semblait qu'il enfonçait dans la mort.

IV

Giovanni fut réveillé par le soleil, le son des clones et un bruit de voix claires. Il sortit dans la cour vit une foule d'enfants, vêtus de blanc, et tenant en ain des rameaux d'olivier et de petites croix vereilles. C'était les enfants de la « Sainte Armée des quisiteurs », créée par Savonarole pour faire observer la pureté des mœurs à Florence

Les petits garçons et les petites filles de sept à qua-

torze ans, qui venaient parfois s'enrôler d'eux-mêmes ou qui étaient requis chez leurs parents, formaient plusieurs détachements. Ils devaient rapporter tout ce qu'ils voyaient de coupable ou de suspect dans les maisons; indiquer les noms de ceux qui jouaient aux dés, qui blasphémaient ou ne priaient pas. Ils devaient aussi désigner les endroits où l'on cachait les livres défendus et les tableaux profanes. Ils se saisissaient de tous ces objets — sans pitié, brisaient les statues, déchiraient les livres : et tous ces débris étaient transportés au monastère pour y être brûlés. Le commandant de cette « Sainte Armée » était un petit garçon de quatorze ans, pâle et maigre, nommé Federici. La troupe parcourait les rues guidée par les moines et protégée par les gardes de la ville.

Tout à coup, les rangs de la Sainte Armée se rompirent. D'innombrables petites mains commencèrent à agiter les croix vermeilles et les rameaux d'olivier et les voix perçantes entonnèrent un chant en l'honneur de Savonarole, qui arrivait dans la cour.

— *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebi Israël.*

Les fillettes entourèrent le moine en lui jetant des fleurs printanières, des joubarbes rosées et des violettes foncées; elles se mirent à genoux, embrassant ses pieds et les baisant.

Dans les rayons du soleil matinal, il bénissait la Sainte Armée, silencieux, avec un doux sourire :

— Vive Christ, le roi de Florence! Vive la Vierge Marie, notre reine! criaient les enfants.

— Formez les rangs! En avant! ordonnèrent les petits commandants. La musique joua, les étendards ondulèrent, et les régiments se mirent en marche.

« L'autodafé des vanités » — *Bruciamento delle vanità* — devait avoir lieu sur la place de la Seigneurie devant le Palazzo Vecchio. La Sainte Armée allait, pour la dernière fois, parcourir Florence afin de ra

embler les « vanités » et les objets sacrilèges, pour es détruire par le feu.

V

Lorsque tous les enfants furent sortis de la cour, iovanni aperçut messer Cypriano Buonacorsi, le conul de la Gallimala.

Giovanni s'approcha de lui. Ils s'entretinrent queles instants. Messer Cypriano raconta que Léonard e Vinci avait été chargé par le duc de Milan de venir Florence, afin d'acheter les œuvres d'art des palais accagés par la Sainte Armée. Giorgio Merula, envoyé ans le même but, venait d'arriver. Il avait passé deux nois en prison, puis le duc l'avait gracié, et il devait urtout sa mise en liberté aux démarches de Léonard.

Le marchand demanda à Giovanni de l'accompaner chez le frère supérieur ; et ils se rendirent tous eux à la cellule de Savonarole.

Resté sur le seuil, Beltraffio écoutait la conversation u consul de Gallimala avec le prieur de Saint-Marc.

Messer Cypriano offrit d'abord d'acheter, pour vingteux mille florins d'or, tous les livres, statues, bleaux et autres trésors artistiques qui devaient re livrés aux flammes ce jour-là.

Le prieur refusa.

Le marchand réfléchit longuement et ajouta encore uit mille florins.

Le moine ne répondit même pas ; son visage restait vère et impassible.

Alors Cypriano ravala la salive de sa bouche édene, ramena les pans de sa pelisse de renard usée sur s genoux frileux, soupira, cligna des yeux et dit, de voix douce, agréable et toujours égale :

— Frère Girolamo, je me ruinerai, je vous donnerai ut ce que je possède, quarante mille florins !

Savonarole leva les yeux sur lui et demanda :

— Puisque vous vous ruineriez dans cette affaire sans en retirer aucun bénéfice, pourquoi y tenez-vous tant ?

— Je suis né à Florence et j'aime cette terre, répondit le marchand avec simplicité, je ne voudrais pas que les étrangers puissent dire que, semblables aux Barbares, nous détruisons les œuvres inoffensives des sages et des artistes.

Le moine le regarda avec étonnement et dit :

— O mon fils, si tu aimais ta patrie céleste autant que la terrestre !... Mais console-toi : ce qui sera jeté dans le bûcher aura mérité ce sort, car les choses mauvaises et coupables ne peuvent être belles, ce sont vos sages eux-mêmes qui l'ont dit.

— Êtes-vous sûr, mon père, reprit Cypriano, que des enfants puissent toujours distinguer infailliblement le bien du mal, dans les productions de l'art et de la science ?

— La vérité sort de la bouche des enfants, répliqua le moine. Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des enfants, vous ne pourrez entrer au royaume des Cieux. Le Seigneur dit : « Je ferai périr la sagesse des sages et je rejetterai la raison des raisonnables. » Je prie nuit et jour pour ces petits afin que ce qu'ils ne peuvent comprendre avec leur intelligence, dans les vanités de l'art et de la science leur soit dévoilé par le don du Saint-Esprit.

— Je vous en supplie, réfléchissez ! conclut le consul, en se levant. Peut-être une certaine partie...

— Ne dépensez pas vos paroles en vain, messer, interrompit frère Girolamo ; ma décision est irrévocable.

Cypriano mordit de nouveau ses lèvres blêmes, et marmotta quelques paroles entre ses dents. Savonarole n'entendit que le dernier mot :

— Folie !

— Folie ! répéta-t-il, et ses yeux étincelèrent. Et le Veau d'Or des Borgia, qu'on montre dans les fêtes

mpies du pape, n'est-ce pas une folie ? Et le Très Saint Clou élevé, pour la gloire de Dieu, grâce à une machine diabolique, par l'usurpateur du trône, l'assassin Ludovic, n'est-ce pas aussi une folie? Folie aussi la vie impure qu'on mène aujourd'hui! Folie et sacrilège votre culte pour la beauté païenne!

Après avoir quitté la cellule de Savonarole, Giovanni se rendit sur la place de la Seigneurie.

Les enfants parcouraient les rues en criant : « A bas les ornements profanes, à bas les vanités et les objets sacrilèges! » On arrêtait les femmes vêtues avec élégance et on les obligeait à enlever leurs riches parures.

Ce jour-là, un des détachements, sous le commandement du petit Dolfo, âgé de treize ans, se rendait au palais des Médicis, afin d'exécuter le jugement de Dieu sur les séductions de la science et des arts, en cherchant et recherchant encore, avec l'aide du Saint-Esprit, les « vanités » et les objets sacrilèges.

Dans la rue attendait une charrette, où l'on entassait ce qui était condamné. Les enfants jetaient, par les fenêtres, des tableaux de maîtres, des portraits, des statues, des sculptures, des livres richement reliés, en un mot tout ce qui leur tombait sous la main.

Giovanni les accompagnait, rempli de tristesse à la vue de ce vandalisme qui s'attaquait aux objets les plus précieux, à tout ce que l'art et la science avaient créé de plus beau.

VII

Devant la tour élégante et sombre du Palazzo Vecchio, à côté de la loggia d'Orcagna, un bûcher avait été préparé. Il avait la forme d'une pyramide octaèdre,

entourée de quinze marches ; la hauteur en était de trente coudées, la largeur de cent vingt.

Sur le degré inférieur étaient jetés, pêle-mêle, les masques de bouffons, les parures, les perruques, les fausses barbes et une foule d'autres accessoires de carnaval ; sur les trois marches suivantes, les livres impies ou trop hardis, en commençant par Anacréon et Ovide pour finir par le Décaméron de Boccace et le Morgante de Pulci ; au-dessus des livres s'entassaient des objets de toilette, des onguents, des parfums, des miroirs, des houppes, des limes à ongles, des fers à friser, des pinces à épiler ; plus haut encore, des cahiers de musique, des luths, des mandolines, des jeux de cartes, d'échecs et de boules, des balles, tous les divertissements par lesquels le démon fait son œuvre dans le cœur des hommes ; puis les tableaux impudiques, les dessins, les portraits de belles femmes ; enfin sur le dernier degré, les bustes en cire et en bois des dieux païens, des héros et des philosophes. Couronnant le tout, se dressait un énorme épouvantail représentant le diable, le premier père des « vanités » et des « sacrilèges ». Il était rempli de soufre et de poudre, hideusement badigeonné, velu, avec des pieds de bouc, et en tout semblable à l'antique dieu Pan.

Le soir tombait ; l'air était froid, sonore et pur ; au ciel étincelaient les premières étoiles. La foule, sur la place, bruissait et s'agitait avec un murmure pieux, comme à l'église.

Dans le crépuscule, les moines allaient et venaient, semblables à des ombres, et s'occupaient des derniers préparatifs. Le frère Dominique Buonvicini, l'ordonnateur général, vit s'approcher de lui un homme jeune encore, avec des béquilles, probablement atteint de paralysie. Ses mains et ses jambes tremblaient, ses paupières étaient abaissées, et une convulsion pareille au battement d'ailes d'un oiseau blessé contractait parfois son visage. Il tendit une grande liasse de papiers au moine.

— Qu'est-ce? demanda Dominique. Des dessins ? encore?

— Des anatomies, des corps nus. Je les ai trouvés dans le grenier de la maison voisine.

Le moine prit la liasse et dit avec un sourire presque enjoué :

— Nous allons en faire un joli petit feu !

L'homme aux béquilles contempla la pyramide des « sacrilèges » et des « vanités ».

— O mon Dieu, mon Dieu ! fais-nous grâce, à nous pécheurs ! soupira-t-il. Sans le père Girolamo, nous serions tous morts dans l'impénitence et l'impureté. Et qui sait s'il est temps encore pour nous d'être sauvés, si nous arriverons à effacer nos péchés par nos prières ?

Il se signa et se mit à marmotter des litanies en égrenant son chapelet.

Et la douleur de Giovanni, qui voyait et entendait tout cela, devenait toujours plus profonde.

Dans l'obscurité, les enfants de l'Armée des Inquisiteurs s'avançaient, sans bruit, vêtus de longues robes blanches, et tenant chacun une statuette représentant le petit Jésus qui, d'une main montrait la couronne d'épines posée sur sa tête, et de l'autre bénissait le peuple. Derrière eux venaient les moines, le clergé, les gonfaloniers, les membres du conseil des Quatre-Vingts ; les chanoines, les professeurs et les docteurs en théologie ; les chevaliers, les trompettes et les porteurs de massues.

Le silence de mort qui précède les exécutions se fit dans la foule.

Sur la place qui s'étend devant le vieux palais, apparut Savonarole, élevant bien haut le crucifix ; il prononça d'une voix sonore et solennelle :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, allumez le bûcher !

Quatre moines s'approchèrent de la pyramide avec des torches de résine enflammées et mirent le feu aux quatre coins.

La flamme pétilla et dégagea une fumée d'abord grise, puis noire. Les trompettes retentirent. Les moines entonnèrent le *Te Deum laudamus*. Les enfants répondaient de leurs voix claires :

— *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis Israel.*

On sonna les cloches de la Tour du vieux Château, et celles de toutes les églises de Florence répondirent à leur puissant appel,

Les flammes s'avivaient. Les antiques feuillets des parchemins se recroquevillaient et se consumaient lentement comme s'ils avaient été animés d'une vie mystérieuse. De la marche inférieure où gisaient les masques de carnaval, une fausse barbe s'envola, semblable à un tourbillon ardent. La foule poussa des huées.

Les uns priaient, les autres pleuraient ; ceux-ci riaient, gambadaient, agitaient les mains et les chapeaux ; ceux-là prophétisaient.

— Chantez, chantez un nouvel hymne au Seigneur ! s'écria un cordonnier boiteux, aux yeux à demi fous. Tout s'écroule, frères, tout brûlera, tout se consumera entièrement, comme ces « vanités » et ces choses impies, dans le feu purificateur ; tout, tout, tout, l'Église, les lois, les puissances, les règnes, les arts, les sciences, il ne restera rien et il y aura un nouveau ciel, une nouvelle terre ! Et Dieu séchera toute larme de nos yeux, et il n'y aura plus de mort, ni de pleurs, ni de chagrin, ni de maladie ! Oh ! je T'en supplie, viens, ô Seigneur Jésus !

Une jeune femme enceinte, au pâle visage de martyre, la femme d'un pauvre ouvrier probablement, tomba à genoux et, étendant les mains vers le bûcher, où le Christ lui apparaissait dans sa gloire, elle éclata en sanglots comme une possédée, et s'écria :

— Viens, Seigneur Jésus! Amen! Amen! Amen! Viens.

VIII

Giovanni regardait un tableau que le feu avait illuminé, mais non encore touché ; c'était une œuvre de Léonard de Vinci.

Près des eaux obscures d'un lac de montagne se tenait une blanche Léda, un cygne gigantesque l'enveloppait de son aile. La tête levée, il remplissait le ciel désert et la terre d'un cri d'amour triomphant ; aux pieds de Léda, parmi des plantes, des animaux et des insectes aquatiques, parmi des graines et des larves, dans une obscurité tiède, humide et étouffante, vagissaient les nouveau-nés jumeaux, Castor et Pollux, à peine sortis de la coquille d'un œuf énorme. Et Léda, toute nue, étalant les replis les plus secrets de son corps et jetant un regard d'admiration sur ses enfants, étreignait le cou du cygne avec un sourire pudique et passionné.

Giovanni voyait les flammes s'avancer toujours plus près d'elle ; et son cœur se glaçait d'effroi.

A ce moment, les moines dressaient, au milieu de la place, une croix noire. Se tenant par la main, ils se mirent sur trois rangs, en l'honneur de la Trinité ; et, pour célébrer la joie spirituelle des fidèles à la vue du bûcher des « vanités », ils commencèrent à tourner autour de la croix, lentement d'abord, puis de plus en plus vite jusqu'à ce qu'ils courussent à toute vitesse en chantant :

Humiliez-vous devant le Seigneur,
Dansez, n'ayez pas honte,
Comme le roi David dansait !...
Relevons nos soutanes.
Que personne ne manque
A la danse.

Enivrés d'amour
Pour le sang qui coule
Du corps de Jésus sur la Croix,
Sauvages, joyeux et bruyants,
Nous sommes fous, nous sommes fous,
Nous sommes fous de Christ!

Un vertige prenait ceux qui regardaient, leurs mains et leurs pieds s'agitaient d'eux-mêmes; et tout à coup, quittant leur place, enfants, vieillards, femmes, tous s'élancèrent dans la ronde enragée. Un vieux moine, chauve et couperosé, ayant fait un bond maladroit, glissa, tomba, et se fendit la tête; le sang coula. On réussit à grand'peine à le retirer de la foule qui, inconsciente de ses actes, l'aurait peut-être mis en pièces.

Le reflet écarlate du bûcher mourait, illuminant les visages décomposés. Le crucifix, centre immobile des cercles tournoyants, jetait une ombre immense.

Nous agitons nos petites croix
Et nous dansons, dansons, dansons,
Comme le roi David dansa.
Nous courons l'un après l'autre
Toujours en rond, en rond, en rond,
Pour célébrer le carnaval.

La flamme, atteignant enfin la *Léda*, léchait de sa langue rouge le corps blanc, et ce reflet ardent lui prêtait une vie qui le rendait encore plus mystérieux et plus beau.

Giovanni était pâle et tremblant.

Le grand épouvantail, figurant un diable suspendu au-dessus du bûcher, prit feu. Le ventre rempli de poudre, sauta avec un fracas assourdissant. Une gerbe d'étincelles s'éparpilla dans le ciel. Le monstre se balança lentement au-dessus du brasier, s'inclina, s'effondra, et enfin se dispersa en charbons qui se consumèrent sans flamme.

De nouveau les trompettes et les cymbales retentirent. Toutes les cloches sonnèrent. Et la foule commença à pousser des cris furieux de triomphe comme si Satan en personne eût péri sur le bûcher sacré et avec lui toute l'iniquité, toute la douleur et le péché du monde.

Giovanni cacha sa tête dans ses mains et voulut s'enfuir. Il se sentit retenu, une main se posa sur son épaule, et, se retournant, il se trouva face à face avec le calme visage de son maître.

Léonard le prit par le bras et l'emmena hors de la foule.

IX

Au sortir de la place, couverte de tourbillons de fumée puante, éclairée par la rougeur du foyer mourant, ils s'engagèrent dans une sombre ruelle qui menait au bord de l'Arno. Là, c'était la paix et la solitude; seuls, les flots clapotaient. Un croissant de lune éclairait les collines argentées par le givre. Les étoiles scintillaient, délicates et mélancoliques.

— Pourquoi m'as-tu quitté, Giovanni? demanda Léonard.

Le jeune homme releva la tête. Il voulut dire quelque chose, mais sa voix se brisa, ses lèvres tremblèrent et il se mit à pleurer.

— Pardonnez-moi, maître...

— Tu n'es coupable en rien, reprit le peintre.

— Je ne savais pas moi-même ce que je faisais, continua Beltraffio. Comment ai-je pu, mon Dieu, comment ai-je pu vous quitter?

Il aurait voulu raconter au maître sa folie, sa douleur, ses intolérables inquiétudes au sujet de la coupe du Seigneur et de celle du démon, au sujet du Christ et de l'Antechrist; mais, comme cela lui était déjà arrivé plusieurs fois, il sentit que Léonard ne le comprendrait pas; et il se contenta de regarder avec une

expression de prière désespérée les yeux du maître, ces yeux pleins de sérénité, qui donnaient l'impression d'être lointains, comme des étoiles.

Le maître ne le questionna pas, il posa simplement la main sur sa tête, et lui dit avec un sourire de pitié infinie :

— Que Dieu te vienne en aide, mon pauvre enfant ! Tu sais que je t'ai toujours aimé comme un fils. Si tu veux de nouveau devenir mon élève, je te recevrai avec joie !

Et, se parlant à lui-même, avec le laconisme énigmatique et confus qui lui était habituel quand il exprimait ses pensées les plus intimes, il ajouta, d'une voix à peine distincte :

— Plus le sentiment est fort, plus grande est la souffrance.

Le son des cloches, le chant des moines, les cris de la foule en délire s'entendaient encore au loin, mais ne troublaient déjà plus le silence qui entourait le maître et l'élève.

CHAPITRE VIII

L'AGE D'OR

(1496-1497).

Tornera l'étâ dell' oro,
Cantiam tutti : viva il Moro!

BELLINCIONI.

(L'âge d'or va revenir.
Chantons tous : Vive le More!)

I

Vers la fin de l'année 1496, la duchesse de Milan, 3éatrice, écrivait ce qui suit à sa sœur Isabelle, épouse lu marquis François Gonzague, le vainqueur de Manoue :

« Très illustre madonna, petite sœur bien-aimée, non mari le seigneur Louis et moi souhaitons que ous soyez en bonne santé ainsi que votre très enommé époux François.

« En réponse à votre demande, je vous fais tenir le ortrait de mon fils Maximilien. Seulement, ne croyez as qu'il soit aussi petit que cela. Nous voulions nvoyer à Votre Seigneurie son portrait en grandeur aturelle, mais nous avons eu peur, car la nourrice it que cela empêche un enfant de grandir. Il pousse 'une manière remarquable, et si je demeure quelques ours sans le voir, je trouve qu'il a tellement fait de prorès que j'en suis extrêmement contente et rassurée.

« Nous avons eu un grand chagrin : le nain Nanino est mort. Comme nous, vous l'avez connu et aimé ; donc vous comprendrez que, si j'avais perdu tout autre chose, j'aurais espéré pouvoir la remplacer, mais, pour ce qui est de notre Nanino, la nature ne peut rien créer d'équivalent.

« Le poète Bellincioni, dans son poème funèbre, a dit que, si son âme est au ciel, il fait rire tout le paradis, tandis que, si elle est en enfer « Cerbère ne dit rien, mais s'égaie ». Nous l'avons enterré dans notre caveau de Sainte-Marie des Grâces, à côté de notre bien-aimé faucon, et de notre inoubliable chienne Fontinna, afin qu'après notre mort nous ne soyons pas séparés de ces douces créatures. J'ai pleuré deux nuits, et le seigneur Ludovic, pour me consoler, m'a promis de me faire cadeau à Noël d'une belle chaise en argent massif, doublée d'or, pour le soulagement de l'estomac. Le seigneur Ludovic voulait que l'artiste florentin, Léonard de Vinci, combinât dans cette chaise une machine à musique, mais Léonard a refusé, sous prétexte qu'il était trop occupé par son Colosse et sa *Sainte Cène*.

« Vous me demandez, chère sœur, que je vous cède pour un temps cet artiste. C'est avec plaisir que j'aurais exaucé votre prière, et vous l'aurais envoyé pour toujours, et non pour un certain temps. Mais, je ne sais pourquoi, il a plu, outre mesure, au seigneur Ludovic, qui ne veut pour rien au monde se séparer de lui. Du reste, ne le regrettez pas trop, car ce Léonard est beaucoup plus voué à l'alchimie, la magie, la mécanique et autres fantaisies de ce genre, qu'à la peinture ; et il se distingue par une telle lenteur à exécuter les commandes qu'il mettrait un ange hors de lui.

« En outre, il est, à ce que j'ai entendu dire, hérétique et athée.

« Dernièrement, nous avons chassé le loup. Mais on me défend de monter à cheval, car c'est le cinquième mois de ma grossesse.

« En ce moment nous nous distrayons comme nous ouvons. Nous jouons aux cartes. Nous patinons; ce ivertissement nous a été enseigné par un jeune seineur des Flandres. L'hiver est rigoureux : non seuement les puits, mais les rivières même ont gelé.

« Dans le parc du palais, Léonard a sculpté, avec e la neige blanche et dure comme du marbre, une uperbe Léda avec son cygne. Quel dommage que cela oive fondre au printemps!

« Et vous, très aimable sœur, comment vous portezous? Est-ce que la race des chats à longs poils a éussi? Si vous avez un jeune chat roux, aux yeux leus, envoyez-le-moi avec la petite négresse promise! Ioi, de mon côté, je vous ferai tenir des petits de na chienne Soyeuse.

« Surtout n'oubliez pas, je vous prie, de me donner e patron du pourpoint en satin bleu! Je vous l'ai déjà emandé dans ma lettre précédente. Tâchez que je 'aie le plus vite possible : demain, si vous avez un ourrier spécial.

« Envoyez-moi, de même, la fiole de cette préparaion si efficace contre les petits boutons, et du bois xotique pour polir les ongles.

« Notre astrologue prédit une guerre et un été haud; les chiens deviendront enragés et les souveains se querelleront. Qu'en dit le vôtre? On croit oujours plus aux astrologues des autres qu'au sien.

« Ci-joint, pour le seigneur François, votre glorieux poux, l'ordonnance composée par notre docteur Luigi Marliani contre le mal français. On dit que c'est rès efficace; il faut faire des frictions mercurielles, e matin, à jeun, les jours impairs qui suivent la nouvelle lune.

« J'ai entendu dire que cette maladie se contracte au noment de la conjuration malsaine de la planète Mercure avec Vénus.

« Moi et mon époux Ludovic, nous nous recommanlons à votre bienveillante attention, sœur très aimée,

ainsi qu'à celle de votre noble époux le marquis François.

« Béatrice Sforza. »

II

Cette missive, sous son apparente simplicité, était pleine de dissimulation et de politique. La duchesse cachait à sa sœur ses ennuis intimes. La paix et la concorde qui, d'après la lettre, régnaient entre les époux, n'existaient pas. Elle détestait Léonard non pour son hérésie et son athéisme, mais parce que, jadis, il avait exécuté, sur l'ordre du duc, le portrait de Cécile Bergamini, la célèbre maîtresse du More, et la rivale la plus haïe de Béatrice.

Depuis quelque temps, elle avait appris la nouvelle passion de son mari pour une de ses demoiselles d'honneur, Lucrèce Crivelli, et cela la mettait fort en colère. A cette époque, le duc de Milan atteignait l'apogée de sa puissance. Fils du soldat-bandit François Sforza, l'ancien mercenaire romagnol, Ludovic rêvait de devenir l'autocrate souverain de l'Italie unifiée.

« Le Saint-Père, disait vaniteusement le More, est mon confesseur ; l'empereur — mon général d'armée ; la ville de Venise — mon trésorier, le roi des Français — mon courrier. »

Il signait *Ludovicus Maria Sfortia Anglus dux Mediolani*, faisant ainsi remonter ses ascendants jusqu'au noble héros troyen Angle, compagnon d'Enée.

Le Colosse, ce monument élevé à la mémoire de son père, chef-d'œuvre de Léonard, et dont Ludovic était fier à juste titre, — ne portait-il pas la devise : *Ecce deus !* attestant ainsi la puissance divine des Sforza ?

Cependant le bonheur de Ludovic était troublé par de secrètes alarmes. Il savait que le peuple ne l'aimait pas, le regardant comme l'usurpateur du trône.

Un jour, la foule ayant aperçu de loin sur la place rrengo la veuve de feu le duc Jean Galéas avec son remier-né François, des voix crièrent : « Vive Franbis, le duc légitime ! » Il avait alors huit ans. Il se stinguait par son esprit et son extraordinaire beauté. e peuple souhaitait passionnément l'avoir comme souerain.

Béatrice et le More voyaient que la mort de Jean aléas avait trompé leurs espérances et n'avait pas it d'eux les souverains légitimes. Et, dans la peronne de cet enfant, l'ombre du défunt duc se levait ı tombeau.

Depuis quelque temps, Béatrice avait presque comlètement perdu la pétulance enfantine qui plaisait nt au duc, et elle attendait le moment de ses couhes avec de sinistres pressentiments.

III

Le premier soir de l'année 1497, un bal devait avoir eu au château.

Les préparatifs avaient duré trois mois ; on avait emandé leur concours à Bramante et à Léonard de inci.

Vers les cinq heures de l'après-midi, les invités comencèrent à arriver. Ils étaient plus de deux mille.

La tempête avait balayé toutes les routes et les cheins. Sous le morne ciel, les murailles crénelées, les onjons, les abris de pierre pour les canons, les basons de la forteresse, étaient couverts de neige. Dans cour brillaient des feux, autour desquels les palefreiers, les coureurs, les piqueurs et les porteurs de haises, se chauffaient en plaisantant gaiement.

A l'entrée du palais ducal et, plus loin, vers les alustrades de fer forgé, ornant la cour intérieure u petit palais Rocchetti, se rangeaient à la file les rands carrosses lourds et dorés, d'où descendaient

dames et cavaliers, enveloppés de riches fourrures russes. Les fenêtres aux vitres gelées étaient étincelantes de lumière.

Dans le vestibule, les invités passaient entre deux longues rangées de gardes du corps du duc : mamelouks turcs, stradiotes grecs, arbalétriers écossais et lansquenets suisses, debout à leur poste, avec de lourdes hallebardes. Devant eux, il y avait des pages élégants et sveltes comme des jeunes filles, portant la livrée à deux couleurs, ornée de duvet de cygne : l'une des moitiés de la livrée était en velours rose, l'autre en satin bleu, avec le blason des Sforza-Visconti brodé sur la poitrine. Ils tenaient à la main des flambeaux garnis de bougies en cire rouge et jaune, pareilles à des cierges.

Chaque fois qu'un convive pénétrait dans la salle de réception, un héraut l'annonçait.

Des salles immenses s'ouvraient, éblouissantes ; la salle au parquet rouge avec les colombes blanches, la salle dorée où étaient représentées les chasses ducales la salle pourpre, tendue de satin du haut en bas. Dans la salle noire, petite mais élégante, construite par Bramante, et qui servait de chambre de toilette pour les dames, se voyaient des fresques inachevées de Léonard.

La foule parée bruissait comme un essaim d'abeilles. Les vêtements se distinguaient par la vivacité et la diversité des couleurs et par une richesse qui manquait souvent de goût. Les tissus que portaient les femmes, arrangés en lourds plis droits, ne fléchissaient pas sous la profusion d'or et de pierres précieuses dont ils étaient couverts, et ressemblaient à des vêtements ecclésiastiques. Ces étoffes étaient si solides que les arrière-grand'mères les transmettaient aux petites-filles. Les dames avaient les épaules et la poitrine largement décolletées. Les cheveux, enfermés sur le devant du front dans un filet d'or, étaient tressés selon la coutume lombarde, en une natte

errée qui se prolongeait jusqu'à terre au moyen de
ux cheveux et de rubans. La mode exigeait que les
ourcils fussent à peine marqués; les femmes qui les
vaient touffus, les épilaient avec des pinces d'acier
péciales.

Se passer de rouge ou de blanc était regardé comme
ne inconvenance. On employait des parfums vio-
ents et pénétrants, tels que le musc, l'ambre, la ver-
eine, la poudre de Chypre, qui répand une senteur
ès prononcée et capiteuse.

Dans la foule se trouvaient quelques jeunes filles
femmes d'une beauté particulière, beauté qui ne se
encontre guère qu'en Lombardie, et qui est caractéri-
ée par ces ombres aériennes, fondant comme une va-
eur sur la peau blanche et mate, et cet ovale délicat
doux des visages que Léonard de Vinci aimait à re-
résenter sur la toile.

La signora Violante Borromeo, avec ses yeux et ses
eveux noirs, et le charme irrésistible de toute sa
ersonne, était la reine du bal. De petits papillons se
rûlant les ailes à une flamme — avertissement aux
noureux — étaient brodés en or sur sa robe de ve-
urs pourpre foncé.

Cependant ce n'était pas la signora Violante qui at-
rait surtout l'attention des invités, mais bien Diane
allavicini, avec ses yeux froids et transparents
mme la glace, avec ses cheveux cendrés, son sou-
re indifférent et son accent traînant comme le son
une vielle... Elle était vêtue d'une simple robe de
mas avec de longs rubans de soie, glauques comme
s algues. Dans l'éclat splendide de la fête, elle pas-
it, étrangère à tout, solitaire et triste, comme les
les fleurs aquatiques qui dorment sous les rayons
naires, à la surface des étangs.

Les trompes sonnèrent, et les invités se dirigè-
nt vers la grande salle du jeu de paume, *sala per
giuoco della palla*.

Sous le plafond bleu, en forme de voûte et semé

d'étoiles d'or, brûlaient des bougies de cire disposées en croix. Des tapis de soie, avec des guirlandes de laurier, de lierre et de genévrier, ornaient la terrasse où l'orchestre devait prendre place. A l'heure précise marquée par les astrologues (le duc, d'après les dires d'un ambassadeur, n'aurait pas fait un pas, ni changé de pourpoint, ni embrassé sa femme sans consulter les astres), Ludovic et Béatrice, portant le manteau royal de drap d'or, dont la longue traîne était aussi de mode pour les barons et les chambellans, entrèrent dans la salle. Sur la poitrine du duc brillait, enchâssé dans une agrafe, un rubis de dimension extraordinaire qui avait appartenu à Jean Galéas.

Béatrice n'était plus aussi belle que naguère. Elle avait maigri. Son état de grossesse avancée contrastait avec son corps de fillette, à la poitrine plate, et avec ses gestes brusques de garçon.

Le More fit un signe. Le grand sénéchal leva son sceptre, la musique commença et les invités s'assirent aux tables du festin.

IV

Alors se produisit un incident très particulier. L'ambassadeur du grand prince moscovite, Daniel Marmirof, refusa de s'asseoir au-dessous de l'ambassadeur de la République de Venise. En vain on essaya de persuader Marmirof. L'entêté vieillard, n'écoutant rien, restait sur ce qu'il avait dit : « Je ne m'assiérai point, car cela me déshonore ! »

De tous côtés des regards furieux ou moqueurs se dirigeaient vers lui.

— Qu'y a-t-il ? Encore des ennuis avec les Moscovites ? Quels barbares ! Ils exigent les places d'honneur, et ne veulent rien entendre. On ne peut les inviter nulle part, ces sauvages ! Et leur langage, hein, vous entendez ? C'est du turc, tout à fait !

L'interprète, le remuant et agile Boccalino, accourut auprès de Marmirof.

— Messer Daniel, messer Daniel, balbutia-t-il en mauvais russe, avec force grimaces et révérences, cela est impossible, impossible ! Il faut vous asseoir, c'est l'usage à Milan, il ne faut rien exiger d'autre ! Le duc va se fâcher.

Un jeune homme qui accompagnait le vieillard, et qui faisait partie de l'ambassade, Nikita Karatcharoff, s'approcha à son tour.

— Danilo Kousmitch, petit père, lui dit-il, il ne faut pas te révolter ! On ne peut imposer ses coutumes dans un couvent étranger. Comment veux-tu que ces gens comprennent ? Quel péché y a-t-il à cela ? On nous mettra à la porte, nous serons couverts de honte !

— Tais-toi, Nikita, tais-toi ! Tu es encore trop jeune pour me donner des leçons, à moi, un vieillard ! Je sais ce que je fais. Ne pas garder le rang que j'ai occupé toujours ! Je ne m'assiérai pas au-dessous de l'Ambassadeur de Venise. Cela serait une trop grande injure pour l'honneur de notre ambassade. Il est dit : « chaque ambassadeur représente le visage et prononce les paroles de son souverain ». Et nous, qui sommes envoyés par l'empereur autocrate et orthodoxe de toutes les Russies...

— Messer Daniel, messer Daniel, suppliait l'interprète Boccalino.

— Laisse-moi tranquille ! Qu'est-ce que tu marmottes, toi, avec ton museau de singe. J'ai dit que je ne m'assiérai pas, et je ne m'assiérai pas !

Sous les sourcils froncés, les petits yeux d'ours de Marmirof brillaient de colère, de fierté et d'entêtement invincible. Sa haute canne, dont le pommeau était parsemé de brillants, tremblait dans ses doigts crispés. On voyait qu'aucune force ne le ferait céder.

Le More appela près de lui l'ambassadeur de Ve-

nise, et, avec cette amabilité enchanteresse dans laquelle il était passé maître, il s'excusa, lui promit sa protection et lui demanda comme une faveur personnelle, de bien vouloir céder le pas aux Moscovites, afin d'éviter des discussions et des reproches , assurant que pas un des assistants n'attachait d'importance à l'amour-propre imbécile de ces sauvages. La vérité était que le duc avait un besoin pressant de la protection du grand-duc de toutes les Russies, *granduca di Rossia*, car il espérait conclure, grâce à lui, une alliance avantageuse avec le sultan.

Le Vénitien regarda Marmirof avec un fin sourire, et, haussant dédaigneusement les épaules, répondit que Son Altesse avait raison, que de telles disputes à propos de préséance étaient indignes de gens cultivés ; après quoi il s'assit à la place indiquée.

Danilo Kousmitch n'avait pas compris le discours de son rival. Mais, s'il l'avait compris, il ne se serait pas troublé et aurait continué à se croire dans son droit ; car il n'ignorait pas que dix ans auparavant, en 1487, lors de la sortie triomphale du pape Innocent VIII, les ambassadeurs moscovites Dmitri et Manuel Ralew, avaient occupé les marches du trône apostolique, c'est-à-dire la place la plus en vue après celle des sénateurs romains, représentants de l'ancienne ville, maîtresse du monde.

Sans prendre garde aux regards menaçants qu'on lui adressait, Danilo Kousmitch, arrangeant sa ceinture sur son gros ventre et relevant gravement son manteau d'hermine et de velours écarlate, se dirigea vers la place conquise.

Un sentiment obscur, joyeux et enivrant comme de l'hydromel, emplissait son âme.

Nikita et l'interprète Boccalino s'assirent ensemble au bas de la table, à côté de Léonard de Vinci.

L'interprète vantard racontait les merveilles qu'il avait vues en Moscovie, et mêlait la fantaisie à la vérité. Dans l'espoir d'obtenir des renseignements plus pré-

cis de Karatcharoff lui-même, Léonard s'adressa à lui et commença à l'interroger sur cette lointaine contrée, qui excitait la curiosité de l'artiste, comme tout ce qui était démesuré. Il le questionna au sujet des vallées sans fin, des froids rigoureux, des fleuves puissants et des forêts de la Russie.

A ce moment Nikita, frappé d'étonnement, contemplait un spectacle qu'il n'avait jamais vu jusqu'alors. C'était un énorme plat représentant Andromède nue ; le corps de l'héroïne était composé de délicates poitrines de chapons ; elle était attachée à un rocher de fromage à la crème ; et son libérateur Persée, taillé dans un rôti de veau, se tenait à ses côtés. Pour les viandes, tout le service se faisait dans de la vaisselle d'or et de vermeil ; pour le poisson, le service était d'argent, métal qui correspond à l'élément aquatique. Il y avait même des pains et des citrons argentés pour la salade ; et enfin, dominant les esturgeons, les lamproies et les sterlets gigantesques, apparut la déesse de l'Océan, Amphitrite, pétrie d'une fine pâte d'anguilles ; elle était debout dans un chariot nacré, traîné par des dauphins, sur une gelée verte qui devait figurer les vagues de la mer. Ensuite, on servit des entremets nombreux, monuments de massepain, de noix de cèdre, d'amandes et de sucre brûlé, exécutés sur les dessins de Bramante et de Léonard, et qui représentaient Hercule conquérant les pommes dorées des Hespérides, la fable d'Hippolyte et de Phèdre, Bacchus avec Ariane, Jupiter et Danaé, tout l'Olympe des dieux ressuscité.

Nikita examinait toutes ces merveilles avec une curiosité enfantine, tandis que Danilo Kousmitch, perdant toute envie de manger à la vue de l'impudique nudité des déesses, marmottait entre ses dents :

— Souillure païenne ! impureté antichrétienne !

V

Le bal commença.

Les danses anciennes, telles que « Vénus et Jupiter », « la cruelle destinée », « Cupidon », se faisaient remarquer par leur lenteur, car les robes des femmes étaient si longues et si lourdes, qu'elles ne permettaient aucun mouvement rapide. Les dames et leurs cavaliers se rapprochaient et s'éloignaient avec gravité, échangeaient de gracieux saluts, des soupirs profonds et des sourires.

Les dames devaient faire la-roue comme des paons, se mouvoir comme des cygnes, afin que leurs petits pieds, selon l'expression d'un poète, « n'allassent pas trop vite ». Et la musique était douce, légère, comme assoupie, pleine d'une ardeur accablée, qui rappelait la poésie de Pétrarque.

Tout le monde dansait, tout le monde s'égayait, et tout le monde s'amusait. La duchesse, qui seule trouvait tout cela ennuyeux, quitta la salle de danse et se dirigea vers un salon voisin. Là, un illustre poète, venu de Rome, lisait des vers; c'était Sérafino d'Aquila, surnommé l' « Unique », *Unico*, petit personnage maigre, complètement glabre, et qui avait un succès énorme, surtout auprès des dames. Dès son arrivée, il avait éclipsé la gloire du poète de la cour, Bellincioni.

Béatrice, ayant aperçu Lucrèce Crivelli parmi les dames entourant le poète, se troubla, pâlit un peu, mais se remit aussitôt, se dirigea vers sa rivale, et l'embrassa avec ses habituelles démonstrations d'amitié.

Le poète déclamait un sonnet composé par lui, et où il décrivait comment, pendant l'incendie de la maison de sa bien-aimée, on ne put parvenir à éteindre le feu, parce que les gens accourus étaient obligés d'employer l'eau à arroser leurs propres cœurs en-

flammés par les regards de cette beauté. Ces vers enthousiasmaient l'auditoire féminin et provoquaient des applaudissements frénétiques parmi les admiratrices du poète. Les unes s'écriaient :

— C'est un génie, un génie ! Le nom d'Unico resplendira, dans la postérité, d'un éclat égal à celui de Dante !

— Unico a plus de génie que Dante ! répliquaient les autres.

Béatrice ne put en supporter davantage, et se retira.

Elle retourna dans la salle principale, ordonna à son page dévoué Ricciardetto, qui était amoureux d'elle, de monter l'attendre avec un flambeau, et traversant à la hâte quelques chambres brillamment éclairées et pleines de gens, elle parvint à une galerie lointaine et déserte, où des gardes solitaires sommeillaient, appuyés sur leurs lances ; elle ouvrit une petite porte de fer, gravit un sombre escalier en spirale, et pénétra dans une grande salle voûtée qui servait de chambre à coucher au duc. Béatrice s'approcha, un flambeau à la main, d'une petite armoire de chêne fixée dans l'épaisseur de la muraille, et où le duc enfermait ses papiers importants et secrets ; elle glissa dans le trou de la serrure la clef qu'elle avait dérobée à son mari et voulut ouvrir ; mais remarquant que la serrure était brisée, elle écarta les battants de l'armoire, aperçut les rayons vides, et devina que le More, ayant constaté la perte de sa clef, avait caché les lettres dans un autre endroit.

Elle s'arrêta, perplexe.

Aux fenêtres, des flocons de neige voletaient, pareils à des fantômes, le vent sifflait, hurlait ou pleurait. Et les voix des rafales nocturnes évoquaient dans l'âme quelque chose de familier, d'antique et de terrible.

Soudain une pensée traversa l'esprit de la duchesse : Bellincioni ! Comment n'y ai-je pas pensé ! Oui, oui, bien sûr ! C'est par lui que je saurai tout... Mais comment le rejoindre de manière à ce que personne ne

remarque rien ! On va me chercher. Tant pis ! Je veux savoir, je ne peux plus supporter ces mensonges ! »

Elle se rappela que Bellincioni, sous prétexte d'une maladie, n'était pas venu au bal ; et, pensant qu'à cette heure il se trouvait sûrement seul chez lui, elle appela le page Ricciardetto, qui se tenait sur le seuil de la porte.

— Ordonne à deux courriers, avec une chaise à porteurs, de m'attendre en bas, dans le parc, vers la poterne de la forteresse. Seulement, prends garde, si tu veux m'être agréable, que personne ne le sache, tu entends ? personne !

Elle lui donna sa main à baiser. L'enfant courut exécuter ses ordres.

Béatrice rentra dans la chambre à coucher, jeta sur ses épaules un manteau de zibeline, mit un masque de soie noire ; et, quelques minutes plus tard, elle était installée dans la chaise qui se dirigeait vers la demeure de Bellincioni.

VI

Le poète appelait sa petite maison, branlante et toute délabrée, « un trou à grenouilles ».

Il recevait une assez grande quantité de cadeaux, mais menait une vie désordonnée, buvait ou jouait, et perdait souvent tout ce qu'il possédait. De telle sorte que sa pauvreté, selon sa propre expression, le pourchassait « comme une femme fidèle, mais détestée ».

Couché sur un misérable petit lit à trois pieds, un morceau de bois tenant lieu du quatrième, et garni d'un mince matelas déchiré, Bellincioni achevait un troisième flacon de mauvais vin aigrelet, tout en composant des épitaphes pour le chien bien-aimé de madonna Cécile. Le poète voyait les derniers charbons s'éteindre dans l'âtre, et tâchait vainement de se réchauffer en recouvrant ses jambes, maigres

comme des pattes de cigogne, d'une fourrure d'écu-reuil à demi dévorée par les mites. Il écoutait le bruit de la tempête, et songeait au froid qu'il faisait cette nuit-là. Au bal de la cour, on devait lire une allégorie composée par lui en l'honneur du duc et intitulée « le Paradis ». S'il avait refusé d'assister à cette fête, ce n'était pas, ainsi qu'il l'avait prétexté, à cause de sa maladie, bien qu'il fût depuis longtemps souffrant; même à l'agonie il se serait traîné à ce bal. La vraie cause de son absence était l'envie; il préférait geler dans son taudis, plutôt que d'assister au triomphe d'un rival, ce coquin avéré, maître « Unico », qui, avec ses absurdes strophes, avait réussi à faire tourner toutes ces folles têtes de femmes.

A la seule pensée d' « Unico », le sang de Bellincioni bouillonnait. Il serrait les poings, et sautait à bas de son lit. Mais il faisait si froid dans la chambre qu'aussitôt il se recouchait sagement, tout frissonnant et avec un accès de toux.

— Fripons! criait-il. Quatre sonnets à faire, et pas moyen de me tenir au chaud !

Une rafale s'engouffra par la fenêtre mal close, pleura et rit comme une sorcière dans la cheminée.

Prenant une résolution désespérée, le poète sortit de dessous son lit un morceau de bois, le fendit en menus morceaux, et les jeta l'un après l'autre dans le foyer. La flamme jaillit, éclairant le triste réduit. Bellincioni s'assit sur les talons et allongea ses mains bleuies vers le feu, ce dernier ami des poètes solitaires.

— Chienne de vie! pensait Bellincioni. Et pourquoi? suis-je donc pire que les autres? — Avec un amer sourire et d'amères pensées il inclina sa tête chauve.

En bas, à la porte de la maison, on frappa. Une voix à moitié endormie répondit par un juron; c'était la seule domestique de la maison, une vieille femme querelleuse, qui n'aimait pas à être dérangée. Un claquement de sabots retentit dans l'escalier.

— Que diable! s'exclama Bellincioni. Est-ce en-

core le Juif Samuel qui vient réclamer ses intérêts? Ces mécréants maudits! Ils ne vous laissent aucun repos, même la nuit!

La vieille domestique avait laissé pénétrer quelqu'un dans la maison. Les marches de l'escalier grincèrent. La porte s'ouvrit, et dans la chambre entra une femme enveloppée d'une fourrure de zibeline, le visage caché par un masque de soie noire.

Bellincioni sursauta et la regarda fixement.

En silence, elle s'approcha de l'unique chaise.

— Faites attention, madame, dit le maître de la maison, le dossier est cassé !

Et, galamment, il ajouta :

— A quel bon génie dois-je le bonheur de recevoir dans mon humble retraite une si illustre dame?

« Une commande, sans doute, pensa-t-il. Quelque madrigal amoureux ! »

Il se démena, courut vers l'âtre, et, généreusement jeta dans le feu le dernier morceau de bois.

La dame enleva son masque.

— C'est moi, Bernardo !

Il poussa une exclamation, recula et, pour ne pa tomber, dut s'appuyer au mur.

— Jésus ! Vierge Immaculée ! — balbutia-t-il, écarquillant les yeux. Votre Seigneurie... très illustre duchesse...

— Bernardo, tu peux me rendre un immense service, dit Béatrice; et regardant autour d'elle, elle ajouta : Personne ne peut nous entendre ?

— Soyez tranquille, Altesse, personne, sauf les rats et les souris...

— Écoute, continua lentement Béatrice, fixant sur lui un regard scrutateur, je sais que tu as composé pour madonna Lucrèce des pièces amoureuses. Tu dois avoir des lettres du duc, avec des commissions et des commandes.

Il pâlit et la regarda en silence, les yeux dilatés par la stupéfaction.

— Ne crains rien, ajouta-t-elle, personne ne le saura. Je te donne ma parole que je te récompenserai comme il convient, si tu fais ce que je te demande. Je t'enrichirai, Bernardo !

— Votre Altesse, prononça-t-il avec effort, comme si sa langue s'embarrassait, ne croyez pas... ce sont des calomnies... aucune lettre... comme devant Dieu !

Les yeux de Béatrice étincelèrent de colère, ses fins sourcils se rejoignirent. Elle se leva lentement et, ne le quittant pas de son regard qui le transperçait, elle s'approcha de lui.

— Ne mens pas. Je sais tout. Rends-moi les lettres du duc si la vie t'est chère ! Tu entends! donne-les-moi ! Prends garde, Bernardo ! Mes gens attendent en bas. Je ne suis pas venue pour plaisanter avec toi !

Il tomba à ses genoux.

— Que votre volonté soit faite, signorina ! Je n'ai aucune lettre...

— Tu n'en as pas, répétait-elle en se penchant et le regardant toujours dans les yeux, tu n'en as pas, dis-tu ?

— Je n'en ai pas...

La fureur s'empara d'elle.

— Attends donc, entremetteur maudit, je te forcerai à dire toute la vérité ! Je t'étranglerai de mes propres mains, coquin !... cria Béatrice ; et, en effet, elle lui entoura le cou de ses mains délicates avec une telle force qu'il suffoqua, et que les veines de son front se gonflèrent. Il ne se défendait pas, mais ses paupières battaient avec une rapidité désespérée; plus que jamais, il ressemblait à un pauvre oiseau malade.

— Elle va me tuer, aussi vrai que Dieu est saint, elle va me tuer ! pensait Bernardo. Eh ! bien, quoi ! Je ne livrerai pas le duc.

Bellincioni avait été toute sa vie le bouffon de la cour, le vagabond dévergondé, le marchand de rimes sans vergogne, mais ce n'était pas un traître..

La duchesse revint à elle. D'un geste de dégoût elle laissa retomber ses mains, repoussa le poète, s'approcha de la table, et, s'emparant d'un petit flambeau d'étain, se dirigea vers la porte de la chambre voisine. Elle l'avait déjà remarquée auparavant, et avait pensé que c'était le cabinet de travail du poète.

Bernardo sauta sur ses pieds, et, se mettant devant la porte, voulut lui barrer le chemin. Mais la duchesse, silencieusement, le foudroya d'un tel regard qu'il se recroquevilla sur lui-même, et se rangea pour la laisser passer.

Elle pénétra dans l'antre de la pauvre muse. Là, on respirait l'odeur des livres moisis. Sur les murailles nues, blanchies à la chaux, s'étalaient des taches d'humidité. Les carreaux cassés de la fenêtre, aux vitres couvertes de givre, étaient remplacés par des haillons. Sur la planchette inclinée qui servait de pupitre, souillée d'encre, avec des plumes d'oie souvent mordillées en attendant que la rime arrivât, traînaient des papiers, qui devaient être, sans doute, des brouillons de vers.

Ayant posé le flambeau sur la planchette et ne prenant plus garde à Bernardo, Béatrice commença à fouiller parmi ces papiers couverts de sonnets multiples adressés aux trésoriers du palais, aux geôliers, aux dignitaires de la cour, aux échansons, avec des plaintes ironiques, des demandes d'argent, de bois, de vin, de vêtements chauds et de vivres. Soudain, sous un tas de papiers, elle remarqua un élégant coffret de bois noir, l'ouvrit, et aperçut un paquet de lettres soigneusement ficelé.

Bernardo qui l'observait, leva les mains, épouvanté. La duchesse le regarda, puis regarda les lettres, lut le nom de Lucrèce, reconnut l'écriture du More, et comprit que c'était enfin ce qu'elle cherchait — les lettres du duc, des brouillons de poésies amoureuses, commandées par lui pour Lucrèce.

Béatrice s'empara du paquet, le glissa dans son

corsage et, sans prononcer une parole, elle jeta au poète, comme un os à un chien, sa bourse pleine de ducats, et sortit.

Il l'entendit descendre l'escalier, la porte se referma bruyamment, et longtemps il resta au milieu de la chambre, comme foudroyé; il lui semblait que le plancher oscillait sous ses pieds, comme le pont d'un navire pendant la tempête.

Enfin, exténué, il se laissa tomber sur son lit boiteux, et s'endormit d'un sommeil de plomb.

VII

La duchesse retourna au château.

Les invités, ayant remarqué son absence, chuchotaient déjà entre eux, se demandant ce qui était arrivé. Le duc lui-même s'inquiétait.

Elle entra dans la salle du bal, s'approcha de son mari avec un visage légèrement pâli, et lui dit qu'ayant ressenti un peu de fatigue, après le festin, elle s'était retirée afin de se reposer.

— Bice, murmura le duc, en prenant sa main froide et tremblante dans la sienne, si tu te sens mal, dis-le, je t'en prie ! N'oublie pas que tu es enceinte ! Veux-tu que nous remettions à demain la deuxième partie de la fête ? Tout cela n'a été ordonné que pour toi, ma chérie !

— Non, il ne faut pas, répliqua Béatrice. Ne t'inquiète pas, je t'en supplie, Vico. Il y a longtemps que je ne me suis sentie aussi bien qu'aujourd'hui, aussi heureuse. Je veux voir « le Paradis ». Je veux même encore danser.

—Ah ! Dieu soit loué, ma chérie ! dit le duc rassuré, et il baisa, avec une respectueuse tendresse, la main de sa femme.

Les invités se rendirent de nouveau dans la grande salle du Jeu de Paume, où le mécanicien du palais,

Léonard de Vinci, avait installé différentes machines pour la représentation du « Paradis » de Bellincioni. Lorsque tout le monde fut assis, et les lumières éteintes, on entendit Léonard qui criait : « C'est prêt ! »

Une mèche, chargée de poudre, s'enflamma, et dans l'obscurité brillèrent, comme des soleils transparents, des globes de cristal disposés en cercle, remplis d'eau, et éclairés, de l'intérieur, par une multitude de flammes vives qui formaient des arcs-en-ciel en se confondant.

Et, au même instant, ces boules se mirent en mouvement, tournant autour de l'axe de la machine avec un accompagnement d'accords étranges et doux, excessivement agréables, comme si les sphères de cristal, en se frôlant, eussent engendré cette musique divine et mystérieuse dont parlaient les pythagoriciens. C'étaient des touches frappant sur de petites cloches de verre, inventées tout spécialement par Léonard, qui produisaient ces harmonies.

Les planètes s'arrêtèrent ; et au-dessus de chacune d'elles apparurent à tour de rôle les dieux qu'elles représentaient : Jupiter, Apollon, Mercure, Mars, Diane, Vénus, Saturne, qui adressaient à Béatrice des compliments de bienvenue.

A la fin du spectacle, les invités passèrent dans une autre salle, où les attendait un nouveau divertissement : un défilé de chars de triomphe traînés par des nègres, des léopards, des griffons, des centaures et des dragons ; avec Numa, Pompée, César. Auguste, Trajan, des groupes allégoriques et des inscriptions indiquant que tous ces héros étaient les ancêtres de Ludovic. Pour terminer il y eut une sorte d'apothéose : un char attelé de licornes, supportant un énorme globe terrestre sur lequel était couché un guerrier dans une cotte de mailles d'acier, rouillée. Une statue d'or, représentant un enfant qui portait une branche d'olivier (en italien « moro »), sortait par une ouverture de la cotte de mailles du guerrier, ce qui signifiait que la mort du vieux siècle de fer et la naissance du

iècle d'or étaient dues au sage gouvernement de Ludoic le More. A l'étonnement de tous, la statue d'or était n enfant bien vivant, que des parents avaient loué our la circonstance contre quelques ducats. Le auvre petit, enduit sur tout le corps d'un vernis oré, se trouvait mal. Dans ses yeux épouvantés rillaient des larmes. D'une voix tremblante et méancolique, il commença à débiter le compliment dressé au duc, et coupé de ce refrain toujours le nême :

Bientôt vers vous, ô gens, bientôt
Avec une beauté nouvelle
Par la volonté du More, je reviendrai,
Moi, le siècle d'or, exempt de chagrins.

Autour du char qui portait l'âge d'or, le bal recomnença.

Le compliment interminable ennuyait tout le monde. On cessa de l'écouter. Et l'enfant perché au sommet lu groupe allégorique, continuait à balbutier, de ses èvres engourdies, avec la monotonie du désespoir :

Par la volonté du More, je reviendrai
Moi, le siècle d'or, exempt de chagrins.

Béatrice dansait avec Gaspard Visconti. De temps à utre un spasme de rire ou de sanglot lui serrait la gorge; elle éprouvait une douleur insoutenable, le sang attait ses tempes, ses yeux se troublaient. Mais son isage conservait toute sa tranquillité ; elle souriait.

La danse étant finie, la duchesse sortit de la foule oyeuse, et de nouveau s'éloigna sans qu'on s'en aperçût.

VIII

Elle se rendit dans la tour isolée de la Trésorerie. Là, personne n'entrait, sauf elle et le duc. Prenant un

flambeau des mains du page Ricciardetto, elle lui or-donna de l'attendre à la sortie et entra dans une vaste salle lugubre, où il faisait sombre et froid comme dans un caveau. Là, elle s'assit, sortit le paquet de lettres de son corsage, le détacha, le posa sur la table, et commençait déjà à lire, lorsque soudain le vent, s'engouffrant dans la cheminée avec une plainte déchirante, un sifflement aigu, parcourut tout le château, et le flambeau fut sur le point de s'éteindre. Puis, immédiatement après, le silence se fit. Et il sembla à la duchesse qu'elle distinguait les sons lointains de la musique du bal, et aussi des voix à peine perceptibles, des bruits de chaînes venant d'en bas des souterrains, où se trouvait la prison.

Au même instant, elle sentit qu'il y avait quelqu'un derrière elle. Une terreur qui lui était familière l'envahit. Elle savait qu'il ne fallait pas regarder, mais elle ne put résister et se retourna.

Dans un coin de la salle, se tenait une figure qu'elle avait déjà vue une fois, un personnage long, noir, plus noir que les ténèbres, la tête enveloppée d'un capuchon de moine, rabattu si bas qu'on ne pouvait apercevoir ses traits. Elle voulut crier, appeler Ricciardetto, mais sa voix mourut sur ses lèvres. Elle se leva pour fuir, ses jambes vacillèrent. Elle tomba à genoux et murmura :

— Toi !... toi de nouveau !...

Il releva lentement la tête.

C'était le défunt duc Jean Galeas.

Elle entendit une voix sourde qui murmurait : Pauvre!... Pauvre...

Béatrice reprit :

— Pardonne-moi... pardonne...

Il fit un pas vers elle, et elle se sentit saisie par un froid surnaturel.

Elle jeta un cri perçant, surhumain, et perdit connaissance.

Ricciardetto, qui avait entendu ce cri, accourut et la

t étendue, inanimée, sur le sol. Affolé de terreur, il èlança à travers les galeries sombres, éclairées çà là par les lanternes des veilleurs, et arriva jus-ı'aux salles pleines de monde et brillamment illu-inées, où il se mit à la recherche du duc.

Minuit sonnait. Le bal était dans tout son éclat.

Le duc venait, à l'instant, de passer sous un arc de iomphe, accompagné par les accords d'une musique ès douce, qui rappelait les chalumeaux des bergers ı le chant des tourtereaux.

A ce moment, la foule s'écarta. Ricciardetto venait entrer, hors d'haleine, dans la salle, et criait, d'une ıix désespérée :

— Au secours ! au secours !

Apercevant enfin le duc, il se précipita vers lui.

— Quoi ! qu'y a-t-il ? demanda Ludovic.

— Votre Altesse, la duchesse se trouve mal... vite ! te !... au secours.

— Elle a pris mal ? Encore !... — Le duc porta ses ains à son front. — Où donc, où ? mais explique-toi !

— Dans la Tour de la Trésorerie.

Le More se mit à courir si vite que sa chaîne d'or selée battait sa poitrine, tandis que sa « zazzera », iffure lisse et touffue, semblable à une perruque, se plaçait sur sa tête. Beaucoup de gens commencè-nt aussi à courir à la suite du duc, et soudain, prise effroi, toute cette foule brillante ondula, se rua vers s portes comme un troupeau de moutons.

— Un incendie ! criaient les uns.

— La duchesse se meurt ! se lamentaient les autres.

— Elle a accouché ! déclaraient quelques dames.

A ce moment Ricciardetto, entrant dans une des lles à l'étage supérieur, entendit derrière la porte une des chambres voisines, un cri si affreux, qu'il ırrêta, perplexe, et s'approcha d'une des femmes qui ıssaient en toute hâte avec des corbeilles de linge, s chaufferettes, et des vases d'eau chaude :

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Elle ne lui répondit pas.

Une autre vieille, probablement une sage-femme, le regarda sévèrement et lui dit :

— Va, et que Dieu t'accompagne ! Que fais-tu là, au beau milieu du chemin ? Tu gênes tout le monde. Ce n'est pas ici la place des enfants !

La porte s'entr'ouvrit un instant, et Ricciardetto aperçut, au fond de la chambre, dans le désordre du linge et des vêtements arrachés, celle qu'il aimait sans espoir, d'un amour enfantin. Elle avait le visage rouge, couvert de sueur, avec des mèches de cheveux collées au front, et, de sa bouche ouverte, s'échappait un cr continu. Le jeune garçon pâlit et se détourna.

Le duc s'élança hors de la chambre et tomba su une chaise, se tordant les mains et poussant des sou pirs désespérés.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Je ne peux plus.. Bice, Bice !... Je suis cause de tout, moi, maudit !

Il se souvenait qu'aussitôt que la duchesse l'avai aperçu, elle avait crié dans un accès de colère fréné tique : « Arrière ! arrière ! Retourne vers ta Lucrèce !

De la chambre de la malade sortit alors le principa médecin de la cour, Luigi Marliani, accompagn d'autres médecins.

Le duc se précipita vers eux.

— Eh bien ! Quoi ?... Comment ?...

Ils se taisaient.

— Votre Altesse, prononça enfin Marliani, toute les mesures sont prises. Nous devons espérer que l Seigneur, dans sa miséricorde !...

Le duc le saisit par la main.

— Non ! non ! Il doit bien y avoir un moyen. Pa pitié ! Trouvez donc quelque chose !

— Que Votre Altesse se calme, dit Marliani, je pu vous assurer que tous les moyens que la science m à notre disposition...

— Au diable la science ! s'écria soudain le duc, n se contenant plus, et se précipitant sur lui, les poing

ermés ; elle meurt, entendez-vous! elle meurt! Couins ! Et vous ne pouvez rien faire pour elle ! Vous éritez tous d'être pendus !

Et, dans une anxiété mortelle, il marchait à grands as, écoutant le cri ininterrompu. Soudain son regard omba sur Léonard. Il le prit à part.

— Ecoute, — marmotta le duc comme en proie au élire, et il était visible qu'il ne savait plus ce qu'il isait — écoute, Léonard, tu comptes plus qu'eux tous la fois. Je le sais, tu possèdes une très grande puisance occulte. Viens à notre secours, je t'en supplie!

Léonard voulut répondre, mais le duc avait déjà ublié sa présence ; il se jeta au-devant du chapelain t des moines qui arrivaient.

— Enfin ! Dieu merci ! Qu'avez-vous là ?

— Une partie des reliques de saint Ambroise, la einture de sainte Marguerite qui soulage les femmes n couches, une dent très vénérée de saint Christophe, n cheveu de la Vierge Marie...

— Bien, bien, allez et priez!

Le More voulut entrer avec eux dans la chambre de a malade ; mais, à cet instant, le cri se transforma en n gémissement si effroyable que, se bouchant les reilles, il se sauva. Parcourant quelques salles, il arrêta dans la chapelle, faiblement éclairée par les mpes. Là il tomba à genoux devant l'image de la ainte Vierge.

— J'ai péché, ô Mère de Dieu, j'ai péché, je suis audit ! j'ai fait mourir un innocent, mon souverain gitime, Jean Galéas. Mais toi, ô Mère Miséricorieuse et Protectrice unique, écoute ma prière et paronne! Je donnerai tout, seulement sauve-la, prends ion âme à sa place!

Des lambeaux de pensées affolées et stupides se ressaient dans sa tête, l'empêchant de prier. Il se ouvint du récit, dont il avait ri tout dernièrement, e ce marin qui, au moment de périr dans la temête, avait promis à la Vierge Marie un cierge haut

comme le mât de son navire, et qui, lorsque son camarade lui demanda où il prendrait une telle quantité de cire, répondit : « Tais-toi, que nous soyons seulement sauvés, et après il sera temps de réfléchir ! D'ailleurs, il est probable que la Madone se contentera d'un cierge plus petit. »

— Oh ! Qu'ai-je donc ? Mon Dieu ! s'écria le duc, tâchant de retrouver le fil de ses pensées. Est-ce que je deviendrais fou, par hasard ?

Il fit un effort pour rassembler ses idées, et recommença à prier.

Mais les sphères ardentes, pareilles à des soleils de cristal transparent, se mirent à flotter et à tourbillonner devant ses yeux, une musique suave se fit entendre, ainsi que le refrain de l'enfant représentant la statuette d'or :

Bientôt vers vous, ô gens, bientôt.
Je reviendrai par la volonté du More.

Puis tout disparut. Quand le duc revint à lui il lui sembla qu'il ne s'était pas écoulé plus de deux ou trois minutes ; mais, en sortant de la chapelle, il aperçut, à travers les vitres gelées, la lumière grise d'un matin d'hiver.

IX

Le More rentra dans les salles du palais Rocchetta où régnait partout la tranquillité. A sa rencontre s'avançait une jeune femme portant un coffret et des langes. Elle s'approcha et dit :

— Elle a bien voulu accoucher.

— Vivante ? balbutia le duc en pâlissant.

— Oui, mais l'enfant est mort. Elle est très affaiblie. Elle vous demande. Venez !

Il entra dans la chambre, et vit, sur les oreillers, un visage menu, comme celui d'une toute petite fille

ıvec des yeux très enfoncés et qui avaient l'air recou-
erts d'une toile d'araignée; ces yeux calmes lui parais-
aient singulièrement familiers et pourtant étrangers.
l s'approcha d'elle, et se pencha.

— Envoie chercher Isabelle... Vite, murmura-t-elle
voix basse.

Le duc donna un ordre. Au bout de quelques minutes
ne femme de grande et belle taille, aux traits fiers et
ıélancoliques, la duchesse Isabelle d'Aragon, veuve
e Jean Galéas, entra dans la chambre et s'approcha
e la mourante. Tous s'éloignèrent, sauf la garde-
ıalade et Ludovic, qui se tenait à l'écart.

Pendant un certain temps, les deux jeunes femmes
entretinrent à voix basse. Ensuite Isabelle embrassa
éatrice comme pour lui prouver qu'elle lui pardon-
ait, et, tombant à genoux, le visage caché dans ses
ıains, elle se mit à prier.

Béatrice appela de nouveau son mari auprès d'elle.

— Vico, pardonne-moi ! Ne pleure pas ! Rappelle-
i... j'ai toujours été avec toi... Je sais que moi seule
ı m'as...

Elle n'acheva pas. Mais il comprit qu'elle voulait
re : « Je sais que tu n'as aimé que moi seule. » Elle
regarda longuement, d'un regard déjà très lointain,
murmura :

— Embrasse-moi !

Le More lui effleura le front de ses lèvres; elle vou-
t dire encore quelque chose, n'y arriva pas, et ne put
ı'exhaler faiblement ces mots :

— Sur les lèvres !

Un moine commençait à réciter les prières des ago-
sants. Les personnes de l'entourage de la duchesse
ntrèrent dans la chambre.

Le duc, ne pouvant détacher ses lèvres de celles de
mourante, les sentait se refroidir peu à peu ; et, dans
suprême baiser, il recueillit le dernier soupir de
atrice.

— Elle est morte ! dit Marliani.

Tous se signèrent et tombèrent à genoux. Le More se releva lentement. Sa figure était immobile. Elle n'exprimait pas la douleur, mais une tension terrible, extraordinaire. Il respirait avec difficulté et rapidement, comme un homme à bout de forces qui gravit une montagne. Soudain il battit des mains, appela d'une voix étrange : « Bice », et tomba sur le cadavre.

Seul, parmi les assistants, Léonard conservait son sang-froid.

D'un regard parfaitement lucide, il examinait le duc.

Dans de telles minutes, la curiosité de l'artiste l'em-portait sur tout autre chose. Il observait l'expression d'immense souffrance qui se manifeste parfois sur les visages, dans les gestes et le mouvement des corps comme un phénomène rare et parfait de la nature Pas un pli, pas un frémissement des muscles n'échap-paient à son attention. Il désirait esquisser le plu vite possible, dans son carnet, la figure du More, bou-leversée de douleur.

Il se rendit dans les chambres basses du palais, alor désertes.

Il s'approcha de la cheminée sans feu, jeta les yeu autour de lui, et, s'assurant qu'il n'y avait personn là, il sortit son carnet et commençait à dessiner lorsque soudain il aperçut dans un coin de l'âtre l petit garçon qui avait personnifié l'âge d'or. Il do mait, tout tremblant de froid, ramassé sur lui-même la tête reposant sur ses genoux entourés de ses main Mais le dernier souffle des cendres éteintes ne pouva communiquer aucune chaleur à ce petit corps nu doré. Léonard lui toucha doucement l'épaule; l'enfa leva la tête, et soupira. L'artiste le prit dans ses bra le réchauffa de son haleine.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Lippo! Lippo! répondit l'enfant à moitié en-lormi, j'ai mal... je veux retourner à la maison.

— Où demeures-tu?

— J'ai mal... j'ai mal... à la maison... balbutia 'enfant; et il s'agita, murmurant, comme dans un songe :

Bientôt vers vous... bientôt
Par la volonté du More...
Je reviendrai... le siècle d'or...

Léonard l'enveloppa dans son manteau, et se dirigea vers la sortie.

L'enfant frissonnait dans ses bras.

« Notre siècle d'or », pensa l'artiste avec un sourire plein de mélancolie.

— Mon pauvre petit oiseau! murmura-t-il avec une pitié infinie; et, le serrant plus étroitement dans le manteau, il le pressa contre sa poitrine si tendrement, si délicatement, que l'enfant malade rêva que sa mère, morte depuis longtemps, le berçait en le caressant.

X

La duchesse Béatrice était morte le mardi 2 janvier 1497, à six heures du matin. Le duc passa plus de vingt-quatre heures près du corps de sa femme, n'écoutant personne, refusant de dormir et de manger. On craignait qu'il ne devînt fou.

Le jeudi matin, il demanda du papier et de l'encre, écrivit à Isabelle d'Este, sœur de la défunte duchesse, une lettre, lui annonçant la mort de Béatrice, et dans laquelle se trouvaient ces lignes : « Il nous aurait été plus agréable de mourir nous-même! Nous vous prions de n'envoyer personne pour nous consoler, afin de ne pas renouveler notre douleur. »

Le même jour, vers midi, cédant aux prières de son

entourage, il consentit à prendre un peu de nourriture, mais ne voulut pas se mettre à table et mangea sur une planche nue, que Ricciardetto tenait devant lui.

Les funérailles furent d'une richesse et d'une splendeur inouïes.

Aussitôt après la cérémonie, le duc s'enferma dans une chambre obscure et étouffante, tendue de taffetas noir, avec les volets clos et des cierges funèbres.

Pendant les premiers jours qui suivirent l'enterrement, il refusa de quitter cette sombre cellule.

Un soir qu'il s'était entretenu avec Léonard de la *Sainte Cène* qui devait illustrer le lieu du repos éternel de Béatrice, il ajouta :

— J'ai entendu dire, Léonard, que tu as pris sous ta protection le petit garçon qui représentait, à cette malheureuse fête, la naissance du siècle d'or. Comment va-t-il ?

— Votre Altesse, il est mort le jour même des funérailles de la duchesse.

— Mort ! s'écria le duc avec un air de surprise satisfaite. Mort ! Comme c'est curieux !

Il baissa la tête et soupira profondément.

— Oui, oui, prononça-t-il ensuite, c'est justement ainsi que cela doit se passer ! Notre siècle d'or est mort en même temps que mon trésor bien-aimé. Nous l'avons enseveli en même temps que Béatrice, parce qu'il ne voulait et ne pouvait pas lui survivre. N'est-ce pas vrai, mon ami ? Quelle coïncidence bizarre, quelle belle allégorie !

XI

Toute une année s'écoula dans un deuil sévère. Le duc ne quittait pas ses vêtements noirs, et affectait une tenue négligée, en signe d'affliction. Il ne s'as-

seyait pas à table, se contentant de manger sur une planche que des serviteurs tenaient devant lui.

« Depuis la mort de la duchesse, écrivait dans ses mémoires Marin Sanudo, ambassadeur de Venise, le More est devenu pieux ; il assiste à toutes les cérémonies religieuses, jeûne, mène une vie chaste, du moins à ce qu'on dit, et, dans ses pensées, il se laisse guider par la crainte de Dieu. »

Souvent il allait visiter la tombe de sa femme et priait longuement; mais, bien souvent aussi, en revenant de ses pèlerinages, il se dirigeait vers la demeure de Cécile ou de Lucrèce, pour chasser l'ennui qui commençait à lui peser.

En dépit de la « crainte de Dieu » et des regrets qu'il avait éprouvés de la mort de sa femme, non seulement il ne quitta pas ses maîtresses, mais il s'attacha encore davantage à elles. Madonna Lucrèce et la comtesse Cécile finirent par se rapprocher.

Cécile, femme bonne et simple, décida d'unir son amour à l'amour de sa jeune rivale, pour consoler le duc. Lucrèce, tout d'abord, eut quelque défiance et des accès de jalousie, mais Cécile la désarma par sa mansuétude. Donc, bon gré mal gré, il fallut que Lucrèce s'abandonnât à cette étrange amitié.

Pendant l'été de 1497, Lucrèce eut, de Ludovic, un fils. La comtesse Cécile désira être la marraine et, avec une tendresse exagérée — quoiqu'elle eût, elle aussi, des enfants du duc — elle commença à s'occuper du nouveau-né, de son « neveu » comme elle l'appelait. C'est ainsi que s'accomplit le désir secret du More : ses maîtresses devinrent de bonnes amies. Il commanda au poète de la cour un sonnet où Lucrèce et Cécile étaient comparées, l'une à l'aurore, l'autre au crépuscule, tandis que lui-même, le veuf inconsolable, entre ces deux déesses rayonnantes, était semblable à la sombre nuit, condamné à rester toujours loin du soleil, loin de sa Béatrice.

XII

C'était par une froide et brumeuse journée, un semaine avant l'anniversaire de la mort de Béatrice Toute la nuit, le duc avait rêvé de sa femme. Le mati il était allé au monastère de Sainte-Marie des Grâce et avait prié avec ferveur sur le tombeau de la du chesse.

Ensuite il avait partagé le repas du prieur et entam avec lui une discussion sur une question qui intéres sait alors vivement tous les théologiens de l'époque celle de l'immaculée conception.

En quittant le monastère il se rendit chez Lucrèc Crivelli.

Comme il entrait dans une des salles, si familière et si hospitalières, du palais, il vit Lucrèce et Cécil assises l'une à côté de l'autre, près de la cheminée De même que toutes les dames de la cour, elles étaien en grand deuil.

— Comment se porte Votre Altesse ? lui dit Cécile « le crépuscule », bien différente de Lucrèce, « l'au rore », mais belle aussi, avec son teint mat et blanc ses cheveux d'un roux ardent, et ses yeux tendres glauques et transparents comme l'onde paisible d'u lac de montagne.

Depuis quelque temps, le duc avait pris l'habitud de se plaindre souvent de sa santé. Ce soir-là, il ne s sentait pas plus mal qu'à l'ordinaire. Mais, selon s coutume, il avait un air de lassitude ; il soupira pro fondément et dit :

— Jugez-en vous-même, madonna : comment puis je me porter ? Je ne pense qu'à une chose, c'est à des cendre le plus vite possible dans le tombeau, pour êtr près de ma colombe !

— Ah ! non, non, Altesse, ne parlez pas ainsi

– s'écria Cécile en frappant ses mains l'une contre 'autre, — c'est un grand péché ! Comment pouvez-vous lire des choses pareilles ! Si madonna Béatrice vous entendait... Toute douleur nous vient de Dieu et nous levons l'accepter avec reconnaissance...

— Evidemment ! acquiesça Ludovic. Je ne murmure pas, que Dieu m'en préserve! Je sais que le Seigneur prend un plus grand soin de nous que nous-mêmes ne le faisons. Heureux ceux qui pleurent, est-il dit, car ils seront consolés !

Et, prenant dans ses mains les mains de ses maîtresses, il leva les yeux au plafond :

— Que Dieu vous récompense, mes bien-aimées, car vous n'avez pas abandonné un malheureux veuf !

Il s'essuya les yeux et sortit deux papiers de son vêtement de deuil. L'un était un acte par lequel le duc donnait au monastère de Sainte-Marie des Grâces, de Pavie, les immenses terres de la villa des Sforza, près de Viggevano.

— Votre Altesse, dit la comtesse étonnée, il me semblait que vous aimiez beaucoup cette terre !

— Cette terre ! répliqua amèrement le duc. Hélas ! madonna, ce n'est pas seulement de ces biens-là que e me suis détaché. Du reste, l'homme a-t-il donc besoin d'un si grand espace ?

Devinant qu'il allait encore aborder le sujet de la mort, la comtesse lui posa sa main rose sur les lèvres, avec un geste de reproche caressant.

— Et qu'y a-t-il sur l'autre papier ? demanda-t-elle avec curiosité.

Le sourire de jadis, joyeux et fin, éclaira le visage du duc.

Il leur fit lecture du second acte, qui énumérait les terres, prairies, bois, villages, chasses et viviers, les bâtiments rustiques et autres dépendances que le duc donnait à madonna Lucrèce Crivelli et à son fils illégitime Jean-Paul. Le domaine préféré de Béatrice, la

villa Cusnago, célèbre par ses étangs, y était également mentionnée.

La voix tremblante d'attendrissement, le Mor arriva aux derniers mots de l'acte :

« Cette femme a été pour nous d'un dévouemen si parfait, dans les liens divins et précieux de l'amour elle a exprimé des sentiments si élevés, que souvent nos relations avec elle nous ont fait goûter une douceur infinie qui nous a été un grand réconfort dans nos chagrins. »

Cécile applaudit gaiement, et se jeta au cou de son amie, avec des larmes de joie maternelle.

— Tu vois, sœur aimée, je te l'avais bien dit : il a un cœur d'or ! Maintenant mon neveu Paolo est le plus riche héritier de Milan !

— Quelle date avons-nous ? dit le More.

— Le 28 décembre, Votre Altesse ! répondit Cécile.

Le duc et Lucrèce se regardèrent, étonnés et tout tremblants à cette réponse ; ils avaient oublié cette date.

Il y avait exactement une année, jour pour jour, heure pour heure, que la défunte duchesse, que des accès de jalousie tourmentaient déjà, était arrivée au palais Crivelli, dans l'espoir de surprendre son mari avec Lucrèce. Ils avaient été sauvés par la présence d'esprit de la jeune femme, qui avait caché le More dans une de ses armoires à robes. Il se souvenait maintenant de la peur terrible qu'il avait ressentie alors, enfermé dans l'armoire, de la sueur froide qui lui coulait sur le front à la seule pensée que sa femme pouvait le surprendre là, et de la joie indicible qu'il avait éprouvée lorsqu'elle était partie. Il l'aimait, d'ailleurs, et bien qu'il eût cruellement souffert pendant cette demi-heure que la duchesse avait passée chez Lucrèce, il aurait donné beaucoup maintenant pour entendre de nouveau le coup de marteau sonore à la porte de la maison, pour voir entrer la servante

frayée et l'entendre crier : « Madonna Béatrice! » omme alors, il serait resté immobile un instant, uis, caché dans l'armoire aux robes, comme un oleur surpris, il aurait entendu de loin la voix me-açante de sa femme bien-aimée! Hélas, ces choses ne raient plus, jamais plus!

Il regarda autour de lui. Il n'y avait rien de changé ns cette salle : elle était aussi claire et hospita-ère maintenant qu'autrefois; le vent d'hiver souf-it dans la cheminée; un feu vif brûlait dans l'âtre, -dessus duquel courait une frise représentant une nde d'amours nus et dansants, qui jouaient avec s instruments de la Passion du Seigneur. Et sur la tite table ronde, recouverte d'un tapis vert, il y ait le même vase antique en bronze, avec la même andoline et les mêmes cahiers de musique jetés à té. Les portes de la chambre à coucher étaient aussi vertes et, au delà, on apercevait le cabinet de toi-te et cette même grande armoire à robes, où le c avait couru s'enfermer à l'arrivée de sa femme.

Le More laissa tomber sa tête sur sa poitrine; et s larmes de douleur sincère coulèrent sur ses ues.

— Ah! mon Dieu! Vois-tu, il pleure de nouveau! écria la comtesse Cécile. Caresse-le donc un peu, nbrasse-le, consolе-le! Comment n'as-tu pas honte rester aussi froide, devant son chagrin?

Elle poussa doucement sa rivale dans les bras de n amant.

Depuis quelque temps déjà, Lucrèce éprouvait un ntiment de dégoût, à être obligée de subir l'amitié la comtesse. C'était comme l'impression que nnent quelquefois les parfums trop doux. Elle ulut se lever et sortir. Elle baissa les yeux et de-nt toute rouge. Mais elle fut obligée de serrer la ain que lui tendait le duc, qui lui souriait à tra-rs ses larmes.

Cécile prit la mandoline qui était sur la petite table

ronde, et se mit à chanter les vers de Pétrarque célébrant l'apparition céleste de Laure :

J'envoie mes pensées vers la demeure de celle
Que je cherche et que je ne puis trouver sur la terre.
Dans le troisième cercle du ciel, parmi les élus,
Je l'aperçois de nouveau, plus belle et moins fière.

Prenant ma main, elle me dit : « Dans cette sphère
Tu seras de nouveau avec moi pour l'éternité.
Je suis la même, c'est moi qui me querellais avec toi sur l
J'ai accompli ma journée avant le soir. »

Le duc se mit à pleurer. Il répéta plusieurs fois l dernier vers en sanglotant, les mains tendues comm vers une vision fugitive :

J'ai accompli ma journée avant le soir.

— Ma colombe ! Oui, oui, avant le soir ! Savez-vous madonna, il me semble qu'elle nous regarde du hau du ciel, et qu'elle nous bénit tous trois... O Bice, Bice !...

Il appuya doucement son visage, couvert de pleurs contre l'épaule de Lucrèce; et, lui enlaçant la taill de son bras en même temps, il voulut l'attirer à lu Elle résista. Elle avait une sensation de honte et d répugnance. Le duc l'embrassa dans le cou à la déro bée. L'œil vigilant et maternel de Cécile ayant surpr ce baiser, la comtesse se leva, désigna le More Lucrèce comme une sœur qui confie son frère grav ment malade à une amie, et sortit sur la pointe d pied, non pas dans la chambre à coucher, mais dar la salle opposée, dont elle ferma la porte. Le « crépus cule » n'était pas jaloux de l' « aurore », car un longue expérience lui avait enseigné que son tou viendrait, et qu'après les cheveux noirs le duc trou verait encore plus beaux les cheveux roux ardent

Ludovic regarda autour de lui et, rapidement, d'u

ıouvement brusque, il assit Lucrèce sur ses genoux. es larmes qu'il versait sur sa défunte femme 'étaient pas encore séchées que déjà se dessinait sur es lèvres, fines et sinueuses, un sourire de franche spièglerie, un sourire de désir et de volupté.

— Tu es comme une nonne, toute en noir..., dit-il n riant et en lui couvrant la nuque de baisers. C'est ne petite robe bien simple... et comme elle te va ien! C'est sans doute le noir qui fait paraître ton cou i blanc!...

Il défit les boutons d'agathe du corsage de Lucrèce, t la chair nue brilla, plus éblouissante encore, aper-ue entre les plis du vêtement de deuil...

Et au-dessus de la cheminée où la flamme pétillait oyeusement, les petits dieux d'argile de Caradosso, les mours nus et les anges, continuaient leur ronde éter-ıelle, tout en jouant avec les instruments de la Pas-ion : les clous, le marteau, les tenailles et la lance. Il emblait que, dans le reflet rosé et mourant de la lamme, ils s'entre-regardaient avec malice et qu'ils chuchotaient, en jetant, à travers les ceps de vigne de Bacchus, des coups d'œil furtifs sur le duc Ludovic et sur madonna Lucrèce, tandis qu'avec leurs joues rondes et joufflues ils avaient l'air de rire aux éclats.

Et l'on entendait les accords lointains et languis-sants de la mandoline. La comtesse Cécile chantait toujours :

> Ivi fra lor che, il terzo cerchio serra
> La rividi, piu bella e meno altera.

Et, à entendre ces vers de Pétrarque célébrant le nouvel et céleste amour, les petits dieux antiques riaient comme des fous.

CHAPITRE IX

LES CYGNES

(1498-1499.)

« I sensi sono terrestri, la ragione stà fuor di quelli quando contempla. »

Les sens appartiennent à la terre ; mais la raison s'élève au-dessus d'eux, quand elle contemple.

Léonard de Vinci.

I

Léonard avait travaillé toute la nuit dans son cabinet. Il n'avait même pas remarqué que le jour commençait à paraître. Les étoiles s'éteignaient. Une lueur rosée illuminait les tuiles des toits et les solives de bois tordues, soutenant les murs des vieilles maisons de briques. On entendait dans la rue le bruit des pas et les conversations des passants. On frappa à la porte. Giovanni entra, et rappela au peintre que c'était ce jour-là, c'est-à-dire la veille du dimanche des Rameaux, que devait avoir lieu « le duel du feu ».

— Quel duel? demanda Léonard.

— Fra Domenico pour Savonarole, et fra Juliano Rondinelli pour les ennemis de fra Girolamo, passeront à travers le feu : celui que les flammes ne toucheront pas, c'est celui-là qui est juste devant Dieu! expliqua Beltraffio.

— Va, Giovanni! J'espère que ce spectacle t'intéressera.

— Vous ne venez pas ?

— Non, tu vois, je suis occupé.

L'élève allait s'éloigner ; mais, faisant un effort sur ui-même, il reprit :

— En venant ici, j'ai rencontré messer Paolo Loıenzi. Il a promis de venir nous chercher et de nous ıener aux meilleures places, d'où nous pourrons tout oir. C'est dommage que vous n'ayez pas le temps. t j'ai pensé... peut-être. Savez-vous, maître... Le uel aura lieu à midi. Si vous aviez fini votre travail ers cette heure-là, nous aurions pu arriver assez tôt ncore.

Léonard sourit.

— Tu as donc bien envie que je voie ce miracle ?

Giovanni baissa les yeux.

— Eh bien, j'irai avec toi, pour te faire plaisir.

Beltraffio revint chez le maître à l'heure fixée, avec 'aolo Lomenzi, personnage très actif, toujours en ıouvement et qui semblait avoir du vif argent dans es veines. C'était le principal espion florentin du duc udovic, le pire ennemi de Savonarole.

— Est-il vrai, messer Léonard, que vous ne désirez as nous accompagner ? dit Lomenzi d'une voix désaréable et criarde, avec mille contorsions et grimaces omiques. Comment pouvez-vous être aussi indifféent ? Qui donc, sinon vous, un amateur des sciences aturelles, a le plus grand intérêt à assister à cette xpérience de physique ?

— Est-il possible qu'on leur permette d'entrer ans le feu ? dit Léonard.

— Comment vous le dire d'avance ? S'il faut en rriver là, fra Domenico ne reculera certes pas. Et on seulement lui, mais deux mille cinq cents cioyens, riches et pauvres, savants et ignorants, emmes et enfants, ont déclaré hier, au monastère de aint-Marc, qu'ils avaient l'intention de prendre part cette lutte. C'est d'une telle stupidité que cela onne le vertige aux gens raisonnables. Nos philo-

sophes et nos esprits forts eux-mêmes, commencen à avoir peur : si un moine se mettait à ne pas brû ler ? Non, messer, mais représentez-vous les figure de ces pieux « pleurnicheurs » lorsqu'ils flamberon tous les deux !

— Ce n'est pas possible que Savonarole croie à ce choses ! dit Léonard, pensif, comme s'il se fût parlé lui-même.

— Peut-être bien qu'il n'y croit pas, répliqu Lomenzi, ou du moins, pas entièrement. Il serai content de se dédire, mais il est trop tard. Il a fai venir l'eau à la bouche des gens. Ils en bavent tou maintenant : il faut leur montrer un miracle, ils tiennent. Car il y a là une mathématique qui n'es pas moins concluante que la vôtre, messer : s'il y un Dieu, pourquoi ne ferait-il pas un miracle, à l demande des fidèles ? Pourquoi ne permettrait-il pa que deux fois deux ne fissent plus quatre, mais cinq afin de couvrir de honte les esprits forts, les impies tels que vous et moi ?

— Eh bien ! allons, je crois qu'il est temps ! di Léonard, en regardant Lomenzi avec un dégoût no dissimulé.

— C'est l'heure, c'est l'heure ! répondit celui-ci qu ne cessait de se démener.

Ils partirent. La foule remplissait les rues. Su tous les visages se lisait la même expression d'attent fiévreuse et de curiosité, que Léonard avait déjà remarquée chez Giovanni.

Il y avait une bousculade terrible dans la rue de Calzaioli, devant Or-San-Michele. C'est là qu'étai dressé, dans un retrait du mur, le groupe de bronz d'Andrea Verocchio, représentant l'apôtre Thoma touchant de ses doigts les plaies du Sauveur. Le uns épelaient, les autres écoutaient lire, et quelques-uns discutaient les huit thèses théologiques, écrite en grandes lettres rouges, et appliquées contre le mur.

Il appartenait au « duel du feu » d'en proclamer
ı justesse ou la fausseté. Voici quelles étaient ces
ıèses.

I. L'Église de Dieu se réformera;
II. Dieu la châtiera ;
III. Dieu la réformera ;
IV. Après le châtiment, Florence se réformera
ıssi et s'élèvera au-dessus de tous les peuples ;
V. Les fidèles se convertiront ;
VI. Tout cela s'accomplira immédiatement ;
VII. L'excommunication de Savonarole, prononcée
ar le pape Alexande VI, n'est pas valide ;
VIII. Ceux qui ne respectent pas cette excommuni-
ation ne sont pas coupables.

Pressés par la foule, Léonard, Giovanni et Lomenzi
'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille aux conversa-
ions.

— Quoi qu'il en soit, c'est tout de même terrible,
·ères, disait un vieil ouvrier : pourvu qu'il n'y ait
as de péché dans tout cela !

— Quel péché peut-il y avoir là, Philippe ? répliqua
ı jeune contremaître, avec un léger sourire plein
e suffisance. Je suppose qu'il n'y a rien de mal, aucun
éché... dans ces choses...

— C'est une tentation, mon ami ! reprenait Phi-
ppe. Nous demandons un miracle, mais en sommes-
ous dignes ? Il est dit : « Tu ne tenteras pas le Sei-
ıeur ton Dieu ! »

— Tais-toi, vieux ! Pourquoi croasses tu ainsi ?
Celui qui a de la foi, gros comme un grain de
outarde, s'il ordonne à une montagne de se mou-
oir, il sera obéi. » Dieu ne peut pas ne pas faire de
iracle, si nous croyons en Lui.

— Il ne peut pas ! Il ne peut pas ! reprirent des voix
ıns la foule.

— Et qui entrera le premier dans le feu, fra Dome-
co ou fra Girolamo ?

— Tous deux ensemble.

— Non, fra Girolamo priera seulement, mais n'entrera pas.

— Comment, il n'entrera pas ! qui donc doit entrer, sinon lui? D'abord Domenico, puis Girolamo et ensuite tous ceux d'entre nous, pécheurs, qui s sont fait inscrire au monastère de Saint-Marc, seron dignes d'y entrer.

— Est-il vrai que fra Girolamo ressuscitera un mort

— C'est vrai ! D'abord il y aura le miracle du feu, e ensuite la résurrection d'un mort. J'ai lu moi-mêm sa lettre au pape. Il y est dit : « Qu'on me nomme u rival : nous descendrons tous deux dans un tombea et nous dirons chacun à notre tour : « Lève-toi ! » Ce lui dont l'ordre aura rendu la vie au mort sera le pro phète, et l'autre, l'imposteur ! »

— Attendez, frères, il y aura encore d'autres choses Vous avez la foi, et vous verrez descendre sur les nua ges le Fils de l'Homme incarné. Il y aura des signes des miracles tels qu'il n'y en a jamais eu auparavant

— Amen ! Amen ! dirent des voix innombrables. E les visages pâlissaient, et les yeux trahissaient l fièvre et le délire qui troublaient tous les assistants

La foule s'avançait, entraînant toujours Léonard e ses compagnons. Giovanni regarda encore une fois l statue de Verocchio. Et il se dit que le sourire de Léo nard ressemblait au sourire tendre, fin et interroga teur de Thomas l'Incrédule, posant ses doigts dans le plaies du Seigneur.

II

Arrivés sur la place de la Seigneurie, ils furen violemment bousculés par la populace.

Il semblait à Giovanni qu'il n'avait jamais vu un pareille multitude. Non seulement toute la place, ma les loggias, les tours, les fenêtres, les toits des ma sons étaient noirs de monde. On se battait pour t

her de voir quelque chose. Un homme tomba d'un oit et se tua.

Les rues étaient barrées par des chaînes, à l'excepion de trois d'entre elles, où l'on avait posté les gardes e la ville, qui ne laissaient passer qu'un à un des ommes désarmés.

Lomenzi désigna le bûcher à ses compagnons et leur xpliqua la construction de cette « machine ». Entre Ringhiera, où se trouvait le *Marzocco*, le lion de ronze héraldique de Florence, et l'auvent de tuiles, ppelé « Toit des Pisans », était disposé un bûcher, troit et long, enduit de goudron mélangé de poudre, t sur lequel courait un chemin pavé de pierres, d'arile, et de sable; c'était ce chemin que devaient suivre s moines entre deux murailles de feu.

Les Franciscains, ennemis de Savonarole, arrivèent par la rue Vecherechia. Fra Girolamo, vêtu d'une outane de soie blanche avec, dans les mains, un calice ui resplendissait au soleil, et fra Domenico, dans n vêtement de velours écarlate, fermaient la procesion.

— Rendez gloire à Dieu ! chantaient les Dominiains. A sa grandeur sur Israël et à sa puissance sur s nuages ! Tu es terrible, ô Dieu, dans ton saint eu !

Et, reprenant le chant des moines, la foule répondait ar un émouvant :

— Hosanna ! Hosanna ! Béni soit celui qui vient au om du Seigneur !

Les ennemis de Savonarole occupèrent la moitié de Loggia voisine de l'Hôtel de Ville ; l'autre moitié, parée de la première par une cloison de bois, était servée aux disciples du moine.

Tout était prêt, il ne restait plus qu'à mettre le feu ı bûcher. La foule s'agitait, chaque fois que les comissaires qui avaient arrangé le duel sortaient du alazzo Vecchio. Mais, cette fois encore, après s'être pprochés de fra Domenico et lui avoir chuchoté

quelques mots à l'oreille, ils rentrèrent au palais. Fra Julien Rondinelli, l'adversaire de Savonarole, restait caché.

L'incertitude et l'attente devenaient insupportables, les uns se soulevaient sur la pointe des pieds, tendaient le cou afin de mieux voir ; les autres se signaient ou égrenaient leur chapelet, répétant cette prière naïve et enfantine : « Fais un miracle, Seigneur, fais un miracle ! »

L'air était lourd et étouffant. Les roulements du tonnerre, que l'on avait entendus dès le matin, se rapprochaient ; le soleil était brûlant.

— Et qu'attend-on ? demanda une personne assise aux places réservées pour les consuls et les citoyens de marque. S'ils ont si grande envie de brûler, qu'on les laisse aller au feu et que ce soit fini !

— Mais, je vous en prie ! c'est un meurtre !

— Quelle bêtise ! Pensez donc, le grand malheur, s'il y a deux sots de moins sur la terre !

— Vous dites qu'ils brûleront ! Mais il faut qu'ils brûlent selon toutes les règles de l'Église, d'après les canons, voilà le nœud de l'affaire ! C'est une question délicate, théologique.

— Et si elle est théologique, il faut la soumettre au pape.

— Qu'est-ce que le pape et les moines ont à faire ici ? Nous devons penser au peuple, seigneurs. Si cette mesure est capable de rétablir l'ordre dans la ville, on aurait bien fait par la même occasion d'expédier, non seulement dans le feu, mais dans l'eau, dans l'air, et dans la terre, tous les prêtres et les moines !

— Il suffirait de les envoyer dans l'eau ! Voici ce que je vous conseille : préparez une cuve remplie jusqu'au bord, jetez-y les deux moines, et celui qui en sortira sec aura raison. Ce ne sera pas dangereux, au moins !

Les commissaires continuaient à faire la navette

ntre l'Hôtel de Ville et la Loggia; et il semblait que
es pourparlers ne prendraient jamais fin.

Les Franciscains assuraient que Savonarole avait
nsorcelé la soutane de Dominique. Ce dernier dut
a quitter. Mais il pouvait y avoir des charmes dans
on linge. Il se rendit au palais, se déshabilla complète-
ment, et revêtit les habits d'un autre moine. On lui
éfendit de s'approcher de Savonarole, afin que celui-
i ne pût pratiquer de nouveau sur lui quelque sorti-
ège. On exigea aussi qu'il abandonnât la croix qu'il
enait dans les mains. Dominique y consentit, mais
éclara qu'il n'entrerait dans le feu qu'à la condition
e tenir les saintes hosties.

Une dispute scolastique, interminable, s'engagea.

Des murmures s'élevèrent dans la foule.

Au même moment le ciel se couvrit de nuages.

Tout à coup un rugissement affamé et prolongé par-
it de la Via de Leoni, derrière le Palazzo Vecchio.
'est là qu'on gardait dans une fosse de pierre, les
ons dont l'image figurait sur les armes de Florence.
n les avait probablement oubliés, dans l'agitation
es préparatifs, et les pauvres bêtes réclamaient leur
ourriture habituelle.

La foule répondit au rugissement des fauves par un
ugissement humain encore plus affamé et plus ter-
ible.

— Vite, plus vite! Au feu! fra Girolamo! Le mi-
acle! le miracle! le miracle!

Savonarole, qui priait devant le calice contenant les
aintes hosties, revint à lui, s'approcha tout près du
ord de la Loggia, et, de son geste puissant, leva le
ras pour ordonner à la foule de se taire. Mais le
euple n'arrivait pas à faire silence.

D'un des groupes abrités par le Toit des Pisans, une
oix s'éleva, dominant toutes les autres :

— Il a eu peur!

Et ce cri, un instant, fit cesser le tumulte.

Un détachement de cavalerie tâchait de rompre

les derniers rangs. Les cavaliers voulaient se faire jour et pénétrer jusqu'à la Loggia, pour tomber sur Savonarole et le tuer dans la bousculade.

— Frappez, frappez les maudits cagots ! criaient des voix furieuses.

Devant Giovanni passèrent des figures à l'expression vraiment sauvage. Il ferma les yeux pour ne plus voir, pensant qu'on allait saisir Savonarole et le mettre en pièces.

Mais à ce moment retentit le tonnerre, un éclair traversa le ciel, et une pluie diluvienne, telle qu'on n'en avait pas vu depuis des années à Florence, commença à tomber.

Elle ne dura d'ailleurs pas longtemps. Mais il était inutile de penser au duel du feu : un véritable torrent coulait, comme d'une gouttière, du passage pratiqué le long des deux murailles de bois.

— Bravo les moines ! criait-on dans la foule. Ils allaient au feu et ils se sont trouvés à l'eau. Voilà un miracle !

Un détachement de soldats accompagna Savonarole à travers la foule excitée.

L'orage se calma, mais le ciel restait menaçant.

Le cœur de Beltraffio se serra lorsqu'il vit fra Girolamo s'en aller sous la pluie, menue et grise, d'un pas hâtif et chancelant, tout courbé, son capuchon rabattu sur les yeux, son vêtement blanc souillé de boue. Léonard regarda le visage pâle de Giovanni ; et, le prenant par la main, comme le soir de l'auto-da-fé, il l'entraîna loin de la foule.

III

Le lendemain soir, Giovanni se rendit chez Léonard pour lui raconter les événements de la journée.

Depuis le « duel du feu », l'hostilité qui régnait à Florence contre Savonarole s'était déclarée avec une grande violence.

La Seigneurie avait ordonné aux frères Girolamo t Domenico de quitter la ville. Ayant appris qu'ils emporisaient, les plus enragés de leurs adversaires, nunis de fusils et de canons, suivis d'une foule imnense, avaient entouré le monastère de Saint-Marc t envahi l'église où les moines assistaient aux vêpres. Ceux-ci s'étaient défendus à coups de cierges brûlants, e crucifix de bois et de cuivre. Enveloppés par les ourbillons de fumée de la poudre, dans les reflets mbrasés de l'incendie, ils étaient ridicules comme es coqs en colère, terribles comme des démons. L'un 'eux grimpa sur le toit de l'église, et de là, jetait des ierres. Un autre sauta sur l'autel, et, debout sous le rucifix, il tirait de l'arquebuse, criant après chaque écharge : « Vive Christ ! »

On prit d'assaut le monastère. Les frères avaient onjuré Savonarole de s'enfuir, mais il s'était rendu l'ennemi ainsi que Dominique. On les avait emmeés en prison.

C'était en vain que les gardes de la Seigneurie déendaient, ou feignaient de défendre Savonarole ontre les injures de la foule.

Les uns le frappaient sur les joues, en criant : — Devine, devine, homme de Dieu, devine qui t'a rappé... ? » les autres contrefaisaient en nasillant a manière de chanter des « pleureurs » quand ils taient à l'église.

Ou bien, ils se mettaient à quatre pattes, devant lui, omme s'ils eussent cherché quelque chose, et gronaient : « La petite clef ! la petite clef ! Personne 'a-t-il vu la petite clef de Girolamo ? » faisant ainsi llusion à la clef dont le moine parlait souvent dans es sermons, et qui devait ouvrir le mystérieux coffret les iniquités romaines.

Des enfants, ceux-là mêmes qui avaient été « soldats le la Sainte Armée des Petits Inquisiteurs », lui etaient des pommes pourries, des œufs gâtés.

Quelques-uns, qui n'avaient pas réussi à se frayer

un passage parmi la foule, criaient de loin, à tue-tête, jusqu'à ce qu'ils fussent épuisés, répétant sans cesse les mêmes invectives, comme s'ils n'avaient pu s'en rassasier :

— Poltron ! Poltron ! Poltron ! Judas le traître ! Sodomite ! Sorcier ! Antechrist !

Giovanni l'avait suivi jusqu'aux portes de la prison du Palazzo Vecchio.

Le lendemain matin, Léonard et son élève quittèrent Florence.

Aussitôt arrivé à Milan, le peintre s'adonna tout entier à l'œuvre qu'il ajournait constamment depuis dix-huit ans : la figure du Christ dans la *Sainte Cène*.

IV

Le jour même où le duel du feu aurait dû avoir lieu, la veille du dimanche des Rameaux, 7 avril 1498, le roi de France, Charles VIII, mourut subitement.

La nouvelle de son décès épouvanta le More, car le pire ennemi de la maison des Sforza, le duc d'Orléans, devait lui succéder, sous le nom de Louis XII. Petit-fils de Valentine Visconti, fils du premier duc de Milan, il se considérait comme le seul héritier légitime de la Lombardie, et se disposait à la conquérir en détruisant complètement le « nid de bandits des Sforza ».

Peu avant la mort de Charles VIII, le More avait organisé à sa cour de Milan un « duel scientifique », *scientifico duello*, qui lui avait plu si fort qu'il voulut le recommencer deux mois après. Chacun supposait que la guerre menaçante l'engagerait à remettre à plus tard cette joute oratoire. Mais Ludovic trouva avantageux pour lui de feindre une complète indifférence à l'égard de ses ennemis, et de prouver ainsi que, sous le doux règne des Sforza, plus qu'à n'importe quelle autre époque, florissaient en Lombardie

es sciences et les arts, « fruits de la paix d'or », t que son trône était défendu, non seulement par es armes, mais aussi par la gloire du protecteur des nuses, le plus éclairé de tous les souverains de l'Italie.

Léonard avait assisté à ce second duel, auquel il vait même dû prendre part, et qui, pendant plusieurs eures, s'était prolongé en d'interminables disputes colastiques. Il sortit du palais et s'engagea dans une ue silencieuse du faubourg de la Porte de Verceil, au out de laquelle des chèvres broutaient l'herbe. Un etit garçon, hâlé, vêtu de guenilles, conduisait un roupeau d'oies, qu'il stimulait au moyen d'un rameau e bois mort. La soirée était claire. Au nord seulement, par-dessus les Alpes invisibles, s'amassaient es nuages bordés d'or, lourds comme s'ils eussent té de pierre, tandis que dans l'espace de ciel pâle u'ils laissaient entre eux, une étoile brillait, solitaire.

Tout en songeant aux deux duels dont il avait été émoin, le duel du miracle à Florence, le duel de a science à Milan, Léonard se disait que, sous leur pparente différence, ils étaient bien réellement areils, comme des sosies.

Sur les marches d'un escalier extérieur, attenant une vieille maison, une fillette de six ans mangeait ne galette de seigle avec de l'oignon cuit. Léonard 'arrêta et l'appela.

Elle le regarda craintivement, puis, rassurée par on sourire, elle lui sourit aussi et descendit, posant oucement ses petits pieds bruns sur les degrés couerts d'eau sale, de coquilles d'œufs et de débris 'écrevisses. L'artiste sortit de sa poche une orange orée et confite, soigneusement enveloppée dans du apier : c'était une des friandises que l'on offrait aux ôtes de la cour. Il lui arrivait souvent d'en prendre sur a table, et de les mettre dans sa poche, pour les distri-

buer aux enfants de la rue, pendant ses promenades

— Une balle d'or, murmura la fillette, une balle d'or

— Non, ce n'est pas une balle, mais une pomme Essaie de la manger, elle est douce.

Sans oser se décider à le goûter, la fillette regardait ce fruit inconnu avec un ravissement silencieux.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Léonard.

— Maïa.

— Et sais-tu, Maïa, comment le coq, l'âne et le bouc sont allés pêcher du poisson ?

— Non, je ne sais pas.

— Veux-tu que je te le raconte ?

De sa main délicate, effilée et menue comme celle d'une jeune fille, il caressait les cheveux souples et embroussaillés de la petite.

— Eh bien ! allons nous asseoir ! Attends donc j'avais encore des galettes d'anis, car je vois que tu ne mangeras pas la pomme d'or, Maïa !

Il se mit à chercher dans ses poches.

Une jeune femme apparut sur le perron. Elle regarda Léonard et Maïa, secoua amicalement la tête et s'assit à son rouet.

Derrière elle, une autre femme, vieille et bossue, sortit aussi de la maison. Elle avait des yeux clairs comme ceux de Maïa : c'était la grand'mère, probablement.

Elle jeta également un coup d'œil à Léonard, puis tout à coup, comme si elle l'eût reconnu, elle frappa ses mains l'une contre l'autre, se pencha vers la fileuse et lui murmura quelque chose à l'oreille ; celle-ci se leva brusquement et cria :

— Maïa ! Maïa ! Viens vite !...

La petite ne se hâtait pas.

— Mais, viens donc, fainéante ! Attends un peu, je te...

Maïa, effrayée, s'élança sur l'escalier. La vieille lui arracha la pomme d'or et la lança dans la cour voisine où grognaient des porcs. La petite se mit à pleurer. Mais la vieille lui dit quelques mots en désignant

Léonard. Maïa se calma aussitôt et le regarda avec de rands yeux effarés et peureux.

Léonard se détourna, baissa la tête et s'en alla rapiement sans mot dire. Il comprenait que la vieille le onnaissait de vue. Sa réputation de sorcier avait énétré jusque dans ces faubourgs écartés, et la rand'mère craignait le mauvais œil pour sa Maïa.

Il s'en alla, fuyant presque, en proie à un tel rouble qu'il continuait à chercher dans sa poche les alettes maintenant inutiles, et souriait d'un sourire garé, comme un coupable.

Au souvenir de ces yeux d'enfant innocents et ffrayés, il se sentit plus solitaire encore que devant a foule qui voulait le tuer comme hérétique, ou qu'en résence de la savante assemblée à laquelle il venait 'assister, et où l'on s'était moqué de la vérité, comme n rit du bégaiement d'un fou. Il avait l'impression 'être aussi éloigné des hommes que cette étoile soliaire qu'il voyait scintiller, dans le ciel infini et limide.

De retour chez lui, il s'enferma dans son cabinet de ravail, qui lui parut sombre comme une prison, avec es livres et ses instruments de physique, couverts de oussière ; il s'assit à sa table, alluma une chandelle, rit un cahier et s'enfonça dans une étude commenée depuis peu, et concernant le glissement des corps ur les plans inclinés.

Les mathématiques, ainsi que la musique, avaient e don de le calmer. Ce soir-là, comme toujours, elles ui donnèrent la joie familière à son cœur.

La chandelle brillait faiblement. Le chat, seul ompagnon de ses veilles, bondit sur la table et vint e frôler contre lui en ronronnant. L'étoile solitaire, u'il apercevait à travers les vitres poussiéreuses, lui emblait plus lointaine et plus mélancolique que amais. En la regardant, il se rappela les yeux de Iaïa, fixés sur lui avec un effroi infini, mais ce souenir ne lui causa plus aucune peine : il se sentait de

nouveau plein de sérénité et de fermeté dans son isolement.

Mais tout au fond de son cœur, dans un recoin qu'il ignorait lui-même, bouillonnait une amertume mystérieuse, semblable à une source qui cherche à rompre la croûte de glace qui l'emprisonne ; une amertume qui était comme un reproche et lui donnait le sentiment pénible d'être réellement coupable envers Maïa, d'avoir à se faire pardonner quelque chose, et de ne pouvoir y arriver.

V

Le lendemain matin, Léonard se disposa à se rendre au monastère de Sainte-Marie des Grâces, pour terminer la tête du Christ.

Le mécanicien Astro l'attendait sur le perron, avec les cahiers, les pinceaux et les boîtes de couleurs. Dans la cour, Léonard vit le palefrenier Nastasio qui étrillait avec zèle, sous un auvent, une jument gris-pommelé.

— Comment se porte Giannino ? demanda Léonard.

C'était un de ses chevaux préférés.

— Il va bien, répondit négligemment le garçon. Mais le cheval pie boite.

— Le cheval pie ? dit Léonard avec chagrin. Y a-t-il longtemps de cela ?

— Quatre jours.

Sans daigner regarder le maître, Nastasio, silencieux et maussade, continuait à étriller si fort la croupe du cheval que celui-ci se tenait tantôt sur un pied, tantôt sur un autre.

Léonard voulut voir le cheval boiteux. Nastasio le conduisit à l'écurie.

Lorsque Giovanni Beltraffio arriva dans la cour, afin de faire sa toilette dans l'eau fraîche du puits, il entendit la voix, perçante et criarde comme celle d'une

emme, que Léonard prenait parfois dans ses accès de olère : accès violents, mais qui duraient peu, et n'effrayaient personne.

— Qui donc t'a demandé, ivrogne et imbécile que u es, qui t'a demandé de faire soigner ce cheval par e vétérinaire ?

— Je vous en prie, messer, comment peut-on ne as soigner un cheval malade ?

— Va au diable avec tes remèdes ! Quelle prétention -t-il de vouloir guérir, l'ignorant, l'écorcheur, lorsu'il n'a pas même la moindre notion de la structure u corps, ni de l'anatomie !

Nastasio leva ses yeux paresseux, et comme perdus ans la graisse de son visage, regarda furtivement e maître, et dit, d'un air de mépris infini :

— L'anatomie !

— Scélérat ! Quitte ma maison à l'instant !

Le garçon d'écurie ne bougea pas ; il savait par une ongue expérience que, lorsque le courroux momenané du maître serait passé, il ferait son possible pour e garder, car Léonard appréciait en lui le bon connaisseur de chevaux.

— Je voulais justement demander mon congé, dit Nastasio. Votre Grâce me doit trois mois de gages. Pour ce qui est du foin, il n'y a pas de ma faute. Marc ne me donne pas d'argent pour en acheter.

— Qu'est-ce encore que cela ? Comment se permet-l de désobéir à mes ordres ?

Le palefrenier haussa les épaules, et, se détournant our montrer qu'il ne désirait pas prolonger davanage la conversation, il se mit à aller et venir d'un ir affairé, et recommença à nettoyer le cheval, avec une vigueur telle qu'on eût dit qu'il voulait se venger sur lui.

Giovanni écoutait cette scène avec un sourire de gaieté malicieuse, tout en frottant avec un linge son visage rougi par l'eau froide.

— Eh bien, maître? Partons-nous? demandait Astro, qui s'impatientait.

— Attends ! dit Léonard. Je veux questionner Marc au sujet de l'avoine. Il faut que je sache si ce fripon a dit vrai...

Il entra dans la maison, Giovanni le suivit.

Marc travaillait à l'atelier. Comme toujours, c'était avec une exactitude mathématique qu'il exécutait les ordres de son maître, mesurant la couleur noire pour les ombres avec une cuiller de plomb minuscule, et consultant parfois un papier couvert de chiffres. Des gouttes de sueur perlaient à son front, les veines du cou étaient gonflées. Il respirait difficilement.

— Ah ! messer Léonard ! vous n'êtes pas encore parti ? Je vous en prie, vérifiez ce calcul. Je crois que j'ai fait une erreur.

— Bien, Marc ! Plus tard ! Je suis venu pour te demander ceci : Est-il vrai que tu ne donnes pas d'argent pour acheter de l'avoine aux chevaux ?

— Non, je n'en donne pas.

— Et pourquoi cela, mon ami ? Je te l'ai dit, pourtant ! continua le maître, en fixant sur le visage sévère de son élève un regard de plus en plus timide et indécis, je t'ai dit qu'il fallait absolument donner de l'argent pour l'avoine. Ne t'en souviens-tu pas ?

— Je m'en souviens, mais je n'ai pas d'argent.

— Voilà ! voilà ! c'est bien ce que je pensais. Pas d'argent, de nouveau ! Voyons, Marc, juge toi-même, les chevaux peuvent-ils rester sans avoine ?

Marc ne répondit rien, mais jeta son pinceau avec fureur.

Giovanni observait le changement qui était survenu dans leurs attitudes : le maître avait pris la place de l'élève, et l'élève celle du maître.

— Ecoutez, maître, prononça Marc, vous m'avez demandé de me charger du ménage et de ne jamais vous importuner de ces choses ! Pourquoi est-ce vous-même qui recommencez ?

— Marco ! s'écria Léonard d'un ton de reproche. Marco, mais je t'ai donné trente florins, pas plus tard que la semaine passée !

— Trente florins ! Nous allons compter ! Deux florins prêtés à Luca Pacioli, deux à ce quémandeur de Galeotto Sacrobosco, cinq donnés au bourreau qui vole les corps des pendus pour votre anatomie, trois pour la réparation des vitres et du fourneau de la serre où vous avez des poissons et des reptiles, et six florins d'or pour ce diable rayé, la girafe. Nous ne mangeons rien, afin de bien nourrir cette maudite bête ! Et, quoi que vous fassiez, elle crèvera tout de même !

— Cela ne fait rien qu'elle meure, Marc ! remarqua doucement Léonard. Je la disséquerai. Elle a de curieuses vertèbres dans le cou.

— De curieuses vertèbres ! Ah ! maître ! maître, si vous n'aviez pas toutes ces fantaisies, chevaux, cadavres, girafes, poissons et reptiles, nous passerions notre vie dans l'abondance, sans rien demander à personne ! Un morceau de pain quotidien ne vaut-il pas mieux...

— Du pain ! Mais, est-ce que je désire autre chose, pour moi ? Je sais du reste, Marc, que tu serais très content si ces animaux que j'acquiers avec tant de peine et qui m'ont tant coûté d'argent, crevaient. Ne parviendras-tu jamais à comprendre combien ils sont indispensables ? Tu fais tout ce que tu peux pour en arriver à tes fins...

La voix du maître commença à trembler. Il souffrait, évidemment ; la vague impression d'une offense imméritée le troublait, et il était attristé par une sensation de vide autour de lui.

L'élève se taisait, maussade, et baissait les yeux.

— Et maintenant ? continua Léonard. Qu'allons-nous devenir, je me le demande, Marc ? Pas d'avoine ! Ce n'est pas une plaisanterie ! Et voilà à quoi je suis réduit ! Il ne nous est jamais arrivé pareille chose !

— Cela a toujours été et cela sera toujours ainsi, répliqua Marc. Eh ! que voulez-vous ? Voilà déjà plus d'une année que nous n'avons pas reçu un sol du duc. Ambrogio Ferrari répète chaque jour : « Je payerai demain », mais il se moque de nous et nous ne touchons rien.

— Il se moque ! s'écria Léonard. Eh bien, attends, je vais lui apprendre à se moquer de moi. Je me plaindrai au duc, voilà. Je forcerai ce fripon d'Ambrogio à me payer, et, en attendant, que Dieu lui envoie une vilaine fête de Pâques !

Marc se contenta de secouer la main comme pour dire que si quelqu'un réussissait à faire obéir le trésorier du duc, ce ne serait certainement pas Léonard.

— Laissez cela maître, laissez cela, vraiment ! reprit-il. Et une expression de tendresse protectrice anima soudainement ses traits, anguleux et durs.

— Dieu est miséricordieux ! nous tâcherons de nous arranger. S'il le faut absolument, je m'efforcerai de vous procurer de quoi acheter l'avoine des chevaux !

Il savait que, pour faire ce que désirait le peintre, il serait obligé de disposer d'une partie de son propre argent, celui qu'il envoyait à sa vieille mère malade.

— Si encore il n'y avait pas autre chose ! s'écria Léonard en s'affaissant, épuisé, sur une chaise. Ses yeux clignotèrent et se rétrécirent, comme si un courant d'air froid et violent eût passé sur eux.

— Ecoute, Marc, continua-t-il. Je ne t'ai pas encore parlé de cela. Le mois prochain, il me faudra, coûte que coûte, quatre-vingts ducats car, vois-tu, j'ai emprunté... Ah ! ne me regarde pas avec ces yeux-là !

— A qui avez-vous emprunté ?

— Au changeur Arnoldo.

L'élève désespéré frappa ses mains l'une contre l'autre, les mèches de cheveux roux qui retombaient sur son front tremblèrent.

— Au changeur Arnoldo ! Je vous félicite ! il n'y a rien à dire, vous êtes bien tombé ! Mais savez-vous

que c'est un coquin, pire que n'importe quel Juif ou Maure? Un mécréant! Ah! maître, maître, qu'avez-vous fait?.. Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?...

Léonard baissa la tête.

— Marc, j'avais un si grand besoin d'argent. Ne te fâche pas contre moi...

Et, après un instant de silence, il ajouta plaintivement, d'un air craintif :

— Apporte-moi le livre, Marc! Peut-être pourrions-nous arranger les choses.

Marc était persuadé qu'il n'y avait rien à faire; mais, comme c'était le seul moyen de calmer le maître, il alla chercher le livre.

En l'apercevant, Léonard se renfrogna, et regarda le gros livre, relié de vert, avec l'expression d'un homme qui examine sa propre plaie béante.

Ils s'enfoncèrent dans les chiffres. Mais le grand mathématicien faisait des erreurs d'addition et de soustraction. Tout à coup il se rappela une note de plusieurs milliers de ducats, égarée. Il la chercha fiévreusement, fouillant dans les coffrets, les caisses, les liasses poussiéreuses de papiers. Ce fut en vain; il ne retrouvait que des factures inutiles et sans importance, soigneusement transcrites de sa propre main, celle par exemple relative au manteau de son élève Salaino :

Brocart d'argent.	15 lires 4 sols.
Velours rouge pour garniture.	9 —
Cordons	9 —
Boutons.	12 —

Il déchira furieusement ces inutiles paperasses, et en jeta les débris sous la table.

Giovanni, qui observait attentivement son maître, se rendit compte qu'il était sujet comme un autre aux faiblesses humaines. Il se souvint des paroles de l'un des admirateurs de Vinci : « Le nouveau dieu Hermès

Trismégiste s'est réuni en lui au nouveau titan Prométhée. »

— Non, pensa-t-il attendri, il n'est ni un dieu ni un titan, mais un homme comme tous les autres. Pourquoi en ai-je eu peur? Oh! pauvre cher maître!

VI

Deux jours se passèrent, et ce que Marc avait prévu arriva. Léonard oublia leur conversation aussi complètement que si elle n'avait jamais eu lieu! Le lendemain déjà, il demandait trois florins pour acheter un fossile antédiluvien, et cela d'un air si joyeux que l'élève n'eut pas le courage de le chagriner par un refus; il lui donna ces trois florins, qu'il prit sur la somme destinée à sa mère.

Malgré les réclamations de Léonard, le trésorier ne lui avait pas encore payé son traitement : à ce moment, le duc lui-même avait besoin de fonds, pour ses énormes préparatifs de guerre contre la France.

Léonard empruntait à tous ceux à qui il était possible d'emprunter, même à ses propres élèves.

Le More ne lui permettait pas de terminer le monument du Sforza, bien que tout fût prêt : la statue d'argile, le moule et le squelette de fer, la digue pour le métal en fusion, le fourneau de forge, les fourneaux à creusets. Mais, lorsque le peintre présenta la note à payer pour le bronze, le More, effrayé, se fâcha et refusa de le recevoir.

Vers le 20 novembre 1498, réduit à la dernière extrémité, l'artiste écrivit au duc. Le brouillon de sa lettre, retrouvé dans les papiers de Léonard, est rempli de phrases impétueuses, sans suite : c'est le bégaiement d'un homme qui ne peut accepter la honte de se voir obligé de demander quelque chose :

« Monseigneur, bien que je sache que Votre Altesse est occupée d'affaires plus importantes, mais

dans la crainte que mon silence ne soit une cause de courroux pour Mon Protecteur Très Gracieux, j'ose vous rappeler ma position difficile et vous faire remarquer que les arts sont condamnés à un temps d'arrêt...

« ... Depuis deux ans je n'ai point reçu de traitement...

« ... D'autres personnes qui sont au service de Votre Altesse peuvent attendre, car elles ont des ressources en dehors de celles-là ; mais moi, je n'ai que mon art, que je voudrais, du reste, bien abandonner pour une carrière plus rémunératrice...

« ... Ma vie est au service de Votre Altesse, et je suis constamment prêt à lui obéir...

« ... Je ne dis rien du monument, car je sais que les temps...

« ... C'est un grand chagrin pour moi que de me voir contraint, par la nécessité de gagner ma vie, à interrompre mon travail pour m'occuper de futilités. J'ai dû nourrir six personnes pendant trente-six mois, et j'avais cinquante ducats seulement.

« ... Je ne sais à quoi employer mes forces...

« ... Faut-il penser à la gloire ou au pain quotidien ?... »

VII

Au commencement de mars 1499, Léonard reçut enfin, un beau jour, de la trésorerie ducale, les deux années de traitement qu'on lui devait.

A ce moment, courait une rumeur qui prêtait au More, terrifié par la nouvelle de la conclusion d'une triple alliance formée contre lui par Venise, le Pape, et le roi de France, l'intention de se réfugier en Allemagne, auprès de l'empereur, à la première apparition des troupes françaises en Lombardie. Désirant affermir la fidélité de ses sujets pendant son absence,

le duc dégreva les impôts et les contributions, paya ses créanciers, et combla les courtisans de cadeaux.

Quelque temps après, Léonard reçut encore une nouvelle marque de la faveur ducale :

« Ludovic Maria Sforza, duc de Milan, donne à Messer Léonard de Vinci de Florence, peintre illustre, seize arpents de terre avec une vigne, achetés aux moines de Saint-Victor, et situés près de la Porte de Verceil » : telle était la teneur de l'acte de donation.

Le peintre alla remercier le duc. On lui fixa une audience pour le soir. Mais Léonard dut attendre jusque très avant dans la nuit ; car le More était surchargé d'affaires.

Après avoir terminé ses travaux, le duc se rendit sur la terrasse de Bramante, dominant l'un des fossés du château de Milan.

La nuit était calme. De temps en temps retentissaient les sons d'une trompette, les appels prolongés des sentinelles, ou le grincement des chaînes rouillées du pont-levis.

La page Ricciardetto apporta deux torches qu'il plaça dans des appliques de bronze fixées au mur, et tendit au duc un plat d'or rempli de pain coupé en menus morceaux. Des cygnes blancs, attirés par la lumière, s'approchèrent en glissant sur le miroir sombre des eaux du fossé. Accoudé à la balustrade, le duc leur jetait du pain, et les regardait s'avancer, en fendant silencieusement l'onde, de leur poitrine.

C'était la marquise Isabelle d'Este, sœur de la défunte Béatrice, qui lui avait envoyé ces cygnes de Mantoue. Il les avait toujours aimés, mais depuis quelque temps, il s'attachait encore davantage à ces oiseaux, et les nourrissait chaque soir de ses propres mains ; c'était le seul instant de répit que lui laissaient les réflexions angoissantes qui le hantaient au sujet de la guerre, des affaires, de la politique, de ses trahisons et de celles des autres. Les cygnes lui rappelaient son enfance, alors qu'il en nourrissait d

pareils sur les étangs, endormis dans les hautes herbes, à Viggevano.

Mais ici, ils lui semblaient encore plus beaux, plus purs et plus blancs, dans le brouillard bleu et argent de la lune, sur les eaux des fossés entourant le château de Milan, au pied des sombres donjons, avec leurs batteries, leurs poudrières, les pyramides de boulets et les gueules menaçantes des canons.

Derrière le duc s'entr'ouvrit une petite porte qui livra passage au camérier Pusterla. S'inclinant respectueusement, il s'approcha du More et dit :

— Messer Léonard est ici.

— Ah! oui, Léonard ! Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit plus tôt ? Fais-le entrer!

Et, se tournant de nouveau vers les cygnes, il pensa :

— Léonard ne me gêne pas!

Un bon sourire apparut sur son visage au teint jaune et flétri, aux lèvres minces, portant l'empreinte de la ruse et de la rapacité.

Lorsque l'artiste arriva sur la terrasse, le More jetait toujours du pain dans l'eau, et il regarda l'artiste avec le même sourire qu'il adressait aux cygnes.

Léonard voulut fléchir le genou, mais le duc le retint et le baisa au front.

— Je te salue! Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus. Comment vas-tu, mon ami ?

— Je dois remercier Votre Altesse.

— Laissons cela. De tels cadeaux sont-ils dignes de toi? Donne-moi seulement du temps, et je saurai te récompenser selon tes services...

Alors il questionna Léonard sur ses derniers travaux, ses inventions et ses projets, choisissant à dessein ceux qui lui paraissaient les plus impraticables et les plus fantastiques : la cloche à plongeur, les ailes humaines, et les raquettes qui permettaient de marcher sur terre comme sur mer.

Mais lorsque Léonard aborda le chapitre des affaires plus sérieuses, telles que la fortification du château,

le canal de Martesana, la fonte du monument, le duc détourna immédiatement la conversation, avec un air de dédain ennuyé.

Tout à coup Ludovic s'absorba dans une profonde méditation, comme cela lui arrivait souvent depuis quelques mois ; il se tut et baissa la tête, d'un air concentré. On aurait dit qu'il avait oublié la présence de son interlocuteur.

Léonard voulut prendre congé.

— Eh bien, adieu, adieu ! répondit le duc en hochant distraitement la tête. Mais lorsque Léonard fut arrivé à la porte, il le rappela, s'approcha de lui, posa ses deux mains sur ses épaules, et lui jeta un long et triste regard.

— Adieu, répéta-t-il, et sa voix trembla, adieu, mon Léonard ! Qui sait si nous nous reverrons jamais en tête à tête ?

— Votre Altesse nous quitte ?

Le More soupira profondément, mais ne répondit rien.

— C'est ainsi, mon ami, dit-il après un instant de silence. Nous avons vécu seize ans ensemble, et tu as toujours bien agi envers moi ; de mon côté, je crois ne t'avoir jamais offensé. Que les gens disent ce qu'ils voudront, mais dans les siècles futurs, quand on mentionnera le nom de Léonard, on se rappellera aussi celui de Ludovic et on le louera !

Le peintre, qui n'aimait pas les effusions sentimentales, prononça les seules paroles qu'il conservait dans sa mémoire pour les occasions où il devait montrer une éloquence de courtisan :

— Monseigneur, j'aurais voulu avoir à ma disposition plusieurs existences, afin de pouvoir les vouer toutes au service de Votre Altesse !

— Je crois que tu es sincère, dit le duc. Peut-être, plus tard, tu penseras à moi et tu regretteras…

Il ne termina pas sa phrase, se mit à sangloter, et,

prenant le peintre dans ses bras, lui donna un baiser sur les lèvres :

— Que Dieu te garde, que Dieu te garde !...

Lorsque Léonard se fut éloigné, Ludovic resta encore longtemps assis sur la terrasse de Bramante, à admirer les cygnes ; et son âme était remplie d'un sentiment qu'il ne pouvait exprimer par des mots. Il lui semblait que, dans sa propre vie, criminelle peut-être, et sombre, Léonard avait passé semblable à ces oiseaux qui glissaient sur l'eau des fossés autour de la forteresse de Milan, entre les batteries menaçantes, les donjons, les poudrières, les pyramides de boulets et les bouches à feu, aussi inutile et beau, aussi pur et virginal, que les cygnes blancs.

Dans le silence de la nuit retentissait seul le bruit de la chute lente des gouttes tombant des torches presque consumées. L'éclat rosé qu'elles projetaient se fondait dans le rayonnement bleu de la lune et, pareils à une vision, sur le miroir sombre des eaux, les cygnes plongés dans quelque songe mystérieux, passaient majestueusement sous le ciel plein d'étoiles.

VIII

En quittant le duc, Léonard se rendit, malgré l'heure tardive, au monastère de San Francesco, où se trouvait son élève Giovanni Beltraffio, lequel, quatre mois auparavant, avait été pris d'un accès de fièvre chaude.

C'était vers le 20 décembre 1498. Un jour qu'il allait faire visite à son maître, fra Benedetto, Giovanni trouva chez lui un moine dominicain, fra Pagolo, qui arrivait de Florence. Sur la demande de Benedetto et de Giovanni, ce moine raconta la mort de Savonarole.

Son exécution avait été fixée au 23 mai 1498, à neuf heures du soir, sur la place de la Seigneurie, devant le Palazzo Vecchio, là même où avaient eu

lieu « l'autodafé des vanités », et le « duel du feu ».

A l'extrémité d'une des passerelles étroites et longues, était disposé un bûcher sur lequel s'élevait une potence formée d'une poutre épaisse, fichée en terre, et terminée par une planche transversale garnie de trois nœuds coulants et de chaînes de fer. Malgré les efforts réunis des charpentiers, qui avaient longtemps travaillé à la planche transversale, tantôt la rallongeant, tantôt la raccourcissant, la potence avait l'air d'une croix.

Une foule, aussi nombreuse que celle qui assistait au duel du feu, s'agitait sur la place, aux fenêtres, aux loggias et sur les toits des maisons.

Les condamnés, Girolamo Savonarole, Domenico Buonvicini et Silvestro Marufi, sortirent par les portes du palais.

Après avoir fait quelques pas sur les passerelles, ils s'arrêtèrent devant la tribune de l'évêque de Vasone, l'envoyé du pape Alexandre VI. L'évêque se leva, prit le frère Girolamo par le bras, et lut le texte de la bulle d'excommunication, d'une voix mal assurée, sans lever les yeux sur Savonarole, qui le regardait fixement.

Il prononça les derniers mots en hésitant :

— *Separo te ab Ecclesia militante atque triumphante.* Je t'excommunie de l'Église guerrière et triomphante.

— *Militante, non triumphante ; hoc enim tuum non est !* De l'église guerrière mais non de la triomphante, car cela n'est pas en ton pouvoir ! rectifia Savonarole.

On arracha les vêtements des excommuniés, à qui on ne laissa que leur chemise, et ils continuèrent leur chemin, s'arrêtant encore devant la tribune des commissaires apostoliques, qui lurent le jugement du tribunal ecclésiastique, et devant la tribune des « Huit de la République de Florence », qui les condamnèrent à mort au nom du peuple.

En accomplissant ce dernier trajet, fra Silvestro fit un faux pas et faillit tomber.

Domenico et Savonarole trébuchèrent également ; on découvrit par la suite que les polissons de la ville, les enfants de l'ancienne « Sainte Armée des Petits Inquisiteurs », s'étant glissés sous les passerelles, avaient enfoncé des épieux entre les planches, afin de blesser les condamnés.

Fra Silvestro Marufi devait monter le premier à la potence. Il gravit les échelons en conservant l'air stupide qui lui était habituel, comme s'il n'eût pas compris ce qu'on voulait de lui. Mais, lorsque le bourreau lui passa le nœud autour du cou, il se cramponna aux degrés, leva les yeux au ciel et s'écria :

— Je remets mon esprit entre Tes mains, Seigneur !

Puis il bondit de l'échelle sans l'aide du bourreau, d'un mouvement audacieux, et ses traits prirent une expression d'intelligence surnaturelle.

Fra Domenico se tenait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, attendant son tour avec une impatience joyeuse; et, lorsqu'on lui fit signe de venir, il se hâta d'approcher de la potence, avec un sourire aussi heureux que s'il allait droit au ciel.

Le corps de Silvestro pendait à l'une des extrémités de la planche, à l'autre, celui de Dominique. La place du milieu était réservée à Savonarole.

En montant sur le bûcher, il s'arrêta, et abaissa ses regards vers la foule.

Il se fit un silence pareil à celui qui précédait les premières paroles de ses sermons, quand il prêchait à la cathédrale de Maria del Fiore. Mais lorsqu'il passa la tête dans le nœud coulant quelqu'un lui cria :

— Fais un miracle, fais un miracle, prophète !

Personne ne comprit si c'était un sarcasme, ou le cri d'une foi insensée.

Le bourreau le poussa du haut de l'échelle.

Dès que fra Girolamo fut pendu, un vieil ouvrier, au visage doux et pieux, et qui se tenait là depuis plusieurs heures déjà, se signa rapidement et mit le

feu au bûcher avec une torche enflammée, tandis qu'i prononçait les mêmes paroles que jadis Savonarole en allumant le bûcher « des vanités ».

— Au nom du Fils, du Père, et du Saint-Esprit!

Une flamme jaillit. Mais le vent la coucha sur le sol. Alors la foule s'agita. Les gens s'écrasaient, se bousculaient, couraient, pleins d'effroi. On entendait des cris :

— Un miracle! Un miracle! Un miracle! Ils ne brûlent pas!

Le vent se calma. La flamme s'élança de nouveau et lécha les cadavres. Les cordes qui liaient les mains de Savonarole prirent feu; elles se détachèrent et tombèrent; les mains parurent se mouvoir dans les flammes et il sembla à beaucoup de spectateurs que le moine bénissait le peuple pour la dernière fois.

Lorsque le bûcher se fut éteint et qu'il ne resta plus que des os carbonisés et des lambeaux de chair attachés aux chaînes de fer, les disciples de Savonarole entourèrent la potence, désireux de rassembler les restes mortels des martyrs. Les gardes les chassèrent et recueillirent les cendres dans une charrette afin d'aller les jeter dans la rivière, à Ponte Vecchio. Mais, en route, les « pleureurs » réussirent à dérober des pincées de cendres et le cœur de Savonarole qui, disait-on, était resté intact.

Ayant terminé son récit, fra Pagolo montra à ses auditeurs, un petit sachet plein de ces mêmes cendres. Fra Benedetto le baisa longuement, et l'arrosa de ses larmes.

IX

Les deux moines se rendirent alors aux vêpres, et Giovanni resta seul.

Lorsqu'ils revinrent, ils trouvèrent le jeune homme

endu, sans connaissance, sur le sol, au pied du ucifix ; dans ses doigts crispés, il tenait le sachet.

Pendant trois mois, Giovanni fut entre la vie et la ort. Fra Benedetto ne le quitta pas une minute. Et ielquefois, dans le silence de la nuit, assis au chevet ı malade, il prêtait l'oreille aux phrases qui échapient à Giovanni, dans son délire, et il s'épouvanit.

Le malade voyait Savonarole, Léonard de Vinci, et Sainte Vierge qui, dessinant du doigt des figures ométriques sur le sable du désert, enseignaient 'Enfant Jésus les lois inéluctables de l'Univers.

— Que demandes-Tu dans Tes prières, ô Christ? pétait Giovanni avec une douleur indicible. Tu nores donc qu'il n'y a pas de miracles, que la coupe peut s'éloigner de Toi pas plus que la ligne droite urrait ne pas être le plus court chemin d'un point un autre?

Beltraffio fut sauvé grâce aux soins de fra Benetto. Et au commencement de juin 1499, lorsqu'il t suffisamment rétabli pour pouvoir marcher, il tourna à l'atelier de Léonard, en dépit de toutes les hortations et de toutes les prières du moine.

A la fin du mois de juillet de la même année, l'arée du roi de France, Louis XII, sous le commandeent d'Aubigné, de Louis de Luxembourg et de Jeancques Trivulce, traversa les Alpes et pénétra en mbardie.

CHAPITRE X

LES FLOTS CALMES

(1499-1500)

Le onde sonore e luminose sono governate dalle stesse leggi che governano le onde delle acque : l'angolo incidente deve eguagliare l'angolo rifflettente...

Il duca ha perso lo stato e la roba e libertà, e nessuna opera sua si finì per lui.

LEONARDO DA VINCI.

Les ondes des sons et de lumière sont régies par les mêm lois de mécanique que les ond de l'eau : l'angle d'incidence égal à l'angle de réflexion.

Le duc a perdu ses domain sa fortune et la liberté, et a cune de ses entreprises n'a réus

LÉONARD DE VINCI.

I

Dans la tour nord-est du palais Rocchetti, il y ava une petite porte doublée de fer, et percée dans u épaisse muraille de briques, laquelle était ornée d fresques inachevées de Vinci, représentant le die Mercure. Cette porte donnait accès à un escalier au degrés de pierre, conduisant à un souterrain voût long et étroit, rempli de coffres de chêne : c'était l trésorerie du duc Ludovic. La nuit du 1er septemb 1499, le trésorier de la cour, Ambrogio de Ferrar avec le directeur des revenus ducaux, Borgonzio Bott et ses assistants, étaient occupés à retirer des coffr de l'argent, des perles et des pierres précieuses, qu'il puisaient à pleines mains, comme s'il se fût agi d simple grain, et dont ils remplissaient des sacs de cui qu'ils scellaient à mesure. Des serviteurs emportaie ces sacs à travers le jardin, pour les charger sur de mules. Deux cent quarante sacs furent ainsi prépar et disposés en trente chargements ; néanmoins le

uts de chandelle fumants éclairaient encore des onceaux de ducats au fond des coffres.

Le duc était assis à la porte de la trésorerie, devant ne table à écrire surchargée de livres de comptes ; et, ns prêter attention au travail qui se faisait autour lui, il regardait d'un air absent la flamme des ugies.

A partir du jour où il avait reçu la nouvelle de la ite de son capitaine en chef, le signor Galéas Sanse-rino, et de l'arrivée prochaine des Français à Milan, était tombé dans une torpeur étrange, dans une rte de catalepsie.

Lorsque toutes les valeurs furent retirées du sou-rrain, le trésorier lui demanda s'il désirait laisser prendre avec lui la vaisselle d'or et d'argent. Le ore le regarda en fronçant les sourcils, comme pour ssembler ses idées et tâcher de comprendre de oi on lui parlait ; puis il se détourna, fit un geste la main, et fixa de nouveau un regard immobile r la flamme de la chandelle. Lorsque messer Am-ogio répéta sa question, le duc ne l'entendit pas du ut. Les trésoriers partirent donc sans savoir que ire, et le More resta seul.

Un instant après, le vieux camérier Pusterla vint i annoncer l'arrivée du nouveau commandant de forteresse, Bernardin de Corte. Le More se passa main sur le visage, se leva, et dit :

— Oui, oui, évidemment, fais-le entrer !

Comme il avait peu de confiance dans les descen-ants des familles illustres, il aimait à donner des tres de noblesse aux gens du peuple, à faire des der-iers les premiers, et des premiers les derniers.

Parmi sa suite, il y avait des fils de poêliers, de araîchers, de cuisiniers, de conducteurs de mules. ernardin, dont le père, d'abord valet de chambre à cour, était devenu plus tard le comptable des cui-nes, avait lui-même porté dans sa jeunesse la livrée e laquais.

Ludovic l'avait élevé aux plus hautes dignités, et lu donnait maintenant la plus grande marque d'estim en remettant entre ses mains la défense du châtea de Milan, la dernière forteresse qui lui restât en Lor bardie.

Le duc reçut le nouveau commandant avec bier veillance, le fit asseoir, et lui donna des explication sur la façon de fortifier et de défendre le château.

— Souviens-toi, Bernardin, lui dit-il en terminan que tout a été prévu ; tu as le nécessaire et même a delà : de l'argent, de la poudre, des provisions pou le ravitaillement, des armes à feu ; trois mille merc naires ont été payés d'avance. Tu as sous ton com mandement une forteresse qui pourrait soutenir u siège de trois ans ; mais je te demande de résister per dant trois mois seulement, et, si je ne viens pas à l rescousse, tu feras ce que tu voudras. Je crois qu c'est tout. Adieu ! Que Dieu te garde, mon fils !

Il l'embrassa en le quittant.

Lorsque le commandant fut sorti, Ludovic o donna à son page de préparer son lit de camp ; récita une prière, se coucha, mais il ne pouvait s'en dormir. Il resta étendu jusqu'à minuit, puis se lev et se mit à se promener dans la salle. Il pensait au souffrances qu'il endurait, à l'injustice de la destiné à l'ingratitude des hommes.

— Que leur ai-je fait ? Pourquoi se sont-ils mis me haïr ? Ils m'appellent infâme et meurtrier ! ma en ce cas, Romulus, qui tua son frère, et César, e Alexandre, tous les héros de l'antiquité, ne sont auss que des infâmes et des meurtriers ! Je voulais leu donner un nouveau siècle d'or, tel que les peupl n'en n'ont point revu depuis les temps d'Auguste, d Trajan et d'Antonin. Encore quelque temps, et, dan l'Italie unifiée sous mon règne, auraient fleuri le antiques lauriers d'Apollon, les oliviers de Palla Athéné ; l'âge de la paix éternelle et des muses divine aurait commencé. J'ai été le premier souverain qu

it cherché la grandeur, non pas dans les expéditions anglantes, mais dans les fruits d'or de la concorde et es sciences.

La flamme de la chandelle mourante jeta une derière lueur qui éclaira les voûtes de la salle et le dieu lercure au-dessus de la porte de la trésorerie, puis lle s'éteignit. Le duc frissonna, car cette mort de la handelle était un mauvais présage. Il se dirigea à itons vers son lit, afin de ne pas éveiller le page Ricardetto, se déshabilla, et réussit cette fois à s'endorir aussitôt.

Il se vit, en rêve, agenouillé aux pieds de madonna éatrice, qui venait d'apprendre les relations de son ari avec Lucrèce : elle l'injuriait et le souffletait. Il ait triste, mais non offensé ; il était content de la oir de nouveau vivante et bien portante.

Présentant avec soumission son visage aux coups, prenait les petites mains brunes de la duchesse our y poser ses lèvres ; et il pleurait d'amour et de tié pour elle. Puis, tout à coup, ce n'était plus éatrice qui était devant lui, mais le dieu Mercure, le ême que Léonard avait représenté dans sa fresque, i-dessus de la porte de fer ; et il était semblable à 1 ange menaçant. Le dieu le saisissait aux cheveux criait : « Stupide ! stupide ! en quoi espères-tu ? ınses-tu que tes ruses te tireront d'embarras, te sauront du châtiment divin, meurtrier que tu es ? »

Lorsque le More s'éveilla, la lueur de l'aurore brilit aux fenêtres. Les chevaliers, les gentilshommes, s militaires, les mercenaires allemands qui devaient ccompagner en Allemagne, — en tout, trois cents valiers — attendaient la sortie du duc, disséminés ns la grande allée du parc et sur la route qui allait Nord, vers les Alpes.

Le duc monta à cheval et se rendit au monastère de inte-Marie des Grâces, pour prier, une dernière fois, r le tombeau de sa femme.

Aux premiers rayons du soleil, le triste cortège se

mit en route pour Inspruck ; il devait passer par Côme, Bellaggio, Bormio, Balzano et Brisina.

II

Grâce aux pluies automnales, l'état des routes était déplorable ; et le voyage dura plus de deux semaines.

Le 18 septembre, tard dans la soirée, on touchait au but de l'expédition. Le duc, fatigué et malade, décida de passer la nuit sur la hauteur, dans une caverne qui servait de refuge aux pâtres. Il n'aurait pas été difficile de trouver un abri plus confortable et plus tranquille ; mais il choisit cet endroit sauvage à dessein, pour y recevoir l'envoyé que l'empereur Maximilien expédiait à sa rencontre.

Le feu illuminait les stalactites de la voûte. Le duc assis sur un pliant à courroies, était frileusement enveloppé de couvertures, avec une chaufferette aux pieds. A côté de lui, calme et sereine comme toujours madonna Lucrèce lui préparait, avec l'air d'une bonne ménagère, un mélange qu'elle avait inventé contre les maux de dents, et qui se composait de vin, de poivre de clous de girofle et d'autres épices.

L'envoyé de l'empereur arriva.

— Eh bien, messer Odoardo, lui dit Ludovic — il trouvait dans la grandeur de ses épreuves, une satisfaction secrète qui le consolait — vous pourrez dire à l'empereur où et comment vous avez trouvé le souverain légitime de la Lombardie !

Il avait un de ces accès de bavardage subits qui s'emparaient parfois de lui, après une rêverie ou un long silence :

— Les renards ont leur tanière, les corbeaux leur nid, mais moi, je n'ai sur la terre aucun lieu où je puisse reposer ma tête !

—Corio, continua-t-il en s'adressant à l'historien de la cour, lorsque tu feras ta chronique, mentionne cet



Lucrezia Crivelli

Par un peintre de l'école de Léonard de Vinci (Musée du Louvre).

nuit passée dans une caverne de bergers, dernier refuge du fils du grand Sforza, descendant du héros troyen Angle, le compagnon d'Enée !

— Monseigneur, vos malheurs sont dignes d'être décrits par la plume d'un nouveau Tacite ! acquiesça Odoardo.

Lucrèce tendit le gargarisme au duc, qui jeta un coup d'œil d'admiration à sa maîtresse. Pâle et fraîche dans le reflet rose de la flamme, ses cheveux noirs lissés sur les oreilles, et au milieu du front un brillant fixé sur le fil étroit de la ferronnière, elle le regardait un peu en dessous, avec un sourire de tendresse maternelle ; et ses yeux attentifs et sévères étaient pleins d'un orgueil innocent comme ceux d'un enfant.

— Chère Lucrèce ! pensa le duc, ce n'est pas elle qui me trahirait ou me tromperait jamais !

On entendit, à l'entrée de la caverne, des hennissements de chevaux, des piaffements, des voix étouffées. Le camérier Pusterla entra en courant et murmura quelques paroles à l'oreille du secrétaire général, Bartolomeo Calco.

— Qu'y a-t-il ? demanda le duc.

Tous se turent et baissèrent les yeux.

— Votre Altesse !... dit le secrétaire, mais sa voix trembla, et il se détourna sans achever sa phrase.

— Monseigneur, dit alors le médecin Luigi Marliani, s'approchant du More, que Dieu protège Votre Altesse ! Soyez prêt à tout : de mauvaises nouvelles...

— Parlez, parlez vite, s'écria le More ; et soudain il pâlit.

A l'entrée de la caverne, au milieu des soldats et des serviteurs, il aperçut un homme chaussé de hautes bottes couvertes de boue. Tous s'écartèrent silencieusement. Le duc repoussa messer Luigi et se précipita au-devant du messager. Il lui arracha des mains la lettre qu'il tenait, la décacheta, la parcourut, et poussant un cri, il tomba à la renverse. Pus-

terla et Marliani eurent juste le temps de le soutenir.

Borgonzio Botta informait le More que, le 17 septembre, jour de Saint-Satire, le traître Bernardin de Corte avait livré le château de Milan au maréchal du roi de France, Trivulce.

Le duc aimait s'évanouir et il y réussissait à merveille. Parfois, il se servait de ce moyen comme d'un artifice diplomatique. Mais, cette fois, l'évanouissement n'était pas simulé.

Longtemps on ne put le faire revenir à lui. Enfin il ouvrit les yeux, soupira, se souleva et, se signant pieusement, il dit :

— Depuis Judas jusqu'à nos jours, il n'y a pas eu traître plus grand que Bernardin de Corte ! C'est un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein.

Et, de toute la journée, il ne prononça plus une seule parole.

Quelques jours après, à Inspruck, où l'empereur Maximilien l'avait gracieusement reçu, Ludovic se trouvant seul, à une heure tardive de la nuit, avec son principal secrétaire Bartolomeo Calco, marchait de long en large dans une des chambres du palais impérial ; il dictait à Bartolomeo deux lettres de crédit destinées aux ambassadeurs qu'il envoyait secrètement à Constantinople auprès du Sultan, pour lui demander aide et protection contre les Français.

Cette nuit-là, le duc pria longtemps, avec une foi ardente, et l'espérance que le Sultan viendrait à son secours. Il pria devant son image favorite, qui était l'œuvre de Léonard de Vinci, et où la mère de Dieu était représentée sous les traits de la belle maîtresse du More, la comtesse Cécile Bergamini.

III

Dix jours après la reddition de la forteresse, Trivulce, salué par les cris de joie de la population :

« France ! France ! » et les sonneries des cloches, faisait son entrée à Milan, comme dans une ville conquise.

Le roi devait arriver le 6 octobre. Les habitants lui préparaient une réception triomphale.

En vue de la fête, les syndics des marchands firent sortir du trésor de la cathédrale, deux anges d'or qui, au temps de la république, avaient personnifié les génies de la liberté. Les ressorts fragiles qui mettaient en mouvement les ailes dorées, étaient usés. Les syndics les donnèrent à réparer à l'ancien mécanicien de la cour, Léonard de Vinci. A cette époque, Léonard s'absorbait complètement dans l'invention d'une nouvelle machine à voler.

Par une sombre matinée, il était occupé à revoir des plans et des calculs mathématiques. Près de lui se trouvait un léger squelette d'ailes en osier, recouvert d'une membrane de taffetas, et rappelant non plus l'aile d'une chauve-souris, comme dans les essais précédents, mais celle d'une gigantesque hirondelle. Une des ailes était prête ; délicate, pointue, extraordinairement parfaite, elle se dressait du plancher au plafond, et en bas, dans son ombre, Astro s'affairait, redressant les ressorts brisés des deux anges de bois de la commune de Milan.

Pour cette fois, Léonard avait résolu d'imiter le plus possible la structure du corps des oiseaux, lesquels ont été donnés à l'homme par la nature comme modèle des machines à voler.

— Enfin, Dieu merci, j'ai fini ! s'écria Astro en remontant les ressorts.

Les anges se mirent à battre de leurs lourdes ailes. Un courant d'air traversa la chambre, et l'aile fine et légère de l'hirondelle gigantesque remua, frémit comme si elle était vivante. Le forgeron la regardait avec une tendresse indicible.

— Combien de temps inutilement perdu avec ces sottises ! gronda-t-il en montrant les anges. Mais, main-

tenant, que ce soit votre volonté ou non, maître, je ne sortirai pas avant d'avoir terminé les ailes. Donnez-moi le plan de la queue !

— Il n'est pas encore prêt, Astro. Attends, il faut que je réfléchisse !

— Comment, maître? Il y a trois jours, vous aviez promis...

— Qu'y faire, mon ami ? Tu sais que la queue de notre oiseau doit servir de gouvernail. Il suffit de la plus petite erreur, et tout est perdu.

— Bien, bien, vous devez le savoir mieux que moi. J'attendrai, et, pendant ce temps, l'autre aile...

— Astro, dit le maître, il ne faut pas te presser. Car je crains qu'il n'y ait encore quelque chose à changer.

Le forgeron ne répondit pas. Il souleva soigneusement le squelette d'osier, tendu sur un réseau de cordons fabriqués avec des tendons de bœuf, puis, se tournant soudain vers Léonard, il dit d'une voix sourde et tremblante :

— Maître, maître, ne vous fâchez pas contre moi, mais si, grâce à vos calculs, vous arrivez encore à la conclusion qu'on ne peut voler avec cette machine j'essaierai tout de même; en dépit de votre mécanique... je volerai, oui, oui, car je ne puis plus patienter, je n'en ai plus la force, parce que, si cette fois...

Il laissa sa phrase inachevée. Léonard considéra avec attention la figure large, rude et entêtée du forgeron, sur laquelle se lisait une pensée unique, follement envahissante.

— Maître, conclut Astro, dites-le moi franchement volerons-nous, oui ou non?

Une telle crainte et un tel espoir se trahissaient dans ses paroles que Léonard n'eut pas le courage de dire la vérité.

— Sans doute, répondit-il, baissant les yeux, mais on ne peut rien affirmer avant de faire l'expérience. Cependant je crois, Astro, que nous volerons!

— Eh bien, cela suffit, cela suffit, fit le forgeron radieux, en gesticulant gaiement. Je ne veux rien savoir de plus ! Si vous-même dites que nous volerons, c'est que nous volerons.

On voyait qu'il cherchait à se contenir ; mais il n'y arriva pas et éclata d'un rire joyeux et enfantin.

— Qu'as-tu ? interrogea Léonard, surpris.

— Pardon, maître. Je vous dérange toujours. Mais c'est la dernière fois, je ne le ferai plus. Croyez-moi si vous voulez, mais lorsque je me mets à penser aux Milanais, aux Français, au duc, au roi, cela me fait rire, j'ai pitié d'eux et je suis content ; ils se démènent ces gens, ils se battent, et eux aussi pensent : « Quelles grandes choses nous faisons ! » Pauvres vers de terre qui rampent, bêtes à bon Dieu sans ailes !... Et aucun d'eux ne soupçonne quel miracle se prépare ici ! Représentez-vous, maître, quels yeux et quelle bouche ils ouvriront lorsqu'ils nous verront avec nos ailes, en train de voler dans les airs ! C'est que ce ne sera pas comme ces anges de bois qui agitent leurs ailerons pour la plus grande joie de la populace. Ils verront et ne croiront pas ! « Des dieux ! » penseront-ils. Par exemple, moi, il est probable qu'ils ne me prendront pas pour un habitant du ciel, mais plutôt pour un diable, tandis que vous, avec vos ailes, vous ressemblerez à un véritable dieu. A moins peut-être qu'ils ne disent : « Antechrist ». Et ils seront terrifiés, tomberont à genoux, et vous salueront. O maître Léonard, mon Dieu ! mon Dieu ! Est-ce que je dis la vérité ?

Il s'excitait, comme un homme en proie au délire.

— Le malheureux ! pensa Léonard. Quelle foi il a ! Il pourrait en devenir fou. Mais que puis-je faire ? Comment lui dire la vérité ?

A ce moment on entendit un bruit violent à la porte extérieure de la maison, puis des voix, des pas, et enfin le même bruit se répéta derrière la porte fermée de l'atelier.

— Qui diable peut bien venir ? gronda le forgeron

d'une voix méchante. Qui est-là ? On ne peut voir le maître. Il n'est plus à Milan.

— C'est moi, Astro, moi, Luca Pacioli. Pour l'amour de Dieu ouvre! plus vite!

Le forgeron ouvrit et laissa entrer le moine qui était une vieille connaissance de Léonard.

— Qu'avez-vous, fra Luca ? demanda le maître, en voyant les traits bouleversés de ce dernier.

— Je n'ai rien, moi, maître Léonard, ou plutôt oui; mais nous parlerons de cela plus tard ; pour le moment... O maître Léonard ! Votre Colosse... les arbalétriers gascons — je les ai vus de mes propres yeux — les Français détruisent votre Cheval... Courons, courons vite!

— Pourquoi ? répliqua tranquillement Léonard, quoique son visage eût légèrement pâli. Que pourrons-nous faire ?

— Comment, quoi ? Pensez-y donc ! Vous n'allez pas rester ici, les bras croisés, pendant qu'on anéantit votre plus magnifique chef-d'œuvre! Je sais comment parvenir jusqu'au sire de la Trémouille. Il faut faire des démarches.

— Ce sera trop tard, répondit l'artiste.

— Nous arriverons à temps, soyez-en sûr ! Nous irons tout droit à travers les jardins; seulement venez vite!

Léonard, entraîné par le moine, sortit de la maison, et ils se hâtèrent, courant presque, dans la direction du château.

Chemin faisant, fra Luca lui raconta son propre malheur. La veille, pendant la nuit, la cave de Saint-Sulpice avait été pillée par les lansquenets. Ils étaient ivres, et, ayant découvert, dans une des cellules, des reproductions en cristal des figures géométriques, qu'ils prenaient pour des inventions diaboliques de la « magie noire », pour les « cristaux de la divination », ils les avaient brisées en mille pièces.

— Que leur ont fait, balbutiait Pacioli, désespéré, que leur ont fait mes innocents cristaux ?

— Je vous en prie, fra Luca, ne vous préoccupez pas de moi ! dit alors Léonard. Allez à vos affaires, moi, — je saurai bien m'en tirer tout seul !

Ayant relevé les pans de sa robe, l'agile moine, ses petits pieds nus chaussés de socques qui frappaient le sol avec bruit, se mit à courir en sautillant.

Léonard entra, par un pont-levis du château, dans la cour intérieure, qui s'appelait « le Champ de Mars ».

IV

Le matin était brumeux. Les feux de bivouac s'éteignaient. La place et les bâtiments voisins étaient transformés en une immense caserne, — avec écuries et cabarets ; il y avait des canons, des obus, des ordures, des tentes, des sacs d'avoine, des gerbes de paille et des tas de fumier. Parmi les ustensiles de cuisine, autour des tonneaux pleins ou vides, renversés pour servir de tables de jeux, on entendait des rires, des cris, des jurons, lancés dans toutes les langues, des imprécations et des chansons d'ivrognes. Tout se taisait pour un instant au passage des chefs. Puis les tambours battaient de nouveau, les trompettes des lansquenets normands et souabes retentissaient, et les cors des mercenaires suisses, venus des cantons d'Uri et d'Unterwald, faisaient entendre leurs sons mélancoliques et sauvages. Parvenu au milieu de la place, l'artiste aperçut son colosse presque intact.

L'illustre duc, le conquérant de la Lombardie, François Sforza, avec sa tête chauve, semblable à celle d'un empereur romain, et dont l'expression mêlait la puissance du lion à la ruse du renard, était toujours sur le cheval qui, se dressant sur ses pieds de derrière, appuyait ceux de devant sur le corps d'un guerrier tombé.

Les arquebusiers souabes, les tireurs des Grisons, les frondeurs de Picardie, les hallebardiers gascons

s'agitaient autour de la statue avec des cris. Ils s'entendaient mal les uns les autres et suppléaient les mots qui leur manquaient par des gestes. Léonard finit par comprendre que la discussion avait pour sujet la lutte entre deux arbalétriers, dont l'un était allemand et l'autre français. Ils devaient tirer chacun à son tour, à une distance de cinquante pas, après avoir bu quatre cruches de vin fort. Une tache, sur le cou du Colosse, servirait de cible.

On mesura les pas, et on eut recours au sort pour savoir qui commencerait.

La cantinière apporta du vin. L'Allemand lampa, coup sur coup, sans reprendre haleine, les quatre cruches convenues. Puis il se plaça à l'endroit fixé, visa, tira, et manqua. La flèche égratigna la joue, cassa le bord extrême de l'oreille, mais ne toucha pas le but.

Le Français épaulait son arbalète, lorsqu'un mouvement se fit dans la foule. Les soldats s'écartèrent pour laisser passer un cortège magnifique, précédé de hérauts, et qui fut salué par des acclamations.

— Qui est-ce ? demanda Léonard, debout près de l'arbalétrier.

— Le sire de la Trémouille.

— Il n'est pas encore trop tard ! pensa l'artiste. Courir après lui, lui demander...

Mais il resta à sa place, éprouvant une telle incapacité de se mouvoir, une indifférence si invincible, une faiblesse de volonté si grande, que si, en cette minute, c'eût été pour lui une question de vie ou de mort, il n'aurait pas remué le petit doigt. La frayeur, la honte, le dégoût s'emparaient de lui à la seule pensée qu'il lui faudrait traverser cette foule de valets et de palefreniers pour courir après le puissant seigneur, comme Luca Pacioli le lui avait proposé.

Le Gascon tira, la flèche siffla et atteignit le but.

— Bigorre ! Bigorre ! Montjoye-Saint-Denis ! crièrent ses compagnons en agitant leurs bérets. C'est la France qui a vaincu !

Les arbalétriers entourèrent le Colosse et continuèent leur jeu.

Léonard voulait partir, mais il était rivé au sol; 'était comme si un sommeil effrayant et stupide l'eût nvahi; il assistait tranquillement à la destruction 'une œuvre qui lui avait coûté seize de ses meilleures nnées, et qui était peut-être une des plus grandes roductions du génie humain depuis Phidias et Praxièle.

Sous l'avalanche des balles, des flèches et des ierres, l'argile se dissolvait en fine poussière et tomait en morceaux, mettant à nu l'armature, semblable ux os d'un squelette de fer.

Le soleil sortit des nuages. Dans l'éclat joyeux de es rayons, la ruine du Colosse était encore plus pioyable, avec le corps du héros mutilé, sur son cheval ans pieds, les débris du sceptre royal dans la main estée entière, et l'inscription, au bas du socle : *Ecce eus...*

En ce moment passa sur la place le généralissime es armées du roi, le vieux maréchal Trivulce. Jetant n regard sur le Colosse, il s'arrêta, surpris, regarda ncore une fois, abritant ses yeux de sa main, puis 'adressant à ceux qui l'accompagnaient, il demanda :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Monseigneur, répondit d'un ton craintif un de es lieutenants, c'est le capitaine Cockburn qui avait ris sur lui de permettre aux arbalétriers...

— C'est le monument Sforza, s'écria le maréchal, œuvre de Léonard de Vinci qui a servi de cible aux rbalétriers gascons!

Il s'approcha rapidement de la foule des soldats, qui taient si absorbés par leur tir qu'ils ne voyaient pas e qui se passait autour d'eux, saisit à la nuque l'aralétrier picard, le jeta violemment à terre en l'injuiant. Le visage de Trivulce devint pourpre, les veines u cou se gonflèrent.

— Monseigneur, balbutiait le soldat, à genoux et

tremblant de tout son corps, Monseigneur, nous n savions pas... Le capitaine Cockburn...

— Attendez... fils de chiens... criait Trivulce, j vous ferai voir le capitaine Cockburn ! Vous sere tous pendus par les pieds...

D'un geste brusque, Trivulce avait levé son épée pris son élan, et il aurait frappé si, au même instant Léonard, de sa main gauche, n'eût saisi celle du maré chal un peu au-dessus du poignet, avec une telle force que le bracelet de cuivre en fut faussé.

S'efforçant, mais en vain, de dégager sa main, l maréchal regardait Léonard avec stupéfaction.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Léonard de Vinci ! répondit l'artiste tranquille ment.

— Comment as-tu osé? commença le vieillard furieux, mais ayant rencontré le regard clair et mo deste de l'artiste, il se tut.

— Ainsi c'est toi, Léonard, dit-il en considérant l peintre. Ma main, lâche-moi la main. Il a courbé l bracelet. Quelle vigueur ! Eh bien, mon ami, tu es u homme courageux !

— Monseigneur, je vous en supplie, ne vous fâche pas, pardonnez-leur ! disait l'artiste sur un ton d prière respectueuse.

Le maréchal le regarda encore une fois plus atten tivement, se mit à rire, et hocha la tête.

— Quel original ! Ils ont anéanti ton chef-d'œuvre et tu intercèdes pour eux ?

— Votre Altesse, si vous les pendez tous, qu'est-ce que mon œuvre et moi en aurons de plus ? Ils ne savent ce qu'ils font.

Le vieillard se prit à réfléchir. Soudain son visage tout entier s'illumina; dans ses petits yeux intelli gents un sentiment de bonté se fit jour.

— Ecoute, messer Léonard, il y a une chose que je ne comprends pas ! Comment as-tu pu rester là, et regarder faire ? Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé cher-

her, pourquoi ne t'es-tu pas plaint à moi ou au sire e la Trémouille? Justement, il doit avoir passé par i il y a peu d'instants...

Léonard baissa les yeux et dit, en rougissant comme il eût été coupable :

— Je n'ai pas eu le temps... Je ne connais pas le sire e la Trémouille...

— C'est dommage, conclut le vieillard en regardant s débris. J'aurais donné une centaine de mes meilurs hommes pour ton Colosse...

En rentrant chez lui, le peintre traversa le pont ominé par l'élégante loggia de Bramante, où le duc udovic lui avait donné sa dernière audience, et il vit s pages et les palefreniers français qui s'amusaient faire la chasse aux cygnes apprivoisés, que le duc vait tant aimés. Les mauvais garnements tiraient à oups de flèches sur les oiseaux effrayés, qui tâchaient n vain de leur échapper. Mais les fossés étaient troits, fermés de tous côtés par de hautes murailles. es corps ensanglantés nageaient en se balançant sur eau noire, parmi des touffes de duvet blanc et des lumes. Un cygne, qui venait d'être blessé, tendit le ou avec un cri plaintif et perçant et battit faiblement es ailes, comme pour essayer de prendre son essor vant de mourir.

Léonard se détourna et pressa le pas. Il lui semblait u'il était lui-même pareil à ce cygne.

V

Le dimanche 6 octobre, le roi de France, Louis XII, ntra à Milan par la Porte du Tessin. Dans l'escorte ui l'accompagnait, se trouvait César Borgia, duc de 'alentinois, le fils du pape. Au moment où le cortège ébouchait de la place de la Cathédrale pour se rendre u château, les anges de la commune de Milan agitèent ponctuellement leurs ailes.

A partir du jour où le Colosse avait été détruit Léonard n'avait plus travaillé à la machine à voler Astro la terminait tout seul. Le peintre n'avait pas l courage de lui dire que ces ailes-là ne valaient rien elles non plus. Evitant visiblement le maître, le forge ron ne lui parlait jamais de l'expérience prochaine mais parfois il le regardait, à la dérobée, avec u reproche silencieux dans son œil unique, où brillai le feu d'une ambition triste et insensée.

Un matin, vers le 20 octobre, Pacioli accourut che Léonard pour le prévenir que le roi l'attendait au châ teau. Le peintre ne s'y rendit pas très volontiers. I était inquiet: les ailes de la machine à voler avaien disparu depuis quelques jours. Il craignait qu'Astr ne fît un malheur, grâce à son idée fixe de voler coût que coûte.

Lorsque Léonard entra dans les salles du palai Rocchetti, qui lui étaient si familières, Louis XII rece vait les syndics et les anciens de Milan.

Le peintre jeta un coup d'œil sur son futur souve rain, le roi de France.

Il n'y avait rien de royal dans son extérieur : u corps faible et maigre, des épaules étroites, une poi trine enfoncée, un visage couvert de vilaines rides e portant les traces d'une souffrance sans noblesse, de traits plats, ordinaires, avec une expression de bont bourgeoise.

Sur les marches supérieures du trône se tenait u jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu d'u simple pourpoint noir. Il ne portait aucun bijou, sau quelques perles sur le revers de sa toque et un chaîne d'or et de coquillages, l'ordre de l'Archang saint Michel; il avait de longs cheveux blonds, un petite barbe roux foncé, légèrement partagée, u teint mat et pâle, et des yeux bleu sombre, intelligent et affables.

— Dites-moi, fra Luca, murmura Léonard à l'oreill de son compagnon, qui est ce jeune gentilhomme ?

— Le fils de Sa Sainteté, répondit le moine, César orgia, duc de Valentinois !

Léonard avait entendu parler des forfaits de César. ien qu'il n'y eût pas de preuves flagrantes, personne e doutait qu'il n'eût tué son frère Jean Borgia, fatiué qu'il était d'être le cadet, et désireux d'abandonner ı pourpre cardinale pour hériter du grade de comıandant ou de « gonfalonier » de l'Église romaine. es bruits encore plus incroyables couraient : on isait que la cause de ce meurtre était la rivalité qui xistait entre les frères, non seulement au sujet de la ienveillance du père, mais aussi à propos de leur assion incestueuse pour leur propre sœur, madonna ucrèce.

— C'est impossible ! pensa Léonard, en examinant e visage calme, ces yeux clairs et innocents.

César, qui sentait sans doute les prunelles de Léoard obstinément fixées sur lui, le regarda à son tour, uis, se penchant vers un beau vieillard vêtu d'une ongue robe sombre, et qui était à côté de lui, son ecrétaire probablement, il lui murmura quelque hose en désignant Léonard. Puis, comme le vieillard ui avait répondu, il se mit à observer le peintre avec ttention. Un sourire fin, à peine visible, glissa sur es lèvres. Et, au même instant, Léonard pensa :

— Oui, c'est possible, tout est possible à cet homme, t il a peut-être même commis des crimes plus rands encore que ceux qu'on lui attribue !

Après avoir terminé son ennuyeuse lecture, le yndic principal s'approcha du trône, s'agenouilla, t tendit une supplique au roi. Louis ayant laissé omber le rouleau de parchemin, le syndic voulut le elever. Mais César le devança d'un mouvement vif t adroit ramassa le rouleau, et l'offrit au roi avec un alut.

— Laquais ! murmura un des gentilshommes franais, derrière Léonard. Est-il heureux d'avoir pu se nontrer !

— Vous avez raison, messer, reprit un autre. Le fils du pape remplit à merveille les fonctions d'un valet. Si vous pouviez voir, le matin, lorsque le roi s'habille, comme il est aux petits soins et comme il lui chauffe sa chemise ! Je crois qu'il ne dédaignerait même pas de nettoyer les écuries !

Le peintre avait remarqué le mouvement servile de César, mais il lui avait paru plutôt terrible que bas. C'était comme l'hypocrite douceur d'un fauve rapace.

Pendant ce temps Pacioli s'agitait, s'énervait, poussait Léonard du coude ; mais, voyant que l'artiste, avec sa timidité habituelle, pourrait rester toute la journée dans la foule sans trouver une occasion d'attirer l'attention du roi, il prit des mesures décisives, le saisit par le bras, et, s'inclinant profondément, il présenta le peintre au roi, avec un flot de paroles vif et continu, et une gradation frémissante dans l'emploi des superlatifs : *stupendissimo, prestantissimo, invincibilissimo.*

Louis parla de la *Sainte Cène;* il loua les visages des apôtres, mais la perspective surtout lui plaisait tout particulièrement.

Fra Luca s'attendait, à chaque minute, à entendre Sa Majesté inviter Léonard à entrer à son service ; mais un page s'approcha et remit au roi une lettre qui venait d'arriver de France.

Le roi reconnut l'écriture d'Anne, sa femme, « sa Bretonne bien aimée ». Elle venait d'accoucher.

Les gentilshommes s'empressèrent de féliciter Louis. La foule repoussa Léonard et Pacioli. Le roi les regarda, se souvint de quelque chose, voulut leur parler, mais il les oublia de nouveau, et invita aimablement les dames à boire, sans tarder, à la santé de la dauphine qui venait de naître. Puis il passa dans une autre salle.

Pacioli reprit le bras de son compagnon, et voulut l'entraîner.

— Allons vite !

— Non, fra Luca ! répondit tranquillement Léonard. vous remercie des démarches que vous avez bien ulu faire, mais je ne veux pas insister davantage ; Majesté a d'autres pensées en tête maintenant.

Il quitta le palais.

Sur le pont-levis de Battiponte, aux portes méri-onales du château, il fut rejoint par le secrétaire de sar Borgia, messer Agapito. Celui-ci proposa au intre, au nom de son maître, la place d' « ingénieur la cour », *ingegner ducale*, la même fonction que onard avait occupée chez le More.

Le peintre promit de donner une réponse après elques jours de réflexion.

Comme il arrivait près de sa maison, il vit, de loin, e foule de gens qui se pressaient dans la rue, et ta le pas. Sur la grande aile, froissée et brisée, de la uvelle machine à voler, semblable à l'aile d'une rondelle gigantesque, Giovanni, Marc, Salaino et sare transportaient leur camarade, le forgeron Astro Peretola, dont les vêtements étaient ensanglantés déchirés, et le visage d'une pâleur mortelle.

Ce que le maître redoutait était arrivé : le forgeron ait voulu essayer les ailes, il avait pris son essor ; ais, après deux ou trois battements de la machine, était tombé ; et il se serait tué sur le coup, si l'une s ailes de l'appareil n'était restée accrochée aux anches d'un arbre.

Léonard aida ses élèves à porter Astro dans la mai-n ; et le malade fut couché avec précaution sur un . Lorsque l'artiste se pencha sur lui afin d'exami-r les blessures, Astro reprit connaissance, et mur-ıra, en regardant Léonard avec une expression de ière infinie :

— Maître ! pardon !

VI

Des fêtes magnifiques furent données, les premier jours de novembre, en l'honneur de la princesse qu venait de naître. Louis XII, après avoir fait prête serment de fidélité aux Milanais, et après avoi nommé le maréchal Trivulce son lieutenant en Lom bardie, retourna en France.

A la cathédrale, on célébra une messe d'action d grâces au Saint Esprit. Dans la ville, l'ordre paraissai rétabli ; mais le peuple haïssait Trivulce à cause d sa cruauté et de sa perfidie. Les partisans de Ludovi excitaient les habitants, en répandant des placard injurieux contre les Français. Ceux qui, peu de temp auparavant, l'avaient poursuivi dans son exil, d moqueries et d'invectives, parlaient maintenant de lu comme du meilleur des souverains.

A la fin du mois de janvier, la foule, ameutée au portes du Tessin, détruisit le comptoir des receveur de la douane française. Le même jour, à la villa Lar dirago, près de Pavie, un soldat voulut attenter l'honneur d'une jeune paysanne lombarde. Elle s défendit et, avec un balai, frappa au visage son agres seur qui la menaça d'une hache. Alors le père de l jeune fille, entendant ses cris, accourut, et, après un courte lutte, le soldat tua le vieillard. Les spectateurs ayant pris fait et cause pour la jeune fille, assommèren le soldat. Ce fut le signal des plus grands désordres Les Français attaquèrent les Lombards, massacrèren une multitude de gens, et saccagèrent le bourg. Cett nouvelle fut à Milan l'étincelle qui met le feu au poudres. Le peuple envahit les places, les rues, le marchés, aux cris furieux de :

— A bas le roi ! A bas le lieutenant ! Mort aux Fran çais ! Vive le More !

Trivulce avait trop peu d'hommes pour se défendr

ontre la population d'une ville de trois cent mille
nes. Il fit placer des canons sur la tour qui servait
e clocher provisoire à la cathédrale, ordonna de diri-
er les bouches du côté de la foule, et enjoignit de
ire feu au premier commandement. Cependant il
oulut d'abord tenter un dernier essai de concilia-
on, et sortit au-devant des assaillants. Mais il faillit
re massacré par la populace, qui le pourchassa
squ'à l'Hôtel de Ville, où il aurait péri si un déta-
iement de mercenaires suisses, le capitaine Cour-
nge en tête, n'était sorti de la forteresse pour le dé-
vrer.

Les émeutiers commencèrent alors à tuer, à piller,
torturer tous les Français qui tombaient entre leurs
ains, ainsi que les citoyens milanais soupçonnés
être partisans des étrangers.

Dans la nuit qui précéda le 1er février, Trivulce
iitta secrètement la forteresse dont il confia le com-
iandement au capitaine d'Espe Codebécar. Cette
ême nuit, Ludovic le More, revenant d'Allemagne,
ait accueilli avec transport par les habitants de
ôme. Les citoyens de Milan l'attendaient comme un
bérateur.

Léonard, craignant les coups de canon qui avaient
éjà détruit quelques maisons voisines, s'était installé,
endant les derniers jours de troubles, dans sa cave,
i il avait adroitement aménagé des tuyaux pour le
urneau, construit des cheminées, et arrangé quel-
ies chambres habitables. On transporta dans cette
etite forteresse tout ce qu'il y avait de précieux dans
maison : les tableaux, les dessins, les manuscrits,
s livres, les appareils scientifiques.

C'est à ce moment que l'artiste se décida à entrer
éfinitivement au service de César Borgia. Mais avant
e se rendre en Romagne, où il ne devait pas arriver
us tard que pendant les mois de l'été 1500, selon les
auses du traité conclu avec messer Agapito, Léo-
ard se prépara à aller chez son vieil ami Girolamo

Melzi afin de passer l'époque dangereuse de la guerr et des révoltes, dans sa solitaire villa de Vaprio, prè de Milan.

Le matin du 2 février, le jour de la Chandeleur, fr Luca Pacioli accourut chez le peintre pour lui annonce qu'il y avait une inondation au château. Le Milanai Luigi da Porta, qui était au service des Français, avai passé aux émeutiers et avait ouvert pendant la nui les écluses des canaux qui servaient à remplir le fossés de la forteresse. L'eau s'était répandue, avai inondé le moulin du parc près du mur du palai Rocchetti, avait pénétré dans les caves où l'on tenai la poudre, le beurre, le pain, le vin et d'autres provi sions; de telle sorte que, si les Français ne réussis saient pas à en sauver une partie au prix des plu grands efforts, la faim les obligerait à se rendre.

C'était sur quoi comptait messer Luigi. Au mo ment de l'inondation, les canaux voisins de la forte resse, dans le bas faubourg de la Porte de Verceil étaient sortis de leur lit et inondaient l'endroit maré cageux où s'élevait le monastère de Sainte-Marie de Grâces. Fra Luca expliqua au peintre les craintes qu'i éprouvait au sujet des effets funestes que l'eau avai pu avoir sur la *Sainte Cène*, et lui proposa d'aller voi si le tableau était intact.

Léonard répliqua, avec une feinte indifférence, qu'i n'avait pas de temps disponible à ce moment-là e qu'il ne craignait rien pour la *Sainte Cène*, placée tro haut pour que l'eau pût lui faire aucun mal. Mais, dè que Pacioli fut parti, l'artiste courut au monastère

En entrant dans le réfectoire, il vit, sur le sol carrel de briques, des mares d'eau boueuse qu'y avai laissées l'inondation. Il respira une odeur de moisis sure. L'un des moines lui dit que la hauteur de l'ea avait atteint un quart de coudée.

Léonard s'approcha du mur où était la fresque.

Les couleurs étaient toujours vives. Arrivé tou près de la muraille, le peintre examina la surface d

ableau avec un verre grossissant. Tout à coup, il perçut une petite fente, dans le coin inférieur gauche. ous la nappe de la table à laquelle les apôtres étaient ssis, près des pieds de Barthélemy, un commencement de moisissure se montrait, d'un blanc velouté omme du givre, sur les couleurs à peine fanées.

Léonard pâlit, mais, se maîtrisant aussitôt, il connua encore plus minutieusement son examen.

La première couche d'argile avait fléchi sous l'inuence de l'humidité, et s'était détachée du mur en oulevant le plâtre extérieur, recouvert d'un fin badieonnage de couleur, et dans lequel s'étaient formées es fentes invisibles à l'œil nu, qui laissaient le pasage libre aux émanations du salpêtre, rongeant les ieilles briques poreuses.

Le sort de la *Sainte Cène* était décidé : si le peintre ii-même ne devait pas voir se ternir les couleurs, qui ouvaient durer quarante ou même cinquante ans, il e pouvait douter de la terrible vérité : la plus grande e ses œuvres était vouée à la destruction.

Avant de sortir du réfectoire, il regarda pour la ernière fois le visage du Christ, et, comme s'il ne avait jamais bien vu jusqu'alors, il sentit tout à oup, combien cette œuvre lui était chère.

Avec l'anéantissement du Colosse et de la *Sainte ène*, il eut l'impression que se rompaient les derniers ens qui le rattachaient aux vivants, sinon à ses conmporains, du moins aux amis des siècles futurs ; sa litude devenait encore plus désespérée.

La poussière d'argile du Colosse était emportée par vent; sur le mur où resplendissait le visage du Seiieur, la moisissure allait recouvrir d'une écaille ême les couleurs qui craquaient déjà, et tout ce qui ait été sa vie disparaissait comme une ombre.

Il rentra chez lui, descendit dans le sous-sol, et, ssant par la chambre où Astro était couché, il s'arta un instant. Beltraffio préparait des compresses eau froide pour le malade.

— De nouveau la fièvre ? demanda le maître.

— Oui, il délire.

Léonard se pencha afin d'examiner le bandage, e écouta le bégaiement rapide et sans suite du forge ron :

— Plus haut, plus haut ! Droit au soleil ! Pourvu qu les ailes ne brûlent pas... Un petit démon ! D'où viens tu ? Comment t'appelles-tu ? Mécanique ? Je n'ai jamai entendu dire que le diable s'appelât « Mécanique » Pourquoi grinces-tu des dents ? Allons, cesse donc Tu as assez plaisanté. Il m'entraîne, il m'entraîne.. Je n'en puis plus... laisse-moi souffler... Oh ! la mort

La figure du malade exprimait le chagrin. Puis u cri d'épouvante sortit de sa poitrine. Il se croyait su le point de tomber dans un précipice.

Alors, il se remit de nouveau à parler très vite.

— Non, non, ne vous moquez pas de lui ! C'est m faute. Il a dit que les ailes n'étaient pas prêtes. Bie sûr... J'ai couvert le maître de honte... Entendez-vous Qui est-ce ? Je sais que c'est lui, le petit, le plus lour de tous les démons : la mécanique.

Léonard le regardait et pensait :

— C'est à cause de moi qu'il meurt, c'est à cause d moi ! Parce que j'ai le mauvais œil ! Je lui ai porté ma heur, sans le vouloir, comme à Giovanni !...

Il posa la main sur le front brûlant d'Astro. L malade se calma peu à peu et commença à s'assou pir.

Léonard se rendit dans sa cellule souterrain alluma une bougie, et s'enfonça dans des calculs. travailla longtemps et fiévreusement.

Les gémissements du malade s'entendaient à tr vers le mur.

Le peintre abandonna enfin son travail, et, soudai le souvenir de tous ses échecs lui revint : la destru tion stupide du Colosse, la ruine imprévue de la *Sain Cène*, la chute terrible d'Astro.

— Est-il possible, pensait-il, que tous mes travau

érissent ainsi, sans laisser de traces, ni de gloire, omme tout ce que j'ai entrepris? Est-il possible que amais personne n'entende ma voix, et qu'éternelle- ient je sois seul, comme aujourd'hui, dans l'obscu- ité, sous la terre; que je sois enterré vivant et con- amné à rêver toujours de ces ailes?

Mais ces pensées n'éteignirent pas la joie que lui vait donnée son travail.

— Que je reste seul! Que je demeure dans l'obscu- ité, dans le silence, dans l'oubli! Que jamais per- onne ne sache! Moi, je saurai!

Un sentiment de force et de triomphe remplissait on âme, comme si les ailes, qu'il avait désirées toute a vie, eussent été enfin créées et l'eussent emporté ans l'espace.

Le souterrain lui parut trop étroit, il voulait voir e ciel. Il sortit de la maison, et se dirigea vers la place e la cathédrale.

VII

La nuit était claire, la lune brillait. Par-dessus les oits flottait la brume sanglante projetée par les incen- ies. Plus on s'approchait du cœur de la ville, de la lace Broletto, plus la foule devenait compacte. Tan- ôt dans la lumière rouge des flambeaux, tantôt dans lueur bleue de la lune, passaient comme des visions apides : c'étaient des visages altérés par la fureur, es étendards blancs portant la croix pourpre de la ommune de Milan, ou bien des bâtons auxquels aient suspendues des lanternes, et puis des arque- uses, des mousquets et des coulevrines, des mas- ues, des lances, des épieux, des faux et des fourches. es gens s'agitaient comme des fourmis, aidant les œufs à transporter une énorme et vieille machine à ombarder, formée d'anciennes planches de barils eliées par des cercles de fer. Le tocsin sonnait à toute

volée. Les coups de canon se succédaient. Les mer-
cenaires français, qui étaient dans la forteresse, diri-
geaient le feu sur les rues de Milan. Les assiégés se
vantaient de démolir complètement la ville avant de
se rendre. Et, au son des cloches, au grondement des
canons, se mêlait le cri incessant de la foule :

— A mort les Français ! A bas le roi ! Vive le More

Tout ce que Léonard voyait était semblable à un
cauchemar terrible et incohérent.

Sur la place du Marché, à Broletto, près de la Porte
Orientale, on pendait un tambour picard, un garçon
de seize ans, qui s'était laissé prendre. Il était debou
sur une échelle appuyée contre le mur. Un joyeux
bouffon, le brodeur d'or Mascarello, faisait l'office de
bourreau. Il lui passa la corde au cou et, lui frappan
légèrement du doigt sur la tête, il prononça avec une
solennité plaisante :

— Esclave de Dieu, fantassin français, nous te
nommons chevalier de l'ordre du chanvre ! Au nom du
Père, du Fils et du Saint-Esprit !

— Amen ! répondit la foule.

Le tambour ne comprenait évidemment pas ce qu
se passait autour de lui ! ses paupières battaient rapi-
dement, comme celles d'un enfant prêt à pleurer ; i
se pelotonna sur lui-même et arrangea le nœud autour
de son cou délicat. Un étrange sourire se jouait sur se
lèvres. Tout à coup, au dernier moment, comme s'i
se fût réveillé de sa torpeur, il tourna vers la foule
son joli visage étonné qui pâlit soudain ; il essaya de
parler, de demander quelque chose. Mais la foule se
mit à hurler. Alors l'enfant fit un geste de la main
faiblement, et, d'un air soumis, sortit de sa poitrine
une petite croix d'argent suspendue à un lacet noir
C'était sans doute un cadeau de sa sœur ou de sa
mère ; il l'embrassa rapidement, en se signant. Mas-
carello le poussa de l'échelle et s'écria d'un ton jo-
vial :

— Honorable chevalier du collier de chanvre

ıontre-nous comment on danse la gaillarde, en rance !

Et, à l'hilarité générale, au-dessous du bras de fer xé dans le mur et destiné à recevoir une torche, le ɔrps de l'enfant se balançait, se tordant dans les ɔnvulsions de l'agonie, comme s'il eût, en effet, ansé.

Quelques pas plus loin, Léonard vit une vieille ımme vêtue de haillons, qui se tenait devant une etite maison que les boulets de canon commençaient détruire ; debout, au milieu des antiques ustensiles e ménage et de la vaisselle de cuisine en morceaux, armi les oreillers et les édredons jetés çà et là, elle endait ses mains osseuses et nues, en gémissant :

— Oh ! oh ! oh ! au secours ! au secours !

— Qu'as-tu, mère grand ? demanda le cordonnier orbolo. Pourquoi pleures-tu ?

— Le petit garçon est étouffé ! Il était dans son lit... e plancher s'est effondré ! peut-être est-il encore vant !... oh ! oh ! oh ! au secours !

Un boulet de bronze déchira l'air avec un sifflement, tomba sur le toit déjà ébranlé de la maison. Les ɔutres sautèrent. Un tourbillon de poussière s'éleva. e toit croula avec un grand bruit et la femme se tut.

Arrivé sur la place d'Arrengo, Léonard aperçut la rêt des blanches aiguilles et des tours gothiques de cathédrale, pareilles à des stalagmites, dans une ɔuble lumière, celle de la lune, qui était bleue, et lle de l'incendie aux reflets écarlates.

Devant le palais de l'archevêque, dans la foule qui ssemblait à un monceau de corps entassés, on pousit des gémissements.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le peintre à un eil ouvrier, dont la bonne figure triste était tout frayée.

— Qu'en sait-on ? Eux-mêmes ne le savent pas. On t qu'il y a là un espion, acheté par les Français, le caire du marché, messer Giacobo Crotto. Il a soi-

disant empoisonné le peuple avec les vivres qu'il fai
sait vendre. Et peut-être que ce n'est pas lui. On ba
celui qui vous tombe sous la main. Quelle terribl
affaire! O Seigneur Jésus, prends pitié de nous
pauvres pécheurs!

Gorgolio, le souffleur de verre, sortit de la foule
emportant, comme un trophée, une longue perche au
bout de laquelle était piquée une tête ensanglantée

Le polisson Farfanichio courut après lui en gamba
dant, et, désignant la tête, il criait :

— Le chien a crevé comme un chien! A mort le
traîtres!

Le vieux se signa pieusement et récita les parole
de la prière :

— *A furore populi libera nos, Domine!* — Délivre
nous des fureurs de la foule, ô Seigneur!

On entendait, du côté du château, des sons de trom
pettes, des roulements de tambours, le fracas de
coups d'arquebuse, et les cris des soldats montant
l'assaut. Au même moment, les bastions de la forte
resse envoyèrent une telle décharge que la terre trem
bla, et que la ville entière parut sur le point d
s'écrouler. C'était la célèbre bombarde, le gigantesqu
monstre de cuivre que les Français appelaient « Mar
got la Folle », et les Allemands *Die tolle Grete.*

Le boulet frappa une maison du Borgo Novo qu
brûlait. Une colonne de feu fusa dans le ciel sombre
La place s'éclaira d'un reflet rouge, et la lueur paisibl
de la lune disparut.

Une panique s'empara de la foule; dans le désar
roi, les gens s'agitaient, couraient, se bousculaient
saisis d'épouvante.

Léonard considérait ces ombres humaines.

Dans l'affolement de la cohue, le peintre se sentai
le cœur plein de cette paix éternelle que donne l'habi
tude de la contemplation ; et c'était comme le rayon
nement calme de la lune flottant par-dessus le
flammes des incendies.

Le matin du 4 février 1500, le More entra dans Milan par la Porta-Nuova.

La veille, Léonard s'était rendu à Vaprio, la villa de son ami Melzi.

VIII

Girolamo Melzi avait été autrefois attaché à la cour de Sforza. Quand sa jeune femme était morte, en 1490, il avait abandonné la cour et était revenu habiter sa villa solitaire, au pied des Alpes, à cinq heures de route de Milan; là, loin des bruits du monde, il vivait en philosophe, cultivant ses jardins et s'occupant de musique; c'était un art qu'il aimait passionnément. On racontait que messer Girolamo s'adonnait aussi à la magie noire, afin de pouvoir évoquer sa femme bien-aimée...

L'alchimiste Galeotto Sacrobosco et fra Luca Pacioli venaient souvent faire des séjours chez lui; et les trois amis passaient des nuits entières à discuter les mystères des idées de Platon et les lois des nombres de Pythagore, qui conduisent la musique des sphères. Mais les visites de Léonard, surtout, étaient une véritable joie pour le propriétaire. Pendant qu'il dirigeait la construction du canal de Martesana, le peintre venait souvent dans la contrée; et il avait pris en affection la charmante villa.

Vaprio était situé sur la rive gauche de l'Adda. Là, le courant rapide de la rivière était contenu par des digues. On entendait le bruit incessant de l'eau, rappelant le fracas assourdi des brisants au bord de la mer. Entre les rives étroites et abruptes, formées de grès jaune efflorescent, l'Adda tumultueuse, libre, indocile à la volonté de l'homme, précipitait ses vagues vertes et froides; et, tout près d'elle, coulait le canal, uni et transparent comme un miroir, avec la même eau froide et torrentueuse que celle du fleuve,

mais tranquille, domptée, apaisée ; elle semblait plongée dans un lourd sommeil et glissait lentement entre ses rives.

Ce contraste paraissait au peintre plein d'un sens prophétique : il faisait des comparaisons et ne pouvait décider ce qui était le plus beau : de la création due à l'intelligence et à la volonté d'un homme, sa propre création, — le canal de Martesana, — ou bien de sa sœur — la sauvage et turbulente rivière de l'Adda. Les deux courants étaient également chers à son cœur ; il les comprenait tous deux.

Au pied de la terrasse qui dominait les jardins se déroulait un panorama magnifique : la plaine verte de la Lombardie avec Bergame, Trévise, Crémone et Brescia. En été, le parfum du foin flottait sur les immenses prairies. Dans les champs fertiles, le seigle et le froment montaient rejoindre les branches des arbres fruitiers, de telle sorte que les épis se mariaient aux poires, aux pommes, aux cerises et aux prunes, et toute la plaine avait l'air d'un grand jardin.

Au nord, du côté de Côme, les montagnes assombrissaient l'horizon ; au-dessus d'elles s'élevaient en demi-cercle les premiers contreforts des Alpes, et encore plus haut, dans les nuages, brillaient les sommets neigeux d'un rose doré.

Entre la plaine heureuse de la Lombardie, dont chaque coin de terre était cultivé, et les immenses étendues des Alpes désertes et sauvages, Léonard sentait le même contraste, plein d'harmonie, qu'entre la douce Martesana et l'impétueuse et bruyante Adda.

Il y avait encore à ce moment deux autres hôtes à la villa, c'étaient fra Luca Pacioli et l'alchimiste Sacrobosco, dont la maison, à Milan, avait été détruite par les Français. Léonard se tenait à l'écart, préférant

a solitude. Mais, en revanche, il se lia bientôt avec e fils de Melzi, Francesco, qui n'était encore qu'un etit garçon.

Timide et pudique comme une fillette, l'enfant 'évita longtemps. Mais, une fois, étant allé dans la hambre du peintre sur l'ordre de son père, Francesco avait aperçu les verres multicolores avec lesquels Léonard étudiait les lois des couleurs supplé-nentaires. Le peintre lui avait permis de les toucher t de regarder au travers. Le jeu plut à l'enfant. Les bjets familiers prenaient un air fantastique, tantôt naussade, tantôt joyeux, hostile ou caressant, suivant u'il regardait au travers d'un verre jaune, bleu, rouge, iolet, ou vert.

Une autre invention de Léonard le charma aussi : a chambre obscure. Lorsque l'image apparaissait ur une feuille de papier blanc, elle avait l'air ivante ; on pouvait voir distinctement les roues du noulin tourner, un vol de choucas planer au-dessus e l'église, le petit âne gris du scieur de bois Peppo 'avancer, chargé de fagots, sur la route boueuse, et les ommets des peupliers s'incliner sous le vent. Francesco n'y tenait plus, et dans son ravissement, frap-ait ses deux mains l'une contre l'autre.

L'enfant montrait peu de zèle pour ses leçons, à 'école du village, tenue par un vieil abbé de l'église oisine. Il ânonnait avec dégoût la grammaire latine, t sa figure s'allongeait en voyant le livre d'arithmé-ique, vert et tout taché d'encre. La science de Léonard tait bien différente : elle paraissait à Francesco ussi curieuse qu'un conte. Les instruments de méca-iique, d'optique, d'acoustique, d'hydraulique exer-aient une violente attraction sur lui, c'étaient comme les jouets animés et fantastiques. Il ne se fatiguait as d'entendre du matin au soir les récits de Léonard. e peintre était réservé avec les grandes personnes, ar il savait que chaque mot imprudent pouvait lui ttirer des sarcasmes ou des soupçons. Mais, quand

Francesco était auprès de lui, il lui parlait avec simplicité et confiance.

A cette époque, il écrivait son « Traité des Étoiles Trattato sulle Stelle.

Pendant les nuits de mars, alors que l'air encor froid était traversé par le premier souffle du prin temps, debout avec Francesco sur le toit de la villa il examinait le cours des étoiles, dessinait les tache de la lune, afin de pouvoir les comparer plus tard e de savoir si elles ne changeaient pas de forme. Et i expliquait à l'enfant les lois du mouvement de astres.

IX

Quand les arbres commencèrent à bourgeonner Léonard et Francesco passèrent des journées entière dans le jardin de la villa ou dans les bois voisins, à examiner la vie renaissante des plantes. Parfois le peintre copiait quelque arbre ou quelque fleur, s'efforçant de saisir, comme pour un portrait, la ressemblance vivante, particulière au modèle, et qui ne se répète plus nulle part ailleurs.

Il expliquait à Francesco tous les genres et toutes les espèces de fleurs, leur vie, leur développement.

Un jour arriva à la villa le poète Giotto Prestinari, qui demeurait à Bergame, près de Vaprio. Léonard l'avait offensé en ne louant pas suffisamment ses vers, et, au souper, le poète entama une discussion pour démontrer que la poésie l'emportait sur la peinture. Le peintre se taisait. Mais l'acharnement de Giotto le fit sourire, et il commença à lui répondre en plaisantant.

— La peinture, dit entre autres choses Léonard, est supérieure à la poésie, déjà, parce qu'elle exprime l'acte divin lui-même et non pas seulement les inventions humaines dont se contentent les poètes, ceux de

ıos jours, du moins. Ils ne représentent pas, mais e bornent à décrire, en s'empruntant mutuellement out ce qu'ils possèdent; ils font commerce des deniées d'autrui; ils ne peuvent composer qu'en ramas-ant les débris inutiles des diverses sciences; on ɔeut les comparer à des marchands d'objets volés...

Fra Luca, Melzi et Galeotto répliquèrent. Léonard 'entraîna peu à peu jusqu'à ce qu'il conclût, très sé-ieusement, en disant :

— L'œil donne à l'homme une connaissance de la ıature plus parfaite que l'oreille. Ce que l'on voit est ɔlus digne de confiance que ce que l'on entend. Voilà ɔourquoi la peinture — la poésie muette — est plus ɔrès de la science exacte que la poésie, — la peinture ıveugle. La description verbale n'est qu'une suite l'images détachées qui se succèdent, tandis que, dans ın tableau, toutes les images, toutes les couleurs ıpparaissent d'emblée, s'unissent comme les accords lifférents dans une harmonie, ce qui donne la possi-ɔilité (et il en est de même dans la musique) de pro-luire un plus haut degré de cette harmonie que dans a poésie. Vous enlevez le charme suprême d'une hose si elle n'atteint pas le maximum d'harmonie. Demandez à un amoureux ce qu'il préfère : un por-rait de sa bien-aimée ou la description que pourrait n faire le meilleur poète !

Cet argument amena un sourire involontaire sur outes les lèvres.

— Je veux vous raconter ce qui m'est arrivé, con-inua Léonard. Un jeune Florentin s'était enchanté à el point d'une tête de femme, représentée dans un de ıes tableaux, qu'il acheta cette toile, avec l'intention e faire disparaître tous les indices qui démontraient ue j'avais voulu reproduire un sujet religieux. Il vait décidé cela, afin de pouvoir baiser sans crainte ette image adorée. Mais sa conscience l'emporta ur son amour. Il fit enlever le tableau de sa maison, ɔarce qu'il ne pouvait arriver à se calmer autrement.

Eh bien! vous, les poètes, tâchez, en décrivant la beauté d'une femme, d'exciter une pareille intensité de passion! Oui, messieurs, je ne parle pas de moi-même, — je sais tout ce qui me manque, — mais je parle d'un peintre qui aurait atteint la perfection de son art; quand c'est le cas, l'artiste témoigne d'une telle puissance de contemplation que ce n'est plus un homme. Désire-t-il rester spectateur d'une beauté divine qui se présente à ses yeux ou bien de quelque monstruosité assez ridicule et abominable pour arracher des larmes? Il domine tous les sentiments qui pourraient l'agiter, il est comme Dieu lui-même.

Dans les derniers jours du mois de mars des nouvelles de plus en plus alarmantes parvinrent à la villa Melzi. Les troupes de Louis XII, sous le commandement du sire de la Trémouille, avaient traversé les Alpes. Le More, soupçonnant la trahison de ses soldats, s'abstenait d'engager la bataille et, accablé de pressentiments superstitieux, il devenait « plus poltron qu'un lièvre ».

Sans songer ni au roi de France, ni au duc, Léonard et Francesco erraient à travers les collines, les vallées et les bosquets environnants. Parfois, ils remontaient le courant de la rivière jusque dans les montagnes couvertes de forêts. C'était là que Léonard amenait des ouvriers pour pratiquer des fouilles, dans l'espoir de découvrir des coquillages antédiluviens, des animaux ou des plantes fossiles.

C'est à la villa Vaprio que Léonard termina le tableau qu'il avait commencé à Florence depuis plusieurs années déjà.

La Mère Divine, assise au milieu des rochers, dans une caverne, de son bras droit serre contre elle Jean-Baptiste enfant; de son bras gauche elle protège le Fils comme pour unir les deux principes, l'homme et le Dieu, dans un même amour. Jean, les bras pieu-

ement croisés, fléchit le genou devant Jésus qui le énit d'un signe.

Quand on regarde l'enfant Jésus, tout nu, assis par erre, une de ses jambes potelées repliée sous l'autre, andis qu'il s'appuie sur sa petite main délicate, aux oigts écartés, on comprend qu'il ne sait pas encore narcher, qu'il ne peut que se traîner. Mais sur ses raits il y a déjà cette sagesse parfaite qui est, en nême temps, la simplicité de l'enfant. Un ange age-ouillé soutient le petit Jésus d'une main, et, de autre, désignant Jean-Baptiste, tourne vers les spec-ateurs son visage qui exprime, en un sourire tendre t singulier, comme un pressentiment douloureux. e soleil rayonne à travers le brouillard humide, au-essus des montagnes bleues, dentelées, et semblables des stalagmites d'un aspect étrange, supra-terrestre. es rochers, qu'on dirait rongés par l'onde salée, appellent le fond desséché d'un océan. Et, dans la averne, à travers l'ombre profonde, comme sous-narine, l'œil distingue à peine la source souterraine, s feuilles rondes et palmées des plantes aquatiques, s corolles fragiles des pâles iris. Il semble qu'on ntende les gouttes lentes tomber de la voûte inclinée noire des rochers de dolomite, en filtrant à travers s racines des plantes grimpantes, des prêles et des copodes.

Seule, la physionomie de la Madone, moitié nfant, moitié femme, resplendit dans les ténèbres omme un albâtre fin illuminé par une flamme inté-eure. Pour la première fois, au cœur même de la ature, la Reine céleste apparaît aux hommes comme mystère suprême, dans les ténèbres de la caverne uterraine qui est peut-être l'asile de l'antique dieu an ou celui des nymphes : c'est la Mère de l'Homme-eu, surgissant du sein de la Terre, notre Mère à tous.

C'était l'œuvre d'un grand artiste et d'un grand sa-nt tout ensemble. La combinaison de la lumière et de mbre, l'anatomie du corps humain, la structure de

la terre, les lois de la vie végétative et de la mécanique, les plis des étoffes, les boucles de cheveux qui s'enroulent comme les volutes des tourbillons, de sorte que l'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence, — tout ce que le savant explorait avec une sévérité opiniâtre, expérimentait et mesurait avec une précision impartiale, disséquait comme un cadavre inanimé, — toutes ces choses, l'artiste les avait fondues en une unité divine, les avait pénétrées d'un charme vivant, en avait fait une musique muette, un hymne énigmatique à la Vierge, Mère du Christ. Avec un même amour et une même science, il avait représenté les veines délicates sur les pétales de l'iris, et la petite fossette dans le coude potelé de l'enfant, le plissement séculaire des roches de dolomite, la vibration de l'eau profonde dans la source souterraine, et le frisson de douleur dans le sourire de l'ange.

Il connaissait tout et il aimait tout, parce que le grand amour est fils de la grande science.

X

Quelques jours plus tard, les habitants de Vaprio furent alarmés par la nouvelle que les troupes françaises approchaient

Le roi de France, Louis XII, pour se venger de l'émeute et de la trahison, abandonnait Milan au pillage des troupes mercenaires.

Tous ceux qui pouvaient se sauvaient dans les montagnes, traînant, le long des routes, des charrettes remplies de meubles et d'ustensiles, que suivaient des enfants et des femmes tout en larmes. La nuit, des fenêtres de la villa, on voyait dans le ciel, au-dessus de la vallée, les reflets pourpres de l'incendie.

On attendait de jour en jour la bataille qui se préparait, et qui devait décider du sort de la Lombardie

Un jour, fra Luca Pacioli, qui arrivait de Milan, n rapporta les dernières nouvelles.

Le matin du 10 avril, Ludovic, étant sorti de Noare, avait fait ranger ses troupes en face de l'ennemi ; nais les mercenaires suisses, qui étaient sa force prinipale, corrompus par le maréchal Trivulce, avaient efusé d'engager le combat. Le duc, les larmes aux eux, les avait suppliés de ne pas le perdre, leur jurant e leur donner, en cas de victoire, une partie de ses iens. Ils étaient restés inflexibles. Le More s'était aché sous une robe de moine, et avait voulu s'enfuir ous ce déguisement. Mais un Suisse de Lucerne, ommé Shattenhalb l'avait dénoncé et livré aux Franais.

Louis XII ordonna alors de conduire le prisonnier n France. Celui qui, selon l'expression des poètes ourtisans, dirigeait, « le premier après Dieu, la roue e la Fortune et le gouvernail de l'univers » fut emené dans une cage grillée, comme une bête féroce rise au piège. On racontait que le duc avait demandé ses geôliers, comme une grâce particulière, la perission d'emporter avec lui la *Divine Comédie* afin étudier, *per studiare !*

Le séjour à la villa devenait chaque jour plus danereux. Les Français ravageaient la Lomellina, les nsquenets — Seprio, les Vénitiens — la région de artesana. Des bandes de brigands erraient dans les ivirons de Vaprio.

Messer Girolamo, avec Francesco et la tante Bonna, préparèrent à partir pour Chiavenna.

C'était la dernière nuit que Léonard passait à la villa elzi. Comme d'habitude, il nota dans son journal ut ce qu'il avait vu et entendu d'intéressant dans la urnée.

« Quand un oiseau, écrivit-il cette nuit-là, a une etite queue et des ailes larges, il les agite fortement, n se tournant de façon que le vent souffle juste sous s ailes, et ainsi il est soulevé. C'est ce que j'ai

observé dans le vol d'un jeune vautour, au-dessus de Vaprio, à gauche de la route de Bergame, le matin du 14 avril 1500. »

Et tout de suite après, sur la même page :

« Le More a perdu son royaume, ses richesses, sa liberté, et aucune de ses entreprises n'a réussi. »

Pas un mot de plus, comme si la chute de la grande maison des Sforza, et le péril que courait l'homme avec lequel il avait passé seize années de sa vie, eussent été pour lui d'une importance moins immédiate, d'un intérêt moins significatif, que le vol solitaire d'un oiseau de proie.

CHAPITRE XI

IL Y AURA DES AILES!

(1500)

Piglierà il promo volo il grande
ucello sopra del dosso del suo
magnio Ceceri, empiendo l'uni-
verso del stupore, empiendo di
sua fama tutte le scritture, e
gloria eterna al nido dove nac-
que.

LEONARDO DA VINCI.

Le grand oiseau commencera à voler, emplissant le monde d'étonnement, emplissant tous les livres de son nom immortel; et une gloire éternelle sera sur le nid où il est né.

LÉONARD DE VINCI.

I

Entre Pise et Florence, non loin de la ville d'Empoli, et sur le versant occidental des monts Sant-Albano en Toscane, se trouvait le village de Vinci, patrie de Léonard.

Après avoir terminé ses affaires à Florence, il voulut, avant de partir pour la Romagne et d'entrer au service de César Borgia, visiter ce village où vivait son vieil oncle, ser Francesco de Vinci, un frère de son père, qui s'était enrichi dans le commerce des soies. Seul de sa famille, il aimait son neveu. L'artiste désirait le revoir et, si possible, installer dans la maison de ser Francesco son mécanicien, Zoroastro de Peretola, qui ne s'était pas encore remis des suites de sa terrible chute. L'air de la montagne, le silence et le repos du village — le maître l'espérait — guériraient le malade mieux que tous les remèdes.

Seul, monté sur une mule, Léonard sortit de Flo-

rence par la porte al Prato, et suivit le cours de l'Arno. Arrivé à Empoli, il laissa la vallée où coulait la rivière, et, quittant la grande route de Pise, prit un petit chemin de traverse qui serpentait sur les collines.

Le temps n'était pas chaud, mais nuageux. Au fond du brouillard, le soleil, d'un blanc trouble et diffus, annonçait le vent du nord.

L'horizon s'élargissait des deux côtés du chemin. Les collines montaient en vagues insensibles qui semblaient se fondre dans l'atmosphère. Au delà, on pressentait les montagnes. Dans les prairies, croissait une herbe printanière, terne et clairsemée. Et tout, alentour, était morne, silencieux, d'un vert grisâtre, chétif, presque pauvre, et rappelait le nord. C'étaient des champs aux pâles épis, des vignes à l'infini, avec des murs de pierres, et, à égale distance l'un de l'autre, des oliviers aux robustes troncs noueux qui jetaient sur la terre de fines ombres entrelacées, semblables à des toiles d'araignée. Çà et là, une chapelle solitaire, de petites maisons vides, aux murs jaunes et lisses, aux fenêtres grillées, irrégulièrement disposées, avec des auvents de briques pour les instruments aratoires. A l'horizon, égal et paisible, se profilaient des montagnes, grises, elles aussi, et d'harmonieuses rangées de cyprès, noirs comme du charbon et fuselés, surgissaient, semblables à celles qu'on voit dans les tableaux des maîtres florentins.

Le sol s'élevait peu à peu. La respiration devenait plus facile. Le voyageur passa Sant-Ansano, Calistri, Lucardi, et la chapelle de Saint-Jean.

Le soir tombait. Les nuages se dissipèrent. Les étoiles se mirent à briller. Le vent fraîchissait. C'était le vent du nord, perçant et froid, qui s'annonçait, la claire et sonore tramontane.

Tout à coup, après un dernier tournant brusque, le village de Vinci se découvrit. Là, ce n'était déjà plus la plaine, elle se transformait en collines et les

collines en montagnes. Et sur l'une d'entre elles, petite et pointue, s'accrochait un étroit village de pierre. La fine et légère tour noire d'une antique forteresse se dressait sur le ciel crépusculaire. Aux fenêtres des maisons, scintillaient des lueurs.

Au pied de la montagne, là où les deux chemins se croisent, une lampe éclairait, dans l'enfoncement du mur, une statuette de la Vierge, que l'artiste connaissait depuis son enfance. Devant la Madone, une femme, pauvrement vêtue d'une robe sombre, une villageoise probablement, se tenait à genoux, inclinée, et la figure cachée dans ses mains.

— Catherine... Léonard murmura le nom de sa défunte mère, qui, elle aussi, était une simple paysanne de Vinci.

Après avoir traversé le pont jeté sur le rapide torrent, il prit à droite un étroit sentier, bordé de clôtures. Une branche de rosier, qui retombait le long d'un mur, lui frôla doucement le visage dans l'obscurité.

Devant la vieille grille de bois, il ramassa vivement une pierre et frappa sur le loquet de fer. C'était la maison qui avait jadis appartenu à son grand-père, Antoine de Vinci, et qui était maintenant à son oncle Francesco. C'est là que Léonard avait passé les années de son enfance.

Personne ne répondit. Au fond du ravin, dans le silence, on entendait le murmure d'un torrent. Plus haut, les chiens du village éveillés par le bruit, se mirent à aboyer. Un aboiement enroué, dénotant un très vieux chien, leur répondit dans la cour.

Enfin, un vieillard, ridé et courbé, sortit, tenant une lanterne. Il était dur d'oreille, et, longtemps, ne put comprendre qui était Léonard. Mais lorsqu'il l'eut reconnu, il se mit à pleurer de joie, laissa presque tomber sa lanterne, et s'empressa de baiser la main du maître, de ce maître qu'il avait porté dans ses bras, il y avait quarante ans ou plus. Il répétait sans cesse

à travers ses larmes : *O signore, signore, Leonardo mio!* Le chien de garde agitait paresseusement la queue, pour complaire au vieillard. Jean-Baptiste — c'est ainsi que s'appelait le vieux jardinier — annonça que ser Francesco était parti pour sa vigne, près de la Madone dell l'Erba, et qu'il comptait aller de là à Marcigliano, où un moine de sa connaissance devait le guérir de ses maux de reins, au moyen d'une infusion. Il serait de retour dans deux jours. Léonard se décida à l'attendre, d'autant plus que Zoroastro et Giovanni Beltraffio devaient arriver, le lendemain matin, de Florence.

Le vieillard le conduisit à la maison, où personne ne se trouvait pour le moment, car les enfants de Francesco vivaient à Florence. Tout en allant et venant il appela sa jolie petite-fille, une blondine de seize ans, et se mit à commander le souper ; mais Léonard ne voulait que du vin de Vinci, du pain, et de cette eau de source dont se glorifiait la propriété de son oncle. Ser Francesco malgré ses revenus, vivait comme avaient vécu son père, son grand-père et son bisaïeul, avec une simplicité qui pouvait paraître de la pauvreté à l'homme habitué aux commodités des grandes villes.

L'artiste entra dans la chambre du rez-de-chaussée, qui lui était familière. Elle servait en même temps de salon et de cuisine, avec ses quelques chaises grossières, ses bancs et ses coffres de bois tourné, de teinte foncée, que les années avaient rendus lisses comme des miroirs, et son buffet garni de lourde vaisselle d'étain. Au plafond, des poutres noircies, d'où pendaient des touffes desséchées d'herbes médicinales. Les murs étaient nus et blancs. Il y avait un énorme foyer enfumé, et le sol était revêtu de briques. Rien de nouveau, sinon, aux fenêtres, des vitres épaisses d'un vert trouble, aux facettes arrondies en forme d'alvéoles. Léonard se rappela que, dans les années de son enfance, les fenêtres, comme celles de toutes les maisons des paysans toscans, étaient tendues de toile

nduite de cire, de sorte que, même de jour, il faisait ombre dans les salles. Les autres fenêtres, celles qui éclairaient les chambres à coucher, aux étages supérieurs, ne se fermaient qu'avec des contrevents de bois et souvent, le matin, pendant les froids de l'hiver, parfois très rude dans cette contrée, l'eau gelait dans les aiguières.

Avec la bruyère parfumée de la montagne, et des rameaux de genévrier, le jardinier fit un bon feu ; il alluma une petite lampe d'argile qui pendait au milieu de la cheminée par une chaînette de cuivre, et dont l'anse et le col étroit rappelaient celles que l'on retrouve dans les anciens tombeaux étrusques. La forme élégante et gracieuse de la petite lampe frappait encore davantage dans la chambre simple et pauvre. C'est là, dans ce coin à demi sauvage de la Toscane, dans le sang et dans le langage de ses habitants, dans les ustensiles domestiques et dans les coutumes du peuple, que s'étaient conservées les empreintes d'une antiquité immémoriale, les traces de la race étrusque.

Pendant que la jeune fille s'affairait, posant sur la table un pain rond sans levain, semblable à une galette, un plat avec de la salade de laitue au vinaigre, une cruche de vin et des figues sèches, Léonard monta, par l'escalier grinçant, aux chambres supérieures. Là, tout était resté comme autrefois. Au milieu de la vaste chambre basse, le même immense lit carré, où une famille entière aurait pu tenir, et où la bonne grand'mère, monna Lucia, la femme d'Antoine de Vinci, avait jadis dormi avec le petit Léonard. Maintenant, la couche de famille, pieusement conservée, était échue en partage à l'oncle Francesco.

Au chevet du lit, il y avait toujours le même crucifix, avec une image de la Madone, une coquille pour l'eau bénite, une touffe d'herbe grise et sèche appelée « brouillard », *nebbia*, et un vieux petit feuillet portant une inscription latine.

Léonard redescendit et, s'asseyant près du feu, but de l'eau et du vin dans une tasse de bois ronde, dont le frais parfum d'olive lui rappelait aussi son enfance la plus lointaine. Resté seul, après que Jean-Baptiste et sa petite-fille furent allés se coucher, il se perdit dans des pensées claires et paisibles.

II

Il pensa à son père le notaire ser Piero de Vinci, qu'il venait de voir, quelques jours auparavant, à Florence, dans la maison qu'il avait honnêtement acquise et qui donnait sur la populeuse Via Ghibellina. C'était un vieillard de soixante-dix ans, encore vert, à la figure rubiconde et aux cheveux blancs crépus. Léonard n'avait jamais rencontré un homme qui aimât la vie d'un amour aussi naïf, sincère quelquefois jusqu'à l'impudeur. Autrefois, le notaire avait éprouvé une tendresse paternelle pour son premier-né, qui était un enfant naturel. Mais lorsque ses deux autres fils légitimes, Antoine et Julien, furent grands, ils s'efforcèrent de brouiller Léonard avec leur père, afin que celui-ci ne donnât pas à l'aîné une part de l'héritage. A la dernière entrevue, l'artiste s'était senti devenu étranger à la famille. Des bruits s'étaient répandus sur l'athéisme de Léonard, et son frère Laurent en avait témoigné une tristesse particulière. C'était presque un enfant par l'âge, mais déjà très développé, un élève de Savonarole, un « pleureur ». Employé chez un commerçant florentin, il était économe, et d'un tempérament charitable. Souvent, il se mettait, devant le père, à parler à Léonard de la foi chrétienne, de la nécessité de la repentance, de l'humilité, des opinions hérétiques de quelques philosophes contemporains, et en guise d'adieu, lorsqu'ils s'étaient séparés, il lui avait donné un Traité du Salut de sa propre composition.

C'était ce livre que Léonard regardait maintenant, t il sentait s'en exhaler le parfum familier de cette évotion bourgeoise qui avait enveloppé les années e son enfance et régnait dans la famille, se transmetant d'une génération à l'autre.

Un siècle avant sa naissance, les fondateurs de la naison de Vinci étaient déjà des fonctionnaires de la ommune florentine, honnêtes, économes et pieux, omme son père ser Piero. Les archives commerciales e l'année 1339 mentionnaient un ancêtre de l'artiste, n notaire, ser Guido Michel de Vinci. Le grand-père ntonio surgissait devant Léonard, comme s'il avait té vivant. Cette science de la vie que l'aïeul avait ratiquée, était exactement celle du petit-fils Laurent. l apprenait aux enfants qu'il ne fallait aspirer à rien 'éminent, ni à la gloire, ni aux honneurs, ni aux onctions militaires ou civiles, ni enfin au savoir ou ux richesses extraordinaires. « Garder la moyenne en out, disait-il, c'est le meilleur parti. » — *Starsi mezanamente è cosa piu sicura.*

Léonard se souvenait de la voix de vieillard, tranuille et grave, qui avait prononcé cette singulière ègle de vie, « la moyenne en tout ».

« Or mes enfants, enseignait-il, prenez exemple sur es fourmis, qui s'occupent aujourd'hui des besoins e demain ! Ayez du soin et de la modération ! A quoi ourrais-je comparer le bon maître, le père de famille ? e le comparerai à l'araignée, au milieu de sa toile argement étalée; elle est sensible au mouvement du lus ténu des fils, et se hâte de le consolider. »

Il exigeait que chaque jour, quand sonnait l'Ave Iaria du soir, tous les membres de la famille fussent éunis. Il faisait lui-même le tour de la maison, fernait les grilles, emportait les clefs dans sa chambre à oucher et les cachait sous son oreiller. Aucun détail u ménage n'échappait à son regard perspicace, il renarquait tout, s'occupait de tout. Mais il n'y avait ulle mesquinerie en lui. Il n'employait jamais que

du drap de la meilleure qualité pour lui-même et con seillait aux enfants d'en choisir de pareil pour leur vêtements ; il ne regrettait pas l'argent ainsi dépensé puisque la qualité du drap était excellente, on er changeait moins souvent ; « et c'est pourquoi, disait il, un habit de bon drap n'est pas seulement plus res pectable, mais encore revient à meilleur marché ».

La famille, dans l'opinion du grand-père, devai vivre, sans se séparer, sous le même toit, car c'étai plus pratique et moins cher.

Il regardait les femmes de haut : « Elles doiven s'occuper de la cuisine et des enfants, sans se mêle des affaires des hommes ; celui qui croit en l'espri des femmes est un sot. »

La sagesse de ser Antonio n'était pas dépourvue de fine ruse et d'une certaine fourberie. « Mes enfants répétait-il, soyez miséricordieux, comme l'exige notre sainte mère l'Église ; mais préférez cependant les amis heureux aux amis malheureux, les riches aux pauvres L'art supérieur de la vie, c'est d'être plus rusé que le rusé, tout en faisant le bien. »

Et il leur apprenait à planter des arbres fruitiers sur la limite de ses champs, de telle façon que l'ombre tombât sur le champ du voisin. Il leur apprenait aussi à éconduire les emprunteurs avec amabilité.

« Il y a là double profit, ajoutait-il, vous conservez l'argent et vous vous procurez le plaisir de vous moquer de celui qui a voulu vous tromper. Et si le quémandeur est un homme d'esprit, il vous comprendra et vous respectera d'autant plus, parce que vous aurez su lui refuser quelque chose sans manquer aux bienséances. Celui qui prend est le malin, et celui qu donne est l'imbécile. Quant à vos parents, aidez-les non seulement de votre argent, mais de votre sueur de votre sang, de votre honneur, et, en un mot, de tout ce que vous possédez, sans épargner même votre vie quand il s'agit de la prospérité de la race : car souvenez-vous-en, mes chers enfants, l'homme acquier

eaucoup plus de gloire et de bénéfice s'il fait du bien ıx siens que s'il en fait aux étrangers ! »

Après une absence de trente années, assis au foyer e la maison, Léonard écoutait le vent gémir et regarait les tisons se consumer. Il songeait que toute sa e à lui n'avait été qu'une perpétuelle violation de ette sagesse économe, vieille comme le monde, de ette sagesse d'araignée et de fourmi, qui avait été celle ı grand-père ; il se disait que son existence avait débordé de ce superflu désordonné, de cet excès impie, ui, dans l'opinion de son frère Laurent, devait être anché par les ciseaux de la déesse Médiocrité.

III

Le lendemain, de bonne heure, Léonard sortit de la aison, sans éveiller le jardinier, et, traversant le paure village de Vinci, aux vieilles petites maisons de erre, étroites et hautes, toutes couvertes de cette arle qui adhérait hermétiquement au flanc du mont, se mit à gravir un chemin abrupt et rude conduisant ı hameau voisin d'Anciano. De nouveau, comme la eille, brillait un triste et blanc soleil d'hiver. Le ciel ait froid, sans nuages, se teintant à l'horizon d'un olet trouble, même à cette heure matinale. La traontane avait augmenté pendant la nuit. Le vent 'avait plus la même violence, mais il soufflait direcment du nord, en bouffées continues, comme s'il ıt tombé droit du ciel, et, monotone, il sifflait ıx oreilles. De nouveau, aussi, les mêmes champs ornes et tranquilles, aux rares épis, qui rappelaient s contrées septentrionales; de maigres vignes disposées en degrés demi-circulaires, « en petites fosses ondes », comme s'exprimaient les habitants de inci, de l'herbe clairsemée et terne, des pavots, des liviers au feuillage d'un gris poussiéreux, dont les igoureux rameaux noirs avaient comme des fris-

sons faibles et maladifs sous les coups des rafales

A l'entrée du village d'Anciano, Léonard, ne recon naissant pas les lieux, s'arrêta. Il se souvint qu'o voyait là, jadis, les ruines d'un très vieux château Adimari, et, dans l'une des tours restée intacte, un petite auberge villageoise. Mais à cette même place à l'endroit appelé Campo della Torraccia, s'élevai maintenant, au milieu d'une vigne, une maison neuv aux murs lisses et blanchis à la chaux. Derrière l petit mur de pierre, un villageois travaillait à la vigne Il expliqua à l'artiste que le propriétaire de l'auberg était mort et que les héritiers avaient vendu la terr à un riche marchand de moutons d'Orbianino qui après avoir fait nettoyer le sommet du mont, y avai planté une vigne et un champ d'oliviers.

Ce n'était pas sans raison que Léonard s'informai du cabaret d'Anciano : c'est là qu'il était né. C'est l qu'à l'entrée même du pauvre village montagnard dominant la grande route qui, par les monts Sant Albano, mène de la vallée de Nievole à Prato et à Pis toie, dans l'obscur squelette de la tour du châtea d'Adimari, s'abritait, cinquante ans auparavant, un joyeuse auberge de village, une *osteria*. L'enseign suspendue à ses crochets grinçants et rouillés por tait l'inscription : *Bottigleria*, débit de boissons. L porte ouverte laissait entrevoir des rangées de ton neaux, des gobelets d'étain et des cruches d'argil bombées; il y avait deux petites fenêtres grillées, san carreaux, qui semblaient cligner de l'œil d'un ai rusé, et des volets noircis. Les degrés du perron, usé par les pieds des visiteurs, sortaient de dessous le frai auvent enguirlandé de pampres et brillant au soleil Les habitants des villages voisins qui se rendaient la foire de San Miniato ou de Fucecchio, les chasseur de chèvres sauvages, les conducteurs de mules, le gardes de la douane florentine et d'autres person nages peu exigeants, entraient là, jaser un peu, boir un flacon de vin âpre et bon marché, jouer aux échecs

x cartes, aux dés, au tarot, à d'autres jeux encore.

La servante du cabaret était alors une jeune fille de ize ans, orpheline, une pauvre *contadina*, native de nci, et nommée Catherine.

Une fois, c'était au printemps de 1451, le jeune no-ire florentin, Pierre Antonio de Vinci, allait rendre site à son père en sa villa de Florence, où celui-ci ssait la plus grande partie de l'année à s'occuper de s affaires; il fut invité à Anciano, afin de conclure ı bail; il s'agissait de la location à long terme de la xième partie d'un pressoir à huile. Après avoir rédigé cte selon la loi, les villageois invitèrent le notaire à roser la convention dans le cabaret voisin, à Campo lla Torraccia. Ser Pierre, homme simple, aimable bienveillant, même envers les petites gens, accepta lontiers. Catherine les servit. Le jeune notaire, ainsi ı'il l'avoua plus tard, tomba amoureux d'elle au pre-ier regard. Sous prétexte de chasser les cailles, il mit à l'automne son départ pour Florence; et, de-nu un habitué du cabaret, il se mit à faire la cour Catherine, qui se trouva être une fille moins acces-ble qu'il ne le supposait. Mais ser Pierre ne passait s en vain pour être un conquérant de cœurs fémi-ns. Il avait vingt-quatre ans; il s'habillait avec élé-nce, il était beau, adroit et fort et possédait cette oquence amoureuse pleine de fatuité à laquelle les mmes ne résistent pas. Catherine se refusa long-mps, demanda aide et protection à la divine Vierge arie, mais elle finit par céder. Au temps où les illes toscanes, engraissées par le jus des grappes automne, quittent la vallée de Nievole, elle devint ceinte.

Le bruit de la liaison de ser Pierre avec une pauvre e, servante au cabaret d'Anciano, arriva aux oreilles ser Antonio de Vinci. Après avoir menacé son fils la malédiction paternelle, il l'équipa immédiate-ent pour Florence, et, le même hiver, afin de « ran-r le petit », selon sa propre expression, il le maria à

madonna Albierra Amadori, qui n'était ni très jeun
ni très jolie, mais bien dotée et d'une famille respec
table; il maria aussi Catherine à son journalier, u
pauvre villageois de Vinci, nommé Accattabrigh
del Vacca, homme d'un certain âge, maussade, au
mœurs rudes, et qui, disait-on, dans ses états fré
quents d'ivresse, avait poussé sa première femme a
tombeau à coups de poings. Comme il convoitait le
trente florins promis et le petit lopin de terre plant
d'oliviers, Accattabrighe ne dédaigna pas de fair
servir son honneur à couvrir le péché d'autrui
Catherine se soumit sans protester. Mais elle devin
malade de chagrin, et faillit mourir après ses couches
Elle n'avait pas de lait et, afin de nourrir le pet
Léonard, — c'est ainsi qu'on appela l'enfant, — on pr
une chèvre de la montagne. Pierre, malgré l'amou
sincère qu'il éprouvait pour Catherine, malgré s
tristesse de l'avoir perdue, se soumit aussi, mais
demanda à son père de recevoir Léonard dans sa mai
son pour s'occuper de son éducation. A cette époque
on n'avait pas honte des bâtards ; on les élevai
presque toujours comme des enfants légitimes, et sou
vent même on leur marquait une préférence. L
grand-père consentit, d'autant mieux que le premie
mariage de son fils était stérile; il confia le petit gar
çon aux soins de sa femme, à la bonne vieille grand
mère monna Lucia.

C'est ainsi que Léonard, né des amours illégitime
d'un jeune notaire florentin et d'une fille d'auberge
entra dans la bienfaisante et pieuse famille de Vinci

Dans les archives de la ville de Florence, au recen
sement de 1457, se trouve l'annotation suivante
faite de la main même du grand-père, le notair
Antoine de Vinci : *Lionardo, figluolo di detto Se
Piero non legeptimo, nato di lui et della Chaterina, a
presente donna d'Accattabrighe del Vacca da Vinci
d'anni* 5, « Léonard, fils du dit Pierre, illégitime, n
de lui et de Catherine, maintenant femme d'Accatta

righe del Vacca, natif de Vinci, âgé de cinq ans. »

Léonard se rappelait sa mère comme au travers d'un onge, son sourire, surtout, tendre, insaisissable, plein e mystère; un peu rusé peut-être, et si étrange sur ette belle figure simple, triste et sévère, presque ure.

Ceux qui l'avaient connue dans sa jeunesse assuaient que son fils lui ressemblait. Surtout les longues ains fines, les boucles dorées, souples comme de la oie, et le sourire rappelaient Catherine. Il avait hérité e son père sa puissante structure, la force de la nté, l'amour de la vie; de sa mère, la beauté fémiine dont tout son être était imprégné.

La petite maison où Catherine vivait avec son mari était pas loin de la villa de ser Antonio. A midi, ors que le grand-père faisait la sieste et qu'Accatbrighe s'en allait travailler aux champs avec les eufs, le petit garçon se glissait dans la vigne, sauit par-dessus le mur, et courait vers sa mère. Elle attendait, assise sur le perron, son fuseau aux doigts. e voyant de loin, elle étendait les bras. Il se précipiit vers elle, et elle couvrait de baisers ses yeux, ses vres et ses cheveux.

Les entrevues nocturnes lui plaisaient encore davange. Les soirs de fête, Accattabrighe s'en allait au baret ou chez ses compères, jouer aux dés. Pendant nuit, Léonard se levait doucement du large lit de mille où il dormait à côté de la grand'mère Lucia; demi vêtu, il ouvrait sans bruit le contrevent, se issait par la fenêtre et, s'accrochant aux rameaux du guier touffu, sautait à terre, et courait à la maison de atherine. Tout lui était doux : le froid de l'herbe uverte de rosée, le cri des oiseaux nocturnes, la brûre des orties et les pierres aiguës qui blessaient ses eds nus, l'éclat des étoiles lointaines et la peur que, ne nuit, la grand'mère, en s'éveillant, ne s'aperçût u'il n'était plus là. Puis c'étaient les caresses échanées avec sa mère lorsque, arrivé au lit de Cathe-

rine, il se serrait contre elle de tout son corps, dans l'ombre, sous la couverture.

Monna Lucia aimait et gâtait son petit-fils. Il se sou venait de la robe brun foncé, toujours la même, qu portait la grand'mère, du fichu blanc entourant s bonne figure bronzée et couverte de rides, des douce berceuses qu'elle lui chantait, et du parfum délicat de rustiques pâtisseries, des « berlingozzi », qu'elle pré parait avec de la croûte de pain cuite dans de la crème

Mais il ne s'accordait pas avec le grand-père. Se Antonio s'était d'abord chargé lui-même de l'instruc tion de son petit-fils. Le petit garçon ne prenait pa volontiers ses leçons. Lorsqu'il eut sept ans, il entr à l'école de l'église Sainte-Pétronille, tout près d Vinci. La grammaire latine ne lui profitait guère.

Souvent, le matin, quand il sortait de la maison, a lieu de se rendre à l'école, il se glissait dans le ravi touffu plein de roseaux, et là, couché sur le dos, l tête rejetée en arrière, il suivait d'un œil plein d'en vie, pendant des heures entières, le vol des grue dans le ciel. Ou bien il déroulait les pétales des fleurs soigneusement, sans les arracher, afin de ne pas leu faire de mal ; il s'étonnait de leur délicate structure de leur stigmate velu, de leurs étamines enduites d miel et de leurs anthères. Lorsque ser Antonio s'e allait en ville pour ses affaires, le petit Nardo, profi tant de la bonté de la grand'mère, s'enfuyait pendan des journées entières dans la montagne, parmi le éboulis de rochers, au-dessus des précipices. Par de sentiers inconnus de tous, où seules passent les chèvres il arrivait sur les hauteurs dénudées des monts Albains d'où l'on voyait des prairies à l'infini, des bois, de champs, avec le lac marécageux de Fusiano, Pistoi Prato, Florence, les neigeuses Alpes Apouanes et, pa un temps clair, la raie étroite, d'un bleu nuageux, qu faisait à l'horizon la Méditerranée. Il retournait à l maison, couvert d'égratignures et de poussière, bronz par le soleil, mais si gai que monna Lucia n'avait pas l

ourage de le gronder et de se plaindre au grand-père. 'enfant menait une vie solitaire. Il voyait rarement oncle Francesco, qui le caressait, et son père qui lui onnait des friandises apportées de la ville : tous deux assaient la plus grande partie de l'année à Florence ; t il ne se mêlait pas du tout à ses camarades d'école. eurs jeux lui semblaient étrangers. Lorsqu'ils arrahaient les ailes à un papillon et le regardaient ramer, il se repliait maladivement sur lui-même, pâlisait, et s'en allait. Une fois, dans la cour de l'étable, il perçut la vieille femme de charge qui saignait un ochon de lait, engraissé pour la fête ; l'animal se débatait et jetait des cris perçants. A partir de ce jour, éonard refusa longtemps et avec obstination, mais ans dire pourquoi, de manger de la viande, et cela au rand mécontentement de ser Antonio.

Une autre fois, sous la conduite d'un certain Rosso, n polisson hardi, intelligent et méchant, dont le ère était le cuisinier d'un riche propriétaire voisin, lesser Rucellai, protecteur de ser Antonio, les écoers attrapèrent une taupe, et l'ayant fait souffrir isqu'à satiété, ils l'attachèrent, à demi morte, par a patte, afin de la donner à déchirer aux chiens es bergers. Léonard se précipita dans la foule des nfants, renversa trois garçons (il était fort et adroit) t, profitant de l'étonnement des écoliers, qui ne 'attendaient pas à une telle sortie de la part de ardo, toujours tranquille et doux, il saisit la taupe t s'enfuit à toutes jambes dans les champs. Revenus e leur surprise, ses camarades s'élancèrent à sa pouruite, avec des cris, des rires, des sifflets, des injures, t lui jetèrent des pierres. Le svelte Rosso — il était de inq ans plus âgé que Nardo — l'attrapa par les cheeux, et la lutte commença. Si Jean-Baptiste, le jarinier du grand-père, n'était pas arrivé à temps, Nardo urait été roué de coups. Mais l'enfant avait atteint on but. Au moment où on le rattrapait, la taupe 'était enfuie. Elle était sauvée. Dans la chaleur de la

lutte, et tout en se défendant contre Rosso, qui l'attaquait, Léonard lui avait porté un coup à l'œil. Le père du polisson se plaignit au grand-père. Ser Antonio se fâcha si fort qu'il voulut fouetter son petit-fils. Mais l'intervention de la grand'-mère détourna le châtiment. Nardo fut seulement enfermé pendant plusieurs jours dans le cellier, sous l'escalier.

Plus tard, quand il se rappelait cette injustice, la première d'une infinité d'autres qu'il devait être obligé de subir par la suite, il se demandait, dans son journal :

« Si l'on t'a mis en prison, dès ton enfance, lorsque tu avais bien agi, qu'est-ce qu'on pourra bien te faire maintenant que tu es un homme ? »

Assis dans le cellier sombre, l'enfant regardait une araignée ; elle suçait une mouche au milieu de sa toile, qui brillait comme un arc-en-ciel, dans la lumière d'un rayon de soleil pénétrant par une fente. La victime se débattait entre ses pattes, avec un bourdonnement doux qui s'éteignait par degrés. Nardo aurait pu la sauver comme il avait sauvé la taupe. Mais un sentiment vague et invincible l'arrêtait. Sans empêcher l'araignée d'engloutir sa proie, il examinait l'avidité du monstrueux insecte avec la même curiosité, impassible et innocente, qu'il mettait à observer les secrets de la structure compliquée des fleurs.

IV

Non loin de Vinci, l'architecte florentin Biaggio da Ravenna, élève d'Alberti, construisait une grande villa pour Messer Rucellai. Léonard venait souvent regarder les ouvriers bâtir les murs, égaliser la pose des pierres avec le goniomètre, et les élever au moyen de machines. Une fois, ser Biaggio, s'étant mis à parler avec le petit garçon, fut étonné de la subtilité de son esprit. Il commença à lui enseigner le

remiers éléments de l'arithmétique, de l'algèbre, de
ı géométrie, de la mécanique, d'abord en passant,
uis, peu à peu, sérieusement. Le professeur trouvait
ıcroyable et quasi merveilleuse, la facilité avec
ıquelle l'écolier saisissait tout au vol, comme s'il se
ût souvenu de choses qu'il aurait apprises aupara-
ant, sans l'aide de son professeur.

Le grand-père ne voyait pas d'un bon œil les progrès
tonnants de son petit-fils. Il ne lui plaisait pas, non
lus, qu'il fût gaucher. C'était considéré comme un
ıauvais présage. On supposait que les gens qui avaient
onclu des pactes avec le diable, les sorciers et les
écromanciens, naissaient gauchers. Ce sentiment
'hostilité envers l'enfant augmenta en ser Antonio
rsqu'une magicienne expérimentée de Faltumiano
ıi eut assuré que la vieille femme à laquelle appar-
ınait la chèvre noire, nourrice de Nardo, était une
ɔrcière. Il était facile de supposer que les sorciers,
our plaire au diable, avaient jeté un sort sur le lait
e la chèvre de Nardo. « Ce qui est vrai est vrai,
ensait le grand-père. De quelque façon qu'on nour-
sse le loup, il regardera toujours vers la forêt.
llons ! c'est la volonté du Seigneur. Il n'y a pas de
mille sans monstre ! »

Le vieillard attendait avec impatience que son fils
vori, Pierre, lui fît la joie de lui donner un petit-fils
gitime, digne de l'héritage, car Nardo était un enfant
ouvé, un enfant de « rencontre », pour ainsi dire.

Les habitants de la montagne parlaient souvent d'un
ıénomène particulier à l'endroit et qui ne se ren-
ntre nulle part ailleurs : beaucoup de plantes et
animaux y étaient teintés de blanc. Celui qui n'avait
ıs vu le phénomène de ses propres yeux ne croyait
ıs à ces récits; mais le voyageur errant dans les
ɔis et les prairies de Vinci savait bien qu'en effet
ı y rencontrait souvent des violettes blanches, des
oineaux blancs et même, dans les nids des merles
oirs, des oiselets blancs. C'est pourquoi, assuraient

les habitants de Vinci, toute cette chaîne avait reçu, dans une lointaine antiquité, le nom de « Blanche », « Mont Albano ».

Le petit Nardo était un des prodiges de la Montagne Blanche, un monstre dans l'honnête famille bourgeoise des notaires florentins, l'oiselet blanc dans le nid des merles noirs.

V

Lorsque l'enfant eut treize ans, le père l'emmena de Vinci pour le conduire dans sa maison de Florence. A partir de cette époque, Léonard visita rarement sa patrie.

On retrouve, dans son Journal, une note brève, et, selon son habitude, énigmatique, datée de 1494 ; il était alors au service du duc de Milan :

« Catherine est arrivée le 13 juillet 1493. »

On peut penser qu'il s'agit d'une servante entrée chez lui pour les besoins du ménage. Mais, en réalité c'était de sa mère qu'il parlait.

Après la mort de son mari Accattabrighe del Vacca Catherine, sentant qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre, désira revoir son fils avant de mourir.

S'étant jointe aux pèlerins qui se rendaient de Toscane en Lombardie pour adorer les reliques de saint Ambrogio et le clou de la vraie croix, elle arriva à Milan. Léonard la reçut avec une tendresse respectueuse.

Auprès d'elle, il lui semblait être le petit Nardo de jadis, qui, parfois, accourait chez elle pieds nus, dans le mystère de la nuit, et qui se serrait contre elle sous la couverture du lit.

La vieille femme, après avoir vu son fils, voulut retourner dans son village natal, mais il la retint, loua et arrangea pour elle une tranquille cellule dans un couvent de femmes, voisin de celui de Santa-Chiara près de la Porte de Verceil ; elle tomba malade, et fut obligée de garder la chambre ; mais elle refusa obst

ément de se laisser transporter dans la maison de on fils, afin de ne pas lui causer de dérangement. Il a fit entrer dans le meilleur hôpital de Milan, à l'*Os-edale Maggiore*, construit par le duc François Sforza t pareil à un palais ; c'est là qu'il lui rendait visite haque jour. Il ne la quitta point, pendant les derniers emps de sa maladie. Et cependant, personne de ses mis, ni même de ses élèves, n'avait appris la pré-ence de Catherine à Milan. Il ne parle presque pas 'elle dans ses notes quotidiennes. Une fois seule-ient il mentionne Catherine, et encore en passant, à ropos du visage curieux d'une jeune fille qu'il avait emarquée et qui était dans le même hôpital que sa ière : *Giovannina — viso fantastico — sta asca Ca-ierina, all ospedale,* « Giovannina, visage fantas-que, demander à Catherine, à l'hôpital. »

Lorsque, pour la dernière fois, il pressa ses lèvres ır la main qui se refroidissait, il lui sembla que, tout e qu'il était, il le devait à cette pauvre villageoise de inci, à cette humble habitante des montagnes. Il l'ho-ora de funérailles magnifiques, comme si Catherine ıt été une femme de haut rang et non la modeste fille 'auberge d'Anciano. Avec l'exactitude héritée de son ère, le notaire, il nota les frais d'ensevelissement :

Dépenses pour la mort et l'enterrement de Catherine.	27	florins.
Deux livres de cire.	18	—
Pour le catafalque	12	—
Pour porter et planter la croix . . .	4	—
Pour porter le corps.	8	—
Pour 4 prêtres et 4 clercs	20	—
Pour la sonnerie des cloches	2	—
Aux fossoyeurs	16	—
Pour la permission — aux fonctionnaires.	1	—
Total.	108	florins.
Dépenses précédentes :		
Pour le docteur	4	—
Sucre et chandelles.	12	—
	124	florins.

Six ans plus tard, c'était à Milan en 1500, après la chute du More, comme Léonard emballait ses effets avant de se rendre à Florence, il trouva dans une de ses armoires un petit paquet soigneusement ficelé C'étaient des présents rustiques que Catherine lu avait apportés de Vinci : deux chemises de grossièr toile grise qu'elle avait filée de ses propres mains e trois paires de bas en poil de chèvre, également con fectionnés par elle. Il ne les avait pas portés parc qu'il était habitué à un linge fin et coûteux. Mais main tenant, en revoyant tout à coup ce paquet, oubli parmi les livres de sciences, les instruments de ma thématiques et les machines de tous genres, il senti son cœur se remplir de regret.

Par la suite, pendant ses vagabondages solitaires tristes et prolongés, de pays en pays, de ville en ville il n'oublia jamais de prendre avec lui le pauvre peti paquet inutile, contenant les bas et les chemises ; e chaque fois, le cachant aux yeux de tous, il le plaçai soigneusement, avec une sorte de honte, parmi le choses qui lui étaient les plus chères.

VI

Des souvenirs pénétraient l'âme de Léonard tandi qu'il gravissait la montagne par le sentier abrupt connu de lui.

Là, rien de changé. Il lui semblait que, hier encor il grimpait par ces chemins. Et maintenant, comm quarante ans auparavant, croissaient d'abondant violettes blanches. Les feuilles brunes et ridées d chênes bruissaient ; la montagne avait les mêm teintes bleues, maussades, et tout à l'entour rappela le nord, semblait aussi simple et calme que jadi aussi pauvre et pâle.

S'étant reposé, il se leva et continua à suivre le se

ier rocailleux qui montait toujours. Plus il s'élevait, lus le vent devenait âpre et glacé.

De nouveau, des réminiscences l'assaillaient, celles naintenant des premières années de sa jeunesse.

Les affaires du notaire ser Pierre de Vinci florisaient. Il savait s'accorder avec tous ; adroit, gai et ébonnaire, il était de ceux à qui tout réussit dans la ie, qui aiment vivre eux-mêmes et n'empêchent pas s autres de vivre. Les gens d'église tout particulièrement lui voulaient du bien. Devenu l'homme de conance du riche monastère de Sainte-Annonciade et e beaucoup d'autres institutions pieuses, ser Pierre rrondissait son avoir, achetait des maisons et des ignes aux alentours de Vinci, sans rien changer à sa odeste manière de vivre, selon les sages préceptes de r Antonio. Il ne donnait volontiers que pour la décotion des églises et, toujours occupé de l'honneur de a race, il avait fait poser une dalle funéraire sur le mbeau de famille des Vinci, dans la Badia de Florence.

Lorsque sa première femme était morte, il s'était te consolé et, à l'âge de trente-huit ans, s'était remaé avec une ravissante jeune fille, presque une enfant, rancesca di Lanfredini. Cette seconde union fut égament stérile. En ce temps-là, Léonard vivait avec son ère à Florence. Ser Pierre eut alors l'idée de donner son premier-né illégitime une bonne éducation, sans pargner l'argent, afin d'en faire peut-être, par la suite, isqu'il n'avait pas d'enfants légitimes, son héritier, ui deviendrait, naturellement, un notaire florentin mme tous les fils aînés dans la famille des Vinci.

A cette époque, il y avait à Florence un célèbre turaliste, mathématicien, physicien et astronome, olo dall Pozzo Toscanelli. Il vivait « comme un int » selon l'expression de ses contemporains, silenux, désintéressé, pratiquant le jeûne, ne mangeant

jamais de viande, et d'ailleurs parfaitement chaste. Il avait un visage informe, presque repoussant ; seuls ses yeux clairs et calmes, pleins d'une simplicité enfantine, étaient magnifiques.

Lorsqu'un soir de 1470, un jeune homme inconnu vint heurter à la porte de sa maison, près du palais Pitti, Toscanelli lui fit un accueil sec et froid, soupçonnant en son visiteur la banale curiosité d'un oisif. Mais quand il fut entré en conversation avec Léonard, il resta, comme jadis ser Biaggia da Ravenna, stupéfait du génie mathématique manifesté par le jeune homme. Ser Paolo devint son maître. Pendant les claires nuits d'été, ils gravissaient ensemble une des collines voisines de Florence, le Poggio del Pino, tout couvert de bruyères, de genèvriers parfumés et de pins noirs et résineux. Là une vieille masure, à demi ruinée, servait d'observatoire au grand astronome. Il racontait à son élève tout ce qu'il savait lui-même des lois de la nature.

C'est dans ces conversations que Léonard puisait sa foi en une science puissante, nouvelle et inconnue des hommes.

Son père lui laissait toute liberté, il lui conseillait seulement de se choisir une occupation lucrative. Le voyant toujours occupé à modeler ou à dessiner, ser Pierre porta quelques-uns de ses travaux à son vieil ami, l'orfèvre, peintre et sculpteur, Andrea del Verocchio.

Bientôt Léonard entrait comme apprenti dans l'atelier de celui-ci.

VII

Verocchio, fils d'un pauvre tuilier, né en 1435, était par conséquent, de dix-sept ans plus âgé que Léonard. Il vivait dans une vieille petite maison au bord de l'Arno, et avait plutôt l'air d'un boutiquier qu

l'un artiste. Son visage était immobile et plat, et se erminait par un double menton. Ses yeux minus-cules, au regard aigu et pénétrant, dénotaient un esprit froid, exact, indifférent et curieux.

Verocchio considérait les mathématiques comme la base de l'art et des sciences, et disait que la géométrie, étant une partie des mathématiques « mère de toutes les sciences », était en même temps « la mère du dessin, père de tous les arts ». La science parfaite et la parfaite jouissance de la beauté étaient pour lui une seule et même chose. Rencontrait-il une tête ou quelque autre partie du corps humain qu'il estimait rare par sa laideur ou par sa beauté, il l'étudiait et en faisait des moulages de plâtre.

Le jour où ser Pierre de Vinci lui amena son fils, âgé de dix-huit ans, leur sort à tous deux fut décidé. Andréa devint non seulement le professeur, mais aussi l'élève de son élève Léonard.

Dans le tableau commandé à Verocchio par les moines de Vallombrosa, et qui représentait le Baptême du Sauveur, Léonard peignit un ange agenouillé. Tout ce que Verocchio pressentait vaguement, ce qu'il cherchait en tâtonnant comme un aveugle, Léonard l'avait vu, l'avait trouvé et l'avait incarné dans le personnage de l'ange. On raconta plus tard que le maître, désespéré de se voir surpassé par le jeune homme, avait renoncé à la peinture. Mais ce n'était qu'une médisance. En réalité ils se complétaient l'un l'autre. Sans s'envier ni rivaliser, ils ne savaient souvent pas eux-mêmes ce qu'ils s'empruntaient réciproquement.

Verocchio était alors occupé à couler en bronze un groupe représentant le Christ et l'apôtre Thomas pour l'église d'Or-san-Michele.

Parmi les visions paradisiaques de fra Beato Angelico et les rêveries de Sandro Botticelli, apparut alors, pour la première fois, dans le geste de Thomas posant son doigt sur la plaie du Seigneur, ce qui ne s'était pas encore vu dans le monde : l'audace de

l'homme devant Dieu, de l'esprit expérimentateur devant le miracle.

VIII

La première œuvre de Léonard fut un dessin sur carton, exécuté en deux couleurs, au pinceau, pour la tapisserie de soie et d'or, tissée en Flandre, que les citoyens florentins voulaient offrir au roi de Portugal. Le dessin représentait la chute d'Adam et d'Ève. Les détails du tronc noueux d'un des palmiers étaient rendus avec une si grande perfection que, selon l'expression d'un témoin, « l'esprit se troublait à la pensée qu'un homme pût posséder une telle somme de patience ». Le serpent tentateur avait un visage de femme d'une séduisante beauté, et il semblait qu'on entendît ses paroles :

« Non, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que, le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

Et la femme étendait la main vers l'arbre de la science avec le même sourire de curiosité téméraire que Thomas l'Incrédule posant ses doigts sur les plaies du Crucifié, dans le groupe de Verocchio.

En 1481, Léonard reçut, des moines de San Donato à Scopeto, la commande d'un tableau représentant l'Adoration des Mages.

Dans l'esquisse de cette peinture il révéla une telle connaissance de l'anatomie, et un tel art à traduire les sentiments humains par les mouvements du corps, qu'on ne les avait jamais rencontrés jusqu'alors chez aucun maître.

Dans le fond du tableau se voit une église en ruine ; des personnages se livrent à des ébats joyeux, à des luttes ; à l'ombre des oliviers, la Mère de Dieu est assise avec l'Enfant Jésus et sourit, étonnée de tous les

résents que les mages lui apportent. Ceux-ci, chargés 'ans et de sagesse, contemplent le miracle de l'incarnation de Dieu fait homme, et s'agenouillent devant Celui qui prononcera ces mots : « Je vous le dis, en vérité, si vous ne changez pas au point de devenir comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

Dans ces deux premières œuvres, Léonard a pour ainsi dire exprimé tout le cycle de ses aspirations. La *Chute* nous montre la sagesse du serpent dans l'audace de l'esprit; l'*Adoration des Mages*, la simplicité enfantine dans l'humilité de la foi.

Il ne termina pas ce dernier tableau; comme, par la suite, il ne finit presque aucun des travaux qu'il commençait. Dans la recherche de l'inaccessible perfection, il se créait des difficultés que le pinceau ne pouvait vaincre. « Le désir démesuré, selon l'expression de Pétrarque, empêche l'assouvissement. »

La seconde femme de ser Pierre, madonna Francesca, mourut jeune encore. Pierre se remaria, pour la troisième fois, avec Margherita di Guglielmo, qui avait une dot de trois cent soixante cinq florins. La nouvelle femme n'aimait pas Léonard, surtout lorsqu'elle eut donné à son mari deux fils, Antoine et Julien.

Léonard était prodigue. Ser Pierre l'aidait, mais sans largesse. Monna Margherita faisait de sanglants reproches à son mari, parce qu'il dépouillait ses héritiers légitimes de leurs biens, pour les donner à l'enfant illégitime, au nourrisson d'une chèvre ensorcelée, comme elle appelait Léonard.

Parmi les camarades rencontrés chez Verocchio et dans d'autres ateliers, il comptait aussi beaucoup d'ennemis. L'un d'eux, prenant comme prétexte l'amitié extraordinaire qui régnait entre le maître et l'élève, en fit un rapport anonyme où il les accusait de sodomie. La calomnie prenait un semblant de vérité par le fait que le jeune Léonard, un des plus beaux jeunes gens de Florence, vivait loin des femmes. « Dans tout

son extérieur, dit un contemporain, il y avait un tel rayonnement de beauté, qu'à sa vue l'âme la plus triste s'éclairait. »

La même année, il quitta l'atelier de Verocchio et s'installa pour son propre compte. Il courut alors des bruits au sujet de ses opinions hérétiques et de son athéisme. Le séjour à Florence lui devenait de plus en plus difficile.

Ser Pierre procura à son fils une commande lucrative de Laurent de Médicis. Mais Léonard ne sut pas plaire à ce dernier. Laurent exigeait surtout de son entourage un respect servile. Il n'aimait pas les intelligences hardies, les esprits libres et originaux.

Léonard voulut alors quitter Florence. Il sentait que, s'il y restait, il ne lui serait pas possible d'y vivre sans avoir à supporter des tracasseries continuelles.

Le hasard le sauva. Il inventa un luth d'argent en forme de crâne de cheval, avec des cordes nombreuses. Le son et la forme singulière de ce luth plurent à Laurent le Magnifique. Il offrit à l'inventeur de se rendre à Milan, pour le porter comme présent au duc de Lombardie, Ludovic le More.

En 1482, à l'âge de trente ans, Léonard quitta Florence et se rendit à Milan, non pas en qualité d'artiste ni de savant, mais simplement comme musicien de la cour, *sonatore di lira*. Dans la lettre qu'il avait écrite à Ludovic, Léonard proposait aussi ses services comme constructeur de machines de guerre, de ponts incombustibles, de bombardes, de canons, de palais et de maisons.

Lorsque Léonard vit pour la première fois la verte plaine de Lombardie, dominée par les sommets neigeux des Alpes, il sentit qu'une nouvelle vie allait commencer pour lui, et que cette terre étrangère deviendrait sa patrie.

IX

C'est ainsi qu'en gravissant la montagne Léonard
reremémorait le demi-siècle que comptait son existence.

Déjà il approchait du sommet. Maintenant le sentier
ontait directement, sans sinuosités. Les montagnes,
ui, sous le souffle du vent, se teintaient d'un violet
ouble, semblaient sauvages, désertes et terribles,
omme si elles eussent appartenu à une autre planète
ue la terre. Les rafales aveuglaient Léonard, lui
appaient le visage, le piquaient d'aiguilles glacées.
arfois son pied faisait rouler dans le précipice une
erre qui s'y perdait avec un bruit sourd.

Il s'élevait toujours plus haut, et une joie étrange
ui venait de l'effort de cette ascension, comme s'il
ût vaincu la montagne rude et abrupte, enveloppée
e vent; et à chaque pas, son regard se tendait vers
horizon, qui s'élargissait de plus en plus.

Ce n'était pas encore le printemps : nul bourgeon
ux arbres, l'herbe verdissait à peine. On sentait
eulement l'odeur humide et pénétrante des mousses.
t plus haut encore — là où il allait — il n'y avait que
es roches et le ciel pâle. La plaine où était Florence
e s'apercevait plus. Mais toute l'étendue infinie du
ôté d'Empoli s'étalait devant ses yeux : d'abord des
ontagnes, ensuite des collines aux vagues infinies
e prolongeant de Livourne, par Castellina-Marima et Volteranno, jusqu'à San-Gimignano. Partout
étendue, le vide, la légèreté de l'atmosphère comme
le sentier étroit se fût dérobé sous ses pieds. Et lenement, avec une facilité dont il n'avait pas conscience,
lui semblait qu'il planait supporté par des ailes
igantesques, par delà les lointains et onduleux horions. Là, les ailes semblaient naturelles, nécessaires
ême, et leur absence faisait naître dans l'âme l'éton-

nement et la crainte comme chez un homme privé de ses pieds.

Il se rappela comment, dans son enfance, il suivait des yeux le vol des corbeaux, comment il croyait entendre ce cri, à peine distinct, pareil à un appel « Volons, Volons ». Alors il pleurait d'envie. Il se rappela encore comment il ouvrait en cachette les cages où son grand-père enfermait des sansonnets et des fauvettes, heureux de la joie des prisonnières délivrées. Un jour le moine, son maître d'école, lui avait raconté l'histoire d'Icare, le fils de Dédale, qui, voulant s'élever en l'air au moyen d'ailes attachées avec de la cire, tomba et se tua. Plus tard, le maître ayant demandé à l'enfant quel héros de l'antiquité il trouvait le plus grand, il répondit sans hésitation : « Icare, fils de Dédale ». Il se souvint aussi de son étonnement et de son bonheur quand, pour la première fois, sur le campanile de Maria-del-Fiore, parmi les bas-reliefs de Giotto qui représentaient les divers degrés des sciences et des arts, il avait aperçu un homme à l'extérieur gauche et maladroit : le mécanicien Dédale, couvert de plumes de la tête aux pieds. Il avait encore un souvenir de sa petite enfance, un de ces rêves qui semblent peut-être ridicules, mais qui sont quelquefois pleins d'un mystère prophétique. C'était un songe qu'il gardait dans la profondeur de son âme.

« Il faut croire que je suis destiné à m'occuper toute ma vie de rechercher le moyen de voler, écrit-il dans son journal, car je me souviens qu'une fois, dans mon enfance, je rêvais que j'étais dans mon berceau et qu'un milan royal volait vers moi ; il m'ouvrit la bouche et passa plusieurs fois ses ailes sur mes lèvres, comme pour signifier que toute ma vie je m'occuperais de ces ailes. »

La prophétie s'était accomplie. Les ailes humaines étaient devenues le but final de toute sa vie.

Et maintenant encore, sur ce même versant de la

ıontagne Blanche, il lui semblait, comme il lui vait semblé quarante ans auparavant, que c'était ıne offense insupportable et une impossibilité pour es hommes d'être sans ailes. « Celui qui sait tout eut tout, pensait Léonard. Il faut savoir, et les ailes iendront. »

X

A l'un des derniers tournants du chemin, il sentit out à coup que quelqu'un, derrière lui, avait saisi le an de son habit. Il regarda, et aperçut son élève Gioanni Beltraffio.

Les sourcils froncés, la tête basse, tenant son chaeau dans la main, Giovanni luttait contre le vent ; s'approcha enfin et tendit une lettre à l'artiste, qui econnut l'écriture de messer Agapito, secrétaire du uc César Borgia.

— Descends! dit-il, regardant la figure de Giovanni leuie par le froid. Je viendrai tout de suite!

Beltraffio se mit à descendre, s'accrochant aux buisons, glissant sur les pierres, le dos courbé. Il était i petit, si maigre et si faible qu'à chaque instant le ent semblait vouloir le saisir et l'emporter comme n brin d'herbe.

Léonard le regardait toujours, et l'air pitoyable de élève rappelait au maître sa propre faiblesse, — la ıalédiction de l'impuissance qui pesait sur toute sa ie, — ses insuccès continuels, la ruine stupide du olosse, les malheurs de tous ceux qui l'aimaient, la ıaladie de Giovanni, et la terrible, l'éternelle solitude.

Des ailes! pensa-t-il. Est-il possible que cela périsse galement, comme tout ce que je fais ? »

Des mots lui revinrent à la mémoire, que le mécaicien Astro murmurait quelquefois dans son délire, réponse du Fils de l'homme à Celui qui le séduiait, en lui montrant l'horreur de l'abîme et l'extase

du vol : « Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu.

Le vent se transformait en ouragan, sifflait et gé-missait aux oreilles, semblable à un roulement d-tonnerre assourdissant et continu, comme si d'invi-sibles oiseaux, méchants et rapides, eussent passé là en vols nombreux, battant l'air de leurs ailes formi-dables.

Léonard, arrivé au bord du précipice, s'arrêta, s-pencha, et, tout à coup, le sentiment le saisit de nou-veau, mais plus fort que jamais, de la nécessité natu-relle, impérieuse, pour l'homme, d'avoir des ailes.

— Il y aura des ailes, murmura-t-il, il en viendra Si ce n'est pas moi, ce sera un autre qui trouvera l-secret, mais l'homme volera. L'esprit n'a pas menti ceux qui sauront auront des ailes, ils seront comm-des dieux !

Et il se représentait le roi de l'air, vainqueur d-toutes les limites, de toutes les pesanteurs ; le fils d-l'homme, dans sa gloire et dans sa force ; le gran-aigle, volant, avec des ailes géantes, blanches et bril-lantes comme la neige, dans l'azur du ciel.

Et son âme se remplit d'une joie semblable à d-l'effroi.

XI

Lorsqu'il redescendit la montagne, le soleil étai-déjà prêt à se coucher. Le vent faiblissait.

Il arriva à Anciano. Tout à coup, à un tournant, e-bas, dans la plaine profonde et accueillante, se mon-tra le petit village sombre de Vinci, pareil à un ber-ceau ou à une ruche, avec la tour de la forteresse, poin-tue comme les noirs cyprès.

Il s'arrêta, sortit son carnet de notes et écrivit ;

« De la montagne qui a reçu son nom du vainqueu-— *Vinci, vincere* signifie vaincre — le grand oisea-entreprendra son premier vol; l'homme chevauchan-le cygne superbe emplira le monde d'étonnement

ous les livres de son nom immortel. Et la gloire éternelle sera sur le nid où il est né. »

Et regardant son village natal, au pied de la Montagne Blanche, il répéta : « La gloire éternelle sera sur le nid où est né le grand cygne. »

La lettre d'Agapito exigeait l'arrivée immédiate du nouveau mécanicien du duc au camp de César, pour établir des machines de siège, destinées à l'assaut projeté de Faenza.

Deux jours plus tard, Léonard quittait Florence pour se rendre en Romagne auprès de César Borgia.

CHAPITRE XII

OU CÉSAR — OU RIEN

(1500-1503)

Aut Cæsar — aut nihil.
CÉSAR BORGIA.

I

Un souverain doit être à la fois i
héros et une bête sauvage.
NICCOLO MACHIAVEL.

« Nous, César Borgia, par la grâce de Dieu du de Romagne, prince d'Andria, souverain de Piom bino, etc., etc., porte-drapeau et capitaine génér de la Très sainte Eglise catholique :

« A tous les lieutenants, châtelains, chefs d'armé condottières, officiers, soldats et à tous nos sujet ordonnons : de recevoir avec bienveillance le porteu de la présente, lui (et tous ceux qui sont avec lui), l célèbre et aimé Leonardo da Vinci, notre architect et constructeur général ; qu'on le laisse passer e franchise; qu'on lui permette de mesurer, regarde et examiner toutes les choses qu'il désirera dans no châteaux et forteresses ; qu'on équipe immédiatemen tous les hommes nécessaires et qu'on lui apport aide et concours.

« Donné à Pavie, le 18 août de l'année 1502 de l'èr chrétienne et de la deuxième année de notre règne e Romagne.

« CÆSAR DUX ROMANDIOLÆ. »

Tel était le laissez-passer de Léonard, établi en vue l'une revision générale des forteresses de Romagne.

A cette époque, grâce aux perfidies et aux malver-ations commises sous la haute protection du pontife omain et du très chrétien roi de France, César Borgia ivait conquis les antiques domaines de l'Eglise, que es papes croyaient avoir reçus en cadeau de l'empe-eur Constantin. Après avoir pris la ville de Faenza à on possesseur légitime, Astorre Manfredi, âgé de dix-uit ans, et la ville de Forli à Catherine Sforza, il jeta a femme et l'enfant qui avaient cru en son honneur e chevalier dans la prison romaine de Saint-Ange. Il onclut un traité avec le duc d'Urbin, Guidobaldo di Iontefeltro, afin de pouvoir plus facilement tomber ur lui et de le dépouiller, après l'avoir désarmé, selon a coutume des malfaiteurs sur les grands chemins.

En automne 1502, il décida une expédition contre entivoglio, administrateur de Bologne, afin de faire de ette ville, après l'avoir conquise, la capitale de son ouvel Etat. L'effroi gagnait les chefs des états voi-ins, qui comprenaient que chacun d'eux, à son tour, eviendrait tôt ou tard la proie de César, et que celui-songeait sans doute, après avoir ruiné ses rivaux, à e proclamer seul souverain et autocrate de l'Italie.

Le 28 septembre, les ennemis du duc de Valenti-ois, le cardinal Pagolo, le duc Gravina Orsini, Vitel-ozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, Jean-Paul Baglioni, ouverneur de Pérouse, Antoine da Benaffro, envoyé es régents de Sienne, et Pandolphe Petrucchi, rassemblèrent dans la ville de Maggione, et con-urent un pacte secret contre César. Vitelozzo itelli fit même prononcer dans cette assemblée le rment d'Annibal : tuer, emprisonner ou chasser ennemi commun, dans l'espace d'une année.

Sitôt que le bruit du traité de Maggione se fut pandu, d'innombrables personnages, que le duc de omagne avait offensés, y adhérèrent. Le duché Urbin se révolta et se détacha de César. Ses propres

régiments le trahirent. Le secours du roi de France arrivait lentement. Le duc était au bord du précipice Mais il était toujours terrible, quoique trahi, abandonné, et presque désarmé. Après avoir laissé passer le temps le plus propice pour le détruire, en hésitations et en mesquines querelles, ses ennemis entrèrent en négociations avec lui et consentirent à un armistice. Il les séduisit par des ruses, des menaces e des promesses; il les leurra et les désunit. Avec le profond sentiment d'hypocrisie qui lui était particulier, il enchanta, par ses amabilités, ses nouveaux amis, et les invita à le rejoindre devant la ville de Sinigaglia, prétendant vouloir leur prouver son dévouement non seulement par des paroles, mais par des actes, dans une expédition commune.

Léonard était un des principaux familiers de César Borgia.

Par ordre du duc, il embellissait les villes conquises de magnifiques monuments, de palais, d'écoles, d bibliothèques ; il construisait de vastes casernes pou les troupes de César sur l'emplacement de la forteresse détruite de Castel-Bolonese ; il creusait le por de Porto-Cesenatico, le meilleur de toute la rive occidentale de l'Adriatique, et le réunissait par un canal Cesena; il fondait la puissante forteresse de Piombino. Il établissait des machines de guerre, dessina des cartes militaires ; suivant partout le duc, et, toujours présent là où s'accomplissaient les exploi sanglants de César, il tenait, comme d'habitude, u journal abrégé, exact et impartial. Il notait chaqu détail qu'il rencontrait sur son chemin; mais, comm s'il n'eût pas vu ou n'eût pas désiré voir ce qui faisait autour de lui, nulle parole de ce journal faisait allusion au duc de Romagne.

Le 9 juin 1502, furent trouvés dans le Tibre, près Rome, les cadavres du jeune souverain de Faenz

Astorre, et de son frère, étranglés avec des cordes. On leur avait attaché des pierres au cou, et ils avaient dû être jetés dans la rivière du haut de la prison Saint-Ange. Les corps étaient si beaux que, selon les témoignages des contemporains, on n'en aurait pas trouvé de pareils en cherchant parmi des milliers d'autres; ils conservaient les traces d'une terrible violence. La rumeur publique attribuait ce crime à César. Or, à ce moment, Léonard écrivait, dans son journal, ceci: « On emploie en Romagne des chars à quatre roues; les deux de devant sont petites; celles de derrière, grandes; cette combinaison est absurde, car, d'après les lois de la physique — voir le cinquième paragraphe de mes Eléments — tout le poids porte sur les roues de devant. »

C'est ainsi que, gardant le silence sur les grandes violations des lois de l'équilibre moral, il s'émouvait d'une violation des lois de la mécanique dans la construction des chars de la Romagne.

II

Dans la seconde moitié de décembre 1502, le duc de Valentinois, avec toute sa cour et son armée, quitta Cesena pour la ville de Fano. Cette ville était située au bord de la mer Adriatique, à vingt milles de Sinigaglia; et c'est là que devait avoir lieu l'entrevue de Borgia avec les anciens conspirateurs Oliverotto Fermo, Orsini et Vitelli. A la fin de ce même mois, Léonard quitta Pesaro pour se rendre chez César.

Etant parti le matin, il pensait arriver vers le crépuscule. Mais une tourmente se déchaîna. Les montagnes étaient couvertes de neiges infranchissables. Les mules trébuchaient parfois. Leurs sabots glissaient sur les pierres couvertes de givre. En bas, à gauche de l'étroit sentier montagnard, au bord de la pente, grondaient les flots noirs de l'Adriatique, qui

se brisaient sur la grève, blanche de neige. Tout a coup, au grand effroi du guide, sa mule se cabra elle avait senti le corps d'un pendu, qui se balançai à la branche d'un tremble solitaire.

La nuit tombait. Les voyageurs allaient au hasard et avaient lâché les rênes, se fiant à l'intelligence d leurs montures. Au loin, un petit feu scintillait. L guide reconnut une hôtellerie voisine de Novilara bourg de la montagne, situé exactement à mi-chemi entre Pesaro et Fano.

Ils durent frapper longtemps aux énormes portes armées de gros clous de fer et semblables à celles qu ferment les forteresses. Enfin, un garçon d'écurie, demi endormi, apparut, tenant une lanterne, pui l'hôtelier lui-même. Il refusa de donner asile au nouveaux venus, expliquant que non seulemen toutes les chambres, mais toutes les écuries étaien pleines. Il n'y avait pas, cette nuit-là, un seul l dans lequel ne dormissent trois ou quatre personnes et tous ces personnages étaient des nobles ou des mil taires, attachés à la suite du duc.

Mais quand Léonard se fut nommé et qu'il eut montı son laissez-passer portant le sceau et la signature d duc, le propriétaire se répandit en excuses, lui offr sa propre chambre, qui n'était encore occupée qu par trois commandants d'un détachement françai Ces hommes étaient ivres et dormaient d'un somme de mort. L'hôtelier et sa femme iraient reposer da un réduit à côté de la forge.

Léonard entra dans la chambre qui servait de sal à manger et de cuisine ; elle était semblable à cell de toutes les hôtelleries de la Romagne : enfumé sale, avec des taches d'humidité sur les murs nu les poules et les pintades s'y promenaient ; il y ava là des rangées de boudins et de jambons fumés, pe dus aux solives noircies du plafond. Le feu flamba dans l'âtre, énorme, avec sa cheminée de tuiles incl née, et sur la broche grésillait un porc. Dans le ref

ouge des flammes, assis à la longue table, les hôtes ıangeaient, buvaient, criaient, se querellaient, ouaient aux dés, aux échecs et aux cartes. Léonard 'assit près du feu, en attendant le souper comıandé.

A la table voisine, où l'artiste reconnut le vieux apitaine des lanciers ducaux, Baldassar Scipione, résorier principal de la cour, Alessandro Spanoccia, t l'envoyé de Ferrare, Pandolphe Colenuccio, un omme dont le visage lui était inconnu parlait d'une oix menue et criarde, et, tout en discourant, gesticuait avec un enthousiasme extraordinaire :

— Je puis vous prouver cela, signori, avec une xactitude mathématique, par des exemples tirés de histoire ancienne et moderne. Souvenez-vous seuleıent des états qui ont acquis une gloire militaire : les omains, les Lacédémoniens, les Athéniens, les Etoens, les Achéens et une foule d'autres tribus occuant l'autre versant des Alpes. Tous les grands conuérants prirent leurs armées parmi les citoyens de ur propre nation : Ninus, parmi les Assyriens ; yrus, parmi les Perses ; Alexandre, parmi les Macéoniens. Il est vrai que Pyrrhus et Annibal gagnèrent es victoires avec des mercenaires ; mais, là, tout déendait de l'art extraordinaire de ces chefs, qui saaient inspirer à des soldats étrangers le courage et vaillance des milices nationales. En outre, n'ouliez pas que la pierre angulaire de l'art militaire st l'infanterie ; c'est dans l'infanterie seule, je vous dis, que gît la force décisive d'une armée, et non ans la cavalerie, ni dans les armes à feu et la poudre, ette inepte invention des temps modernes !

— Vous vous laissez emporter par votre enthouasme, messer Niccolo, répondit le capitaine des nciers, avec un sourire poli ; les armes à feu acquièent chaque jour une importance nouvelle. Les rmées actuelles sont bien mieux outillées que les rmées anciennes. Soit dit sans fâcher votre Grâce, un

escadron de nos chevaliers et gens d'armes français, ou un corps d'artillerie avec trente bombes, aurait repoussé, non seulement une avant-garde, mais toute votre infanterie romaine, fût-elle ferme comme un roc !

— Sophismes, sophismes ! disait messer Niccolo s'échauffant. Je reconnais dans vos paroles, signor, une erreur funeste, au moyen de laquelle les meilleurs militaires de notre siècle pervertissent la vérité. Attendez ! Une horde de Barbares du Nord viendra un jour se frotter aux Italiens, et ceux-ci verront la pitoyable faiblesse des mercenaires. Ils se convaincront du fait que l'artillerie et la cavalerie ne valent rien, comparées à la force que présente une masse d'infanterie correcte ; mais ce sera trop tard. Et comment se peut-il que les gens discutent ainsi, contrairement à toute évidence !

Léonard regardait avec curiosité cet homme, qui parlait de toutes ces choses anciennes comme s'il les eût vues de ses propres yeux.

L'inconnu était vêtu d'un habit de drap rouge foncé d'une coupe majestueuse, avec des plis droits, comme en portaient les hauts et respectables fonctionnaires de la République florentine, les secrétaires d'ambassade par exemple. Mais cet habit avait l'air râpé et sale, l'étoffe montrait la corde aux manches. A en juger par le col de la chemise, qui dépassait l'habit, le linge était d'une fraîcheur douteuse. Les grandes mains noueuses, avec un cal au troisième doigt, comme chez les gens qui écrivent beaucoup, étaient tachées d'encre. Il n'y avait presque rien, dans l'extérieur de cet homme, qui pût inspirer le respect ; il n'était pas encore vieux, mais approchait de la quarantaine ; il était maigre, étroit d'épaules, et les traits durs de son visage anguleux avaient quelque chose de vif et de caractéristique. Il avait de grands yeux gris qui voulaient paraître méchants et sarcastiques, mais dans lesquels brillait parfois une nuance d

timidité, de faiblesse, d'impuissance enfantine.

Messer Niccolo continuait à développer ses théories sur la force militaire de l'infanterie; et Léonard s'étonnait du mélange de vrai et de faux, d'audace infinie et d'imitation servile des anciens, qui se révélait dans les paroles de cet homme. Il n'entendit pas la fin de la dispute, le propriétaire l'ayant fait monter dans la chambre préparée pour lui.

III

Vers le matin la tempête se déchaîna. Le guide refusa de partir, assurant que, par un temps pareil, on ne met ni homme ni bête dehors. L'artiste se vit forcé de passer la journée à l'auberge. Il se rendit dans la salle où messer Niccolo expliquait à un jeune sergent de l'artillerie française, joueur dans l'âme, une règle qu'il disait avoir trouvée dans les lois des mathématiques abstraites, pour gagner aux dés à coup sûr, et pour vaincre ainsi les caprices de la « fortune fornicatrice » : c'est ainsi qu'il s'exprimait. Il exposait son système d'une façon intelligente et éloquente, mais, chaque fois qu'il essayait d'en faire la preuve pratique, il perdait, à son grand étonnement et à la grande joie des auditeurs. Il se consolait d'ailleurs en se disant qu'il avait fait une erreur dans l'application d'une règle parfaitement exacte. Le jeu se termina par une explication inattendue et peu agréable pour messer Niccolo : quand arriva l'heure d'acquitter sa dette, il se trouva que sa bourse était vide et qu'il n'avait pas de quoi payer.

Tard dans la soirée, arriva une célèbre courtisane vénitienne, celle qu'on appelait « la grande pécheresse », Lena Griffa, traînant après elle une énorme quantité de colis et de coffres, avec d'innombrables domestiques, des pages, des garçons d'écurie, des bouffons, des nègres, et différents animaux divertis-

sants. Elle avait failli, jadis, à Florence, succomber sous les attaques de la sainte Armée des Petits Inquisiteurs, formée par le frère Girolamo Savonarole, et n'avait échappé au danger que grâce à de hautes protections.

Deux ans auparavant, suivant l'exemple de beaucoup de ses amies, monna Lena avait dit adieu au monde ; elle s'était transformée en Madeleine repentante et avait pris le voile. Mais la terne chrysalide monacale avait laissé un jour s'envoler un brillant papillon renouvelé. Lena Griffa eut alors une fortune rapide : selon l'habitude des courtisanes de haute volée, la *mammola*, la fille publique vénitienne, s'était composé un arbre généalogique touffu, qui prouvait qu'elle était la fille illégitime du frère du duc de Milan, Ascanio Sforza. A la même époque, elle devint la principale concubine d'un vieux cardinal, à moitié idiot et excessivement riche. C'est chez lui que se rendait maintenant Lena Griffa, venue de Venise pour aller à Fano, où son cardinal l'attendait à la cour de César Borgia.

L'hôtelier se trouvait dans une position difficile : il n'osait pas refuser de loger une dame aussi célèbre, « Sa Révérence », l'amie d'un cardinal, et il n'y avait pas de chambres libres. A la fin, il réussit à s'arranger avec un marchand d'Ancône qui consentit, moyennant un fort rabais sur la somme qu'il aurait dû payer, à aller passer la nuit dans la forge, abandonnant ainsi une assez vaste chambre à coucher qui servirait aux gens de la courtisane. Pour la dame elle-même, on demanda la chambre de messer Niccolo et de ses colocataires, les chevaliers français d'Yves d'Allegre, en leur proposant aussi d'aller coucher dans la forge avec le marchand.

Niccolo se fâcha et commençait à s'exciter, en demandant au propriétaire de l'hôtellerie s'il était dans son bon sens et s'il savait à qui il avait affaire, pour oser se permettre de pareilles impolitesses

nvers des gens convenables, et cela à cause de la prenière coureuse venue. Mais ici intervint l'épouse de 'hôtelier, femme bavarde et d'humeur grondeuse. Elle fit remarquer à Niccolo qu'avant de récriminer t de faire du tapage, il vaudrait mieux qu'il payât e qu'il devait pour sa propre nourriture, le service t les trois chevaux, sans parler des quatre ducats que son mari lui avait prêtés, dans la bonté de son cœur, le vendredi précédent.

Il y avait probablement une part de vérité dans les paroles de cette femme ; car le fait est que Niccolo se ut soudain, baissa les yeux sous le regard accusaeur de l'hôtesse, et se mit évidemment à réfléchir à a manière la plus convenable de céder. « Messer, lui lit Léonard ôtant sa toque et s'adressant à lui avec in sourire aimable, s'il vous était agréable de partager avec moi l'asile qui m'est échu, je considérerais comme un grand honneur pour moi de rendre ce petit service à votre Grâce. »

Niccolo se tourna vers lui avec un certain étonnenent, se troubla encore plus, mais se remit de suite et remercia avec dignité.

Ils passèrent dans la chambre de Léonard ; et l'ariste se mit en devoir de préparer la meilleure place pour son nouveau compagnon.

Plus il l'examinait, plus cet homme étrange lui paraissait curieux et attrayant. Il déclina ainsi son nom et sa qualité, « Niccolo Machiavelli, secrétaire du Conseil des Dix de la République de Florence. »

Trois mois auparavant, la Seigneurie, rusée et prudente, avait envoyé Machiavel pour négocier avec César Borgia, qu'elle espérait jouer, en répondant à toutes ses propositions d'un pacte amical et défensif contre les ennemis communs, Oliverotto, Orsini et Vitelli, par des déclarations de dévouement platoniques et à double sens. En réalité, la République, craignant le duc, désirait ne l'avoir ni pour ami ni pour ennemi. Messer Niccolo Machiavel, privé de

pleins pouvoirs réels, était simplement chargé d
négocier les clauses du libre passage des marchand
florentins à travers les territoires du duc, le long d
l'Adriatique, affaire d'ailleurs très importante pour l
commerce, ce « père nourricier de la République »
ainsi que s'exprimaient les lettres de créance donnée
par les seigneurs à leur représentant.

Léonard se nomma aussi, en ajoutant le titre qu'i
portait à la cour du duc de Valentinois. Ils conver
sèrent, avec cette facilité et cette confiance particu
lières aux gens solitaires et méditatifs, fortement atta
chés à leurs opinions.

— Messer, avoua tout de suite Niccolo, — et cett
franchise plut à Léonard, — j'ai, certes, entendu dir
que vous êtes un grand artiste. Mais je dois vou
informer que je ne comprends rien à la peinture e
que même je ne l'aime pas ; cependant, j'ai entend
dire aussi que le duc de Valentinois vous considérai
comme un grand savant, versé dans les sciences poli
tiques et militaires, et voilà de quoi j'aurais désir
parler un jour avec votre Grâce. Il m'a toujours sembl
que ce sujet est important et digne d'attention ; mai
c'est mon grand cheval de bataille, je le monterai e
n'en descendrai que lorsque vous m'ordonnerez vous
même de me taire. Nos magnifiques seigneurs n
veulent rien savoir en dehors des prix de vente de l
laine et de la soie ; et moi, ajouta-t-il avec un sourir
plein de fierté et d'amertume, moi, que la destinée
déjà tant déformé, comme je ne sais pas discuter d
profits ni de pertes, ni de ce qui concerne le com
merce, je dois choisir entre ces deux choses : ou m
taire, ou parler des affaires de l'État. Je veux étudie
la nature de ces grands corps, appelés république
ou monarchies, sans amour ni haine, sans louang
ni blâme, comme un mathématicien étudie la natur
des nombres. Je sais que c'est dangereux et difficile
car nulle part les gens ne craignent la vérité et n
s'en vengent comme en politique ; mais tout de mêm

veux leur dire la vérité, dussent-ils me brûler sur n bûcher, comme ils l'ont fait de frère Jérôme Savoarole.

Léonard suivait avec un sourire involontaire, sur la gure de Machiavel, les expressions diverses qui s'y nêlaient : le sens prophétique et la légèreté, l'audace 'un écolier et l'étourderie, tandis que, dans les yeux tranges et brillants du secrétaire florentin, s'allumait arfois comme une lueur de folie.

Et l'artiste pensait : « Avec quelle émotion il parle de anquillité, et avec quelle passion d'impassibilité ! »

IV

Ils conversèrent longtemps. Léonard lui demanda, ntre autres choses, comment il avait pu, au cours de discussion tenue le jour précédent avec le capitaine es lanciers, dénier toute importance militaire aux orteresses, à la poudre à canon, aux armes à feu ; 'était-ce pas une simple plaisanterie ?

— Les anciens Romains et les Spartiates, répondit iccolo, ces maîtres infaillibles en l'art militaire, 'avaient aucune idée de la poudre.

— Mais l'expérience et l'étude de la nature ne vous nt-elles pas appris beaucoup, et chaque jour n'aporte-t-il pas quelque chose de nouveau, à quoi les nciens n'osaient même pas songer? s'exclama l'artiste.

Machiavel s'obstinait dans son opinion :

— Je pense, affirma-t-il, que, pour ce qui concerne es affaires civiles et militaires, les peuples nouveaux ombent dans l'erreur en s'éloignant de l'imitation es anciens.

— Une telle imitation est-elle possible, messer Niccolo ?

— Et pourquoi pas ? L'humanité et les éléments, le iel et la terre ont-ils changé de mouvements, d'ordre t de forces, sont-ils autres que dans l'antiquité ?

Et aucun raisonnement ne put le convaincre. Léonard voyait cet homme, audacieux jusqu'à la témérité sur d'autres points, devenir tout à coup aussi superstitieux et timide qu'un pédant scolastique dès qu'il parlait de l'antiquité.

« Il a de grands desseins, mais comment les accomplira-t-il ? » se demanda Léonard, se rappelant involontairement la partie de dés pendant laquelle Machiavel exposait avec tant d'esprit des règles abstraites, ce qui ne l'empêchait pas de perdre dès qu'il essayait de les mettre en pratique.

Il se faisait tard. Chacun dormait depuis longtemps. Tout était tranquille. Seul un grillon chantait dans un coin, et, à travers la cloison de bois, on entendait aller et venir dans la chambre voisine.

Léonard se coucha, après avoir souhaité une bonne nuit à son compagnon ; mais il ne put s'endormir de longtemps ; il regardait Machiavel assidûment penché sur son travail, et tenant à la main une vieille plume d'oie. Il rédigeait, pour les magnifiques seigneurs de Florence, un rapport sur les projets et actions du duc de Valentinois, et, malgré le ton léger et badin qu'il employait, ce mémoire était plein d'une profonde sagesse politique.

Son ombre, projetée sur le mur nu, paraissait énorme, à la lueur du bout de chandelle qui brûlait.

La tête se dessinait avec des traits anguleux et nets : la lèvre inférieure pendante et démesurément longue, le cou mince et le nez en bec d'oiseau. Après avoir terminé son rapport sur la politique de César, Machiavel cacheta les papiers avec de la cire, et, ayant ajouté à la suscription la mention habituelle des lettres pressées : *Cito, citissime, celerissime*, vite, « plus vite, le plus vite possible », il ouvrit un volume de Tite-Live et s'absorba dans son travail favori commencé depuis de nombreuses années : les commentaires qui devaient être plus tard ses *Discours sur les Décades*.

Léonard suivait des yeux l'étrange ombre noire qui

s'accusait sur le mur, dans la lueur mourante de la chandelle. Tandis que l'ombre s'agitait, tressautait avec d'ironiques grimaces, le visage du secrétaire de la République florentine conservait un calme sévère et solennel, comme un reflet de la grandeur de l'ancienne Rome. Seulement, dans la profondeur des yeux et, parfois, au coin des lèvres tortueuses, se glissait une expression de ruse équivoque, amère et moqueuse, presque cynique.

V

Le lendemain matin, l'ouragan s'était calmé. Aux vitres gelées, d'un vert trouble, le soleil scintillait comme au travers de pâles émeraudes. Les champs et les collines couverts de neige, aussi légère qu'un duvet, brillaient d'un éclat aveuglant sous le ciel bleu.

Lorsque Léonard s'éveilla, son compagnon n'était déjà plus dans la chambre. L'artiste descendit à la cuisine où un grand feu flambait dans l'âtre. Il ordonna au guide de seller les mules et se mit à table, afin de prendre des forces pour le voyage. A côté de lui, messer Niccolo, extrêmement agité, s'entretenait avec deux nouveaux venus. L'un d'eux était un courrier de Florence ; l'autre, un jeune homme, d'une tenue élégante et impeccable, avec une figure assez ordinaire, rappelant celles qu'on peut voir souvent dans une foule : c'était un certain messer Lucio, neveu, Léonard l'apprit plus tard, de François Vettori, citoyen distingué, qui avait de grandes relations et se montrait bien disposé envers Machiavel ; le jeune homme était un parent du gonfalonier de Florence, Pierre Soderini. Se rendant à Ancône pour des affaires de famille, Lucio s'était chargé d'aller chercher Niccolo en Romagne et de lui remettre une lettre de la part de ses amis florentins. Il était arrivé avec le courrier.

— C'est en vain que vous vous inquiétez, messe
Niccolo! disait Lucio. L'oncle Francesco assure qu
l'argent sera bientôt expédié. Jeudi passé encore, le
seigneurs lui ont promis...

— Messer, interrompit Machiavel d'un ton irrité
j'ai deux serviteurs et trois chevaux qu'il m'est impos
sible de nourrir avec les promesses des Magnifique
Seigneurs. A Imola, j'ai reçu soixante ducats et j'e
devais soixante-dix. Si de bonnes gens ne s'étaien
montrés compatissants, le secrétaire de la Républiqu
de Florence serait mort de faim. En vérité, les sei-
gneurs s'occupent comme il convient de l'honneu
de la ville, en obligeant leur homme de confiance
emprunter les ducats par trois ou quatre à la fois
une cour étrangère!

Il savait que ses plaintes étaient vaines. Mais cel
lui était égal, pourvu qu'il pût exhaler l'amertum
qui bouillonnait dans son cœur. Il n'y avait presqu
personne à la cuisine. On pouvait parler librement

— Notre concitoyen, messer Léonard de Vinci (l
gonfalonier doit le connaître) continua Machiavel e
désignant l'artiste — Lucio salua poliment — messe
Léonard a été témoin, hier encore, des insultes aux
quelles je suis en butte. J'exige, vous entendez, je n
demande pas, j'exige ma démission! conclut-il e
s'excitant de plus en plus, et croyant évidemment, e
la personne du jeune Florentin, avoir devant lui tout
la Magnifique Seigneurie. Je suis pauvre! Mes affaire
sont en désordre! Enfin, je suis malade! Si cela con
tinue ainsi, on me ramènera chez moi dans un cer
cueil! En outre, j'ai fait déjà ici tout ce qu'il m'étai
possible de faire avec les pouvoirs dont je suis nanti
et ce n'est plus la peine que je reste davantage. D'ai
leurs, j'ai écrit à votre oncle...

— Mon oncle, répliqua Lucio, fera pour vous, mes
ser, tout ce qui est en son pouvoir; mais voilà le ma
heur : le Conseil des Dix considère vos rapport
comme si indispensables à la prospérité de la Répu

lique, qu'il ne veut même pas entendre parler de otre démission. « C'est un homme unique, disent-ils, oreille et l'œil de notre République. » Je puis vous ssurer, maître Niccolo, que vos lettres ont un mmense succès à Florence. Tout le monde est ravi le l'élégance et de la facilité de votre style ; et quand ous écrivez sur le ton de la plaisanterie, c'est une oie générale.

— Ah ! c'est donc cela ! s'exclama Machiavel, et sa igure s'altéra tout à coup. Maintenant je comprends out. Mes lettres sont du goût des seigneurs. Dieu nerci, messer Niccolo sert au moins à quelque chose ! La joie est générale, daignez le remarquer, on appréie l'élégance de mon style, pendant que je vis ici comme un chien, que je gèle, que je meurs de faim et tremble de fièvre, que je subis des humiliations de out genre et que je me débats comme un poisson sur la glace ; tout cela pour la prospérité de la République, que le diable emporte avec son gonfalonier !

Il se répandit en injures grossières. Une colère impuissante l'envahissait, à l'idée de ces chefs qu'il méprisait et dont il était le serviteur.

Désireux de changer la conversation, Lucio remit à Niccolo une lettre de sa jeune femme, monna Marietta.

Machiavel parcourut les quelques lignes tracées d'une grosse écriture maladroite et enfantine, sur du papier gris :

« J'ai entendu raconter, écrivait entre autres choses Marietta, que les fièvres et d'autres maladies sévissent dans les pays où vous êtes. Vous pouvez vous représenter dans quel état je vis. Mes pensées ne vous quittent ni jour ni nuit. Grâce à Dieu, le petit garçon est bien portant. Il commence à vous ressembler d'une façon étonnante, et c'est pourquoi il me paraît beau. Et il est vif et joyeux, comme s'il avait déjà un an. Ne nous oubliez pas, mais revenez vite, je vous en prie instamment ! Au nom de Dieu, revenez ! Et, en attendant, que Dieu, la Sainte Vierge Marie et le tout-

puissant saint Antoine (que je prie journellement de vous conserver en bonne santé) vous gardent... »

Léonard remarqua que, pendant que Machiavel lisait cette lettre, son visage s'illuminait d'un bon et tendre sourire, dont l'imprévu étonnait sur ces traits accusés et anguleux. Mais ce sourire disparut aussitôt ; haussant les épaules avec mépris, il froissa la lettre, la mit dans sa poche et grommela d'un ton irrité :

— D'ailleurs, qui est-ce qui a éprouvé le besoin de répandre des bruits au sujet de ma maladie ?

— Il n'y avait pas moyen d'en faire mystère, répondit Lucio. Chaque jour, monna Marietta se rendait à la maison d'un de vos amis, ou chez l'un des membres du Conseil des Dix ; elle questionnait, essayant de savoir où vous étiez et ce que vous deveniez...

— Ah ! oui, je sais bien, ne m'en parlez pas, je n'ai pas de chance avec elle !

Il fit un geste impatient de la main et ajouta :

— On doit confier les affaires d'Etat à des célibataires ! Il faut choisir : une femme ou la politique !

Et, s'étant un peu détourné, il continua, d'une voix animée et perçante :

— Vous n'avez pas l'intention de vous marier, jeune homme ?

— Pas pour le moment, messer Niccolo, répondit Lucio.

— Ne faites jamais, jamais cette bêtise, entendez-vous ! Que Dieu vous en préserve ! Se marier, messer, équivaut à chercher une anguille dans un sac rempli de serpents. La vie conjugale est un fardeau fait pour les épaules d'Atlas, et non pas pour celles d'un simple mortel. N'est-ce pas, messer Leonardo ?

Léonard le regardait, et devina que Machiavel aimait monna Marietta d'une tendresse profonde, mais qu'il avait honte de cet amour, et qu'il le dissimulait sous un masque de cynisme.

L'hôtellerie se vidait. Les voyageurs, levés de bon matin, étaient partis dans différentes directions. Léo-

nard se préparait à se mettre en route. Il invita Machiavel à l'accompagner. Mais celui-ci hocha la tête et lui répondit tristement qu'il se voyait obligé d'attendre de l'argent de Florence, afin d'acquitter sa note et de pouvoir louer des chevaux. Alors Léonard le pria instamment d'accepter un peu d'argent, à titre de prêt ; et Machiavel consentit, après beaucoup d'hésitations, à recevoir de lui trente ducats.

VI

Ils partirent. La matinée était calme et douce, d'une tiédeur printanière au soleil et d'une fraîcheur parfumée et glacée à l'ombre. La neige épaisse, aux reflets bleus, craquait sous les sabots des chevaux et des mules. Entre les collines blanches scintillait une mer hivernale d'un vert pâle, où passaient des voiles jaunes inclinées, semblables à des ailes de papillons dorés.

Niccolo plaisantait, bavardait et riait. Chaque détail du paysage ou des rencontres faisait naître en lui des réflexions plaisantes ou mélancoliques.

Vers midi, ils arrivèrent aux portes de la ville de Fano. Toutes les maisons étaient pleines de soldats, de capitaines et de gentilshommes du parti de César. Grâce à sa qualité d'architecte de la cour, Léonard obtint deux chambres donnant sur la place, près du palais. Il en offrit une à son compagnon de voyage, car il était difficile de trouver un autre local.

Machiavel alla aux renseignements et en revint avec une grave nouvelle : le principal lieutenant du duc, don Ramiro de Lorqua, avait été exécuté. Le matin du jour de Noël, le 25 décembre, le peuple avait vu sur la Piazzetta, entre le château et la Rocca Cesena, son corps décapité, gisant dans une mare de sang : à côté de lui, une hache, et sur une lance, fichée en terre, la tête coupée.

— Personne ne connaît les causes de l'exécution, conclut Niccolo. Mais maintenant, il n'est question que de cela dans toute la ville. Et les opinions sont très curieuses. Je suis entré chez vous à dessein. Allons donc sur la place écouter ce qu'on raconte !

Devant l'antique cathédrale San-Fortunato, la foule attendait la sortie du duc. Il devait passer là pour se rendre au camp, où avait lieu la revue des troupes. On parlait de l'exécution du lieutenant. Léonard et Machiavel se mêlèrent à la foule.

— Expliquez-moi, mes amis, je ne comprends pas, s'informa un jeune artisan à la figure débonnaire et bête, pourquoi disait-on qu'il aimait le lieutenant plus que tous les autres gentilshommes ?

— C'est pourquoi il a châtié celui qu'il aimait, dit d'un ton sentencieux un beau marchand, d'apparence respectable, portant une pelisse de petit-gris. Don Ramiro avait trompé le duc. Il oppressait le peuple en son nom, faisait mourir les gens dans les tortures ou dans les prisons, se livrait à mille exactions. Et, devant le duc, il se faisait passer pour un agneau. Il pensait qu'on n'en saurait rien. Mais il n'en a pas été ainsi. L'heure a sonné, la longue patience du souverain était à bout ; — et il n'a pas fait grâce à son premier gentilhomme, quand il s'est agi de la prospérité du peuple. Maintenant, vous verrez, tous ceux dont la conscience est troublée vont baisser la tête. Ils s'aperçoivent que son courroux est terrible et son jugement équitable. Il fait grâce aux humbles et abat les orgueilleux.

Un moine cita les paroles de l'Apocalypse : « Tu les paîtras avec un sceptre de fer. »

— Oui, oui, il faudrait tous les frapper d'un sceptre de fer, les fils de chiens, les oppresseurs du peuple !

— Il sait punir, il sait pardonner.

— Il est impossible d'avoir un meilleur prince.

— C'est vrai, prononça un paysan. Le Seigneur a pris en pitié la Romagne, c'est visible. Auparavant,

on vous écorchait, morts ou vifs; les impôts et les contributions nous ruinaient. C'est seulement sous le duc de Valentinois, — que Dieu le conserve en bonne santé ! — qu'on a pu respirer un peu.

— Il protège l'orphelin et console la veuve, ajouta le moine.

— Il a vraiment pitié du peuple !

— Il ne fait de tort à personne !

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! bégaya une vieille mendiante infirme en pleurant d'attendrissement. Tu es notre père, notre bienfaiteur, notre nourricier. Que la Mère et la Reine des Cieux te protègent, ô notre clair soleil !

— Entendez-vous, entendez-vous ? chuchota Machiavel à l'oreille de son compagnon. La voix du peuple est la voix de Dieu. Je l'ai toujours dit : il faut être dans la plaine pour voir la montagne, il faut descendre parmi le peuple pour connaître le souverain.

Les trompettes commençaient à jouer. La foule s'agitait.

— C'est lui... c'est lui... il vient... regardez...

Les gens se haussaient sur la pointe des pieds et tendaient le cou. Des têtes curieuses apparaissaient aux fenêtres. Des jeunes filles et des jeunes femmes aux regards amoureux, accouraient aux balcons et aux loggias, afin de voir passer leur héros, « le César blond et beau », *Cesare biondo e bello*. C'était une occasion rare, car le duc ne se montrait presque jamais au peuple.

D'abord venaient des musiciens qui faisaient un bruit assourdissant avec leurs cymbales. Ensuite la garde romagnole du duc, portant des hallebardes, et choisie parmi les plus beaux jeunes hommes ; ils étaient casqués et cuirassés de fer, et vêtus d'un habit dont la moitié droite était jaune, et la moitié gauche, rouge. Niccolo ne pouvait assez admirer l'harmonie, réellement digne de l'ancienne Rome, de

ce corps créé par César. Après la garde, venaient les pages, en pourpoints de brocart d'or, avec des pèlerines de velours ponceau dont la broderie, d'or aussi, figurait des feuilles de fougère ; les gaines et les ceinturons des glaives étaient en écailles de serpent, avec des agrafes représentant sept têtes de vipères, dressant leur dard venimeux vers le ciel : c'était l'écusson du duc. Le mot « Cæsar » barrait les poitrines, brodé en argent sur soie noire. Ensuite venaient les gardes du corps du duc, les stradiotes albanais en turbans verts, armés de yatagans recourbés.

Le *maestro del campo*, le maître de camp Barthelemy Capranica, tenait haut en l'air le glaive nu du porte-épée de l'Église romaine. Après lui, sur un étalon berbère au poil noir, venait enfin le souverain de la Romagne : César Borgia, duc de Valentinois, vêtu d'un manteau de soie bleu pâle, parsemé de lis blancs, rehaussés de perles fines : les lis de France. Sa cuirasse de bronze était lisse comme un miroir, et ornée d'une gueule de lion terrassé; son casque représentait une sorte de monstre marin ou de dragon, dont les ailes se terminaient en pointes aiguës.

Le visage de César — il avait alors vingt-six ans — avait maigri et s'était décharné depuis l'époque où Léonard l'avait vu à Milan pour la première fois, à la cour de Louis XII. Les traits avaient pris de la dureté. Les yeux, d'un éclat bleu noir comme de l'acier, lançaient des regards plus fermes et plus impénétrables. Les cheveux blonds, toujours épais, et la barbiche divisée en deux, étaient devenus plus foncés. Le nez allongé rappelait un bec d'oiseau de proie. Mais une sérénité parfaite régnait, comme auparavant, sur cette physionomie impassible, avec, en outre, une expression d'audace encore plus impétueuse, effrayante de finesse, comme une lame effilée et nue.

Derrière le duc venaient l'artillerie, la meilleure de toute l'Italie, et les machines de guerre. Traînées par des bœufs, elles roulaient avec un bruit sourd et un fra-



César Borgia

(Florence, musée des Offices).

cas inquiétant qui se mêlaient au son des trompettes et des cymbales. Dans les rayons écarlates du soleil couchant, les canons, les cuirasses, les casques, les lances, dardaient des éclairs ; et il semblait que César s'en allât tout droit, comme un triomphateur, dans la royale pourpre de ce crépuscule d'hiver, vers l'astre énorme, bas et sanglant.

La foule contemplait le héros, silencieuse, retenant sa respiration, désirant mais n'osant le saluer de ses cris, plongée dans une vénération pareille à de l'effroi. Les larmes coulaient le long des joues de la vieille mendiante.

— Saints anges !... Mère divine, bégayait-elle, en faisant un signe de croix. Le Seigneur m'a tout de même permis de voir ta claire figure... ô notre soleil rouge !

Et l'épée étincelante, remise par le pape à César pour la défense de l'Église, lui paraissait être le glaive de feu de l'archange Michel lui-même...

Léonard sourit involontairement en remarquant que l'expression de ravissement débonnaire était pareille sur les visages de Niccolo et de la pauvresse à demi folle.

— Et voulez-vous connaître mon opinion à propos de l'exécution de don Ramiro? dit Niccolo lorsqu'ils furent rentrés chez eux. Avant que le duc l'eût conquise, la Romagne, comme vous le savez, subissait le joug d'une foule de tyranneaux ; elle était en proie aux révoltes, aux pillages, aux violences. Afin d'y mettre ordre d'un seul coup, César nomma lieutenant principal son fidèle et sage serviteur, don Ramiro de Lorqueva. Celui-ci réprima toute agitation par des exécutions féroces et rétablit un ordre parfait dans le pays. Lorsque le souverain vit que le but était atteint, il ordonna de se saisir du lieutenant, sous prétexte de corruption ; il le fit décapiter, et fit exposer son corps sur la place. Cet horrible spectacle a satisfait le peuple

et, en même temps, l'a effrayé. Et le duc retire trois avantages de cette action : d'abord, il déracine l'ivraie des dissentiments ; ensuite il profite des bons fruits de la cruauté de son lieutenant, tout en rejetant la responsabilité sur celui-ci, et en se lavant les mains des atrocités commises soi-disant à son insu ; enfin, en sacrifiant au peuple son serviteur préféré, il donne l'exemple d'une haute et incorruptible justice.

VII

De bonne heure, le lendemain matin, arriva un camérier du palais pour inviter Léonard à se rendre chez Son Altesse le même jour, et pour s'informer si l'architecte du duc était content du logement qu'on lui avait préparé. Il lui remit aussi, avec les compliments de son maître, un cadeau se composant, selon l'habitude hospitalière de cette époque, de provisions de ménage : un sac de farine, un petit tonneau de vin, un mouton, huit paires de chapons et de poules, deux grandes torches, trois paquets de chandelles de cire, et deux caisses de gâteaux. En voyant les attentions de César pour Léonard, Niccolo lui demanda de parler de lui au duc, et de lui faire obtenir une audience.

A onze heures du soir, heure de réception habituelle du prince, Léonard se dirigea vers le palais.

La manière de vivre de César était étrange. Lorsque les envoyés de Ferrare se plaignirent au pape de ne pouvoir parvenir à être reçus, Sa Sainteté leur répondit qu'elle n'était elle-même pas contente de la conduite de son fils, qui changeait le jour en nuit, et remettait à deux ou trois mois les audiences d'affaires.

Son temps se partageait ainsi : hiver comme été, il se couchait à quatre ou cinq heures du matin ; pour lui, l'aurore ne commençait à poindre qu'à trois heures de l'après-midi et le soleil ne se levait qu'à

quatre heures ; il se levait lui-même à cinq, dînait aussitôt, couché parfois sur son lit, et s'occupait d'affaires pendant le dîner ou après. Il entourait toute sa vie d'un mystère impénétrable, non seulement par habitude de dissimuler, mais aussi par calcul.

Il sortait rarement du palais, et presque toujours masqué. Il se montrait au peuple dans les jours de grande solennité ; à l'armée, au moment de la bataille, dans les minutes de péril extrême ; c'est pourquoi chacune de ses apparitions frappait comme celle d'un demi-dieu. Il aimait à étonner, et y réussissait admirablement.

Des bruits incroyables couraient au sujet de sa générosité. Pour l'entretien du capitaine général de l'Église, c'était à peine assez de l'or qui, de toute la chrétienté, ruisselait dans le trésor de Saint-Pierre. Les envoyés assuraient à leurs souverains qu'il ne dépensait pas moins de dix-huit cents ducats par jour. Lorsque César passait dans les rues des villes, la foule courait après lui, sachant que ses chevaux étaient ferrés d'argent et que les fers, fixés d'une manière spéciale, se détachaient assez facilement pour être perdus à dessein en route, et servir de cadeaux au peuple.

On racontait des merveilles à propos de sa force corporelle ; une fois, disait-on, pendant un combat de taureaux, à Rome, le jeune César, alors cardinal de Valence, avait fendu d'un seul coup de sabre le crâne de l'animal.

Depuis quelques années, le « mal français » avait ébranlé, mais non détruit sa santé.

En même temps, il était un cavalier accompli, et lançait des modes nouvelles. Une nuit, pendant les fêtes du mariage de sa sœur Lucrèce, abandonnant le siège d'une forteresse, il arriva directement du camp au palais du fiancé, Alphonse d'Este, duc de Ferrare ; vêtu de velours noir et masqué de noir, il parcourut la foule des invités sans être reconnu, salua, puis, lorsqu'on lui eut fait place, se mit à danser, seul, au

son de la musique, et fit quelques tours dans la salle avec une légèreté si élégante qu'aussitôt tous le reconnurent. « César, César, l'unique César ! » ces mots couraient, en un murmure ravi, dans la foule. Sans prêter d'attention ni aux invités, ni à l'hôte, il prit la fiancée à l'écart, et, se penchant vers elle, se mit à lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Lucrèce baissa les yeux, rougit, puis pâlit et devint encore plus belle, encore plus délicate et blanche, semblable à une perle fine. Peut-être était-elle innocente, mais elle était faible, et infiniment soumise à la terrible volonté du frère, soumise jusqu'à l'inceste même, assurait-on.

Il ne s'inquiétait que d'une chose : c'est qu'il n'y eût point de preuves flagrantes. Peut-être les rumeurs exagéraient-elles les crimes du duc, peut-être la réalité était-elle pire que ces rumeurs ? En tout cas, il savait comment effacer jusqu'aux moindres traces de ses actes.

Le vieil Hôtel de Ville gothique de Fano servait de palais à Son Altesse.

Après avoir traversé une vaste antichambre, triste et froide, qui servait de salle de réception aux visiteurs peu importants, Léonard pénétra dans une étroite pièce intérieure où se trouvait la suite du duc. On parlait à demi-voix : la proximité du souverain se faisait sentir au travers des murs.

Un petit vieillard chauve, le malchanceux envoyé de Rimini, qui attendait déjà depuis trois mois son audience, dormait dans un coin, fatigué sans doute par de nombreuses nuits blanches.

Parfois une porte s'entr'ouvrait, le secrétaire Agapito passait la tête d'un air soucieux, les lunettes sur le nez et la plume derrière l'oreille, et invitait à entrer chez Son Altesse quelqu'une des personnes présentes.

A chacune de ses apparitions, l'envoyé de Rimini frissonnait maladivement, se soulevait à demi ; puis voyant que son tour n'était pas encore venu, poussait

un profond soupir et reprenait son sommeil interrompu. Léonard n'attendit pas longtemps, à peine une heure.

Par la porte entr'ouverte, apparut la tête du secrétaire Agapito. Il fit un signe à l'artiste.

Traversant un long corridor obscur, occupé par des gardes du corps et des soldats albanais, Léonard arriva dans la chambre à coucher du duc; cette pièce, très agréable, avait deux de ses murs tendus de tapisseries de soie, représentant une chasse à la licorne. Au plafond, des moulures reproduisaient les amours de la reine Pasiphaé et du taureau. Le bœuf héraldique de la famille des Borgia se répétait sur tous les ornements de la chambre avec les tiares à trois couronnes et les clefs de saint Pierre.

La pièce était surchauffée. Dans la cheminée de marbre flambaient des rameaux de genévrier embaumé, et l'huile brûlant dans les lampes était mélangée d'essence de violettes : César aimait les parfums.

Selon son habitude, il était étendu tout habillé sur une couche basse, sans rideaux, placée au milieu de la chambre. Deux positions du corps lui étaient habituelles : couché, ou à cheval. Immobile, impassible, accoudé à un coussin, il suivait de l'œil deux courtisans jouant aux échecs, près de son lit, sur une petite table de jaspe, et écoutait un rapport du secrétaire : car il possédait la faculté d'appliquer, à la fois, son attention à différents sujets. Perdu dans ses méditations, il roulait d'une main à l'autre, d'un mouvement lent et monotone, la petite boule d'or remplie de parfums qui ne le quittait jamais, pas plus que son poignard en acier de Damas.

VIII

Il reçut Léonard avec la grâce ensorcelante qui lui était propre. Il ne lui laissa pas fléchir le genou, lui

tendit amicalement la main, et le fit asseoir dans u fauteuil.

Il l'avait appelé pour le consulter au sujet de plans de Bramante pour le nouveau monastère de l ville d'Imola, appelé « monastère de Valentinois » ainsi que la riche chapelle, l'hôpital et l'hospice. L duc désirait élever ces magnifiques institutions d bienfaisance comme un souvenir durable de sa cha rité chrétienne.

Agapito présenta au souverain une collection d'ode flatteuses dont l'auteur était le poète de la cour, Fran cesco Uberti. Son Altesse les reçut avec bienveillanc et ordonna de récompenser largement le poète.

Ensuite, comme il exigeait qu'on lui apportât no seulement les pièces louangeuses, mais aussi le satires, le secrétaire lui remit une épigramme d poète napolitain Mancioni, qui avait été arrêté à Rom et enfermé au Fort Saint-Ange ; c'était un sonne rempli de cruelles injures, où César était appel « mulet, rejeton d'une fornicatrice et d'un pape turc, incestueux, fratricide et impie ».

— Qu'ordonne Votre Altesse au sujet de ce vaurien demanda Agapito.

— Laisse cela jusqu'à mon retour ! dit doucemen le duc. Je le punirai moi-même, et lui enseignerai l politesse !

La façon dont César « enseignait la politesse » au écrivains était bien connue : pour des offenses moin graves que ce sonnet, il leur faisait trancher le mains et percer la langue d'un fer rouge. Le rappo terminé, le secrétaire s'éloigna.

Alors arriva l'astrologue de la cour, Valguglio, po teur d'un nouvel horoscope. Le duc l'écouta ave attention, presque respectueusement, car il croyait l'infaillibilité des augures, à la puissance des étoile

Congédiant d'un signe de la main l'astrologue, il s tourna ensuite vers l'architecte de la cour.

Léonard déploya devant lui des plans militaires

les cartes. Ce n'étaient pas seulement les observa-ions du savant, expliquant la structure du sol, le partage des eaux, l'origine des rivières, mais c'était l'œuvre d'un grand artiste ; le tableau des lieux était pris pour ainsi dire à vol d'oiseau. César se plongea ans la contemplation des plans ; il demandait par-ois des explications. Son visage exprimait la satis-action. Il leva enfin les yeux sur Léonard, lui tendit a main avec un sourire plein de bienveillance et de éduction.

— Je te remercie, Léonard. Sers-moi toujours omme tu m'as servi jusqu'à présent, et je saurai t'en écompenser !

— Es-tu bien ? ajouta-t-il, soucieux. Es-tu content e tes appointements ? Peut-être as-tu un désir quel-onque ? Tu sais que je serai heureux d'exaucer cha-une de tes prières.

Léonard, profitant de l'occasion, parla en faveur de esser Niccolo.

César haussa les épaules avec un sourire.

— Quel homme étrange que ce Niccolo ! Il demande ne audience, puis, quand je le reçois, il ne me parle rien. Et dans quel but m'a-t-on envoyé cet origi-l ? A propos, j'ai entendu dire qu'il avait commencé livre sur la politique et les affaires d'État ?... lons ! je le recevrai peut-être... plus tard...

Il se faisait tard, trois heures du matin allaient nner. On apporta au duc un léger souper composé un plat de légumes, d'une truite, d'un peu de vin anc ; en vrai Espagnol, il se distinguait par une ande sobriété.

L'artiste prit congé. César le remercia encore une s pour les plans militaires, avec une amabilité armante, et ordonna à trois pages de le recon-ire chez lui aux flambeaux, en signe d'honneur.

Léonard raconta son audience à Machiavel.

Lorsqu'il eut appris que l'artiste avait relevé le plan s environs de Florence pour le duc, Niccolo s'effraya.

— Comment ? vous, un citoyen de la République pour le pire ennemi de votre patrie !

— Je supposais, répliqua l'artiste, que César étai considéré comme notre allié !

— Considéré ! s'exclama le secrétaire de Florence et dans ses yeux brillait le mécontentement. Ignorez vous donc, messer, que si cette circonstance arrive être connue des Magnifiques Seigneurs, ils peuven vous accuser de trahison ?

— Est-ce possible ! s'étonna candidement Léonard Seulement, n'allez pas croire... Niccolo, je ne connai rien à la politique... je suis comme un aveugle...

Ils se regardèrent dans les yeux, en silence ; e soudain, ils comprirent tous deux qu'en ces chose ils différaient jusqu'au plus profond de leurs cœurs e qu'à jamais ils seraient d'irréconciliables étranger l'un pour l'autre : pour l'un, la patrie, pour ains dire, n'existait pas ; l'autre l'aimait, selon sa propr expression, « plus que son âme ».

IX

Cette même nuit, Niccolo partit sans dire pourquo ni où il allait.

Il revint dans l'après-midi du lendemain, fatigu et transi de froid, entra dans la chambre de Léonar ferma soigneusement la porte, et lui annonça qu' désirait depuis longtemps déjà s'entretenir avec lu d'une affaire qui exigeait le plus profond secret. Voi ce qu'il raconta.

Une fois, il y avait de cela trois ans, dans un lie désert de la Romagne, entre Cervia et Porto Cesen tico, des cavaliers masqués et armés avaient attaqu dans l'obscurité un détachement de cavalerie q conduisait d'Urbin à Venise madonna Dorothée, femme de Baptiste Caracciolo, capitaine de l'infa terie de la Sérénissime République. Ils l'avaient enl

vée, ainsi que sa cousine Marie, une jeune fille de quinze ans, novice dans un couvent d'Urbin ; on les avait fait monter à cheval et on les avait emmenées. A partir de ce jour, Dorothée et Marie avaient disparu ; et jamais plus on n'avait eu de leurs nouvelles.

Le Conseil et le Sénat de Venise adressèrent à Louis XII, au roi d'Espagne et au pape, des plaintes contre le duc de Romagne, en l'accusant de l'enlèvement de Dorothée. Mais il n'y avait pas de preuves ; et César répondit qu'il ne savait rien de cette affaire.

Le bruit courait que madonna Dorothée s'était vite onsolée, qu'elle suivait le duc dans toutes ses expé-itions, et ne pleurait pas trop son mari.

Marie avait un frère, messer Dionisio, un jeune apitaine qui était au service de Florence, et campait lors à Pise. Il arriva en Romagne sous un faux nom, e présenta au duc, gagna sa confiance, pénétra dans a forteresse de Cesena et s'enfuit avec Marie, dégui-ée en garçon. Mais, poursuivis, ils furent arrêtés à a frontière des états de Pérouse. On tua le frère. Marie fut de nouveau enfermée dans la forteresse.

Machiavel, en qualité de secrétaire de la République orentine, s'était occupé de cette affaire. Messer Dionisio était devenu son ami, lui avait confié le secret e son audacieuse entreprise, et lui avait raconté tout e que lui avaient dit de sa sœur les geôliers, qui la onsidéraient comme une sainte.

Lorsque César fut las de Dorothée, il porta son tention sur Marie. Le célèbre vainqueur de femmes ensait que son amour serait vite partagé.

Mais il s'était trompé. Sa volonté rencontra, dans le eur de cette enfant, une résistance invincible. On sait que le duc allait souvent, ces derniers temps, ans la cellule de la prisonnière, et restait longtemps, ul avec elle ; mais ce qui se passait dans ces entre-ues était un secret pour tous.

Pour conclure, Niccolo déclara qu'il était disposé à

sauver Marie; et il demanda son aide à Léonard, qui la lui accorda. Ensemble, ils concertèrent un plan d'évasion. Ils fixèrent la fuite de Marie au 30 décembre; à cette date le duc devait quitter Fano.

Deux jours auparavant, un des geôliers, qu'ils avaient corrompu, accourut, tard dans la soirée, les informer qu'ils étaient menacés d'une dénonciation; mais Niccolo refusa d'y attacher grande importance, disant qu'il n'y avait pas à s'inquiéter. Il était, de nouveau, sans argent, de mauvaise humeur, et se plaignait de tout.

— Quelle maudite vie! répétait-il. Si Dieu ne me prend pas en pitié, je crois que je vais tout quitter, les affaires, monna Marietta et le petit garçon, car je ne suis qu'une charge pour eux; qu'ils s'imaginent que je suis mort, je m'enfuirai au bout du monde, je me cacherai dans un trou quelconque où personne ne me connaîtra. Je m'engagerai comme secrétaire, ou bien j'enseignerai l'alphabet aux enfants dans quelque école de village, afin de ne pas crever de faim, jusqu'à ce que je sois complètement abruti et que j'aie perdu conscience de mon état; car il n'y a rien de plus terrible, mon ami, que de sentir qu'on est fort, qu'on aurait pu accomplir quelque chose, mais qu'on ne fait rien, que mourir peu à peu, sottement, jour après jour!

A la veille de la date fixée, Niccolo se rendit dans un bourg voisin, afin de tout préparer définitivement pour la fuite de Marie. Léonard devait le rejoindre le matin même.

Resté seul, il attendait de mauvaises nouvelles d'une minute à l'autre, ne doutant plus maintenant que l'affaire ne se terminât par un échec stupide comme une polissonnerie d'écoliers.

Un terne matin d'hiver pointait aux fenêtres. On frappa à la porte. L'artiste ouvrit. Niccolo entra, pâle et défait.

— C'est fini, prononça-t-il, en tombant d'épuise

ment sur une chaise. Ce matin, avant l'aurore, on a trouvé Marie sur le plancher de la prison, la gorge tranchée...

— Qui est le meurtrier? demanda l'artiste, épouvanté.

— On ne sait pas; mais à en juger par l'aspect des plaies, ce n'est pas le duc. On dit qu'elle s'est tuée elle-même.

— Ce n'est pas possible! Une jeune fille comme celle-là !

— Tout est possible, continua Niccolo, vous ne le connaissez pas encore, ce duc...

Il s'arrêta et pâlit, mais reprit, dans un élan irrésistible :

— Cet homme est capable de tout! Il aura su amener cette sainte à porter la main sur elle-même...

— Auparavant, ajouta-t-il, quand elle n'était pas encore aussi surveillée, je l'ai vue deux fois. Elle était mince et fine comme un brin d'herbe. Une figure d'enfant. Des cheveux rares et blonds comme le lin. Elle n'était pas particulièrement belle. Comment a-t-elle pu séduire le duc? Oh ! messer Léonard, si vous saviez quelle enfant aimable et digne de pitié c'était !

Niccolo se détourna et il sembla à l'artiste que des larmes brillaient à ses cils.

X

Le 30 décembre, à l'aurore, les principales forces militaires du duc de Valentinois, environ dix mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, quittèrent Fano et disposèrent leur camp sur le chemin de Sinigaglia, au bord de la rivière Métaure, en attendant le duc, qui devait sortir le lendemain, 31 décembre, jour choisi par l'astrologue Valguglio, en qui César avait toute confiance.

Après avoir conclu la paix avec le duc, les conspi-

rateurs de Maggione, d'accord avec lui, préparaient une expédition commune contre Sinigaglia. La ville se rendit; cependant le gouverneur déclara qu'il n'ouvrirait les portes à personne d'autre qu'au duc. Les anciens ennemis de ce dernier, ses alliés maintenant, pressentant quelque chose de funeste, refusèrent l'entrevue à la dernière minute. Mais César les trompa encore une fois, et les tranquillisa, les « ravit par des flatteries, — ainsi que le dit plus tard Machiavel, — semblable au basilic qui enchante sa victime par de doux accents ».

Niccolo, qui brûlait de curiosité, ne voulut pas attendre Léonard et il s'arrangea immédiatement pour suivre le duc.

Quelques heures plus tard, le peintre partit seul.

La route allait au sud, et depuis Pesaro, suivait le bord de la mer. A droite, il y avait des montagnes dont le pied arrivait parfois si près de la grève, qu'il restait à peine un étroit passage pour le chemin.

Le jour était gris et calme. La mer grise aussi, unie comme le ciel. L'air immobile semblait sommeiller. Le croassement des corbeaux annonçait le dégel. Un crépuscule précoce tombait, en même temps que des gouttes de pluie glacée ou de neige fondue.

Les tours de briques rouge foncé de Sinigaglia apparurent.

La ville était comprimée entre deux bornes, l'eau et les montagnes. Après avoir atteint la rivière Misa, le chemin tournait brusquement à gauche. Là il y avait un pont, construit obliquement sur la rivière, et aboutissant aux portes de la ville. Devant ces portes, des maisonnettes basses du faubourg formaient une petite place, ceinte en grande partie de hangars, appartenant à des marchands vénitiens.

A cette époque, Sinigaglia était un immense marché à demi oriental, où les négociants de l'Italie échangeaient leurs produits contre ceux des Turcs, des Arméniens, des Grecs, des Perses, des Slaves du Mon

;énégro et de l'Albanie. Mais ce jour-là les rues, même es plus fréquentées, étaient désertes. Léonard ne rencontra personne, sauf des soldats. On voyait partout les traces de pillage : les vitres brisées aux fenêtres, es serrures et les verrous arrachés, les portes enfoncées, les ballots de marchandises jetés de tous côtés. On respirait une odeur de brûlé. Les bâtiments incendiés fumaient encore et, dans les coins des palais, on pouvait voir, attachés à de grosses boucles, des corps le pendus.

Il faisait sombre lorsque Léonard aperçut, à la umière des torches César qui se trouvait sur la place principale de la ville, au milieu de son armée. Il faisait comparaître les soldats coupables de pillage. Messer Agapito lisait la sentence, et, sur un signe de César, on menait les condamnés à la potence.

Au moment où l'artiste cherchait des yeux, parmi a foule des courtisans, quelqu'un à qui il pût demander ce qui s'était passé, il aperçut le secrétaire lorentin.

— Vous savez?... on vous a raconté?... dit Niccolo s'adressant à lui.

— Non, je ne sais rien et je suis content de vous avoir rencontré. Mettez-moi au courant !

Niccolo le conduisit dans une chambre qu'il avait ouée aussitôt arrivé.

— Ainsi, vous ne savez pas encore? prononça-t-il solennellement. Ecoutez ! un événement extraordinaire et mémorable! César s'est vengé de ses ennemis. Les conspirateurs sont arrêtés. Oliverotto, Orsini et Vitelli attendent leur sentence de mort!

Voici ce qui s'était passé :

Arrivé le matin de bonne heure au camp de la rivière Métaure, César avait envoyé en avant deux cents cavaliers ; il avait fait mettre en mouvement l'infanterie, avançant lui-même derrière elle avec le reste de la cavalerie. Parvenu aux portes de Siniga-

glia, là où le chemin, obliquant à gauche, suit la rivière de la Misa, il ordonna à la cavalerie de s'arrêter, la plaça sur deux rangs, l'un tournant le dos à la rivière et l'autre aux champs, en laissant entre eux un passage pour l'infanterie qui, sans s'arrêter, traversa le pont et entra dans la ville.

Les alliés Oliverotto Vitelli, Gravina et Paolo Orsini étaient sortis à sa rencontre, montés sur des mules et accompagnés de nombreux cavaliers. Ils se hâtèrent d'enlever leurs toques et saluèrent le duc. Lui descendit également de cheval, leur donna d'abord la main à chacun, puis les prit dans ses bras et les baisa avec une grâce enchanteresse, en les appelant « ses chers frères ».

Pendant ce temps, les capitaines de César, comme cela avait été convenu d'avance, entouraient Orsini, Vitelli et Oliverotto, de façon à ce que chacun d'eux se trouvât placé entre deux familiers du duc. Arrivés au vestibule du palais, les alliés voulurent prendre congé; mais le duc, toujours aussi affable, les retint et les invita à entrer avec lui.

Alors, dès qu'ils eurent pénétré dans la salle de réception, les portes se refermèrent, et huit hommes armés se jetèrent sur eux. Ils étaient deux contre un. Ils les saisirent, les désarmèrent et les garrottèrent. L'étonnement des malheureux fut si grand qu'ils ne songèrent même pas à se défendre.

Le bruit courait que le duc était décidé à en finir avec ses ennemis, cette nuit même, en les faisant étrangler dans les oubliettes du palais.

— Oh ! messer Léonard, conclut Niccolo, si seulement vous aviez vu comme il les pressait dans ses bras, comme il les couvrait de baisers ! Un mouvement, un seul regard à faux, et il était perdu ! Mais il y avait une telle sincérité sur son visage, dans sa voix, que, le croiriez-vous ? jusqu'à la dernière minute je n'ai rien soupçonné ; j'aurais donné ma main à couper qu'il ne faisait pas l'hypocrite. Je suppose que

de toutes les fourberies qui se sont accomplies sur la terre depuis que la politique existe, celle-ci est la plus belle !

Léonard sourit.

— Évidemment, dit-il, on ne peut refuser au duc 'audace et la ruse ; mais pourtant, je vous avoue, Niccolo, que je suis si peu versé dans la politique que e ne comprends pas pourquoi vous vous extasiez à e point sur cette trahison !

— Trahison ? interrompit Machiavel. Quand il s'agit lu salut de la patrie, il ne peut être question de traison ou de fidélité, de bien ou de mal, de cruauté ou le miséricorde ; tous les moyens sont égaux pourvu que le but soit atteint !

— Qu'est-ce que le salut de la patrie a à faire ici ? l me semble, Niccolo, que le duc n'a pensé qu'à son ropre avantage !

— Comment ? vous-même vous ne comprenez pas ? Iais c'est clair comme le jour ! César est le futur nificateur, l'autocrate de l'Italie. Est-ce que ce n'est as visible ? Il n'y a jamais eu de moment plus favoable qu'aujourd'hui pour l'arrivée d'un héros. L'Italie 'a encore jamais été dans une situation plus maleureuse qu'à présent. Et, à demi morte, elle attend elui qui pansera ses blessures, mettra fin aux vioences en Lombardie, au pillage et à la corruption en oscane et à Naples, et guérira les plaies honteuses e sa vieillesse pourrie. Nuit et jour, l'Italie crie vers ieu, elle prie pour avoir un Libérateur, — et ce Libéteur c'est César !

— Qui vivra, verra, Niccolo ! dit Léonard. Seuleent, voici ce que je voulais vous demander : pourioi est-ce justement aujourd'hui que vous êtes, pour nsi dire, assuré de l'élection divine de César ? Ou en est-ce l'embuscade de Sinigaglia qui vous a conincu, avec plus de force que toutes ses autres acons, qu'il est un héros ? Il y a quelques jours à peine, us appeliez ce héros un monstre ?

— Oui, répondit Niccolo, déjà maître de lui et sans prêter attention aux dernières paroles de Léonard. La perfection de cette perfidie, plus que tous les autres actes du duc, montre en lui l'union, si rare chez l'homme, de grandes qualités opposées. Remarquez-le, je ne loue ni ne blâme, je constate seulement. Tous les souverains doivent réunir en eux deux natures : l'une féroce, l'autre divine. Les gens ordinaires après avoir commis un crime, succombent sous le fardeau du remords. Seul, le Héros choisi du sort, a la force de tout supporter, de violer les lois sans peu et sans repentir, tout en restant innocent dans le ma comme les bêtes fauves et les dieux. Aujourd'hui, j'a vu pour la première fois ce trait chez César ; c'est l sceau du choix divin, il est l'élu!... le demi-dieu.

— Lorsque les hommes posséderont la science par faite, dit Léonard pensif, après quelques instants d silence, ils inventeront des ailes ; ils créeront une ma chine qui leur permettra de voler, et ils seront comm des dieux. J'ai beaucoup pensé à cela. Peut-être qu' n'en sortira rien ; si ce n'est pas moi, un autre trou vera, mais il y aura des ailes humaines ! Et quan elles seront là, tout changera !

— Allons ! Allons ! je vous félicite ! dit en riant Ni colo. Nous voici arrivés aux hommes volants. Mo prince sera joli, à moitié dieu, à moitié bête fauve, ave des ailes d'oiseau. Vraiment, c'est déjà une chimère

Comme l'heure sonnait à la tour voisine, il se lev brusquement. Il devait se hâter d'aller au châtea s'il voulait avoir des détails sur l'exécution prochai des conjurés.

Tous les princes italiens félicitèrent César de sa bel fourberie, *bellissimo inganno*. Louis XII, apprena l'embuscade de Sinigaglia, l'appela un exploit dig d'un ancien Romain. La marquise de Mantoue, Isabel de Gonzague, envoya, comme cadeau à César, une ce taine de masques de soie, de diverses couleurs, po le carnaval qui approchait.

XI

Au commencement de mars 1503, César retourna à Rome.

Le pape avait proposé aux cardinaux de récompenser le héros par le signe de la plus haute distinction que pouvait conférer l'Église à ses défenseurs, la « Rose d'Or ». Les cardinaux ayant approuvé, la cérémonie fut fixée à deux jours plus tard.

Au premier étage du Vatican, dans la salle des Pontifes, dont les fenêtres donnaient sur la cour du Belvédère, s'étaient rassemblés la Curie romaine et les envoyés des grandes puissances.

Étincelant de gemmes précieuses et coiffé de la tiare, parmi les éventails en plume de paon qu'on agitait autour de lui, un gros vieillard de soixante-dix ans, encore vert, à la figure belle et majestueuse, le pape Alexandre VI, monta les degrés du trône.

Les trompettes des hérauts retentirent, et sur un signe de l'Allemand Johann Burckhard, maître des cérémonies, entrèrent dans la salle les écuyers, les pages, les coureurs, les gardes du corps du duc, et le commandant du camp, Bartolomeo Capranica, qui tenait bien haut en l'air le glaive nu du Porte-Épée de l'Église romaine.

Le tiers inférieur de l'épée était doré et orné d'un fin damasquinage ; on y voyait la déesse Fidélité sur un autel, avec cette inscription : « La Fidélité est plus forte qu'une arme » ; Jules César, triomphateur, s'avançait dans un char dont la devise était : « Ou César ou rien » ; il y avait aussi une scène de sacrifice au taureau, — au bœuf Apis de la famille Borgia, — autour duquel de jeunes prêtres nus brûlaient du thym sur les restes d'une victime humaine qui venait d'être immolée. L'autel portait ces mots : *Deo optimo*

maximo Hostia ; « Au Dieu tout-puissant et clément, la victime ». Et au-dessous : *In nomine Cæsaris omen ;* « Le nom de César est d'heureux augure ».

Après le glaive, venait le héros. Sur la tête il avait une haute couronne ducale, surmontée de la colombe du Saint-Esprit en perles fines.

Il s'approcha du pape, prit la couronne, s'agenouilla, et baisa la croix de rubis ornant la mule du Pontife.

Le cardinal Monreale remit à Sa Sainteté la Rose d'Or, merveille d'orfèvrerie.

Le pape se leva et prit la parole, d'une voix que l'attendrissement rendait mal assurée :

« — Reçois, mon enfant bien-aimé, cette Rose, symbole de la joie des deux Jérusalem, la terrestre et la céleste ; de l'Église guerrière et triomphante ; de la béatitude des justes ; de la beauté des couronnes impérissables ; afin que tes vertus fleurissent en Christ, comme fleurit la Rose mystique. Amen !... »

César prit des mains de son père la Rose mystérieuse. Alors le pape ne fut plus maître de lui ; selon l'expression d'un témoin, « la chair l'avait vaincu ». Violant l'ordre de la cérémonie, au grand mécontentement du scrupuleux Burckhard, il se pencha, tendit ses mains tremblantes vers son fils, et sa figure se rida ; tout son gros corps frissonna. Il avança ses lèvres épaisses et, puéril, bégaya :

— Mon enfant... César... César !...

Le duc dut remettre la Rose au cardinal de Saint-Clément, qui se trouvait près de lui. Le pape embrassa impétueusement son fils, et le pressa contre sa poitrine, riant et pleurant à la fois.

De nouveau, les trompettes des hérauts retentirent, la cloche de la cathédrale de Saint-Pierre se mit à sonner. Les cloches de toutes les églises de Rome, et le bruit d'une canonnade partant de la forteresse Saint-Ange, lui répondirent.

— Vive César ! criait la garde romagnole dans la cour du Belvédère.

Le duc s'approcha d'un balcon pour se montrer à l'armée.

Sous le ciel bleu, dans l'éclat du soleil matinal, impérialement revêtu de pourpre et d'or, portant la colombe du Saint-Esprit sur la tête et la Rose mystique — la joie des deux Jérusalem — dans les mains, il semblait à la foule qu'il fût, non pas un homme, mais un dieu.

XII

Le soir, on organisa un magnifique cortège masqué, d'après le dessin gravé sur le glaive, et représentant le Triomphe de Jules César.

Dans un char sur lequel se lisait l'inscription « le Divin César », le duc de Romagne était assis, une palme à la main et la tête couronnée de lauriers. Le char était entouré de soldats habillés en légionnaires de l'ancienne Rome, avec des aigles de fer et des faisceaux de lances. Tout avait été rendu avec exactitude d'après les documents fournis par les livres, les monuments, les bas-reliefs et les médailles.

Devant le char marchait un homme portant le long vêtement blanc des hiérophantes égyptiens ; il tenait un étendard sacré où se détachait en or rouge le Bœuf héraldique de la famille Borgia, l'Apis écarlate, le dieu protecteur d'Alexandre VI. Des enfants en tuniques d'argent entrechoquaient des cymbales et chantaient :

Vive le Bœuf ! Vive le Bœuf ! Vive Borgia !

Et, bien haut, par-dessus la foule, se détachant sur le ciel étoilé, illuminée par le scintillement des flambeaux, se balançait l'idole, la Bête, d'un rouge de flamme, comme le soleil levant.

Dans la foule se trouvait l'élève de Léonard, Giovanni Beltraffio, qui venait d'arriver de Florence chez son maître. Il regardait le dieu de pourpre, et se souvenait des paroles de l'Apocalypse :

« Et ils adoraient la Bête en disant : « Qui est sem-
« blable à la Bête ? et qui pourra combattre contre
« elle ?

« Et je vis la Femme assise sur une Bête écarlate, pleine de noms de blasphèmes, avec sept têtes et dix cornes.

« Et sur son front étaient écrits les mots Mystère, Babylone la Grande, mère des Impudicités et des Abominations de la terre. »

Et, de même que celui qui avait jadis écrit ces mots, Giovanni fut saisi, en regardant la Bête, « d'un grand étonnement ».

CHAPITRE XIII

LA BÊTE ÉCARLATE

(1503)

La bête qui sortait du précipice.
Apocalypse, XI, v. 7.

I

Léonard s'occupait d'anatomie à Rome, à l'hôpital de San-Spirito. Beltraffio l'aidait. Remarquant la tristesse continuelle de Giovanni, et voulant le distraire, le maître lui proposa, un jour, de se rendre avec lui au palais du pape.

A cette époque, les Espagnols et les Portugais s'étaient adressés à Alexandre VI, pour qu'il résolût les questions litigieuses soulevées au sujet de la propriété des terres et des îles découvertes depuis peu par Christophe Colomb. Le pape devait définitivement consacrer la limite qui partageait le globe terrestre et qu'il avait tracée dix ans auparavant, à la première nouvelle de la découverte de l'Amérique. Léonard avait été invité à se rendre au Vatican, en même temps que d'autres savants que le pape désirait consulter.

Giovanni refusa d'abord; mais ensuite la curiosité prit le dessus : il désirait voir ce pape dont il avait déjà tant entendu parler.

Le lendemain matin, tous deux se rendirent au Vatican, et, après avoir traversé la salle des Pontifes,

où Alexandre VI, peu auparavant, avait remis la Rose d'Or à César, ils entrèrent dans les appartements intérieurs, d'abord dans une salle d'audience appelée « Salle du Christ et de la Vierge », ensuite dans le cabinet de travail du pape. Les voûtes, les hémicycles, les alvéoles des trumeaux entre les arcs, étaient ornés de fresques du Pinturicchio, retraçant diverses scènes du Nouveau Testament et de la Vie des Saints.

Au plafond, dans la même salle, le peintre avait représenté des mystères païens : le fils de Jupiter, Osiris, dieu du Soleil, descendant du ciel pour s'unir à la déesse Isis, et pour enseigner aux hommes l'art de cultiver la terre, de cueillir les fruits, de planter la vigne. Les hommes le tuent; mais il ressuscite, et apparaît de nouveau sous la forme d'un bœuf blanc, l'Apis sans tache.

Il était étrange de voir côte à côte, dans les appartements du Pontife romain, ces scènes religieuses et cette déification du Bœuf d'Or de la famille Borgia sous forme du bœuf Apis; mais toutes ces peintures respiraient une même allégresse. Dans les ornementations des salles, parmi les guirlandes de fleurs, parmi les anges tenant des croix et des encensoirs, et les faunes aux pieds de bouc qui dansaient, portant des thyrses et des corbeilles de fruits, partout apparaissait le bœuf mystérieux, la bête écarlate.

Et ce dieu, devant lequel les hommes s'agenouillaient, chantaient des hymnes de louanges, et pour lequel ils brûlaient du thym sur les autels, ce bœuf héraldique de la famille Borgia, ce veau d'or transformé n'était autre que le Pontife romain lui-même déifié par les poètes :

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima. Sextus
Regnat Alexander. Ille vir, iste Deus.

« Rome était grande sous César, mais aujourd'hui elle est plus grande encore. Alexandre y règne; celui-là était homme, celui-ci est Dieu. »

Et pour Giovanni, cette réconciliation du Dieu avec la Bête était la plus terrible des contradictions.

Tout en examinant les peintures, il prêtait l'oreille à la conversation des gentilshommes et des prélats qui remplissaient les salles et attendaient le pape. Elle l'intéressait parce que, dans le peuple, on commençait déjà à appeler le pape « Antechrist » et à l'injurier de toutes façons.

— D'où venez-vous, Beltrando? demanda le cardinal Arborea à l'envoyé de Ferrare.

— De la cathédrale, monseigneur.

— Eh bien, quoi de nouveau? Comment va Sa Sainteté? N'est-elle pas fatiguée?

— Pas du tout. Elle a si bien chanté la messe qu'il est impossible de demander mieux. Sa voix a une grandeur, une pureté, une beauté, pareilles à celle des anges. Il m'a semblé que je n'étais plus sur la terre, mais au ciel, parmi les saints! Et je ne fus pas le seul à pleurer lorsque le pape éleva le calice avec le Saint-Sacrement...

— De quelle maladie est mort le cardinal Michiele? demanda avec curiosité l'envoyé français, arrivé depuis peu.

— Il aura goûté à un mets ou à une boisson qui lui aura été funeste, murmura à demi-voix un des courtisans, don Juan Lopez, Espagnol d'origine, comme la plupart des officiers de la suite d'Alexandre VI.

— On dit, reprit Beltrando, que le vendredi, le lendemain même du décès de Michiele, Sa Sainteté refusa de recevoir l'ambassadeur d'Espagne, qu'Elle attendait cependant avec une grande impatience : et cela à cause du souci et du chagrin que lui causait la mort du cardinal.

Tous s'entre-regardèrent.

Le sens caché de cette conversation n'échappait à personne : aucun n'ignorait que le souci et le manque de temps causés au pape par la mort du cardinal Michiele ne venaient que de son impatience à compter

l'argent du défunt, ce à quoi il avait passé la journée. Le mets « funeste » pris par Sa Révérence n'était autre que le célèbre poison des Borgia : une poudre blanche et sucrée, qui tuait par degrés, dans un délai qu'il était facile de prévoir, ou encore une infusion de cantharides, désséchées, puis tamisées. Le pape avait inventé cette manière facile et expéditive de se procurer de l'argent. Connaissant toujours exactement les revenus de ses cardinaux, quand le besoin s'en faisait sentir, il envoyait dans l'autre monde celui d'entre eux qui lui semblait suffisamment enrichi, et il se déclarait son héritier. On disait qu'il les engraissait comme des porcs pour l'abatage. L'Allemand Johann Burckard, le maître des cérémonies, inscrivait parfois dans son journal, parmi les descriptions des services de l'Eglise, une note brève et significative à propos de la mort subite de l'un ou de l'autre des prélats : « Il a vidé la coupe », *Biberat calicem.*

— Est-il vrai, messeigneurs, demanda le camérier Pedro Caranza, Espagnol aussi, est-il vrai que le cardinal Monreale est tombé malade cette nuit ?

— Est-ce possible ? s'exclama Arborea, épouvanté ! Qu'a-t-il donc ?

— Je ne sais au juste. On dit qu'il a des nausées, des vomissements...

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! soupira profondément Arborea, et il se mit à compter sur ses doigts : les cardinaux Orsini, Ferrari, Michiele, Monreale...

— Il se pourrait que l'air de Rome ou peut-être l'eau du Tibre fût fatale à la santé de Vos Révérences, insinua hypocritement Beltrando.

— L'un après l'autre ! L'un après l'autre ! murmura Arborea en pâlissant. Aujourd'hui vivant, et demain...

Tous se turent.

Une nouvelle foule de gentilshommes, de chevaliers et de gardes du corps, sous le commandement de don Rodriguez Borgia, neveu du pape, avec des召 caméri ers

: d'autres dignitaires de la curie romaine, se précipita ans les appartements. Un murmure respectueux s'é-:va, puis s'éteignit : Le Saint-Père! Les gens se recu-:rent pour faire place, les portes s'ouvrirent toutes randes; et le pape Alexandre VI Borgia entra dans la alle de réception.

II

Dans sa jeunesse, il avait été beau. On racontait u'il lui suffisait de regarder une femme pour allu-ıer en elle une passion, comme si ses regards eussent ossédé une force d'attraction pareille à celle de l'ai-ıant pour le fer. Ses traits conservaient encore une eauté majestueuse, bien qu'ils fussent empâtés, le ape souffrant alors d'une obésité excessive. Il avait n teint bronzé, un crâne chauve, avec quelques rares heveux gris sur la nuque, un grand nez en bec 'aigle, un menton fuyant, de petits yeux vifs, pleins 'une animation extraordinaire, des lèvres charnues t tendres qui se tendaient en avant, avec une expres-ion de volupté et de ruse mêlée à une sorte de man-uétude enfantine.

C'est en vain que Giovanni chercha dans l'extérieur le ce vieillard de soixante-dix ans quelque chose de errible ou de cruel. Alexandre Borgia possédait au ılus haut degré un tact exquis et une élégance innée. Quoi qu'il pût dire ou faire, il semblait que c'était xactement ce qu'il fallait et qu'il fût impossible l'agir autrement.

Les Borgia faisaient descendre leur famille des Maures castillans, émigrés d'Afrique ; et en effet, à en uger d'après le teint basané, les lèvres charnues et e regard de feu d'Alexandre VI, un sang africain de-vait couler dans ses veines. Et, malgré ses soixante-dix ans, Borgia, sain et puissant comme un bœuf, restait encore le vrai rejeton de la bête héraldique,

du taureau écarlate, dieu du soleil, de la joie, de l volupté et de la fécondité.

Alexandre VI entra dans la salle sans cesser d s'entretenir avec un Juif, maître en orfèvrerie, Salo mon de Cesso. Ce dernier avait mérité la bienveillanc particulière de Sa Sainteté en gravant une Vénus Ca lipyge sur une grosse émeraude plate qui imitait le camées anciens; elle avait tant plu au pape qu'il ava ordonné d'enchâsser cette pierre dans la croix ave laquelle il bénissait le peuple, les jours de cérémonie solennelles à la cathédrale de Saint-Pierre, et, de cett façon, en baisant le Crucifix, il embrassait en mêm temps la belle déesse.

Du reste, il n'était pas impie. Non seulement accomplissait toutes les cérémonies extérieures d l'Église, mais, tout au fond de son cœur, vivait un sorte de piété. Il honorait tout particulièrement l Vierge Marie; il la considérait comme ayant le dro d'intercession suprême, et ne doutait pas qu'elle priâ toujours ardemment Dieu pour lui.

La lampe d'église qu'il commandait mainte nant au Juif Salomon était un présent promis Santa Maria del Popolo pour la guérison de madonn Lucrèce.

Assis près de la fenêtre, le pape examinait les pré cieuses gemmes. Il les aimait à la folie. Des doigt effilés de sa belle main, il les palpait, les choisissait avançant ses grosses lèvres avec une expression d volupté et de gourmandise.

Une grande chrysoprase, plus foncée que l'éme raude, avec de mystérieux éclairs d'or et de pourpre lui plut tout spécialement.

Il ordonna d'apporter, de son propre trésor, la cas sette aux perles fines.

Chaque fois qu'il l'ouvrait, il pensait à sa fill bien-aimée, à cette Lucrèce, qui avait elle-même le charme et la pâleur d'une perle fine. Après avoi cherché des yeux dans la foule des gentilshomme

l'envoyé de son gendre, le duc de Ferrare Alphonse d'Este, le pape lui fit signe d'approcher.

— Voici, Beltrando, voici un petit présent pour madonna Lucrèce ! Il ne serait pas bon pour toi de retourner auprès d'elle les mains vides, sans un cadeau de son oncle !

Il s'intitulait « oncle » parce que, dans les papiers d'affaires, madonna Lucrèce était qualifiée de nièce, et non de fille de Sa Sainteté : le Pontife romain ne pouvait avoir d'enfants légitimes.

Il fouilla dans la cassette, en sortit une énorme perle fine indienne, ovale, avec un reflet rosé et de la grosseur d'une noix; c'était un joyau sans prix; il l'éleva à la lumière, pour mieux l'admirer.

— Beltrando, dit-il de nouveau à l'envoyé, lorsque tu verras la duchesse, recommande lui de Notre part, de se conserver en bonne santé et de prier avec zèle la Reine des Cieux. Nous, comme tu le vois, par la Grâce de Dieu et de la Sainte Vierge qui intercède toujours pour nous, nous sommes dispos et bien portant, et lui envoyons notre bénédiction apostolique. Ce petit présent — et il lui tendit la perle — tu le lui remettras en notre nom.

Et, saisissant les perles à pleines mains, il les faisait couler entre ses doigts, et il se délectait voluptueusement en voyant les grains ternes et délicats retomber avec un bruit mat, en jetant une pâle lueur.

— Tout, tout pour elle, pour notre fille bien-aimée, répétait-il avec une joie puérile. Je veux qu'après ma mort, ma Lucrèce ait les plus beaux brillants et les plus belles perles de l'Italie.

Et soudain pointa dans ses yeux ardents, quelque chose qui glaça d'épouvante le cœur de Giovanni, et lui rappela les bruits qui couraient sur la monstrueuse lubricité du vieux Borgia dans ses rapports avec sa propre fille.

On annonça le duc César.

Le pape l'avait appelé afin de traiter une importante affaire : le roi de France avait exprimé, par l'intermédiaire de son ambassadeur à la cour du Vatican, son mécontentement au sujet des projets hostiles du duc de Valentinois contre la République florentine, qui se trouvait sous la haute protection de la France, et il accusait Alexandre VI de soutenir son fils dans ses desseins.

Lorsqu'on lui annonça l'arrivée du duc, le pape regarda furtivement l'ambassadeur français, s'approcha de lui, et, le prenant sous le bras, lui dit quelques mots à l'oreille et l'entraîna, sans en avoir l'air, vers la chambre où César attendait. Le pape pénétra dans cette salle, dont il laissa la porte entr'ouverte, comme par inadvertance, de façon à ce que ceux qui se trouvaient près de cette porte, l'envoyé français entre autres, pussent entendre ce qui se disait à côté.

Le pape éclata bientôt en vifs reproches.

César répondit d'abord avec calme et respect. Mais la colère du vieillard ne s'apaisait pas; il se mit à frapper du pied et à crier avec fureur :

— Éloigne-toi de ma vue ! Puisses-tu périr ! fils de chien !

— Ah ! mon Dieu ! entendez-vous ? chuchota l'envoyé français à son voisin, « l'oratore » vénitien Antonio Justiniani. Ils vont se battre; le pape va le frapper !

Justiniani se contenta de hausser les épaules : Il savait que le fils frapperait le père plutôt que le père ne toucherait au fils. Depuis le meurtre du frère de César, le duc de Gandie, le pape tremblait devant lui, bien qu'il l'aimât avec une tendresse plus grande encore, où la fierté paternelle se mêlait d'une terreur superstitieuse. Personne non plus n'avait oublié comment César avait poignardé le petit camérier Perotto, qui avait cru trouver un refuge dans les bras du pape ; le sang de la victime avait rejailli jusque sur le visage du pontife.

Justiniani devinait aussi que la querelle n'était qu'une feinte par laquelle le Pape, d'accord avec son fils, voulait dérouter définitivement l'envoyé français, en lui prouvant que, si même le duc avait des projets secrets hostiles à la République, le pape, lui, n'y prenait aucune part.

Ayant menacé le duc de la malédiction paternelle et de l'excommunication, le Saint-Père retourna dans la salle d'audience, tout tremblant de rage, suffoquant, et essuyant la sueur qui découlait de son visage congestionné. Au fond de ses yeux cependant, brillait un éclair de ruse fine et gaie.

Il s'approcha de l'envoyé français, le prit de nouveau à part, l'entraîna dans l'embrasure d'une porte qui donnait sur la cour du Belvédère.

— Votre Sainteté, dit poliment le Français, je ne voudrais pas être la cause du courroux...

— Auriez-vous donc entendu ? demanda le pape avec simplicité. Et sans lui donner le temps de réfléchir, il lui prit le menton entre deux doigts, d'un geste paternel et caressant, et se mit à parler, avec un entraînement irrésistible, de son dévouement au roi et de la pureté des intentions du duc.

L'envoyé écoutait, déconcerté, abasourdi, et, bien qu'il eût des preuves presque irréfutables de la trahison, il était à tel point impressionné par la voix persuasive, l'expression des yeux et du visage du pape, qu'il en venait à se demander si ce n'était point lui qui se trompait. Les mensonges du vieux Borgia avaient toujours quelque chose de naturel et de spontané. Il ne les préparait jamais, ils coulaient de ses lèvres aussi innocemment, aussi involontairement presque, que les tendres propos qu'il débitait aux femmes quand il leur parlait d'amour.

III

L'été était venu. En ville sévissait la fièvre putride des Marais Pontins : la « malaria ». A la fin de juillet et au commencement d'août il ne se passait pas de jour que l'un des courtisans du pape ne mourût.

Depuis quelque temps, le pontife semblait inquiet et triste. Ce n'était pourtant pas la crainte de la mort qui le tourmentait. Ce qui l'oppressait, c'était le vide causé par l'absence de sa fille, madonna Lucrèce. Auparavant déjà, il avait été en proie à ces désirs furieux, aveugles et sourds, semblables à une folie, et il en avait peur : il lui semblait que, s'il ne les satisfaisait pas immédiatement, c'était eux qui l'étoufferaient.

Il écrivit à Lucrèce, la suppliant de revenir, ne fût-ce que pour quelques jours. Ensuite, espérait-il, il pourrait la retenir de force. Elle lui répondit que son mari ne lui permettait pas de partir. Le vieux Borgia n'aurait reculé devant aucun crime pour se débarrasser de son gendre actuel, qu'il haïssait mortellement. Il avait prouvé suffisamment déjà, en faisant périr les autres maris de Lucrèce, que rien ne lui coûtait quand il s'agissait, pour lui, d'assouvir ses passions. Mais il ne lui était guère possible de s'attaquer au duc de Ferrare, qui possédait la meilleure artillerie de toute l'Italie.

Le 5 août, le pape se rendit à la villa du cardinal Adrien. Malgré les avertissements des médecins, il mangea, au souper, des mets épicés, ses plats favoris, but du vin épais de Sicile, et resta longtemps exposé à la fraîcheur de la soirée, si dangereuse à Rome.

Pendant la nuit, il eut des nausées et des vomissements.

Les médecins n'étaient pas d'accord sur sa maladie : les uns disaient que c'était la fièvre putride, les autres, un épanchement de bile, les troisièmes, un coup de

sang. Des bruits d'empoisonnement couraient dans la ville.

Le pape s'affaiblissait de plus en plus. Le 16 août, on décida de recourir à un moyen suprême : une médecine composée de pierres précieuses réduites en poudre. Le malade n'en alla que plus mal.

Une fois, pendant la nuit, ayant repris connaissance, il se mit à chercher quelque chose sur sa poitrine. Durant de longues années, Alexandre VI avait porté sur lui un minuscule coffret d'or, un petit ciboire en forme de boule, et qui contenait une parcelle du corps et du sang de Jésus. Les astrologues lui avaient prédit qu'il ne mourrait pas, aussi longtemps qu'il l'aurait sur lui. L'avait-il perdu ? quelqu'un de son entourage, désirant sa mort, le lui avait-il dérobé ? on ne le savait. Mais en apprenant qu'on ne le retrouvait nulle part, le pape ferma les yeux, et avec un mélange de soumission et de désespoir, prononça ces mots : « Il faut mourir. Tout est fini. »

Le matin du 17 août il sentit une faiblesse mortelle s'emparer de lui. Il ordonna à tout le monde de sortir, et fit venir son médecin préféré, l'évêque Vanossa. Il lui rappela la tentative faite par un Juif, médecin d'Innocent VIII, dans le but de prolonger la vie du pape mourant : la transfusion dans les veines du moribond du sang de trois petits enfants.

— Votre Sainteté, répondit l'évêque, sait-Elle comment cette expérience s'est terminée ?

— Je sais, je sais... bégaya le pape. Mais peut-être, cela n'avait-il pas réussi parce que les enfants choisis avaient sept ou huit ans ; on dit qu'il faut de tout petits bébés, des nourrissons ?...

L'évêque ne répondit pas. Les yeux du malade s'obscurcissaient. Il délirait déjà :

— Oui, oui... de tout petits... tout blancs... Leur sang est pur, vermeil... J'aime les enfants. Ne les empêchez pas de venir. *Sinite parvulos venire ad me.*

Le délire de ce mourant, qui était le représentant de

Dieu sur la terre, effraya l'impassible évêque lui-même, habitué à tout cependant.

D'un mouvement monotone, impuissant, saccadé et fébrile, comme celui d'un noyé, la main du pape fouillait toujours sa poitrine, cherchant ce ciboire, qui contenait le corps et le sang du Christ, et qui avait disparu.

Pendant le cours de sa maladie il ne se souvint pas une seule fois de ses enfants, et ce fut avec indifférence qu'il apprit que César était aussi sur son lit de mort. Quand on lui demanda s'il désirait que ses dernières volontés fussent transmises à son fils ou à sa fille, il se détourna sans répondre, comme si ceux qu'il avait aimés, pendant toute sa vie, d'un amour insensé, n'existaient déjà plus pour lui.

Le 18 août, un vendredi, au matin, il se confessa à son chapelain, l'évêque de Carinola, Pierre Gamboa, et reçut le Saint-Sacrement.

Après complies, on lut les prières des agonisants. Le mourant fit signe de la main, à plusieurs reprises, qu'il voulait dire quelque chose. Le cardinal Herda se pencha sur lui, et comprit que les faibles sons qui sortaient des lèvres du pape signifiaient :

— Plus vite, plus vite, la prière à la Vierge...

Bien que, d'après le règlement ecclésiastique, il ne fût pas d'usage de lire cette prière au chevet d'un mourant, Herda accéda au dernier désir de son ami et lut le *Stabat Mater Dolorosa* :

Sur le Golgotha, Mère de Dieu,
Tu étais debout au pied
De la croix où était
Crucifié ton fils et
L'âme de la Mère Douloureuse
Fut transpercée de l'épée d'une douleur mortelle.
Tes yeux ont vu comment
Il est mort, ton tendre Fils.
Solitaire, désespéré...

. . . .

Ne me repousse pas, ô Vierge !
Laisse-moi aussi rester debout
Près de la croix ensanglantée !
Car, tu le vois, mon cœur a soif
De souffrir comme ton Fils souffre.
Vierge des Vierges, Source d'amour !
Laisse-moi me nourrir de la douleur des plaies
Et me réjouir de la passion de la Croix,
De la passion de ton Fils !
Afin que, brûlant du feu de l'amour,
Et languissant et mourant,
Je puisse voir la gloire du paradis
Dans la mort de mon Dieu.

Quelque chose d'inexprimable brilla dans les yeux d'Alexandre VI, comme s'il voyait déjà devant lui Celle qu'il avait toujours priée d'intercéder pour lui. Il fit un dernier effort pour se soulever, tendit les bras, tout frissonnant; et murmurant, d'une voix éteinte :

— Ne me repousse pas, ô Vierge!... Il retomba sur ses oreillers et expira.

César, de son côté, était entre la vie et la mort.

Son médecin, l'évêque Gaspare Torella, le soumit à un traitement extraordinaire : il ordonna d'ouvrir le ventre d'une mule et de placer le malade, tremblant de fièvre, dans le corps fumant et sanglant de l'animal. On l'en sortait pour le plonger dans un bain d'eau glacée. Ce fut moins ce remède que la force de volonté incroyable de César qui triompha de la maladie.

Pendant ces jours terribles, il conservait un calme et un empire sur lui-mêmes parfaits. Il suivait les événements extérieurs, écoutait les rapports, dictait des lettres, donnait des ordres. A la nouvelle de la mort du pape, César se fit transporter, par un chemin souterrain, du Vatican au Fort Saint-Ange.

Plusieurs légendes couraient, dans la ville, au sujet de la mort d'Alexandre VI. L'envoyé vénitien Marino Sanuto, dans un rapport à son gouvernement, disait

que le pape mourant avait vu un singe qui se moquait de lui, et que, lorsqu'un des cardinaux avait proposé de l'attraper, le pape épouvanté s'était écrié : « Laisse-le, laisse-le ! c'est le diable ! » *Lassolo, lassolo, chè il diavolo!* » D'autres racontaient qu'à plusieurs reprises il avait dit : « Je viens, je viens, mais attends-moi encore un peu ! » et ils expliquaient ainsi ces mots : Au temps où le conclave qui devait élire le successeur d'Innocent VIII s'était réuni, Rodrigo Borgia, le futur Alexandre VI, qui en faisait partie, avait conclu un pacte avec le diable et lui avait vendu son âme en échange de douze ans de puissance pontificale. On assurait aussi qu'au moment précis de la mort du pape, sept démons étaient apparus à son chevet, et qu'aussitôt qu'il eut expiré, son corps était entré en décomposition, que le sang s'était mis à bouillonner et que la bouche écumait sans cesse. Selon la coutume, il fallait, avant d'ensevelir le pontife romain, célébrer des messes pour le repos de son âme pendant dix jours de suite. Mais l'épouvante, inspirée par le cadavre du pontife était telle, qu'il ne se trouva personne pour officier. Il n'y avait autour du corps ni cierges, ni lampes, ni encens, ni lecteurs, ni gardes, ni gens en prières. On chercha longtemps des fossoyeurs. Enfin on trouva six fripons, de ces gens qui sont capables de tout en échange d'un verre de vin. Le cercueil était trop petit. On enleva alors de la tête du pape sa tiare à trois couronnes ; en guise de linceul, on le couvrit d'un tapis troué, et, tant bien que mal, on enfonça à coups de pieds le corps dans la bière, trop courte et trop étroite.

Mais le calme ne se rétablit pas, même après que le pape fut enterré : l'épouvante superstitieuse grandissait toujours parmi le peuple. Beaucoup étaient fermement convaincus qu'Alexandre VI n'était pas mort de mort naturelle, mais qu'il ressusciterait, monterait de nouveau sur le trône, et que le règne de l'Antechrist commencerait alors.

IV

A cette époque, Léonard travaillait paisiblement, loin du monde, au tableau qu'il avait commencé depuis longtemps déjà, et qui lui avait été commandé par les moines-servites pour leur église, Santa Maria del Annunciato, à Flórence. Il l'avait continué, avec sa lenteur habituelle, pendant qu'il était au service de César Borgia. Le sujet représentait sainte Anne et la Vierge Marie. Au milieu d'un pâturage montagneux et désert, sur une hauteur d'où l'on voyait les sommets aigus et bleus des montagnes lointaines et les lacs paisibles, la Vierge Marie tenait l'enfant Jésus sur ses genoux, suivant l'antique coutume. Jésus saisissait l'agneau par les oreilles, et le forçait à incliner la tête vers la terre, tandis qu'il levait sa petite jambe avec une vivacité joyeuse, comme s'il eût voulu s'élancer sur le dos de la bête. Sainte Anne était semblable à la sibylle éternellement jeune. L'expression riante de ses yeux baissés, le sourire de ses lèvres mobiles et fines, ce sourire insaisissable et fuyant, plein de sagesse, de séduction et de mystère, comme une eau transparente et profonde, rappelait à Giovanni celui de Léonard lui-même.

A côté de sainte Anne, le visage enfantin de la Vierge Marie respirait la simplicité d'une colombe. Marie était l'amour parfait, Anne, la science parfaite. Marie savait parce qu'elle aimait, Anne aimait parce qu'elle savait. Et il sembla à Giovanni qu'en les regardant il comprenait pour la première fois les paroles du maître : « Le grand amour est fils de la grande science. »

En même temps qu'il travaillait à ce tableau, Léonard exécùtait les dessins de diverses machines qu'il avait inventées.

La mort du pape allait influencer le sort de César, et,

par contre-coup, celui de Léonard. Malgré le sang-froid et l'audace qu'avait conservés celui que Machiavel appelait « le grand connaisseur de la destinée », il sentait que la fortune s'était détournée de lui. A l'annonce de la mort du pontife et de la maladie du duc, les ennemis des Borgia s'étaient concertés entre eux et s'étaient emparés de la campagne romaine. Le conclave, réuni pour élire un nouveau pape, exigeait que le duc fût éloigné de Rome. Tout allait changer, rien ne subsisterait plus de ce qui avait été. Et ceux qui tremblaient devant César quelque temps auparavant, se moquaient de lui à présent, et prédisaient sa perte. Mainte épigramme courait déjà sur son compte.

V

En automne 1503, Pierre Soderini, le gonfalonier inamovible de la République de Florence, invita Léonard à entrer à son service ; et, celui-ci ayant accepté, il se disposa à l'envoyer au camp de Pise, en qualité d'ingénieur militaire, pour y construire des machines de guerre.

Le peintre n'avait plus que quelques jours à passer à Rome.

Un soir, il gravit en flânant la colline palatine. Sur cet emplacement, où s'élevaient jadis les palais des empereurs Auguste, Caligula et Septime Sévère, il n'y avait plus que des ruines à travers lesquelles soufflait le vent ; sous les oliviers gris, des moutons faisaient entendre leur bêlement, qui se mêlait au cri-cri des grillons. A voir la quantité de débris de marbre blanc épars sur le sol, on devinait que des dieux d'une beauté ignorée devaient reposer là, comme des morts qui attendent la résurrection. Le soir était serein. La masse des arcs, des voûtes, et des murailles, dont les briques luisaient au soleil, éclatait d'un rouge vif qui tranchait vivement sur le ciel bleu foncé. Mais l'or et

la pourpre de l'automne avaient quelque chose de plus impérial que l'or et la pourpre qui avaient jadis orné les palais des empereurs romains.

Sur le penchant septentrional de la colline, près des jardins de Capranica, Léonard, agenouillé, écartait les herbes et examinait avec soin un débris de marbre, sur lequel se distinguait encore un délicat dessin.

Un homme, sortant des broussailles, s'avança par l'étroit sentier. Léonard lui jeta un coup d'œil, se leva, le regarda plus attentivement, s'approcha de lui et s'écria :

— Est-ce vous, messer Niccolo ? et sans attendre la réponse, il le serra dans ses bras, et l'embrassa comme un frère.

Les vêtements du secrétaire de Florence semblaient encore plus râpés que ceux qu'il portait en Romagne ; on voyait que les gouverneurs de la République ne le gâtaient pas plus qu'auparavant. Il avait maigri ; ses joues rasées s'étaient creusées ; son long cou mince s'était encore allongé et son nez, plat comme un bec de canard, paraissait plus proéminent que jadis. Ses yeux brillaient d'un éclat plus fiévreux.

Il raconta à Léonard qu'il avait beaucoup à travailler et qu'il pensait bientôt terminer son ouvrage sur la politique. Comme toujours, il se plaignait de sa triste situation.

Tout en s'entretenant, ils descendirent le penchant occidental de la colline et, par la rue étroite et boueuse della Consolazine, ils arrivèrent au pied du Capitole, près des ruines du temple de Saturne, sur la place où s'élevait jadis le Forum romain.

Des deux côtés de l'antique Voie Sacrée, de l'arc de Septime Sévère, jusqu'à l'amphithéâtre des Flaviens, s'élevaient de misérables petites maisons délabrées. On racontait que les fondations de beaucoup d'entre elles étaient composées de débris de statues précieuses, de membres des dieux olympiens. Pendant tout un siècle, le Forum avait servi de carrière. Les

églises chrétiennes, encore timides et, pauvres, avaient cherché un asile parmi les vestiges des temples païens.

Niccolo montra à son compagnon l'emplacement de l'ancien Sénat romain, de la Curie, de l'Assemblée populaire. On en avait fait un marché au bétail. Et les colonnes de marbre brisées, les dalles aux inscriptions à demi-effacées, que les bestiaux couvraient d'ordures, s'enfonçaient dans une boue noire et liquide. Contre l'Arc de Triomphe de Titus Vespasien s'appuyait une vieille tour, qui avait été, jadis, le repaire des bandits du baron de Frangipani. Et maintenant, devant l'arc même, s'élevait une auberge destinée aux paysans qui fréquentaient le marché. Par les fenêtres ouvertes arrivaient les cris des femmes qui se querellaient et des bouffées de graisse rance et de poisson frit. Des guenilles séchaient, suspendues à une corde. Un vieux mendiant, épuisé par les fièvres, était assis sur une pierre, et enveloppait de haillons sa jambe enflée et malade.

Les deux faces intérieures de l'arc étaient ornées d'un bas-relief ; sur l'un était représenté l'empereur Titus Vespasien, conquérant de Jérusalem ; on le voyait assis dans un char attelé de quatre bœufs, et suivi d'un cortège triomphal ; sur l'autre, l'artiste avait montré les esclaves juifs dans les fers, portant les trophées du vainqueur : l'autel pour les sacrifices à Jéhova, les pains de proposition et les chandeliers à sept branches du temple de Salomon. Au centre de la voûte, un aigle, aux ailes largement déployées, emportait dans l'Olympe le César déifié. Au fronton du portail, Niccolo lut cette inscription, qui était restée intacte : *Senatus populusque Romanus divo Tito divi Vespasiani filio Vespasiano Augusto.*

Les rayons du soleil, descendu dans la direction du Capitole, pénétraient sous l'arc, et faisaient resplendir le triomphe de l'empereur. Ses derniers reflets écarlates filtraient au travers des vulgaires fumées bleues

qui s'échappaient des cuisines, et les rendaient pareilles à des nuages d'encens.

Ils entrèrent dans le Colisée.

— Oui, dit Niccolo en contemplant les gigantesques blocs de pierre qui formaient les murs de l'amphithéâtre, nous ne pouvons nous comparer à ceux qui ont su construire de pareils édifices. C'est ici, c'est à Rome seulement, que l'on sent la différence entre les anciens et nous!

— Il me semble, répliqua lentement Léonard, sortant de sa rêverie et comme avec effort, il me semble, Niccolo, que vous avez tort. Les hommes d'aujourd'hui n'ont pas une force moindre que les anciens... elle est différente, seulement...

— Serait-ce peut-être l'humilité chrétienne?

— Oui, l'humilité, entre autres...

— Peut-être, répliqua froidement Niccolo.

Ils s'assirent, pour se reposer, sur le degré inférieur et à demi-détruit de l'amphithéâtre.

— Seulement, je pense, moi, continua Niccolo avec un élan inattendu et irrésistible, je pense que les hommes devraient ou accepter ou renier la religion du Christ. Nous n'avons fait ni l'un ni l'autre. Nous ne sommes pas chrétiens, nous ne sommes plus païens. Nous n'avons pas choisi entre les deux croyances. Nous avons repoussé celle-ci sans nous attacher à celle-là. Nous n'avons pas le courage d'être bons, et nous avons peur d'être mauvais. A force d'avoir menti, d'avoir hésité entre Christ et Satan, nous ne savons plus nous-mêmes ce que nous voulons et où nous allons. Les anciens, au moins, le savaient et étaient logiques avec eux-mêmes. Mais, depuis l'époque où les hommes ont cru qu'ils devaient souffrir toutes les injustices et toutes les violences sur la terre, afin d'acquérir la béatitude céleste, un champ immense et fertile a été ouvert aux mécréants. Et qu'est-ce donc, si ce n'est cette nouvelle croyance, qui a affaibli le monde et l'a donné en pâture aux infâmes?

Sa voix tremblait, ses yeux brillaient d'une haine presque insensée, ses traits s'altéraient comme sous l'influence d'une intolérable souffrance intérieure.

Léonard se taisait. Son âme s'emplissait de pensées claires, enfantines, si simples qu'il n'aurait pas su les exprimer avec des mots. Il regardait le ciel bleu qui brillait entre les crevasses des murs du Colisée, et songeait que nulle part l'azur des cieux ne semble si éternellement et si triomphalement jeune, que vu à travers les ruines des vieux édifices.

Lorsqu'ils sortirent du Colisée, il faisait sombre. Une lune énorme et dorée se levait derrière les voûtes noires de la basilique de Constantin, déchirant les bandes de nuages transparents et nacrés.

De la brume floconneuse et bleue qui s'étendait de l'arc de Titus Vespasien au Capitole, les trois blanches colonnes solitaires élevées devant l'église de Sainte-Marie Libératrice surgissaient, plus belles à la clarté de la lune, et pareilles à une vision. Et une cloche, à la voix fêlée, sonna tristement l'angelus du soir, qui s'envola comme une lamentation funèbre, par-dessus le Forum romain.



LISA GIOCONDA

Par Léonard de Vinci (Musée du Louvre).

CHAPITRE XIV

MONNA LISA GIOCONDA

(1503-1506.)

> Les ténèbres de la caverne étaient trop profondes. Et lorsqu'un certain temps se fut écoulé, deux sentiments naquirent en moi et se combattirent : la peur et la curiosité ; la peur devant l'exploration de la sombre caverne, et la curiosité de savoir si elle ne contenait pas quelque secret merveilleux.
>
> Léonard de Vinci.

I

A Florence, Léonard installa un atelier vaste et clair donnant sur la rue Martelli. Le propriétaire de la maison, ser Pierro di Barto était un citoyen florentin distingué, amateur de mathématiques ; c'était aussi un homme intelligent, et amicalement disposé envers Léonard.

Vers la fin du printemps 1505, il y eut un jour calme, chaud et nuageux. Le soleil perçait le voile humide des nuages, répandant une lumière vaporeuse, comme sous-marine, avec des ombres délicates, fondantes, pareilles à une fumée : la lumière favorite de Léonard, et qui, ainsi qu'il l'assurait, donnait une beauté particulière aux visages féminins.

— Est-il possible qu'elle ne vienne pas ? — Il pensait à celle dont il peignait le portrait, depuis trois ans presque, avec une constance et un zèle sans précédents chez lui.

Il prépara l'atelier pour la recevoir. Giovanni Beltraffio le suivait des yeux à la dérobée, et s'étonnait de cette attente inquiète qui était presque de l'impatience, — c'est-à-dire un état peu ordinaire chez le maître, toujours calme.

Léonard mit en ordre le rayon où se trouvaient des pinceaux de tout genre, des palettes et des couleurs ; il enleva la housse de toile du portrait, posé sur un chevalet à trois pieds ; il fit jouer les eaux de la fontaine placée au milieu de la cour, et qu'il avait construite pour l'amuser, *elle;* autour du bassin s'épanouissaient ses fleurs préférées, des iris, plantés et soignés de sa main ; il apporta, dans une corbeille, des morceaux de pain coupés d'avance pour la biche apprivoisée, qui rôdait dans la cour, et qu'elle nourrissait elle-même. Enfin il arrangea, devant le fauteuil, un tapis moelleux. Un chat blanc, d'une espèce orientale très rare, et acheté aussi pour *son* amusement, s'était déjà pelotonné sur le tapis, sa place préférée, et ronronnait doucement.

Andréa Salaïno apporta ses cahiers de musique et se mit à accorder sa viole. Atalante, un autre musicien, arriva aussi. Léonard l'avait déjà rencontré à Milan, à la cour du More. Il avait un talent particulier pour le luth d'argent, ce luth en forme de crâne de cheval que Léonard avait inventé.

Le peintre invitait les meilleurs musiciens, des chanteurs et des poètes, afin de *la* distraire dans son atelier, et d'éviter l'ennui spécial qui se trahit dans l'expression des gens qui posent pour un portrait. Il étudiait sur sa figure le jeu des pensées et des sentiments qu'y faisaient naître les conversation, les récitations, et la musique.

Par la suite, ces réunions se firent plus rares. Il savait qu'elles n'étaient plus nécessaires, que Monna Lisa ne s'ennuierait pas, même sans les divertissements. Seule, la musique continua ; cela les aidait tous deux tant elle s'intéressait au progrès de l'œuvre,

car on pourrait dire qu'elle prenait part elle-même à l'exécution de son portrait.

Tout était prêt et elle n'était pas encore là.

— Est-il possible qu'elle ne vienne pas ? pensa-t-il. Aujourd'hui, la lumière et les ombres sont faites comme à souhait. Faut-il l'envoyer chercher ? Elle sait pourtant que je l'attends. Il faut qu'elle vienne !

Et Giovanni vit grandir son inquiète impatience.

Tout à coup, un léger souffle de vent courba le jet de la fontaine, les pétales des iris blancs tremblèrent sous la poussière d'eau. Léonard tendit l'oreille. Et Giovanni, bien que lui-même n'eût rien entendu, comprit d'après sa figure que c'était « elle ».

Ce fut d'abord sœur Camille qui entra avec un humble salut ; c'était une converse, qui vivait chez elle, et l'accompagnait chaque fois qu'elle venait à l'atelier du peintre.

Derrière Camille venait celle que tous attendaient ; c'était une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'une robe sombre et simple, avec un voile de gaze foncée et transparente qui descendait jusqu'au milieu du front : c'était monna Lisa Gioconda.

Beltraffio savait qu'elle était Napolitaine d'origine, et appartenait à une très ancienne famille; elle était fille d'un gentilhomme, Antonio Gerardini, qui avait perdu toute sa fortune à l'époque de l'invasion française de 1495 ; elle se trouvait être alors la troisième femme d'un citoyen florentin, Francesco del Giocondo, dont les deux premières femmes étaient mortes.

A l'époque où Léonard commençait son portrait, le peintre avait dépassé la cinquantaine et le mari de monna Lisa, messer Giocondo, était âgé de quarante-cinq ans. On l'avait choisi comme l'un des douze représentants de la république, et il devait bientôt devenir prieur. C'était un homme ordinaire, de ceux que l'on rencontre partout et toujours en grand nombre, ni très mauvais, ni très bon, fort actif, économe, absorbé par les affaires publiques et par l'agronomie. L'élé-

gance de sa jeune femme lui semblait être l'ornement le plus choisi de la maison. Mais la beauté de monna Lisa l'intéressait moins que la qualité d'une nouvelle race de taureaux siciliens, ou le bénéfice de l'octroi prélevé sur les peaux de mouton fraîches. On racontait qu'elle s'était mariée non par amour, mais par la volonté de son père, et que son premier fiancé avait trouvé une mort volontaire sur un champ de bataille. Des bruits, des médisances, peut-être, couraient aussi au sujet de ses adorateurs, passionnés et obstinés, mais toujours éconduits. D'ailleurs, les mauvaises langues, et il y en avait beaucoup à Florence, ne pouvaient rien dire de mal sur la Gioconda. Tranquille, modeste, pieuse, observatrice sévère des cérémonies de l'église, charitable envers les pauvres, elle se montrait bonne ménagère, épouse fidèle, et tendre mère pour sa belle-fille Dianora, une enfant de douze ans.

C'était tout ce que Giovanni savait d'elle. Mais monna Lisa, venant à l'atelier de Léonard, lui semblait être une tout autre femme.

Pendant trois ans, le temps n'avait pas affaibli, mais au contraire accru cette étrange impression. Il éprouvait à chacune de ses apparitions un étonnement semblable à de la crainte, comme devant quelque chose de surnaturel et de chimérique. Il s'expliquait parfois ce sentiment par le fait que, étant habitué à voir son visage sur le portrait, et l'art du maître étant infini, la monna Lisa vivante lui paraissait moins réelle que celle du portrait. Mais il y avait là encore quelque chose de différent, de plus mystérieux.

Il savait que Léonard n'avait l'occasion de la voir qu'au moment du travail, en présence d'autres personnes, parfois au milieu de nombreux invités, parfois seulement avec l'inséparable sœur Camille, mais jamais seule ; et cependant Giovanni sentait qu'il y avait entre eux un secret qui les rapprochait et les unissait. Il savait aussi que ce n'était pas un secret

d'amour, ou du moins, ce que les gens appellent vulgairement « amour ».

Il avait entendu ce propos, tenu par Léonard, que tous les artistes ont une tendance à rappeler leur propre ressemblance dans les corps et les visages qu'ils reproduisent. Le maître voyait la cause de ce penchant dans le fait que, l'âme humaine étant la créatrice de son enveloppe charnelle, chaque fois qu'elle doit représenter un nouveau corps, elle s'efforce de répéter par des lignes ce qu'elle a jadis créé déjà elle-même ; et cette prédisposition est si forte que parfois, même dans les portraits, à travers la ressemblance extérieure de l'original, pointe, sinon le visage, du moins l'âme du peintre lui-même.

Ce qui se passait maintenant sous les yeux de Giovanni était encore plus frappant ; il lui semblait que non seulement celle qui était peinte sur la toile, mais la monna Lisa vivante elle-même devenait de plus en plus semblable à Léonard, comme il arrive aux gens qui ont constamment vécu ensemble pendant de longues années. Du reste, la qualité principale de cette ressemblance croissante ne résidait pas tant dans les traits eux-mêmes, — bien qu'elle s'y trouvât aussi au point de l'étonner, — que dans l'expression des yeux et dans le sourire. Il se souvenait avec une surprise indicible qu'il avait déjà vu ce même sourire sur la figure d'Eve, la mère du genre humain, debout devant l'arbre de la Science, dans le premier tableau du maître. L'ange de la *Vierge aux Rochers*, la Léda avec le cygne, et nombre d'autres têtes de femmes que Vinci avait peintes, dessinées ou modelées avant de connaître monna Lisa, avaient également ce même sourire. On eût dit que Léonard avait passé sa vie à chercher, à travers toutes ses créations, le reflet de sa propre beauté, et qu'enfin il venait de le trouver sur le visage de la Gioconda.

Parfois, lorsque Giovanni observait longtemps ce sourire qui leur était commun, à lui et à elle, un

sentiment d'inquiétude, d'effroi même l'envahissait, comme s'il se fût trouvé en face d'un miracle ; la réalité semblait devenir songe, le songe réalité ; on eût dit que monna Lisa n'était plus une créature vivante, ni la femme du citoyen florentin messer Giocondo, le plus quelconque des hommes, mais un être de rêve évoqué par la volonté du maître, le double féminin de Léonard lui-même.

Le peintre se mit à l'œuvre. Mais tout à coup, laissant tomber son pinceau, il regarda attentivement le visage de Lisa : l'ombre la plus légère ou le plus petit changement d'expression ne pouvaient lui échapper.

— Madonna, dit-il, quelque chose vous inquiète aujourd'hui ?

Lisa leva sur Léonard son calme regard.

— Oui, un peu, répondit-elle, Dianora n est pas tout à fait bien. Je n'ai pas dormi de toute la nuit.

— Peut-être êtes-vous fatiguée, et la pose vous ennuie-t-elle, dit le peintre. Ne vaut-il pas mieux renvoyer la séance à une autre fois ?

— Non, pas du tout. Ne regretteriez-vous pas de perdre un jour pareil ? Regardez, quelles ombres délicates, quel soleil diffus : c'est un jour fait pour moi !

— Je savais, ajouta-t-elle, après un instant de silence, que vous m'attendiez. Je serais venue plus tôt, mais on m'a retenue ; madonna Sophonisbé, cette bavarde...

— C'est donc cela ! Ce n'est pas l'indisposition de Dianora, mais le papotage de cette crécelle qui vous a troublée ! Comme c'est étrange ! avez-vous remarqué, madonna, combien des fadaises quelconques, débitées par des étrangers et qui ne nous intéressent pas, nous obscurcissent parfois l'âme et nous troublent plus que notre propre chagrin ?

Elle inclina silencieusement la tête, on voyait qu'ils étaient depuis longtemps habitués à se comprendre

mutuellement, presque sans paroles : il suffisait d'une allusion ou d'un regard.

Il essaya de nouveau de se mettre au travail.

— Racontez-moi quelque chose ! dit monna Lisa.

— Quoi ?

Après avoir réfléchi un instant, elle dit :

— L'histoire du royaume de Vénus.

Il y avait quelques récits qu'elle préférait à tous les autres, c'étaient en grande partie ceux qui se rapportaient à des souvenirs personnels de Léonard, à des voyages, à des observations sur la nature, à des projets de tableaux. Il les racontait presque toujours avec les mêmes mots, simples, à demi enfantins, tandis que la musique se faisait entendre très douce.

Sur un signe de Léonard, Andrea Salaino prit sa viole et Atalante le luth d'argent, et ils commencèrent à jouer, tandis que Vinci racontait, de sa voix menue et féminine ; c'était comme une berceuse ou un vieux conte.

— Les patrons des bateaux qui vivent sur les côtes de la Sicile, assurent que ceux dont le sort est de périr dans les flots aperçoivent parfois, dans les tempêtes les plus terribles, l'île de Cypris, le royaume de la déesse de l'amour. Tout autour, se déchaînent les vagues furieuses et les ouragans, et beaucoup de marins, attirés par la beauté de cette île, sont allés briser leur navire sur les rochers escarpés entourés d'eaux dangereuses. Oh ! combien de navires furent ainsi broyés, précipités dans le gouffre ! Là, sur la grève, on voit encore leurs pitoyables squelettes, à demi enfouis dans le sable, recouverts d'algues ; les uns ont la poupe en l'air, d'autres, la proue ; les uns laissent à nu l'armature de leurs flancs béants, semblables à des ossements noirs de cadavres, aux trois quarts pourris ; les autres ne sont plus que débris. Et il y en a tant qu'on se croirait au jour de la Résurrection, quand la mer rendra tous les vaisseaux qu'elle a engloutis. Et par dessus l'île elle-même, le ciel est éter-

nellement bleu, le soleil brille toujours sur les collines fleuries ; l'air est si merveilleusement calme, que la longue flamme des cassolettes, brûlant sur les degrés du temple, s'élève aussi droite et immobile que les colonnes de marbre blanc et les gigantesques cyprès noirs qui se reflètent dans le lac, semblable à un miroir. Seuls les jets d'eau, retombant d'une vasque de porphyre à l'autre, murmurent doucement. Et, de la mer, les naufragés voient ce lac paisible, tout proche et qu'ils ne pourront jamais atteindre ; le vent leur apporte la senteur des bois de myrthe, et, plus la tempête est terrible, plus le calme est profond dans le royaume de Cypris. »

Il se tut, les cordes du luth et de la viole moururent en un dernier accord ; ce fut alors ce silence qui est plus beau que tous les autres : le silence qui règne après que la musique a cessé. On n'entendait plus que le rejaillissement de la fontaine.

Et, comme bercée par la musique, et séparée de la vie réelle par le silence, sereine, étrangère à tout excepté à la volonté de l'artiste, monna Lisa le regardait dans les yeux, avec un sourire plein de mystère, semblable à une eau tranquille, parfaitement limpide, mais dont le regard ne peut apercevoir le fond.

Et il sembla à Giovanni qu'à ce moment Léonard et monna Lisa étaient semblables à deux miroirs qui se renvoyaient la même image, se réfléchissaient l'un l'autre, à l'infini.

II

Le lendemain matin, au Palazzo Vecchio, le peintre travailla à la *Bataille d'Anghiari*, une commande de la République.

En revenant chez lui, Léonard s'arrêta sur la place, devant le *David* de Michel-Ange.

Il semblait monter la garde aux portes de l'Hôtel de

Ville de Florence, ce géant de marbre blanc qui se dessinait sur le fond noir de la tour, harmonieuse et sévère.

Le corps nu de l'adolescent était maigre. La main droite, armée de la fronde, s'abaissait, ce qui faisait saillir les tendons ; la gauche s'élevait au niveau de la poitrine, tenant une pierre. Les sourcils étaient froncés, et le regard fixait le lointain, comme celui d'un homme qui vise.

C'était l'œuvre de Michel-Ange, qui se montrait l'ennemi du peintre, bien que ce dernier fût toujours prêt à lui venir en aide de toutes façons. Léonard sentait en cette statue une âme, égale peut-être à la sienne, mais opposée comme l'action est opposée à la méditation, la passion à la froideur, la tempête au calme. Et cette force étrangère l'attirait, éveillait en lui la curiosité, le désir de s'approcher afin de l'étudier à fond.

Jadis, dans les chantiers de construction de la cathédrale de Florence, gisait un énorme bloc de marbre blanc, abîmé par un sculpteur maladroit. Les maîtres experts l'avaient refusé, déclarant qu'il ne pouvait plus servir à rien.

Lorsque Léonard arriva à Florence, on le lui offrit. Mais pendant qu'il réfléchissait, mesurait, calculait et hésitait, avec sa lenteur habituelle, un autre artiste, plus jeune de vingt-trois ans, Michel-Ange Buonarotti, intercepta la commande, et, travaillant avec une rapidité incroyable, non seulement le jour, mais la nuit, à la lueur du feu, il termina son géant dans l'espace de vingt-cinq mois. Léonard avait mis seize ans à achever le monument de Sforza, ce colosse d'argile, et il n'osait même pas songer au temps qu'il lui aurait fallu pour un marbre de la grandeur du *David*.

Les Florentins avaient alors déclaré Michel-Ange rival de Léonard dans l'art de la sculpture.

Maintenant ce rival, bien qu'il n'eût que rarement tenu un pinceau, s'essayait à un tableau représentant une scène guerrière pour la Salle du Conseil, et portait

ainsi la lutte contre Léonard sur le terrain de la peinture, avec une audace qui pouvait sembler insensée.

Plus Buonarotti rencontrait de mansuétude et de bienveillance en son rival, et plus sa haine devenait impitoyable. Le sang-froid de Léonard lui paraissait être du mépris. Avec une méfiance maladive, il recueillait les médisances, cherchait des prétextes de querelles, profitant de chaque occasion qui se présentait pour blesser Léonard, qu'il haïssait parce qu'il le croyait peut-être plus fort et plus grand que lui.

III

Vers cette époque, une affaire importante obligea Léonard à quitter Florence, et il partit, accompagné de Machiavel.

Depuis un temps immémorial, la république était en guerre avec la ville voisine de Pise — et cette lutte interminable et sans pitié épuisait les deux cités.

Le Conseil des Dix ordonna à Léonard de réaliser un projet, conçu par l'artiste, qui consistait à détourner les eaux de l'Arno au-dessus de Pise, et de les amener, à l'aide d'un canal, dans les marais de Livourne, afin de couper les communications de la ville assiégée avec la mer, et d'empêcher ainsi le ravitaillement, ce qui obligerait les Pisans à se rendre.

D'abord, le travail sembla devoir réussir. Le niveau des eaux de la rivière avait baissé. Mais bientôt surgirent des difficultés qui occasionnèrent des dépenses de plus en plus grandes, et les économes seigneurs commencèrent à marchander pour chaque florin qu'il fallait débourser.

L'été de 1505, la rivière, sortant de son lit après une pluie d'orage torrentielle, détruisit une partie de la digue. Léonard fut appelé sur le lieu des travaux. La veille de son départ, il revenait des bords de l'Arno, où il s'était entretenu avec Machiavel de cette rupture

de la digue, et, rentrant chez lui, traversait le pont de la Sainte-Trinité dans la direction de la rue Tornabuoni.

Il se faisait tard. On voyait peu de passants. Le silence n'était troublé que par le clapotis de l'eau contre la digue du moulin. Le jour avait été chaud. Mais, dans la soirée, un peu de pluie avait rafraîchi l'air. Sur le pont, on sentait l'odeur tiède de l'eau estivale. Par-dessus la noire colline de San-Miniato, la lune se levait. A droite, le long du quai du Ponte Vecchio, les petites maisons caduques, aux saillies inégales, assises sur leurs pilotis de bois arrondis, se reflétaient, comme en un miroir, dans l'eau d'un vert trouble. A gauche, au-dessus des contreforts des monts Albano, d'un violet délicat, tremblait une étoile solitaire.

Le profil de Florence se dessinait sur le ciel pur, semblable au frontispice gravé sur l'or terni des vieux manuscrits, profil unique au monde, familier comme une vivante figure d'homme. Florence tout entière, dans la double lumière du crépuscule et de la lune, s'épanouissait comme une immense fleur d'argent sombre.

Léonard avait remarqué que chaque ville, de même que chaque personne, a son odeur particulière. Il lui semblait qu'à Florence cette odeur était celle d'une poussière humide, pareille au pollen des iris, mêlée à la senteur fraîche et insaisissable du vernis et des couleurs des tableaux très anciens.

Il pensa à la Gioconda.

Il savait presque aussi peu de sa vie que Giovanni. Il s'étonnait qu'elle eût un mari tel que messer Francesco, maigre et grand, avec une verrue sur la joue gauche et des sourcils épais, un homme positif qui aimait à parler commerce et affaires. Il y avait des moments où Léonard jouissait de la beauté de rêve de monna Lisa, de cette beauté étrangère, lointaine, surnaturelle, et pourtant plus réelle que la réalité.

Mais il y avait aussi d'autres minutes où il était sensible à son charme purement humain.

Monna Lisa n'était pas une de ces femmes que l'on appelait alors des « doctes héroïnes », *dotte eroine*. Jamais elle ne parlait de ses connaissances littéraires. Ce fut par hasard qu'il apprit qu'elle lisait le latin et le grec. Son maintien était simple, son langage intelligent. Elle avait des mots qui la faisaient tout à coup plus proche de lui que toutes les personnes qu'il connaissait ; elle devenait alors l'amie, la sœur unique et éternelle. Dans ces moments-là, il aurait voulu franchir le cercle magique qui sépare la méditation de la vie. Mais aussitôt il étouffait ce désir, et, chaque fois qu'il anéantissait en lui le sentiment de la beauté réelle de monna Lisa, l'image de rêve qu'il avait créée d'elle, sur la toile du tableau, devenait plus humaine et plus saisissante.

El il lui sembla qu'elle le savait, qu'elle se soumettait et l'aidait à s'offrir en sacrifice à son propre fantôme, qu'elle lui donnait son âme et s'en réjouissait.

Etait-ce l'amour qui les unissait ainsi ?

Léonard était étranger à ce que la majorité des hommes appellent « l'amour physique ».

De même qu'il ne mangeait pas de viande, parce que cela lui semblait une chose non pas défendue, mais répugnante, de même, il se privait de femmes, parce que toute possession charnelle, dans la vie conjugale comme dans l'adultère, lui paraissait non pas coupable, mais grossière. Et il se tenait loin de tout cela.

Mais, même s'il avait éprouvé de l'amour pour elle, aurait-il pu désirer une union plus parfaite avec la bien-aimée que celle qu'il trouvait dans ces caresses mystérieuses et profondes, dans cette création d'une image immortelle, d'un être nouveau qui était conçu et naissait d'eux, comme l'enfant naît de son père et de sa mère, et qui était à la fois lui et elle ?

Et cependant, il sentait que, même dans cette communion si chaste, il y avait un péril plus grand peut-être que dans les liens ordinaires de l'amour charnel. Ils marchaient tous deux au bord d'un précipice, sur un terrain où nul encore ne les avait précédés ; ils triomphaient de la séduction et de l'attraction qu'exerce l'abîme. Et parfois il se demandait s'il avait le droit de sonder cette âme vivante, la seule qui lui fût vraiment proche, celle de l'amie, de la sœur éternelle, avec la même curiosité impassible qu'il mettait à étudier les lois de la mécanique ou des mathématiques, la vie d'une plante vénéneuse ou la dissection d'un cadavre.

Ne se révolterait-elle pas, à la fin, cette amie, ne le repousserait-elle pas avec haine et mépris, comme l'aurait fait toute autre femme?

Et il lui semblait parfois qu'il la faisait mourir d'une mort lente et terrible. Il s'effrayait de sa soumission, qui n'avait pas plus de bornes que sa curiosité à lui, tendre et impitoyable.

C'était seulement dans les derniers temps qu'il avait compris que, tôt ou tard, il devrait décider ce qu'elle serait pour lui, la créature en chair et en os ou seulement sa vision, le reflet de sa propre âme dans le miroir de la beauté féminine. Il avait eu un espoir encore : c'était que la séparation éloignerait pour quelque temps la nécessité de cette décision, et il était presque heureux de quitter Florence. Mais, maintenant que l'heure du départ avait sonné, il comprit qu'il s'était trompé, que la séparation ne prolongerait pas, mais raccourcirait encore le délai qu'il s'était accordé pour prendre un parti.

Perdu dans ces pensées, il ne remarqua pas qu'il était entré dans une sombre ruelle; et, lorsqu'il revint à lui, il ne sut pas immédiatement où il était. A en juger par le clocher de marbre de Giotto, qui se montrait au-dessus des toits, il devait être près de la cathédrale. Un côté de la rue longue et étroite demeu-

rait dans une obscurité impénétrable, l'autre baignait tout entier dans la lumière vive, presque blanche, de la lune. Au loin brillait un petit feu ; à l'angle d'une maison il aperçut un balcon surmonté d'un auvent de briques en pente douce, et dominant un hémicycle d'arcs posés sur d'harmonieux piliers ; sous cette « loggia » florentine, des gens masqués, enveloppés de manteaux noirs, chantaient une sérénade au son des luths. Il écouta.

C'était un vieux chant d'amour, composé jadis par Laurent de Médicis, le Magnifique, pour accompagner, au carnaval, le cortège de Bacchus et d'Ariane ; un chant d'amour, triste, et en même temps d'une allégresse infinie. Léonard l'aimait, parce qu'il l'avait souvent entendu chanter, lorsqu'il n'était encore qu'un adolescent.

Quant'é bella giovenezza,
Che se fugge tuttavia,
Chi vuol esser lieto, sia :
Di doman non c'è certezza.

Oh ! comme la jeunesse est belle
Et fugitive ! Chante donc, ris,
Sois heureux, prends le bonheur qui passe,
Car demain est incertain.

Le dernier vers fit naître en lui un sombre pressentiment.

Le sort ne lui avait-il pas envoyé maintenant, au seuil de la vieillesse, dans la tristesse et la solitude, une âme vivante, une âme sœur ? Devait-il la repousser, renoncer, comme il l'avait souvent fait, à la vie pour la méditation ? Sacrifierait-il de nouveau le présent à l'avenir, le réel à l'imaginaire et à l'unique beauté ? Qui choisirait-il, la Gioconda vivante ou la créature immortelle ? Il savait qu'en préférant l'une, il perdait l'autre, et toutes deux lui étaient également

chères ; il savait aussi qu'il fallait se prononcer, qu'il n'était plus possible de tergiverser et de prolonger le supplice de Lisa. Mais sa volonté était impuissante. Il ne voulait et ne pouvait se résoudre à prendre un parti : sacrifier la vivante à l'immortelle ou l'immortelle à la vivante, celle qui était, ou celle qui serait, à jamais, sur la toile du tableau.

Après avoir traversé deux rues encore, il arriva à la maison de son propriétaire, Martelli.

Les portes étaient fermées, les feux éteints. Il souleva le marteau qui pendait à une chaîne, et frappa le fleuron de bronze. Le portier ne répondit pas. Il dormait probablement, ou bien il était sorti. Les coups, répétés par les voûtes sonores de l'escalier de pierre, s'éteignirent. Le silence régna. Il semblait que le clair de lune le rendît encore plus profond.

Tout à coup retentirent des notes cuivrées, lourdes, lentes et cadencées : l'heure tintait à la tour voisine. Sa voix parlait du vol silencieux et menaçant du temps, de la sombre vieillesse solitaire, du passé irrévocable.

Et, longtemps encore, l'écho des derniers coups vibra, tantôt plus faible, tantôt plus fort, se prolongeant comme pour répéter, en rythmant de ses ondes sonores le silence de la nuit :

Di doman non c'é certezza

IV

Le jour suivant, monna Lisa arriva à l'atelier de Léonard à l'heure habituelle, mais, pour la première fois, seule, sans son éternelle compagne, sœur Camille. La Gioconda savait que c'était leur dernier entretien.

L'atelier était inondé de soleil, d'une clarté aveuglante. Léonard déroula le rideau de toile, et dans la

cour aux murailles noires, tomba une lumière tendre et crépusculaire, transparente comme une ombre sous-marine, et qui donnait la plus grande beauté possible au visage de monna Lisa.

Ils étaient seuls.

Il travaillait silencieusement, concentré, dans une tranquillité d'âme parfaite, oubliant les pensées qui l'avaient tourmenté la veille, celles de la séparation imminente, et du choix indispensable. C'était comme s'il n'y avait pas eu pour lui de passé ni d'avenir, et que le cours du temps fût suspendu ; comme si la jeune femme avait toujours été assise devant lui et qu'elle dût l'être toujours, avec son sourire étrange et calme.

Et ce qu'il ne pouvait faire dans la vie, il l'accomplissait dans la méditation : il fondait les deux images en une, unissant la réalité et le reflet, la morte et la vivante. Et cela lui donnait la joie d'une grande délivrance. Maintenant il ne la plaignait plus, et il n'avait plus peur.

Il savait qu'elle lui serait soumise jusqu'à la fin, qu'elle accepterait tout, qu'elle supporterait tout, qu'elle mourrait sans se révolter. Et, parfois, il la regardait, avec la même curiosité que les condamnés à mort qu'il accompagnait au supplice, afin de noter sur leurs figures les derniers frémissements de l'agonie.

Tout à coup, il lui sembla que l'ombre d'une pensée étrangère, qu'il ne lui avait pas inspirée et qu'il ne comprenait pas, se jouait sur la figure de son modèle, comme la trace diffuse d'un souffle à la surface d'un miroir. Afin d'emprisonner Lisa, de l'amener de nouveau dans son cercle de rêve, et de chasser cette ombre importune, il se mit à lui raconter, avec cette voix chantante et impérative que les magiciens emploient pour leurs incantations, un de ces récits mystérieux, semblables à des énigmes, qu'il inscrivait dans son journal :

« Je n'avais pas la force, dit-il, de résister à mon

envie de voir des formes nouvelles, inconnues aux humains, créées par l'art de la nature; et, ayant marché pendant longtemps au milieu de rochers nus et mornes, j'atteignis enfin la caverne; et je m'arrêtai à l'entrée, plein de perplexité.

« Mais, après m'être décidé, je courbai la tête, et me baissant, je posai la paume de ma main gauche sur mon genou droit, me cachant les yeux de la main droite, afin de m'accoutumer à l'obscurité. Puis j'entrai et fis quelques pas. Les sourcils froncés, les yeux clignotants, tâchant d'aiguiser ma vue, je changeais souvent de chemin et errais à tâtons, dans l'ombre, tantôt ici, tantôt là, m'efforçant de voir quelque chose. Mais les ténèbres étaient trop profondes. Et lorsqu'un certain temps se fut écoulé, deux sentiments naquirent en moi et se combattirent : la peur et la curiosité; la peur devant l'exploration de la sombre caverne, et la curiosité de savoir si elle ne contenait pas quelque secret merveilleux. »

Il se tut. L'ombre étrangère était toujours visible sur le front de la Gioconda.

— Lequel des deux sentiments a triomphé? demanda-t-elle.

— La curiosité.

— Et vous avez appris le secret de la caverne?

— J'ai appris ce qu'il était possible de savoir.

— Et vous le direz aux hommes?

— Je ne peux pas tout dire, et je ne le saurais pas. Mais j'aurais voulu leur inspirer une force de curiosité si grande qu'elle eût toujours triomphé en eux de la peur.

— Et si la curiosité n'était pas suffisante, messer Léonard? dit-elle avec un regard inattendu et étincelant. Et s'il fallait quelque chose d'autre, de plus grand, afin de pénétrer les derniers, et peut-être les plus merveilleux secrets de la caverne?

Elle le regardait dans les yeux, avec un sourire qu'il n'avait jamais vu chez elle.

— Que faut-il donc de plus? demanda-t-il.

Elle se tut.

A ce moment un rayon de soleil aveuglant, fin et vif, glissa par une fente du rideau. Le demi-jour sous-marin s'illumina. Et de la figure de Lisa disparut l'enchantement du clair-obscur et des ombres tendres et claires, pareilles à une musique lointaine.

— Vous partez demain ? demanda Gioconda.

— Non, ce soir.

— Je pars aussi, bientôt!

Le peintre la regarda fixement, voulut ajouter quelque chose, mais se tut. Il avait deviné qu'elle partait afin de ne pas rester sans lui à Florence.

— Messer Francesco, mon mari, continua Monna Lisa, va passer trois mois en Calabre, pour ses affaires. Je lui ai demandé de m'emmener avec lui.

Il se détourna, et, les sourcils froncés, regarda avec ennui le rayon de soleil brutal et sincère. Jusqu'alors, les ondes de la fontaine étaient restées monochromes, inertes, d'une blancheur transparente; maintenant, dans ce rayon réfracteur, étincelaient les couleurs diverses et opposées de l'arc-en-ciel, les couleurs de la vie.

Et Léonard sentit tout à coup qu'il retournait à la vie, faible, plein de pitié et digne de pitié.

— Ce n'est rien, dit monna Lisa. Arrangez le rideau. Il est encore tôt et je ne suis pas fatiguée.

— Non. C'est assez! dit-il, en jetant son pinceau.

— Vous ne terminerez jamais le portrait?

— Pourquoi donc? répondit-il vivement et avec appréhension. Vous ne reviendrez donc plus chez moi, à votre retour?

— Je reviendrai. Mais peut-être serai-je devenue tout à fait autre, dans trois mois, et ne me reconnaîtrez-vous plus? Vous avez dit vous-même que le visage humain, surtout celui des femmes, changeait rapidement.

— J'aurais voulu finir, prononça-t-il lentement, comme se parlant à lui-même. Mais je ne sais pas. Il

me semble parfois que ce que je voudrais est impossible à réaliser.

— Impossible ? s'étonna-t-elle. D'ailleurs, j'ai entendu dire que vous ne terminez jamais, parce que vous voulez, en effet, l'impossible.

Dans ses paroles, il entendit, ou crut entendre, un reproche plaintif, d'une mansuétude infinie.

— En est-il donc ainsi ? pensa-t-il, et un sentiment affreux le saisit.

Elle se leva, et dit, simplement, comme toujours :

— Eh bien, voici l'heure ! Adieu messer Léonard. Bon voyage !

Il leva les yeux sur elle, et, de nouveau, il lui sembla voir sur son visage un reproche désespéré et une prière.

Il savait que, pour tous deux, cet instant était sans retour et éternel comme la mort. Il savait qu'il ne devait pas se taire. Cependant plus il tendait sa volonté afin de trouver une décision et des mots pour l'exprimer, plus il ressentait son impuissance, et devinait l'abîme infranchissable qui s'élargissait entre eux. Et monna Lisa lui souriait, du sourire serein et calme qu'elle avait toujours. Mais maintenant, il lui sembla que cette sérénité, ce calme, étaient pareils à ceux qu'on voit dans le sourire des morts.

Son cœur fut transpercé d'une pitié infinie et intolérable qui le rendit encore plus faible.

Monna Lisa lui tendit la main, et, silencieux, il baisa cette main, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient. Au même moment, il sentit que, se penchant rapidement, elle frôlait ses cheveux de ses lèvres.

— Que Dieu vous protège ! dit-elle, toujours aussi simplement.

Lorsqu'il revint à lui, elle était déjà loin. Alentour, régnait le silence morne d'une après-midi d'été, plus terrible que le silence des ténèbres les plus sombres et les plus profondes.

Et, comme la nuit précédente, mais plus menaçants et plus solennels encore, retentirent les sons cuivrés, cadencés et lents, le tintement des heures à la tour voisine. Ils parlaient du vol formidable et silencieux du temps, de la sombre et solitaire vieillesse, du passé sans retour possible.

Et les dernières notes vibrèrent longtemps encore, mourant dans les ténèbres tandis qu'elles semblaient répéter :

Di doman non c'é certezza.

V

Deux mois plus tard, Léonard apprenait la mort de la Gioconda.

Un vieux marchand, arrivé de Florence, lui en donna la nouvelle en ces termes :

— Ah ! mon Dieu ! c'est vrai, vous vivez ici et vous ne savez pas ! Imaginez quel malheur ! Pauvre messer Giocondo ! Veuf pour la troisième fois ! Voilà un mois déjà que madonna Lisa est décédée. La volonté de Dieu soit faite !

Tout devint sombre devant les yeux de Léonard. Un instant, il crut qu'il allait tomber.

Mais, par un effort prodigieux, il se maîtrisa, et son visage, qui avait légèrement pâli, resta impénétrable. Du moins, le voyageur ne remarqua rien.

La première pensée de Léonard, lorsqu'il revint à lui, fut que le marchand, en vieux bavard qu'il était, avait menti, et inventé cette nouvelle à dessein, afin de voir quelle impression elle produirait sur lui, et d'aller ensuite raconter partout l'aventure, donnant ainsi un nouvel aliment aux bruits, qui couraient depuis longtemps, d'une liaison d'amour entre Léonard et la Gioconda.

La réalité de cette mort, ainsi qu'il arrive tou-

jours à la première minute, lui semblait impossible.

Mais il apprit tout le même soir ; en revenant de Calabre, où messer Giocondo avait avantageusement arrangé ses affaires, — entre autres l'importation des peaux de moutons fraîches à Florence, — dans la petite ville de Lagonera, monna Lisa était morte, de la fièvre des marais, selon les uns, d'une maladie infectieuse de la gorge, selon les autres.

VI

L'affaire du canal, destiné à détourner l'Arno de Pise, se termina par un échec pitoyable.

Au moment des crues d'automne, l'inondation avait anéanti les travaux commencés, et transformé la plaine basse, jadis florissante, en une fondrière infecte, où les ouvriers mouraient d'épidémies. Un travail immense, de l'argent, des vies humaines, tout avait été jeté là en vain.

Les constructeurs de travaux hydrauliques de Ferrare rejetaient toute la faute sur Léonard et sur Machiavel. Leurs amis se détournaient quand ils les croisaient dans la rue et ne les saluaient plus. Niccolo devint malade de honte et de chagrin.

Deux ans auparavant, le père de Léonard était mort.

« Le 9 juillet 1504, le mercredi, à sept heures du soir inscrivait-il dans son journal avec son laconisme habituel, est décédé mon père, ser Pierre de Vinci, notaire, à la cour du Podestat. Il avait quatre-vingts ans. Il laisse dix enfants du sexe masculin et deux du sexe féminin. »

Ser Pierre avait, à plusieurs reprises et devant témoins, exprimé sa décision de léguer à son premier-né illégitime, Léonard, une part de ses biens égale à celle des autres enfants. Avait-il lui-même changé d'idée avant sa mort, ou ses fils ne voulurent-

ils pas accomplir ses dernières volontés? Toujours est-il qu'ils déclarèrent que, en sa qualité de bâtard, Léonard n'aurait aucune part de l'héritage. Le peintre, sur le conseil de ses créanciers, entama un procès (qui devait durer six ans) au sujet de cette part qui se montait à trois cents florins.

Tous les ennuis l'accablaient en même temps, sans compter le manque d'argent. Il était en difficultés avec la République, n'ayant pas terminé sa commande au terme fixé. Les seigneurs étaient très mécontents de lui, et lui reprochaient amèrement de toucher l'argent d'avance et de ne pas tenir ses promesses.

Une nuit d'hiver, Léonard était assis, seul, dans son cabinet de travail.

La tempête faisait rage dans la cheminée. Les murs de la maison tremblaient sous ses assauts; la flamme de la chandelle tremblotait; un squelette d'oiseau, aux ailes rongées par les teignes, suspendu par une planchette de bois à l'instrument servant aux recherches de l'artiste, se balançait comme s'il eût voulu s'envoler; et, dans un coin, au-dessus d'un rayon portant les œuvres de Pline le Naturaliste, une araignée familière courait avec inquiétude sur sa toile. Les gouttes de pluie ou de neige fondue fouettaient les vitres, comme si quelqu'un eût frappé doucement au carreau.

Après une journée passée dans les soucis, Léonard se sentait fatigué, brisé, comme après une nuit de fièvre et de délire. Il avait essayé de se mettre au travail, de lire, mais rien ne lui avait réussi.

Il regarda le monceau de livres poussiéreux, les cornues, les cadrans de cuivre, les globes, les instruments de mécanique, d'astronomie, de physique et d'anatomie, et un dégoût inexprimable remplit son âme.

N'était-il pas lui-même semblable à cette vieille araignée, dans le coin sombre, au-dessus de la puante

moisissure née de l'amas des livres, des ossements, des squelettes humains et des membres morts des machines mortes? Que lui restait-il dans la vie, qu'est-ce qui le séparait encore de la mort, sauf quelques feuillets de papier qu'il couvrait de signes, de caractères incompréhensibles à tous?

Et il se souvint combien il était heureux, sans rien savoir et sans penser à rien, dans son enfance, lorsqu'il allait, dans la montagne, écouter les appels des corbeaux, aspirer le parfum des herbes aromatiques, et contempler la silhouette transparente et violette de Florence, dans la gaze flottante du soleil.

Était-il possible que tout le travail de sa vie ne fût qu'une erreur, et que le grand amour ne fût pas le fils de la grande science?

Il prêta l'oreille aux gémissements et au fracas de la tempête. Et des mots de Machiavel lui revinrent à la mémoire : « Ce qu'il y a de plus terrible dans la vie, ce ne sont pas les soucis, ni la pauvreté, ni le chagrin, ni la maladie, ni même la mort, c'est l'ennui ».

Elles aussi, les voix surhumaines du vent nocturne parlaient de ces choses si familières à l'âme humaine : l'ennui et la mort, la dernière solitude dans les ténèbres aveugles, au sein de l'antique Chaos, père de tout ce qui est.

Léonard se leva, prit la chandelle, ouvrit la porte de la chambre voisine et y entra.

Il s'approcha d'un tableau posé sur un chevalet à trois pieds, et recouvert d'une étoffe aux plis lourds, pareille à un linceul.

C'était le portrait de monna Lisa Gioconda.

Il ne l'avait pas découvert depuis le temps où il y avait travaillé, lors de la dernière séance. Maintenant, il lui semblait ne l'avoir jamais regardé auparavant. Et il sentait une telle intensité de vie rayonner de cette figure qu'il fut pris d'inquiétude devant sa propre création. Il se souvint des récits superstitieux de portraits ensorcelés qui, transpercés d'une aiguille,

causent la mort de celui qui y est représenté. Ici, pensa-t-il, c'était le contraire : il avait pris la vie de la vivante, pour la donner à la morte.

Tout en elle était clair et exact, jusqu'au moindre pli de sa robe, jusqu'aux petites croix de la fine broderie dentelée, qui encadrait le décolleté du corsage sombre, sur la gorge blanche. Il semblait qu'en regardant attentivement, on pût voir la poitrine se soulever, le sang couler sous la peau, et l'expression du visage se transformer.

Et en même temps elle était transparente, lointaine. étrangère, plus antique dans sa jeunesse immuable que les primitifs blocs de roches basaltiques, qui se dessinaient au fond du tableau, avec des montagnes d'un bleu aérien, pareilles à des stalagmites, appartenant à un monde étrange depuis longtemps aboli. Les contours des torrents, qui coulaient entre les rochers, rappelaient les sinuosités de ses lèvres au sourire éternel. Et les ondes des cheveux retombaient de dessous la gaze, sombre et transparente, selon les mêmes lois de mécanique divine que celles qui régissent le mouvement des eaux.

Maintenant seulement, comme si la mort lui eût ouvert les yeux, il comprit que la beauté de monna Lisa était tout ce qu'il avait cherché dans la nature avec une insatiable curiosité ; il comprit que le secret du monde était le secret de monna Lisa.

Et il ne l'avait pas deviné, lui, ce secret. C'était elle qui le gardait encore. Que signifiait le regard de ces yeux, qui reflétaient son âme à lui et s'y refléchissaient à leur tour, comme un miroir dans un autre miroir. à l'infini?

Répétait-elle ce qu'elle n'avait pas voulu préciser lors de leur dernière entrevue, qu'il faut plus que de la curiosité pour pénétrer les plus profonds et peut-être les plus merveilleux secrets de la Caverne ?

Ou bien était-ce le sourire indifférent avec lequel les morts regardent les vivants ?

Il savait que son trépas n'était pas dû au hasard, et qu'il aurait pu la sauver, s'il l'avait voulu. Mais jamais encore, lui sembla-t-il, il n'avait regardé de si près et si directement le visage de la mort. Sous le regard froid et caressant de la Gioconda, un effroi insupportable glaça son âme.

Et, pour la première fois de sa vie, il recula devant l'abîme, sans oser y jeter les yeux ; il ne voulut pas savoir.

D'un geste hâtif comme celui d'un voleur, il laissa retomber sur le visage l'étoffe aux plis lourds, semblable à un linceul.

Au printemps, sur la demande du lieutenant général du royaume de France, Charles d'Amboise, agissant au nom du roi, Léonard reçut la permission de quitter Florence pour trois mois, et il se rendit à Milan.

Il était resté le même exilé qu'autrefois ; et il se sentait aussi content de quitter sa patrie que, vingt ans auparavant, lorsqu'il avait vu les hauteurs neigeuses des Alpes, dominant les vertes plaines de la Lombardie.

CHAPITRE XV

POUR RESSUSCITER LES MORTS

(1506-1513)

Ὑμεῖς πάντας γινώσκετε, ὑμᾶς δὲ οὐδεὶς γινωσκέτω.
Connaissez tout le monde, mais tâchez que personne ne vous connaisse !

Basile le Gnostique.

I

L'année suivante, en 1507, le peintre avait reçu de la Seigneurie un congé illimité et il entra tout à fait au service de Louis XII, s'installa à Milan, et ne vint plus à Florence que très rarement, quand ses affaires l'y appelaient.

Quatre années s'écoulèrent ainsi.

A la fin de 1511, Giovanni Beltraffio, qui était déjà un maître en renom, travaillait à des fresques dans la nouvelle église de Saint-Maurice, qui appartenait à un couvent de femmes, le Monasterio Maggiore, bâti sur les ruines d'un ancien cirque romain et d'un temple de Jupiter. A côté, derrière la haute clôture qui donnait sur la rue della Vigna, se trouvait un jardin abandonné, entourant le palais Carmagnola autrefois magnifique, mais inhabité depuis longtemps, et dans un pitoyable état de délabrement. Les nonnes louaient cette maison, et le terrain y attenant, à l'alchimiste Galeotto Sacrobosco et à sa nièce, monna Cassandra, revenus à Milan depuis peu.

Après les premières invasions des Français et

le pillage de la maison de la sage-femme, monna Sidonia, ils avaient quitté la Lombardie et voyagé pendant dix ans en Orient. Des bruits singuliers couraient sur eux : on disait que l'alchimiste avait trouvé la pierre philosophale, qui transforme l'étain en or; on disait encore que monna Cassandra avait dépouillé un vieux marchand très riche de Smyrne, dont elle avait fait la connaissance à Constantinople. On disait enfin que l'alchimiste, ayant obtenu du gouverneur de Syrie de grandes sommes pour faire des expériences, avait pris la fuite en emportant l'argent. Il y avait un fait indéniable : partis de Milan sans ressources, ils y étaient revenus avec une grande fortune.

L'ancienne sorcière, l'élève de la vieille Sidonia, Cassandra, était, ou feignait d'être devenue, une fille pieuse; elle observait tous les rites et les jeûnes, allait souvent à la messe, et donnait beaucoup d'argent pour les églises. Les sœurs du monastère l'aimaient, et l'évêque de Milan lui-même lui témoignait de l'intérêt. Cependant de mauvaises langues disaient que tout cela n'était que comédie, que Cassandra était païenne, qu'elle s'était enfuie de Rome avec son oncle parce que la sainte Inquisition les recherchait, et que, tôt ou tard, ils serait brûlés vifs tous les deux.

Ser Galeotto aimait toujours beaucoup Léonard, et lui donnait à lire les rares livres qu'il avait rapportés de ses voyages. C'était Giovanni qui venait les chercher ; et bientôt ses visites chez ser Galeotto devinrent plus fréquentes. Il y allait sous divers prétextes, mais en réalité pour voir Cassandra.

D'abord, la jeune fille sembla éprouver de la méfiance à son égard : elle jouait la pécheresse repentante, et parlait de son désir d'entrer au couvent; mais, peu à peu, voyant qu'il n'y avait rien à craindre, elle devint plus confiante.

Ils se rappelèrent les conversations qu'ils avaient eues ensemble dix ans auparavant, quand ils étaient presque enfants tous deux, et qu'ils se rencontraient

sur la colline déserte, près du monastère de Sainte-Radegonde; ils évoquèrent ces soirs d'orage, et le ciel sillonné d'éclairs de chaleur, alors que l'air était étouffant et qu'on entendait le bruit sourd du tonnerre; ils se rappelèrent enfin comment elle lui avait prédit la résurrection des dieux olympiens.

Maintenant elle vivait en recluse; elle était souvent malade ou prétendait l'être, et restait la plupart du temps dans sa chambre, où elle ne laissait entrer personne, et dont l'arrangement rappelait à la fois un musée et une bibliothèque.

Cassandra lui parlait de ses voyages, des merveilles qu'elle avait vues, de la majesté des temples vides, dont le marbre blanc se détachait sur des rochers noirs, rougis par les vagues de la mer Ionienne; des flots éternellement bleus, tout imprégnés d'une odeur de sel; elle lui racontait ses difficiles travaux, les dangers qu'elle avait courus. Et quand, un jour, il lui demanda ce qu'elle avait cherché dans ses voyages, pourquoi elle avait recueilli tant de choses et enduré tant de souffrances, elle lui répondit par les paroles de son père défunt, messer Luigi Sacrobosco : *Pour ressusciter les morts*.

Et ses yeux brûlaient de cette flamme dans laquelle il reconnut Cassandra, l'ancienne sorcière.

Elle avait peu changé : c'était le même visage pâle, étranger aux joies comme aux chagrins, et immobile comme un masque de statue; un front large et bas, des lèvres minces toujours serrées, sans un sourire, et des yeux dorés et transparents pareils à de l'ambre. Mais maintenant, sous l'effet de la maladie ou peut-être d'une pensée qui l'obsédait sans cesse, son visage exprimait, dans toute sa partie inférieure, une sérénité tranquille, et témoignait en même temps d'une timidité enfantine. Et, plus encore que dix ans auparavant, le charme de cette fille attirait Giovanni, éveillait en lui de la curiosité, de la crainte, et de la pitié.

Pendant son voyage en Grèce, Cassandra avait visité

la patrie de sa mère, la petite et triste ville de Mistra, près des ruines de Lacédémone, parmi les collines désertes du Péloponèse, où, un demi-siècle auparavant, était mort Plotin, le dernier maître de la sagesse hellénique. Elle avait recueilli des fragments de ses livres, ses lettres, les légendes pieuses répandues par ses élèves, qui croyaient que l'âme de Platon avait, encore une fois, quitté l'Olympe pour s'incarner dans la personne de leur maître Plotin. En racontant à Giovanni les détails de cette visite, elle lui répéta la prophétie de Plotin, prononcée trois ans avant sa mort : « Quelques années après ma mort, avait-il dit, tous les peuples du monde auront une seule religion. » Et quand on lui demandait quelle serait cette religion, celle du Christ ou celle de Mahomet, il répondait : « Ni l'une ni l'autre, mais une religion nouvelle, qui ne différera pas beaucoup de l'ancien paganisme. »

Et, tout en parlant au jeune homme, Cassandra fixait sur lui, sans cesse, le regard de ses yeux dorés et transparents.

— Giovanni, lui demanda-t-elle après quelques instants de silence, as-tu jamais entendu parler de l'homme qui, il y a plus de dix siècles, avait rêvé comme le philosophe Plotin, de ressusciter les dieux morts, — de l'empereur Flavius-Claude-Julien?

— Julien l'Apostat?

— Oui, celui qui se prenait lui-même pour un apostat, et que ses ennemis, les Galiléens, désignaient ainsi !

Giovanni lui répondit qu'il avait vu une fois, à Florence, un mystère, composé par Laurent de Médicis, représentant le martyre de deux adolescents que Julien l'Apostat avait ordonné de conduire au supplice à cause de leur foi. Il se rappelaït quelques vers de ce mystère, dont un épisode l'avait surtout frappé, celui de Julien mourant, transpercé par le sabre de saint Mercure, et s'écriant : « Tu as vaincu Galiléen ! » *O Cristo Galileo, tu hai pur vinto !*

— Écoute, Giovanni, dit Cassandra, dans la destinée singulière et triste de cet homme, il y a un grand secret. Tous deux, l'empereur Julien et le sage Plotin, avaient également tort parce qu'ils ne possédaient qu'une moitié de la vérité, laquelle, sans l'autre moitié, n'est que mensonge; ils avaient oublié la prophétie qui dit que les dieux ne ressusciteront que quand tout changera, quand la terre se joindra avec le ciel, et que tout ce qui était deux deviendra un. Ils n'ont pas compris cela et c'est pourquoi ils ont en vain donné leur âme pour les dieux olympiens.

Elle s'arrêta, cemme si elle n'eût pu se résoudre à continuer, et ajouta, à voix basse :

— Si je pouvais te dire tout... mais c'est trop tôt maintenant. Je n'ajouterai qu'une chose : il y a un dieu entre les dieux olympiens qui est plus près que tous les autres de ses frères habitant la terre, un dieu rayonnant et sombre à la fois, charitable et sans pitié. Ne me demande pas de te dire tout, pour l'instant, plus tard je t'expliquerai.

Giovanni ne comprenait pas, mais il sentait que ni la foi de Benedetto, ni la science de Léonard ne satisferaient, désormais, sa soif de savoir. Dans les prophéties obscures et souvent incompréhensibles de Cassandra, il lui semblait trouver un pâle rayon de vérité ; et il espérait voir plus clair avec le temps ; il s'attachait à cet espoir comme un noyé se cramponne à l'épave qu'il croit pouvoir lui sauver la vie.

Et son intimité avec Cassandra s'accentuait toujours davantage.

II

C'est à ce moment qu'arriva à Milan le célèbre docteur en théologie, l'inquisiteur frère Giorgio Casale, envoyé par le pape Jules II pour mettre fin aux pra-

tiques de la sorcellerie qui se répandait de plus en plus en Lombardie. Les sœurs du Monasterio Maggiore, et les protecteurs qu'elle avait dans le palais de l'évêque, prévinrent monna Cassandra du grand danger qu'elle courait ; et elle se décida à se réfugier en France ou en Angleterre.

Elle donna un dernier rendez-vous à Giovanni, pour la nuit même de son départ. Cette fois, elle avait l'intention de lui dévoiler le secret de son enseignement, de lui expliquer ce qu'il n'avait pas compris jusque-là.

A l'heure fixée, Giovanni se trouvait près de la porte du jardin qui entourait le palais Carmagnola.

La porte était fermée. Il frappa longtemps. Personne n'ouvrit. Il s'approcha de l'entrée du monastère et, là, le portier lui apprit une terrible nouvelle : l'inquisiteur frère Giorgio Casale était arrivé à Milan plus tôt qu'on ne l'attendait, et, à peine arrivé, il avait ordonné de s'emparer de Galeotto Sacrobosco et de sa nièce, comme de personnes suspectes de s'occuper de magie noire.

Galeotto avait réussi à s'enfuir, mais monna Cassandra était arrêtée, et se trouvait déjà dans les cachots de la sainte Inquisition.

Informé de cet événement, Léonard se rendit auprès de ses amis : le trésorier principal de Louis XII et l'ambassadeur du roi de France à Milan, Charles d'Amboise, pour demander leur protection en faveur de la malheureuse fille. Giovanni, de son côté, entreprit aussi de nombreuses démarches ; il courait porter les lettres du maître, et venait souvent au tribunal de l'Inquisition.

C'est là qu'il fit la connaissance du premier secrétaire de fra Giorgio, fra Michele Waldera, docteur en théologie. Ce dernier se montrait d'une grande amabilité pour Beltraffio. Il feignait de prendre une part très vive au sort de Cassandra, et, en même, temps il tâchait de faire parler son interlocuteur, lui deman-

dait des renseignements sur la vie de Léonard, sur ses pensées, ses occupations. Mais Giovanni, devenu méfiant, ne révélait rien sur son maître.

Fra Michele lui racontait des choses intéressantes sur la vertu des puissances sataniques ; par exemple, les signes auxquels il est facile de reconnaître les enfants nés d'un diable et d'une sorcière : ces enfants restent très petits, ils sont plus lourds et pèsent quatre-vingt à cent livres, en outre ils crient sans cesse et demandent toujours à téter. Avec une précision mathématique, ce savant fixait le nombre des souverains principaux de l'Enfer : ils étaient au nombre de cinq cent soixante-douze ; quant aux gouverneurs, aux diables d'ordre inférieur et aux simples sujets, il y en avait en tout sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six.

Mais ce qui frappait surtout Giovanni, c'étaient les détails sur les Incubes et les Succubes, les démons à deux sexes qui prennent, à leur gré, tantôt l'aspect d'un homme, tantôt celui d'une femme, afin de mieux séduire les êtres humains, et de vivre plus facilement parmi eux.

Parfois, fra Michele l'invitait à venir au Tribunal pour assister aux jugements, Giovanni l'accompagnait, bien qu'il souffrît atrocement d'être là, pendant qu'on appliquait la question aux accusés. Mais il espérait arriver à connaître le sort de Cassandra, soit au Tribunal même, ou par les récits de l'inquisiteur. Giovanni avait appris là des choses vraiment inouïes, dans lesquelles le ridicule se mêlait à l'horrible. Une sorcière, par exemple, une toute jeune fille, qui s'était repentie et était rentrée dans le sein de l'église, appelait la bénédiction de Dieu sur ses bourreaux parce qu'ils l'avaient sauvée du danger de l'enfer ; elle avait supporté les supplices avec une patience et une douceur infinies, et, pleine de joie, avait marché à la mort, croyant que le feu temporel la sauverait du feu éternel qui l'attendait. Elle suppliait les juges de lui enlever,

de la main, le diable qui y était entré, prétendait-elle, sous la forme d'un fuseau acéré.

Les saints pères consultèrent un célèbre chirurgien. Mais ce dernier, malgré les grandes sommes d'argent qui lui furent offertes, refusa de tenter un effort pour extirper le fuseau, car il craignait qu'au beau milieu de l'opération le diable ne s'élançât sur lui pour lui casser la tête.

Une autre sorcière, veuve d'un boulanger, une forte et belle femme, était accusée d'avoir mis au monde plusieurs ogres, résultat d'un commerce de dix-huit ans qu'elle avait entretenu avec un démon.

Tandis qu'on lui faisait subir de terribles supplices, cette malheureuse priait Dieu, tantôt aboyant comme un chien, tantôt tombant dans une sorte d'engourdissement qui lui faisait perdre connaissance. Elle mourut au milieu des tortures.

La tante de Cassandra, monna Sidonia, fut également jetée en prison. Pour échapper au supplice, elle mit le feu, pendant la nuit, à la paillasse sur laquelle elle était couchée et fut suffoquée par la fumée.

On accusait une vieille femme folle de se promener chaque nuit à cheval sur sa fille, qui était ferrée par les démons, et avait les pieds et les mains estropiés.

Avec un coup d'œil malin et débonnaire à l'adresse des juges, comme s'ils étaient les complices d'une plaisanterie convenue d'avance, la vieille tombait d'accord avec eux sur tous les méfaits dont on l'accusait.

Elle était très frileuse. Quand on l'amena près du bûcher où elle devait être brûlée, elle s'écria joyeusement en battant des mains : « Le feu ! le feu !... Que Dieu vous bénisse, mes chers, mes bons seigneurs : enfin, enfin, je vais pouvoir me réchauffer ! »

Une jeune sorcière de seize ans, d'une beauté extraordinaire, inspira à Giovanni une terreur inoubliable.

Aux questions et aux prières des juges, elle avait, pour toute réponse, un seul cri invariable et suppliant, toujours le même : « Tuez-moi, tuez-moi ! »

Elle prétendait que le diable « allait et venait dans son corps, comme dans sa propre maison ». Elle ne voulait pas entendre parler de pénitence ou de pardon, car elle se croyait enceinte du fait d'un démon, et implorait les juges pour qu'on la brûlât avant que le monstre ne vint au monde. Elle était orpheline et très riche. Après sa mort, son bien devait revenir à un parent éloigné, un vieil avare. Les saints pères savaient que, si la malheureuse restait vivante, elle ferait don de toutes ses richesses à l'inquisition, et ils voulaient la sauver ; mais ils y tâchaient en vain. Elle criait sans cesse : « Dieu ne me pardonnera jamais, je le sais. Brûlez-moi, brûlez-moi, ou je me tue ! »

Le principal inquisiteur, fra Giorgio Casale, était un vieillard voûté, au visage maigre, pâle, doux et bon, qui rappelait saint François. D'après le jugement de ceux qui le connaissaient personnellement, c'était l'homme le plus doux de la terre, très désintéressé, grand observateur des jeûnes, chaste, et menant la vie d'un ascète. Quand Giovanni le considérait attentivement, il lui semblait qu'en vérité il n'y avait pas de méchanceté, ni de ruse dans sa figure, qu'il souffrait plus que ses victimes, et que, s'il les tourmentait et les brûlait, c'était par pitié pour elles, parce qu'il était persuadé qu'on ne pouvait les sauver autrement du feu éternel. Mais parfois, et surtout au milieu des tortures les plus raffinées, en entendant les aveux les plus monstrueux, une telle expression passait dans les yeux de fra Giorgio, que Giovanni se demandait qui était le plus fou ou le plus déraisonnable : des juges ou des accusés. La démence qui régnait dans les chambres de torture, parmi les victimes et les bourreaux, se répandait dans la ville. Les hommes sensés commençaient à ajouter foi à des

choses dont, en temps ordinaire, on se serait moqué comme de simples fables. Les délations se multipliaient.

Les valets accusaient leurs maîtres, les femmes, leurs maris, les enfants, leurs parents.

On brûla une vieille, parce qu'elle avait dit : « Que le diable me vienne en aide, si ce n'est Dieu ! »

On en déclara une autre sorcière, parce que, d'après les racontars de ses voisines, sa vache donnait trois fois plus de lait que celles des autres. Et ce qu'il y avait de plus odieux, c'est qu'à mesure que le zèle des pères inquisiteurs grandissait, les démons non seulement ne cessaient pas leur manège, mais qu'au contraire ils le continuaient avec plus d'ardeur; on aurait dit qu'ils y prenaient plaisir.

On pouvait s'attendre à tout, il n'y avait plus rien d'impossible. Le bruit courait que fra Giorgio avait découvert, en Lombardie, un complot de douze mille sorciers et sorcières, dont le but était d'amener trois années stériles sur l'Italie, de sorte que les gens seraient forcés de se manger les uns les autres, comme des bêtes.

Le principal inquisiteur, le général de l'armée de Christ, avait presque peur devant cette attaque, toujours plus vive, des légions sataniques.

— Je ne sais comment cela finira ! dit une fois fra Michele à Giovanni dans un moment de confidence. Plus nous en brûlons, plus il en renaît de leurs cendres !

Les tortures habituelles, telles que les bottes d'Espagne, l'étau de fer qu'on serrait au moyen de vis, jusqu'à ce que les os des victimes commençassent à craquer, le supplice des ongles coupés avec des ciseaux incandescents, n'étaient que des jeux en comparaison des tortures raffinées inventées par « l'homme le plus doux du monde », par fra Giorgio. Ainsi, entre autres choses, le *tormentum insomniæ*, le supplice d'insomnie : on faisait marcher les accusés jour et nuit, le long

des corridors, sans leur permettre de dormir, de telle sorte que leurs pieds se couvraient de plaies et que les malheureux finissaient par perdre la raison.

Bientôt fra Giorgio déclara au peuple qu'une fête splendide aurait lieu, sous peu, pour effrayer les ennemis de l'Église, et remplir de joie les cœurs fidèles à ses enseignements : un autodafé de cent trente-neuf sorciers et sorcières, sur la place de Broletto.

Lorsque fra Michele lui apprit cette nouvelle, Giovanni s'écria en pâlissant : « Et monna Cassandra ? »

Jusqu'alors, malgré la franchise apparente du moine, Beltraffio n'avait encore rien pu apprendre sur le compte de la jeune fille.

— Monna Cassandra, répondit le dominicain, est condamnée avec les autres, bien qu'elle mérite un supplice encore plus grand. Fra Giorgio suppose qu'elle est la plus puissante de toutes les sorcières qu'il a vues jusqu'à ce jour; le sortilège qui la rend insensible quand on lui applique la question est tel que, sans parler d'aveux ou de repentir, nous n'avons pu obtenir d'elle une seule parole, ni même un seul gémissement; nous n'avons pas même réussi à entendre le son de sa voix.

En disant cela, il regardait fixement Giovanni, comme dans l'attente de quelque aveu. Beltraffio eut un instant l'idée d'en finir du coup, de se dénoncer, de dire qu'il était le complice de Cassandra, afin de périr avec elle. Cependant il garda le silence, non parce qu'il avait peur, mais parce qu'une indifférence singulière l'envahissait depuis quelques jours, une indifférence qui ressemblait à ce sortilège qui protégeait la sorcière, pendant qu'on lui appliquait la question. Il devenait insensible comme un être dont la vie eût été suspendue.

III

Le lendemain, Beltraffio ne quitta pas sa chambre. Dès le matin, il se sentit souffrant. Jusqu'au soir, il resta au lit, sans pensée, comme plongé dans une sorte d'assoupissement.

A la tombée de la nuit, on entendit dans la ville des sons de cloches. Leurs voix n'étaient ni funèbres ni joyeuses, et une odeur faible, mais dégoûtante, de brûlé se répandit dans toutes les rues. Cette odeur augmenta encore le mal de tête de Giovanni; et il commença à avoir des nausées.

Il sortit de sa maison.

L'air était étouffant, humide et chaud comme dans une salle de bains; c'était l'impression que donne un jour d'été ou d'automne en Lombardie, quand souffle le sirocco. Il ne pleuvait pas, mais de fines gouttelettes tombaient des toits et des arbres. Les trottoirs luisaient. L'odeur de brûlé était plus pénétrante, dehors, dans le brouillard jaune, trouble et visqueux.

Malgré l'heure avancée, les rues étaient combles. Tous les promeneurs venaient du même endroit, de la place de Broletto. En examinant les passants, il lui sembla qu'ils étaient, eux aussi, plongés dans le même assoupissement que lui, qu'eux aussi essayaient de s'arracher à cette torpeur, mais sans y parvenir. La foule faisait entendre un bruit sourd et confus. Quelques conversations entrecoupées arrivèrent à ses oreilles; et il comprit la cause de l'odeur répugnante qui l'avait frappé. C'était le relent qui se dégageait des corps humains carbonisés. Il hâta le pas, courut presque sans savoir où il allait, bousculant les gens, chancelant comme un homme ivre, et grelottant de fièvre. Il sentait ces émanations infectes le poursuivre, l'envelopper, le suffoquer, le pénétrer jusqu'aux pou-

mons, lui serrer les tempes d'une douleur sourde, lui soulever le cœur.

Par la suite, il ne se rappela jamais comment il était arrivé jusqu'au monastère de Saint-François et comment il était entré dans la cellule de fra Benedetto. Les moines laissèrent passer Giovanni. Mais fra Benedetto n'était pas chez lui, il était parti pour Bergame. Giovanni ferma la porte, alluma une chandelle, et s'affaissa, épuisé, sur le lit.

Dans cette cellule si familière à Giovanni, tout portait, comme auparavant, une empreinte de paix et de sainteté. Là, on ne sentait pas l'horrible odeur, mais on respirait cette senteur particulière aux monastères, et qui semblait faite d'huile d'olive, d'encens, de cire, de vernis frais, et de ces couleurs délicates et fines dont fra Benedetto, dans sa naïve ignorance des progrès de son art, se servait pour peindre des madones aux visages enfantins, des saints, des anges aux ailes transparentes, avec des boucles dorées et des tuniques bleues.

Au chevet de son lit, contre le mur blanc, était accroché un crucifix noir.

Giovanni leva les yeux vers le crucifix. Le Sauveur était toujours là, ses bras cloués au bois, comme pour prodiguer la paix dans un geste d'appel. « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés. » N'est-ce pas la vérité, unique et parfaite ? pensa Giovanni. Ne dois-je pas tomber à ses pieds, et m'écrier : « O Seigneur, je crois, aide-moi à croire ! »

Mais la prière se glaçait sur ses lèvres. Il sentait que, si même la perdition éternelle le menaçait, il ne pourrait pas mentir, oublier ce qu'il savait, qu'il lui était impossible de repousser ou de réconcilier les deux vérités qui luttaient dans son cœur.

Comme toujours, avec le même désespoir silencieux, il se détourna du crucifix ; et, à ce moment, il lui parut que le brouillard visqueux pénétrait ici-même, dans ce dernier asile, y apportait l'odeur nauséabonde.

Il se couvrit le visage de ses deux mains.

Il commençait à avoir le vertige. Son gosier était desséché. La soif le tourmentait. Il se rappela qu'il y avait une cruche d'eau, dans un coin de la chambre. Il se leva, et se traîna jusque là, en s'appuyant aux murs ; il avala quelques gorgées d'eau, s'humecta la tête, et allait retourner vers le lit, quand, tout à coup, il sentit qu'il y avait quelqu'un dans la cellule. Il se retourna et vit que, sous le crucifix noir, était assise une forme confuse, vêtue d'une longue robe de moine, avec un capuchon rabattu qui lui cachait la figure. Giovanni s'étonna, car il savait que la porte était fermée à clé; mais il ne s'effraya pas. Il ressentit plutôt une sorte de soulagement, comme s'il était parvenu à se réveiller après de longs efforts ; la tête ne lui faisait plus mal.

Il s'approcha du personnage mystérieux, pour mieux l'examiner. Mais l'inconnu se leva et rejeta son capuchon. Giovanni vit une face blanche comme du marbre, impassible, aux lèvres d'un rouge de sang, aux yeux dorés comme l'ambre, entourée d'une auréole de cheveux noirs, qu'on aurait dits vivants, plus expressifs que le visage lui-même, et qui semblaient animés d'une vie à part, comme les serpents sur la tête de Méduse peinte par Léonard.

Alors, lentement et solennellement, avec un geste de malédiction, Cassandra, car c'était elle, leva les mains.

Sa robe noire tomba à ses pieds et il vit la blancheur resplendissante de son corps, svelte comme celui d'Aphrodite, sortant, après dix siècles, du tombeau.

Giovanni regarda le crucifix une dernière fois, une dernière pensée pleine de terreur traversa son cerveau comme un éclair :

« La Diablesse Blanche ! » et ce fut comme si le rideau de la vie se fût déchiré devant lui, lui découvrant l'ultime secret de l'union suprême.

Elle s'approcha de lui, l'enlaça de ses bras, et le pressa sur son cœur.

Ils s'affaissèrent sur le pauvre grabat du moine.

Et Giovanni se sentit pénétré par le froid virginal de ce corps; ce fut doux et terrible à la fois, comme la mort.

Au matin, le moine le trouva étendu sans connaissance.

IV

Une nuit d'hiver, Léonard était assis dans sa chambre, écoutant la tempête qui faisait rage. Il songeait à monna Lisa.

Il songeait aussi à la mort ; et cette pensée, qui le visitait de plus en plus souvent, se confondait avec le souvenir de monna Lisa. Tout à coup, quelqu'un frappa à la porte. Il se leva et ouvrit. Un jeune homme inconnu, d'environ dix-neuf ans, aux yeux bons et gais, avec des joues rosées de froid, et des flocons de neige fondant dans les boucles de ses cheveux châtains, entra dans la chambre.

— Messer Léonard ! s'écria-t-il, ne me reconnaissez-vous pas ?

Léonard le regarda avec attention, et se rappela soudain son petit ami Francesco Melzi qui, alors âgé de sept ans, errait avec lui dans les bois de Vaprio.

Il l'embrassa avec une tendresse paternelle.

Francesco venait de Bologne, où son père s'était fixé après l'invasion des Français en 1500, ne voulant pas être témoin du déshonneur et du désastre de sa patrie. Là, le vieillard avait été atteint d'une grave maladie qui avait duré de longues années. Enfin il était mort, et Melzi s'était hâté d'accourir chez Léonard, dont il n'avait pas oublié la promesse.

— Quelle promesse? demanda le maître.

— Comment? vous ne vous rappelez pas ? Et moi qui

espérais!... Est-il possible que vous ayez oublié pour tout de bon? C'était quelques jours avant notre séparation, dans le village de Mandello, sur le lac de Lecco, au pied de la montagne. Nous étions descendus dans la mine abandonnée, et vous me portiez dans vos bras de peur que je ne tombasse. Quand vous m'avez dit que vous partiez pour la Romagne, afin d'entrer au service de César Borgia, je me suis mis à pleurer, et je voulais me sauver de la maison pour vous suivre. Mais vous n'avez pas voulu et vous m'avez donné votre parole que, dans huit ans, quand je serais grand...

— Ah oui! oui! je me rappelle! interrompit joyeusement Léonard.

— A la bonne heure! Je sais, messer Léonard, que vous n'avez pas besoin de moi. Mais je ne vous dérangerai point. Ne me chassez donc pas! Au fait, c'est égal, je ne partirais pas, même si vous aviez l'intention de me mettre à la porte; faites de moi ce que vous voudrez, mais je ne vous quitterai jamais! Je veux devenir votre élève.

— Mon cher garçon! dit Léonard d'une voix émue.

Il l'embrassa de nouveau, et Francesco se serra contre sa poitrine, avec la même caresse confiante que quand il était le petit garçon que Vinci portait dans ses bras.

V

Depuis que Léonard avait quitté Florence, en 1507, il avait été nommé « peintre de cour au service du roi de France, Louis XII »; mais, ne recevant pas de gages, il ne devait compter que sur des aubaines fortuites. Souvent on l'oubliait complètement et il ne savait pas se rappeler au souvenir par des tableaux envoyés au bon moment, parce que, en avançant en âge, il travaillait toujours moins, et toujours plus len-

tement. Comme auparavant, il était perpétuellement dans une position précaire, s'embrouillant de plus en plus dans les affaires d'argent. Il empruntait à tous ceux qui pouvaient lui prêter quelque chose, même à ses propres élèves, et, tout en ne payant pas ses vieilles dettes, en faisait sans cesse de nouvelles.

Il attendait patiemment son tour dans les antichambres des seigneurs, parmi les autres solliciteurs, et, à mesure que la vieillesse approchait, « le pain de l'étranger lui semblait plus amer, et l'escalier de leur maison plus roide ». Pendant que Raphaël, profitant des générosités du pape, était devenu un riche patricien romain, pendant que Michel-Ange mettait de l'argent de côté pour les mauvais jours, Léonard restait, comme il l'avait toujours été, sans feu ni lieu, ne sachant où reposer sa tête en attendant la mort.

Il résolut de quitter Milan et de passer au service des Médicis. Le pape Jules II étant mort, Giovanni Médicis, connu sous le nom de Léon X, lui avait succédé. Le nouveau pape avait nommé son frère Julien grand capitaine et porte-étendard de l'Église Romaine, poste occupé jadis par César Borgia. Julien partit donc pour Rome, et Léonard, invité à le suivre, entra à son service. Et il s'apprêta à se rendre auprès de son nouveau maître, comme autrefois il avait quitté Laurent pour Ludovic, le More pour César, César pour Soderini et ce dernier pour Louis XII, avec une docilité mélancolique, pèlerin éternel, continuant toujours son éternel voyage.

« Le 23 septembre 1513, dit-il dans son journal avec sa brièveté habituelle, j'ai quitté Milan pour Rome en compagnie de Francesco Melzi, Salaino, Cesare, Astro et Giovanni. »

CHAPITRE XVI

LÉONARD DE VINCI, MICHEL-ANGE ET RAPHAËL

(1513-1515)

« Aux outrages oppose la patience; elle est semblable au vêtement qui protège le frileux. Plus le froid pique, plus chaud doit être ton habit : le froid alors ne t'atteindra pas. Fais de même quand tu reçois une injure. Plus l'injure est douloureuse, plus grande doit être ta patience; l'affront alors ne te blessera pas. »

LÉONARD DE VINCI.

I

Le pape Léon X, fidèle aux traditions de sa famille, sut se faire passer pour un grand protecteur des arts et des sciences. Après avoir reçu la nouvelle de son élection, il dit à son frère, Julien de Médicis :

— Jouissons donc de la puissance pontificale, puisque Dieu nous l'a donnée! — Et son bouffon favori, le moine fra Marianno, ajouta avec une gravité philorsophique :

— Commençons, Saint-Père, par ne vivre que ponnotre propre plaisir, tout le reste n'est que folie !

Et le pape s'entoura de poètes, de musiciens, de peintres et de savants. Celui dont l'inspiration poétique était médiocre, mais facile et intarissable, pouvait compter sur une riche récompense et une bonne place chez Sa Sainteté. Ainsi commença « le siècle

d'or » des littérateurs, imitateurs des anciens, pour qui l'absolue perfection, c'est-à-dire la prose de Cicéron et l'élégance de Virgile, étaient devenues un culte, un article de foi.

« Penser que les poètes modernes pourraient surpasser les anciens est une impiété ! » disaient-ils.

Les prêtres ne nommaient plus Jésus-Christ par son nom, parce que ce nom ne se trouve pas dans les discours de Cicéron ; les nonnes étaient devenues des vestales, et le Saint-Esprit, le souffle du souverain Jupiter. On demandait au pape la permission de compter Platon parmi les saints.

Le pape aimait beaucoup ses savants et ses artistes, mais il aimait plus encore ses bouffons. Il fit présent d'une couronne de laurier de cuisine à Coerno, le célèbre rimailleur, gourmand et ivrogne, et le combla des mêmes faveurs que celles dont Raphaël Sanzio avait été l'objet. Il dépensait d'énormes sommes pour les festins somptueux qu'il offrait à ceux qui avaient su lui plaire, mais lui-même se distinguait par sa sobriété, sa santé ne lui permettant aucun excès. Une maladie incurable, une fistule, minait le corps de cet épicurien ; une plaie secrète, l'ennui, rongeait son âme.

Pour sa ménagerie, il faisait venir des pays lointains des animaux rares ; pour sa collection de bouffons, il lui fallait des êtres aux difformités divertissantes, des monstres, des fous sortant des hôpitaux. Mais ni gens ni bêtes ne parvenaient à le distraire.

Les fêtes et les festins le laissaient indifférent ; les plaisanteries les plus gaies ne pouvaient le dérider ; jamais son visage ne perdait son expression d'ennui et de lassitude. Ce n'est qu'en politique qu'il mettait à nu son vrai caractère ; il était froid, cruel et parjure, autant que Borgia.

A son lit de mort, Léon X fut abandonné de tous, sauf du moine fra Marianno, son bouffon favori, homme bon et pieux, le seul presque de ses amis qui lui fût resté fidèle. Celui-ci, voyant que le pape mou-

rait comme un païen, l'implora, les larmes aux yeux : « Pensez à Dieu, Saint-Père, pensez à Dieu ! » C'était un sarcasme involontaire, mais le plus cruel, peut-être, qui pût atteindre l'éternel railleur.

Quelques jours après son arrivée à Rome, dans l'antichambre du pape, au palais du Vatican, Léonard attendait son tour pour se présenter devant le pontife. Ce n'était pas la première fois qu'il venait, car même pour ceux que Sa Sainteté avait du plaisir à voir, il était très difficile d'obtenir d'Elle une audience. Après trois heures environ d'une vaine attente, Léonard s'en alla, le cœur lourd. Il savait que, le même jour, le pape s'était longuement entretenu avec son rival Michel-Ange.

II

Depuis quelque temps, Léonard avait de singuliers pressentiments, qui cependant, lui semblait-il, ne reposaient sur rien. Les soucis de la vie, ses insuccès à la cour de Léon X et de Julien de Médicis ne le troublaient pas ; il s'y était habitué. Et pourtant ses alarmes augmentaient ; pendant cette rayonnante soirée d'automne surtout, en revenant du palais, il se sentait envahi par une sorte d'angoisse, de crainte d'un malheur prochain.

A cette époque, l'artiste habitait, comme au temps d'Alexandre VI, à quelques pas du Vatican, derrière la basilique de Saint-Pierre, dans une des dépendances du palais de la Monnaie. Le bâtiment, donnant sur un étroit passage, était vieux et sombre. Après le départ de Léonard pour Florence, il était resté plusieurs années inhabité. L'humidité l'avait envahi, et il avait pris un aspect encore plus triste.

Léonard entra dans une grande chambre au plafond en forme de voûte, aux parois lézardées. Les fenêtres ouvrant sur le mur de la maison voisine, il en résultait

que, malgré l'heure peu avancée de la soirée, la chambre était déjà très obscure.

Dans un coin, les jambes repliées sous lui, le mécanicien infirme, Astro, était assis. Il rabotait des planchettes et, comme d'habitude, en se balançant de droite à gauche, fredonnait entre ses dents sa chanson monotone :

Crrroa, crrroa,
Les corbeaux et les aigles
Volent
Dans les rayons du soleil.

Le cœur de Léonard se serra.

— Qu'as-tu, Astro ? demanda-t-il doucement, en passant sa main sur la tête de l'estropié.

— Rien, répondit celui-ci, et il regarda son maître d'un œil presque expressif et même malicieux. Moi, rien, mais Giovanni... Eh ! il est mieux comme ça. Il s'est envolé...

— Que dis-tu, Astro ? Où est Giovanni ?...

Tout à coup, l'artiste sentit que l'angoisse qui lui avait étreint le cœur se rapportait à Giovanni.

Sans prêter autrement attention à son maître, le malade avait recommencé à raboter :

— Astro, dit Léonard en le prenant par la main, Astro, mon ami, rappelle-toi ce que tu voulais me dire, je t'en prie. Où est Giovanni ? Entends-tu, Astro, je dois absolument le voir, tout de suite !... Où est-il ? Que lui est-il arrivé ?

— Mais ne savez-vous pas encore ? demanda l'infirme. Il est là-haut... loin... bien loin... il vole...

Il paraissait chercher ses phrases et ne les trouvait pas. Cela lui arrivait souvent. Il brouillait les mots, les employant les uns pour les autres.

— Vous ne savez pas? ajouta-t-il tranquillement. Eh bien, allons ! Je vous ferai voir. Mais n'ayez pas peur, ça vaut mieux ainsi !

Il se leva et, péniblement, clopin-clopant, se dirigea vers l'escalier, dont chaque marche grinçait sous ses pas.

Ils montèrent au grenier.

La chaleur y était étouffante, à cause du toit recouvert de tuiles et chauffé par le soleil. La paille et les ordures des oiseaux y répandaient une odeur désagréable. Par la lucarne passait un rayon de soleil rouge et poudreux ; quand ils entrèrent, une nuée de pigeons se souleva dans un bruissement d'ailes et prit son vol.

— Voilà, dit Astro, aussi tranquillement qu'auparavant, en montrant le fond du grenier déjà sombre.

Et Léonard aperçut, sous l'une des grosses poutres transversales, Giovanni, debout, immobile, les membres étirés, avec des yeux démesurément ouverts, et paraissant le regarder fixement.

— Giovanni ! s'écria Léonard d'une voix frémissante.

Se précipitant vers lui, il vit la figure de son élève horriblement convulsée ; il toucha sa main... elle était glacée. Le corps se balança : il était suspendu à une solide corde de soie, une de celles dont le maître se servait pour ses machines à voler. Elle était passée dans une boucle de fer placée là évidemment depuis peu. A côté du suicidé, se trouvait un morceau de savon avec lequel il avait dû frotter la boucle.

Astro, retombé dans son inconscience, s'approcha de la lucarne, et regarda au dehors.

La maison était bâtie sur une colline, d'où la vue s'étendait sur les toits de tuiles, les tours et les clochers, sur la plaine de la campagne romaine, aux teintes d'un vert trouble, ondulant comme la mer sous les rayons du soleil couchant. De longues files noires d'aqueducs rompaient çà et là la ligne continue des montagnes : Albano, Frascati, Rocca-di-Papa. Dans le ciel pur, se poursuivaient les hirondelles.

Astro regardait, les yeux à demi fermés, un sourire

radieux aux lèvres, et se balançait de droite à gauche, en imitant avec ses bras le mouvement des ailes :

Crrroa, crrroa
Les corbeaux et les aigles
Volent...

. . . .

Léonard voulait fuir, appeler au secours, et il ne pouvait faire un mouvement. Il restait là, dans une torpeur d'effroi, entre ses deux élèves, l'un mort, l'autre fou...

Quelques jours après, en classant les papiers de Beltraffio, le maître y trouva un journal qu'il lut attentivement. La dernière page, datée du jour même du suicide, portait la mention suivante :

« Cassandra, la Diablesse Blanche,... je la vois partout... toujours. Qu'elle soit maudite ! Le Christ et l'Antechrist ne font qu'un... Mieux vaut la mort ! Je livre mon âme entre Tes mains, Seigneur ! Juge-moi ! »

III

Après la mort de Giovanni, le séjour de Rome devint insupportable à Léonard.

L'incertitude, l'attente, le désœuvrement, tout l'irritait. Ses occupations habituelles, lectures, mécanique, expériences, peinture, ne lui inspiraient que dégoût. Ne pouvant plus supporter de passer les longues soirées d'automne à la maison, seul maintenant avec le pauvre Zoroastro et l'ombre de Giovanni, il s'en allait souvent chez l'ambassadeur de France, qui était en correspondance avec Niccolo Machiavel et qui donnait au peintre des nouvelles de ce dernier.

Le pauvre Machiavel n'avait toujours pas de chance : rien de ce qu'il avait entrepris n'avait pu réussir ; l'insuccès, partout, était complet. C'était maintenant pour lui la misère noire, et ses lettres débordaient de plaintes à propos de tout et de tous.

En lisant ces lettres, Léonard comprit combien Niccolo, malgré le contraste entre leurs natures, lui était cher. Il se rappelait cette prophétie de Machiavel, que leur sort à tous deux serait pareil, qu'ils seraient toute leur vie sans feu ni lieu dans ce monde où il n'y a « de place que pour la plèbe ». Et en effet, la vie de Léonard à Rome s'écoulait, sans gloire, comme celle de Machiavel : même ennui, même solitude, même inaction forcée et torturante, même conscience de son génie et de son impuissance.

Léon X, tout occupé de ses poètes et de ses bouffons, ne trouvait toujours pas le temps nécessaire pour recevoir Léonard. Dans le but de s'en débarrasser, il lui donna à perfectionner la machine qui servait à la frappe de la monnaie papale. L'artiste ne dédaignait jamais le travail, quelque modeste qu'il fût ; il s'acquitta à merveille de cette commande. Il inventa une machine d'où les pièces sortaient, non plus frangées et inégales comme auparavant, mais irréprochablement rondes.

Les affaires allaient mal, ses anciennes dettes lui pesaient encore lourdement, et la plus grande partie de son gain était engloutie par le payement des intérêts. Sans Francesco Melzi, qui avait hérité de son père, et qui l'aidait sans cesse, Léonard aurait manqué de pain.

En été 1514, il fut atteint de la malaria romaine. C'était la première fois qu'il se trouvait si gravement malade. Il ne voulait ni remèdes ni médecins. Seul, Francesco le soignait, et Léonard s'attachait de plus en plus à lui. Il appréciait cet amour si simple, et, par moments, il lui semblait que Dieu lui avait envoyé cet enfant pour qu'il fût le dernier ami,

l'ange gardien, le soutien de sa triste vieillesse. L'artiste sentait qu'il commençait à être oublié par les grands de ce monde; et il faisait de temps en temps une tentative pour se rappeler à leur souvenir. Pendant sa maladie, il écrivit à plusieurs reprises à son protecteur, Julien de Médicis, pour lui demander du travail.

Il guérit en automne; mais il se sentait encore très faible. Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Giovanni, et Léonard s'était affaissé, et semblait vieilli de plusieurs années. Une angoisse, semblable à une lassitude mortelle, s'emparait de lui de plus en plus. Avec un reste d'ardeur il se mettait à quelque occupation — aimée autrefois — les mathématiques, l'anatomie, la peinture, ou bien il reprenait sa machine aérienne; mais il en avait vite assez, laissait de côté ce qu'il avait entrepris, pour commencer un autre travail que bientôt il abandonnait à son tour, avec dégoût. Dans ses moments les plus tristes, il cherchait à se distraire en fabriquant des joujoux; il créait des tours de force de tout genre, des objets de cire, des lézards ailés.

Un jour, Léonard entendit par hasard Cesare de Sesto qui disait, en reconduisant des visiteurs :

— Voilà, messieurs! Nous nous amusons maintenant avec des jouets. Notre vieux perd la raison, il tombe en enfance, le malheureux, il faut bien l'avouer! Il avait commencé par s'occuper d'ailes humaines, il finit par des poupées de cire. La montagne a accouché d'une souris.

Et il ajouta, avec son rire méchant :

— Je ne comprends pas Sa Sainteté : on dit qu'en bouffons et en fous Elle se connaît mieux que personne. Messer Léonard serait un vrai trésor pour Elle. Ils sont faits l'un pour l'autre. Vraiment, messieurs, vous devriez faire des démarches auprès du pape afin d'obtenir une place pour mon maître! Soyez sûrs qu'il serait enchanté!

Cette plaisanterie était plus près de la vérité qu'il ne semblait. Quand le bruit qui se fit à propos des inventions ingénieuses de Léonard parvint aux oreilles du pape, Léon X eut si grande envie d'en juger par lui-même qu'il se déclara prêt à passer par-dessus la terreur que lui causait l'athéisme de Léonard, et qu'il croyait être un pouvoir magique. Les courtisans faisaient comprendre à Léonard que le moment d'agir était venu, qu'une bonne occasion se présentait de devenir le concurrent de Michel-Ange et de Raphaël. Mais, comme cela lui était souvent arrivé, Léonard négligea de suivre le conseil de la sagesse humaine ; il ne sut pas profiter de l'occasion et saisir en temps propice la roue de la Fortune.

Devinant instinctivement que Cesare de Sesto était un ennemi de Léonard, Francesco avertissait le maître. Mais celui-ci n'en croyait rien.

— Laisse-le, n'en dis pas de mal ! disait-il en prenant le parti de Cesare. Tu ne sais pas combien il m'aime, quoiqu'il cherche à me détester. Il est aussi malheureux, même plus malheureux que...

Léonard n'acheva pas sa phrase. Mais Melzi comprit qu'il voulait dire : « plus malheureux que Giovanni Beltraffio. »

— Et puis, est-ce à moi de le juger ? continua le maître. Qui sait si je ne suis pas moi-même coupable envers lui ?

— Vous ? envers Cesare ? demanda Francesco avec étonnement.

— Oui, mon ami, mais tu ne me comprendrais pas. Je me dis parfois que je lui ai jeté un sort, que je lui ai porté malheur, parce que, vois-tu, mon garçon, il me semble que j'ai le « mauvais œil. »

Et, après un moment de réflexion, il ajouta, avec un sourire doux et tranquille :

— Ne t'inquiète pas de lui, Francesco et ne crains rien ! il ne me fera point de mal, il ne me quittera pas et ne me trahira jamais. Et s'il se révolte et lutte

contre moi, c'est pour son âme, pour sa liberté, c'est parce qu'il se cherche, et qu'il voudrait être lui-même. Laissons-le! Que le Seigneur lui soit en aide : car je sais que, quand il aura remporté la victoire, il reviendra à moi, me pardonnera, comprendra combien je l'aime ; et alors je lui donnerai tout ce que je possède, je lui révélerai tous les secrets de l'art et de la science, pour qu'il les redise au monde après ma mort!

Déjà en été, pendant la maladie de Léonard, Cesare disparaissait des semaines entières. En automne, il s'en alla un beau jour et ne reparut plus.

Ayant remarqué son absence, Léonard questionna Francesco. Celui-ci confus, baissa les yeux et répondit que Cesare était parti pour Sienne, où il avait une commande pressée à exécuter. Francesco craignait que Léonard ne voulût aussi savoir pourquoi Cesare était parti sans avoir pris congé de lui. Mais, feignant de croire à ce mensonge mal déguisé, le maître parla d'autre chose. Seulement les coins de sa bouche tremblèrent, et s'abaissèrent avec cette expression de dédain amer qui, de plus en plus souvent, assombrissait ses traits.

Quelques semaines après, comme Léonard et Francesco se promenaient du côté du pont Saint-Ange, ils durent s'écarter pour laisser passer une troupe composée d'une soixantaine de piétons et de cavaliers splendidement vêtus, qui s'engageaient dans l'étroite rue de Borgo-Nuovo.

Léonard les regarda d'abord distraitement, pensant que c'était la suite de quelque seigneur romain, d'un cardinal ou d'un envoyé étranger. Mais un de ces jeunes gens attira plus particulièrement son attention. Il portait un costume plus riche que celui de ses compagnons et montait un cheval blanc arabe, dont la bride dorée était parsemée de pierres précieuses.

Il semblait à l'artiste qu'il avait déjà vu cette figure quelque part. Tout à coup, il se rappela un jouven-

ceau chétif et pâle, vêtu d'un habit noir râpé, troué aux coudes, taché de vernis, et qu'il avait rencontré huit ans auparavant à Florence, dans le cloître de Sainte-Maria Nouvelle, pendant qu'y était exposé son carton de *la bataille d'Anghiari*; et le jeune homme, s'approchant de lui, lui avait dit avec un enthousiasme craintif : « Vous êtes le plus grand maître du monde, messer Léonard! Michel-Ange n'est pas digne de dénouer les cordons de vos souliers! » Et maintenant il était devenu le rival heureux de Léonard et de Michel-Ange, « le Dieu de la peinture », Raphaël Sanzio.

Son visage, alors enfantin, naïf et sans expression, était devenu un peu plus fort, lourd et flasque.

Il sortait de son palais de Borgo et se rendait au Vatican, à une audience chez le pape, entouré, comme d'habitude, d'amis, d'élèves et d'admirateurs. Il ne lui arrivait jamais de sortir de chez lui sans une escorte d'honneur d'une cinquantaine d'hommes, de sorte que chacun de ses déplacements semblait une marche triomphale. Raphaël reconnut Léonard, rougit, et, avec un respect presque exagéré, enleva sa toque et le salua.

Quelques-uns de ses élèves, qui ne connaissaient pas Vinci, se retournèrent, étonnés, pour contempler ce vieillard vêtu plus que modestement, qui s'effaçait contre le mur, afin de leur faire place, et que le « divin » saluait si bas.

Sans se soucier de personne, Léonard regardait avec stupéfaction, — n'en croyant pas ses yeux — un homme qui était à côté de Raphaël, parmi ses élèves les plus empressés : c'était Cesare de Sesto.

Subitement, le maître comprit tout : l'absence de César, le mensonge inhabile de Francesco, et sa propre angoisse. Ce dernier élève, en qui il avait cru, le trahissait aujourd'hui!

IV

Le pape, cédant aux instances de son frère, Julien, commanda à Léonard un petit tableau.

Selon son habitude, l'artiste ne se pressait pas, renvoyait d'un jour à l'autre le moment de se mettre au travail. Il faisait des expérienses préalables, s'occupait du perfectionnement des couleurs, de l'invention d'une nouvelle laque, pour son œuvre prochaine.

Ayant appris ces détails, Léon X s'écria avec un feint désespoir :

— Hélas, cet original ne fera jamais rien! Il pense à la fin avant d'avoir commencé!

Les courtisans saisirent la plaisanterie au vol, et la répandirent dans la ville. Le sort de Léonard était décidé. Léon X, grand connaisseur en matière d'art, avait prononcé son verdict. Dès lors, Pierre Bembo, Raphaël, le nain Baraballo, et Michel-Ange, pouvaient se reposer sur leurs lauriers : leur rival n'existait plus. Et tous, comme s'ils s'étaient concertés entre eux, se détournèrent de lui et l'effacèrent de leur mémoire, comme on oublie les morts. Cette sentence du pape fut aussi répétée à Léonard. Il l'écouta avec autant d'indifférence que s'il l'avait prévue.

Léonard avait beaucoup changé, depuis quelque temps. Ses traits paraissaient fatigués et vieillis. Ses cheveux déjà grisonnants, aux teintes jaunâtres, devenaient rares au sommet de la tête, découvrant un front austère sillonné de rides profondes. Ils étaient encore épais et soyeux près de la nuque, et rejoignaient, sous les pommettes, une longue barbe ondulée, grisonnante aussi.

Les yeux bleus, enfoncés sous des sourcils touffus,

avaient conservé leur expression pénétrante ; le regard était vif et perçant. Mais ce n'était plus une énergie indomptable, une volonté surhumaine qui se réflétaient sur cette noble physionomie : c'était un abattement profond, une lassitude infinie. Dans les plis de ses joues creuses, dans sa lèvre inférieure un peu proéminente, dans les coins abaissés de sa bouche fine, se trahissaient une amertume dédaigneuse, un insurmontable dégoût. C'était encore Prométhée, mais un Prométhée résigné, vieux, presque caduc.

Francesco l'observait souvent et un sentiment de pitié et de douleur envahissait alors tout son être.

V

Le 1er janvier 1515, le roi de France Louis XII mourut. N'ayant pas de fils, il avait désigné comme héritier son plus proche parent, François de Valois, dit François Ier.

Aussitôt après son couronnement, le jeune roi décida d'entreprendre la conquête de la Lombardie. Avec une rapidité incroyable, il traversa les Alpes, apparut tout à coup en Italie, remporta la victoire de Marignan, et fit une entrée triomphale à Milan.

A peu près à la même époque, Julien de Médicis était parti pour la Savoie. Voyant qu'il n'avait plus rien à faire à Rome, Léonard se décida à tenter la fortune auprès du nouveau roi ; et, l'automne de la même année, il partit pour Pavie, où se trouvait la cour de François Ier.

Là, les vaincus donnaient des fêtes en l'honneur des vainqueurs. Léonard fut invité à faire partie du comité qui organisait des divertissements. Il y fut admis en qualité de mécanicien, grâce au souvenir qu'avait laissé, en Lombardie, son séjour à la cour de Ludovic.

Il construisit un lion automatique ; à l'une des

fêtes, ce lion traversa toute la salle, s'arrêta devant le roi, se dressa sur les pattes de derrière et, ouvrant sa poitrine, où étaient enfermés des lis, les laissa tomber aux pieds de Sa Majesté.

Ce jouet fit plus pour la fortune de Léonard que toutes ses autres œuvres, inventions et découvertes.

François I[er] attirait à sa cour les savants et les peintres italiens. Le pape ne laissa partir ni Raphaël ni Michel-Ange. Le roi invita Léonard, lui proposant sept cents écus par an et le petit château de Cloux en Touraine, près d'Amboise.

L'artiste accepta, et, dans sa soixante-quatrième année, l'éternel exilé quitta sa patrie sans espoir de retour, et sans regret. Il partit avec son vieux serviteur Villanice, sa servante Mathurine, Francesco Melzi, et Zoroastro de Peretola.

VI

A cette époque de l'année, il était particulièrement difficile de voyager en Piémont. La route suivait la vallée d'un affluent du Pô, et traversait ensuite un passage étroit, entre le mont Thabor et le mont Cenis.

Les voyageurs quittèrent le village de Bordonecchia de bon matin, avant l'aurore, afin d'arriver au col pendant qu'il faisait encore jour.

Les mules de trait et de selle gravissaient l'étroit sentier qui longe le précipice, en frappant le sol de leurs sabots et en faisant tinter leurs grelots.

En bas, dans les plaines exposées au midi, le printemps s'annonçait déjà, tandis que, sur la hauteur, l'hiver régnait encore. Mais, dans l'air sec, raréfié et calme, le froid n'était point déplaisant. Bien haut, sur le fond pâle du ciel, les sommets neigeux des Alpes étincelaient.

A l'un des tournants, Léonard pressa le pas. Il avait envie de regarder de plus près les montagnes et se

mit à gravir, seul avec Francesco, la hauteur voisine, d'où l'on pouvait voir les cimes éblouissantes.

Le son des grelots se perdit peu à peu dans l'éloignement. Dans le grand silence de la montagne, les voyageurs n'entendaient plus que le bruit de leur propre cœur, et, parfois, le fracas sourd et prolongé d'un éboulement, semblable au roulement du tonnerre, et répété par de multiples échos.

Ils montaient toujours. Léonard s'appuyait sur le bras de Francesco.

— Regardez, regardez, messer Léonard, s'écria Francesco, en montrant l'abîme qui s'ouvrait soudain sous leurs pieds, voici de nouveau la plaine de la Doria-Riparia ! Nous la voyons probablement pour la dernière fois. Quand nous aurons franchi le col, il faudra lui dire adieu, pour toujours.

— Là-bas, c'est la Lombardie, l'Italie ! ajouta-t-il de sa voix grave.

Ses yeux brillèrent d'émotion et de tristesse.

Il répéta encore plus bas :

— Pour la dernière fois !...

Le maître se tourna du côté qu'indiquait Francesco, là où était la patrie, mais son visage resta indifférent. Il se tenait debout, silencieux, et son regard s'attachait sur les neiges éternelles du Mont Thabor, du Mont Cenis, de la Rocchia Melone.

Et, dans le ciel clair, les hauteurs glacées brillaient et se dressaient comme une muraille gigantesque que Dieu aurait construite entre deux mondes.

Le pâle visage de Léonard s'éclairait de leur reflet. Il souriait comme elles. En regardant ces masses lumineuses et ce ciel limpide, il pensait à la Gioconda et à la mort, comme si c'eût été une seule et même chose.

CHAPITRE XVII

LA MORT. — LE PRÉCURSEUR AILÉ

(1516-1519.)

Tu as des ailes semblables à celles des anges !
Inscription sur une icône de saint Jean-Baptiste.

Il y aura des ailes !
LÉONARD DE VINCI.

I

Au cœur de la France, sur les bords de la Loire, s'élevait le château royal d'Amboise. Le soir, lorsque les derniers reflets du soleil s'éteignaient dans la rivière déserte, les murailles construites en pierre de Touraine, d'un blanc doré, prenaient au crépuscule une nuance pâle d'algue marine, et tout le château s'estompait dans l'air, léger comme une vision, aérien comme un nuage.

Au pied des tours se pressaient les toits pointus d'Amboise, couverts d'ardoises noires, lisses et brillantes, avec de hautes cheminées de briques. Dans les rues tortueuses, étroites et sombres, c'était encore le moyen âge ; aux corniches et aux gargouilles, aux encoignures des fenêtres, grimaçaient des sculptures représentant de gros moines joyeux chaussés de bottes, avec des barils et des chapelets, des clercs, des juges, de graves docteurs en théologie, des bourgeois soucieux avec des bourses à coulisses, pleines à éclater, et qu'ils tenaient pressées contre leur poitrine. Des

personnages, en tout semblables à ces figurines, passaient dans les rues de la ville; tout respirait l'aisance bourgeoise, nette, froide et pieuse, pratiquant une économie qui touchait à l'avarice.

Quand le roi arrivait à Amboise pour chasser, la petite ville s'animait ; les rues retentissaient des aboiements des chiens, du piétinement des étalons, des appels des cors; les habits des courtisans chatoyaient ; la nuit, le château resplendissait de lumière.

Puis, le roi parti, Amboise retombait dans le silence; les dimanches seulement, les bourgeoises en coiffes de dentelle blanche se rendaient à la messe. Mais, pendant la semaine, la ville semblait morte : nul pas humain, nulle voix ne résonnait dans ses rues; seuls, le cri des hirondelles, planant sur les tours du château, ou bien dans quelque boutique sombre, le murmure de la roue à l'établi d'un tourneur, troublaient cette quiétude. Les soirs de prinptemps, alors que la fraîcheur des peupliers est tout embaumée, dans les jardins du faubourg, les garçons et les fillettes se livraient à des jeux tranquilles avec un sérieux de grandes personnes; ils se prenaient les mains et dansaient des rondes, en chantant la vieille chanson de saint Denis, protecteur de la France.

Au sud-est du château, à dix minutes de marche environ, se trouvait, sur le chemin du moulin Saint-Thomas, un autre petit château royal, celui de Cloux, qui avait jadis appartenu à un écuyer du roi Louis XI.

Un haut rempart d'un côté, une rivière, de l'autre, bornaient ce domaine. Devant la maison, une prairie humide s'étendait jusqu'à la rivière ; à droite s'élevait le pigeonnier; les saules et les noyers entrelaçaient leurs branches, et, dans l'ombre qu'ils laissaient tomber, l'eau, malgré son courant rapide, semblait immobile et stagnante, comme celle d'un puits ou d'une mare.

A travers le feuillage sombre des ormes et des marronniers se dessinaient les murs du château, construit en briques rosées, avec une blanche bordure dentelée, en pierre de Touraine, qui encadrait les angles des façades, les fenêtres en ogive, et les portes. Le petit bâtiment, restauré quarante ans auparavant, semblait encore neuf à l'extérieur, avec quelque chose de gai et d'hospitalier.

C'est dans ce castel que François Ier avait installé Léonard de Vinci.

II

Le roi accueillait toujours Léonard avec tendresse, conversait longtemps avec lui de ses travaux passés et futurs, et l'appelait respectueusement « père » et « maître ».

Léonard proposait de reconstruire le château d'Amboise et de creuser un immense canal, qui aurait transformé la province voisine, la marécageuse Sologne, désert stérile et malsain, en un jardin florissant. Ce canal devait joindre la Loire au lit de la Saône à Mâcon, unir, par la province de Lyon, le cœur de la France, la Touraine, avec l'Italie, et ouvrir un nouveau chemin, de l'Europe septentrionale aux rives de la Méditerranée. C'est ainsi que Léonard rêvait de combler un pays étranger des bienfaits de sa science, que sa patrie avait refusés.

Une fois, en parcourant la contrée, il entra à Loches, petite ville au bord de l'Indre, entourée de plantureuses prairies et de bois magnifiques. Il y avait là un vieux château royal avec un donjon où, pendant huit ans, Ludovic le More, duc de Lombardie, avait langui dans la réclusion et où il avait fini par mourir.

Un vieux geôlier raconta à Léonard comment le More avait essayé de fuir, en se cachant dans une charrette sous de la paille de seigle ; mais, ne connaissant pas

le chemin, il s'était égaré dans le bois voisin; le lendemain matin, ceux qui le poursuivaient l'avaient rejoint et les chiens de chasse l'avaient découvert parmi les buissons.

Le duc de Milan passa les dernières années de sa vie dans les méditations pieuses, les prières, et la lecture du Dante, le seul livre qu'on lui eût permis d'emporter d'Italie. A cinquante ans, il semblait déjà un vieillard caduc. Très rarement lorsque parvenaient jusqu'à lui des bruits de changements politiques, ses yeux étincelaient du feu de jadis. Le 17 mai 1508, après une courte maladie, il s'éteignit doucement.

Selon les récits du geôlier, le More s'était créé, quelques mois avant sa mort, un divertissement étrange : il avait demandé des pinceaux et des couleurs, et s'était mis à peindre sur les murs et les voûtes de sa prison. Léonard retrouva, sur une paroi, une inscription tracée par le duc en mauvais français :

Je porte en prison pour ma devise que je m'arme de patience par force de peines que l'on me fait porter.

Une autre inscription tenait tout le plafond; elle débutait par d'énormes lettres gothiques, hautes de trois coudées :

« Celui qui ».

Puis, comme il n'y avait plus de place, les lettres devenaient petites, étroites : « net pas contan... »

En méditant sur le sort du malheureux duc, Léonard se souvint de ce que jadis un voyageur qui revenait d'Espagne lui avait conté de la ruine d'un autre de ses protecteurs, César Borgia.

Une trahison du pape Jules II, successeur d'Alexandre VI, avait fait tomber César au pouvoir de ses ennemis. Emmené en Castille, il fut enfermé dans la tour de Médina-del-Campo, d'où il réussit à s'enfuir au péril de sa vie.

Il arriva à Pampelune, à la cour de son beau-frère, le roi de Navarre, et entra à son service comme con-

dottière. A la nouvelle de la fuite de César, l'effroi se répandit en Italie. Le pape tremblait. On mit la tête de César au prix de dix mille ducats.

Un soir de l'hiver 1507, dans une escarmouche avec les mercenaires français de Beaumont, sous les murs de Viana, César, se précipitant au milieu des rangs ennemis, fut abandonné par les siens, et tomba percé de coups. Les mercenaires de Beaumont, séduits par l'élégance de ses vêtements et de son armure, les lui arrachèrent, et laissèrent le cadavre, complètement nu, au fond d'un ravin.

Pendant la nuit, les Novarrais sortirent de la forteresse et finirent par retrouver le corps. Le visage du mort, tourné vers le ciel, avait quelque chose de superbe ; on voyait que cet homme était mort comme il avait vécu, sans peur et sans remords.

La duchesse de Ferrare, Lucrèce Borgia, pleura son frère pendant toute sa vie. Lorsqu'elle mourut, on trouva sur son corps un cilice.

La jeune veuve de César, la princesse française Charlotte d'Albret, qui s'était attachée à son mari pendant les quelques jours qu'elle avait vécus avec lui, et lui avait voué un amour fidèle jusqu'à la mort, s'enferma, recluse perpétuelle, dans le château de la Motte-Feuilly, ne sortant des chambres tendues de velours noir que pour faire l'aumône dans les villages voisins et demander aux pauvres de prier pour l'âme de César.

Les sujets du duc de Romagne, bergers et agriculteurs à demi-sauvages, habitant les gorges des Apennins, conservèrent aussi de ce prince un souvenir reconnaissant ; ils avaient fait de lui un Dieu, le restaurateur de la justice sur la terre. Les chanteurs mendiants allaient par les villes et les villages répétant la « triste complainte du duc de Valentinois » dans laquelle se trouvait ce vers :

Fe cose estreme, ma senza misura.

La vie de ces deux hommes, le More et César, si pleine d'actes éclatants avait passé comme une ombre, sans laisser de trace. Léonard, la comparant à la sienne, trouvait alors celle-ci moins stérile, et cessait un peu de se plaindre de sa destinée.

III

La reconstruction du château d'Amboise, l'établissement du canal de Sologne, se terminèrent comme presque toutes les entreprises de ce genre.

Convaincu, par des conseillers prudents, de l'impossibilité d'exécuter les projets trop hardis de Léonard, le roi perdit peu à peu l'enthousiasme qu'ils lui avaient inspiré, et, bientôt, il les oublia tout à fait. L'artiste comprit qu'il ne fallait pas compter davantage sur François I[er], malgré toute sa bienveillance, que sur le More ou César, Laurent de Médicis ou Léon X. Son dernier espoir d'être enfin compris, de pouvoir donner au monde une partie, même petite, de ce qu'il avait passé toute sa vie à amasser en lui, venait d'être encore déçu; il résolut de se retirer pour toujours dans la solitude, et de renoncer désormais à toute action.

Au printemps de 1517, Léonard revint au château de Cloux, malade, épuisé par la fièvre qu'il avait prise dans les marais de la Sologne. Vers l'été il se sentit mieux; mais jamais, à partir de cette époque, il ne retrouva la santé parfaite.

La célèbre forêt d'Amboise commençait presque aux murs du château de Cloux, au delà de la rivière.

En été, chaque jour, après la collation, Léonard sortait de la maison, appuyé au bras de Francesco Melzi, car il était encore très faible; par un sentier désert ils gagnaient l'épaisseur du bois, et s'asseyaient sur une roche. L'élève se couchait dans l'herbe aux pieds du maître et lui lisait Dante, la Bible, ou quelque philosophe ancien.

Tout était sombre et tranquille; seul, un oiseau jetait par moments sa plainte mélancolique.

Un jour l'élève, levant les yeux vers le maître, s'aperçut qu'il était plongé dans une immobilité étrange : il semblait écouter le silence, il regardait le ciel, les feuilles, les pierres, les herbes, et les mousses, comme pour leur dire un dernier adieu, avant la séparation éternelle.

Peu à peu, la torpeur que dégageait l'enchantement du silence gagna aussi Francesco, et son cœur se serra. Il regarda le maître; un lourd pressentiment et une profonde pitié l'envahirent. Timidement et sans parler, il appuya ses lèvres sur la main de Léonard.

Alors l'artiste lui caressa doucement la tête, comme il l'aurait fait à un enfant effrayé, et cette caresse était si mélancolique que le cœur de Francesco se serra encore plus fort.

Ce jour-là, le peintre commença un tableau singulier, représentant le dieu Bacchus, mais il ne le termina pas ; il le quitta pour un autre encore plus bizarre : *Jean le Précurseur.*

Il y travaillait avec une telle obstination, et une telle fièvre que c'était comme s'il eût pressenti que ses jours étaient comptés, qu'il n'avait plus beaucoup de forces, et qu'elles diminuaient quotidiennement ; il avait hâte d'exprimer, dans cette dernière création, son secret le plus intime, celui qu'il avait, toute sa vie, caché, non seulement aux hommes, mais à lui-même.

Le fond du tableau rappelait l'obscurité de cette Caverne qui faisait naître l'effroi et la curiosité, et dont il avait parlé jadis à monna Lisa Gioconda. Mais cette obscurité, qui semblait d'abord impénétrable, devenait si transparente, à mesure que le regard s'y enfonçait, que les ombres les plus noires finissaient par se fondre dans une sorte de clarté. Et par un miracle d'art, le visage et le corps nu de l'Adolescent, d'une

beauté séduisante, semblable à une femme et pareil à une illusion, surgissait de ces ténèbres.

IV

Au printemps de 1517, des solennités eurent lieu à Amboise, à l'occasion de la naissance du fils de François Ier. Le pape fut invité comme parrain. Il envoya, pour le représenter, son neveu Laurent de Médicis, duc d'Urbins, frère de Julien, et fiancé à une princesse française, Madeleine, fille du duc de Bourbon.

Parmi les envoyés des diverses puissances européennes, on attendait aussi à cette cérémonie l'ambassadeur de Russie, Nikita Karatcharoff, qui devait venir de Rome, où il se trouvait alors à la cour de Sa Sainteté.

Léon X était depuis longtemps en relations avec le grand-duc de Moscou, Vassili Ivanovitch; il comptait sur lui comme sur un puissant allié dans la Ligue des États européens contre le sultan Sélim, qui, devenu plus fort par la conquête de l'Egypte, menaçait d'envahir l'Europe. Le pape se leurrait d'une autre espérance, celle de l'union des Eglises; et, bien que le grand-duc n'eût rien fait pour justifier cet espoir, Léon X avait envoyé à Moscou deux dominicains, les frères Schomberg. Le pontife romain jurait de ne pas violer les cérémonies et les dogmes de l'Eglise orientale, si Moscou consentait à reconnaître la suprématie spirituelle de Rome; il promettait de confirmer un patriarche russe indépendant, de donner au grand-duc la couronne royale, et si Constantinople était conquise, de lui céder cette ville. Comme il trouvait profit aux bonnes grâces du pape, le grand-duc lui avait envoyé, à son tour, deux ambassadeurs, Dmitri Gerassimoff, érudit et diplomate de grande valeur et Nikita Karatcharoff, le même qui, vingt ans aupa-

ravant, à Milan avait assisté avec Danilo Mamiroff, aux fêtes du Siècle d'Or, et parlé de Moscou avec Léonard.

La mission principale de l'ambassade russe à Rome était ainsi indiquée, dans les instructions du grand-duc : « Envoyer à Moscou un homme capable d'exploiter les mines, plus des architectes, un maître qui sache tirer du canon, plus un maçon habile à construire des palais, un orfèvre apte à ciseler, un médecin, et un joueur d'orgue. »

Le scribe principal de Karatcharoff était le clerc de la chancellerie, Ilia Copila, un vieillard d'une soixantaine d'années. Il avait sous ses ordres deux petits clercs, Eutyche Gagar et le neveu d'Ilia Copila, Fédor Roudometoff, où, comme on l'appelait familièrement, « Fedka ».

Tous trois étaient unis par un amour commun pour l'art de l'imagerie : Fédor et Eutyche étaient passés maîtres en cet art, et Ilia Copila un fin connaisseur.

Fils d'une pauvre veuve chargée de confectionner les hosties pour l'église de l'Annonciation à Ouglitch, Eutyche avait été recueilli, lorsque la mort de sa mère le laissa orphelin, par des âmes charitables, qui l'avaient mis en apprentissage chez des enlumineurs. Après avoir traversé tous les degrés de l'initiation, à commencer par l'état de simple ouvrier porteur d'eau pour passer à celui de broyeur de couleurs, et enfin de dessinateur, Eutyche grâce à un don naturel, avait atteint à une telle maîtrise qu'il avait été invité à venir à Moscou pour décorer le palais du patriarche.

Là, il s'était lié d'amitié avec Fédor Roudometoff, qui était aussi un jeune peintre d'images chargé d'orner les murailles du palais.

Un riche seigneur de Moscou, civilisé et libéral, qui avait vu travailler les jeunes gens, leur avait témoigné de l'intérêt et, persuadé qu'un voyage dans les contrées étrangères leur serait d'un grand profit, leur avait procuré un emploi de clercs à l'Ambassade.

Déjà à Moscou, dans la maison de son protecteur, au milieu des objets rares venus d'outre-mer, parmi les livres interdits et les conversations irréligieuses sur la doctrine des judaïsants, la foi de Fédor s'était ébranlée. A l'étranger, les merveilles des villes italiennes, Venise, Milan, Rome, puis Florence, avaient achevé de lui troubler la tête, et il vivait dans un ébahissement perpétuel. Il visitait avec un même respect les tripots de joueurs, les bibliothèques, les antiques cathédrales, et les lieux de débauche. Il arriva à un tel degré d'hérésie que, ne se contentant plus de la « sophistique étrangère », il professait les opinions encore plus extrêmes des philosophes russes, celles, par exemple, des partisans des hérétiques judaïsants qui prétendaient que Jésus-Christ n'était pas encore né, et que, lorsqu'il naîtrait, le fils de l'homme ne serait pas tel à cause de sa substance, mais par l'effet de la grâce divine. Il professait également « qu'il ne faut pas adorer les images, la croix, ni le calice. »

Les pays étrangers n'éveillaient pas une moindre curiosité dans l'esprit d'Eutyche Gagar que dans celui de Fédor. Il n'attachait pas d'importance aux opinions hérétiques de son camarade, dans lesquelles il sentait plus d'audace et de vantardise que de réelle impiété.

Eutyche demandait à Dieu les forces et la raison nécessaires pour « séparer l'ivraie du bon grain, le bien du mal, pour trouver le vrai chemin et la vraie forme de la philosophie », sans s'éloigner de la foi de ses pères, comme Fédor, mais sans rejeter indifféremment tout ce qui était étranger, comme Ilia Copila. Et quelque difficile, terrible même, que lui parût cette tâche, une voix secrète lui disait qu'elle était sainte, et que Dieu ne lui retirerait pas son secours.

Un des deux ambassadeurs russes qui se trouvaient à Rome, — Nikita Karatcharoff, — partit pour Amboise afin d'assister au baptême du dauphin nouveau-

né. Il devait apporter au roi les présents du grand-duc de Moscou : une pelisse de satin rouge, brodée d'or et doublée d'hermine, une autre pelisse doublée de castor, une troisième de martre, seize cents peaux de zibelines et de renards bleus, et des oiseaux de chasse.

Parmi les clercs et les secrétaires de l'ambassade, Nikita emmenait en France Ilia Copila, Fédor Roudemetoff, et Eutyche Gagar.

V

A la fin d'avril 1517, de bon matin, le forestier du roi vit, sur la grand'route qui traversait la forêt d'Amboise, des cavaliers si extraordinairement vêtus et qui parlaient une langue si étrange, qu'il s'arrêta et les suivit longtemps des yeux, ne pouvant comprendre si c'étaient des Turcs, ou bien les envoyés du Grand Mogol, ou du Prêtre Jean lui-même, qui vivait au bout du monde, là où le ciel se joint à la terre.

Mais ce n'étaient ni des Turcs, ni des envoyés du Grand Mogol ou du prêtre Jean. C'étaient des représentants de cette race féroce, « de la gent bestiale », comme disait Contarini, des émigrés d'une contrée considérée comme non moins barbare que le pays fantastique de Gog et de Magog, des Russes de l'ambassade de Nikita Karatcharoff. Les habits qui avaient tant frappé le forestier étaient les costumes figurant ordinairement aux fêtes russes, des surtouts d'écarlate, des ceintures, des chaussures de maroquin rouge, arrivant au-dessous du genou, et dont les bouts pointus se recourbaient à la mode tartare, des bonnets d'une hauteur démesurée, brodés de perles et fourrés de zibeline.

Un train de lourds chariots, avec la valetaille de l'ambassade et les présents destinés au roi, avait été expédié en avant. Fédor accompagnait le convoi,

monté sur une jument gris pommelé, très vive d'allure.

Il était si haut de taille que les passants, dans les rues, le regardaient avec étonnement. Il avait un visage aux pommettes larges, plat et très bronzé, des cheveux noirs comme le jais, des yeux d'un bleu pâle, au regard indolent et, en même temps, pleins d'une curiosité insatiable, avec cette expression contradictoire et instable qui est particulière aux slaves, mélange de timidité et d'insolence, de simplicité et de ruse, de tristesse et d'audace.

Fédor écoutait la conversation de deux de ses compagnons, qui étaient aussi au service de l'ambassade, et qui parlaient de la vie qu'on mène dans les pays étrangers.

En avant, à quelque distance des chariots, venaient, à cheval aussi, Ilia Copila et Eutyche Gagar.

Le visage d'Ilia était sombre, sévère, avec une barbe blanche et des cheveux blancs ; tout en lui respirait une gravité sereine ; mais, dans ses petits yeux verdâtres et larmoyants, brillaient l'esprit d'intrigue et la ruse ironique.

Eutyche était un homme d'une trentaine d'années, si débile que, de loin, on eût dit un jouvenceau. Il portait une maigre barbiche allongée en pointe. Son visage était insignifiant, un de ces visages qu'il est difficile de se rappeler. Très rarement, lorsqu'il s'animait, un sentiment profond semblait s'allumer dans ses petits yeux gris.

Quelques paroles détachées, arrivant aux oreilles de Fédor lui firent comprendre que Gagar et Copila, qui étaient devant lui, parlaient de l'art de l'imagerie ; il donna un coup d'éperon à son cheval, les rejoignit et écouta.

— Aujourd'hui, disait Ilia Copila, les images des saints s'impriment sur des feuilles de papier, et contrefont sans vergogne les images latines de la décadence. D'après ces modèles, les enlumineurs peignent la sainte

Mère de Dieu elle-même avec la tête nue et les cheveux ébouriffés...

— Et pourquoi pas, petit oncle ? — répliqua Fédor avec un feint respect, après s'être rafraîchi à sa gourde. Et il ajouta, dissimulant ses intentions provoquantes : « — Tu ne diras pourtant pas que les Russes seuls savent peindre les images ? Et pourquoi rejeter l'art étranger si ses œuvres sont belles et saintes comme les modèles ? »

— Tu n'y comprends rien ! interrompit Copila, en fronçant les sourcils. Tu dis des choses défendues et perverses.

— Pourquoi défendues, petit oncle ? — Fédor feignait d'être offensé.

— Parce qu'il ne faut pas transgresser les limites éternelles ! Celui qui aime et qui loue une foi étrangère fait outrage à la sienne.

— Mais je ne parle pas de foi, petit oncle !

Et il se mit à démontrer que les images faites en Russie variaient selon les villes, et que les originaux des anciens peintres différaient aussi entre eux. Où donc fallait-il chercher la vérité ? En outre tous les saints ne sont pas semblables : il y en de gros et de maigres. Lesquels faut-il prendre comme modèles ? Non, le peintre ne doit pas copier aveuglement, mais avoir du sens, et travailler selon son inspiration !

Fédor parlait avec une éloquence un peu pédante, mais aussi avec l'élan d'un sentiment sincère.

Eutyche se taisait. On voyait à ses yeux brûlants qu'il écoutait avec avidité.

— C'est la tradition des saints pères, recommença Ilia avec gravité, ce qui est saint, selon Dieu, est beau...

— Et ce qui est beau est saint, répliqua Fédor, c'est la même chose, petit oncle.

— Non, ce n'est pas la même chose ! s'écria le vieillard en se fâchant. Il y a une beauté qui vient du diable !

Il se tourna vers son neveu et le regarda dans les yeux ; il se demandait, peut-être, s'il devait recourir au bâton noueux qui était son suprême argument. Mais Fédor soutint son regard sans baisser les yeux.

Alors Copila leva le bras droit, et, comme s'il eût prononcé une malédiction contre l'Esprit impur lui-même, il s'exclama solennellement :

— Que le ciel te confonde, maudit ! Péris et tes astuces avec toi ! Christ est mon Sauveur et ma lumière, ma joie et ma forteresse indestructible !

Les cavaliers étaient arrivés à l'orée du bois. Laissant à gauche le rempart du château de Cloux, ils entrèrent dans la ville d'Amboise.

VI

On logea l'ambassade russe dans la maison du notaire royal, maître Guillaume Borreau, non loin de la tour de l'horloge ; c'était la seule maison qui fût restée vide dans la ville, remplie d'étrangers.

Eutyche et ses camarades se virent obligés de se contenter d'une petite chambre sous le toit, une sorte de grenier. Là, dans l'enfoncement de la lucarne, le jeune imagier installa un petit établi, cloua des rayons au mur, y posa les étroites planches à enluminer, les pots de colle transparente, les tessons de poterie remplis d'or fondu, arrangea la caisse de bois recouverte de feutre qui lui servait de lit, et suspendit au-dessus, l'image de la Vierge d'Ouglitch.

Ce petit coin n'était pas spacieux, mais clair et souriant. De la fenêtre, entre les toits et les cheminées, la vue s'étendait sur la Loire verte, sur les prairies lointaines et les cimes bleues des forêts.

Un soir, quelques jours après son arrivée à Amboise, Eutyche était assis, seul, à son établi. Ses compagnons étaient allés au château assister à un tournoi donné en l'honneur du duc d'Urbin.

Tout était tranquille, on entendait seulement, sous la fenêtre, le roucoulement des pigeons, le frou-frou soyeux de leurs ailes, et, parfois, le carillon mesuré des heures à la tour voisine.

Eutyche lisait son livre préféré, qu'il savait presque par cœur, *Le manuel de l'Imagier* code de courtes recettes, disposées par ordre de jours et de mois, sur la manière de représenter les saints.

La discussion entre Fédor et Ilia, entendue dans le bois, avait réveillé en lui des pensées inquiétantes qui se cachaient depuis longtemps dans son âme, et que tout ce qu'il avait vu à l'étranger lui avait inspirées. Et il en cherchait la solution dans son manuel. Il lut ce qui se rapportait au martyre de sainte Catherine et de saint Philarète, lesquels, dans leur extrême vieillesse, étaient encore beaux, et avaient « les joues rouges comme des pommes ».

Et il semblait à Eutyche que Fédor avait raison, que les visages des saints devaient être clairs et joyeux, car Dieu est « revêtu de beauté », et tout ce qui est beau vient de Dieu.

Mais, après avoir tourné quelques pages, il lut ceci :

« Le 9 novembre, à la mémoire de sainte Théoctiste de Lesbos : un chasseur la vit dans le désert et lui donna son manteau afin de couvrir la nudité de son corps. Et elle était debout devant lui, terrible, n'ayant plus apparence humaine; ses yeux étaient enfoncés et toute sa figure était celle d'une morte gisant depuis longtemps au tombeau; elle respirait à peine et ne pouvait parler qu'à voix basse. Et il n'y avait en elle nulle beauté humaine. »

— Par conséquent, pensa Eutyche, ce qui est saint peut ne pas être beau ; et il peut y avoir même sous une forme bestiale, une âme angélique.

Il mit le livre de côté et en prit un autre; c'était un vieux psautier, écrit à Ouglitch en 1485. Il avait appris à lire dans ce manuscrit, et admirait dès lors

les images simples et mal gravées qui commentaient les psaumes.

Depuis son départ de Moscou, ce livre ne lui était pas tombé sous les yeux. Mais, après avoir vu une foule de sculptures antiques dans les palais et, sur les places de Venise, de Rome, de Florence, ces images, qu'il connaissait depuis son enfance prenaient pour lui un sens nouveau et inattendu : il comprenait que l'homme en bleu, avec le vase penché d'où l'eau s'écoulait, était le dieu des rivières ; la femme étendue sur le sol au milieu des herbes, c'était Cérès, déesse des moissons ; l'adolescent ceint d'une couronne royale et traîné dans un char attelé de chevaux roux, était Apollon ; le vieillard barbu sur un monstre vert avec une femme nue, Neptune et une Néréide.

Par quel miracle, après quelles vicissitudes, et, quelles transformations, les dieux chassés de l'Olympe et réfugiés dans quelque antique manuscrit de Byzance étaient-ils arrivés à Ouglitch, recueillis par un vieux maître russe ?

Déformés par la main d'un dessinateur barbare, ils semblaient maussades, timides, comme gênés de leur nudité. Parmi les sévères prophètes et les ascètes, ils paraissaient à demi gelés, comme si leurs corps nus se fussent engourdis dans le froid de la nuit hyperboréenne. Et cependant, çà et là, dans un repli de coude, dans le dessin d'une épaule, dans la rondeur des cuisses, brillait le reflet lointain de leur beauté éternelle.

Et Eutyche ressentit de l'effroi et de l'étonnement en reconnaissant, dans ces images du Psautier d'Ouglitch, auxquelles il était habitué depuis l'enfance et qui lui semblaient saintes, la séduisante impureté hellénique.

Dans sa mémoire apparurent d'autres images profanes, les légendes des « Recueils russes », les pâles ombres de l'antiquité païenne ; la Gorgone, avec un visage humain, des pieds de cheval, et une

queue; le roi Centaure qui, par la tête, était homme et par les pieds un âne; les Satyres, qui habitaient les bois avec les bêtes.

Eutyche frissonna, revint à lui, se signa pieusement, et murmura, pour se calmer, cet apophtegme d'un érudit russe, qu'il avait entendu citer par Ilia Copila :

— Tout cela est faux, il n'y a pas eu de Centaures, ni de Gorgones, ni de gens couverts de poils, mais les philosophes grecs les créèrent. La beauté est défendue par les Apôtres et les Saints Pères, elle est maudite !

Et tout de suite il pensa :

— En est-il vraiment ainsi ? Tout cela est-il faux, tout est-il mensonge ?

Il se leva, et prit, sur le rayon, une planchette avec un dessin commencé, une petite image de sa propre composition, sur ce thème : « Toute créature loue le Seigneur ». Elle représentait de nombreux personnages finement dessinés; on ne pouvait en voir les détails qu'à travers un verre grossissant.

Dans les cieux, le Tout-Puissant sur un trône; à ses pieds, les sept sphères célestes, le soleil, la lune et les étoiles, avec l'inscription : « Louez le Seigneur, cieux des cieux, louez-Le, soleil et lune, louez-Le, étoiles et lumière! ». Au-dessous, un vol d'oiseaux; plus loin, la grêle, la neige, les arbres, les montagnes, le feu qui sort de la terre ; les bêtes diverses et les reptiles ; l'abîme, béant comme une caverne, accompagné de ces mots : « Louez-Le, vous, arbres fertiles, et vous, les cèdres, vous, toutes les bêtes, et vous, collines, louez le Seigneur ! » De chaque côté, des visages d'anges, de saints, de juges, de rois, de princes, des foules humaines : « Louez-Le, vous, tous les anges, louez-Le, fils d'Israël, et vous, toutes les races et tous les peuples de la terre ! »

S'étant mis au travail et ne sachant exprimer autrement le sentiment qui remplissait son âme, Eutyche ajouta, de sa propre impulsion, à ces visages habi-

tuels, le martyre de saint Christophe à la tête de chien, et le dieu-bête Centaure.

Il savait qu'il violait la tradition du Manuel. Mais il n'y avait point de doute, ni d'embûche dans son âme : il lui semblait qu'une main invisible le guidait.

Et en même temps que le ciel et l'enfer, avec le feu et l'esprit divin, avec les collines et les arbres, les bêtes et les reptiles, avec les hommes et les forces immatérielles, avec saint Christophe à la tête de chien et le Centaure christianisé, l'âme d'Eutyche chantait elle aussi : « Que chaque créature loue le Seigneur ! »

VII

François Ier était un grand amoureux. Rien ne le dégoûtait ; et il assurait que, dans chaque femme, même la plus laide, on peut trouver beaucoup de qualités qui manquent aux autres. Quand il se mettait en campagne, il emmenait avec lui, outre ses ministres, ses bouffons, ses nains, ses astrologues, ses cuisiniers, ses prêtres et ses nègres, toute une armée de « fillettes de joie » sous la direction d'une « honorable dame », Jehanne Linière. Elles étaient de toutes les fêtes, de toutes les réjouissances, et figuraient même aux processions religieuses. En voyage, la cour se mêlait à tel point à cette troupe, destinée aux débauches du roi, qu'il était difficile de dire où l'une finissait et où l'autre commençait. Les « fillettes de joie » étaient quelque peu dames de la cour, et les dames elles-mêmes procuraient, à leurs maris, par leur libertinage les colliers dorés de l'ordre de l'Archange Saint-Michel.

La prodigalité du roi pour les femmes était sans bornes. Les contributions et les impôts s'accroissaient sans cesse et, malgré cela, l'argent manquait toujours. Quand il n'avait plus rien à prendre au peuple, François enlevait leur argenterie aux grands seigneurs ;

une fois même il ordonna de fondre, pour la monnayer, la grille d'argent qui entourait la tombe du grand saint Martin de Tours. Et ce n'était pas chez lui acte d'hérésie, mais besoin d'argent, car il se proclamait « le fils aîné de l'Église romaine », et poursuivait toutes les formes d'hérésie et d'athéisme comme une offense personnelle.

Du temps de saint Louis, une légende s'était répandue, dans le peuple, sur la vertu que possédaient les rois de France, de guérir les écrouelles par le contact de la main. A Pâques, à Noël, à la Trinité et à l'époque des autres fêtes, des scrofuleux cherchant la guérison affluaient, non seulement de tous les points de la France, mais aussi d'Italie, d'Espagne, et de Savoie.

Pendant les fêtes données pour le baptême du Dauphin, un grand nombre de malades étaient venus à Amboise. Au jour fixé, on les laissa entrer dans la cour du château royal, où François Ier accomplit les formalités d'usage. Jadis, alors que la foi était plus robuste, Sa Majesté, passant devant les malades, faisait un signe de croix sur chacun d'eux, et, les touchant du doigt, disait : « Le roi t'a touché, Dieu te guérira. » Mais avec le temps la foi s'était affaiblie, les guérisons devenaient plus rares ; et maintenant la phrase consacrée se prononçait sous forme de souhait : « Que Dieu te guérisse, le roi t'a touché. »

Une fois la cérémonie terminée, on apporta au roi un bassin avec trois linges mouillés, du vinaigre, de l'eau pure et de l'essence d'orange. François Ier se lava les mains, le visage, et le cou.

Alors, après le spectacle de cette misère humaine, de ces difformités et de ces plaies, il sentit le besoin de retremper son âme et de reposer ses yeux en leur offrant quelque chose de beau à voir.

Il se souvint que, depuis longtemps, il se proposait d'aller à l'atelier de Léonard avec quelques personnes de sa suite ; il se dirigea donc vers le château de Cloux.

Toute la journée, malgré l'indisposition qui l'affaiblissait, le peintre avait travaillé avec zèle au tableau de saint Jean-Baptiste.

Les rayons obliques du couchant pénétraient par les fenêtres semi-ogivales de l'atelier, grande pièce froide, carrelée de briques, au plafond traversé par des solives de chêne. Profitant des dernières lueurs du jour, Léonard se hâtait de parachever la main droite du saint, qui montrait la croix.

On entendit, sous les fenêtres, des bruits de pas et des voix.

— Ne laisse entrer personne! dit le maître en se tournant vers Francesco Melzi. Tu m'entends, personne! Dis que je suis malade!

L'élève alla dans le corridor pour congédier les hôtes importuns; mais, apercevant le roi, il s'inclina respectueusement et ouvrit la porte toute grande. Léonard eut à peine le temps de couvrir le portrait de la Gioconda qui se trouvait près du saint Jean-Baptiste : il le cachait toujours, parce qu'il n'aimait pas le laisser voir à des étrangers.

Le roi entra dans l'atelier.

Il était vêtu, avec une richesse dont le goût n'était pas irréprochable, d'étoffes voyantes et extravagantes, surchargées d'or, de broderies et de pierres précieuses. Il portait un haut-de-chausse collant en velours noir, un pourpoint assez court de la même étoffe mêlée de brocart d'or, avec de larges manches bouffantes, une toque plate ornée d'une plume d'autruche blanche. Le pourpoint, décolleté en carré, découvrait un cou mince, blanc comme de l'ivoire; un parfum violent se dégageait de toute sa personne. Il avait alors vingt-quatre ans; ses admirateurs assuraient que son visage exprimait une telle majesté qu'il suffisait de le voir, sans même le connaître, pour sentir tout de suite que c'était le roi. Il était en effet de haute taille, svelte, adroit, et d'une vigueur peu commune; il savait charmer par ses manières enga-

geantes ; mais son visage, d'un ovale étroit, très blanc, encadré d'une barbe crépue et noire comme du goudron, au front bas, au nez long et pointu, aux yeux rusés, froids et brûlants, aux lèvres minces, très rouges et humides, avait une expression désagréable de lascivité, quelque chose de faunesque qui rappelait le singe ou le bouc.

Léonard, conformément à l'étiquette, se préparait à fléchir le genou devant François ; mais le roi l'arrêta, se pencha lui-même vers lui et l'embrassa respectueusement.

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, maître Léonard ! prononça-t-il d'un ton affable. Comment vas-tu ? as-tu beaucoup travaillé ? N'as-tu pas de nouveaux tableaux ?

— Je suis toujours malade, Majesté ! répondit le peintre, et il prit le portrait de la Gioconda pour le mettre de côté.

— Que tiens-tu là ? demanda le roi, en montrant le portrait.

— C'est un vieux portrait, sire ; vous l'avez déjà vu !

— C'est égal, montre-le-moi encore ! Tes tableaux sont ainsi : plus on les voit, plus ils plaisent.

Comme le peintre hésitait, un des courtisans s'approcha, et, tirant la toile, découvrit la *Gioconda*.

Léonard fronça les sourcils. Le roi s'assit dans un fauteuil, et, longtemps, regarda en silence.

— C'est merveilleux, s'écria-t-il enfin, sortant de sa rêverie. Voilà la plus belle femme que j'aie jamais vue ! Qui est-elle ?

— C'est madonna Lisa, l'épouse de Giocondo, citoyen de Florence.

— Y a-t-il longtemps que tu l'as peinte ?

— Il y a dix ans.

— Est-elle toujours aussi belle ?

— Elle est morte, Sire !

— Maître Léonard de Vinci, dit Saint-Gelais, le

poète de la cour, a travaillé cinq ans à ce portrait qui n'est pas encore terminé : c'est lui du moins qui l'assure.

— Il n'est pas terminé ? s'étonna le roi. Mais que veut-on de plus ? Elle est comme vivante, il ne lui manque que la parole !

— En vérité, dit-il encore, se tournant vers le peintre, il y a de quoi te porter envie, maître Léonard ! Cinq années passées avec une femme pareille, tu ne peux pas te plaindre de la destinée : tu as été heureux, mon cher ! Et le mari, qu'a-t-il fait pendant ces cinq années ? Si elle n'était pas morte, tu n'aurais probablement pas encore fini le portrait !

Il riait, clignant ses yeux qui brûlaient ; plus que jamais il avait l'air d'un faune ; la pensée que monna Lisa était restée honnête, fidèle à son mari, ne lui venait pas à l'esprit.

— Oui, mon ami, ajouta-t-il en souriant, tu te connais en femmes ! Quelles épaules, quelle gorge ! Et ce qu'on ne voit pas doit être encore plus beau...

Il la contemplait de ce regard brutal d'homme qui déshabille une femme, et s'empare d'elle mentalement.

Léonard se tut, il pâlit un peu, et baissa les yeux.

— Pour peindre un pareil portrait, continua le roi, il ne suffit pas d'être un grand peintre, il faut pénétrer tous les mystères du cœur de la femme, ce labyrinthe de Dédale, cet écheveau que le Diable lui-même ne saurait débrouiller ! Vous croyez une femme douce, timide, humble ; elle joint les mains comme une nonne, elle ne ferait pas de mal à une mouche ; mais essayez donc de vous fier à elle, essayez de deviner ce qui se passe dans son âme !

Léonard s'écarta un peu, sous prétexte de placer mieux en lumière le chevalet d'un autre tableau.

— Je ne sais si c'est vrai, Sire, dit Saint-Gelais, à voix basse, se penchant vers l'oreille du roi, de sorte que Léonard ne pût pas l'entendre. On m'a

assuré que cet original non seulement n'a pas aimé monna Lisa, mais que, en outre, il n'a, de sa vie, aimé aucune femme, et qu'il est parfaitement chaste.

Et, d'une voix encore plus basse, avec un sourire significatif, il ajouta quelque chose de très indiscret sans doute sur les amours de Socrate, sur la beauté frappante de quelques élèves de Léonard, et sur les mœurs libres des maîtres florentins. François s'étonna, puis haussa les épaules avec le sourire complaisant d'un homme intelligent et mondain, qui n'a pas de préjugés, profite lui-même de la vie, et n'empêche pas les autres d'en profiter à leur guise. Son attention fut alors attirée par une esquisse qui se trouvait près de lui.

— Et celui-ci, qu'est-ce donc ?

— Si l'on juge d'après les grappes de raisins, ce doit être un *Bacchus !* suggéra le poète.

— Et cela ? dit le roi montrant un autre tableau, près de lui.

— C'est encore un *Bacchus !* répondit Saint-Gelais avec quelque hésitation.

— C'est singulier ! s'étonna François. Les cheveux, la poitrine, le visage, sont ceux d'une femme. La tête ressemble à monna Lisa : c'est le même sourire.

— Peut-être est-ce l'androgyne ? remarqua le poète.

Et quand le roi, qui n'était pas très instruit, demanda ce que signifiait ce mot, Saint-Gelais lui répéta l'antique fable de Platon sur les êtres à deux sexes, hommes-femmes, plus parfaits et plus beaux que les hommes, enfants du soleil et de la terre et qui réunissaient en eux les deux principes mâle et femelle ; ils étaient si forts et si orgueilleux qu'à l'exemple des Titans ils avaient projeté de marcher contre les dieux et de les précipiter de l'Olympe. Jupiter avait réprimé les rebelles, mais, ne voulant pas les anéantir complètement pour ne pas se priver de leurs prières et de leurs offrandes, d'un coup de sa foudre il avait séparé leurs corps en deux parties. Et depuis ce temps, les

hommes et les femmes, pleins d'angoisse, se poursuivent les uns les autres, tourmentés d'un désir insatiable qui s'appelle l'amour et qui rappelle à l'humanité la réunion primitive des deux sexes dans la même personne.

— Peut-être, ajouta le poète, maître Léonard, dans cette conception, a-t-il essayé de ressusciter ce qui n'existe plus dans la nature, en cherchant à réunir ce que les dieux avaient séparé : le principe mâle et le principe femelle !

Pendant cette explication, François contemplait le portrait, du même regard impudent et cynique qu'il avait eu, l'instant d'avant, pour monna Lisa.

— Tranche la question, maître ! dit-il en se tournant vers Léonard. Est-ce Bacchus ou l'Androgyne ?

— Ni l'un ni l'autre, Sire ! répondit Léonard, rougissant comme un coupable. C'est Jean-Baptiste.

— Saint Jean-Baptiste ? ce n'est guère possible ! Que me dis-tu là ?

Alors, à force de regarder fixement, le roi aperçut, dans la profondeur sombre du tableau, une mince croix de jonc. Perplexe, il secoua la tête. Ce mélange de sacré et de profane lui semblait une raillerie des choses saintes, mais, en même temps, lui plaisait. Aussi conclut-il tout de suite qu'il ne fallait pas y attacher d'importance. C'était une idée comme une autre, qui était entrée là dans la tête du peintre.

— Maître Léonard, j'achète les deux tableaux ! Quel est ton prix ?

— Sire, commença timidement le peintre, ils ne sont pas encore terminés, j'ai voulu...

— C'est une plaisanterie ! interrompit François. Le *saint Jean*, tu peux le finir si tu le désires, j'attendrai. Mais quant à la *Joconde*, je te défends même de la retoucher ! Tu n'arriveras jamais à mieux faire. Je veux l'avoir chez moi tout de suite, tu m'entends ? Dis-moi le prix, sois sans crainte, je ne marchanderai pas !

Léonard sentait qu'il fallait trouver quelque excuse, quelque prétexte, pour refuser. Mais que pouvait-il dire à cet homme qui transformait tout ce qu'il touchait en trivialité et en indécence ? Comment pouvait-il lui expliquer ce qu'était pour lui le portrait de la Gioconda, et pourquoi il ne consentirait pas à s'en séparer, même si on lui offrait toutes les richesses du monde ?

François pensait que Léonard réfléchissait par crainte de vendre trop bon marché.

— Eh bien ! si tu ne veux pas fixer un prix, c'est moi qui le ferai !

Il regarda monna Lisa et dit :

— Trois mille écus. Cela ne suffit pas ? trois mille cinq cents ?

— Sire, commença de nouveau le peintre d'une voix tremblante, je vous assure...

Il s'arrêta : son visage pâlit.

— Eh bien, quatre mille, maître Léonard ! Il me semble que c'est assez payé !

Un murmure d'étonnement courait parmi les courtisans : jamais aucun Mécène, Laurent de Médicis lui-même, n'avait donné pareil prix pour un tableau.

Léonard leva les yeux vers François avec une angoisse indescriptible. Il était prêt à tomber à ses pieds, pour le supplier, comme s'il se fût agi de sa vie, de ne pas lui prendre la Gioconda. François, croyant que cette émotion était un élan de reconnaissance, se leva pour partir, et embrassa de nouveau le peintre.

— Alors, le marché est conclu ? quatre mille. Tu auras l'argent quand tu voudras, j'enverrai demain chercher ta *Joconde*. Sois tranquille, je lui donnerai une bonne place, tu seras content ! Je connais sa valeur et je la conserverai à la postérité.

Quand le roi fut parti, Léonard s'affaissa dans un fauteuil. Il contempla le portrait d'un regard triste, navré, ne pouvant croire encore à ce qui venait de lui arriver. Des projets absurdes et puérils lui tra-

versèrent l'esprit : la cacher quelque part pour que le roi ne pût la trouver, et ne pas la donner même si on le menaçait de mort, ou bien encore l'envoyer en Italie avec Francesco Melzi, et s'enfuir lui-même.

Le crépuscule tombait. Francesco vint plusieurs fois jeter un coup d'œil dans l'atelier, mais il n'osa pas déranger le maître. Léonard était toujours près du portrait. Dans l'obscurité, son visage semblait immobile et pâle comme celui d'un cadavre.

Pendant la nuit, l'artiste entra dans la chambre de Francesco, qui était déjà couché, mais ne pouvait s'endormir.

— Lève-toi. Allons à Amboise. Il faut que je parle au roi !

— Il est bien tard, maître ! Vous vous êtes fatigué aujourd'hui. Vous tomberez malade, de nouveau ! Vous vous sentez déjà souffrant. Il vaudrait mieux remettre la chose à demain.

— Non, tout de suite ! Allume la lanterne et accompagne-moi ! Si tu ne veux pas venir, j'irai seul.

Sans répliquer davantage, Francesco se leva, s'habilla ; et ils se mirent en route.

VII

Il y avait dix minutes de marche jusqu'au château ; le chemin était roide, mal pavé ; Léonard avançait lentement, appuyé au bras de son élève.

La nuit, sans étoiles, était noire et étouffante. Le vent soufflait avec force. Les branches des arbres tremblaient, comme secouées d'un frisson maladif. En haut, à travers leur ramure, brillaient les fenêtres éclairées du château. On entendait le son d'une musique. Le roi soupait avec une petite société de choix et s'égayait de sa plaisanterie favorite : c'était de faire boire, dans une grande coupe d'argent dont les habiles ciselures représentaient des scènes de débauche, toutes

les jeunes femmes et filles de la cour. Il s'amusait alors à observer leurs différentes attitudes : les unes riaient, les autres pleuraient de honte, d'autres encore se fâchaient ; il y en avait qui fermaient les yeux pour ne pas voir, ou bien encore qui feignaient de voir sans comprendre.

Parmi les dames se trouvait la propre sœur du roi, la princesse Marguerite, « la perle des perles », comme on l'appelait. Elle était célèbre par sa beauté et son érudition. Mais l'art de plaire était son art préféré. Charmant tous ceux qui l'approchaient, elle restait indifférente à tous, son frère excepté. Elle l'aimait d'un amour extrême et singulier : ses faiblesses lui semblaient des perfections, ses défauts des vertus, son masque de faune, un visage d'Apollon. Elle était prête à se donner toute pour lui, âme et corps. On racontait qu'elle l'aimait plus qu'il n'est permis à une sœur d'aimer son frère.

En tout cas, François abusait de cet amour : il mettait à contribution le dévouement de Marguerite, non seulement dans ses travaux, ses maladies, ou les dangers qui le menaçaient, mais aussi dans toutes ses aventures galantes.

On annonça Léonard. François ordonna de le recevoir, et, accompagné de Marguerite, s'avança au-devant de lui.

Quand le peintre, troublé, baissant les yeux, traversa les salles illuminées, entre deux rangées de dames et de cavaliers, des regards étonnés et moqueurs accompagnèrent ce haut vieillard aux longs cheveux blancs, à la figure sombre, au regard timide.

— Ah ! maître Léonard ! dit le roi en le saluant, et, comme d'habitude, il l'embrassa respectueusement. Voici un hôte rare ! Que puis-je t'offrir ? Tu ne manges pas de viande, mais, peut-être, des légumes ou des fruits ?

— Je vous remercie, Sire... Pardonnez-moi, j'ai deux mots à vous dire !

Le roi le regarda fixement.

— Qu'as-tu, mon ami, n'es-tu pas malade ?

Il le prit à part et lui demanda, montrant sa sœur :

— Elle ne te gêne pas ?

— Oh ! non, répondit le peintre en s'inclinant devant Marguerite. J'ose espérer que Son Altesse intercédera aussi pour moi auprès de Votre Majesté.

— Parle ! Tu sais, je suis toujours content de t'être utile.

— C'est encore la même chose, Sire. Il s'agit du tableau que vous avez désiré acheter, le portrait de monna Lisa.

— Quoi ? encore ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ? Tu es un original ! Je pensais que nous étions d'accord pour le prix.

— Ce n'est pas une question d'argent, Sire !

— Et qu'est-ce donc ?

Et Léonard, sous le regard indifférent et affable du roi, sentit de nouveau l'impossibilité de lui parler de la Gioconda.

— Sire, prononça timidement le peintre, faisant un effort pour combattre la honte douloureuse qui le paralysait, Sire, soyez miséricordieux, ne m'enlevez pas ce tableau ! Il sera vôtre tout de même et je n'ai pas besoin d'argent : laissez-le moi seulement pour quelque temps encore, jusqu'à ce que je ne sois plus !

Il s'arrêta, incapable d'ajouter un mot ; et avec une prière désespérée dans les yeux, il regarda Marguerite.

Le roi haussa les épaules et fronça les sourcils.

— Sire, dit sa sœur, donnez satisfaction à la demande de maître Léonard ! Il l'a mérité, soyez magnanime !

— Vous prenez aussi son parti, vous, Madame Marguerite ? Mais c'est un vrai complot !

Elle mit la main sur l'épaule de son frère, et lui chuchota à l'oreille :

— Comment, vous ne voyez donc rien ? Il l'aime encore !

— Mais elle est morte!

— Peu importe ! Est-ce qu'on n'aime pas aussi les morts ? Vous avez dit vous-même qu'elle était vivante, dans le portrait. Soyez bon, mon frère, ne chagrinez pas un vieillard !

Un souvenir traversa l'esprit de François : c'était une vague réminiscence à demi oubliée, un peu enfantine, d'avoir lu quelque part des choses sur l'union éternelle des âmes, sur l'amour dans l'au-delà, sur la fidélité chevaleresque. Il voulut être généreux.

— Eh bien! maître Léonard, prononça-t-il en souriant, je vois qu'on ne peut rien faire de toi ! Tu as su te choisir une éloquente protectrice. Sois tranquille, je t'accorde ta demande ! Mais n'oublie pas que le portrait m'appartient, et que l'argent t'en sera payé d'avance !

Quelque chose brilla dans les yeux de Léonard, quelque chose de si puéril et de si pitoyable que le roi sourit avec plus de bienveillance encore et lui frappa doucement sur l'épaule.

— Ne crains rien, mon ami, je t'en donne ma parole, personne ne te prendra ta Lisa !

Les larmes vinrent aux yeux de Marguerite : avec un doux sourire, elle tendit la main au peintre, qui la baisa silencieusement.

La musique commençait à jouer. Le bal était ouvert. Des couples tournoyaient. Et personne ne parla plus de cet hôte singulier qui avait traversé la fête comme une ombre, pour disparaître de nouveau dans les ténèbres de la nuit sans étoiles.

VIII

Francesco Melzi devait entrer en possession d'un petit héritage, et il avait besoin de quelques documents qui se trouvaient chez le notaire royal de la ville

d'Amboise, maître Guillaume Borreau. Celui-ci était un homme instruit, aimable, et qui avait beaucoup d'amitié pour Léonard.

Une fois, comme il s'entretenait avec Francesco des derniers travaux du maître, il lui dit en souriant qu'un peintre merveilleux, venu des pays du Nord, habitait dans sa propre maison. Et quand Francesco l'eut questionné à ce sujet, il le fit monter au grenier, et là, au fond d'une grande chambre basse, tout près du pigeonnier, dans l'embrasure de la lucarne, il lui montra l'atelier en miniature du peintre d'images saintes, Eutyche Gagar.

A son retour, pour distraire le maître qui, depuis longtemps, vivait trop seul avec ses pensées, Francesco lui raconta qu'il avait vu une véritable curiosité, l'atelier du peintre barbare, et l'engagea à venir le visiter lui-même. Léonard se rappela la conversation sur la lointaine Moscovie qu'il avait eue à Milan, dans le palais du More, avec l'ambassadeur russe, Nikita Karatcharoff ; et il eut envie de voir le peintre qui venait de ces contrées quasi fabuleuses. Un soir, quelques jours après la visite du roi, ils se dirigèrent vers la maison de maître Guillaume. Les camarades d'Eutyche s'étaient rendus au bal masqué qu'on donnait au château ; mais Eutyche, qui craignait les femmes aux épaules nues, les orgies, la musique et les chansons du diable, était resté seul à la maison pour travailler à sa nouvelle image : « Toute créature loue le Seigneur. »

Il était complètement absorbé dans son travail, lorsque, soudain, derrière la fenêtre, il entendit un léger bruit, un frôlement d'ailes. Eutyche savait que sa voisine, la jeune femme du vieux boulanger, nourrissait une troupe de pigeons. Il la regardait souvent en cachette. Maintenant il l'apercevait, dans le carré sombre de la fenêtre ouverte, au-dessus de l'enclos, parmi les branches de lilas : un corsage décolleté laissait entrevoir la gorge blanche ; elle avait un visage

clair avec quelques taches de rousseur à peine visibles, et des cheveux blonds.

Il la regarda, et répondit même à son sourire par un sourire involontaire, mais se ressaisit de suite, réfléchissant que toute femme est un suppôt de l'enfer, qu'il faut fuir sa beauté, et qu'il vaut mille fois mieux souffrir de la fièvre que de posséder une de ces créatures, parce que la fièvre, après nous avoir ravagés, nous abandonne, tandis qu'une femme vous tient jusqu'à la mort.

Alors il se remit à l'ouvrage et commença à peindre une martyre aux cheveux d'or, comme ceux de la belle boulangère. De l'escalier, des voix se firent entendre. Blaise, le vieil interprète de l'ambassade, entra dans la chambre, suivi du propriétaire de la maison, maître Borreau, de Léonard et de Francesco Melzi.

Quand Blaise eut expliqué à Eutyche que les hôtes désiraient visiter son atelier, celui-ci éprouva comme une honte, presque de l'effroi, et, pendant qu'ils entraient, resta debout, silencieux, les yeux baissés, les levant seulement pour regarder Léonard. Le visage du vieux maître semblait familier à Eutyche : il lui paraissait avoir une ressemblance frappante avec celui d'Elie, le prophète, tel qu'on le représentait dans le *Manuel de l'imagier*.

Après avoir examiné le matériel de l'atelier minuscule, surtout les pinceaux, tels qu'il n'en avait jamais vus de pareils, l'attention de Léonard fut attirée par l'enluminure portant en légende : « Toute créature loue le Seigneur. » Bien que Blaise eût de la peine à l'expliquer, le peintre en comprit le sujet, et s'étonna que ce barbare, fils d'une race souvage, fût initié à la sagesse profonde de l'humanité.

Le maître feuilleta aussi avec beaucoup de curiosité le *Manuel de l'imagier*. C'était un grand manuscrit avec des marges finement ornées au crayon ou à l'encre rouge.

Léonard sentait que ce n'était pas de la vraie pein-

ture, mais que, malgré l'imperfection du dessin, de la lumière et de l'ombre, de la perspective et de l'anatomie, là comme dans les vieilles mosaïques byzantines, il y avait cette puissance que donne la foi, et une certaine compréhension de la beauté.

Mais il fut surtout frappé de deux reproductions de saint Jean-Baptiste Ailé : l'un tenait dans sa main gauche une coupe d'or dans laquelle se trouvait l'Enfant Jésus, qu'il désignait de sa main droite ; l'autre, en dépit des lois de la nature, avait deux têtes : l'une, vivante, sur les épaules, l'autre, morte, sur un plateau qu'il tenait dans les mains : ces deux têtes avaient des expressions singulières et terribles : les yeux grands ouverts, la barbe et les cheveux en désordre. L'habit sacerdotal en poil de chameau s'étalait comme des ailes ; les os des mains et des pieds desséchés, à peine recouverts de peau, semblaient légers, faits pour le vol, comme les os et les cartilages des oiseaux ; derrière les épaules, deux ailes immenses semblables aux ailes d'un cygne ou d'un de ces grands oiseaux, *grandi uccelli*, desquels Léonard avait rêvé toute sa vie. Et le peintre se rappela les paroles du prophète Malachie, qu'il avait lues une fois dans le journal de Giovanni Baltraffio :

« Voici, j'enverrai mon messager ; il préparera le chemin devant moi ! Et soudain entrera dans son temple, le Seigneur que vous cherchez, et le messager de l'alliance que vous désirez. Voici, il vient ! »

IX

A peine le roi eut-il quitté Amboise que le silence et la tranquillité habituelle y régnèrent de nouveau. On entendait le rythme égal des carillons à la tour de l'Horloge, et, le soir, le cri des cygnes sur les basfonds sablonneux de la Loire.

Léonard avait repris le *Saint Jean-Baptiste*. Mais il

travaillait maintenant toujours plus difficilement et plus lentement. Souvent, il semblait à Francesco que le maître désirait l'impossible.

Parfois, au crépuscule, Léonard, soulevant le voile qui cachait la *Joconde*, la regardait longuement ainsi que le Saint Jean qui était à côté, et semblait les comparer. Alors l'élève croyait voir — peut-être était-ce le jeu inégal de la lumière et de l'ombre — que l'expression de la femme et celle de l'adolescent changeaient dans les deux tableaux ; et l'on aurait dit qu'ils s'animaient, devenaient vivants.

La santé du maître s'affaiblissait. En vain Melzi le suppliait-il de se reposer, de cesser tout travail ; il ne voulait rien entendre.

Un jour d'automne, en 1518, comme il était occupé à peindre, il chancela soudain, et tomba ; Francesco, qui se trouvait à l'autre bout de l'atelier, accourut, appela à l'aide ; et l'on transporta Léonard dans sa chambre à coucher.

Comme d'habitude, le malade ne voulait pas se soigner, ni voir un médecin ; il resta au lit six semaines. Le côté droit du corps était paralysé, la main droite complètement percluse. Il se remettait lentement et avec peine.

Pendant toute sa vie, Léonard s'était servi de ses deux mains, la gauche et la droite, avec une habileté presque égale, et toutes deux lui étaient utiles pour son travail : de la gauche il dessinait, il peignait avec la droite. Dans cette réunion de deux forces opposées résidait, comme il l'assurait, sa supériorité sur les autres peintres. Lorsque, par suite de la paralysie, les doigts de la main droite se furent engourdis et qu'il en eut presque perdu l'usage, Léonard éprouva la crainte de ne plus pouvoir peindre.

Au commencement de décembre, il put se lever ; mais il ne sortait pas de sa chambre.

Une fois, dans l'après-midi, comme tout le monde dormait, après la collation, Francesco désirant deman-

der quelque chose au maître et ne l'ayant pas trouvé dans ses appartements, descendit à l'atelier, ouvrit avec précaution la porte, et regarda. Depuis quelque temps, Léonard, devenu plus sombre et plus misanthrope que d'habitude, ne permettait pas qu'on entrât chez lui sans être appelé, comme s'il avait craint d'être dérangé ou surveillé.

Par la porte entr'ouverte, Francesco vit le maître debout devant le *Saint Jean* : il essayait de peindre, de sa main malade ; son visage était altéré par la convulsion d'un effort désespéré ; ses lèvres se crispaient ; ses sourcils étaient froncés, les mèches blanches de ses cheveux se collaient au front baigné de sueur ; les doigts raidis ne voulaient pas obéir ; le pinceau tremblait dans la main du grand artiste comme dans celle d'un élève inexpérimenté. Saisi d'effroi, n'osant remuer, retenant son souffle, Francesco regardait cette dernière lutte de l'esprit encore vivant avec la chair agonisante.

X

L'hiver fut rude, cette année-là : les ponts furent détruits par les glaçons que charriait la Loire ; les hommes gelaient le long des routes ; des loups se montraient dans les faubourgs de la ville ; le vieux jardinier assurait même qu'il les avait vus venir, le soir, sous les fenêtres du château ; on n'osait plus s'aventurer dehors sans armes ; les oiseaux de passage tombaient morts. Un matin qu'il sortait de la maison, Francesco trouva, dans la neige, une hirondelle à demi gelée et la porta chez son maître. Celui-ci la réchauffa de son souffle et lui arrangea un nid dans un coin chaud de l'âtre ; il comptait la relâcher au printemps.

Il n'essayait plus de travailler : il avait relégué dans le coin le plus éloigné de l'atelier le *Saint Jean* inachevé, ainsi que tous les autres tableaux, les dessins, les pinceaux et les couleurs. Les jours passaient

tristement. Parfois, dans l'après-midi, arrivaient le notaire, maître Guillaume, et un vieux moine, le confesseur de Francesco, vieillard doux, simple et gai. Et ils jouaient, des heures entières, aux dames, aux jonchets et aux cartes.

Le crépuscule, maintenant tombait très tôt. Les amis se retiraient. Alors, pendant de longues heures, Léonard marchait de long en large dans la chambre, jetant de temps à autre de rapides regards sur le mécanicien Zoroastro. Maintenant plus que jamais cet impotent lui était un reproche vivant, une ironie adressée à cet effort de toute sa vie : donner des ailes aux hommes. Comme d'habitude, le malheureux était accroupi dans un coin. Occupé à quelque travail de menuiserie, il chantait, doucement, toujours la même chanson. Et cette chanson mélancolique semblait rendre l'atelier encore plus terne, et la lumière froide du crépuscule plus désespérée. Enfin l'obscurité se faisait, complète. Un silence de mort régnait dans la maison. Et, derrière les fenêtres, le vent hurlait, soulevant des tourbillons de neige; les branches nues des vieux arbres bruissaient : on aurait dit de méchants géants se querellant entre eux. Au hurlement du vent s'en joignait un autre, encore plus pitoyable; c'était sans doute le hurlement des loups, à la lisière du bois. Francesco allumait du feu dans l'âtre, et Léonard s'asseyait tout près de la flamme. Melzi jouait assez bien du luth, et avait une voix agréable. Souvent il s'efforçait de disperser, par la musique, les pensées noires du maître. Une fois il lui avait chanté la vieille chanson composée par Laurent de Médicis, pour accompagner la marche triomphale de Bacchus et d'Ariane, la chanson d'amour infiniment joyeuse et triste à la fois :

Quant'è bella giovinezza !
Che se fugge tuttavia !
Chi vuol esser lieto, sia :
Di doman no c'è certezza.

Le maître écoutait, la tête baissée; il se rappelait la nuit d'été, les ombres, noires comme le charbon, la lumière de la lune, claire, presque blanche, la rue déserte, les sons du luth devant la « loggia » de marbre, et cette même chanson d'amour. Alors ses pensées allaient à monna Lisa.

Les derniers accords tremblaient, mouraient, en se mêlant aux bruits sourds de l'ouragan. Francesco, assis aux pieds du maître, levait les yeux, et souvent il voyait des larmes couler sur les joues du vieillard.

Parfois, tout en relisant son journal, Léonard y écrivait de nouvelles pensées sur ce qui l'intéressait maintenant plus que tout autre chose : la mort.

Une fois, il avait rêvé qu'on l'avait enterré vif; et, par un effort désespéré, suffoquant, il s'appuyait de ses mains au couvercle du cercueil. Le jour suivant il rappela à Francesco son désir de ne pas être enseveli avant que les premiers symptômes de la décomposition se fussent déclarés.

Par les longues nuits d'hiver, il évoquait ses années d'enfance dans le village de Vinci; souvent il se rappelait ses découvertes, ses inventions, les machines avec lesquelles il voulait donner à l'homme la toute-puissance sur la nature.

Parfois, la nuit, Francesco lui lisait l'Évangile, et il aimait à l'écouter.

XI

Le matin, en se levant, il regardait, à travers les vitres gelées, les amas de neige, le ciel gris, les arbres couverts de givre ; et il lui semblait que l'hiver ne finirait jamais.

Mais, au commencement de février, le temps devint plus doux. Du côté exposé au soleil, les glaçons suspendus aux toits des maisons tombaient en gouttes

d'eau claire; les moineaux gazouillaient, la neige fondante faisait un cercle sombre au pied des arbres, et, à travers les nuages, se montrait un ciel pâle et bleu. Le matin, quand le soleil pénétrait dans l'atelier en rayons obliques, Francesco y installait le fauteuil du maître ; et le vieillard restait assis des heures entières, la tête baissée, ses mains maigres croisées sur ses genoux. Dans ces mains inertes, comme dans les yeux aux paupières à demi jointes, il y avait une expression de lassitude infinie.

L'hirondelle était restée tout l'hiver dans l'atelier ; Léonard l'avait apprivoisée, elle volait et tournoyait dans la chambre, se posait sur la main ou sur l'épaule du vieillard, lui permettait de la prendre et de lui baiser la tête. D'un regard attentif, il suivait tous ses mouvements, et de nouveau naissait en lui l'idée des ailes humaines.

Une fois, ouvrant le grand bahut qui était au coin de l'atelier, il fouilla longtemps dans les papiers et les cahiers entassés là, avec des dessins de machines et différentes notices pour les deux cents *Livres sur la vie et la nature* qu'il avait composés.

Toute sa vie, il s'était préparé à mettre de l'ordre dans ce chaos, à réunir tous ces fragments pour en faire un seul grand ouvrage, mais il avait toujours remis ce travail au lendemain. Il savait qu'un tel livre aurait été d'une utilité considérable pour l'humanité, dont ses découvertes auraient peut-être changé les destinées. Mais il savait aussi que ce serait un labeur gigantesque, qu'il n'arriverait pas à l'accomplir, et que tout cela périrait aussi inutilement que nombre de choses qui périssent dans le monde. Il retrouva un petit cahier jauni par le temps, intitulé *Les Oiseaux*, et se mit à le lire. Pendant ces dernières années, il n'avait plus travaillé au plan d'une machine à voler, mais il y avait pensé sans cesse. Il résolut maintenant de tenter un suprême effort, d'essayer une dernière fois. Il se mit à l'œuvre avec la même obsti-

nation, avec la même hâte fiévreuse que pour son tableau de *Saint Jean*, sans penser à la mort, triomphant de la faiblesse et de la maladie, oubliant la nourriture et le sommeil. Il passa des heures et des nuits entières à faire des dessins et des calculs.

Une semaine s'écoula. Francesco restait près de lui, ne dormait pas la nuit, surveillant avec crainte et tristesse le visage du maître, altéré par les efforts désespérés d'une volonté furieuse, et par le désir passionné d'arriver au but. Une fois, après trois nuits de veille, une fatigue mortelle s'empara de l'élève. Il s'endormit dans sa chaise près du foyer éteint.

L'aube grise pointait; l'hirondelle s'éveillait en gazouillant. Léonard, la plume à la main, était penché sur une petite table de travail, où se trouvaient des papiers couverts de chiffres.

Soudain sa tête s'inclina, la plume tomba de sa main, un cri à peine distinct mourut sur ses lèvres; s'appuyant de tout son poids contre la table, il la renversa, et glissa, étendu, sur le plancher. Francesco bondit, et appela le domestique. On releva le maître, qui fut transporté sur son lit.

C'était une seconde attaque de paralysie.

Le malade resta quelques jours sans connaissance, poursuivant, dans le délire, ses calculs mathématiques. A peine fut-il revenu à lui qu'il demanda les dessins de la machine à voler. En vain Francesco le suppliait de laisser cela jusqu'à son rétablissement : il ne voulait rien entendre. Il prit le cahier et le cacha sous son oreiller.

Sa santé s'améliorait, mais bien lentement. Il fut forcé de garder longtemps le lit. Francesco, qui restait maintenant toute la nuit auprès de lui, somnolait, brisé par la fatigue. Une nuit, en s'éveillant, — il avait dormi une heure environ, — il constata avec terreur que Léonard n'était plus dans son lit. Le cœur glacé d'effroi, il descendit, et, par la porte entr'ouverte de l'atelier, vit le maître assis à sa table de travail, la

tête entre les mains. Subitement Léonard saisit la plume et se mit à biffer les pages remplies de chiffres, puis, s'étant retourné, il aperçut l'élève, et se leva en chancelant.

Francesco se jeta en avant pour le soutenir.

— Je t'avais dit, Francesco, que j'en finirais bientôt avec toutes ces choses, prononça le maître avec un sourire doux et singulier. Eh bien ! c'est fini maintenant ! Ne crains rien ! Je ne recommencerai plus. J'en ai assez. Je suis devenu vieux et stupide. Je ne sais rien. Ce que je savais, je l'ai oublié. Et je n'ai plus la force nécessaire pour m'occuper de cette machine à voler. Au diable tout cela, au diable ! conclut-il avec rage.

Et, saisissant les pages et les cahiers, il les froissait et les déchirait. A partir de cette nuit, son état s'aggrava rapidement. L'élève sentait que Léonard ne se lèverait plus. Parfois, des jours entiers, il restait plongé dans une torpeur pareille à un évanouissement.

Francesco était pieux. Il croyait avec simplicité à tout ce qu'enseigne l'Église. Sur ce point Léonard n'avait eu aucune influence sur lui. Francesco savait que le maître ne remplissait pas ses devoirs religieux, mais il devinait que, malgré tout, le vieillard n'était pas un athée. Et cela lui suffisait, lui procurait quelque consolation.

Mais, maintenant, la pensée que Léonard pourrait mourir dans l'impénitence effrayait Francesco. Il aurait donné son âme pour sauver son maître. Cependant il n'avait pas osé lui en parler.

Un soir, assis près du chevet du malade, il le regardait, toujours hanté par cette pensée terrifiante : la mort dans l'impénitence.

— A quoi penses-tu? lui demanda Léonard.

— Frère Guglielmo est venu ce matin, répondit Francesco, un peu confus. Il aurait voulu vous voir. Mais je lui ai dit que c'était défendu.

Le maître regarda dans les yeux de son élève, et y

vit comme une supplication mêlée de crainte et d'espérance.

— Ce n'est pas à cela que tu penses, Francesco ! Pourquoi ne veux-tu pas me dire la vérité?

L'élève se taisait, les yeux baissés.

Alors Léonard comprit tout. Il se détourna, les sourcils froncés. Toujours il avait désiré mourir comme il avait vécu, dans la liberté et la vérité. Mais il avait pitié de Francesco. Fallait-il, aujourd'hui que les derniers moments étaient là, troubler cette humble foi, chagriner le cœur tendre de ce jeune homme, qui l'aimait d'un amour si profond et si sincère?

Il regarda son élève, lui caressa la main de sa main amaigrie, et lui dit, avec un sourire très doux :

— Mon fils, envoie quelqu'un chez frère Guglielmo, et demande-lui de venir demain ! Je veux me confesser et communier. Prie aussi le notaire de venir !

Francesco ne répondit rien, mais il baisa la main de Léonard avec une gratitude profonde.

XII

Le matin suivant, 23 avril, c'était le samedi saint. Lorsque le notaire, maître Guillaume, arriva, Léonard lui dicta ses dernières volontés : il laissait, en signe de réconciliation complète, quatre cents florins à ses frères, avec lesquels il était en procès; à son élève Francesco Melzi il donnait ses livres, ses appareils scientifiques, ses manuscrits, et le reste des appointements qu'il avait à recevoir du fisc royal; à son domestique Baptiste, les meubles du château de Cloux et la moitié d'une vigne qu'il possédait à Milan; il léguait l'autre moitié à son élève Andrea Salaino, et enfin une robe de bonne étoffe noire, avec une coiffe de fourrure et deux ducats en argent, à sa vieille servante Mathurine.

Quant à la cérémonie des funérailles et à tout ce qui

concernait la succession, il en confiait le soin à Francesco, qu'il désignait comme son exécuteur testamentaire.

Francesco et maître Guillaume résolurent d'organiser des funérailles telles que chacun fût bien persuadé que Léonard, contrairement aux bruits qui couraient, était mort en vrai fils de l'Église catholique.

Léonard approuva tout, et, pour montrer à son élève qu'il s'intéressait vivement à ses projets de belles funérailles, il fit un legs de dix livres pour des cierges destinés aux messes qui seraient célébrées pour le repos de son âme, avec, en outre, soixante-dix sous à distribuer aux pauvres.

Puis frère Guglielmo entra dans la chambre du malade avec les saintes espèces, et tout le monde s'éloigna.

Quand il quitta Léonard, le moine tranquillisa Francesco en lui disant que son maître avait accompli avec humilité tous les rites exigés par l'Église, et qu'il se montrait soumis à la volonté de Dieu.

— Quoi que les gens puissent dire de lui, conclut-il, il se justifiera selon la parole du Seigneur : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! »

Dans la nuit, le malade souffrit d'étouffement. Francesco craignait qu'il ne mourût dans ses bras. Mais le matin suivant, — c'était le dimanche de Pâques, — il se sentit mieux. Cependant, les suffocations n'ayant pas cessé tout à fait, l'élève ouvrit la fenêtre. Dans le ciel bleu volaient des pigeons blancs, et le frémissement tremblant de leurs ailes se mêlait au son des cloches de Pâques. Mais le moribond ne pouvait plus rien voir, ni rien entendre.

Il lui semblait qu'un poids immense, semblable à un bloc de pierre, l'écrasait en tombant sur lui. Il voulait se soulever pour se délivrer de ce poids, mais il lui était impossible de faire un mouvement. Tout à coup, par un effort désespéré, il se débarrassait de tout obstacle et s'envolait, emporté par des ailes

gigantesques ; mais, de nouveau, des poids énormes retombaient sur lui ; la lutte recommençait, et finalement vainqueur, il s'envolait bien loin.

Il vécut ainsi quelques jours, sans reprendre tout à fait connaissance, inanimé, presque mort. Enfin, le matin du 2 mai, Francesco et frère Guglielmo s'aperçurent que sa respiration devenait de plus en plus faible. Le moine lut la prière des agonisants.

Une heure après, l'élève, mettant sa main sur le cœur de Léonard, constata qu'il avait cessé de battre. Alors il ferma les yeux du maître.

Pendant que Francesco et les vieux serviteurs lavaient le corps, on ouvrit toutes grandes les portes et les fenêtres.

L'hirondelle apprivoisée, qui était restée en bas, dans l'atelier, et à laquelle on avait oublié de penser depuis quelques jours, se sentit libre et vola par les escaliers jusqu'à la chambre du mort.

Tournoyant au-dessus de lui, parmi les cierges funèbres qui brillaient d'une flamme trouble, dans la clarté du soleil matinal, elle se posa, selon sa coutume, sur les mains jointes de Léonard. Puis, soudain, elle secoua les ailes, s'éleva bien haut, et, par la fenêtre ouverte, s'envola dans le ciel avec un cri joyeux. Francesco se dit que, pour la dernière fois, le maître venait d'accomplir ce qu'il avait toujours aimé faire : donner la liberté à une créature ailée.

Conformément au désir du défunt, le corps resta trois jours dans la chambre.

Les funérailles se firent comme il était convenu : les moines, les vicaires, les chapelains, accompagnèrent le cercueil, avec soixante mendiants portant chacun un cierge ; de nombreuses messes furent célébrées dans les quatre églises d'Amboise, et soixante-dix sous distribués aux pauvres. A ces indices, les hommes religieux purent conclure qu'on venait de conduire à son dernier repos un fils soumis de la sainte Église catholique.

Il fut enterré dans l'église Saint-Florentin ; mais la tombe, bientôt oubliée, se confondit avec le sol qui l'entourait et le souvenir même en disparut à Amboise. L'endroit où l'on avait enseveli Léonard est demeuré inconnu à la postérité.

Envoyant aux frères de l'artiste la nouvelle de sa mort, Francesco écrivait :

« Je ne sais pas exprimer la douleur que je ressens de la mort de celui qui était pour moi plus qu'un père. Mais, tant que je vivrai, je le pleurerai, parce qu'il m'aimait d'un grand et tendre amour. Du reste, je pense que chacun doit pleurer la perte d'un tel homme ; la nature ne peut en créer un second. Et maintenant, Dieu Tout-Puissant, donne-lui la paix éternelle ! »

XIII

Le jour de la mort de Léonard, François Ier chassait dans la forêt de Saint-Germain. En apprenant la fin de l'artiste, il ordonna de poser les scellés sur l'atelier jusqu'à son arrivée à Amboise, car il désirait se choisir les meilleurs tableaux.

François Ier avait, du reste, à cette époque, des soucis plus importants pour lui que ceux-là. Cinq mois auparavant, le 12 janvier 1519, l'empereur Maximilien était mort. Trois rois, ceux de France, d'Espagne et d'Angleterre, se disputaient la couronne du Saint-Empire, par toutes les ruses et les intrigues possibles. François Ier rêvait déjà que, réunissant dans ses mains le sceptre des rois de France et celui des empereurs romains, il fonderait une monarchie sans précédent en Europe. Il se disposait à dépenser trois millions pour corrompre les électeurs, il recherchait l'alliance du pape et lui promettait une croisade contre les Turcs pour délivrer le Saint Tombeau ; il jurait que, trois mois après son élection, il entre-

rait vainqueur à Constantinople, et qu'il dresserait de nouveau la croix sur la basilique de Sainte-Sophie.

Léon X, selon son habitude, rusait, et passait d'un rival à l'autre sans dire oui ni non.

A cette époque, l'un des deux ambassadeurs russes en Italie, Dmitri Gérassimoff, était retourné à Moscou. L'autre, Nikita Karatcharoff, était resté à Rome. Mais en apprenant l'élection prochaine d'un empereur et les négociations qui se poursuivaient à ce sujet entre François I[er] et le pire ennemi du souverain russe, le roi Sigismond, Nikita se rendit en France, en même temps que le légat du pape, afin d'avoir des informations plus détaillées et plus exactes. Comme à l'époque de son premier voyage, il emmena avec lui le vieux clerc de chancellerie, Ilia Copila, l'interprète Blaise, et les deux jeunes clercs, Fédor Roudometoff et Eutyche Gagar.

Eutyche, selon l'habitude des voyageurs russes d'alors, tenait un journal de voyage où il notait ce qu'il voyait et entendait de plus curieux. C'est ainsi qu'entre autres il décrivait Florence :

« La ville appelée Florence est grande et belle, je n'en ai jamais vu de pareille. Ses églises sont magnifiques ; ses palais de marbre blanc, hauts et superbes. Et il y a dans cette ville un grand temple de marbre blanc et noir. Contre ce temple s'appuie un clocher, en marbre blanc également. Et je ne puis pas le comprendre. Et nous sommes montés dans ce clocher et avons compté les marches : quatre cent cinquante. Ce que j'ai pu saisir avec mon petit esprit, je l'ai décrit comme je l'ai vu ; mais je ne puis raconter tout ce que je n'ai pas compris, » disait Eutyche en terminant son récit.

En effet, il n'avait pas su décrire ce qui l'avait le plus frappé. Au milieu des bas-reliefs hexaèdres du Giotto, qui ornaient l'étage inférieur du gigantesque clocher, le Campanile de la cathédrale Santa Maria del Fiore, et qui représentaient les degrés successifs

du développement humain, l'élevage du bétail, l'agriculture, le dressage des chevaux, l'invention des vaisseaux et du métier à tisser, l'exploitation des métaux, le dessin, la musique, l'astronomie, il avait remarqué l'habile mécanicien Dédale, qui essayait les énormes ailes de cire qu'il avait inventées : le corps couvert de plumes d'oiseaux, les ailes attachées au tronc par des courroies, il saisissait des deux mains les poignées intérieures et, mettant ainsi les ailes en mouvement, essayait de s'envoler.

C'était le même bas-relief qui avait jadis inspiré au petit Léonard, arrivant à Florence de son village natal, la première idée de la machine à voler, du Grand Oiseau.

L'image énigmatique de l'Homme ailé frappa d'autant plus Eutyche qu'il travaillait alors à une icône du Précurseur ailé. Avec une émotion vague et prophétique, il sentait une opposition entre les ailes matérielles du mécanicien Dédale, construites peut-être au moyen de quelque fraude satanique, et les ailes spirituelles de l'ange incarné, Jean le Précurseur.

François I[er] quitta Saint-Germain pour les chasses de Fontainebleau, puis pour Amboise. C'est là que le rejoignit dans les premiers jours de juin 1519, l'envoyé russe Nikita Karatcharoff. Il se logea au même endroit que la première fois, dans la maison du notaire royal, maître Guillaume Borreau, donnant sur la rue principale, près de la tour de l'Horloge.

Dès qu'il fut arrivé, le roi visita l'atelier de Léonard. Le soir du même jour, la princesse Marguerite, accompagnée du prince électeur de Brandebourg et d'autres gentilshommes étrangers, entre autres de Nikita Karatcharoff, se rendit au château de Cloux.

Fédor conseilla à son oncle Ilia et à Eutyche Gagar de venir aussi dans la maison de Léonard, assurant

qu'ils pourraient voir beaucoup de choses curieuses chez ce célèbre artiste.

Ilia Copila, Eutyche et l'interprète Blaise le suivirent au château de Cloux.

Lorsqu'ils arrivèrent, Marguerite de Valois et les autres invités, ayant déjà tout examiné, se disposaient à partir. Malgré cela, Francesco Melzi accueillit les nouveaux venus avec la même affabilité qu'il déployait pour tous les visiteurs étrangers qui désiraient visiter la maison du maître, sans s'inquiéter de leur rang ni de leur qualité ; il les conduisit à l'atelier, et se mit en devoir de leur montrer tout ce qui s'y trouvait.

Avec un étonnement craintif, ils regardaient les machines inconnues, les sphères astronomiques, les globes terrestres, les cadrans, un énorme œil humain en cristal servant à l'étude des lois de la lumière, des instruments de musique qui démontraient les lois du son, des dessins anatomiques et des esquisses de terribles machines de guerre. Tout cela ravissait Fédor et lui semblait être de la « sagesse d'astrologue et de l'alchimie supérieure ». Mais Ilia Copila fronçait parfois les sourcils, se détournait, et se signait pieusement. Eutyche avait été particulièrement frappé par un vieux squelette d'aile, brisé, et semblable à l'aile d'une gigantesque hirondelle. Lorsque Francesco Melzi lui eut appris tant bien que mal, par l'intermédiaire de Blaise, que c'était une partie de la machine à voler à laquelle le maître avait travaillé toute sa vie, Eutyche se rappela Dédale, l'homme ailé du clocher de marbre de Florence, et des pensées étranges et pénibles s'éveillèrent en lui avec une force nouvelle.

En regardant les tableaux, il s'arrêta, en proie à la perplexité, devant Jean le Précurseur; il le prit d'abord pour une femme, et ne crut pas aux paroles de Blaise, assurant, d'après le dire de Francesco Melzi, que c'était là saint Jean-Baptiste; mais, en regardant plus attentivement, il vit la houlette sur-

montée de la croix, semblable à celle que peignaient les peintres d'images russes sur l'icône de Jean, et il remarqua aussi le vêtement de poil de chameau. Il se troubla. Mais, malgré toute la différence qu'il y avait entre cet Aptère et l'Ailé, auquel Eutyche était accoutumé, plus il le regardait et plus il était ravi de la beauté étrange qui rayonnait de l'adolescent semblable à une femme, et du sourire plein de mystère avec lequel il désignait la croix du Golgotha.

Il restait devant le tableau, dans une sorte d'enchantement, comme ensorcelé, sans avoir conscience de rien, sans penser à rien, sentant seulement son cœur battre de plus en plus vite sous le coup d'une émotion inexprimable.

Ilia Copila n'y tenait plus. Il cracha à terre avec fureur et s'écria :

— Impureté diabolique ! Grossièreté honteuse ! Comment ! ce débauché ou cette fornicatrice nue, qui n'a ni barbe ni moustache, c'est le Précurseur ? Si c'est le Précurseur, il ne vient pas du Christ, mais plutôt de l'Antechrist. Allons, Eutyche, partons vite, afin de ne pas souiller nos yeux : nous autres, orthodoxes, nous ne devrions même pas regarder leurs icônes sataniques ! Qu'elles soient maudites !

Et, prenant Eutyche par le bras, il l'entraîna, presque de force, loin du tableau. Longtemps encore après être sorti de la maison de Léonard, il n'arrivait pas à se calmer, continuant ses imprécations contre les sophismes et l'impiété des peintres latins.

Eutyche l'entendait bien, mais il n'écoutait pas ; il était plongé dans ses propres pensées. Il songeait à autre chose : à l'image satanique. Il aurait voulu l'oublier, mais il ne le pouvait pas ; l'image mystérieuse de l'Aptère, semblable à une femme, restait devant lui, l'effrayant et le charmant à la fois, et le poursuivait comme une obsession.

XIV

Lorsque Karatcharoff était venu à Amboise pour la seconde fois, l'affluence des étrangers était moindre qu'à l'époque de son premier voyage ; aussi le notaire avait-il pu donner à l'ambassade russe un local plus vaste et plus commode, dans la partie inférieure de sa maison. Mais Eutyche, préférant la solitude, s'était installé dans la chambre où il avait vécu deux ans auparavant, sous le toit de la maison, à côté du pigeonnier ; et, comme alors, il s'était arrangé un minuscule atelier dans l'embrasure de la lucarne.

En sortant du château de Cloux, il rentra chez lui, et, désireux d'éloigner la tentation, se mit à travailler à une icône presque terminée déjà : à ce *Jean le Précurseur*, avec deux têtes et deux ailes gigantesques, qui, en plein ciel bleu, se tenait debout sur une montagne de sable jaune.

Eutyche avait encore à terminer la dorure de la face intérieure des ailes. Il commença ce travail avec assiduité.

Mais cette occupation ne lui apporta pas l'oubli habituel ; les ailes du Précurseur lui rappelaient tantôt celles du mécanicien Dédale, tantôt l'aile de la machine à voler de Léonard. Et la tête de l'Aptère, de ce mystérieux adolescent, se dressait devant lui, et effaçant le visage de l'ailé, le séduisait et l'effrayait tour à tour, le poursuivait comme une obsession.

Le cœur d'Eutyche demeurait troublé et oppressé. Le pinceau lui tomba des mains, il sentit qu'il n'avait plus la force de travailler. Il sortit de la maison et rôda longtemps, d'abord dans les rues de la ville, puis sur la rive déserte de la Loire. Le soleil s'était couché. Le ciel vert pâle et l'étoile du berger se reflétaient dans la rivière, unie comme un miroir. Et de l'horizon montait un nuage. Des éclairs de chaleur y vibraient

comme des ailes de feu géantes s'agitant convulsivement. L'air était calme et lourd. Et, dans ce silence, le cœur d'Eutyche se serra plus encore, plein d'inquiétude et de souffrance.

Il rentra de nouveau, alluma la petite lampe devant l'icône de la Vierge d'Ouglitch, et pria longtemps ; puis il étendit une pièce de feutre sur l'étroite caisse de bois qui lui servait de lit, se déshabilla et se coucha. Mais ce fut en vain qu'il s'efforça de s'endormir.

Les heures succédaient aux heures. Tantôt il avait trop chaud, tantôt il grelottait de froid. Dans l'obscurité traversée par la lueur des éclairs, il restait étendu, les yeux ouverts, écoutant le silence dans lequel il lui semblait entendre d'étranges murmures, des chuchotements, des frôlements. Des pensées sans suite, comme dans le délire, traversaient son esprit ; des légendes merveilleuses revenaient à sa mémoire : il voyait la terrible bête Indrika, qui « marche sous la terre, comme le soleil dans le ciel », et le monstrueux oiseau Stratima, lequel vit au bout de l'Océan, agite les vagues et fait naufrager les vaisseaux ; puis ce frère du roi Salomon, ce centaure, qui règne le jour sur les hommes et qui, la nuit, se transformant en bête, rôde sur la terre ; et enfin ces êtres qui ne meurent jamais et qui cheminent au-dessus des précipices ; ils sont si longs et si maigres qu'ils s'envolent au souffle du vent comme une toile d'araignée. Et il lui sembla qu'il était lui-même comme une de ces toiles d'araignée, qu'il planait dans un tourbillon éternel au-dessus des abîmes. Les coqs chantèrent pour la seconde fois, et il se souvint de l'antique légende : au milieu de la nuit, les anges, après avoir pris le soleil sur le trône de Dieu, le portent à l'orient ; les chérubins agitent leurs ailes, tandis que chaque oiseau frissonne de joie, et que le coq, levant la tête, s'éveille et bat des ailes, prédisant la lumière au monde.

Et toujours, toujours, comme dans le délire, des pensées sans suite s'étiraient, se rompaient dans son

esprit, semblables à des fils qui s'embrouillent. Il retint son souffle et récita une prière, mais ce fut en vain : les visions devinrent de plus en plus distinctes et importunes.

Tout à coup, le visage du Saint Jean, pareil à une femme, sortit de l'ombre et se dressa devant lui, comme vivant, plein d'une beauté diabolique. Avec un sourire tendre et ironique il regardait Eutyche dans les yeux; et ce regard était si caressant et si aigu, que le jeune Russe sentit son cœur se glacer d'effroi, et une froide sueur lui couvrit le front.

Il alluma la chandelle, décidé à veiller le reste de la nuit, prit sur un rayon un vieux livre de légendes russes, et se mit à lire.

Il finit par s'endormir d'un sommeil agité.

XV

Et voici ce qu'il rêva : une femme au visage et aux ailes de feu, vêtue d'une chasuble éblouissante, était assise sur le croissant de la lune, au milieu des nuages. Au-dessus d'elle se dressait un tabernacle à sept piliers avec cette inscription : « La sagesse se construisant une demeure ». Les prophètes, les évêques, les vieillards, et les anges qui portent les hosties, les archanges, les dominations et les trônes, les règnes et les puissances, l'entouraient; et, dans la foule des prophètes, au pied même de la sagesse, se tenait Jean le Précurseur, avec des mains et des pieds amaigris et longs comme des pattes de cigogne, avec des ailes immenses et blanches, pareilles à celles de l'icône.

Mais la tête était différente : à ce front chauve, à ces rides opiniâtres, à ces sourcils hérissés, à cette longue barbe et à ces cheveux gris, Eutyche reconnut un visage qui s'était gravé dans sa mémoire, celui d'un vieillard ressemblant au prophète Elie, du vieillard qui était venu dans son atelier, deux ans aupa-

ravant, le visage de Léonard de Vinci, l'inventeur des ailes humaines. Au-dessous, les nuages dans lesquels planait la femme flamboyaient au ciel bleu, éclairant les coupoles dorées et les tours des temples; plus bas on voyait des champs noirs qui venaient d'être labourés, des forêts bleues, de claires rivières, et un lointain indéfini, dans lequel Eutyche reconnut la terre russe.

Soudain la voix solennelle des cloches retentit ; les élus entonnèrent un chœur triomphal : « Alleluia »; ceux qui avaient six ailes, pénétrés d'effroi, s'en couvrirent le visage et se mirent à chanter aussi : « Que toute chair humaine se taise et attende dans l'épouvante et dans l'angoisse ! » Et sept archanges agitèrent leurs ailes, tandis que sept roulements de tonnerre se faisaient entendre. Et, au-dessus de la femme au visage de feu, de la sainte Sophie, qui est la sagesse de Dieu, le ciel s'ouvrit, et quelque chose de blanc y apparut, quelque chose de terrible, semblable à un soleil. Et Eutyche comprit que c'était la « Capuce Blanche », dont il avait lu l'histoire cette même nuit dans les antiques légendes russes. C'était cette couronne du Christ, qui prédisait la grandeur terrestre et céleste de la Terre russe.

Le parchemin que le Précurseur ailé tenait dans ses mains se déroula et Eutyche put lire ce qu'il contenait : « Voici, j'enverrai mon messager, et il préparera le chemin devant moi, et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez et le messager de l'alliance que vous désirez. Voici, il vient ! »

La voix du tonnerre, le bruissement des ailes, l'alleluia triomphal et le son des cloches, se mêlaient en un chœur unique de louanges à la sainte Sagesse.

Et les champs et les bois, les rivières et les montagnes, et tout l'infini lointain de la terre russe répondaient à ce chant.

Eutyche s'éveilla. L'heure était très matinale, l'aube grise s'annonçait à peine.

Il se leva et ouvrit la fenêtre; la fraîcheur parfumée des feuilles et des herbes mouillées de pluie arriva jusqu'à lui; il y avait eu de l'orage, la nuit. Le soleil n'était pas encore levé. Mais, à l'extrémité du ciel, par delà les bois sombres et la rivière, à l'endroit où l'astre allait surgir, des nuages amoncelés s'empourpraient d'or rouge. Les rues de la ville dormaient dans l'aurore; seul, le fin et blanc clocher de la chapelle de Saint-Hubert s'éclairait d'une lueur vert pâle. Le silence était parfait et plein d'une majestueuse attente. Sur les bancs de sable de la Loire déserte, on n'entendait que le cri des cygnes sauvages.

Le peintre d'icônes s'assit sous la lucarne, à la petite table, devant la planche inclinée sur laquelle il dessinait, et qui portait un encrier de corne fixé à l'un des côtés; il tailla une plume d'oie et ouvrit un grand cahier. C'était un travail de longue haleine, un nouveau *Manuel de l'imagier* qu'il préparait.

« Quel a été le commencement de l'icône? Elle ne vient pas de l'homme, mais de Dieu le Père lui-même, qui engendra le Fils; c'est sa Parole, son Image vivante »; tels étaient les derniers mots écrits, la veille, par Eutyche. Il mouilla sa plume et ajouta : « Moi, pécheur, ayant reçu du Seigneur le privilège du talent, je n'ai pas voulu l'enfouir dans la terre, j'ai désiré travailler pour l'utilité de tous. Vous, mes frères, pour lesquels j'ai fait ces travaux, je vous supplie d'adresser au Seigneur une ardente prière, afin que moi, qui ai dessiné son image et celles de ses serviteurs, les saints, je puisse voir sa face divine elle-même et celle de tous les élus dans le royaume des cieux, où sa gloire et sa grandeur sont exaltées par tous les esprits, dès maintenant et à jamais, au siècle des siècles! Amen. »

Pendant qu'il écrivait, le disque du soleil, rouge comme un charbon incandescent, se montra sur le bois sombre. Sous l'avant-toit, les pigeons, avec un frémissement d'ailes, prenaient leur essor.

Un rayon pénétra par la fenêtre, et tomba sur l'établi d'Eutyche, où se trouvait l'icône de Jean le Précurseur, illuminant les ailes, dont la face intérieure était d'or rouge comme une flamme, et l'extérieur blanc comme de la neige. Largement ouvertes dans l'azur du ciel, au-dessus de la terre jaune et de l'Océan noir, elles étaient semblables aux ailes d'un cygne géant; elles brillèrent et scintillèrent dans la pourpre du soleil, comme si elles eussent été soudain animées d'une vie surnaturelle.

Eutyche se rappela alors son rêve; il prit un pinceau, et, le trempant dans un liquide vermeil, écrivit sur le rouleau blanc du Précurseur ailé :

« Voici, j'enverrai mon messager, il préparera le chemin devant moi, et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez et le messager de l'alliance que vous désirez. Voici, il vient ! »

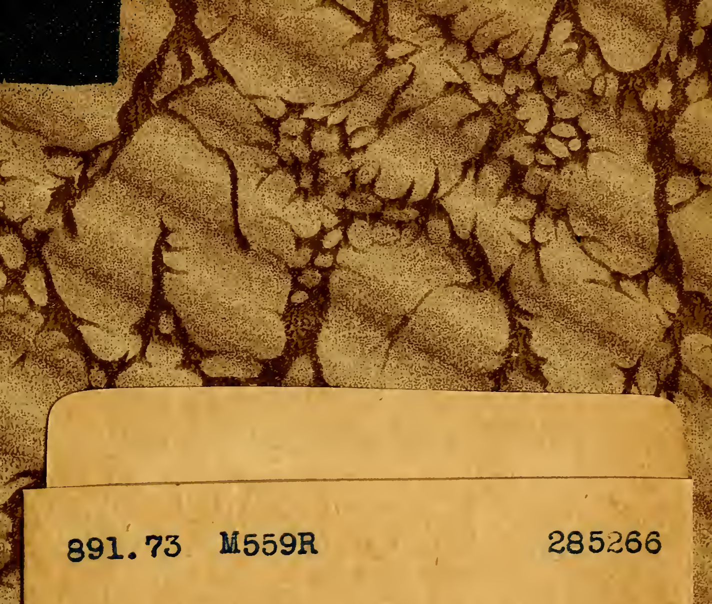
FIN

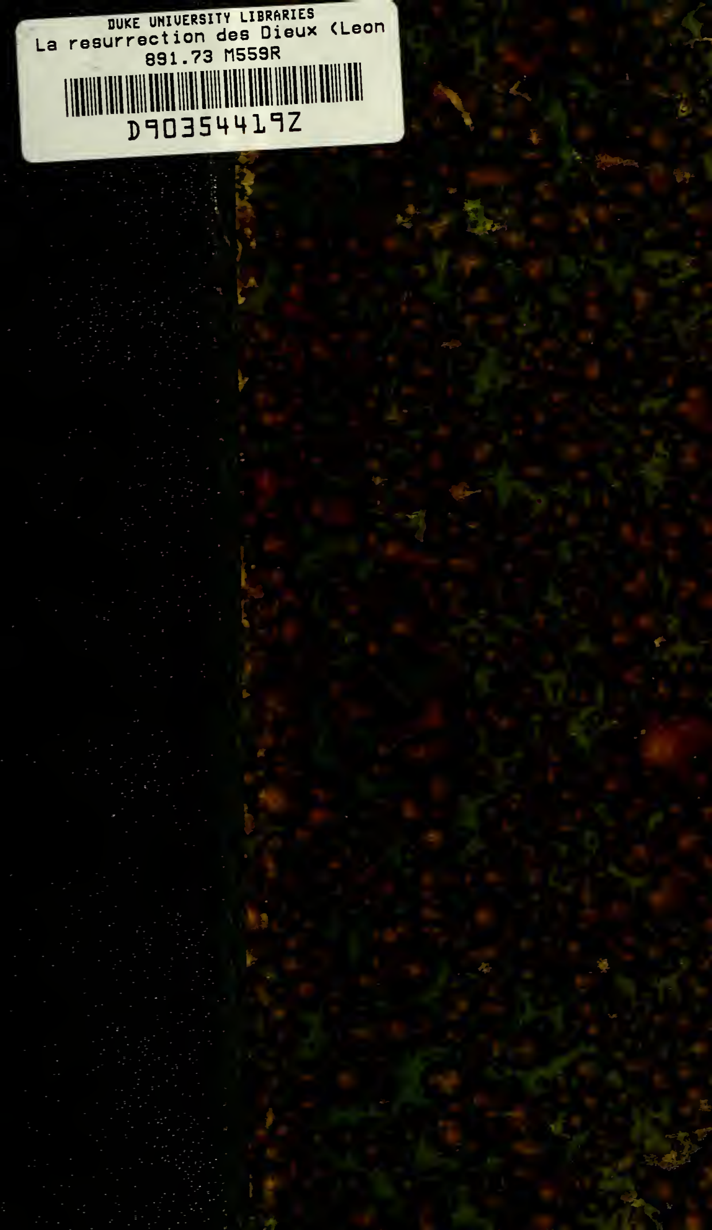
TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY






DUKE UNIVERSITY LIBRARIES
La resurrection des Dieux (Leon
891.73 M559R
D903544192